MÉLISSA DA COSTA

TOUT LE BLEU DU CIEL



ROMAN

carnetsnord

Mélissa Da Costa

Tout le bleu du ciel

carnetsnord

© Carnets Nord, 2019
ISBN : 978-2-35536-325-2
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Épilogue

1

Petitesannonces.fr

Sujet : Recherche compagnon(ne) de voyage pour ultime escapade
Auteur : Emile26
Date : 29 juin 01:02
Message :
Jeune homme de 26 ans, condamné par un Alzheimer précoce, souhaite prendre le large pour un ultime voyage. Recherche compagnon(ne) d'aventure pour partager avec moi ce dernier périple.
Itinéraire à valider ensemble. Alpes, Hautes-Alpes, Pyrénées ?
Voyage en camping-car avec passages en randonnées (sac à dos et tente à porter). Condition physique convenable à avoir.
Départ : dès que possible. Durée du voyage : 2 ans maximum (selon estimation des médecins). Possibilité d'écourter.
Profil de mon/ma compagnon(ne) de voyage :
Pas de compétences médicales particulières à avoir : je ne reçois aucun soin ou traitement et je dispose de toutes mes capacités physiques.
Bon mental (je risque de subir des pertes de mémoire de plus en plus importantes).
Goût pour la nature.
Ne pas être effrayé(e) par des conditions de vie quelque peu rustres.
L'envie de partager une aventure humaine.
Me contacter uniquement par mail. Nous pourrons échanger par téléphone par la suite.

Émile se frotte le menton. C’est un tic qu’il a depuis gamin, dès qu’il est songeur ou indécis. Il n’est pas certain de son annonce. Il la trouve froide, désincarnée, un peu dingue aussi. Il l’a écrite d’une traite, sans réfléchir. Il est une heure du matin. Il n’a pas dormi depuis une semaine, ou presque pas. Ça n’aide pas pour écrire.

Il relit l’annonce. Il trouve qu’elle laisse un goût bizarre en bouche. Un peu amer. Mais il se dit que c’est bien comme ça, que c’est suffisamment noir pour décourager les âmes sensibles et suffisamment insensé pour décourager les personnes conventionnelles. Seule une personne suffisamment spéciale pourra déceler le ton décalé de cette annonce.

Depuis qu’on lui a annoncé le verdict médical, il voit sa mère pleurer et son père serrer les mâchoires. Il voit sa sœur dépérir, le visage mangé par les cernes. Lui non. Il a pris la nouvelle avec une lucidité totale. Une forme d’Alzheimer précoce, lui a-t-on dit. Une maladie neurodégénérative entraînant une perte progressive et irréversible de la mémoire. La maladie finira par attaquer le tronc cérébral jusqu’à sa destruction. Le tronc cérébral responsable des fonctions vitales : battements du cœur, tension artérielle, respiration… Ça, c’est la bonne nouvelle. La mort le rattrapera rapidement. Dans deux ans au plus tard. C’est parfait. Il n’a pas envie de devenir un poids, de passer le restant de sa vie, des dizaines et des dizaines d’années encore, dans un état de sénilité avancée. Il préfère savoir qu’il mourra bientôt. Deux ans, c’est bien. Il peut encore en profiter un peu.

Ça n’est pas plus mal, finalement, que Laura soit partie, un an plus tôt. Ça aurait beaucoup compliqué les choses. Il se le répète depuis une semaine, depuis le verdict. Laura est partie, il n’a plus de nouvelles depuis un an. Pas un coup de fil. Il ne sait même pas où elle vit. Et c’est tant mieux. Il n’a plus réellement d’attache comme ça. Il peut partir. Il peut entamer ce dernier voyage sereinement. Non pas qu’il n’ait plus personne… Il y a bien ses deux parents, il y a sa sœur Marjorie et son compagnon Bastien, leurs jumeaux. Il y a Renaud, son ami d’enfance, Renaud qui vient de devenir papa et qui cherche une maison pour établir sa famille. Renaud papa et marié… C’est une sacrée revanche de la vie ! Jamais ils n’auraient parié là-dessus tous les

deux. Renaud, c'était le petit gros au fond de la classe. Asthmatique, allergique aux cacahuètes et totalement ridicule sur un terrain de sport. Alors que lui était ce gamin espiègle et un peu rebelle, vif d'esprit. À les voir tous les deux, on se demandait ce qu'ils faisaient ensemble. Le petit gros et le rebelle. Renaud était toujours un peu resté dans son ombre. Et puis les choses avaient tourné avec les années. C'était tant mieux pour Renaud. Il avait commencé par perdre dix kilos, puis il avait trouvé sa voie : il était devenu orthophoniste. À partir de là, il s'était transformé. Renaud avait rencontré Laëtitia et ils formaient une famille maintenant. Alors que lui, le gamin espiègle, il se retrouvait là, sur le bas-côté. Vingt-six ans, plus si vif. Il avait laissé partir Laura…

Émile secoue la tête en se renversant sur son siège de bureau. Il n'est plus l'heure d'être sentimental et de ressasser le passé. Il faut se concentrer sur le voyage maintenant. Ce voyage, il en a eu l'idée dès qu'on lui a annoncé le verdict. Il a pris une heure ou deux pour s'effondrer, puis l'idée de voyage a germé dans son esprit. Il n'en a pas parlé. À personne. Il sait qu'on l'en empêcherait. Ses parents et sa sœur se sont empressés de l'inscrire à l'essai clinique. Le médecin a bien précisé pourtant : il ne s'agit pas de le guérir ou de le soigner, simplement d'en apprendre un peu plus sur sa maladie orpheline. Aucun intérêt pour lui. Passer ses dernières années dans une chambre d'hôpital à faire l'objet d'études médicales. Pourtant, ses parents et sa sœur ont insisté. Il sait pourquoi. Ils refusent d'accepter sa mort. Ils s'accrochent à l'espoir infime que l'essai clinique et ses observations permettent de freiner la maladie. La freiner pour quoi ? Rallonger sa vie ? Rallonger sa sénilité ? C'est déjà tout vu : il partira. Il réglera tous les détails dans le plus total des secrets, sans leur en toucher un mot, et il partira.

Il a déjà trouvé le camping-car. Il a envoyé l'argent. Il récupérera le véhicule en fin de semaine. Il le stationnera sur un parking en ville, en attendant que tout soit réglé, pour ne pas éveiller les soupçons de ses parents et de sa sœur. Pour Renaud, il hésite encore. Lui en parler ? Lui demander son avis ? Il ne sait pas. Si Renaud avait été célibataire, sans enfant, tout aurait été différent. Ils seraient partis tous les deux. Ça ne fait aucun doute.

Mais voilà, les choses ont changé. Renaud a sa vie, ses responsabilités. Et Émile il n'a pas envie de l'embarquer dans ses dernières errances. Pourtant, ils en ont rêvé d'aventures tous les deux. Ils se disaient : « Quand on aura fini les études, on partira avec nos tentes et nos sacs à dos dans les Alpes. » Puis Émile a rencontré Laura. Et Renaud a rencontré Laëtitia. Ils ont laissé tomber leurs envies d'évasion.

Aujourd'hui il peut enfin partir. Il n'a guère plus d'attaches. Il n'a que deux ans à vivre et des proches qui se préparent déjà à le perdre. Maintenant ou dans deux ans, ça ne fait pas grande différence. Il relit une dernière fois l'annonce. Oui, elle est étrange et impersonnelle. Oui, probablement personne n'y répondra. Peu importe, il partira tout de même. Seul. Il craint de mourir seul, c'est quelque chose qui l'angoisse. Mais si ça doit arriver, si personne ne répond à son annonce alors tant pis. Il partira car son dernier rêve est plus fort que sa peur. Il clique sur le bouton « Envoyer » et un message s'affiche à l'écran, lui indiquant que l'annonce vient d'être publiée. Il se laisse aller dans son fauteuil en soupirant. Il est une heure et quart du matin. Si jamais quelqu'un répond, si jamais quelqu'un a la folie ou le courage de lui répondre (il ne sait pas très bien comment le définir)… alors il est persuadé qu'il aura trouvé le meilleur compagnon de voyage de tous les temps.

« Émile, vieux, je suis désolé, je n'ai pas pu laisser le petit à Laëtitia, elle travaille. D'ailleurs, tu sais, elle nous rejoint dès qu'elle termine. »

Renaud a l'air embêté d'arriver dans la chambre d'hôpital avec son gamin sous le bras. Émile lui donne une tape sur l'épaule.

« Arrête, tu sais bien que j'aime voir ton morveux.

— Il devrait dormir. Il n'a pas dormi de la nuit. Il devrait s'effondrer maintenant. »

Renaud semble fatigué. Émile le regarde se débattre, le bébé sous le bras, essayant de déplier la poussette. Le bébé a tout juste six mois et Émile ne s'est jamais habitué à voir Renaud avec un enfant. Ça lui paraît encore absurde. Alors le voir là, déplier une poussette avec cet air si concentré, c'est plus fort que tout.

« Pourquoi tu ris ?

— J'ai l'impression d'être devant un mirage.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Toi et le morveux, toi le roi de la poussette pliante.

— C'est ça, moque-toi. Ça t'ar… »

Il ne termine pas sa phrase et Émile comprend tout de suite pourquoi. Renaud allait répondre « ça t'arrivera un jour aussi », comme il en a l'habitude, mais il a stoppé net. Il devient écarlate devant sa bourde.

« Désolé… J'ai… »

Émile secoue la tête. Il réplique avec un large sourire :

« Eh non, ça ne m'arrivera pas. J'échapperai au moins à ça ! Qui a dit que la vie était mal faite ? »

Il essaie de faire sourire Renaud mais c'est peine perdue. Renaud abandonne la poussette et se tourne vers lui, le visage défait.

« Comment tu fais ? Je veux dire… J'en dors plus… Comment tu fais toi, pour en plaisanter ? »

Émile tente de fuir son regard en faisant mine d'inspecter ses ongles. Il prend un air désinvolte.

« Ça va. Je veux dire… dans quelques mois je ne saurai même plus qui je suis alors… Plus rien n'aura d'importance. Pas la peine de se biler !

— Émile… Je ne plaisante pas.

— Moi non plus. »

Renaud est sur le point de se laisser aller. Il a les larmes aux yeux. Pendant une seconde, Émile a envie de tout lui dire, de tout lâcher : *tout va aller, vieux, je vais partir, je vais me tirer à l'aventure avec mon sac à dos, un camping-car, comme on en rêvait. Je vais vivre soixante années en une seule. Je te promets. J'aurai zéro regret.*

Mais il ne peut pas. Renaud ne le découragera pas, bien au contraire. Le problème est ailleurs. Renaud est bien plus qu'un ami, c'est un frère et s'il apprend qu'il part, il sera détruit à l'idée de le laisser partir seul, de ne pas l'accompagner. C'est hors de question. Émile refuse de le culpabiliser. Et s'il connaît aussi bien Renaud qu'il le pense, alors il est tout à fait capable de

décider qu'il l'accompagnera, coûte que coûte, au moins pour quelques mois ou quelques semaines. Et ça, c'est d'autant plus insoutenable. Il ne veut pas être celui qui éloignera Renaud de sa famille, même pour un court instant.

« Tu n'es pas obligé de jouer les durs devant moi, insiste Renaud, les yeux encore plus larmoyants.

— Ton morveux va tomber. »

En effet, le bébé est en train de glisser des bras de Renaud, qui prête toute son attention à Émile.

« Oh. Merde. »

Renaud récupère le bébé et l'installe sur le lit d'hôpital, à côté d'Émile qui l'attrape et le perche sur ses genoux.

« Émile…

— Ça va aller, vieux. La vie est comme ça. Je n'ai pas tiré le bon numéro. Je dois faire avec.

— Tu ne peux pas dire ça.

— Il y a cet essai clinique… On ne sait jamais. »

Il a usé du petit numéro de ses parents et de sa sœur : cacher l'affreuse vérité derrière un espoir insensé. Il a tenté d'avoir l'air crédible et cela semble fonctionner car Renaud laisse tomber son air abattu et recommence à se battre contre la poussette.

« Tu veux que je t'aide ?

— Non ça va.

— Alors, comment va mon morveux préféré ? »

Le bébé, sur les genoux d'Émile, pousse un cri amusé. Renaud et Laëtitia l'ont appelé Tivan. C'est un prénom qu'ils ont inventé. Émile soupçonne Renaud de s'être fait piéger par Laëtitia sur ce coup-là. Il ne peut rien lui refuser. Tivan… Quel prénom ! Il préfère l'appeler « morveux ». Même ça, ça sonne mieux. Renaud a enfin déplié la poussette. Il se relève et récupère son fils qu'il dépose comme un objet très précieux à l'intérieur. Le bébé installé, Renaud s'assied sur le lit à côté d'Émile. Il l'observe étrangement.

« Bon… Comment… Comment ça va ?

— Ça va. Et vous ? Et Laëtitia ? Vous avez visité de nouvelles maisons ? »

Le stratagème de fuite ne fonctionne pas. Renaud poursuit :

« J'ai croisé ta mère dans le hall de l'hôpital.

— Quand ? Maintenant ?

— Oui. Elle est… »

Il n'ose pas poursuivre. Émile termine à sa place :

« Elle est effondrée, je sais.

— Heureusement qu'il y a cet essai clinique…

— Oui… Heureusement…

— Putain… »

Renaud se passe la main sur le visage. Il a l'air vieilli. L'annonce de la maladie d'Émile lui a fait un sacré choc.

« Comment tu as attrapé ça ?

— Je n'ai rien attrapé du tout. C'est une maladie orpheline génétique, c'est tout.

— Oui mais pourquoi toi ?

— Pourquoi moi ? Pourquoi pas moi ? C'est la grande loterie de l'univers, c'est tout.

— Comment tu arrives à garder le moral ? Comment tu fais pour ne pas tout casser ?

— Et chialer ? M'apitoyer sur mon sort ? »

Renaud ne sait plus quoi répondre.

« J'ai accepté les choses, c'est tout.

— Tu as toujours été comme ça.

— Comme ça, comment ?

— Fonceur, fort… Moi, j'étais le trouillard de nous deux. Tu me tirais toujours vers le haut.

— Tu es tout en haut Renaud. Tu as réussi tout seul. Tu n'avais pas besoin de moi. »

Renaud sourit. Il ne parvient plus à sauver la face. Une larme s'échappe au coin de son œil. Sa voix déraille :

« Tu vas sacrément me manquer, vieux. »

Et Émile ne peut plus tenir plus longtemps. Il a une boule dans la gorge,

qu’il refuse de sentir. Mais les larmes de Renaud c’est trop. Il abandonne sa retenue. Ils ne se sont pas souvent pris dans les bras tous les deux mais à ce moment-là, ça leur paraît évident.

« Arrête. On n’y est pas encore.

— Je suis désolé… Je pleure comme une gonzesse.

— Devant ton morveux, tu n’as pas honte ! »

Renaud sourit au milieu des larmes. Il renifle. Émile, lui, tient bon. Il a la gorge en feu mais il ne pleurera pas. Il l’a décidé. Renaud a raison. Il a toujours été fort et fonceur. Il le sera jusqu’au bout.

« Elle arrive quand, Laëtitia ? Il va falloir sécher tes larmes avant qu’elle n’arrive et qu’elle ne te voie comme ça. Elle risque de te larguer.

— Elle n’oserait pas priver le petit de père.

— J’espère pour toi. »

Renaud le regarde étrangement, les yeux humides.

« Tu y crois vraiment, à l’essai clinique ? »

Émile n’a pas le goût de lui mentir.

« Non. »

Et les épaules de Renaud s’affaissent davantage.

« Alors pourquoi tu as dit…

— Il faut bien dire quelque chose.

— Tu vas faire quoi ?

— Comment ça, je vais faire quoi ? »

Un cri résonne dans la poussette de Tivan mais ni l’un ni l’autre ne bouge. Ils se jaugent. Ils guettent chacun une réaction dans le regard de l’autre.

« Tu ne vas pas rester ici à subir cet essai clinique. »

Ça n’est pas une question de Renaud. C’est une affirmation, claire et nette. Il ajoute :

« Vieux, je te connais par cœur. Ce n’est pas toi. »

Émile regarde son ami avec affection. Ses yeux rougis par les larmes. Son plus vieil ami. Le petit rondouillard asthmatique. Un des piliers de sa vie. Il a compris. Bien sûr qu’il a compris. Ils se connaissent par cœur tous les deux.

« Vieux…

— J’en étais sûr !

— Je n’ai encore rien dit…

— Je le savais que tu préparais quelque chose !

— Tu as raison. Je ne vais pas rester là.

— J’en étais sûr ! »

Renaud n’a plus l’air dévasté maintenant. Il sourit presque, gagné par une excitation encore mêlée de douleur.

« Raconte-moi !

— Tu ne dis rien à personne, d’accord ?

— Tu es dingue ! Jamais !

— Je vais partir.

— Partir ? Partir où ?

— Je ne sais pas encore où… »

Ils sont interrompus par quelques coups à la porte. Renaud sursaute, essuie brièvement ses yeux humides. Émile répond :

« Oui ? »

La porte s’ouvre sur une jeune femme aux cheveux frisés et blonds, dans un tailleur serré.

« Laëtitia ! »

Elle a l’air essoufflée. Elle ôte ses lunettes de soleil, pose son sac à main sur le sol, jette un regard rapide à la poussette de Tivan.

« Il ne dort pas ? »

Émile capte instantanément le changement dans l’attitude de Renaud. Il se redresse et bombe la poitrine. Il prend son air important, son air de papa responsable. Dès que Laëtitia est là, il joue ce petit manège. C’est vrai qu’elle a un côté impressionnant, Laëtitia. C’est une vraie femme avec la tête sur les épaules et une idée bien précise de ce que doit être la vie. Elle sait ce qu’elle veut et où elle va. Elle travaille dur. Elle est sur tous les fronts.

« Il était en train de s’endormir. »

Il ment. Il craint sans doute que Laëtitia ne le prenne pour un mauvais père. Cela fait sourire Émile. Laëtitia s’approche du lit et embrasse rapidement Renaud avant de se planter devant Émile.

« Ça va ?

— Ça va. »

Elle le prend dans ses bras. Il n'est pas habitué à ces gestes d'affection de sa part. Ils se sont toujours bien entendus mais en gardant une certaine distance polie et respectueuse. Entre Laura et elle, en revanche, le courant n'est jamais passé. Laura était son opposée. Aussi brune que Laëtitia est blonde, aussi insouciante et légère que Laëtitia est sérieuse et prévoyante. L'une lui avait toujours inspiré une admiration mêlée de crainte, quand l'autre lui inspirait une adoration sans limite. Il avait toujours préféré l'insouciance, la spontanéité, le côté enfantin de Laura. Elle était libre comme l'air. Elle s'était tirée.

Laëtitia relâche son étreinte. Depuis l'annonce de la maladie, les gens autour de lui sont devenus tout à coup démonstratifs, comme Laëtitia. Étreintes, longs regards, phrases chuchotées, comme si le bruit pouvait le tuer. Ça le met mal à l'aise. Il n'aime pas ça.

« Toujours débordée de travail ? demande Émile.

— Ne m'en parle pas…

— Et la maison ?

— On n'a plus le temps pour les visites. Entre Tivan, le travail… on est claqués. »

Le silence retombe dans la chambre d'hôpital. Laëtitia s'est postée devant la fenêtre, à côté de la poussette de Tivan. D'une main elle lui caresse le crâne, songeuse. Elle semble reprendre ses esprits :

« Quand est-ce que tu commences l'essai clinique ?

— La semaine prochaine.

— Pourquoi ils te gardent ici ?

— Ils me font passer des tests avant de commencer l'essai.

— Des tests ?

— Analyses sanguines, examens ADN, scanners, tests de mémoire…

— La vache. »

Elle repousse une mèche duveteuse sur le crâne de Tivan, puis reprend :

« Tu peux sortir d'ici ce week-end ?

— Bien sûr. Je ne suis pas prisonnier, tu sais. »

Il tente de la faire sourire mais ça ne prend pas. Laëtitia a toujours été sérieuse. Émile se dit qu'elle doit rassurer Renaud, que c'est pour cela qu'il l'aime autant. Il a toujours été craintif. Il a trouvé en elle une épaule forte.

« Alors tu devrais venir dîner chez nous ce week-end.

— Ça me paraît cool.

— Vendredi soir. Viens vendredi soir. Je ferai des lasagnes.

— Chouette programme ! »

Émile sent Renaud qui l'observe avec méfiance. Il le guette. Il sonde un indice dans son regard. Renaud sait qu'il veut partir. Il se demande sans doute s'il sera là ce week-end, s'il ment. Émile aimerait le rassurer mais Laëtitia est là et il refuse qu'elle soit mise dans la confidence. Elle serait contre. Elle ne comprendrait pas.

De toute façon il sera là ce week-end. Il récupère le camping-car samedi matin. Il le stationnera sur la place devant le cinéma, là où se garent fréquemment toutes sortes de camping-cars et de fourgonnettes douteuses. Ensuite il verra. Il ne sait pas encore précisément quand il partira. L'annonce a été vue 107 fois depuis qu'il l'a publiée il y a deux jours, et personne n'y a répondu. Il n'a pas grand espoir mais il se dit qu'on ne sait jamais. Il compte profiter de la journée du dimanche pour affiner l'itinéraire. Il a envie de nature, de bois, d'odeur de pins, de cailloux qui roulent sous les pieds.

« Et ton travail ? »

Il sursaute en entendant la voix de Laëtitia. Elle l'observe depuis la fenêtre de la chambre, la main toujours dans la poussette, sur le crâne de Tivan.

« Quoi ?

— Tu n'y retourneras pas, je suppose…

— Oh… Non.

— Ils t'ont mis en arrêt de travail ?

— Oui. Pour une durée indéterminée. »

Un silence un peu lourd flotte dans la chambre. Renaud se tortille, mal à l'aise.

« Ça ne va pas me manquer, tu sais », ajoute Émile.

Son travail, c'est mettre en relation des hôtels et des sites de réservation. Il touche une commission chaque fois qu'un contrat est signé. La start-up est minuscule. Créée il y a à peine trois ans. En dehors de lui, il y a le patron, un ami d'ami de Laura. C'est elle qui les a mis en contact trois ans plus tôt. Le patron a vingt-huit ans et l'envie de conquérir le monde. Il n'ira pas très loin. Il n'a pas les moyens de ses ambitions. En dehors d'eux deux, il y a le stagiaire : Jérôme-Antonin, fils à papa, incompétent et fainéant. Non, ce job ne lui manquera pas. Il l'a accepté à l'époque parce qu'il fallait bien qu'il ait un salaire, mais ça ne l'a jamais emballé. Il l'a fait comme un automate, pour passer le temps. C'est pour ça qu'il a eu du mal à réaliser que sa mémoire fichait le camp. Il a mis ça sur le compte de l'ennui et du manque de motivation : les mails perdus, réécrits, renvoyés, les rendez-vous oubliés, les rappels clients zappés une fois sur deux, les trous noirs au milieu de la journée, devant un document vide (« *qu'est-ce que je voulais faire, en fait ?* »)… C'était un job ennuyeux, sans surprise, et il a pensé s'être lassé, tout simplement. Mais ça n'était pas ça, pas que ça en tout cas. Sa mémoire fichait le camp. Il y a eu les malaises ensuite, les pertes d'équilibre. La faute à la fatigue, il a pensé. Un contrecoup du départ de Laura… un an après… C'est sa mère qui a insisté pour qu'il consulte. Et le verdict est tombé.

Laëtitia s'agite à la fenêtre. Elle se bagarre contre la poignée pour l'ouvrir.

« Il fait une chaleur d'enfer. »

L'air frais de la fin de journée s'infiltre dans la chambre. Le mois de juillet a démarré et les oiseaux chantent très fort, dehors.

« Il n'y a pas de clim ici ?

— Ils l'ont gardée pour le service gériatrique.

— Je n'en peux plus. Je vais me chercher une limonade fraîche au distributeur. Vous voulez quelque chose ? »

Émile secoue la tête, Renaud l'imite. Laëtitia éponge son front sur lequel se sont collées quelques mèches frisées.

« Je reviens. »

Elle quitte la chambre, ferme la porte tout doucement. Renaud se tourne instantanément vers Émile. Il veut savoir maintenant.

« Bon alors… Qu’est-ce que tu prépares ?

— Je n’en sais trop rien encore. »

Émile tend son bras vers la table de chevet blanche, il attrape son téléphone. Il ouvre une page internet, la fait défiler, pianote.

« Tiens. Voilà où j’en suis pour le moment. »

Il tend le téléphone à Renaud. C’est l’annonce.

« Lis. »

Au volant de son camping-car, Émile est immobile, perdu dans ses pensées, perplexe. Il est allé récupérer le véhicule ce matin. Il est en parfait état. Il reste même de la vaisselle à l’intérieur et un ensemble de linge de toilette qui semble n’avoir jamais été utilisé. Il peut partir aujourd’hui s’il le veut…

Le camping-car est garé sur le parking en face du cinéma et Émile ne peut se résoudre à en descendre. Il est plongé en plein tourment. Il ne sait plus vraiment que penser. Renaud a eu une réaction un peu effarée, l’autre jour, en découvrant l’annonce.

« L’idée de partir, je veux bien comprendre… mais avec un inconnu… »

Il a eu un mouvement gêné, comme pour s’excuser de ne pouvoir être celui qui part avec lui.

« C’est sûr, personne ne répondra… Ou un timbré. Un psychopathe. Un dérangé sexuel. Dans quoi tu t’embarques ? »

Émile a été quelque peu désarçonné par sa réaction. D’habitude Renaud et lui sont sur la même longueur d’onde. Mais cette fois non. Et ça l’a fait longuement hésiter. *Est-ce que Renaud réagit ainsi car il sait que je vais mourir bientôt ? Car il sait que je vais mourir loin de chez moi, loin de mes proches ? Ou est-ce que mon idée est vraiment foireuse ?* Il a failli effacer l’annonce. Pourtant ce matin quelqu’un y a répondu. Et il est totalement pris au dépourvu… Car ça n’est pas un homme, comme il était intimement persuadé que ce serait le cas, si toutefois une réponse venait à arriver. Non, il s’agit d’une femme. Une jeune femme. Elle dit avoir vingt-neuf ans. L’annonce devrait l’avoir effrayée ou au moins inquiétée. Partir seule avec un

homme inconnu, qui se prétend en fin de vie, sans avoir aucune idée précise de l'itinéraire ou du but profond de ce voyage… Mais elle n'a pas eu l'air inquiète. Elle a posté un message court, elle n'a presque pas posé de questions. Est-ce qu'elle est dérangée psychologiquement ?

Petitesannonces.fr

Sujet : Re: Recherche compagnon(ne) de voyage pour ultime escapade
Auteur : Jo
Date : 5 juillet 08:29
Message :
Bonjour Emile26,
Votre annonce a retenu mon attention.
Je m'appelle Joanne, j'ai 29 ans.
Je suis végétarienne, pas très à cheval sur le ménage et le confort.
Je mesure 1m57 à peine, mais je suis capable de porter un sac à dos de 20 kilos sur plusieurs kilomètres.
J'ai une bonne condition physique malgré quelques allergies (piqûres de guêpes, arachides et mollusques).
Je ne ronfle pas.
Je ne parle pas beaucoup, j'aime la méditation, surtout quand je suis plongée dans la nature.

Je suis disponible dès que possible pour partir.
J'attends de vos nouvelles.

Joanne

Il ne fait que relire son message en boucle, depuis ce matin. Il ne comprend pas trop. Qui est-elle ? Pourquoi fait-elle ça ? C'est lui qui est méfiant maintenant… Elle ne demande rien. Elle est prête à le suivre comme ça, sans crainte. Quel genre de filles fait ça ? Il a très envie de le montrer à Renaud

tout à coup, pour connaître son avis. *Je suis végétarienne, pas très à cheval sur le ménage et le confort.* Pour être décalée, elle est décalée ! Elle ne parle même pas de sa maladie, de la sentence de mort qui planera au-dessus de leur tête tout au long du voyage… Est-ce qu'elle s'en fiche ? *Je ne ronfle pas. Je ne parle pas beaucoup, j'aime la méditation, surtout quand je suis plongée dans la nature.*

Émile se frotte le menton, passe sa main sur son visage, sur la barbe qu'il s'obstine à entretenir depuis un an. En fait, ce qu'il a du mal à admettre, c'est que son annonce appelait exactement ce genre de réponse. Il l'a rédigée pour attirer exactement ce genre de personnes. Alors quoi ? Quel est le problème ? Pourquoi est-il si incrédule et méfiant maintenant ? Il se regarde dans le rétroviseur. Sa barbe brune, ses fossettes qu'on devine sous les poils, ses yeux marron en forme d'amandes. Il commence tout juste à avoir des rides au coin des yeux. Des pattes d'oie. C'est très léger. Il est certain que personne à part lui ne les a remarquées. Il observe l'air inquiet sur son visage, le pli sur son front.

Il n'y a jamais cru en réalité. Il ne s'est jamais imaginé que quelqu'un répondrait à son annonce. Pas une fille en tout cas. C'est ça qui le perturbe autant. Laura avait bien cette folie, ce côté spontané et décalé mais jamais, au grand jamais elle n'aurait répondu à ce message. Jamais elle ne se serait embarquée dans une aventure pareille. Et pourtant Laura était la fille la plus émancipée, la plus désinvolte qu'il ait jamais connue. La Laura du début en tout cas. Celle dont il était tombé éperdument amoureux.

Il est tiré de ses pensées par la sonnerie de son téléphone. Le nom « Maman » clignote à l'écran et il attend trois longues secondes avant de répondre.

« Émile ? Tu es où ?

— Tout va bien m'man. Je fais quelques courses. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis passée à ton studio. J'ai sonné et ça ne répondait pas…

— Alors attends-moi. Je serai là dans dix minutes.

— Je voulais juste voir si ça allait. Ta sœur est là… Avec les jumeaux. »

Il retient le soupir qu'il a envie de pousser. Il s'oblige à répondre avec

gentillesse :

« Je rentre au plus vite. »

Depuis que le verdict est tombé, ils ne lui laissent plus une seconde de répit. Ni les uns ni les autres. Ils l'étouffent. Il a hâte de partir, d'en finir avec tout ce cinéma. Même eux, ça les soulagera, au fond. Ils ne le savent pas encore. Pour le moment ils sont emplis de douleur et pleins de bonnes intentions mais ça finira par leur peser, tout ça. Il faut qu'ils recommencent à vivre. Personne ne peut plus rien pour lui. Mais eux, il faut qu'ils vivent.

Petitesannonces.fr

Sujet : Re: Re: Recherche compagnon(ne) de voyage pour ultime escapade
Auteur : Emile26
Date : 5 juillet 20:11
Message :
Eh bien Joanne, enchanté.
Je dois t'avouer que je ne m'attendais pas à recevoir de réponse à cette annonce.
Tu es une sacrée surprise.
Dans quelle ville vis-tu exactement ? Si on n'est pas trop loin l'un de l'autre, on pourrait se rencontrer avant le départ, afin de discuter ensemble de l'itinéraire ?
Je vis à côté de Roanne.

Émile

PS : Je t'invite à me tutoyer.

L'excitation a pris le dessus sur le doute. Émile a laissé tomber l'inquiétude, l'appréhension. Il a passé la journée avec sa mère et sa sœur. Elles l'ont couvé comme un mourant. Il a failli exploser. Il les a vues

échanger des regards douloureux, retenir leurs larmes. Il a senti tout le poids de la sentence qui planait au-dessus de leurs têtes, dans l'appartement. Même les fils de Marjorie, les jumeaux, le sentaient. Ils n'ont pas pleuré. Ils sont restés silencieux, beaucoup trop silencieux pour des gamins de trois ans. S'il reste, ça deviendra infernal. La mort prendra de plus en plus de place, elle étouffera tout le reste et il n'y aura plus rien d'autre entre eux que cette odeur âcre, ce goût amer de la mort qui approche.

Il faut qu'il parte. Et vite. Pendant que tout est presque intact.

Petitesannonces.fr

Sujet : Re: Re: Re: Recherche compagnon(ne) de voyage pour ultime escapade
Auteur : Jo
Date : 5 juillet 20:21
Message :
Re bonjour Émile,

Je vis à Saint-Malo et toi à Roanne. 700 km nous séparent. Je crains que nous ne puissions partager un café avant le grand départ…
En revanche je peux être à Roanne après-demain. Tu pourrais me retrouver à la sortie d'autoroute numéro 3. Je porterai un chapeau noir à large bord, des sandales dorées et un sac à dos rouge. Qu'en dis-tu ?

Joanne

Sujet : Re: Re: Re: Re: Recherche compagnon(ne) de voyage pour ultime escapade
Auteur : Emile26
Date : 5 juillet 20:29
Message :

J’en dis que tu sembles aussi pressée que moi de partir… Je me trompe ?

Émile

Joanne n’a pas répondu. Il est minuit, Émile est allongé sur son lit, les fenêtres grandes ouvertes. Il est seul dans son appartement. Visiblement elle n’a pas vraiment envie de s’appesantir sur le sujet. Il se demande pourquoi. Il se demande ce qu’elle fuit, elle. Lui, il a annoncé la couleur. Elle non. Peut-être qu’elle ne fuit rien, peut-être qu’elle est juste cinglée. Ou nymphomane. Il s’en moque. Il va mourir. Plus rien n’a vraiment d’importance. Il lui réécrit quand même, pour être sûr qu’elle n’ait pas changé d’avis.

Sujet : Re: Re: Re: Re: Re: Recherche compagnon(ne) de voyage pour ultime escapade
Auteur : Emile26
Date : 6 juillet 00:14
Message :
Midi te convient ?
Je n’ai pas de numéro de téléphone. Comment fera-t-on pour se retrouver ?

Émile

Sujet : Re: Re: Re: Re: Re: Re: Recherche compagnon(ne) de voyage pour ultime escapade
Auteur : Jo
Date : 6 juillet 00:49
Message :
Midi me convient. Tu me retrouveras au chapeau noir, aux sandales dorées et au sac à dos rouge.

Joanne

2

Émile a le cœur qui bat étrangement fort, la gorge nouée. Il ne sait pas vraiment ce qu'il fait. Il a du mal à conduire ce camping-car. Il n'en a jamais conduit avant. Au feu rouge il se regarde dans le rétroviseur, furtivement. Il a la tête des mauvais jours. Des cernes sous les yeux. La barbe hirsute. Il monte le volume de la musique encore plus fort. Il ne veut pas repenser à ce qu'il vient de faire, à ce qu'il vient de laisser ou plutôt à ceux qu'il vient d'abandonner. Il l'a fait vite, très vite, avant de changer d'avis. La veille encore il hésitait et ce matin il part.

Le feu passe au vert. Il suit le panneau qui indique l'autoroute, passe le rond-point. La sortie 3 est en vue. C'est là qu'il a pris l'autoroute pendant presque vingt-six ans, chaque été, avec ses parents et sa sœur, pour partir dans le Sud. Il chasse les souvenirs. Il n'en veut plus. Plus pour le moment. Il doit se concentrer sur ce qui va arriver.

Il baisse le volume de la musique en entrant sur le petit parking d'entrée de l'autoroute. Il n'y a pas foule en ce lundi, à l'heure du déjeuner. Il consulte l'heure sur le tableau de bord. Il est en avance de dix minutes. Elle ne doit pas être arrivée. Le parking est désert. Qui va l'emmener ? Un ami ? Un parent ? Que leur racontera-t-elle ? Il stationne le camping-car et coupe le moteur au moment même où il aperçoit un mouvement, au bout du parking. Il y a un arbre là-bas, tout au bout. Un arbre unique qui a poussé dans un minuscule coin d'herbe, à l'entrée de l'autoroute. La fille est là, assise au pied de l'arbre. Pas de doute, c'est bien elle. Elle est assise en tailleur avec un chapeau noir à large bord sur la tête. Elle a posé un gros sac à dos rouge contre l'arbre, à côté d'elle. Elle l'observe en hésitant, la main en visière pour

se protéger du soleil. Émile coupe le contact, ouvre la portière et la fille se lève, au loin sur le parking. Elle porte une très longue robe noire, qui lui descend jusqu'aux chevilles et masque ses formes. Il n'en est pas très sûr, car elle est encore loin, mais elle lui semble mince, plutôt frêle, perdue au milieu de sa grande robe. Il avance. Elle aussi. Il se sent un peu bête et maladroit. Encore pire que lors d'un premier rendez-vous. La voilà devant lui. Elle est frêle. Toute menue. Elle a des épaules fines. Il se demande comment elle peut porter un sac à dos si gros. Sous son grand chapeau noir se cachent un visage fin, des petits yeux marron sans éclat, des cheveux châtain clair emmêlés, ni vraiment lisses ni vraiment ondulés. Elle doit être belle quand elle le veut, quand elle peigne ses cheveux, quand elle dessine un trait noir sur ses yeux, quand elle ne se noie pas dans des vêtements trop grands et quand elle ne se cache pas dans l'ombre de son chapeau. Mais là elle a simplement l'air petite. Petite et un peu terne. Un peu négligée.

« Salut », dit-il, la gorge un peu nouée.

Elle lève la tête pour lui répondre. Elle doit à peine faire 1,57 mètre, elle a raison.

« Salut. »

Elle n'ajoute rien de particulier. Il se trouve un peu pris au dépourvu. Il se l'est imaginée autrement. Le ton de son premier message laissait deviner une fille à l'aise, une fille légère, un peu désinvolte, un peu dingue. Pas cette espèce de petit bout de femme mangée par son chapeau, et tellement timide. Il se sent obligé de poursuivre car il sait qu'elle ne le fera pas :

« Eh bien c'est moi. Je suis… Je suis Émile. »

Elle hoche la tête, esquisse un semblant de fragment de sourire.

« Moi Joanne.

— Tu… Tu es là depuis longtemps ?

— Deux heures.

— Oh ! Je ne savais pas… Je suis désolé !

— Ce n'est rien. On m'a déposée plus tôt que prévu. »

Elle a une petite voix qui porte très peu. Décidément, elle n'a rien à voir avec la fille du premier message.

« Tu t’es fait amener en voiture ?

— J’ai fait du stop.

— Ah. »

Il ne trouve rien d’autre à ajouter. Elle est là, plantée devant lui avec son énorme sac à dos rouge alors il ajoute :

« On… Tu es prête ? On y va ? »

Elle hoche la tête. Ils se dirigent tous les deux vers le camping-car. Elle a une démarche lourde et légère à la fois. Lourde car elle semble porter un lourd fardeau. Légère parce qu’elle semble flotter au-dessus du sol. Il lui ouvre la portière. Elle jette à peine un coup d’œil à l’intérieur du véhicule alors il lui dit quand même :

« Voilà le camping-car. Voilà où on vivra. »

Ça lui paraît étrange de prononcer ces mots. *Voilà où on vivra*. Il n’a vécu qu’avec Laura. Et aujourd’hui il va partager ce minuscule véhicule avec une parfaite inconnue. Elle balaie l’arrière du véhicule des yeux.

« Oh. Parfait. »

Il ne décèle aucune émotion particulière dans sa voix, aucun éclat dans ses yeux. Elle semble être totalement indifférente à tout ce qui lui arrive. Émile prend place sur le siège conducteur. Elle boucle sa ceinture. Elle n’a toujours pas enlevé son chapeau. Il a l’impression qu’elle ne le fera pas. Il se trémousse, mal à l’aise sur son siège, laisse échapper un rire nerveux.

« Pour l’itinéraire, on… »

Le rire nerveux se termine en toussotement.

« On ne s’est pas mis d’accord. On ne sait pas où on va… »

La situation lui paraît tout à coup parfaitement absurde. Se retrouver là, à l’avant de ce camping-car, avec cette fille totalement absente à elle-même, sans même savoir où ils partent. La voix fluette s’élève :

« Ça n’a pas d’importance pour moi. »

Qui elle est et qu’est-ce qu’elle fout là ? Bon sang, qu’est-ce qu’elle peut bien fuir pour se jeter dans le véhicule du premier type venu, sans se soucier de son propre sort ? Ils ont décidé qu’ils prendraient la direction des

Pyrénées. Ils ne disent pas un mot sur le trajet. Émile essaie de lui jeter des coups d'œil discrets mais il est sûr d'être tout sauf discret. Pourtant il ne peut pas s'en empêcher. La phrase est tombée comme ça, sans appel, sans détour, sans faux-semblant : *ça n'a pas d'importance pour moi.* Et il sait qu'elle dit parfaitement vrai. Elle se moque d'où ils vont, de qui il est, de la raison pour laquelle il part, de ce qu'il peut bien lui arriver… Tout cela n'a aucune importance pour elle. Elle ne cherche qu'à fuir. Qui ? Quoi ? Ça le rend dingue.

Il a compris maintenant. Il s'est fourvoyé. Le ton de son message, totalement décalé… Il a pris cela pour du défi, de l'espièglerie. Il a cru avoir affaire à une personnalité hors norme, un peu loufoque, un peu extravertie. Il s'est trompé. Le ton était bien décalé oui, mais pour une raison simple… Cette fille est à côté de la plaque, à côté de ses pompes, à côté de sa vie. Elle est perdue. Elle est ailleurs. Elle doit être à peine consciente d'être vivante.

Ils roulent, la musique est faible, presque en sourdine. La fille a les yeux fixés sur la route. Elle est parfaitement immobile.

« Tu me dis si tu veux ouvrir la fenêtre…

— Oui.

— Si tu veux t'arrêter…

— Oui. D'accord. »

Les kilomètres défilent. Il commence à s'habituer au camping-car, à sa conduite, au silence de la fille aussi. Il se dit que ça tombe bien, qu'il n'a pas vraiment le moral ni l'envie de parler. Il a la gorge nouée, les larmes au bord des yeux mais il se contient. Hier il était chez ses parents pour leur ramener les dates de sa première session d'essai clinique.

« Maman, pour que tu le notes dans ton agenda… Si jamais tu veux m'accompagner. »

Il a regardé « Question pour 1 000 euros » avec son père, quelques instants, pendant que sa mère arrosait ses orchidées, à côté d'eux. Puis il est passé chez Marjorie, pour l'aider à remplacer l'ampoule du lustre, dans le salon.

« Mais Émile… Il ne fallait pas te déranger pour ça… Ça fait trois mois que je fais sans… »

Elle a semblé surprise. Son mari, Bastien, travaille dur. Ça n'a pas été facile avec l'arrivée des jumeaux. Ils ont du mal à joindre les deux bouts. Bastien a peu de temps pour les petits travaux de la maison et quand l'ampoule du lustre a rendu l'âme, trois mois plus tôt, Marjorie a demandé à Émile s'il pouvait passer à l'occasion, pour la lui changer. Il ne l'a jamais fait, bien sûr. Non qu'il n'aie pas le temps… Non, il a repoussé cette tâche qui n'était pas si importante, trois mois durant. Mais hier il y est allé. Il est passé acheter une ampoule en grande surface puis il s'est rendu chez Marjorie. Bastien était au travail. Les jumeaux prenaient leur goûter, après l'école. Marjorie nettoyait le plan de travail.

« Je viens pour l'ampoule », a-t-il annoncé.

Marjorie lui a installé un escabeau dans le salon. Les jumeaux se sont postés en bas, pour observer, intrigués. Après ça, Marjorie lui a servi le café, elle a insisté pour qu'il reste manger avec eux le soir mais il a répondu qu'il ne pouvait pas, qu'il devait passer chez Renaud. Il a quand même attendu que Bastien rentre du travail pour prendre un deuxième café avec lui, parler de tout et de rien. Puis il est parti. Il a dit : « À plus. » Il a filé vite, très vite, chez Renaud. Ce n'était pas le moment de pleurer ou de se laisser aller. Il avait encore un adieu secret à faire, un visage à imprimer avant de partir, demain. Alors il est allé sonner chez Renaud, une boîte d'œufs à la main.

« Ma mère m'en a encore ramené ! Deux boîtes en une semaine ! Ils vont pourrir. Je vous les amène pour que vous les fassiez rapidement. »

Renaud a voulu dire quelque chose. Il est devenu étrangement pâle. Mais Laëtitia était à côté. Elle a dit :

« Oh c'est sympa ! Tu prends un apéritif avant de repartir ? »

Il a fait exprès de venir à cette heure-là car il savait que Laëtitia serait là. Il savait que Renaud ne pourrait pas l'interroger, le prendre à part, s'effondrer sur son épaule. Ça n'était pas très fair-play de le prendre comme ça, à la traître, mais il ne voulait pas d'adieux. Il n'a jamais aimé ça. Laëtitia lui a servi un Martini qu'ils ont bu tous les trois dans le salon. Émile a pris Tivan

dans ses bras, pour le faire crier un peu.

« Il m'aime toujours aussi peu ton morveux ! »

Renaud était pâle et silencieux. Il ne parlait pas. Il se doutait que quelque chose clochait, que cette visite était peut-être la dernière. Au moment de filer, sur le pas de la porte, Renaud a essayé de le retenir.

« Émile, attends… »

Laëtitia était repartie au salon après l'avoir salué.

« C'est quoi, cette histoire d'œufs ? Ne me prends pas pour un con ! »

Renaud l'a regardé avec une douleur profonde au fond des yeux. Émile a répondu :

« Je dois vraiment y aller, vieux. »

Il lui a donné une accolade et il s'est mis à dévaler les escaliers à toute vitesse. Renaud a hurlé de toutes ses forces, dans la cage d'escalier :

« ENFOIRÉ ! »

Car il avait bien compris. Il savait qu'Émile fuyait comme un voleur sans lui dire adieu. Émile a entendu Laëtitia sortir sur le perron, demander à Renaud :

« Qu'est-ce qui te prend ? »

La porte de leur appartement s'est refermée. Émile n'a plus rien entendu. Il est passé prendre son sac à dos chez lui, il a fermé à clé. Il a dormi dans le camping-car cette nuit-là, sur le parking en centre-ville, pour être sûr de ne pas être dérangé. Pour être sûr que Renaud ne se pointerait pas, et ne défoncerait pas la porte. Il a fait une nuit blanche. Il n'a pas pu fermer l'œil de la nuit.

Il essaie de chasser tout ça. C'est encore trop douloureux. Il n'a jamais fait ce genre de choses. Il se demande si c'est aussi douloureux pour Joanne, si c'est pour cela qu'elle ne décroche pas un mot et qu'elle a l'air si perdue. Peut-être. Ça n'est pas si mal finalement, qu'ils gardent le silence tous les deux, qu'ils respectent l'un et l'autre ce moment difficile.

Ils s'arrêtent sur une aire d'autoroute pour se dégourdir les jambes. Joanne reste plantée à côté du camping-car. Émile fait quelques pas en direction de la

boutique. Il a compris beaucoup de choses en quelques heures. Des choses qu'il ignorait. Il ne savait pas que ça pouvait être aussi doux et aussi précieux de changer une ampoule, de voir sa sœur sourire, de regarder « Question pour 1 000 euros » à côté de son père, de sentir sa mère s'activer autour de ses orchidées, d'entendre pleurer le morveux pendant que Laëtitia faisait couler le Martini dans son verre, pendant que Renaud regardait par la fenêtre. Il ne savait pas que ça valait cher. Il a cru qu'il n'avait plus rien quand Laura est partie, qu'il ne lui restait que du vide et des choses insignifiantes. Il n'a pas vu ce qui lui restait, des petites choses de rien du tout qui font qu'on se sent aimé quand même, qu'on reste en vie.

Il ravale ses larmes tandis qu'il passe les portes vitrées de la boutique de l'aire d'autoroute. Il n'a pas faim mais l'après-midi est déjà bien avancé et il faut qu'il achète quelque chose en prévision de ce soir. La faim finira bien par arriver. Il choisit un sandwich dans la vitrine réfrigérée, puis il déambule dans les rayons. Il ne sait pas si Joanne a quelque chose à manger. Il décide de prendre un paquet de chips au cas où et deux compotes. Il attrape une boîte de conserve de petits pois et une autre de lentilles. Au cas où… Cela constituera quelques réserves. Arrivé à la caisse, il ajoute une bouteille d'eau à ses courses et tend sa carte bleue.

« Seize euros quarante-six, s'il vous plaît. »

Sur le parking, il fait une chaleur étouffante. Le soleil de juillet est brûlant. Joanne s'est assise dans un petit coin d'herbe qui borde le camping-car. Elle a étendu ses jambes devant elle, dévoilant quelques centimètres de ses tibias. Ils sont pâles, elle n'a pas dû beaucoup prendre le soleil dernièrement. Émile la rejoint, son petit sachet en plastique à la main.

« Tu veux manger ? Je nous ai pris quelques provisions. »

Elle lève la tête vers lui et la secoue de gauche à droite.

« Ça va, je te remercie. Pas pour le moment. »

Elle semble avoir repris un peu de vie. Ses phrases sont plus longues. Alors il s'asseoit à côté d'elle, sur le coin d'herbe, et demande : « Ça va ? » comme s'ils se connaissent bien. Elle hoche la tête.

« Ça va. »

Elle hésite, puis ajoute :

« Tu sais où on passe la nuit, ce soir ? »

Émile hausse les épaules.

« Non. Je comptais m'arrêter au hasard, quand j'aurais sommeil. Mais si tu as une envie précise…

— Oh non ! Je demandais comme ça… »

Le silence retombe. Une question intrigue Émile tout à coup. Il ne peut se retenir de la poser :

« Comment tu es tombée sur mon annonce ? »

Le visage de Joanne disparaît sous son chapeau car elle baisse soudain la tête. Elle se donne une contenance en arrachant quelques brins d'herbe.

« J'avais décidé de partir. J'avais besoin d'une voiture. Je consultais les petites annonces pour en trouver une. »

Émile attend la suite. Il n'y en a pas.

« Et tu es tombée sur mon annonce comme ça ?

— Elle était sur la page d'accueil. Je… je crois que tu as dû avoir pas mal de vues car elle apparaissait dans les plus consultées les dernières vingt-quatre heures.

— Ah oui ? »

Il a un sourire mi-amusé mi-triste.

« Il faut dire qu'elle était un peu surprenante cette annonce, non ? »

Joanne hausse les épaules.

« Oui, sans doute. »

Visiblement, elle ne l'a pas trouvée surprenante, elle. Ou elle est trop ailleurs pour s'en rendre compte.

« Je pensais que ça effraierait une femme, une annonce pareille. »

Il insiste un peu, pour provoquer une réaction.

« Oh… Non… Pas moi. »

Il comprend qu'il n'obtiendra pas de réponse plus précise. Il se relève avec des mouvements lents, lui demande :

« Tu veux aller aux toilettes ? Te dégourdir encore un peu les jambes ? »

Elle secoue la tête.

« Non ça va.

— On repart alors ?

— D’accord. »

Il fait plus frais dehors. Le soleil décline à l’horizon. Ils ont roulé plusieurs heures encore. Et puis Émile a cru qu’il allait s’endormir sur le volant. Avec la nuit blanche, les émotions… Ça faisait beaucoup à endurer pour aujourd’hui. Il a décidé de s’arrêter. Il a stationné le camping-car au bord d’une nationale, à proximité de Brive-la-Gaillarde. Il est à peine dix-huit heures mais il est affamé maintenant. Ils ont sorti une table pliante et deux chaises d’un placard mural à l’intérieur et ils les ont posées au bord de la route, s’improvisant un coin terrasse.

« Tu veux manger quoi ? »

Joanne a lorgné les chips, le sandwich, les compotes. Elle a choisi une compote.

« C’est tout ?

— Je n’ai pas très faim. »

Elle a mangé sa compote debout, sans prendre place à table avec lui. Ensuite elle a demandé si elle pouvait prendre une douche, si le réservoir d’eau était rempli.

« Vas-y. J’ai vérifié ce matin. On a encore cinquante litres. On le remplira demain. On essaiera de trouver une aire de service pour camping-cars… »

Elle a hoché la tête et disparu à l’intérieur. Maintenant il est là, assis à la table pliante, au bord d’une nationale, mangeant son sandwich sous-vide. Son téléphone, éteint, est posé à côté de lui. Il ne le rallumera plus jamais. Ou pas avant très longtemps. Il n’a pas laissé de mot, à personne. Il le fera plus tard. Il écrira une lettre et il la postera à ses parents. Ils feront suivre à Renaud et à sa sœur.

De temps en temps, une voiture passe. Quand elle s’éloigne, le silence retombe. On n’entend plus que l’eau de la douche. Il note encore l’absurdité de la situation. Lui qui mange sur le bord de la nationale. Joanne qui prend sa douche à quelques mètres. Ce soir ils vont s’allonger côte à côte, sur le

matelas double, dans le toit relevable du camping-car. Il espère qu'elle n'est pas claustrophobe. L'endroit est étroit… Peut-être refusera-t-elle de dormir à côté de lui… Peut-être préférera-t-elle s'allonger sur la banquette, devant la table, en bas.

Ils se diront « bonne nuit », rien d'autre, car ils ne parlent presque pas. Ils pourraient être un vieux couple, voyageant ensemble.

Le bruit de la douche s'arrête. Émile engloutit les dernières bouchées de son sandwich et se renverse en arrière sur sa chaise pliante. Il ne va pas tarder à aller s'allonger sur le matelas. Il se sent épuisé. Il pèse des tonnes. Il entend des bruits sur le gravillon. Joanne s'approche, enroulée dans un peignoir. Elle a les cheveux mouillés qui dégoulinent sur son visage. Il la reconnaît à peine comme ça. Elle a l'air embêtée.

« Émile… »

Cela lui fait étrange de l'entendre prononcer son prénom. C'est la première fois. Il va devoir s'y habituer.

« J'ai terminé le réservoir d'eau… Je suis désolée… Je ne pensais pas que ça allait si vite… »

Il a un geste désinvolte de la main.

« Ce n'est rien.

— Oui mais… si tu voulais te laver…

— On verra ça demain. »

Elle ne semble pas plus soulagée. Elle a toujours cet air embêté, la tête rentrée dans les épaules.

« Est-ce que tu crois que je pourrais emprunter le placard mural… pour ranger mes affaires ? »

Il lui adresse un sourire rassurant.

« Oui. Bien sûr. Tu peux ranger quelques trucs sous l'évier aussi…

— Et tes affaires ?

— Il y a d'autres rangements sous la banquette. Ce sera mon coin.

— D'accord. Merci. »

Elle repart vers le camping-car. Émile s'étire, se lève.

« Je laisse la table et les chaises dehors ? » demande-t-il fort, pour qu'elle l'entende depuis l'intérieur.

La tête de Joanne apparaît dans l'encadrement de la porte.

« Pourquoi ?

— Je vais me coucher. J'ai quelques heures de sommeil à rattraper.

— Ah… Oui, laisse-les. Je les plierai avant d'aller dormir. »

Il récupère l'emballage du sandwich qu'il froisse dans sa main, son téléphone toujours éteint, et regagne l'intérieur du véhicule. Joanne est agenouillée devant son sac à dos. Elle en extrait des tas de vêtements, avec des gestes lents. Elle se lève, ouvre la porte du placard mural, là où étaient stockées la table et les chaises pliantes. Il y a de quoi ranger pas mal d'affaires. Ils ne seront pas trop à l'étroit.

« C'est à toi ? » demande-t-elle.

Elle vient de découvrir un carton, tout en bas du placard. Elle s'apprête à le prendre mais Émile l'interrompt, un peu trop brusquement :

« C'est à moi, laisse ! »

Elle stoppe net son geste. Il ne sait pas s'il l'a froissée. Elle n'en montre rien. Elle recommence son rangement. Ce sont des photographies qu'il a empilées dans le carton. Des années et des années de photographies. Émile se radoucit :

« Je vais déplier le toit. C'est là-haut qu'on dormira. »

Il lui indique la petite échelle en corde, dans le fond du véhicule, qui permet d'accéder au toit et à la couchette.

« D'accord. »

Il n'a jamais relevé un toit de camping-car. Il se bagarre avec le mécanisme pendant dix longues minutes. Quand Joanne passe la tête pour demander « Tu t'en sors ? », il vient de terminer.

« Tout est bon. »

Il regarde sa montre. Il est dix-neuf heures.

« Bon, je vais me coucher… Si tu veux rester un peu dehors, il y a des bougies sous l'évier. Et un briquet.

— D'accord. Merci.

— S’il y a quoi que ce soit, n’hésite pas à me réveiller… ou à fouiller. Fais comme chez toi.

— D’accord, répète-t-elle.

— Bonne nuit. »

Il disparaît au bout de l’échelle, sous le toit. Le matelas est confortable mais peu large. Il ne faudra pas trop bouger. Il se déshabille comme il peut, en position couchée. Il n’y a pas assez de hauteur pour se tenir assis, ici. Il garde juste un tee-shirt et son caleçon, dépose ses vêtements sales au niveau de ses pieds. Il se laisse tomber sur l’oreiller avec soulagement. Il ne mettra pas longtemps à s’endormir ce soir.

Il doit être trois heures du matin, peut-être plus. Il met une longue minute à réaliser où il se trouve. Peut-être parce qu’il ne reconnaît pas l’endroit. Peut-être à cause de sa mémoire qui fiche le camp. Il ne sait pas pour combien de temps encore il est capable de se rappeler qui il est, qui il était, pourquoi il est là. Les médecins sont incertains.

« Cela peut durer des mois avant que la mémoire ne se dégrade vraiment. Ou cela peut aller très vite. On n’en sait rien. »

Il est le second cas en Europe. Ils n’ont pas assez de recul.

Le camping-car est baigné d’une lumière blanche. La lune. Tout est silencieux autour. La forme immobile de Joanne se découpe dans cette lueur blanchâtre, tout près de lui. Elle dort sur le côté. Elle lui tourne le dos. Elle avait raison, elle ne ronfle pas. Il ne peut observer que son dos, frêle, et ses cheveux, éparpillés sur l’oreiller. Dans la pénombre on distingue mal les couleurs et ses cheveux ne paraissent plus si clairs. On pourrait croire qu’ils sont bruns maintenant. Et lisses. On pourrait croire qu’elle est Laura.

Émile a un tic nerveux sur le visage. Un rictus qui ressemble à un sourire. Il sait que c’est ridicule, que ça ne rime à rien mais pour quelques minutes, il veut l’observer dormir en imaginant qu’elle est Laura. Il se rapproche imperceptiblement, jusqu’à avoir le nez dans ses cheveux. Ils ne sentent pas Laura et ils n’ont pas le même aspect mais son imagination fera le nécessaire. Il l’écoute respirer, il ne bouge pas. Il s’imagine Laura. Ses jambes musclées,

ses cheveux parfaitement lisses qui recouvrent ses épaules, son cou qu'il a toujours trouvé si sensuel, ses épaules rondes, juste charnues comme il faut, ses seins, comme deux belles pommes, pas très gros mais parfaitement dessinés. Et son ventre… Son ventre délicieux… Un peu mou, ça la faisait râler, mais tellement moelleux… C'est là qu'il préférait l'embrasser : sur le ventre. Ses lèvres rebondies. Ses fesses… Il ferme les yeux, essaie de calmer l'emballement dans sa poitrine. Les épaules de Joanne sont trop fines. Laura n'était pas comme Joanne. Elle était toute en formes, toute en courbes. Charnue mais musclée. Elle n'était pas cette petite chose fragile. Non, elle était pleine, elle respirait la vie.

Joanne pousse un soupir dans son sommeil. Émile se prépare à fermer les yeux, pour faire semblant de dormir, si jamais elle se retournait, mais elle ne bouge pas. Elle continue de dormir, toujours de dos. Il se concentre sur les cheveux, juste les cheveux. Ils pourraient être ceux de Laura. Et ça marche. Laura est là. Laura dort tout près de lui. Elle est venue avec lui pour son ultime escapade. Ils sont tous les deux, rien que tous les deux dans ce camping-car. Elle restera là, elle ne partira pas. Ils se sont retrouvés. Il est sûr qu'elle a son sourire taquin et légèrement insolent, qu'elle fait semblant de dormir, juste pour le narguer, juste pour lui donner envie de passer une main autour de son ventre et une autre dans son cou, puis sur ses seins. Ensuite elle ne pourra plus faire semblant de dormir. Elle poussera un petit soupir et il collera sa bouche dans ses cheveux, contre son oreille. Il se plaquera contre son dos, elle lui dira : « Tu as envie de moi ? » Elle adore qu'il ait envie d'elle. Elle le lui fait répéter, sans cesse. « Dis-le-moi, dis-le que tu as envie de moi. »

Une voiture passe à côté du camping-car à toute vitesse, et Émile sort de sa rêverie, brutalement. C'est violent. C'est la douche froide. Il tire la couverture à lui, avec brusquerie, se retourne. Il a les sourcils froncés, une boule dans la gorge. C'est de sa faute aussi. C'est Joanne. Elle est là, elle dort à côté de lui et elle a ses cheveux sur l'oreiller… De quel droit elle fait ça ?

Ils n'ont pas échangé plus de deux phrases ce matin. À cause de l'épisode

de cette nuit, sans doute. Émile se sent encore de mauvaise humeur. Il sait que c'est idiot et qu'elle n'y est pour rien mais il ne peut pas s'en empêcher. Et puis il l'a trouvée ce matin en train de manger des lentilles, à même la boîte de conserve, et ça l'a foutu en rogne. Il ne sait pas pourquoi. Il n'arrête pas de songer qu'il n'aurait pas dû l'amener, qu'il aurait été bien mieux tout seul. Mais voilà, elle est là… Il ne sait pas s'il pourra s'en débarrasser et de quelle façon.

« Tourne ici », indique Joanne.

Ils roulent depuis neuf heures. Ils sont à la recherche d'une aire de service pour camping-cars pour remplir leur réservoir d'eau. Ils en auront besoin pour la douche et la vaisselle. Il faut qu'ils vident leurs WC chimiques aussi.

« Tu es sûre ? » demande-t-il avec mauvaise humeur.

Joanne ne se laisse pas perturber.

« Ils l'indiquent là. »

Il tourne sur la route qu'elle lui désigne. Elle a raison. L'aire de service est bien là. Ils sortent du véhicule. Le soleil matinal est déjà brûlant. Émile s'agenouille sous le véhicule, pousse un soupir de découragement.

« Je n'ai jamais fait ça… »

Joanne reste à côté de lui, les bras ballants. Elle a remis son large chapeau qui lui cache le visage.

« Moi non plus. »

Il se relève avec mauvaise humeur, regarde autour de lui. Un couple de cinquantenaires vient de se garer à quelques mètres de là. Ils ont un camping-car du même modèle.

« Tiens, appelle-nous ce type là-bas. Il doit bien savoir comment faire. »

Il regarde Joanne obtempérer et s'éloigner, dans sa robe noire qui lui tombe jusqu'aux pieds. Il se dit qu'elle est bien trop gentille. Laura l'aurait envoyé promener. Elle l'aurait regardé avec son sourire insolent et elle aurait répondu : « Toi, va voir ce type. Moi j'ai toute ma journée. »

Elle se serait allongée dans l'herbe. Elle aurait refusé de se relever tant qu'il ne se serait pas excusé de lui avoir parlé sur ce ton. Ensuite elle aurait consenti à l'aider mais en gardant une petite moue boudeuse et il aurait eu

envie de lui dévorer le cou.

« Bonjour. »

Les deux cinquantenaires sont là, de retour avec Joanne.

« Apparemment vous avez besoin d'aide ? »

Joanne est cachée dans l'ombre de son chapeau. Émile serre la main de l'homme et fait un signe du menton à la dame.

« Bonjour. Oui… Disons que je viens de l'acheter… Je ne sais pas encore comment il fonctionne.

— Vous voulez faire quoi ? Remplir le réservoir d'eau ?

— Oui…

— Et pour les toilettes, vous savez comment ça marche ? »

Émile hésite.

« Plus ou moins… »

L'homme a un sourire amusé qui signifie qu'il n'est pas dupe.

« Allez, ce n'est pas grave. Il faut bien débuter un jour. »

Il remonte ses manches et s'agenouille.

« Allez, venez voir, ce n'est pas sorcier. »

Émile regarde repartir le couple de cinquantenaires avec un élan de reconnaissance. Ils viennent de lui sauver la vie. Dire qu'il est parti en camping-car sans même savoir en vider les toilettes ! Il est vraiment idiot parfois. Joanne l'a surpris. Elle a remonté sa robe au-dessus des genoux et elle s'est mise à la tâche. Elle a des bras minuscules – il est sûr qu'il peut en faire le tour avec deux doigts – mais elle a porté le réservoir d'eau avec lui, puis elle est allée vider le bac des toilettes chimiques et l'a remis en place. Elle ne rechigne pas à la tâche. Elle n'a pas l'air si fragile quand on la voit travailler. Ça lui a rappelé une phrase de son mail : *Je mesure 1m57 à peine, mais je suis capable de porter un sac à dos de 20 kilos sur plusieurs kilomètres.* Il a souri et ça l'a adouci. Il a été injuste avec elle ce matin. Il ne peut pas lui reprocher de l'avoir fait replonger dans le souvenir de Laura, cette nuit…

« On fait une pause avant de reprendre la route ? » propose Émile alors

qu’elle s’apprête à remonter dans le véhicule.

Elle se retourne vers lui, hausse les épaules.

« Comme tu veux.

— Il y a un petit ruisseau derrière l’aire de service », ajoute-t-il.

Ils se dirigent tous les deux vers le petit ruisseau. Il est presque midi. Le soleil tape fort. Ils s’installent sous les arbres. Émile retire ses chaussures, ses chaussettes. Il s’approche de l’eau et y trempe ses pieds en poussant un soupir de soulagement.

« Tu devrais venir, ça fait un bien fou ! » lance-t-il à Joanne.

Elle s’est assise en tailleur sous un arbre. Il s’attend à la voir refuser poliment, mais il se trompe. Elle se relève lentement et le rejoint au bord de l’eau. Émile regarde les têtards filer entre ses doigts de pied. Joanne s’accroupit pour retirer ses sandales dorées.

« Un peu d’eau fraîche, un peu d’ombre et c’est parfait », déclare-t-il.

Il a envie de se rattraper de sa mauvaise humeur de ce matin. Il ne sait pas si cela fonctionne car Joanne est toujours aussi inexpressive. Il la regarde entrer un pied dans l’eau, puis un second. Elle ferme les yeux, sans doute de plaisir.

« Après ça, on ira faire les courses ? demande-t-il.

— Oui. »

Le silence retombe et ils restent là, debout, les deux pieds dans le ruisseau, profitant de la fraîcheur des arbres.

Il observe le dos immobile de Joanne. Il songe que ça ne change pas grand-chose, qu’elle soit là ou non. Elle parle peu. Elle ne tient pas de place. Elle respire à peine. Mais elle est là, elle ferme les yeux au contact de l’eau fraîche, elle agite ses doigts quand un rayon de soleil la caresse et ça fait une présence, une présence douce.

Le soleil décline doucement. Ils ont garé le camping-car sur un petit terrain mis à disposition par la municipalité. Il y a d’autres voyageurs sur ce terrain. Émile et Joanne les ont salués, de loin. Ils se sont arrêtés à l’ombre, dans l’herbe. Ils ont installé la table et les chaises pliantes sous les arbres. Joanne a

proposé de sa voix frêle de préparer une salade et elle s'est assise à la table pour découper les tomates et les poivrons. Émile s'est assis en face et il a sorti son guide de voyage. Cet après-midi, quand ils ont fait les courses, ils ont acheté un guide de voyage pour les Pyrénées. Il y a une carte géante, des photos des plus beaux points de vue et des itinéraires de randonnées. Les aires de service pour camping-cars sont annotées. Émile est penché au-dessus de la carte géante, qu'il a dépliée. Il se frotte le menton, entoure un nom de ville de temps en temps. Joanne continue de découper les tomates, indifférente. Quelques mètres plus loin, des enfants jouent avec un ballon en criant. Une dame se fait bronzer devant son camping-car. Un chien jappe. Eux, ils sont silencieux.

Émile referme la carte en s'étirant. Il a l'air presque surpris de voir Joanne en face de lui, à la table. Il ne peut s'empêcher de lui sourire quand elle relève vers lui son visage, à moitié mangé par son grand chapeau. Elle ne lui rend pas son sourire car elle baisse la tête très vite et se remet à découper ses tomates. Émile se lève.

« Je vais me doucher. »

Il rêve d'une douche fraîche mais l'eau du réservoir a subi la chaleur. Elle est tiède. Il fait attention à ne pas la laisser couler trop longtemps. Ils n'ont qu'un réservoir de cent litres. Ce n'est pas beaucoup. Le miroir de la salle de bains est minuscule et il songe qu'il va avoir du mal à entretenir sa barbe. Peut-être qu'il la laissera pousser librement. Il est là, songeur, à s'observer dans le miroir embué de la salle de bains. Il se dit que cette deuxième journée a été moins étrange que la précédente, que la présence de Joanne dans ce camping-car, à ses côtés, lui semble déjà moins absurde. Peut-être qu'ils vont finir par prendre leurs marques tous les deux…

Quand Émile ressort du camping-car, torse nu, la chaleur est encore étouffante. Joanne est affairée à mettre la table. Elle dispose les couverts, à côté des assiettes. La salade est prête. Elle a dû préparer une sorte de vinaigrette car il y a un petit bol, au centre de la table, dans lequel est disposée une cuillère.

« Oh, lâche-t-il surpris. Merci d'avoir préparé tout ça… »

Elle ne semble pas comprendre pourquoi il la remercie. Elle hausse les épaules et s'asseoit, avec des gestes lents. Elle attend patiemment qu'il essuie ses cheveux dans sa serviette.

« Tu aimes cuisiner ? » demande-t-il en prenant place à table.

Elle ne répond pas tout de suite. Elle remplit d'abord leurs assiettes.

« Oui… Enfin… Des choses simples… Des salades, des gratins… »

Elle attrape deux petits morceaux de tomate au bout de sa fourchette et les picore. Elle mange comme un oiseau. Émile se sent un peu pousser des ailes. Il l'interroge :

« Tu faisais quoi avant ? »

Elle a un air méfiant :

« Avant ? Avant quoi ?

— Avant notre départ. Tu travaillais, non ?

— Non. Je ne travaillais pas. »

Il hausse les sourcils, surpris.

« Tu n'as jamais travaillé ?

— Si. Bien sûr. »

Elle n'a pas l'air décidée à en dire plus alors il se lance, pour l'encourager :

« Moi, je mettais en relation des hôtels et des sites de réservation. Je touchais une commission dès qu'ils concluaient un contrat. C'était nul. Il fallait sans cesse harceler les hôteliers… Eux, ils étaient toujours débordés alors ils ne se gênaient pas pour m'envoyer promener. Tu vois le truc… Je suis content de m'être tiré. »

Elle ne sourit pas. Elle recommence à picorer. Il est surpris quand il l'entend répondre :

« Moi, j'étais gardienne, dans une école primaire. »

Il s'interrompt dans sa mastication.

« Gardienne ? C'est… C'est étonnant ça.

— Ah ?

— Tu n'as pas une carrure de gardienne… » ajoute-t-il pour se justifier.

Elle termine d'avaler sa bouchée avant de répondre.

« Je ne faisais pas de la sécurité…

— Non ?

— Non. J'ouvrais la grille de l'école le matin et les salles de cours, le gymnase, le local à vélos… Je refermais tout le soir. Je faisais un peu de ménage et je… je ramassais les feuilles mortes ou les détritus dans la cour. Je donnais des coups de main pour repeindre une salle de classe ou accrocher un tableau… Je surveillais que personne ne s'introduise dans l'école le soir ou les week-ends. J'appelais la police municipale si cela se produisait. Ça n'est jamais arrivé. J'arrosais les plantes aussi… Je traçais des marelles sur le sol… Ce n'était pas grand-chose mais c'était sympa. »

Émile s'est mis à sourire en l'entendant parler. C'est la première fois qu'elle se montre aussi bavarde. Il croit presque deviner une expression au fond de ses yeux mais il n'en sait trop rien, car elle a son immense chapeau.

« Tu vivais dans l'école ?

— Oui.

— Vraiment ?

— Oui. J'avais une petite maison de fonction, dans la cour. »

Il l'imagine avec sa robe longue et son large chapeau noir, au milieu d'une cour d'école. Il l'imagine avec un long râteau, en train de déblayer les feuilles mortes puis avec un arrosoir, s'occupant d'un buisson de géraniums. Il la voit marcher tranquillement, un grand trousseau de clés à la main, vers une lourde grille en métal… Ça lui va bien finalement… Gardienne d'école primaire.

« Tu as fait ça longtemps ?

— Presque huit ans.

— Tu as démissionné ? »

Elle a un mouvement de tête qu'il n'est pas sûr de comprendre. Ce n'est ni un oui, ni un non. Il décide de ne pas insister. Il ne veut pas la faire fuir avec ses questions.

« C'est super bon, en tout cas », ajoute-t-il.

Ils terminent le repas en silence. Ils écoutent les bruits de leurs voisins de camping. Les gamins crient, le chien jappe, les adultes ont mis la télévision

au loin, ou la radio. Il y a de la musique de temps en temps, comme un jingle. La nuit tombe tout doucement. Émile débarrasse la table et sort deux bougies.

« Tu veux du melon ? demande-t-il à Joanne.

— Non, ça va. »

Elle n'a presque rien mangé. Quelques morceaux de tomates et de poivrons mais elle a laissé l'essentiel. Émile n'a plus faim non plus, mais c'est parce qu'il a avalé les trois quarts de la salade. Il se rasseoit, allume les bougies, étend ses jambes.

Il se sent bien ce soir. La journée d'hier et la matinée d'aujourd'hui n'ont pas été faciles mais ce soir il se sent apaisé. Il se demande à quoi ils vont bien pouvoir occuper leurs longues soirées, Joanne et lui, pendant tous ces mois… Joanne se gratte la gorge, elle se lève doucement. On dirait qu'elle est toujours au ralenti. Elle a des gestes précis mais calmes, tranquilles, comme si rien, absolument rien, ne pouvait la troubler.

« Je vais… Je vais marcher un peu. »

Il lui sourit.

« D'accord. »

Il la regarde s'éloigner dans l'herbe, sa démarche est lourde et légère. Derrière le camping-car, un champ totalement grillé par le soleil s'étend sur plusieurs centaines de mètres. Elle semble errer sans trop savoir où elle va. Il la voit bifurquer derrière une botte de foin, poursuivre en direction d'un bosquet d'arbres, s'arrêter quelques secondes et repartir.

Émile s'étire, se relève. Cet après-midi ils ont acheté une bouilloire. Il a envie de se faire un thé. La chaleur ne l'a jamais empêché de se faire un thé. Il s'active dans le camping-car, sort les sachets, remplit la bouilloire, l'écoute siffler, adossé contre le minuscule plan de travail. Il regarde son téléphone portable posé sur la table, songe qu'il doit déjà contenir des dizaines de messages vocaux étranglés d'angoisse. Pourtant, Émile est bien ce soir. Il ressort, sa tasse fumante à la main, reprend sa place à la petite table pliante. La nuit est bien tombée cette fois. Les bougies produisent une lueur tremblotante. Certains camping-cars aux alentours se sont déjà éteints. La lune n'est qu'un mince croissant ce soir. Elle éclaire faiblement le champ et

les bottes de foin. Il plisse les yeux. Joanne est là-bas, en plein milieu du champ. Elle s'est assise en tailleur. Elle est immobile. Il voit son chapeau noir, à large bord, qui se découpe dans l'ombre, et son visage, tourné vers le ciel, qui semble parler aux étoiles. *Je ne parle pas beaucoup, j'aime la méditation, surtout quand je suis plongée dans la nature.*

Un sourire s'échappe de ses lèvres. Il n'était pas si étrange son message, finalement… Elle a dit l'essentiel. Rien de plus.

Il est réveillé dans la nuit par du bruit. C'est Joanne qui grimpe à l'échelle en corde. Mais ça n'est pas le seul bruit. Ça tambourine contre le toit du camping-car. Il y a des flashes lumineux aussi. Il se redresse sur un coude.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Mais il comprend avant qu'elle n'ouvre la bouche car elle est arrivée à son niveau, en rampant sur le matelas, et il peut voir qu'elle est trempée. Ses cheveux dégoulinent sur ses épaules. Elle tremble.

« Il y a un orage de chaleur.

— Mince… Tu t'es fait surprendre ?

— Oui. »

Elle se glisse sous la couverture, se met à se tortiller pour enlever sa robe là-dessous, sans qu'il ne la voie. Émile retombe sur l'oreiller avec lourdeur. Il a encore très sommeil. Il doit être le milieu de la nuit…

« Il est quelle heure ?

— Deux heures. Ou trois. »

Il lève un sourcil étonné.

« Et tu étais toujours dehors ?

— Je me suis endormie.

— Dans le champ ?

— Oui.

— Ça t'arrive souvent ?

— Parfois. »

Elle est toujours aussi imperturbable. Elle retire enfin sa robe noire trempée sous la couverture. Émile lui tend un de ses tee-shirts, resté sur le

matelas.

« Tiens, tu le veux pour t'essuyer les cheveux ? »

Elle hoche la tête. Un nouvel éclair zèbre le ciel. Il la regarde procéder avec ses mouvements tranquilles : elle se redresse en maintenant bien la couverture sur sa poitrine, elle rassemble ses cheveux au sommet de son crâne, enroule le tee-shirt en turban, autour de sa tête. Elle ne semble même pas s'apercevoir qu'il l'observe. Elle se recouche, se tourne sur le côté, remonte la couverture sous son menton.

« Bonne nuit, murmure-t-elle.

— Bonne nuit. »

Il regarde quelques secondes les éclairs illuminer le toit du camping-car, le matelas, leurs habits, en tas, de part et d'autre du matelas. La pluie a redoublé d'intensité. Il l'entend grelotter à côté de lui. Ses dents s'entrechoquent. Il reste ainsi allongé, à écouter les bruits de l'orage pendant de longues minutes. Le sommeil ne vient pas. À côté de lui, Joanne aussi s'agite. Elle ne tremble plus mais elle se retourne de temps en temps. Cela lui fait dire qu'elle ne trouve pas le sommeil non plus. Il hésite, se racle la gorge :

« Tu ne dors pas ? »

Elle cesse de bouger, laisse passer une seconde, puis deux.

« Non.

— Tu as peur de l'orage ? » demande-t-il pour tenter de plaisanter.

Il est surpris par sa réponse :

« Oui. »

Émile reste quelques secondes interdit, incapable de trouver quoi répondre.

« Tu veux… que je monte une bougie ici ?

— Non. Ça va aller. »

Il n'a jamais rencontré personne comme cette fille. Elle porte un réservoir d'eau, elle grimpe dans un camping-car avec le premier venu, mais elle a peur de l'orage. Il ne peut s'empêcher de sourire.

« Bonne nuit Joanne. »

Ça lui fait étrange de s'entendre prononcer son prénom, comme ça, dans l'obscurité de la couchette. Il va devoir s'y habituer.

« Bonne nuit », murmure-t-elle.

Il se tourne sur le côté lui aussi, de sorte qu’ils se tournent le dos tous les deux. Il ferme les yeux, se laisse bercer quelques minutes par le clapotis de la pluie, le grondement du tonnerre, puis il sombre sans même s’en apercevoir.

3

La veille ils se sont arrêtés sur ce terrain pour camping-cars, dans un village nommé Pouzac, dans le département des Hautes-Pyrénées. D'après le guide qu'ils ont acheté, ils sont à une vingtaine de kilomètres d'un des plus beaux panoramas de la chaîne des Pyrénées : le pic du Midi. Émile a déplié sa carte à la table du petit déjeuner. Joanne dort encore. Il a sorti la table et une chaise. Il s'est fait du thé, une tartine de confiture à la groseille et il mange distraitement, en parcourant la carte des yeux. Il a du mal à croire qu'ils soient si près du pic du Midi, qui culmine à 2 877 mètres. Le village de Pouzac n'a rien d'un village de montagne. Il est plutôt plat. On n'y trouve que des champs et quelques platanes. Les maisons sont banales, semblables à celles qu'on trouve autour de chez Émile, à Roanne. Il a hâte de voir des chalets, des vieilles bicoques en pierre, des sapins.

Il jette un coup d'œil à l'intérieur du camping-car. Pas un bruit, pas un mouvement. Pourtant il a cru entendre quelque chose. Un son très discret, comme un tremblement. Il reprend sa mastication, lisse du revers de la main la carte. Ça reprend. Le bruit reprend. Ça ressemble à un vibreur de téléphone. Pourtant il est certain de n'avoir pas rallumé le sien. Il sent son cœur s'emballer. L'aurait-il fait ? Ça lui est arrivé pas mal de fois, ces derniers temps, de se retrouver pris de court, ne se rappelant pas qu'il venait de passer un coup de téléphone, d'éteindre son ordinateur ou de débarrasser la table. Ça lui a fait un drôle d'effet de se retrouver là, ne comprenant pas qu'il venait d'avoir un *black-out*.

Il renverse presque sa chaise tellement il se lève vite. Il espère, il prie même pour qu'il n'ait pas rallumé son téléphone. Et qu'aurait-il fait de plus ?

Aurait-il appelé ses parents ? Il entre dans le camping-car en trombe mais s'arrête net, gagné par le soulagement. Le bruit ne provient pas de son téléphone, posé sur le plan de travail et obstinément éteint, mais du placard mural où sont entreposées les affaires de Joanne. Il tend l'oreille. C'est bien un vibreur. Aurait-elle un téléphone ? C'est étrange… Depuis qu'elle a grimpé dans le camping-car, sur cette aire d'autoroute, il ne l'a jamais vue avec un téléphone. Il a pensé qu'elle n'en avait pas, ou qu'elle s'en était débarrassée. Il s'approche doucement, hésite, ouvre le placard en essayant d'être silencieux. Il ne voit pas le téléphone mais le son est plus fort ici. Quelque chose vibre au milieu d'un tas de vêtements. Il se raidit soudain. Il a entendu du bruit en haut, sur la couchette. Joanne vient de gigoter. Il referme précipitamment le placard et regagne la table du petit déjeuner, dehors. Il s'oblige à se rasseoir, à reprendre sa tasse de thé fumante. Il entend l'échelle en corde taper contre le mur. Joanne est en train de descendre. Il se replonge dans la carte.

« Bonjour. »

Joanne a timidement passé la tête dehors, les cheveux encore enroulés en turban dans le tee-shirt d'Émile.

« Bonjour. »

Il n'ajoute rien. Il ne dit pas qu'il a entendu son téléphone sonner, dans le placard. Elle va s'enfermer dans la salle de bains et il essaie de se recentrer sur la carte mais il n'y arrive plus.

Il y a quelqu'un qui appelle Joanne… Elle a caché son téléphone dans une pile de vêtements pour ne pas l'entendre sonner mais elle l'a laissé allumé et il y a quelqu'un qui l'appelle… Il y a une personne sur cette Terre qui se soucie d'elle, qui veut savoir où elle est, comment elle va. Il y a une personne sur cette Terre qui aime peut-être cette drôle de fille au chapeau noir et aux sandales dorées et ça l'intrigue sacrément.

Émile ne se rend pas compte tout de suite qu'elle chuchote. C'est quand il se lève pour laver sa tasse qu'il entend sa voix étouffée dans la salle de bains.

Elle a dû récupérer son téléphone dans le placard mural, avant d'aller s'y enfermer. Il a du mal à saisir les mots. Il attrape plusieurs « non », un « arrête » puis la conversation semble s'arrêter. Ensuite il entend un drôle de son, comme un reniflement puis plus rien. Il n'ose pas demander « ça va ? » à travers la cloison. Il sort vite pour ne pas se retrouver en face d'elle quand elle quittera la salle de bains. Elle n'aimerait probablement pas ça. Et lui ne saurait quoi lui dire.

Est-ce un homme ? Est-ce qu'elle a un petit ami ? Ça lui paraît totalement fou et improbable. Un parent ?

Ils ont replié table et chaises, ils se sont habillés et ils ont repris la route. Ce matin Joanne porte un débardeur et un bermuda noirs. Il se demande si elle porte toujours du noir. Le bermuda est trop grand et lui donne une allure de gamin de cours de récréation intrépide. Elle porte encore son chapeau.

Émile a mis la radio et il a cru l'entendre chantonner très bas. Il n'en est pas certain. Sa tête appuyée contre la vitre ballotte. Il est surpris de l'entendre demander, au bout d'une dizaine de minutes : « Où on va ? », comme si elle semblait seulement s'apercevoir qu'ils avaient repris la route. Émile n'a pas pris la peine de lui faire valider l'itinéraire du jour. Il a l'impression qu'elle se moque totalement de l'endroit où elle se trouve, pourvu qu'elle puisse s'asseoir en tailleur contre un arbre ou dans un champ. Il met son clignotant, s'engage dans la rue à droite, avant de répondre :

« Je pense qu'on va s'arrêter pour quelques jours dans un village nommé Artigues. »

Elle acquiesce, n'ajoute rien et repose sa tête contre la vitre. Émile a repéré la commune d'Artigues sur la grande carte, ce matin. C'est un minuscule village de montagne d'une trentaine d'habitants. Ce sera un parfait havre de paix pour une première escale, pour savourer leur arrivée dans les Pyrénées et préparer le début de l'aventure. Ils se laisseront un jour ou deux pour se reposer, s'équiper, et puis ils prendront leurs sacs à dos et ils poursuivront à pied. À proximité d'Artigues il y a le pic du Midi, le pont d'Espagne, le cirque de Gavarnie, un ruisseau, des cascades… autant de merveilles à

découvrir. Ils prendront une tente, deux duvets et ils joueront les randonneurs. Il suppose que Joanne suivra.

« On sera vite arrivés », ajoute-t-il.

Mais il a l'impression qu'elle s'est endormie.

Il ne sait pas vraiment où il va. Il roule au ralenti, dans les ruelles d'Artigues pendant que Joanne dort contre la vitre. Il cherche un parking où ils pourront stationner mais il profite surtout du paysage. Il est ravi. C'est exactement ce qu'il cherchait. Des ruelles étroites, des maisons en pierre ayant conservé des toits de chalet en bois. Il trouve dommage que Joanne ne voit rien de tout cela. Il se demande si la vue des sommets, des étendues vertes en contrebas et le charme des ruelles parviendront à lui arracher un sursaut d'intérêt. Pour l'instant, il ne l'a jamais vue se départir de son air légèrement hébété.

Il a les yeux partout, de peur de rater une fraction du paysage. Il dépasse un groupe de voitures qui s'est arrêté pour prendre des photographies et admirer la vue panoramique. Plus loin, il doit s'y reprendre à deux fois pour s'insérer dans une ruelle sans faire frotter le véhicule. Un parking se dessine. Il y a quelques voitures stationnées ici. Ce doit être un départ de randonnée car un couple vient de s'extraire d'une des voitures, bâtons à la main, sac sur le dos.

Émile poursuit afin de se garer tout au bout du parking, à l'écart des autres véhicules, derrière les arbres. Il coupe le moteur. Il ne s'y est pas trompé. Il y a un bruit d'eau. Le ruisseau passe ici, il longe le parking. Ça va être agréable de dormir ici. Il jette un coup d'œil à Joanne. Elle dort toujours. Il sort du véhicule et se dirige tout droit vers l'eau, se laissant guider par le bruit. Il suffit de traverser le parking et de couper à travers une bande d'herbe. Le ruisseau est là, derrière les arbres. L'eau dévale tranquillement, saute par-dessus les galets, les contourne, entraîne çà et là une branche d'arbre… Un petit chemin de terre longe la rivière. Un sentier de randonnée passe ici. Émile se demande où il mène. Il regardera dans son guide, tout à l'heure. Pour l'instant il s'asseoit sur un gros rocher, étend ses jambes, ferme les yeux

quelques secondes.

Il sent son esprit s'égarer, vagabonder au-dessus du cours d'eau. Il repense au téléphone de Joanne, à l'appel qu'elle a reçu. Cela le trouble. Pas seulement à cause de ce que cela suppose : quelqu'un l'attend quelque part, la supplie peut-être de rentrer. Non. À cause d'autre chose. À cause des appels qu'il doit recevoir lui aussi et qui terminent sur une boîte vocale. À cause de la lettre qu'il va falloir écrire à ses parents, à sa sœur, à Renaud pour leur expliquer… Expliquer quoi ? Il n'en sait trop rien. Tout a été si rapide et si précipité. Lui-même a du mal à s'expliquer son propre départ. Est-ce que c'est toujours comme cela quand on quitte des gens ? Est-ce qu'on a du mal à comprendre les raisons qui nous y poussent ?

Laura avait l'air parfaitement sûre d'elle pourtant, quand elle est partie. Il la revoit encore, ce jour où elle est passée récupérer ses dernières affaires à l'appartement. Elle s'était fait accompagner de sa mère qui attendait en bas de l'immeuble, préférant leur laisser un peu d'intimité pour ce dernier moment. Il s'était rarement senti aussi minable et miteux. Elle était là avec son jean moulant, ses petites baskets blanches en toile, un tee-shirt jaune qui faisait ressortir sa poitrine. Il y avait un diamant qui brillait dans son cou. Elle aimait les bijoux. Elle avait toujours un petit détail sur elle, une bague, un fin bracelet, des créoles… Ce jour-là elle tenait son sac à main en bout de bras et ses cheveux, toujours aussi lisses, toujours aussi bruns, retombaient sur ses épaules. Il s'était senti indigne, dans son jean et son tee-shirt blanc. Il s'était senti moche et sale, peu reluisant. Ils avaient déjà discuté de la rupture, trois fois. Laura avait déclaré qu'il n'y avait plus rien à ajouter, qu'elle passait juste chercher ses dernières affaires. Elle ne voulait pas parler. Et lui, il ne savait comment se comporter. L'appartement était vide. Laura avait récupéré le canapé, la table basse et le sommier, qui étaient ceux de ses parents. Il vivait au milieu du silence et du vide depuis deux semaines déjà. Mais il restait encore les flacons de parfum de Laura, dans la salle de bains, ses vêtements d'hiver dans le placard, ses romans de fille dans le salon… Ça lui avait donné l'illusion que tout n'était pas fini. Sauf qu'aujourd'hui elle venait tout récupérer. C'était la dernière fois qu'il la voyait. Elle semblait pressée.

« Ma mère attend en bas. On a rendez-vous chez le coiffeur dans une heure. Il ne faut pas qu'on traîne. »

Il la regardait faire : passer d'une pièce à l'autre, s'activer, plier, entasser. Il avait l'air penaud, les bras ballants.

« Tu as besoin d'aide ? avait-il demandé d'une voix étrangement brisée.

— Non, ne t'inquiète pas. Fais ta vie, j'en ai pour quelques minutes. Je vais m'en sortir toute seule. Je te préviendrai quand je pars. »

Mais il n'avait pas bougé. Il n'avait pas pu s'arracher à la vision de Laura indifférente et totalement étrangère désormais, qui empaquetait ses affaires avec le même empressement que si elle partait pour un week-end improvisé. C'était la dernière fois qu'il la voyait. C'était la dernière fois qu'elle était là, avec lui, dans leur appartement. Il ne pouvait s'arracher à elle. Il était resté à la porte du salon, la suivant des yeux. *Il n'y a rien à ajouter. Je passe juste chercher quelques affaires, vite fait.* Il n'avait pas osé lui parler. Elle avait été ferme là-dessus. Qu'aurait-il pu dire pour la faire changer d'avis, pour la convaincre de rester ? Il avait l'impression que tout était déjà décidé depuis longtemps, de son côté. Bien avant qu'elle ne lui parle de rupture. Elle avait été patiente. Elle avait fait des efforts de son côté mais c'était passé, c'était terminé. Elle en avait eu assez. Elle était redevenue l'oiseau libre qu'il avait rencontré quatre ans auparavant.

Elle était montée dans l'ascenseur avec ses trois sacs pleins et un carton.

« Tu as besoin d'aide ? avait-il redemandé.

— Non. Je remonte chercher mon sac à main et ce sera bon. »

Elle avait disparu dans l'ascenseur. Il était resté prostré dans le couloir de l'appartement avec l'impression d'étouffer. Il avait lorgné son sac à main, dans l'entrée. Il s'était fait violence. Il avait eu envie de vérifier son téléphone… de vérifier si ses soupçons étaient fondés. Il était persuadé qu'elle avait rencontré quelqu'un. Il avait fini par ouvrir le sac, avait plongé la main à l'intérieur. Il avait trouvé le téléphone. Elle avait mis un code. Il était verrouillé par un fichu code. Ça lui avait fait mal. Elle n'avait jamais mis de code sur son téléphone en deux ans de vie commune. Pourquoi y avait-il ce foutu code aujourd'hui ?

Il avait entendu l'ascenseur arriver et avait remis le téléphone dans le sac. Elle était entrée dans l'appartement légèrement essoufflée. Sa poitrine se soulevait sous le tee-shirt jaune, ses joues avaient rosi. Elle lui avait lancé un sourire affreux parce qu'il était froid ce sourire, un sourire amical, à peine familier, comme si Émile ne représentait qu'une vague connaissance qu'elle avait côtoyée.

« Bon. C'est le moment de se dire au revoir je crois. »

Il n'avait rien répondu. Sa voix se serait brisée. Il avait guetté le signe d'une émotion douloureuse sur le visage de Laura, son beau visage. Ou un bref souffle de mélancolie… Il n'y avait rien lu d'autre que de l'empressement et une certaine forme de soulagement. Il avait prié pour s'effondrer de douleur quand elle partirait et ne plus jamais se réveiller. Elle avait attrapé son sac à main, avait posé une main légère sur son épaule, s'était levée sur la pointe des pieds pour lui faire la bise. La bise avait claqué dans l'appartement vide. Elle avait ajouté, très vite, en reculant :

« Je suis contente de… de ce qu'on a pu vivre ensemble. Je te souhaite le meilleur, vraiment… je te souhaite le meilleur pour la suite. »

Puis elle s'était enfuie, très vite, pendant qu'il restait muet, transpercé de douleur. Elle était partie pour un rendez-vous chez le coiffeur, comme si la vie continuait.

Émile s'aperçoit à peine qu'il a la gorge nouée et l'impression d'étouffer, comme cet après-midi de juin, il y a un an. Pourtant il est là, au bord du ruisseau, caressé par un courant d'air léger. Rien n'est passé. Les émotions sont toujours aussi présentes, à peine étouffées par les longs mois écoulés. Il prend quelques secondes pour se remettre, pour faire passer l'affreuse sensation dans sa poitrine et dans sa gorge. Il lance quelques cailloux dans le ruisseau pour se décharger de sa colère. Il ne comprend toujours pas. Ils ont été heureux ensemble. Ils ont été le plus heureux des couples. Comment ça a pu se produire ? Ils n'étaient pas un couple ordinaire, pas un de ceux qui se laissent pourrir par la routine. Ils étaient à part. Mais elle était partie quand même…

Quand il regagne le camping-car, Émile est surpris de constater que Joanne a sorti la table et les chaises, et qu'elle a mis le couvert.

« Joanne ? »

Elle est devant le plan de travail, penchée au-dessus de la planche à découper.

« Désolé, tu dormais et… je suis juste parti marcher un peu. »

Elle a un haussement d'épaules qui signifie que ça n'est pas grave.

« Je m'en suis doutée.

— Qu'est-ce que tu prépares de bon ?

— Une salade de crudités. »

Elle lui désigne une branche de romarin, posée à côté d'elle.

« J'ai trouvé ça derrière le camping-car.

— Un plant sauvage ?

— Oui. »

Ils n'ajoutent plus rien. Il la regarde découper les tomates avec des gestes lents et précis. Il se demande combien de temps il est resté au bord du ruisseau. Une heure au moins. Il se gratte la gorge.

« Tu as besoin d'aide ? Je peux… faire quelque chose ?

— Ça ira.

— Je peux découper le pain.

— Si tu veux. »

Ils se mettent à table dans le silence, bercés par le bruit de l'eau.

« Il y a un ruisseau là derrière.

— Ah ?

— Oui. Il faudra que tu ailles voir. Il y a aussi un sentier de randonnée. »

Elle hoche la tête en continuant de picorer. Il a l'impression qu'elle ne mange que des fruits et légumes. C'est pour cela qu'elle est aussi frêle. Il fera des pâtes ce soir, avec une bonne couche de fromage fondu et il l'obligera à en manger un peu.

« Je pensais qu'on pourrait se reposer un peu ici. Un jour ou deux. Et puis

on abandonnera le camping-car quelque temps. Il y a des tas de choses à voir. On pourra prendre le sac à dos et partir pour une semaine ou deux. »

Elle hoche la tête de nouveau. Émile poursuit :

« J'ai une tente, un réchaud, un sac de couchage.

— J'ai aussi un sac de couchage.

— Tu as des tenues chaudes ? Il fera quelques degrés là-haut, pas plus. Et il te faut des chaussures de marche, pas des sandales. »

Elle a un temps d'hésitation. Il ajoute :

« On ira t'en acheter avant de partir, si tu veux.

— D'accord. »

Il songe qu'il leur faudra de bonnes gourdes aussi, une trousse à pharmacie, des sachets de nourriture déshydratée…

Après le repas, ils font la vaisselle. Ils ont mangé en silence, en écoutant l'eau et le chant des oiseaux. Quelques randonneurs ont traversé le parking pour rejoindre le sentier au bord du ruisseau. Des voitures sont arrivées et d'autres sont parties. Ils sont au calme, masqués par les arbres.

« Je vais rester au camping-car cet après-midi, annonce Émile en rangeant les assiettes sous l'évier. J'ai un courrier à faire. »

Il a décidé qu'il devait se lancer et écrire sa lettre. C'est mieux de s'en débarrasser maintenant, avant de partir avec son sac à dos en pleine montagne. S'il lui arrivait quelque chose… C'est mieux de le faire maintenant, pour pouvoir commencer l'aventure de façon apaisée, sans repenser à tout ce qu'il laisse derrière. Il ira s'installer à table, avec une tasse de thé. Il aura tout l'après-midi pour trouver quoi écrire.

Joanne hoche la tête.

« D'accord. Je serai au ruisseau. »

Ils continuent de frotter, d'essuyer, de ranger pendant un instant. Émile pose enfin le torchon. La vaisselle est terminée.

« Ce soir tu devrais faire le tour du village. Le panorama est à tomber.

— Ah ?

— Oui. On ira ensemble si tu veux.

— D’accord. »

Joanne est partie après le repas avec une petite serviette sous le bras, des lunettes de soleil et un livre, comme si elle allait à la plage. Émile a fait chauffer du thé, il a sorti son cahier et un stylo, s’est installé à la table pliante, dehors. C’était il y a trois heures. Il n’a pas écrit une ligne. Il a commencé par boire son thé, ensuite il a eu très envie d’aller aux toilettes, il a commencé à écrire la date sur sa lettre, puis s’est perdu dans ses pensées. Il a eu sommeil, est allé s’allonger sur le matelas, dans le toit dépliant. Ensuite il s’est refait un thé et il a décidé de se mettre pour de bon à sa lettre. Mais il a repensé au chemin de randonnée qui longe le cours d’eau et il est allé vérifier dans son guide des Pyrénées de quoi il s’agissait. Il a découvert que c’était un sentier qui menait aux cascades d’Arizes, en deux heures trente aller et retour. Ensuite il ne sait plus vraiment ce qu’il a fait, jusqu’à maintenant, jusqu’à ce qu’une voix féminine le sorte de ses rêveries. Une voix totalement différente de celle de Joanne.

« Bonjour ! »

Il renverse un peu de son thé sur la table, surpris par la présence. Il ne répond pas tout de suite. La femme s’approche de derrière les arbres. Elle est vêtue d’un attirail complet de randonnée et porte des bâtons. Elle doit avoir trente ans, pas plus. Elle a des cheveux blonds attachés en chignon, des traits un peu durs mais harmonieux. C’est une sportive. Elle a des mollets musclés et des épaules larges.

« Bonjour », répond-il enfin, quand il retrouve l’usage de la parole.

C’est seulement maintenant qu’il s’aperçoit que la femme n’est pas seule, qu’un couple l’attend, de l’autre côté des arbres, à l’écart.

« Je ne voulais pas te déranger. J’ai été intriguée par le camping-car. Tu fais le GR toi aussi ? »

Il ne comprend pas trop ce qu’elle raconte. Il fronce les sourcils. Il doit avoir l’air d’un idiot.

« Le GR ?

— Le GR10.

— Oh ! »

Il l'a lu dans son guide. Le GR10 permet de traverser toutes les Pyrénées. Artigues se trouve sur l'itinéraire.

« Non. Je… je suis arrivé ce matin.

— Tu ne vas pas faire le GR alors ?

— Non… Je compte bien partir quelque temps avec le sac à dos et la tente pour découvrir les alentours mais… je ne pense pas suivre un itinéraire précis.

— Tu vas rester ici quelques jours ?

— Oui. Le temps de préparer mon itinéraire et tout le matériel…

— Tu vas faire le pic du Midi ? »

Elle ne se départit pas de son sourire. Ça lui change sacrément de Joanne !

« Oui, entre autres.

— Alors j'ai quelques conseils à te donner. Nous, on en revient. Je te recommande vivement le sentier des Muletiers. C'est nettement plus long mais c'est sensationnel… Dire que des hommes faisaient le chemin en plein hiver, dans la neige, en portant jusqu'à quarante kilos ! »

Elle a un enthousiasme qui est communicatif. Émile acquiesce, en souriant à son tour.

« On va aux cascades aujourd'hui, poursuit la jeune femme. On a décidé de se poser ici quelques jours avant de reprendre la route. On en profite pour découvrir les alentours. »

Elle remet une mèche échappée de son chignon derrière son oreille, s'humecte les lèvres.

« Allez, je ne vais pas te déranger plus longtemps, tu as l'air occupé. Tu écris un bouquin ? »

Il secoue la tête, sourit.

« Non. Une lettre.

— Oh ! Tu as l'air en panne d'inspiration. »

Elle louche sur sa feuille blanche. Il s'esclaffe.

« Oui un peu.

— Tu devrais nous rejoindre ce soir. On est pas mal ici à faire le GR10. On

loge tous au gîte d'étape. Hier on a fait un feu. Ce soir on risque de recommencer. Le couple d'Allemands repart à l'aube. On fête leur départ. Amène du vin, si tu peux. »

Elle a un sourire pétillant qui contraste avec ses traits plutôt durs. Il répond :

« Oui, je verrai. »

Derrière la fille, le couple d'amis a l'air de s'impatienter. L'homme lui fait signe, discrètement, de se dépêcher. Elle reprend ses bâtons qu'elle avait plantés dans le sol.

« Si tu viens, demande "Chloé"… Si jamais je suis à la cuisine, ils te guideront jusqu'à moi. »

Émile hoche la tête, sourit encore.

« Ça marche. Merci.

— Mais je t'en prie. Alors à plus… peut-être !

— Oui. À plus ! »

Elle disparaît d'un pas vif, et son image s'efface derrière les arbres. Cette fois il ne peut plus se remettre dans sa lettre, c'est terminé. Il se laisse aller contre le dossier de la chaise, étend ses jambes. Il se demande s'il ira ce soir. Il en a plutôt envie. La présence de Joanne est agréable mais un peu trop silencieuse. Il aurait bien besoin d'une soirée avec du vin, des gens, des discussions, des sourires… Il y a une bouteille de rouge sous l'évier, qu'il a embarquée au moment de sa fuite. Il pourrait l'amener à la veillée. Mais il y a Joanne… Est-ce qu'il peut la laisser seule ici ?

Le jour est en train de décliner. Joanne n'est pas rentrée. Émile a pris une rapide douche et fait chauffer l'eau des pâtes. Il a jeté les spaghettis dans la casserole et il surveille l'heure. Qu'est-ce qu'elle fait ? Il décide d'aller voir au bord du ruisseau si elle est là. Le sentier de randonnée est désert et il n'y a pas de Joanne à l'horizon. Il décide de faire quelques pas dans une direction, puis dans l'autre, pour voir s'il l'aperçoit. En vain. Cela le met un peu en rogne. Il a faim et il y a autre chose qui le contrarie. Cette veillée au gîte d'étape… Si Joanne ne rentre pas, il ne pourra pas y aller.

Il l’attend encore un peu puis se rappelle soudainement qu’il a oublié les pâtes et l’eau qui bout. C’est trop tard. Le camping-car est enfumé, la casserole est noire. Il n’y a plus d’eau au fond. Les pâtes sont carbonisées. Il a du mal à contenir son irritation et il se met à jurer, en claquant les portes des placards. Il lui faut bien dix minutes pour récupérer le fond de la casserole et dix autres pour refaire chauffer des pâtes. Il fait presque nuit quand il se met à table dehors.

Il est encore furieux. Joanne vient de ficher en l’air sa soirée. Qu’est-ce qu’elle fait ? Il ne sait pas s’il devrait s’inquiéter de son absence ou seulement rester en colère. L’autre nuit, elle s’est bien endormie dans un champ… C’est sans doute ce qui s’est produit. Elle reviendra dans la nuit, hébétée, et lui, il aura perdu sa soirée.

Il termine son assiette de pâtes, s’en sert une deuxième qu’il asperge de fromage. Il commence réellement à s’inquiéter. Et s’il se met à pleuvoir ? Si l’eau se met à monter ? Si elle ne retrouve plus son chemin dans la nuit ? Émile abandonne son assiette, récupère une lampe torche dans le placard sous l’évier et part à sa rencontre, en direction du ruisseau. Elle est là. La voilà qui revient dans son bermuda trop grand, son livre et sa serviette à la main. Elle a un pas tranquille et cela le met littéralement hors de lui.

« Qu’est-ce que tu fiches ? » crie-t-il à sa silhouette qui approche.

Elle n’a même pas l’air de presser le pas en l’entendant.

« Je commençais à m’inquiéter ! Il va faire nuit ! »

Elle arrive devant lui et elle a un air surpris, comme si elle ne comprenait pas sa colère.

« Tu devrais prévenir !

— Désolée, je n’ai pas vu qu’il était si tard… »

Sa petite voix désolée ne le calme pas.

« Il fait nuit !

— J’étais dans mon bouquin… dit-elle d’un ton d’excuse.

— Et tu n’as pas vu qu’il faisait nuit ? »

Il s’arrête tout à coup car il s’aperçoit qu’il a un visage dur. Elle ne lui doit aucun compte. Elle est adulte et parfaitement capable de se gérer toute seule.

Mais c’est bien le problème… En est-elle capable ? Elle est tellement ailleurs, en permanence.

« Désolé, c’est juste… Je commençais à m’inquiéter. »

Elle a un haussement d’épaules indifférent.

« Comme tu t’es endormie en plein champ la nuit dernière, j’ai eu peur… »

Elle le prend un peu de court en l’interrompant :

« Je rentrerai avant la nuit désormais. »

Et il ne trouve rien d’autre à ajouter qu’un « Je t’ai préparé des pâtes », un peu bredouille.

Ils regagnent le camping-car en silence. Il n’a plus aucune envie d’aller à cette veillée désormais. Il allume des bougies sur la petite table et se replonge dans son guide des Pyrénées pendant que Joanne mange. Elle a pris un coup de soleil aujourd’hui. Elle a le nez tout rouge. Aurait-elle enlevé son chapeau ?

« Ça va, c’est encore chaud ? demande-t-il en levant son nez du guide.

— Oui.

— Il est un peu tard pour faire le tour du village maintenant… On ira demain…

— Oui. »

Le parking est désert à cette heure-ci. Il n’y a plus un chat. Il sursaute en entendant un bruit dans le feuillage, derrière lui. Il plisse les yeux, croit discerner une silhouette. La seconde d’après, quelqu’un apparaît, une branche d’arbre dans les cheveux. Émile a un soupir de soulagement en reconnaissant la jeune femme de cet après-midi, Chloé.

« Ah c’est toi ! Je me demandais qui rôdait ici ! »

À côté de lui, à table, Joanne lève la tête en l’entendant parler et découvre Chloé, plantée devant eux. Elle ne semble pas manifester le moindre étonnement. Chloé, elle, a l’air tout à coup gênée. Elle marque un temps d’arrêt.

« Désolée, je voulais… je pensais… Il y avait la veillée… »

Elle a un geste troublé, comme si elle avait envie de disparaître sous terre.

Émile se lève et l'invite à le suivre plus loin, en direction du ruisseau. Chloé hésite un instant, puis le suit, après avoir lancé un furtif « bonsoir » à Joanne. Ils font quelques pas puis Émile s'arrête.

« Je voulais venir, dit-il. Mais Joanne n'était pas rentrée du ruisseau. Il commençait à faire nuit. Je voulais l'attendre, être sûre qu'elle rentrait saine et sauve. Mais après ça, il était vraiment tard. »

Chloé n'a pas l'air de l'avoir écouté, elle a le regard fixé sur le camping-car et sur Joanne, qui prend son repas entourée de bougies, son chapeau noir toujours sur la tête.

« C'est ta petite amie ? Je ne savais pas que tu étais là avec ta petite amie… »

Il suit le regard de Chloé qui va jusqu'à Joanne et secoue la tête en riant.

« Non… Non ça n'est pas ma petite amie ! »

Joanne vient de reposer sa fourchette. Elle a maintenant le visage levé au ciel. Elle ne bouge plus. On ne sait pas ce qu'elle fait, si elle regarde les étoiles, si elle prie. Chloé chuchote :

« Elle a l'air étrange. »

Ce qui fait rire Émile.

« Elle est complètement dingue, oui !

— Alors qu'est-ce qu'elle fait là ? Pourquoi elle voyage avec toi ? »

Il n'a pas envie de tout lui raconter. La maladie, la sentence, la petite annonce…

« Je l'ai récupérée sur le chemin. »

Chloé écarquille les yeux.

« *Quoi ?* »

Il cherche vite quelque chose à inventer.

« Elle faisait du stop, je l'ai récupérée sur une aire d'autoroute. Elle est un peu perdue… Je… Je lui ai parlé de mon voyage dans les Pyrénées et elle a voulu venir. »

La surprise arrondit la bouche de Chloé.

« Mais tu ne la connais pas ?

— Non.

— Tu l’as récupérée quand ?

— Il y a trois jours.

— Sans la connaître ?

— Sans la connaître.

— Elle est peut-être folle… je veux dire une vraie folle, une malade psychiatrique ou… Elle est peut-être en cavale. Elle est peut-être recherchée ! »

Il hausse les épaules.

« Elle n’a pas l’air dangereuse. »

L’ahurissement dans les yeux de Chloé lui fait réaliser qu’il est peut-être aussi fou que Joanne finalement, qu’ils se sont bien trouvés.

« Tu es complètement dingue toi alors ! »

Elle se met à rire, et il l’imite, heureux qu’elle laisse tomber cet air horrifié.

« C’est ça, l’aventure, non ?

— Mmmh… fait Chloé, je ne sais pas.

— Tu es partie avec qui, toi, sur ton GR10 ?

— Je suis avec mes deux meilleures amies et leurs petits copains. Enfin, je devrais dire *maris* mais je ne suis pas encore prête pour ça. Ça me fait sentir vieille. »

Ils échangent un sourire.

« Je crois comprendre… mon meilleur ami vient de devenir papa et il cherche une maison. »

Elle a une grimace de dégoût qui le fait rire.

« Quelle plaie ! Il aurait plutôt dû t’accompagner ici !

— Je crois que ça lui aurait plu.

— C’est madame qui a exigé la maison et les enfants ? »

Il réfléchit une seconde.

« Je crois que oui mais ça le rend vachement heureux.

— Alors c’est l’essentiel. »

Le silence retombe. Émile remarque que Chloé a détaché ses cheveux ce soir. Ils tombent au niveau de ses épaules. Elle a troqué sa tenue de

randonnée pour une robe d'été vert pomme et des sandales à talons compensés. Elle est aussi grande que lui. Un centimètre de plus et elle le dépasserait.

« Alors, tu viens à cette veillée ? On peut proposer à ta copine folle de venir. »

Elle a un sourire malicieux. Ils regardent tous les deux Joanne se lever, récupérer son assiette et ses couverts et regagner l'intérieur du camping-car.

« Je crois qu'elle va se coucher, déclare Émile.

— Oui… On l'abandonne ici ?

— On peut.

— Ou on peut s'asseoir là, au bord du ruisseau. C'est juste que je n'ai pas amené de vin… »

Émile lui adresse un sourire.

« J'ai du vin là-dedans. Et du feu. On peut faire la veillée ici. »

Chloé lui donne une tape ravie sur l'épaule :

« Vendu ! »

Il retrouve Joanne à l'intérieur du camping-car, en train de faire la vaisselle. Il se plante à côté d'elle, un peu gêné.

« J'ai rencontré cette fille cet après-midi. Elle partait en randonnée avec ses amis. »

Joanne ne réagit pas. Elle continue de frotter son assiette.

« On va faire une veillée au bord du ruisseau, tu veux venir ? »

Elle secoue la tête.

« Non ça va.

— Tu vas te coucher ?

— Oui.

— Bon… À plus tard alors…

— À plus tard. »

Il ouvre le placard sous l'évier et récupère la bouteille de vin rouge, le tire-bouchon et le briquet. Il sent les yeux de Joanne posés sur lui quand il sort du camping-car et il se demande si elle a encore son regard hébété et perdu.

4

« Voilà, ici on sera parfaitement bien. »

Chloé s'est laissée tomber sur une grosse pierre après avoir ramassé des brindilles sèches. Émile les a regroupées et il s'applique à entourer le petit tas de bois avec des pierres. Le feu prend sans trop de problème. Émile part ramasser quelques bouts de bois supplémentaires tandis que Chloé débouche la bouteille.

« Je n'ai pas pris de verre, s'excuse-t-il.

— On boira au goulot. »

Cette fois, tout est bon. Émile pose les branches à côté du feu. Ils ont des réserves pour l'alimenter pendant plusieurs heures. Il s'asseoit à côté de Chloé. Elle a allongé ses longues jambes musclées devant elle. Des lueurs orangées dansent sur sa peau. Elle lève la bouteille, la porte à sa bouche et la lui tend. Ça lui fait un bien fou d'être ici, au bord de ce ruisseau, auprès d'un feu de camp, avec une fille qui lui sourit, qui lui fait comprendre qu'il lui plaît, avec une fille qui déborde d'énergie. Après ces premiers jours silencieux à ressasser le passé, cette soirée est une véritable bouffée d'oxygène. C'est elle qui commence à l'interroger.

« Alors raconte-moi… C'est quoi, cette idée de voyage dans les Pyrénées ? Comment tu as atterri là ? »

Mais il préfère la laisser commencer, il ne sait pas vraiment ce qu'il racontera. Une version édulcorée de la vérité, plus ou moins réelle.

« Non, toi d'abord.

— Ah oui et pourquoi ?

— Parce que tu poses beaucoup trop de questions. »

Elle a un rire silencieux et renverse sa tête en arrière.

« Je te l'accorde. On me le dit souvent.

— Alors raconte-moi. Ce road trip sur le GR10 ?

— Bon, commençons par le commencement. J'ai… Je viens de lâcher mon travail de factrice. »

Elle surprend le sourire étonné sur ses lèvres.

« Oui… Factrice. Ça explique ces belles jambes fuselées et ce teint hâlé, n'est-ce pas ? »

Ils rient tous les deux sans retenue.

« Tu faisais les tournées à vélo ?

— Évidemment. J'ai toujours refusé la voiture.

— Tu aimes le sport, j'imagine.

— Je ne faisais que ça de mes week-ends.

— Encore du vélo ?

— Non. De la natation, de la course à pied, pas mal de randonnées. J'ai toujours eu envie de partir faire un road trip en pleine nature.

— C'est pour ça que tu as quitté ton job ?

— C'est un peu plus compliqué que ça… »

Elle lui reprend la bouteille des mains et avale une longue gorgée.

« Pas mal, ce petit vin au fait. »

Elle lui lance un de ces regards appuyés qui en disent long. Elle est venue le chercher jusqu'à son camping-car, cette nuit…

« Alors, ton départ ? reprend-il pour dissimuler son trouble.

— Oui, alors… effectivement j'avais cette idée de voyage qui me trottait dans la tête. J'ai toujours voulu faire le GR10. Je devais partir le faire avec mon petit ami de l'époque. Puis il y a trois ans, on s'est séparés. C'était un abruti mais on devait se marier. »

Elle a une grimace de *mea culpa*.

« Oui j'ai failli me faire avoir. Mais tout est bien qui finit bien puisque monsieur est parti avec une autre… »

Elle laisse planer un court silence.

« … pour faire le GR10. »

Émile étouffe un rire dans le goulot et manque de s'étrangler. Chloé ne se vexe pas le moins du monde. Elle se met à rire elle aussi.

« Oui je sais… Encore et toujours ce satané GR10. Ma vie est une comédie.

— Je vois que tu le prends bien. »

Le silence retombe, à peine troublé par le craquement du bois dans le feu.

« J'ai donc laissé tomber cette idée de road trip. J'ai… j'ai un peu perdu les trois années suivantes de ma vie à me laisser vivre. Boulot, sport, quelques sorties avec les copines. Elles essayaient de me changer les idées. J'étais la célibataire du groupe. Je le suis toujours. Alors elles sont toujours en train d'essayer de me caser. C'est insupportable.

— Je crois comprendre. »

Il a connu la même chose quand Laura est partie. Renaud était avec Laëtitia, leurs quelques amis qu'ils voyaient encore se mettaient petit à petit en ménage. Il était devenu l'homme à caser. Et aucun ne comprenait qu'il ne veuille plus en entendre parler, que pour lui, le tour était passé. Chloé poursuit :

« Et puis il y a deux mois ma mère est morte. Un cancer des ovaires. Mon père a mis en vente la maison familiale. J'ai compris que c'était la fin d'un cycle de vie, qu'il était temps de partir. On sent toujours ces choses-là. Un dernier lien se coupe et on sait qu'on peut partir. Je n'ai pas voulu poser de congés sans solde. J'ai démissionné. Je suis jeune, je retrouverai bien autre chose, dans ce pays ou dans un autre. »

Elle lance un petit galet dans l'eau. Émile lui tend la bouteille.

« Tu iras où après les Pyrénées ?

— Peut-être en Espagne. Puis en Sicile. Après je ne sais pas encore.

— Et tes amies ? Elles iront avec toi ? »

Chloé secoue la tête. Le feu fait danser des flammes dans ses mèches blondes.

« Non. Elles font juste une partie du GR10 avec moi. »

Elle replie ses jambes contre sa poitrine. Il aime bien comment elle le regarde, avec la tête penchée sur le côté. Ça lui donne envie de passer une

main dans ses cheveux.

« Et toi alors ? demande-t-elle. Pourquoi tu es tout seul ? Enfin, sans considérer l'autre folle que tu as ramassée au bord de la route… »

Il n'a pas eu le temps de préparer son petit mensonge. Il se trouve pris de court.

« Je… J'ai moi aussi… »

Il déglutit. Chloé le regarde tranquillement, avec intérêt. Il n'a pas envie de lui dire pour la maladie. Ce soir il veut être jeune et plein de vie, comme elle. Il veut être un garçon à qui tout est promis.

« Moi aussi elle est partie, finit-il par lâcher.

— Qui ? Ta petite copine ?

— Oui. Elle est partie il y a un an. Contrairement à toi je n'ai jamais su s'il y avait un autre. On… On n'allait pas se marier mais… elle avait dans l'idée de faire un bébé et… elle était beaucoup plus prête que moi. Je n'étais… Je n'étais encore qu'un gamin. »

Il est surpris de la façon dont c'est sorti. Car il ne s'agit nullement d'un mensonge. C'est vrai, Laura voulait un bébé. Laura rêvait d'avoir un bébé avec lui. Il avait fini par capituler mais il était déjà trop tard. Il ne l'avait réalisé qu'après. Il a du mal à croire qu'il vient de le raconter à Chloé car même Renaud ne le sait pas. Il n'a jamais pu en parler. Il n'a jamais voulu comprendre le départ de Laura, l'accepter. Mais il a toujours su que c'est là-dessous que se cachait le nœud du problème.

« Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous n'avez pas essayé ? interroge Chloé.

— À peine. Disons que… Quand j'ai fini par me décider, il était déjà trop tard.

— Aïe.

— Oui. Elle est partie. Je… je pense qu'il y avait quelqu'un d'autre mais je ne l'ai jamais su.

— Ça n'aurait rien changé au fait qu'elle te quitte…

— C'est vrai.

— Ça t'aurait peut-être permis de te décharger de tes responsabilités. C'est juste en cela que c'est pratique.

— Comment ça ? »

Chloé fait rouler quelques cailloux entre ses doigts.

« Bah… C'est toujours plus simple d'accuser son rival d'être la cause de la rupture. C'est beaucoup plus simple que de voir ce qu'on a raté. »

Il sait qu'elle a raison. Mais il n'a pas réellement envie de l'entendre. Tout se cache sous cette envie de bébé, sous son immaturité… Il ne veut plus y repenser maintenant. Il cherche à changer de sujet.

« Il y a eu la rupture et… je me suis retrouvé le célibataire du groupe moi aussi. Tous les autres autour de moi emménageaient en couple, mon boulot m'ennuyait et puis mon meilleur ami est devenu papa. C'était trop. C'était le moment de partir, comme tu l'as dit.

— Ça t'a pris comme ça ?

— Oui. D'un seul coup. J'ai acheté ce camping-car et je suis parti. C'était… Je ne sais pas… Comme si je me réveillais après m'être endormi dans une vie sans saveur pendant de longs mois. »

Là non plus il ne ment pas. Il s'entend parler, comme s'il était étranger à lui-même et il est en train de se demander si la sentence de sa maladie est bien la seule raison de son départ… Chloé porte la bouteille à sa bouche, savoure le vin quelques secondes avant de répondre :

« J'ai eu exactement la même sensation. Il faut prendre garde.

— À quoi ?

— À ne pas s'endormir dans sa vie. On a tous tendance à le faire. Je vais essayer d'y prendre garde à l'avenir. Et tu devrais faire pareil. »

Il hoche la tête. Il ne lui dira pas qu'il n'aura plus jamais le temps suffisant pour s'endormir dans sa vie.

« C'était quoi, ton travail ? » demande Chloé en lui refaisant passer la bouteille.

Ils ont terminé le vin. Ils ont parlé de leurs boulots puis de leurs familles, de la vision qu'ils avaient mutuellement de la vie. Ils sont tous les deux légèrement ivres. Ça fait un bien fou. Chloé s'est allongée dans les galets, sa robe est remontée au-dessus de ses genoux. Lui, il s'est rapproché d'elle mais

il n’a pas osé la toucher, pas encore. Il regarde le feu danser dans ses cheveux, sur ses jambes, au fond de ses yeux. Chloé a la voix un peu pâteuse quand elle se relève sur un coude et déclare :

« Et si on rentrait dans ton camping-car ? »

Elle a une lueur déterminée au fond du regard. Il a très envie de l’embrasser, de la sentir contre lui.

« Il y a Joanne.

— Elle dort en haut, non ?

— Oui…

— On sera silencieux. Je te promets que je serai silencieuse. »

Elle a un sourire coquin. Elle se relève en prenant appui sur les genoux d’Émile et ce contact termine de faire tomber les dernières résistances.

« Silence total alors ! intime-t-il.

— À vos ordres… »

Elle lui frôle la hanche. Il agrippe sa main avec empressement et l’entraîne à travers les arbres, en direction du camping-car.

« Viens. »

Ils trébuchent tous les deux à l’entrée du camping-car et Émile est presque sûr qu’ils ont déjà dû réveiller Joanne mais il n’a pas le temps d’ouvrir la bouche, Chloé est déjà contre lui, sa bouche est déjà contre la sienne. Son haleine sent l’alcool et une note plus sucrée aussi. Cela lui fait bizarre de sentir un corps si robuste contre lui. Laura n’était pas aussi musclée, ni aussi vigoureuse. Elle était plus petite aussi. Il n’a jamais connu une fille aussi énergique que Chloé. Elle l’empoigne, elle le déshabille avec force, sans cesser de l’embrasser. Elle a des mouvements sûrs et efficaces. Ils font tomber une casserole en s’appuyant sur le plan de travail et Chloé éclate d’un grand rire. Émile devient livide en levant les yeux vers le plafond, où Joanne doit être réveillée.

« Allez, détends-toi, chuchote Chloé à son oreille. On ne va pas la traumatiser. »

Elle ne le laisse pas répondre, elle plaque sa bouche contre la sienne. Ils

sont en sous-vêtements maintenant. Émile lui désigne en silence la banquette, devant la table. Elle n'est qu'à un mètre d'eux mais ils mettent un temps fou à l'atteindre. C'est elle qui le renverse sur la banquette, qui lui grimpe dessus. Elle a un petit air sauvage, les yeux qui brillent. Il s'attend presque à l'entendre rugir. Il pose une main sur sa bouche car elle commence à souffler un peu trop fort. Mais quand il la pénètre, c'est lui qui ne retient pas son soupir. Il a l'impression que ça fait des années. Après Laura, il n'y a eu qu'une seule femme. Une seule fois. Une femme mariée rencontrée sur un site. Il ne se souvient même pas pourquoi il a fait ça. Peut-être pour avoir l'impression de se venger de Laura, de ravir cette femme comme quelqu'un lui avait ravi Laura. Ça avait été rapide et sans saveur. Après ça il avait décidé que c'en était fini, qu'il serait toujours déçu désormais. Mais ce soir, c'est bon. C'est tout sauf décevant. C'est comme une petite renaissance. Ils étouffent leurs soupirs tant bien que mal. La banquette fait un bruit affreux, elle grince. Ils terminent à bout de souffle, trempés, collés contre le simili cuir. Le silence revient dans le camping-car et Émile n'a plus qu'une obsession : guetter le moindre signe qui montrerait que Joanne est réveillée. Il prie pour que ça ne soit pas le cas. Maintenant que l'excitation est redescendue, il se sent honteux de lui avoir imposé ça. Ils se sont comportés de façon odieuse. Il pousse doucement Chloé sur le côté et chuchote sur un ton d'excuse :

« Je préfère qu'on ne reste pas là… Si Joanne… »

Il ne finit pas sa phrase, Chloé acquiesce et se relève brutalement.

« J'ai compris. »

Elle se rhabille avec des gestes rapides et un peu raides. Il craint de l'avoir vexée. Il ne voulait pas la mettre dehors.

« On s'asseoit dehors ? Je nous fais un thé ? »

Elle s'interrompt, sa robe en travers de la poitrine. Son sourire revient.

« Volontiers. Mais un thé vert alors ! »

Quand il rejoint Chloé dehors, elle est en train de feuilleter le guide des Pyrénées qu'il a laissé traîner sur la table.

« J’aurai pas mal de conseils à te donner, déclare-t-elle tandis qu’il se laisse tomber en face d’elle.

— Ah oui ?

— Oui. Mais ça nous occuperait bien toute une soirée. Si tu es toujours là demain soir, on peut prendre le temps ?

— Tu repars quand ?

— Après-demain.

— Alors on peut faire ça demain soir, oui. »

Pendant quelques secondes ils boivent leur thé en silence. L’air s’est beaucoup rafraîchi. La nuit est bien entamée. C’est Émile qui brise le silence.

« Je ne suis pas sûr d’être au point sur les équipements… pour partir à pied, je veux dire.

— Je ne suis pas une pro mais… ça fait déjà dix jours qu’on marche et qu’on alterne entre auberges et tentes. Je devrais pouvoir te briefer.

— C’est sympa. »

Chloé a un regard rieur.

« Non. C’est cette soirée qui était sympa. »

Il lui rend son sourire.

« C’est vrai. C’est… »

Il hésite sur la tournure de sa phrase. Il ne veut pas avoir l’air trop niais.

« C’est sympa de rencontrer des gens comme toi.

— Je te retourne le compliment. »

Elle plante son regard droit dans le sien, murmure :

« Tu pourrais t’offrir une bien meilleure compagnie que la folle avec son chapeau. »

Il essaie de n’en rien montrer mais la phrase de Chloé l’irrite. Elle lui paraît injuste et mesquine. Il tente de prendre la défense de Joanne :

« Elle est juste un peu perdue… Mais elle est très gentille.

— Oui, réplique Chloé avec une moue. *Gentille*. »

Elle a un rire moqueur. Il ne répond rien. Il préfère se contenter de boire son thé en silence.

Chloé lève le camp quelques minutes plus tard. Elle lui dépose un baiser entre la lèvre et la joue puis elle disparaît dans les feuillages. Émile n'ose pas rejoindre la couchette en haut, où Joanne est allongée, peut-être encore réveillée par leurs ébats. Ce soir il se contentera de la banquette. Après tout ce qu'il vient de se passer, il lui doit bien cette marque de respect.

Lorsqu'il se réveille le lendemain, il est frappé d'un mal de crâne féroce. Il se dit que c'est bien fait pour lui, que c'est le bon Dieu qui le punit. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Il doit être près de midi. Joanne doit être levée. Il a honte pour hier soir, encore davantage maintenant qu'il se trouve en plein jour. Il a dormi sur la banquette, avec une veste en guise de couverture. Il se force à se lever, à faire un pas au-dehors. Pas de trace de Joanne. Il est soulagé dans un sens. Puis il est pris d'une inquiétude à l'idée qu'elle ait pu partir, l'abandonner. Mais ses affaires sont là. Il se dit qu'il va prendre une douche et ensuite il préparera un bon repas pour se faire pardonner. Il ne lui fera que des crudités. Elle sera contente.

Avant cela, il se force à faire quelques pas dehors, à l'abri des arbres, pour calmer le mal de tête. Il se dirige vers le ruisseau. Tremper ses pieds dans l'eau glacée lui fera du bien. Il s'interrompt brutalement à quelques pas du ruisseau, car Joanne est là, assise sur un gros rocher. Elle a un téléphone contre l'oreille et elle parle. Elle ne chuchote pas comme l'autre jour. Elle a une voix assurée qu'il ne lui connaît pas vraiment. Pas une voix forte mais une voix claire.

« Non. Il faut que tu arrêtes d'appeler… »

Elle marque un temps de silence. Malgré le bruit du ruisseau, Émile surprend une voix d'homme qui résonne dans le combiné. Une voix assez jeune.

« Tu … Non… Arrête de pleurer comme ça… Tu disais que tu respecterais mon choix… J'ai… Je ne sais pas. Je te l'ai déjà dit… Un mois, six mois, un an… J'ai besoin de ce temps… Non… Arrête… »

Elle marque une pause plus longue comme si elle avait besoin de se contenir ou de reprendre son souffle.

« On était d’accord… Je reviendrai quand je serai prête. Je te l’ai déjà dit… Tu ne peux pas continuer à m’appeler comme ça… J’ai besoin de calme. J’ai besoin d’espace. »

Elle se prend la tête entre les mains. Il s’écoule quelques secondes. Quand elle reprend, sa voix est irritée.

« Oui on s’est aimés, mais ça ne change rien… Non, je ne sais plus maintenant. J’ai besoin de temps pour savoir si c’est encore le cas… Arrête de pleurer. C’est comme ça. »

Émile reste figé quelques secondes puis il réalise qu’il ne devrait pas être là. Il recule en silence, essaie de ne pas écraser de branches mortes. Cela ferait un bruit affreux et Joanne le surprendrait. Elle saurait qu’il sait. Ni l’un ni l’autre ne saurait gérer cette situation. Il regagne le chemin du camping-car le plus vite possible. Il est fixé maintenant. C’est un homme qui l’appelle. Un homme qui pleure son départ, un homme qu’elle a aimé un jour mais qu’elle n’est plus sûre d’aimer.

La table est prête. Il l’a dressée. Il a cuisiné une omelette aux champignons en priant pour qu’elle mange des œufs, une salade verte, et un peu riz qu’il a fait cuire avec une branche de romarin. En l’attendant, il a sorti sa feuille blanche et son stylo mais ça n’est visiblement pas le jour pour écrire sa lettre. La migraine est là, elle cogne contre sa boîte crânienne. Les images de la nuit sont encore trop présentes. Les mots qu’ils ont prononcés au bord du ruisseau. *Elle avait dans l’idée de faire un bébé et… elle était beaucoup plus prête que moi.* Il ne sait pas pourquoi il s’est confié. Pourquoi à cette fille ? Est-ce que c’est plus simple d’avouer ses erreurs à des inconnus ? Émile avait rencontré Laura à l’université. Il s’ennuyait en cursus de commerce. Il ne faisait pas grand-chose. Le strict minimum. Laura était dans la classe au-dessus de lui. Elle était venue leur présenter son stage qu’elle avait effectué dans une agence immobilière, pour encourager d’autres étudiants à postuler. Il l’avait trouvée belle et insolente. Ils s’étaient croisés à une soirée étudiante le soir même. Il l’avait attrapée par l’épaule, dans la foule, avait déclaré être très intéressé par l’entreprise dans laquelle elle faisait son stage. Elle n’avait

pas été dupe et avait éclaté de rire. Il avait adoré son rire. Il était à moitié tombé amoureux d'elle à ce moment-là. Ils avaient passé la soirée à discuter, accoudés au bar. Ils s'étaient embrassés en partant. Ils s'étaient donné rendez-vous le lendemain pour prendre un goûter en centre-ville. Ça avait commencé comme ça, sur les chapeaux de roues. Ils ne s'étaient plus jamais lâchés. Elle venait dormir dans son petit studio étudiant. Il allait dîner dans sa colocation. Parfois il y restait coucher. Elle pouvait décider de sonner chez lui, en pleine nuit, juste pour sentir son odeur avant de s'endormir. Ou elle venait le chercher à la pause, devant son amphi et elle déclarait : « Viens, on va au cinéma ! » Il abandonnait les cours et il la suivait. Elle était impulsive. Elle respirait la vie. Elle n'aimait pas rester longtemps au même endroit. Elle se lassait vite. Elle pouvait quitter une soirée au bout d'une heure en décrétant que ça sentait le moisi. Elle décidait de partir en week-end à la mer le mardi soir et il n'avait qu'à la suivre s'il en avait envie, car elle, elle partait. Et il la suivait car il savait qu'elle disait vrai : elle serait partie sans lui. Elle aurait pris sa vieille voiture, un maillot de bain, une brosse à dents et elle serait partie. Ça avait été ça, le début de leur relation : tout en rebondissements, tout en passion. Il la savait libre et il l'aimait d'autant plus qu'il savait qu'elle pouvait partir à tout moment.

Après ça, ils s'étaient calmés. Ils avaient fréquenté la fac plus assidûment (papa et maman râlaient, des deux côtés). Ils s'étaient installés ensemble, après deux ans d'allées et venues incessants entre leurs logements respectifs. Laura avait terminé ses études et trouvé un emploi, elle avait arrêté de s'inventer des week-ends improvisés à tout va, elle avait commencé à s'inquiéter quand il ne rentrait pas à l'heure prévue. Il avait senti qu'elle était moins libre. Il avait arrêté de la considérer comme un oiseau fou. Il avait cru qu'elle était devenue un bon vieux matou, qu'elle resterait toujours là.

Alors oui, ça aurait été difficile d'avouer à Renaud qu'il avait foiré, qu'il avait voulu faire patienter Laura, qu'il avait considéré son idée de grossesse comme un caprice. Il était censé être le plus doué d'eux deux, le modèle, celui qui savait, qui connaissait les femmes, qui n'était pas maladroit ou

angoissé. Pourtant c'est Renaud qui avait réussi. Il avait su combler Laëtitia. C'est lui qui avait un bébé aujourd'hui.

C'est toujours plus simple d'accuser son rival d'être la cause de la rupture. C'est beaucoup plus simple que de voir ce qu'on a fait foirer.

C'est sans doute ce qu'il a fait en se persuadant que Laura était partie pour un autre. Il n'y a probablement pas d'autre. C'est son rêve, sa liberté que Laura est partie retrouver.

Il entend les pas de Joanne sur les gravillons du parking avant de la voir arriver. Il se redresse un peu trop vivement.

« Bonjour.

— Bonjour. »

Elle ne semble pas lui en vouloir pour la nuit dernière. Elle a juste l'air ailleurs, comme à son habitude. Elle se laisse tomber sur sa chaise sans même prendre la peine de cacher son téléphone portable. A-t-elle vraiment envie de le cacher, au fond ?

« J'ai préparé le repas. On devrait manger… Le riz va être froid. »

Elle porte son éternel chapeau noir et un ensemble sarouel tee-shirt noir. Elle ne porte donc que du noir. C'est une certitude maintenant. Il lui remplit son assiette pendant qu'elle laisse son regard planer dans le vide. Sa conversation avec l'homme, au téléphone, semble l'avoir déracinée.

« Tu… Tu étais au ruisseau ? »

Il joue les idiots pour l'obliger à parler, à se sortir de son état apathique.

« Oui. »

Il ne trouve rien à ajouter. Il lui tend son assiette mais elle ne fait pas de mouvement vers ses couverts.

« Tu ne manges pas ?

— Je n'ai pas très faim. »

Elle semble secouée, hagarde. Il se demande pourquoi elle a quitté l'homme du téléphone. Comment elle l'a quitté. Pourquoi il continue inlassablement d'appeler. *On était d'accord… Je reviendrai quand je serai prête.* Ça n'a pas l'air d'être une rupture nette. Ça ressemble à un *break*.

Qu’est-ce qu’elle cherche en fuyant, en fuguant avec le premier type venu, en s’éloignant coûte que coûte de son petit ami ? Est-ce qu’elle veut se prouver quelque chose ? Et lui d’ailleurs, qu’est-ce qu’il cherche ? Sa lettre est toujours là, à côté de son assiette, obstinément blanche. Il est incapable de trouver quelque chose à écrire. En partant il a cru qu’il avait une explication toute simple. Aujourd’hui Émile comprend que c’est plus compliqué. Il y a ces bribes de passé qui ressurgissent et qui remettent tout en relief, qui apportent un éclairage nouveau. Il n’y a peut-être pas qu’une raison évidente à son départ…

Joanne porte une bouchée de tomates à sa bouche. Elle se force à manger. Ça lui semble être bon signe, il se dit qu’il peut peut-être lui parler, qu’elle peut peut-être l’éclairer. Elle est partie elle aussi, après tout… Il se gratte la gorge.

« J’essaie d’écrire cette lettre depuis hier… »

Il a une voix mal assurée. Elle relève la tête de son assiette. Il lui désigne la feuille blanche.

« Une lettre pour quoi ? »

Elle n’a pas demandé « une lettre pour qui » mais « une lettre pour quoi ». Et elle a parfaitement raison. Cette lettre ne s’adresse à personne en particulier. Pas plus à ses parents qu’à Renaud, ou qu’à lui-même. C’est une lettre pour expliquer. Ou peut-être simplement une lettre pour comprendre. C’est sans doute pour cela qu’il n’arrive pas à l’écrire.

« Une lettre d’adieu… Pour mes proches. Pour annoncer mon départ. »

Joanne repose sa fourchette et hoche la tête avec un petit air douloureux.

« Ils ne savent pas encore que tu es parti ?

— Non. Je… je suis parti comme ça, un peu comme un voleur. Ils… Ils doivent se douter que je suis parti, ils ont dû trouver mon studio fermé à clé, ils ont dû essayer de m’appeler. Seul Renaud sait… Mon meilleur ami… il a peut-être vendu la mèche maintenant… Ça fait quatre jours… »

Elle recommence à manger des petites bouchées, sans se presser.

« Pourquoi tu ne leur as pas dit que tu partais ?

— Ils n’auraient pas voulu le comprendre. Renaud c’est différent mais mes

parents et ma sœur, ils n'auraient pas compris… Il y avait cet essai clinique. Ce protocole pour étudier la maladie, faire des tests, essayer de la ralentir. Ils voulaient que je l'intègre. »

Joanne termine d'avaler sa bouchée avant de demander de son ton poli :

« C'était voué à l'échec ?

— L'essai clinique ?

— Oui.

— Ça ne m'aurait pas guéri. Ça n'a jamais été le but. »

Joanne prend le temps de formuler ses questions, choisissant chaque mot avec application :

« Ils se sont persuadés que ça pouvait te guérir ?

— Ils se sont arrangés avec la vérité, je crois. »

Nouveau silence. Joanne prépare ses mots.

« Tu aurais simplement pu refuser cet essai clinique.

— C'est-à-dire ?

— Tu n'avais pas besoin de partir aussi loin. Il te suffisait de refuser l'essai.

— Je… C'est plus compliqué que ça. »

Elle attend calmement. Elle a cessé de manger. Elle a posé sa fourchette et elle le regarde. Pour une fois, elle le regarde dans les yeux. C'est rare et il a du mal à trouver ses mots.

« J'allais devenir sénile… Je veux dire, je *vais* devenir sénile. Je… Je n'avais aucune envie qu'ils me voient comme ça. Je voulais… Je voulais rester dans leur mémoire comme… Comme moi, le vrai moi… Pas comme un vieillard sénile.

— Tu penses qu'ils t'auraient considéré comme un vieillard sénile ?

— Ça avait déjà commencé. Leur regard avait changé. Leur comportement aussi. »

Joanne baisse le regard sur son assiette, hoche la tête imperceptiblement.

« Alors je comprends. »

Quelques secondes s'écoulent. Émile finit par se servir un verre d'eau et Joanne recommence à picorer, tout doucement. On n'entend plus que le bruit

du ruisseau, au lointain, le chant des oiseaux et le bruit des couverts.

« J'ai toujours eu envie de voyager », ajoute Émile, la bouche à moitié pleine.

Le visage de Joanne refait surface lorsqu'elle lève la tête de son assiette.

« Oui ?

— Oui. Renaud et moi, on voulait partir après la fac. On voulait prendre nos sacs à dos et partir en montagne.

— Vous ne l'avez pas fait ?

— Non. On a rencontré nos petites amies puis on n'a plus voulu partir. »

Joanne a l'ombre d'un sourire au coin de la bouche. C'est la première fois qu'il la voit manifester un semblant d'émotion. Est-ce que l'appel téléphonique l'a secouée au point de la faire sortir de sa léthargie ?

« Où est-elle ? interroge Joanne.

— Qui ?

— Ta petite amie.

— Oh ! Elle est partie depuis un an. Elle est sans doute la petite amie de quelqu'un d'autre à l'heure qu'il est. »

Elle a un mouvement du menton, comme un acquiescement discret. C'est une des premières fois qu'ils ont une vraie discussion alors il veut en profiter pour ajouter, très vite :

« D'ailleurs ce qui s'est passé hier soir c'était… C'était idiot… Je ne fais pas souvent ce genre de choses. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça… »

Elle a un mouvement de la main comme si elle voulait l'interrompre, l'empêcher de continuer ou lui signifier que ça n'a aucune importance, qu'elle ne veut pas en parler.

« Elle fait le GR10 avec ses amis et elle a quelques conseils à nous donner… Sur les itinéraires et les équipements… »

Il poursuit, très vite, comme pour se débarrasser de ce sujet qui le met mal à l'aise :

« D'ailleurs elle devrait revenir ce soir pour nous aider à préparer notre départ. Elle devrait venir au camping-car. Tu seras là ?

— Je pense.

— Bon. »

Il ne voit rien d'autre à ajouter. Maintenant que l'information est passée, il se sent plus léger. Il attrape sa fourchette et se met à manger avec appétit. Ça n'est pas mauvais. Le riz est froid mais il est légèrement parfumé par le romarin.

« Je n'étais pas sûr que tu mangeais les œufs… en tant que végétarienne, dit-il la bouche pleine, en la voyant entamer l'omelette.

— Si. Je mange des œufs.

— Ça fait longtemps que tu… que tu ne manges plus de viande ?

— Depuis gamine.

— Ah oui ? »

Elle acquiesce, pioche dans le tas de riz et s'interrompt.

« Tu as trouvé le plant de romarin ? » demande-t-elle.

Il relève la tête vers elle. Elle s'est arrêtée de mâcher. Elle a un air légèrement surpris sur le visage.

« Oui. Je… J'en ai mis dans le riz… Tu aimes ?

— Oui. »

Mais elle ne reprend pas sa mastication. Elle reste immobile.

« Alors tu as trouvé le plant de romarin ? »

Cette information semble sacrément la perturber et il ne comprend pas pourquoi. Il répond, mal assuré :

« Oui… Derrière le camping-car. »

Il se demande s'il a fait quelque chose de mal. Mais alors, il voit se dessiner sur son visage un sourire. Un vrai sourire. Le premier en quatre jours. Comme un rayon de soleil. C'est inattendu. Elle sourit à cause du romarin… Il en reste sans voix, sa fourchette à la main. Il tente de prendre la mesure de ce qui vient de se passer mais il n'y arrive pas. Bon sang, elle sourit à cause du romarin… et elle est sacrément jolie comme ça !

5

« J’ai prévu une gourde pour deux.

— OK. »

Ils ont terminé le repas en silence. Émile n’a cessé de lui jeter des coups d’œil discrets pour surprendre un autre sourire sur son visage mais il n’y en a pas eu d’autres. Il n’a pas compris comment il a fait naître le premier sourire mais ça a sacrément illuminé sa journée. La migraine a disparu.

Il a proposé, pendant qu’ils débarrassaient la table :

« On va faire un tour du village ? Après on pourra aller aux cascades. »

Et elle a opiné avec son visage impassible. Il est prêt, ses chaussures de randonnée aux pieds, son sac sur le dos. Il a pris une gourde et des pommes… si jamais ils ont faim. Il regarde Joanne nouer ses sandales dorées.

« Il faut vraiment qu’on te trouve quelque chose à te mettre aux pieds. »

Elle acquiesce. Elle ne dit jamais non. Elle est d’une facilité déconcertante.

Dans le village, ils déambulent lentement, en prenant leur temps. Émile est devant, il montre les sommets, il cherche leurs noms dans le guide. Il essaie de se repérer.

« Attends, c’est le sud ici ? Ils disent… »

Il plisse les yeux en déchiffrant son guide. Il essaie de repérer les sommets : le pic de Sauvegarde, le pic de Céciré, celui de Lézat… Il les indique à voix haute tout en marchant. Joanne profite juste du paysage en silence. Ils traversent les ruelles, s’arrêtent devant une vieille bicoque en pierre où un chat a élu domicile. Il est allongé de tout son long sur le paillasson de l’entrée et il bâille en les regardant.

Ils reviennent maintenant sur leurs pas, en direction du parking. Le village est minuscule. Ils en ont déjà fait le tour. Pas un commerce, un calme absolu.

« C'est joli hein ? lance Émile en épousant encore d'un regard le paysage.

— C'est superbe. »

D'abord un sourire. Maintenant un *c'est superbe*. Il a l'impression que Joanne se réveille doucement.

Arrivés au parking, ils rejoignent directement le ruisseau et le chemin de randonnée, en direction des cascades.

« Ça va, tes pieds ? »

Joanne ne se plaint pas mais il voit bien que les lanières de ses sandales lui ont causé quelques ampoules.

« Ça va.

— Si tu as mal…

— Je n'ai pas mal. »

Le chemin est ombragé et parfaitement calme. Ils longent le ruisseau. De temps en temps ils croisent des randonneurs et échangent des « bonjour », puis le silence retombe. D'autres fois ils s'arrêtent pour boire un peu ou tremper leurs mains dans l'eau et se rafraîchir la nuque.

« Comment c'est, Saint-Malo ? »

Il s'est arrêté sur le sentier le temps que Joanne se cache derrière des buissons pour se soulager. Elle est en train de revenir vers lui, de son allure tranquille.

« Oh c'est… »

Elle arrive à sa hauteur et replace son chapeau.

« C'est venteux. Et beaucoup trop fréquenté l'été.

— C'est tout ?

— Oui. C'est tout. Ça n'a pas le charme du silence.

— À cause de la fréquentation ?

— Oui. Ça a perdu de son côté sauvage.

— Tu n'as jamais décidé de partir ?

— Non. Moi, je vivais dans un petit village nommé Saint-Suliac, à quelques kilomètres de Saint-Malo. La vie était belle là-bas.

— C'était plus sauvage ?

— Oui. C'était calme. »

Ils reprennent leur chemin doucement.

« Tu as toujours vécu là-bas ?

— Oui.

— C'est aussi là-bas que tu es née ?

— Oui. Je suis née dans l'école.

— L'école où tu as travaillé ?

— Oui. »

Émile sourit avec étonnement.

« C'est vrai ?

— Oui.

— Ce n'est pas commun.

— Mon père était le gardien de l'école.

— *Non* ?

— Si. »

Elle n'a pas son sourire de ce matin, elle a un petit air sérieux. Il trouve ça dommage qu'elle ne sourit pas.

« Tu as en quelque sorte repris son poste alors ?

— Oui. Quand il est parti à la retraite.

— Tu avais quel âge ?

— Je venais d'avoir vingt ans.

— Tu étais toute jeune ! C'était une sacrée responsabilité ! »

Elle hausse les épaules.

« Je connaissais l'école par cœur. J'y avais toujours vécu. C'était comme ma maison.

— Ça t'a presque semblé logique alors…

— Oui. C'est ça. »

Il sourit. Il songe qu'il a eu une vie bien différente de la sienne. À vingt ans, il n'était qu'un imbécile qui s'alcoolisait avec ses amis étudiants, alors

que Joanne, au même âge, gérait une école.

« Et ta mère, elle faisait quoi ? »

Il espère qu'il n'a pas mis les pieds dans le plat car elle ne répond pas tout de suite.

« Je ne l'ai pas connue. »

Il grimace en réalisant que si, il vient de mettre les pieds dans le plat. Pourtant Joanne conserve un visage impassible et calme. Elle ne paraît pas troublée.

« Mon père m'a eue tard. Il avait quarante ans. »

Il hoche la tête car il ne voit pas que répondre.

« C'était un vieux garçon. Un peu le vieux garçon du village, tu vois ?

— Oui.

— Il y a des rumeurs qui disaient… qui disaient des tas de choses. On disait qu'il avait couché avec une prostituée et qu'elle était tombée enceinte, qu'elle voulait avorter mais qu'il l'avait suppliée de garder le bébé, il lui avait promis de l'argent, beaucoup d'argent pour qu'elle le garde et pour qu'il puisse l'élever. »

Elle dit ça comme ça, sans émotion particulière, avec un timbre calme et doux.

« Tu as su si… si c'était vrai ?

— C'est probablement vrai. »

Elle a un haussement d'épaules comme si peu lui importait. Il l'observe avec une incrédulité mêlée d'admiration.

« Il te disait quoi, lui ?

— Quelque chose de plus joli. Il avait rencontré une femme très douce et très belle qui était tombée enceinte de lui. Elle ne pouvait pas rester malheureusement. Elle menait une existence qui était incompatible avec une vie de famille alors elle m'avait confiée à lui. »

Émile ne sait quoi répondre. Il est un peu bouleversé par cette histoire. Il ne sait pas s'il la trouve juste affreuse ou triste et douce à la fois. Joanne n'a pas l'air de la trouver affreuse.

« Ça doit être… c'est… j'imagine que ce n'est pas évident à… à vivre ? »

Elle hausse les épaules.

« Non. Au contraire. »

Il fronce les sourcils, pas sûr de vraiment comprendre.

« J'étais ce qu'il pensait ne jamais avoir. Il a été heureux et reconnaissant chaque jour de sa vie.

— Et toi, tu… »

Il ne sait pas comment formuler sa question.

« Tu n'as jamais eu besoin de plus ?

— C'est-à-dire ?

— D'en savoir plus… De connaître ta mère… »

Elle secoue la tête avec fermeté.

« Il m'a tout appris. Il était doux. Je l'aimais. J'ai été heureuse. »

Il ne voit pas son visage, dans l'ombre de son chapeau. Peut-être qu'elle sourit, comme ce matin ? Peut-être que son père lui a appris à reconnaître un plant de romarin sauvage ?

Ils continuent leur chemin en silence.

« Il est… il est toujours de ce monde ? »

Il n'a pas pu s'empêcher de demander.

« Non. Il est parti dans son sommeil il y a trois ans. »

Elle lève la tête pour attraper un rayon de soleil. Son visage est serein, apaisé. Émile a du mal à la lâcher du regard.

« Il a eu une vie heureuse », ajoute-t-elle.

Le chant des oiseaux et la course du ruisseau remplissent de nouveau tout l'espace. Émile ferme les yeux, brièvement, pour mieux saisir ce moment suspendu, hors du temps. C'est un doux après-midi. Il est heureux d'avoir eu cette discussion avec Joanne. Maintenant il peut l'imaginer plus jeune, dans la cour de l'école. Il peut la dessiner avec quelques centimètres en moins, une salopette en jean et des cheveux noués en natte. Il peut la voir prendre vie, se mettre à marcher derrière un grand bonhomme. Il parie que le grand bonhomme méditait dans un champ, le visage tourné vers les étoiles. Et il est

certain qu’il portait un chapeau… Un chapeau noir à large bord.

Il y a un mot sur la table quand ils reviennent des cascades. Le jour décline. Ils se sont arrêtés longuement au bord de l’eau, perchés sur un rocher. Ils ont regardé les familles se baigner, ils ont mangé leurs pommes. Ils ont trempé leurs pieds dans le ruisseau. Émile a attrapé des têtards pour essayer de faire sourire Joanne mais elle a dit :

« Oh non ! Tu les effraies… »

Alors il les a relâchés. Ensuite ils ont repris le chemin inverse. Le parking est désert hormis leur camping-car. Ils ont laissé la table et les chaises sorties et Émile songe que c’est idiot, ils auraient pu se les faire voler. Mais elles sont toujours là et il y a un mot sur la table.

Salut l’écrivain,

Tu ne m’en veux pas, j’ai utilisé ta feuille qui traînait sur la table. Elle est toujours désespérément blanche !

Je venais te prévenir : on fait une veillée à l’auberge ce soir, pour fêter notre départ. Les filles m’ont interdit de la rater. Tu m’y rejoins ? On discutera de ton expédition.

À ce soir !

Chloé

Il récupère le morceau de papier avant que Joanne ne le lise.

« On est invités à une veillée… par Chloé… la fille d’hier soir… La veillée a lieu à l’auberge devant laquelle on est passés en faisant le tour du village. »

Ça n’est pas vraiment la vérité, Joanne n’est pas réellement invitée mais elle n’est pas censée le savoir.

« Oh… »

Elle ne semble pas enchantée.

« Tu viens avec moi ?

— Je ne sais pas…

— Elle doit nous conseiller pour notre expédition… Tu te rappelles ? »

Joanne a un léger froncement de nez. Est-ce que c’est la tête qu’elle fait quand elle n’est pas emballée ? Il ne la connaît pas encore assez pour en être

sûr.

« Je crois que j'ai pris une insolation. »

Elle désigne ses tempes.

« Ça cogne. Je vais m'allonger un peu. »

Il comprend qu'elle n'a pas envie de venir, de se retrouver en sa compagnie et celle de Chloé. Il ne veut pas la forcer.

« Bon. Alors repose-toi. Je prendrai les informations pour toi.

— D'accord.

— Tu veux un thé ? On mange quelque chose avant que je parte ? »

Elle secoue la tête.

« Non. Je vais juste m'allonger. »

Elle grimpe à l'échelle en corde. Émile tourne quelques secondes en rond dans le camping-car. Il sort une bouteille d'eau du frigo, se sert un verre, pioche dans un paquet de chips entamé. Il ferait mieux d'y aller. La veillée doit être commencée. C'est qu'il est inquiet de laisser Joanne là, toute seule.

« Je laisse la porte ouverte ou je t'enferme ?

— Tu peux fermer.

— Tu es sûre que ça va aller ?

— Certaine.

— Bon… »

Il tourne encore quelques secondes en rond, range la bouteille d'eau au frais.

« À plus tard alors.

— À plus tard. »

L'auberge est une bicoque de pierre avec une avancée de toit en bois, un coin d'herbe devant et une table de pique-nique extérieure. À l'intérieur, une salle commune avec une longue table en chêne. La pièce est remplie. Il doit y avoir une dizaine de personnes. Des couples pour la plupart. Certains ont cinquante ans, d'autres à peine plus de trente. Émile a reconnu le couple d'amis de Chloé, qui l'avait attendue derrière les arbres quand elle est venue lui parler, la veille. Chloé déboule tout à coup, alors qu'il se tient timidement

à l’entrée, sa bouteille de vin blanc à la main.

« Hééé Émile ! »

Elle arrive comme un ouragan, pose une main sur son épaule, lui claque une bise enjouée.

« C’est cool de te voir ! »

Elle lui prend la bouteille de vin des mains, agrippe son poignet.

« Viens, je vais te présenter aux autres. »

Il regarde ses longues jambes foncer au milieu de la pièce. Elle porte un petit short vert kaki et un débardeur noir. Elle a noué ses cheveux en chignon, au sommet de son crâne. Elle a les joues roses, les yeux brillants.

« Salut tout le monde ! Voici Émile ! »

Des yeux se tournent vers lui. Il y a des *salut*, des sourires. On lui tend des mains, des joues. Des prénoms fusent. Martha… Kevin… Romaric… Hervé et Roseline… Chloé lui tient toujours la main, l’amène d’une personne à une autre.

« Il passe la veillée avec nous. Viens Émile, je vais te servir. »

Il la suit à l’écart du groupe, en direction d’une pièce qui doit être la cuisine du gîte. À gauche, une porte entrouverte lui révèle un dortoir composé de quatre lits jumeaux. Des sacs à dos traînent au sol. Ils entrent dans la pièce du fond, qui se révèle effectivement être la cuisine. Chloé se hisse sur la pointe des pieds, sort un verre de vin d’un placard. Elle s’active avec son tire-bouchon pour ouvrir la bouteille qu’il a amenée. Elle fait des petites grimaces amusantes et Émile ne se presse pas pour l’aider.

« On est allés au pic de l’Oussouet aujourd’hui, dit-elle lorsqu’elle parvient enfin à ouvrir la bouteille.

— C’était long ?

— Une quinzaine de kilomètres. »

Elle remplit leurs deux verres, s’adosse contre le plan de travail.

« Et toi ? Ta journée ? »

Émile prend le verre qu’elle lui tend et avale une gorgée.

« On a fait le tour du village et on est allés aux cascades. »

Chloé lui adresse un sourire moqueur.

« Avec la folle ?

— Avec Joanne, oui. »

Elle trempe les lèvres dans son verre, continue de le regarder avec ce même sourire mesquin.

« Tu sais que tu pourrais changer tes plans, hein ? »

Émile fronce les sourcils, sans comprendre. Il ne sait pas vraiment de quoi elle veut parler. Ils sont interrompus par une voix qui interpelle Chloé depuis la pièce commune. Elle soupire et crie :

« On arrive ! Commencez à allumer le feu ! »

Elle se tourne de nouveau vers lui.

« On en parle tout à l'heure.

— De… ? »

Il danse d'un pied sur l'autre, son verre à la main.

« De ton plan. Du mien.

— Pour… »

Il sait qu'il a l'air idiot mais il aimerait bien savoir ce qu'elle a dans la tête.

« Rien. Mais tu pourrais repartir avec nous et oublier la folle. »

À ce moment-là elle lui tourne le dos pour regagner la salle commune et il est heureux qu'elle ne voie pas sa tête hébétée.

« Tu viens ? »

Il se laisse guider par Chloé. Les gens ont tous pris place dehors, à la table de pique-nique en bois. L'un des hommes a pris en main le feu de camp et est en train de souffler sur les braises. Une femme installe des salades composées sur la table, ce qui fait crier Chloé :

« Arrête de faire la bonne, Célia ! Demande à Franck de t'aider un peu ! »

La dénommée Célia lève les yeux au ciel.

« Et si tu m'aidais *toi* ? »

L'ambiance est conviviale. Le feu crépite. Les gens questionnent Émile. Tous veulent apporter leur conseil pour son expédition, leur avis sur tel ou tel itinéraire. Ils ont rempli les assiettes en carton de salades. Une baguette et un camembert circulent autour de la table. Les bouteilles de vin se succèdent.

Chloé a sorti un petit calepin dans lequel elle tente de faire une liste du matériel indispensable qu'Émile doit amener en randonnée. Elle a fait des colonnes : une pour les vêtements, une pour les affaires d'hygiène et de santé, une pour la « literie » et une autre dédiée aux ustensiles de cuisine (réchaud, casserole, couvercle…). De temps en temps, elle lit à voix haute ce qu'elle a noté et les gens autour de la table complètent. Ça crée parfois des débats.

« Deux tenues sont suffisantes ! On lave la tenue de la journée le soir et elle a toute la journée du lendemain pour sécher.

— Trois tenues au moins !

— Il faut alléger ! Une c'est bien !

— Franck, n'exagère pas, ça n'est pas ce qui pèse le plus lourd… »

Tous les gens autour de la table sont en étape sur le GR10. Ce sont des randonneurs aguerris. Ils comparent les valeurs caloriques des barres de céréales qu'ils emportent avec eux, vérifient la composition de leur duvet et débattent d'un rien. Émile se demande s'il a bien réfléchi avant de proposer une expédition de la sorte à Joanne… Elle n'a même pas de chaussures de marche…

« Niveau hygiène je te conseille le savon d'Alep. Avec ça tu te laves le corps, les cheveux, les dents, les vêtements et tu désinfectes les plaies. »

Le conseil vient de la femme cinquantenaire. Elle a des bras musclés et les traits marqués.

« La serviette de toilette, en microfibres, absolument ! Pour gagner de la place ! La nourriture… c'est assez simple et assez logique. Minimaliste. Pain, riz, pâtes, des barres de céréales, du fromage et du saucisson pour les protéines. »

Après la liste du nécessaire à randonnée, la discussion s'oriente doucement vers les métiers de chacun, le contexte de leur voyage. Chloé a laissé tomber son calepin. La sixième bouteille de vin vient d'être terminée. Elle a posé une main sur la cuisse d'Émile et elle chuchote à son oreille de temps en temps.

« C'est sympa hein ? Je crois que c'est ce que je préfère. Les rencontres, les veillées… »

Émile approuve. Il a l'esprit un peu embrouillé par le vin mais il se sent extrêmement détendu. Chloé a raison. C'est sympa. C'est convivial. Il aimerait que son aventure ressemble à ça tous les jours mais il doute que ça soit le cas.

« Vous repartez tôt demain matin ? demande-t-il en se penchant vers elle.

— Cinq heures.

— Cinq heures ? Pourquoi si tôt ? »

Elle a un rire amusé.

« C'est le matin qu'on marche le plus… Avant qu'il ne fasse trop chaud. »

Elle a un geste affectueux pour lui pincer le nez.

« Tu es un vrai novice, toi, hein ? »

Il lui prend la main pour l'empêcher de triturer son nez.

« Un peu oui… »

Son sourire s'élargit encore.

« Ne t'inquiète pas. Avec tout ce qu'on vient de te donner comme infos, tu es paré ! »

Elle se rapproche de son visage, pose ses lèvres à côté de son oreille.

« À moins que tu ne te décides à nous suivre. »

Elle a un sourire malicieux et guette sa réaction. Une fois de plus, il joue les idiots.

« Comment ça ?

— Bah, tu as envie de découvrir les Pyrénées. Tu peux te joindre à nous. On a notre itinéraire, notre matériel… J'ai une tente que je veux bien partager… »

Il sent sa main sur sa cuisse, qui se fait lourde comme si elle cherchait à lui mettre la pression. Elle le surveille, tout sourire.

« Tu laisserais ton camping-car ici. En gardiennage.

— Je… Je ne sais pas trop.

— Il te suffirait de faire demi-tour et de revenir ici dès que tu en auras assez vu. Eh hop, *ciao* ! »

Il essaie de lui rendre son sourire. Il pense à Joanne qui l'attend au camping-car.

« Je ne peux pas. Il y a Joanne. »

Chloé a du mal à masquer sa déception.

« Elle s'en fichera, non ? Elle n'aura qu'à trouver un autre véhicule dans lequel sauter. Toi ou quelqu'un d'autre, ça ne changera pas sa vie ! »

Elle balaie la question d'un geste de la main comme si le cas de Joanne ne valait pas la peine de s'y attarder davantage.

« Arrête… Je ne vais pas l'abandonner… »

Chloé retire sa main de sa cuisse. Elle a de plus en plus de mal à masquer son irritation.

« Oh tu n'es pas marié avec, non ?

— Non…

— Alors…

— Alors ce n'est pas une raison. »

Elle a un tic agacé, se ressert un verre de vin.

« C'est comme tu voudras. Mais regarde… »

Elle lui désigne la table, les discussions, les rires, les bouteilles qui tournent.

« C'est à ça que ressemble l'expédition avec nous. C'est ça, notre façon de voyager. »

Il hausse les épaules. Bien sûr que ça lui donne envie. Bien sûr qu'il aimerait partager des repas comme ça tous les soirs, rencontrer de nouvelles personnes, pouvoir se blottir dans les bras de Chloé de temps en temps. Mais il y a Joanne. Il a réussi à la faire sourire aujourd'hui… Elle n'est pas juste une fille perdue qui est montée dans son camping-car. Elle est la seule personne qui a répondu à son annonce, qui s'est proposée de l'accompagner dans ce dernier périple vers la mort. Ils sont liés, en quelque sorte.

« Tu en dis quoi ?

— J'adorerais… vraiment… Mais… »

Elle ne le laisse pas finir.

« Allez c'est bon, j'ai compris. »

Elle lui adresse un sourire forcé.

« Mais ne compte pas sur moi pour te faire jouir ce soir ! »

Il est incapable de répondre quoi que ce soit, pas même *Je n'en avais pas l'intention*. Il la regarde se lever et partir vers la cuisine. Cette fille est butée et têtue. Elle ne supporte pas qu'on lui tienne tête. Jamais il n'aurait voulu voyager avec elle. Il s'en rend compte maintenant. Il regarde l'heure. Il est déjà minuit. Il va finir son verre et rentrer au camping-car au plus vite. Il va juste attendre qu'elle revienne, lui annoncer qu'il s'en va et déguerpir.

Il se glisse en silence dans le camping-car. Chloé n'a pas fait de commentaire quand il a dit qu'il rentrait se coucher. Elle lui a tendu la petite feuille de son calepin, là où elle avait noté les itinéraires et le matériel de randonnée puis elle lui a claqué une bise rapide.

« Bonne continuation pour la suite.

— Toi aussi. »

Il a été soulagé de s'éloigner. Elle avait l'air déçue et triste mais il n'en a que faire.

Joanne a l'air de dormir d'un sommeil agité. Il l'entend remuer sur son matelas, là-haut, pendant qu'il se lave les dents. Peut-être a-t-elle réellement une insolation ? Il a pris ça pour une excuse inventée afin d'éviter la veillée mais peut-être n'est-ce pas le cas ? Peut-être a-t-elle de la fièvre ?

Quelques minutes plus tard, il rejoint la couchette. Il fait sombre mais il distingue son visage. Il est luisant. Elle a de la fièvre, c'est certain maintenant. Elle s'agite sur le matelas et elle pousse des petits soupirs saccadés.

« Joanne ? »

Il chuchote, pour ne pas la réveiller trop brusquement. Elle ne semble pas l'avoir entendu. Il se penche au-dessus de son visage, et répète :

« Joanne ? »

Elle cesse de bouger. Pourtant elle n'est toujours pas réveillée. Il voit ses yeux bouger très rapidement, derrière ses paupières closes.

« Joanne, ça va ? »

Elle pousse un soupir, se tourne lentement vers lui pour lui faire face. Elle dort toujours. Ses yeux sont clos, sa respiration saccadée. Elle tend un bras

vers lui, le passe derrière son cou. Elle se rapproche, se colle contre lui pour l'enlacer. Émile n'ose plus bouger. Elle est là, brûlante de fièvre, elle se serre contre lui, elle enfouit sa tête dans son cou. Il devrait la réveiller, la repousser doucement et répéter « Joanne ! » mais elle se met à chuchoter dans son sommeil tout à coup, d'une voix faible et pâteuse.

« Léon, tu as dit que tu arrêtais d'appeler. »

Elle pousse un soupir de lassitude, lui passe une main dans les cheveux dans un geste tendre, murmure dans un souffle :

« Pourquoi tu l'as laissé y aller… Tu savais comme il était… Arrête de pleurer, s'il te plaît… »

La fièvre la fait halluciner. Elle le prend pour l'homme qui l'appelle au téléphone, celui à qui elle répète inlassablement : « Non. Arrête. Arrête de pleurer. » Un certain Léon apparemment. Émile décolle quelques cheveux qui se sont collés sur son front humide de fièvre et chuchote :

« Joanne ? »

Elle cesse de gigoter, pousse un grognement.

« Joanne ! »

Il a parlé plus fort. Cette fois elle ouvre les yeux. Elle met un court instant à comprendre ce qui se passe. Elle voit Émile, figé et raide sur le matelas, n'osant faire un mouvement, elle voit ses bras qu'elle a passés autour de lui, la tête qu'elle a enfouie dans son cou. Un air horrifié se dessine sur son visage. Il tente de dire quelque chose pour rendre la situation moins gênante.

« Tu as de la fièvre… »

Mais cela ne la calme pas. Elle plaque une main sur sa bouche.

« Oh ! Je… Je suis désolée !

— Ce n'est rien. Tu as de la fièvre… Je… Je devrais te donner un médicament. »

Elle secoue la tête, passe en position assise. Elle n'a pas l'air totalement là, comme si elle était encore à demi dans les bras de Léon, à Saint-Malo.

« Tu fais quoi ? » chuchote Émile.

Il la voit attraper son oreiller, son duvet.

« Je vais descendre dormir en bas.

— Non ! »

Il tente de la retenir en lui agrippant le bras.

« Ce n’est rien Joanne, je t’assure. Ça arrive… »

Elle se dégage de son poignet. Elle parle très vite, sans le regarder dans les yeux.

« Je dormirai en bas maintenant. »

Il répète sans comprendre :

« Maintenant… ?

— À partir de maintenant.

— Tout le temps ?

— Oui, tout le temps.

— Joanne, c’est ridicule ! »

Mais elle est déjà en train de descendre l’échelle en corde, son oreiller et son duvet sous le bras. Elle a l’air pressée. Elle répond dans un murmure précipité :

« Ça ne me dérange pas. La banquette du bas est bien assez grande. On aura chacun sa chambre.

— Alors reste en haut. Je prendrai la banquette, moi. »

Il l’entend répondre depuis le bas du véhicule :

« Ne t’inquiète pas. Je suis bien ici. Il fait moins chaud.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Prends un médicament. Il y en a au milieu de mes affaires… Sous la banquette.

— Pour quoi faire ?

— Pour ta fièvre.

— C’est un processus naturel. C’est idiot de vouloir l’empêcher. »

Il ne peut se retenir de sourire. Joanne et ses réponses…

« Alors tu fais quoi ? Tu attends que ça passe ?

— Oui. Sauf si tu as de la camomille. »

D’abord l’étreinte, les hallucinations, puis le réveil brutal et le déménagement nocturne. Maintenant cette discussion sans queue ni tête.

« Non. Pourquoi j’aurais de la camomille ?

— Tu pourrais avoir une infusion de camomille.

— Ça fait tomber la fièvre ?

— Oui.

— Je n’en ai pas, désolé. »

Le silence emplit de nouveau le véhicule. Il entend Joanne s’activer en bas. Elle doit être en train de s’installer sur la banquette.

« Joanne, tu peux revenir ici, tu sais… C’est idiot… »

Mais la petite voix lui répond, sans appel :

« Je suis plus à l’aise ici. Bonne nuit. »

Il sourit encore quand il répond :

« OK… Alors… Bonne nuit. »

6

Il n’est pas tout à fait réveillé mais il n’est plus vraiment endormi non plus. Il entend les bruits au-dehors : les oiseaux qui chantent, des pas de randonneurs sur les graviers du parking, la bouilloire qui ronronne. Joanne doit être levée. Lui est encore dans un demi-sommeil étrange. Un souvenir de Laura est revenu ce matin et il nage en plein dedans. Un souvenir de leur deuxième année de vie commune. Un souvenir de la première fois où elle a évoqué l’idée d’un bébé avec lui. Quand il a juste pris cela à la rigolade.

Il était allé boire une bière avec Renaud. Laëtitia et lui n’avaient pas encore de projet de bébés à l’époque. Ils avaient partagé des bières dans un pub irlandais car Laëtitia était partie quelques jours chez sa mère et Renaud en profitait toujours pour sortir. Émile avait proposé à Laura de se joindre à eux mais elle voyait ses amies, elle aussi. Elles avaient un rendez-vous hebdomadaire, chaque vendredi soir : vin rouge et tapas au Loca Chica. Au début, Laura ne le manquait jamais. Et puis quand ils s’étaient installés ensemble, elle avait loupé ces rendez-vous entre copines de plus en plus régulièrement. Elle disait qu’elle préférait rester avec lui, même s’ils ne faisaient rien, même s’ils s’endormaient sur le canapé. De temps en temps elle y retournait tout de même, pour « se tenir au courant de qui couche avec qui ». Ce vendredi soir, elle avait décidé d’y aller. Lorsqu’il était rentré de sa soirée avec Renaud, il avait la tête qui tournait. Il avait un peu abusé des bières. Il l’avait trouvée dans le canapé, dans son petit pyjama blanc : un minishort et un débardeur en dentelle beaucoup trop affriolant. Il avait eu cruellement envie de la renverser dans le canapé mais elle affichait une petite moue triste. Alors il avait simplement demandé :

« Tu es déjà rentrée ? »

Elle avait accentué sa moue.

« Oui.

— C'était nul ?

— Oui. Très nul. »

Il s'était assis à côté d'elle dans le canapé, l'avait attrapée par la taille.

« Qu'est-ce qui était nul ? Raconte-moi. »

Elle s'était laissée aller dans ses bras.

« Tout. Personne n'était là. On n'était que deux.

— Que deux ?

— Oui. Inès et moi.

— Comment ça se fait ? »

Elle avait poussé un soupir profond.

« J'ai loupé tellement de choses ! Je ne savais pas, moi, que Lise attendait un bébé !

— Lise… La blonde qui était à la fac avec toi ?

— Oui. Eh bien elle est enceinte de quatre mois. Je n'en savais rien ! Elle en parlait mais je ne pensais pas que c'était sérieux. Et Nadia aussi maintenant !

— Nadia…

— Celle qui a son salon de coiffure.

— Ah.

— Elle, c'est plus récent. Ça fait à peine deux mois. C'est un accident mais elle est ravie apparemment. Ils ont déjà trouvé le prénom…

— Ah.

— Quel coup de massue !

— Et c'est pour ça qu'elles n'étaient pas là ?

— Oui. C'est pour ça. »

Il avait froncé les sourcils sans comprendre son état de tristesse.

« Ce n'est pas grave, ma Lau. Elles seront là la prochaine fois. »

Laura l'avait regardé sans comprendre.

« Hein ?

— Elles peuvent quand même manger des tapas, non ? Ce n’est pas interdit quand on est enceinte.

— Non.

— Alors tu les reverras vendredi prochain… Elles ne vont pas rester enfermées toute leur grossesse.

— Bah non. »

Il avait voulu l’embrasser et il lui avait relevé le menton mais elle avait toujours son air boudeur et triste.

« Qu’est-ce qu’il y a, Lau ?

— Rien. Ça risque de mettre un sacré bazar.

— Qu’elles attendent un bébé ?

— Bah oui… ça ne sera plus pareil maintenant. »

Il avait haussé les épaules, indifférent à la lourdeur qui l’étreignait. Il s’était dit qu’elle exagérait un peu.

« Elles sortiront peut-être moins, c’est tout.

— Tu plaisantes ! On va avoir des vies opposées !

— Tant que ça ?

— Elles entrent dans une autre dimension ! »

Il s’était moqué gentiment.

« Rien que ça ?

— Tu ris mais c’est vrai ! Elles n’auront plus rien à nous dire ! Et nous non plus ! »

Il avait haussé les épaules de nouveau et, l’esprit bien embrouillé par la bière, il avait ri de son air dépité.

« Alors il te reste Inès. Elle ne fait pas de bébé, Inès ? »

Il lui avait arraché un sourire.

« Elle en est loin…

— Elle couche toujours avec un garçon différent chaque semaine ? »

Mais Laura n’avait pas répondu à sa question. Elle avait ramené ses genoux contre sa poitrine, l’air songeur. Il avait resserré son bras autour de sa taille.

« Allez ma Lau, tes copines sont des connes. Je ne sais pas quelle idée elles

avaient derrière la tête. Tu ne veux pas venir dans la chambre avec moi ? Je vais te réconforter comme il se doit. »

Elle l'avait repoussé mollement. Elle avait l'air ailleurs.

« Je te prêterai mes potes si tu veux. Ils ne tomberont pas enceintes ! Je leur ferai promettre ! »

Elle avait esquissé un demi-sourire.

« On ira boire du vin rouge avec toi et manger des tapas. On te lâchera pas comme tes idiotes de copines, nous ! »

Il l'avait soulevée de force du canapé.

« Émile… »

Elle avait protesté pour la forme parce qu'en réalité, elle se laissait faire, en souriant. Il l'avait transportée dans leur chambre, par-dessus son épaule, sourd à ses protestations qui n'en étaient pas. Il l'avait étendue sur le lit et avait commencé à l'embrasser.

« Ce pyjama blanc est interdit, avait-il murmuré entre deux baisers.

— Ah oui, et pourquoi ? »

Elle avait retrouvé son petit air insolent qu'il adorait tant.

« Je ne peux plus me contrôler quand tu le portes. »

Elle s'était mordu la lèvre.

« La bière aussi est interdite. Tu ne peux plus te contrôler quand tu en abuses. »

Il l'avait bâillonnée.

« Parler est interdit, mademoiselle. »

Elle avait ri derrière la paume de sa main. Elle avait essayé de le mordre. Il l'avait embrassée à pleine bouche.

Ils s'étaient envoyés en l'air sans plus tarder et après ça, elle s'était levée et s'était plantée nue, devant le miroir mural de leur chambre. Elle était restée plusieurs secondes devant, dans une position étrange, plantée sur ses pieds, le dos cambré.

« Qu'est-ce que tu fiches ? »

Il avait voulu lui attraper une de ses jambes et la renverser dans le lit mais elle l'avait esquivé.

« Je regarde un truc… »

Elle avait continué à s'observer sous toutes les coutures, dans cette position cambrée étrange.

« Tu regardes ce que ça donnerait si tu avais un pénis ? »

Il avait souri, tout fier de sa blague minable mais elle lui avait coupé l'herbe sous le pied en répliquant du tac au tac :

« Je regarde ce que ça donnerait si j'étais enceinte. »

Il avait été incapable de sourire ou de répondre un truc intelligent. Elle était toujours là, le ventre en avant, plantée sur ses jambes, à s'observer. Il avait eu l'impression qu'elle l'observait aussi, à travers le miroir, qu'elle guettait sa réaction. Il avait répondu un truc nul en se redressant :

« Viens abuser des bières avec Renaud et moi et tu sauras ce que ça fait. Renaud commence déjà à avoir un joli bidon. Il doit en être au quatrième mois. »

Elle n'avait même pas pris la peine de rebondir sur cette blague. Elle avait bien eu raison. C'était minable. Elle s'était mise à caresser son ventre, en formant des cercles.

« Ça doit faire bizarre de voir son corps se transformer… »

Il n'avait rien pu répondre. Il avait juste prononcé un grognement en espérant qu'elle change vite de sujet.

« Tu crois que ça m'irait ? Un petit bidon. Un tout petit bidon ? »

Elle avait un faible sourire, dans le reflet du miroir. Il s'était redressé, voulant échapper à tout prix à cette conversation qui le paniquait.

« Tu vas où ? avait-elle demandé en le voyant quitter le lit.

— Aux toilettes. »

Elle avait eu une mine déçue mais elle avait insisté avant qu'il ne franchisse la porte de la chambre : « Alors, ça m'irait ? »

Et il avait eu un mouvement d'épaules parfaitement indifférent, pour masquer la panique qui le gagnait.

« Oui. Sans doute.

— Je vois… avait-elle lâché froidement.

— Tu vois quoi ? »

Il s'était senti énervé qu'elle veuille à tout prix avoir cette conversation, qu'elle ne veuille pas le laisser aller aux toilettes tranquillement.

« Ça a l'air de t'enchanter. »

Il avait parlé avec dureté, pour en finir au plus vite :

« Quoi, tes copines sont enceintes alors tu veux qu'on fasse un bébé là tout de suite, maintenant ? »

Il s'était senti minable et haïssable en la voyant rougir et bafouiller.

« Mais non… Tu sais bien que non… Tu dis n'importe quoi ! »

Il avait bougonné :

« Bah alors. »

Elle avait tenté de revenir encore sur le sujet, dans une tentative vaine :

« Je n'ai pas dit là maintenant… C'est ridicule… Mais un jour, peut-être… »

Il lui avait claqué un baiser sur la joue, ce qui l'avait fait taire.

« Un jour peut-être. Mais on n'y est pas, alors maintenant laisse-moi aller aux toilettes ! »

Elle n'avait rien pu répondre. Il s'était éclipsé avec soulagement. Il avait cru s'être tiré d'affaire, l'avoir jouée fine. Il s'était presque senti fier en refermant la porte des cabinets derrière lui.

Il s'était comporté comme le pire des idiots mais il ne l'avait compris que plus tard. Bien plus tard. Elle en avait reparlé plusieurs fois. De plus en plus sérieusement et de plus en plus souvent. Quand Lise avait accouché, ça avait encore empiré.

« Quand je la vois avec son bébé dans les bras, tu sais… C'est idiot… Tu vas te moquer…

— Dis-moi.

— Ben tu vois… je ne sais pas mais… Je me dis que je me verrais bien avec un bébé, moi aussi… Je crois que… Je crois que je serais prête. »

Il avait esquivé à chaque fois, avec des blagues de plus en plus nulles, la plus minable étant sans doute ce commentaire à propos de ses seins qui doubleraient de volume, blague qui avait fini dans le silence le plus tendu

qu’il n’eut jamais entendu.

Quelques mois plus tard, elle avait recommencé à sortir, d’abord les vendredis au Loca Chica, puis de plus en plus souvent. Pourtant, quand ils s’étaient installés ensemble, c’était l’inverse qui s’était produit. Laura s’était un peu coupée du monde. *Tu me suffis tout entier. Le reste du monde m’emmerde*, déclarait-elle avec sa petite moue insolente. Il en était fier. Il l’aimait. Il pensait qu’ils étaient parfaitement bien tous les deux et que rien ne pourrait les séparer. Alors ces caprices à propos d’un bébé, il les prenait à la légère. Oui mais Laura avait recommencé à sortir. Plusieurs fois par semaine, même. Elle rentrait à peine du travail qu’elle repartait.

« Tu sors avec qui ? Je croyais que tes copines ne sortaient plus maintenant qu’elles avaient leur bébé…

— Avec Inès.

— C’est tout ?

— Non. Pas que. »

Elle restait dans le flou. Elle se maquillait, achetait de nouvelles tenues. Elle se parfumait beaucoup.

« Eh ben… Tu te fais belle pour voir Inès et pas que… »

Elle revenait parfois avec une haleine chargée d’alcool.

« Tu étais avec qui ? »

Il devenait de plus en plus directif.

« Je te l’ai dit.

— Non.

— Inès… Et des amis à elle.

— Des garçons ?

— Des garçons, des filles… De tout, quoi. Qu’est-ce qu’il y a ? Tu es jaloux ? »

Il n’avait jamais été très jaloux. Il l’était devenu. Il guettait l’heure à laquelle elle sortait. Il zieutait son téléphone quand elle recevait un message.

« On ne reste plus jamais tous les deux à l’appartement, se plaignait-il avec une petite voix quand il voyait qu’elle se préparait à sortir.

— Non.

— Non, c’est tout ?

— Non. On est jeunes. On n’est pas forcés de la jouer papa maman sur le canapé, non ? Tu devrais sortir toi aussi. »

Il devenait dingue. Quand il l’attendait, éveillé, jusqu’à deux heures du matin et qu’il pétait les plombs, « Tu as bu ! Pourquoi tu es obligée de te saouler comme ça ? », elle perdait patience et elle lui parlait avec une pointe de dégoût :

« Mais qu’est-ce qui t’arrive ? Je ne te reconnais plus. »

Il renchérissait :

« C’est moi qui ne te reconnais plus !

— Ah oui ? Je n’étais pas comme ça, quand on s’est connus ?

— Comment ça ?

— Je sortais. J’avais une vie sociale. Et toi aussi ! Tu devrais recommencer ! C’est sympa, tu verras ! »

Elle était méprisante quand il devenait parano.

Il sentait qu’il la perdait. Il s’imaginait qu’il y avait quelqu’un d’autre. Il l’avait attendue jusqu’à trois heures du matin, une fois. Elle avait jeté ses chaussures à talons dans l’entrée. Elle l’avait à peine regardé, en traversant le salon pour aller dans la chambre. Alors il l’avait interceptée, il avait crié :

« Laura ! »

Il l’avait saisie au poignet. Elle avait eu une lueur effrayée dans le regard, comme si elle avait craint qu’il ne s’en prenne physiquement à elle. Il avait voulu la prendre dans ses bras et elle l’avait repoussé.

« Qu’est-ce que tu fais ? Tu ne devrais pas dormir ?

— Laura, je veux qu’on fasse un bébé. Je veux avoir un bébé avec toi. »

Elle était restée la bouche ouverte, sans réaction. Puis elle s’était mise à pleurer et elle était allée s’enfermer dans la salle de bains.

« Qu’est-ce qu’il y a ? Laura ? »

Il était resté derrière la porte, mort d’inquiétude, à l’entendre pleurer et renifler.

« Pourquoi tu pleures ? »

Elle avait ouvert la porte, les yeux rougis. Elle avait enfilé un pyjama, s'était démaquillée.

« Rien. C'est l'émotion. »

Il l'avait guidée dans la chambre, tout doucement, en la tenant par la main.

« Ça va ? Tu es sûre que c'est l'émotion ?

— Oui… Je ne m'y attendais pas. »

Il l'avait allongée dans le lit, l'avait bordée. Il avait posé une main sur son ventre.

« Je suis sûr que tu serais belle avec un petit bidon. »

Elle avait souri, faiblement.

« J'ai dit des choses idiotes à ce propos…

— Oui.

— C'est juste que j'ai flippé. Je ne me sentais pas prêt…

— Et tu l'es maintenant ? »

Elle l'avait sondé avec méfiance, comme si elle ne le croyait pas.

« Oui. Bien sûr. »

Ils n'avaient plus rien dit pendant de longues minutes. Elle avait demandé s'il pouvait éteindre la lumière et il avait éteint. Il avait attendu dans le silence, elle ne disait rien d'autre. Il avait chuchoté :

« Tu vas arrêter la pilule alors ? »

Il l'avait entendue déglutir et hocher la tête.

« Oui.

— Quand ? »

Il attendait, pendu à ses lèvres. Il ne voulait pas la perdre. Il aurait fait n'importe quoi pour ne pas la perdre.

« Demain… »

Elle avait ajouté d'une petite voix mal assurée :

« Enfin… Si tu es d'accord ? »

Il avait dit « oui » d'une voix rauque.

Ils n'avaient plus prononcé un mot. Sans doute le poids de l'émotion. Il avait laissé sa main posée sur son ventre toute la nuit. Il n'avait pas dormi. Il se l'était imaginée dans une petite robe, son ventre tendu devant elle, les

joues roses. Il s'était imaginé veiller sur elle et sur le bébé. Il n'avait plus peur du tout.

« Tu sors encore ? »

Laura avait continué à sortir.

« Oui. Pas tard. »

Il n'osait rien dire de plus car elle sortait moins. Elle restait plus souvent à la maison et ils faisaient l'amour presque tous les jours. Pour le bébé. Pourtant elle sortait les week-ends, sans lui. Toujours avec Inès et ses amis. Elle rentrait tard. Et il la jouait indifférent car il savait qu'en rentrant, ils feraient l'amour, pour le bébé. Alors c'était le bon compromis. Ça lui permettait d'être plus serein.

Ça avait duré trois mois entiers comme ça. Il la couvait, lui préparait ses repas, lui faisait couler son bain et l'attendait patiemment quand elle sortait. Il demandait régulièrement, avec anxiété :

« Tu as tes règles ? »

Et elle se renfrognait. Ça voulait dire que oui, que le bébé n'était pas encore en route. Mais ils avaient le temps.

Et puis un soir elle était rentrée, saoule, l'haleine chargée d'alcool et il n'avait pas pu se retenir. Il avait presque hurlé :

« Tu te fous de moi ? »

Elle avait eu l'air effrayée d'abord.

« Tu te saoules ? Tu oses te saouler ? »

Elle avait reculé contre le mur. Il était hors de lui.

« Mais à quoi tu penses ? Quel genre d'idiote ferait ça ? »

La frayeur avait disparu du visage de Laura. Ses épaules s'étaient redressées et le mépris avait envahi son visage.

« Va te faire voir Émile ! Tu ne contrôles plus ma vie ! Je bois si j'en ai envie ! »

Il avait hurlé de toutes ses forces, outré :

« Mais le bébé, pauvre idiote ! *Le bébé* ! »

Alors Laura avait éclaté d'un rire cinglant qui lui avait glacé le sang puis

elle avait demandé lentement :

« Mais quel bébé ? »

Il avait ouvert la bouche plusieurs fois sans réussir à prononcer une phrase.

« Le… le… »

Il l'avait regardée, ne comprenant plus rien, tout à coup.

« Le… Le bébé ? Celui qu'on… Qu'on a décidé de… »

Il n'avait pas réussi à terminer sa phrase car Laura était saoule, tellement saoule qu'elle n'était plus elle-même et que ses yeux lui crachaient son mépris au visage. Elle avait alors prononcé très lentement, en détachant bien chaque mot :

« Il n'y a pas de bébé Émile.

— Hein ?

— Je n'ai jamais arrêté la pilule. »

Il avait soudain eu envie de vomir. Il s'était raccroché au canapé pour ne pas tomber.

« Quoi ? »

Elle s'était dirigée vers la salle de bains en titubant. Elle s'y était enfermée.

« Quoi ? Mais… Pourquoi ? »

Il l'avait entendue vomir ses tripes. C'était lui qui était nauséeux et c'était elle qui vomissait. Il avait prié pour qu'elle ait menti, pour que ça ne soit pas vrai. Pourquoi lui aurait-elle menti tout ce temps ?

En sortant de la salle de bains, elle était tellement mal en point qu'elle ne se rappelait pas où elle était et ce qu'elle faisait là. Il l'avait allongée dans le lit, il lui avait apporté un verre d'eau et un médicament pour la migraine.

« C'est vrai ce que tu as dit tout à l'heure ? »

Elle avait hoché la tête. Elle s'était endormie la seconde d'après.

Le lendemain, elle avait parlé la première en se réveillant.

« Je suis désolée, j'aurais dû t'en parler… Je n'y arrivais pas. »

Elle avait fait une valise et déclaré :

« Je vais chez ma mère quelques jours. »

Quand elle était revenue de chez sa mère, elle n'était plus désolée mais

pleine de rancœur.

« On ne propose pas de faire un bébé pour empêcher quelqu'un de partir. C'est la chose la plus égoïste que j'ai jamais entendue. »

Elle avait annoncé qu'elle partait. Elle avait ajouté que ça faisait des mois qu'elle y songeait et qu'elle aurait dû le lui dire avant, comme pour la pilule… Mais que ça n'aurait rien changé.

Tout s'était précipité. Laura était partie. Il avait entamé une longue descente aux enfers. Le bébé était mort. Laura, leur couple, son avenir, sa vie, tout était mort. Et lui ne voyait plus que ça dans ses cauchemars, chaque nuit : Laura et son petit ventre tendu, qui lui vomissait son mépris au visage.

« On a un programme particulier ce matin ? »

La petite voix de Joanne résonne dans son dos pendant qu'il tente d'avaler son thé. Il n'a pas le moral ce matin. Ses pensées restent noircies par le souvenir de Laura, de leurs derniers temps ensemble, à l'appartement. Il ne devrait pas ressasser comme ça mais c'est plus fort que lui.

« Non. Non, je… Il faut que je finisse cette fichue lettre. »

Joanne est encore pâle ce matin. L'insolation n'est pas totalement passée. Son visage est presque translucide derrière son chapeau. Il ajoute :

« Tu devrais te reposer aujourd'hui.

— On ne va pas bouger ?

— Non. »

Il sait qu'il y a les courses à faire pour l'expédition. Ils vont devoir rejoindre une ville suffisamment importante aux alentours pour trouver un magasin spécialisé dans les tenues de sport. Cette tâche le décourage d'avance. Demain ils s'en chargeront. Aujourd'hui Joanne doit se reposer et lui, il a sa lettre à écrire.

La petite voix de Joanne se fait encore entendre.

« Émile on… on n'a plus d'eau.

— Quoi ?

— Le réservoir du camping-car est épuisé. »

Il ne parvient même pas à être irrité par cette nouvelle. La lassitude l'a

envahi tout entier.

« Ah.

— Il y a un point d'eau au fond du parking, ajoute Joanne. Je crois que… je crois qu'on peut s'en servir.

— J'irai regarder tout à l'heure. Tu as besoin d'eau maintenant ?

— Non. J'irai me laver dans le ruisseau. Je dois laver quelques tenues aussi. Si tu… Si tu veux que je te lave quelques vêtements… »

Il se force à reprendre le dessus, à surmonter la lassitude.

« Ah oui, c'est gentil. Attends, je vais vérifier ça. »

Joanne a récupéré tout son linge sale sous le bras. Elle s'apprête à sortir du camping-car pour aller au ruisseau.

« Tu ne devrais pas te reposer ? Tu es pâle.

— Non ça va. L'eau fraîche me fera du bien. »

Elle file. Elle fuit sans doute la morosité qui doit transpirer par tous les pores de sa peau. Elle a raison. Il retourne s'asseoir à la petite table pliante devant une nouvelle feuille blanche.

Il faut qu'il chasse Laura de son esprit s'il veut réussir à écrire quelque chose. C'est impossible. Elle est partout. Sa voix résonne dans sa tête.

« Expliquer quoi ? »

Sa voix exaspérée. Son visage légèrement agacé au-dessus de son café.

« Pourquoi tu veux partir. »

Elle avait relevé ses cheveux en chignon et portait deux perles aux oreilles. Elle avait un rouge à lèvres rose pâle qui lui faisait une bouche fantastique. Pourtant il ne pouvait plus la toucher. Elle allait partir.

« On n'est plus en phase. »

Ce jour-là, elle triturait en permanence le petit anneau à son doigt, une bague qu'elle portait toujours, même pour dormir, la nuit.

« On n'est plus en phase parce que tu ne penses qu'à sortir !

— N'inverse pas les choses, Émile !

— Comment tu voulais qu'on soit en phase ? Tu ne pensais qu'à une chose : te tirer d'ici pour faire la fête ! On ne faisait que se croiser !

— Tu inverses les choses !

— Mais qu'est-ce que j'inverse ? »

Il ne pouvait s'empêcher de crier. Elle était là, si proche, devant lui, dans leur appartement et pourtant elle était inaccessible à tout jamais.

« J'ai commencé à sortir parce qu'on n'était plus en phase ! C'était plus facile pour moi de fuir en multipliant les soirées plutôt que de m'apercevoir que c'était fini, qu'on n'avait plus rien à faire ensemble.

— Non, on était très bien ensemble ! Tu as tout fait foirer en voulant jouer les allumeuses en soirée ! »

Elle s'était levée de table. Elle avait pris son sac à main, s'était dirigée vers l'entrée. Il avait crié :

« Non, Laura, attends ! »

Sa voix s'était brisée. Il n'était plus rien. Il aurait rampé à ses pieds s'il l'avait fallu. Elle s'était énervée :

« Je suis venue juste pour toi. Juste parce que tu voulais parler. Je ne suis pas venue pour t'entendre m'insulter ! »

Il avait voulu lui attraper le bras mais elle l'avait repoussé.

« Excuse-moi. Laura, excuse-moi. »

Elle avait laissé tomber son masque d'irritation quelques instants et il avait vu la tristesse sur son visage. Il avait compris qu'elle souffrait aussi, d'une façon différente mais elle souffrait.

« Je veux que tu me le dises. Si tu as quelqu'un… Je veux savoir… »

Elle avait soupiré. Elle avait pris sur elle pour rester calme et gentille.

« Il n'y a personne. Je te l'ai déjà dit et redit…

— Tu ne m'as pas trompé ?

— Je ne t'ai pas trompé.

— Tu me le dirais ?

— Je te le dirais.

— Tu en as eu envie ? »

Elle avait esquivé la question. Elle avait dit :

« Tu ne veux pas qu'on retourne s'asseoir dans la cuisine ? »

Et il n'avait plus voulu reposer la question ensuite car il avait compris

quelle était la réponse. Ils avaient repris leurs places dans la cuisine. Il avait pris sa tête entre ses mains. Il avait la sensation douloureuse de se décomposer de l'intérieur.

« Pourquoi on… »

Il n'avait pas pu terminer sa phrase. Elle l'avait encouragé :

« Pourquoi on quoi ?

— Pourquoi on n'était plus en phase ?

— Je crois que… Je crois que j'étais prête à construire quelque chose, à devenir une adulte. Mais toi non. Pas encore. »

Il avait réagi au quart de tour, élevant la voix :

« Tu mens ! J'avais accepté pour le bébé ! »

Elle avait eu un sourire triste.

« Oui. Tu avais accepté mais c'était trop tard… et pour la mauvaise raison. »

Maman & Papa, Marjo & Bastien, Renaud & Laëtitia et toutes vos progénitures,

Voici un courrier qui arrive trop tard selon vous (cela fait déjà 5 jours aujourd'hui que je suis parti) mais trop tôt pour moi. J'aurais voulu avoir plus de temps pour l'écrire. Je ne suis pas encore tout à fait au clair sur ce qui se passe dans ma tête mais je ne pouvais pas vous faire attendre éternellement…

Il s'est obligé à commencer la lettre pour chasser les pensées qui le ramènent à Laura. Il boit une gorgée de thé et reprend vite son stylo, pour ne pas perdre le fil.

Je pourrais vous faire une liste des raisons qui m'ont poussé à partir. Ça pourrait vous aider à comprendre et à me pardonner. Vous pourriez en trouver au moins une qui serait valable, pour chacun d'entre vous. La première et la plus évidente, c'est que je ne veux pas de cet essai clinique et que je ne veux pas crever branché à des électrodes. Je ne veux pas être un rat de laboratoire. Si la maladie doit m'emporter, qu'elle m'emporte, mais par pitié que tous ces médecins me fichent la paix !

La deuxième raison, celle qui explique ma fuite, c'est que je ne veux pas devenir un poids pour vous. Si j'étais resté, ça se serait produit. Vous avez mieux à faire. Tous autant que vous êtes.

La troisième raison tient plus à une histoire de fierté et d'ego. Est-ce qu'elle est

moins louable ? Je ne sais pas. Mais voilà, je ne veux pas ternir l'image que vous avez de moi. Je préfère partir (égoïstement sans doute) en vous laissant une image de moi telle que je l'imagine : jeune, beau, musclé, plein d'avenir, dynamique, séduisant… (riez, oui…)

Je ne veux pas devenir sénile, délirant, je ne veux pas qu'on m'aide à me rappeler mon nom, qu'on doive me réapprendre à lacer mes chaussures ou à faire cuire un œuf. Je ne veux pas que la dernière image que vous ayez de moi soit celle d'un homme diminué et vulnérable (surtout le dernier point). J'ai ma fierté, comme tout le monde. Je préfère vivre mes derniers mois à l'abri de vos regards.

Une autre raison, plus sympathique celle-là, c'est que j'ai toujours voulu le faire, ce fameux voyage en pleine nature !!! Renaud, on se l'était juré ! Tu auras probablement le temps de le faire plus tard, avec Laëtitia et le morveux. Pour moi c'est maintenant ou jamais. C'est plutôt chouette de partir en réalisant un rêve ;)

Je n'ai pas voulu des adieux. Je suis lâche. Ça fait aussi partie de mes qualités.

C'est comme pour cette lettre : c'est plus facile qu'un coup de téléphone. Je ne sais pas si je vous appellerai un jour mais je vous écrirai, c'est sûr. En tout cas aussi longtemps que je me souviendrai de vous.

Je ferai l'effort de vous écrire des petites lettres individuelles à l'avenir. Mais soyez indulgents, j'ai besoin de temps pour sortir des mots. Ça viendra.

C'est maintenant le moment larmoyant où je dois vous dire que je vous aime, que vous n'avez pas à vous inquiéter pour moi et que je suis heureux. Hop, c'est fait ! Soyez patients, une prochaine lettre arrive très vite.

Je vous embrasse.

Émile

Il a l'impression de fuir une fois de plus, d'esquiver encore les adieux. Peu importe. Dans quelques mois il ne sera plus. Ceux qui resteront s'arrangeront avec leurs souvenirs pour s'inventer des adieux convenables et des raisons valables.

Joanne est assise en tailleur dans l'eau qui lui arrive au milieu du ventre. Elle a étendu leurs vêtements fraîchement lavés tout autour d'elle, sur des rochers. Elle tourne la tête vers lui en entendant ses pas sur les galets.

« Tu as fini ta lettre ? »

Il hausse les épaules. Il a toujours un air maussade.

« Oui.

— Tu vas la poster aujourd'hui ?

— Ou demain. Quand on ira faire des courses pour la randonnée. »

Le silence retombe. Il reste planté sur la rive, à danser d'un pied sur l'autre. Il est raide. Joanne promène ses mains à la surface de l'eau, produisant des clapotis.

« Tu es déçu ? » interroge-t-elle.

Il fronce les sourcils.

« Quoi ?

— Tu es déçu de ce que tu as écrit ?

— Oui… Un peu. »

Il esquisse un semblant de sourire.

« Ça se voit à ma tête ? »

Elle garde un visage inexpressif en répondant.

« Oui. Mais ce n'est pas grave, tu en écriras d'autres. »

Il ne répond pas tout de suite. Il la regarde promener ses mains à la surface de l'eau, se gratte la gorge.

« Oui mais… Je n'ai pas tout le temps pour ça. »

Joanne se tourne entièrement vers lui, cette fois. Elle ramène ses genoux contre sa poitrine, lève son visage pâle vers lui.

« Parce que tu vas mourir ? »

Elle a cette façon de demander d'une voix douce mais nette, sans s'embarrasser d'aucune gêne. Il aime bien ça. Il prend son temps pour s'asseoir sur un gros rocher, retirer ses chaussures, ses chaussettes et enfoncer ses pieds dans l'eau fraîche.

« Non. J'ai encore du temps avant que ça ne se produise… Enfin je crois… »

Il joue quelques secondes avec l'eau, du bout de ses doigts.

« Deux ans, dit-elle.

— C'est une estimation.

— Deux ans, c'est suffisant pour écrire une vraie lettre, non ? »

Elle le regarde avec sérieux et elle a l'air d'une vraie adulte, pas d'une petite fille perdue, comme il l'a cru les premiers jours.

« Ce n’est pas ça, le problème.

— Ce n’est pas le temps qu’il te reste… ?

— Non.

— C’est quoi ?

— C’est que je vais tout oublier. Peut-être dans six mois. Mais peut-être demain. Alors je ne sais pas vraiment si j’aurai une autre occasion de l’écrire, cette lettre. »

Joanne a une moue qui signifie qu’elle réfléchit.

« Oui. Dans ce cas… »

Elle continue de réfléchir en faisant des petits cercles avec ses mains, à la surface de l’eau.

« Dans ce cas, tu devrais écrire un peu tous les jours. Dès qu’il te vient une pensée… Quelque chose que tu aimerais dire. »

Il soupèse la question en faisant rouler des cailloux sous ses pieds, au fond de l’eau.

« Et envoyer ces fragments de lettre au fur et à mesure ? »

Joanne secoue la tête.

« Tu n’es pas obligé de les envoyer. Ce n’est pas obligé de ressembler à des lettres. »

Il fronce les sourcils sans comprendre. Elle poursuit :

« Ça peut être un petit carnet que tu… que tu rempliras de mots tout au long de ton voyage.

— De mots qui ne leur arriveront jamais ?

— Si. Le carnet leur reviendra.

— Et comment ? Quand j’aurai tout oublié de ma vie, j’aurai oublié le carnet, à qui il était destiné.

— Je pourrais leur envoyer, moi.

— Toi ?

— Oui. Tu me donneras une adresse et je m’engagerai à leur envoyer le carnet quand tu seras décédé. »

Il a une grimace incontrôlable. Il a du mal à l’entendre prononcer si clairement qu’il va mourir.

« Tu peux l’écrire pour toi ce carnet, ajoute-t-elle.

— Comment ça ?

— Tu as peur de tout oublier.

— Oui.

— Mais tu auras toutes ces choses, tous ces souvenirs consignés dans le carnet. Ça t’aidera à te rappeler quand tu… quand tu ne sauras plus qui tu es, ce que tu fais là… »

Cette conversation lui file le bourdon. C’est encore pire que tout à l’heure, quand il plongeait dans les souvenirs de Laura.

« Je n’ai pas très envie de parler de ça maintenant…

— D’accord. »

Elle replonge ses deux mains dans l’eau, jusqu’à faire disparaître ses avant-bras dans le courant. Elle ajoute de sa voix fluette :

« Tu me donneras simplement tes instructions…

— Pour ?

— Si je dois faire parvenir quelque chose à quelqu’un.

— Oh… oui. »

Le silence retombe. Émile sent la boule grossir dans sa gorge. Il aime que Joanne parle librement de ce qui va arriver, qu’elle ne s’en montre pas gênée. Pourtant, il est dérouté par la facilité avec laquelle elle le fait. C’est comme si la mort, sa mort, ne représentait pas grand-chose, juste une formalité en ce bas monde. C’est bien et c’est troublant à la fois.

Il a fui ses proches pour cette raison, pour se détacher de ça : les liens, l’attachement, la douleur du départ. C’est plus facile de mourir en présence d’une inconnue qui vous regarde avec indifférence, c’est plus facile de n’avoir plus rien à quoi se rattacher le moment venu. Mais c’est troublant.

Il se racle la gorge.

« En parlant d’instructions… »

Joanne a l’air surprise d’entendre sa voix. Elle a dû replonger dans ses pensées, loin, bien loin du ruisseau, de son amnésie et de sa mort à venir.

« Il arrivera sans doute un moment où je ne serai plus vraiment là, où je réclamerai à rentrer à la maison. »

Elle hoche la tête avec gravité.

« Je veux que… je ne veux pas que tu me ramènes. Quoi que je fasse… même si je supplie. Je ne veux pas qu'ils me voient comme ça. »

Elle ne demande pas d'explications, de raisons à cela, elle n'exprime pas de surprise ou d'étonnement, elle n'émet aucun jugement, elle se contente de hocher la tête. Elle est là pour recevoir des instructions et veiller à ce qu'elles soient respectées. Rien de plus. C'est leur contrat tacite.

« D'accord. »

Il déglutit avec difficulté. C'est un bon point de réglé. Demain il postera sa lettre. Peut-être qu'il achètera ce carnet. Il verra.

Joanne a fait une sieste tout l'après-midi. Elle est encore pâle mais elle dit que le mal de tête est passé. En se levant, elle le trouve immobile, face à sa lettre.

« Tu la relis ? »

Il secoue la tête.

« Non. Je réfléchissais à cette idée de carnet. »

Elle ne demande pas s'il a décidé d'en acheter un. Elle pose une question totalement différente qui le prend de court :

« Comment ils vont te répondre ? »

Il reste muet, ouvrant et refermant la bouche en silence.

« Ils n'ont pas d'adresse où t'écrire… ajoute Joanne.

— Non. Mais…

— Mais ?

— Je me débrouillerai. »

Ça ne veut absolument rien dire. Ça veut juste dire qu'il n'a jamais envisagé de recevoir une réponse de leur part. Il secoue la tête pour chasser l'hébétement qui le gagne.

« On ne devait pas remplir le réservoir d'eau ?

— Si.

— Alors viens, on va s'en occuper. »

Joanne est allée se coucher tôt. La morosité n'a pas quitté Émile. C'est encore pire maintenant qu'il fait nuit et que Joanne dort. Le parking est vide. Ils sont les seuls ici, on dirait. Il est allé chercher le carton dans le placard mural, celui qui contient toutes les photos. Depuis cet après-midi, il repense à la remarque de Joanne sur sa lettre. *Comment ils vont te répondre ?* Il se demande pourquoi il n'y a pas pensé, pourquoi il n'a jamais envisagé de recevoir de réponses de leur part. Est-ce qu'il refuse d'en avoir ? Est-ce qu'il a peur de renoncer et de rentrer à Roanne s'il en reçoit ? Est-ce qu'il se sent déjà trop loin d'eux, de la vie, pour vouloir rester en contact ?

Il ouvre l'un des albums, contenus dans le carton, au hasard. L'écriture de sa mère couvre toutes les pages. Sur le premier cliché, on la voit, justement, enceinte jusqu'aux yeux. En légende est inscrit : *en attendant bébé.* Une fleur a été dessinée à côté de la photo, sans doute par Marjorie. C'est donc lui que sa mère attend sur ce cliché. Quelques mots ont été couchés en bas de page. *13 mars : les prénoms ont été choisis. Émilie si c'est une fille. Émile si c'est un garçon. Papa devient nerveux. Marjorie trépigne. Il n'y a que maman qui reste calme.*

Il laisse son doigt se promener sur la page. Il se demande comment il aurait réagi lui, si Laura avait porté un bébé. Est-ce qu'il aurait trépigné ? Est-ce qu'il se serait montré nerveux ? Ou est-ce qu'il ne l'avait jamais vraiment envisagé ? Tout ce qu'il voulait, c'était que Laura reste et qu'elle soit comblée. Le bébé n'était qu'un plan. Un vulgaire instrument. Il tourne la page avec un arrière-goût amer dans la bouche. Elle a raison, il a été le pire des égoïstes. Tout ce qu'il voulait, c'était l'empêcher de partir.

Les premiers clichés de lui, bébé. On le voit à la maternité. On y voit ses parents rayonnants, Marjorie qui est haute comme trois pommes, penchée au-dessus de lui, intriguée. Elle avait quatre ans quand il est né.

Il passe les pages plus vite et change d'album. Son album de naissance n'est pas des plus amusants. On le voit rouge et joufflu dans toutes les postures possibles. Le suivant lui fait faire un bond de six ans en avant. Il est écolier, les cheveux brun foncé. Il joue au basket, il fait du skate. Il recueille un oiseau dans un buisson. Il n'y a plus autant de commentaires autour des

photos. Marjorie a dix ans sur les clichés. Elle a de longs cheveux bruns ondulés, des taches de rousseur. Elle est toujours là, à lui tenir la main, à vouloir lui porter son sac. Il se rappelle que ça l'a agacé, quand il a grandi. Elle était toujours sur son dos. Il la trouvait trop collante. Pourtant, pendant de longues années, il ne s'en est pas plaint. Il avait une deuxième maman à la maison. Elle le prenait un peu trop pour son poupon mais c'était agréable. Elle lui passait tout, elle cédait à tous ses caprices, elle le couvrait. Vers dix ans, onze peut-être, il en a eu assez. Il se rappelle des gamins dans le quartier. *Marjorie et Émile sont amoureux.* Les « Ouuuh » qui résonnaient chaque fois qu'elle le prenait par la main. Renaud ne disait rien mais tous les autres se moquaient. Tantôt elle était « son amoureuse » tantôt il était « le gros bébé à sa maman Marjorie ». Marjorie s'en moquait. Elle l'exhibait fièrement devant ses copines. « Voici mon petit frère. » Elle l'asseyait sur ses genoux, et lui mourait de honte car il ne savait comment se comporter avec tous les regards braqués sur lui. Il avait décidé de s'en débarrasser, elle était trop collante et il en avait marre des moqueries débiles.

Il se rappelle que ça avait été violent. Il la repoussait sans ménagement, partait vite sans elle, à la sortie de l'école. Elle ne comprenait pas. Elle essayait encore de recoller les morceaux. Alors il avait été plus méchant. Il lui avait dit qu'elle était moche et grosse, devant toutes ses amies. Ce soir-là il l'avait fait pleurer. Il l'avait entendue dans la cuisine, le soir.

« Maman… Je crois qu'Émile ne m'aime plus. »

Il se rappelle bien ce que sa mère avait répondu.

« Mais non. Il devient un vrai petit garçon. Il a besoin d'indépendance.

— Mais pourquoi ?

— Il doit apprendre à se débrouiller tout seul. Ça ne veut pas dire qu'il ne t'aime plus.

— Non ?

— Non. Dans quelques années il reviendra de lui-même vers toi. Tu verras. »

Il sait qu'il a beaucoup fait souffrir Marjorie. Il se rappelle qu'après ça, ils avaient connu une longue période où ils étaient redevenus un peu des

inconnus l’un pour l’autre. Marjo avait quatorze, quinze, seize ans. Elle sortait avec des amis. Il l’avait vue avec un garçon, un jour. Ils s’embrassaient avec la langue. Ça lui avait donné un haut-le-cœur. Elle avait eu besoin d’indépendance elle aussi. Son petit monde s’était mis à tourner autour d’elle, de ses amies et des boutonneux qui lui tournaient autour. Elle se disputait beaucoup avec les parents, il se souvient. Son père élevait la voix. Elle claquait les portes. Lui, il l’observait comme un spécimen étrange. Il ne reconnaissait plus la grande sœur qu’il avait connue, si douce, si attentionnée. Elle avait des boutons sur le visage, des trucs étranges qui poussaient sur sa poitrine. Il s’en moquait avec ses copains. Ils disaient « beurk des bouts de gras ». Ils savaient pertinemment ce qui arrivait à Marjorie mais ils préféraient jouer les idiots. Ça le fait sourire en y repensant.

Il continue de tourner les pages. Ici Marjorie tient fièrement entre ses mains son diplôme. Elle a vingt ans. Elle vient de décrocher un BTS dans le secteur bancaire. On a obligé Émile à poser à côté d’elle. Il a seize ans et il porte un tee-shirt noir beaucoup trop large. C’est à cette époque qu’il a recommencé à regarder Marjorie différemment. Elle avait fini sa mauvaise période. Elle avait quitté la maison pour les études et elle était de nouveau la grande sœur calme et douce qu’il avait connue. Les années avaient filé à toute vitesse. Marjorie s’était mariée, était tombée enceinte des jumeaux… Émile continue de faire défiler les pages. Marjorie en robe blanche. Bastien avec un nœud papillon. Marjorie enceinte. Il est en photo avec les jumeaux, là. C’est lorsque Laura est partie et qu’il est tombé au fond du gouffre que Marjorie a repris son rôle de maman. Elle a recommencé à le materner mais avec une certaine distance, sans l’innocence de leurs premières années. Elle est maman aujourd’hui. Elle ne l’aime plus de manière inconditionnelle, ce sont ses enfants qui remplissent sa vie maintenant. Il ne sait pas s’il en est peiné. Il songe que c’est normal, que c’est dans l’ordre des choses. Il n’a pas vu passer toutes ces années. Il a vingt-six ans. Dans deux ans il ne sera plus. Comment peut-on perdre pied aussi vite, dans sa vie ? Il referme l’album. C’est suffisant pour ce soir. Il se sent épuisé. Il se lève, étouffe un bâillement en passant devant la banquette où Joanne a désormais établi son campement,

puis il grimpe à l’échelle en corde en songeant encore un peu à Marjorie. Il lui écrira une lettre. Demain, ou dans deux semaines, ou dans six mois, mais il le fera.

7

« Deux cent quatre-vingts euros, s’il vous plaît. »

Ils tendent leurs cartes bleues en même temps. Émile repousse celle de Joanne.

« Je paie pour ça. »

Ils ont roulé toute la matinée pour trouver un magasin spécialisé dans le sport et les équipements de randonnée. Quand ils ont enfin pu se garer, le soleil tapait déjà fort. Un vendeur les a guidés à travers les rayons, avec sérieux et enthousiasme. Il a répété plusieurs fois que leur expédition allait être « sensass’ ». Maintenant ils sont à la caisse et ils en ont pour une petite fortune de matériel.

« J’ai pas mal d’argent, tu sais, dit Joanne alors qu’ils sortent de la boutique, les bras chargés de sacs.

— Ne t’en fais pas.

— J’avais ce logement de fonction… Et j’ai des économies.

— Eh bien moi, je dois vider mon compte en banque et mon livret A avant de mourir alors… »

Il ne s’attend pas à la voir sourire, pourtant c’est ce qu’elle fait. Elle déclare même :

« D’accord. Mais laisse-moi payer la prochaine fois. »

Ils se dirigent vers le camping-car. Joanne s’arrête soudain :

« Tu peux m’attendre ? J’en ai pour dix minutes, pas plus. »

Elle lui désigne le centre commercial qui jouxte le magasin de sport.

« Tu as des courses à faire ? » demande-t-il, surpris.

Ils ont acheté de la nourriture déshydratée dans le magasin de sport, ainsi

que des barres protéinées. Ils ne devraient manquer de rien.

« Oui, une ou deux bricoles. Je reviens vite. »

Il songe qu'il s'agit sans doute de trucs de filles. Il a presque oublié comment c'était, le quotidien avec une fille.

« Il y a une boîte aux lettres dans l'entrée. Tu veux que je poste ta lettre ? »

Il hoche la tête. L'enveloppe est prête. Il a noté l'adresse ce matin et collé un timbre. Il cherche le courrier dans son sac à dos et le lui tend.

« À tout de suite. »

Il grimpe dans le camping-car et ouvre la grande carte des Pyrénées. Ils vont prendre le chemin des Muletiers, comme Chloé l'a conseillé. Il part d'Artigues. Ils stationneront de nouveau le camping-car sur le parking près du ruisseau. C'est un endroit assez tranquille. Il ne devrait pas y avoir de problèmes de vol… Du bout des doigts, il suit le sentier qu'ils emprunteront à pied. Il devrait le surligner au feutre. Si jamais il a un trou de mémoire… Il songe qu'il devrait systématiquement informer Joanne des itinéraires qu'il compte emprunter désormais… Ça lui ferait une seconde sécurité si sa mémoire déraille.

Il a replié la carte et attaché sa ceinture de sécurité quand Joanne revient. Elle porte un petit sac transparent dans lequel il croit apercevoir un livre. Il n'ose pas la questionner sur ce qu'elle a acheté mais elle voit bien qu'il jette des regards intrigués à son sac alors elle en extirpe le contenu.

« Qu'est-ce que c'est… ? »

Mais il comprend avant même qu'elle ne réponde. Il s'agit de deux petits carnets à la reliure noire.

« Moi aussi je vais en écrire un », dit-elle.

Elle sort deux beaux stylos du sac. Des stylos à bille en résine noire et à la pointe argentée.

« Oh. »

Il ne sait que dire d'autre. Joanne remet les carnets et les stylos dans le sachet plastique qu'elle dépose à ses pieds puis elle boucle sa ceinture.

« On va se charger avec ça en randonnée ? »

Elle a un haussement d'épaules. Il se racle la gorge et ajoute d'un ton plus aimable :

« Merci pour… le carnet. »

Mais elle a déjà le nez collé contre la vitre et le regard au loin.

Ils marchent depuis près de deux heures. Il a perdu la notion du temps. Il se demande si sa mémoire n'a pas déraillé un court instant car il se rappelle le retour en camping-car au parking, près du ruisseau, la préparation des sacs de randonnée (cela pesait sacrément lourd, il s'est demandé comment Joanne allait porter le sien) puis le repas rapidement avalé : un plat de pâtes. Après ça ils se sont rendus à pied jusqu'au virage indiqué sur le guide de randonnée, virage qui constitue le départ de la randonnée. Un panneau jaune indiquait « pic du Midi par le sentier des Muletiers, 2 872 m, 4 h 30 ». Ils ont pris le sentier qui montait le long de la cascade d'Arizes. Un quart d'heure plus tard, ils étaient aux cabanes de Tramezaîgues, de vieilles bicoques en pierre. De là on apercevait déjà le pic du Midi de Bigorre. Joanne s'est émerveillée. Après ça il ne sait plus ce qui s'est passé. Ils ont suivi le sentier et les panneaux. Lui marchait devant, se protégeant du soleil qui tapait, en mettant sa main en visière. Elle restait à l'arrière. Il lui a demandé si c'était parce que son sac était lourd mais elle a répondu que non, qu'elle aimait bien marcher seule. Elle avait son chapeau noir et ses bâtons de randonnée que le vendeur avait réussi à lui vendre. Émile n'en avait pas voulu.

Il a perdu le fil après les cabanes de Tramezaîgues. Tout ce qu'il sait, c'est qu'ils marchent depuis deux heures, qu'il fait une chaleur de dingue et qu'il y a des vaches autour d'eux qui se reposent dans l'herbe.

Il s'asseoit sur un rocher pour attendre Joanne.

« On fait une pause ?

— Je meurs de soif. »

Ils sortent les gourdes. Joanne a le front trempé de sueur. Elle porte encore un bermuda noir et un de ses éternels débardeurs noirs. Il a failli lui dire, tout à l'heure, que ça n'était pas une bonne idée, le noir, mais il s'est ravisé. Elle a ses chaussures de randonnée toutes neuves aux pieds. Ils boivent longuement,

par petites gorgées, s’épongent le front. Ils reprennent leur souffle tout doucement.

« C’est quoi là-bas ? » demande Joanne.

Elle désigne une cabane en pierre dont il ne reste que des ruines. Émile hausse les épaules. Rien n’est écrit à ce propos dans son guide.

« C’est joli », déclare-t-elle.

Ils ont encore plus de deux heures de marche et il est déjà dix-sept heures. Il songe qu’ils ne sont pas partis suffisamment tôt. Joanne est bavarde aujourd’hui. Elle pose une nouvelle question, en faisant rouler des cailloux du bout de sa chaussure :

« Pourquoi on appelle ça le chemin des Muletiers ? »

Il range sa gourde dans son sac à dos avant de répondre.

« Il y a un observatoire astronomique tout là-haut, sur le pic du Midi. Au moment de sa construction, les fondateurs faisaient acheminer les vivres et les matériaux de construction par ce sentier, celui qu’on prend aujourd’hui. Les hommes qui portaient étaient payés au poids. Ils avaient jusqu’à quarante kilos sur le dos. »

Le visage de Joanne ne laisse transparaître qu’un soupçon d’étonnement, un faible soubresaut au niveau de son sourcil gauche.

« Ils faisaient le chemin dans la neige, en plein hiver. Le trajet pouvait durer jusqu’à douze heures. Pas mal sont morts dans les avalanches. »

Il se relève avec des mouvements lents et une grimace de douleur. Il commence à avoir des ampoules aux pieds.

« On y retourne ?

— Oui. »

Il a l’impression qu’ils croisent des gens sur leur ascension mais il n’en est pas sûr car il est plongé dans ses pensées. Il croit comprendre ce que veut dire Joanne quand elle déclare qu’elle préfère marcher seule, et même quand elle s’isole pour méditer dans un champ. On se retrouve plongé en soi, on n’est plus vraiment conscient de ce qui se passe autour. L’effort physique permet au mental de totalement lâcher prise. Les pensées se succèdent en tourbillon,

mais un tourbillon calme et serein. À certains moments on est à peine conscients qu'on pense. Il y a des souvenirs qui remontent tout doucement, qui s'imposent sans provoquer d'émotions douloureuses. On les regarde avec une certaine distance et avec bienveillance.

Il y a ce coup de téléphone qui revient. Cet appel nocturne qu'il avait passé à Laura, alors qu'elle venait juste de rentrer chez sa mère, alors qu'elle n'avait pas encore déménagé ses affaires de leur appartement. Il était deux heures du matin quand il l'avait appelée. Elle semblait irritée mais elle faisait des efforts pour rester polie.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle avait eu la gentillesse de ne pas ajouter « encore ».

Pourquoi il l'appelait ? Pourquoi il ne lui fichait pas la paix ? Il voulait des explications. Et puis il ne voulait pas de ses explications. Elles ne lui convenaient jamais. Il l'avait traitée de menteuse, de sale menteuse même, à cause de la pilule. Elle avait fini par exploser :

« Le bébé, le bébé, mais tu remets toujours tout sur le bébé ! Oui j'en voulais et toi non. Oui on s'est loupés dans le timing. Mais ce n'est pas juste ça, Émile ! »

Il lui avait sauté à la gorge.

« Ah ! Ce n'est pas juste ça ? Il y avait une autre raison, on y vient ! Il y avait quelqu'un d'autre ! Il y a quelqu'un d'autre, j'en suis sûr ! »

Un long blanc avait suivi, puis elle avait parlé d'une voix parfaitement claire et détachée, comme si plus rien de tout cela ne la touchait plus :

« Ce n'est pas juste le projet bébé qui a merdé. C'est toi tout entier.

— Ah, c'est le moment où tu vas être désagréable ?

— Non mais tu t'es vu, Émile ? Tu es là, tu es toujours là. Tu n'avances pas. Tu es le même qu'à la fac, à tout prendre à la légère. Tu n'as pas bougé d'un millimètre. Tu attends que les choses arrivent. Tu n'as pas envie de grandir, d'évoluer. Tu te contentes d'un rien. Ta petite existence, Renaud, tes potes… »

Il avait beuglé dans le combiné :

« Et toi, tu vaux mieux ? Tes soirées minables avec tes copines idiotes ! »

Elle ne l'avait même pas entendu. Elle avait poursuivi :

« Si je ne t'avais pas trouvé ce travail chez *mon* ami, tu serais encore là à attendre qu'un poste te tombe du ciel !

— Quelle riche idée hein ! Un job de merde dans une start-up de merde !

— Oui ! C'est exactement ça ! Un job de merde dans une start-up de merde ! Pour un mec de merde qui reste dans sa vie de merde ! »

Il avait cru s'étrangler et il avait hurlé de toutes ses forces :

« Va te faire voir !

— Non mais tu as raison ! C'est tout toi, ça ! Ce job t'emmerde et pourtant tu restes… Tu ne fais rien pour faire changer les choses. Tu te contentes de ta petite existence sans voir plus loin que le bout de ton nez ! »

Il lui avait raccroché au nez pour ne pas l'insulter. Après ça, elle avait déclaré qu'il n'y avait plus lieu de s'expliquer. Il y avait eu suffisamment d'explications. Il l'avait revue une seule fois, le jour du déménagement, avant qu'elle ne file chez le coiffeur. Elle avait semblé soulagée de le laisser derrière.

« C'est l'observatoire ?

— Hein ? »

La petite voix essoufflée de Joanne répète :

« C'est l'observatoire ? »

Elle pointe du doigt les infrastructures en ferraille, qu'on aperçoit, là-haut.

« Oui. Ça doit être ça. »

Il la laisse le rattraper. Elle est essoufflée mais elle tient bon, avec son énorme sac sur le dos.

« Tu as raison, c'est sympa de marcher seul, confie-t-il lorsqu'elle le rejoint.

— Oui.

— C'est… Ça fait remonter plein de choses. »

Il se demande si c'est pareil pour elle, si elle entend la voix de Léon quand elle marche. Il la voit hocher la tête et lever son visage vers lui. Elle prononce cette phrase étrange d'une voix étrange :

« *Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux.* »

Il fronce les sourcils, se sentant un peu idiot.

« Pardon ? »

Elle relève son chapeau, qui lui tombe sur le front.

« C'est de Proust. »

Il se sent bête. Elle doit lire beaucoup plus que lui.

« Tu veux que je te la répète ? »

Elle a comme un demi-sourire sur les lèvres. Il hoche la tête.

« Oui… Vas-y…

— Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux.

— Ce qu'il veut dire, c'est que… ? »

Il hésite. Il a peur de passer encore pour un idiot.

« Ce qui veut dire que ce voyage qu'on fait, toi et moi, c'est avant tout un voyage intérieur… Une introspection. »

Elle marche d'un pas vif maintenant, elle regarde droit devant elle.

« Oui », lâche-t-il.

Il a la bouche un peu sèche.

« Pour voir les choses avec un nouveau regard ? »

Il cherche son approbation. Mais elle conserve un visage inexpressif quand elle parle :

« Comme tu l'as dit, il y a toutes ces choses qui remontent mais là, on les voit différemment, avec de nouveaux yeux. »

Elle vient de lui faire une confidence. Elle sait pourquoi il marche et elle marche pour la même raison. Elle vient chercher des réponses, des explications. Sans doute par rapport à Léon. Elle espère revenir auprès de lui avec un regard neuf. C'est ce qu'elle vient de lui confier à demi-mot… Enfin il croit…

Elle se tourne de nouveau vers lui. Elle a la respiration saccadée, à cause de l'effort. Son chapeau est retombé sur son front. Il n'aperçoit que le bas de son visage.

« Il y en a une autre que j’aime beaucoup. »

Il hoche la tête pour l’encourager à continuer.

« *Le plus grand voyageur est celui qui a su faire une fois le tour de lui-même*. C’est de Confucius. »

Il voit sa bouche esquisser un sourire. Bon Dieu, ça doit être le troisième en trois jours ! Pour la première fois il croit comprendre ce qui a pu rendre Léon totalement dingue de cette drôle de fille. Il croit le discerner, le toucher du bout des doigts, mais c’est encore fragile et volatil. C’est assez flou. Elle redresse son chapeau et ajoute, avec ce qu’il perçoit comme de la malice :

« Cela pourrait être la première phrase de ton carnet. »

Il ne peut s’empêcher de lui sourire avec une pointe de tendresse.

« Tu as raison. Ça ferait une belle première phrase. »

Les panoramas sont à couper le souffle. Ils sont bien forcés de sortir de leurs méditations respectives. Le guide à la main, Émile désigne à Joanne le pic de Néouvielle qu’on aperçoit au loin, le col de Sencours, qu’ils ont passé quelques minutes plus tôt, le lac de l’Oncet, plus bas, d’un beau bleu sombre. Ils arrivent bientôt à une vieille et grande bicoque de pierre, aux volets rouge marronâtre et au toit étrange, en arrondi. Un panneau indique « L’hôtellerie des Laquets ». Un couple s’est arrêté non loin d’eux, et l’homme explique à sa compagne :

« Ça, tu vois, c’était un refuge pour les travailleurs qui faisaient les allers et retours avec les matériaux, pour installer l’observatoire.

— Mais il est abandonné, non ?

— Oui. Depuis les années 2000. Le téléphérique a été construit et ce chemin a été abandonné. Le refuge a fermé. Mais il y a un projet de réhabilitation en cours. Ils veulent le restaurer.

— Oh ! »

Le couple repart tranquillement, au rythme des bâtons de randonnée qui martèlent le sol. Joanne a les yeux plissés.

« On y retourne ? demande Émile. Le sommet est à quatre cents mètres maintenant. On y sera vite. »

Mais Joanne ne bouge pas. Elle fait quelques pas en direction du bâtiment abandonné.

« On dirait que la porte est ouverte. »

Elle a piqué sa curiosité. Il la suit, plissant les yeux à son tour. Effectivement, la porte est entrouverte, laissant passer à l'intérieur des brindilles portées par le vent.

« Tu crois qu'on… »

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase, Joanne pousse déjà la porte qui s'ouvre sans difficultés. Elle passe sa tête par l'entrebâillement. Elle s'y engouffre et Émile la suit. Ce qu'il perçoit d'abord, c'est la fraîcheur du lieu et l'odeur légère de renfermé et de poussière. Ensuite il distingue ce qui l'entoure, dans la semi-obscurité. Face à eux se dresse un comptoir sur lequel traîne encore un tarif de glaces. Les murs sont décrépis, le sol est jonché de gravats. Cependant, le lieu doit encore être occupé de temps en temps par des randonneurs car des traces de pas mènent aux autres pièces.

« On va voir ? » demande Joanne dans un murmure.

Il acquiesce. Il a toujours rêvé de se retrouver dans une bâtisse abandonnée. Il pourrait presque sentir l'excitation mêlée d'appréhension, au creux de son estomac, comme quand il était enfant. Les gravats crissent sous leurs pas. Joanne pose un pied sur l'escalier de bois, au bout de l'ancienne réception.

« On commence par visiter le haut ? »

Elle monte une marche, puis une deuxième. Le bois grince mais le bruit n'est pas trop menaçant.

« Ce doit être les chambres. »

Il la suit dans les escaliers. Ils se retrouvent dans un long couloir sombre un peu inquiétant. Des portes fermées s'alignent de part et d'autre du corridor. Joanne en pousse une. Ici aussi ça sent le renfermé et l'humidité. C'est un ancien dortoir. Les armatures en fer des lits sont toujours là, un peu rouillées. Sur l'une d'elles trône encore un matelas jauni. Sur le rebord d'une fenêtre, un oreiller a été abandonné, ainsi qu'une bouteille de vin rouge.

« Je crois que des gens viennent encore ici de temps en temps…

— Oui.

— On pourrait y passer la nuit. »

Joanne n’a pas l’air vraiment emballée par l’idée.

« Mmh, fait-elle. Je ne sais pas. »

Ils parcourent les autres pièces. Ce sont tous des dortoirs décrépis. Dans l’un d’eux traîne encore une vieille chaussure de randonnée. Les rares matelas restant puent l’humidité. Ils redescendent. En bas, dans l’ancienne cuisine, une gazinière survit au temps, la porte du four béante. Un réchaud à gaz a été abandonné sur les plaques. Une table bancale accueille encore une vieille casserole et des fourchettes. Ils se retrouvent bientôt dans le hall, à côté du comptoir. Joanne a un froncement de nez.

« Je préfère dormir à l’air libre, sous la tente. »

Ça doit définitivement être son truc, quand elle n’est pas emballée, ce froncement de nez.

« Pas de souci. »

Dehors ils se retrouvent agressés par le soleil et la chaleur.

« Allez, on y est presque. »

Ils reprennent leur chemin. Le sommet est proche et pourtant, il semble ne jamais arriver. Le col de Laquet leur offre une magnifique vue sur la plaine et la ville de Tarbes. La piste s’arrête ici. Ils doivent continuer dans la pierraille. De ce côté-ci, on ne voit même plus l’observatoire, ou seulement par moments. Ils croisent les rails du monte-charge de l’époque. Ils doivent parfois les enjamber. La pente est drue. Joanne est obligée de s’arrêter plusieurs fois pour reprendre son souffle mais elle ne se plaint pas, elle ne dit rien.

Enfin ils posent un pied sur l’esplanade en béton. L’observatoire est là devant eux, avec ses coupoles. Ils ne sont pas seuls. Loin de là. Ça grouille. Des centaines de randonneurs sont là, assis aux terrasses des restaurants ou debout, autour des tables d’orientation, contre les rambardes, photographiant les sommets. D’autres arrivent encore en masse, descendant des télécabines. Des panneaux indiquent l’observatoire astronomique, les coupoles, le musée, l’hôtel, la station de radiodiffusion. Émile se sent un peu étourdi par tout ce

mouvement, toute cette foule.

« Tu veux visiter ces trucs ? » demande-t-il à Joanne.

Il est soulagé de la voir secouer la tête.

« Non. On peut juste profiter de la vue. »

Ils s'approchent des rambardes. Émile sort son guide pour pouvoir reconnaître les différents sommets qui s'étendent devant eux. Des bouts de phrase leur parviennent, de ça, de là :

« … l'observatoire le plus haut d'Europe. »

« On est à 2 877 mètres… »

« Là-bas… le mont Perdu. »

Ils se perdent dans leur contemplation. Ils font le tour de l'observatoire pour s'imprégner de chaque parcelle de ce panorama. Ils sont épuisés. Ils finissent par s'asseoir à même le sol sur la terrasse de Baillaud, face au pic de Néouvielle.

« Il faudra redescendre… On ne peut pas passer la nuit ici… Ils vont fermer la terrasse. »

Ça fait presque une heure qu'ils sont là-haut. Le soleil décline. Les cris des touristes se font de plus en plus diffus. Il va falloir sérieusement qu'ils installent leur campement pour la nuit. Cependant, aucun des deux ne trouve la force de se lever.

« Tu veux que je te prenne ton sac ? »

Joanne secoue la tête. Émile prend son courage à deux mains et se relève avec des gestes lents et une grimace de douleur. Tout son corps hurle.

« On va redescendre un peu pour dormir ? demande Joanne en le regardant se mettre debout.

— Oui… On trouvera un endroit plat pour planter la tente. »

Il lui tend la main pour l'aider à se relever. Elle soupire et obtempère.

« Il y avait ces ruines d'une cabane en pierre… tu te rappelles ?

— Oui. Quand on s'est arrêtés pour boire ? »

Elle acquiesce.

« On serait bien pour dormir. Pour planter la tente.

— Au milieu des ruines ?

— Oui… C'était à l'abri du vent… »

Il réfléchit, essaie de se souvenir la distance qu'ils ont parcourue depuis ces ruines.

« C'était à plus d'une heure d'ici. Presque deux.

— Ah.

— On peut le tenter si tu as encore quelques forces… »

Elle hésite. C'est vrai qu'elles étaient belles, ces ruines perdues au milieu de la montagne…

« Tu sais quoi ? dit-il avec un sursaut d'énergie. On va le faire. On va s'arrêter remplir nos gourdes à l'hôtellerie abandonnée. On mangera quelques abricots secs. Ça nous redonnera de l'énergie pour aller jusqu'aux ruines. »

Elle a l'air heureuse, même si elle ne sourit pas. Ça se voit à la façon dont elle hoche la tête et dont elle accélère le pas.

Ils sont rapidement à l'hôtellerie du Laquet. Par chance, le réseau d'eau est encore fonctionnel et ils peuvent remplir leurs gourdes. Ils mangent leurs abricots secs sur le perron du refuge, sans s'asseoir, de peur de ne plus pouvoir se relever.

Au fur et à mesure que le jour décline, ils pressent davantage le pas. Ils ne croisent plus grand-monde. L'heure est tardive même pour des randonneurs aguerris. Les membres se font lourds. Les esprits s'évadent.

« Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? »

Renaud avait un visage inquiet. Émile l'avait appelé en pleine journée, pendant le travail, pour lui asséner :

« Laura me quitte. »

Il avait abandonné son cabinet d'orthophoniste le plus tôt qu'il avait pu. Il avait couru chez Émile et Laura. Émile avait ouvert, les yeux rougis, l'air hagard. Renaud avait demandé :

« Elle est là ? »

Émile avait secoué la tête.

« Non, elle est partie chez sa mère. »

Ce que Renaud ne savait pas, c'était que Laura était déjà partie depuis une semaine mais qu'Émile n'avait pas eu le courage de le dire à quiconque. Il s'était contenté de faire le mort, attendant que quelque chose ne se produise.

« Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? » avait répété Renaud, plusieurs fois, avant qu'Émile ne puisse répondre.

Ils s'étaient tous les deux installés dans le canapé du salon. Émile n'avait pas pu répondre tout de suite car il ne voulait pas évoquer cette histoire de bébé. Il ne voulait pas avouer à Renaud qu'il avait pris ça à la légère, qu'il avait tout fait foirer en ignorant Laura et ses demandes, qu'il s'était réveillé quand il était trop tard, quand il avait senti qu'il la perdait. Il ne voulait pas avouer qu'il avait été le pire des goujats.

« Je ne comprends pas… Vous étiez bien tous les deux… »

Renaud essayait d'avoir des mots gentils. Émile essayait de formuler une phrase.

« Elle a dit que… qu'on n'était plus en phase. »

Renaud avait froncé les sourcils.

« Plus en phase… ?

— Oui.

— Elle s'est sentie en décalage ?

— Je crois. Elle a dit quelque chose à propos du fait que je n'avais pas évolué pendant toutes ces années. »

Le silence était retombé. Renaud avait un air peiné. Il semblait réfléchir, il cherchait ses mots. Il avait parlé lentement, comme s'il s'adressait à un tout petit enfant.

« C'est… C'est terrible mais… Ça arrive, tu sais… Vous vous êtes connus jeunes. Vous n'étiez que deux étudiants…

— Comme Laëtitia et toi… »

Renaud avait ignoré sa dernière phrase.

« C'est fréquent qu'on évolue différemment dans un couple, quand on se connaît si jeunes. »

Émile avait insisté :

« Laëtitia et toi aussi, vous vous êtes connus jeunes… et pourtant elle est toujours là. Vous êtes heureux. »

Renaud avait dit avec tristesse :

« Ce n'est pas pareil… »

Émile s'était un peu énervé :

« En quoi ce n'est pas pareil ?

— C'est… »

Renaud avait mis des plombes à formuler sa phrase :

« Laëtitia est… comment dire… plus facile à contenter… dans le sens où… elle n'a pas besoin de mille trucs pour être heureuse. La stabilité et la simplicité la comblent. »

Émile avait froncé les sourcils.

« Je ne comprends pas.

— Elle a toujours été comme ça, Laura. Elle a toujours eu un tempérament de feu. Elle ne tient pas en place, elle a ce côté impulsif. Il lui faut toujours plus, toujours du changement, de la nouveauté.

— Et… ?

— Et elle ne se serait pas contentée d'une relation calme et équilibrée comme Laëtitia le fait. »

La discussion était douloureuse. Émile faisait son possible pour repousser toute marque d'émotion, de faiblesse. Renaud semblait aussi effondré que lui.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Que je n'aurais jamais pu la combler ?

— Non… Ce n'est pas toi, vieux. Je suis sûr que tu as été parfait. Je crois que… toi ou quelqu'un d'autre… c'est une fille qui s'ennuie vite, qui ne supporte pas la stabilité… »

Il y avait eu un temps de silence lourd. Émile avait parlé avec des tremblements dans la voix, que Renaud avait feint d'ignorer :

« Pendant un temps elle aimait bien le calme, notre petite vie à l'appartement. Ça lui convenait.

— Oui… pendant un temps. »

Ils s'étaient mis à fixer les images de la télévision, en sourdine. Une publicité pour du jambon.

« Tu crois que c'était inévitable ? Qu'elle aurait de toute façon fini par péter un câble et partir ?

— Je ne sais pas trop… »

Renaud s'était tourné vers lui avec cet élan de sincérité et d'admiration dans le regard.

« Je n'aurais jamais pu sortir avec ce genre de fille. Laëtitia, elle… Je me sens rassuré avec elle. Mais les filles comme Laura, elles font bien trop peur. Je ne me serais jamais senti à la hauteur. »

Émile avait dégluti.

« Oui… »

Il n'avait rien su répondre d'autre.

Les ruines sont en vue. Joanne court presque. Elle fait tomber son sac à dos devant les pierres et se penche en avant, les mains sur les genoux pour reprendre son souffle.

Il a bien cru qu'ils n'y arriveraient jamais. Devant eux, le soleil se couche tout doucement. Il ne fera pas nuit avant une heure mais le ciel s'auréole déjà de notes orangées et roses. Les vieilles pierres de l'ancienne cabane prennent des teintes dorées. C'est beau. C'est même à couper le souffle. Au loin, les vaches se sont regroupées pour la nuit. Elles sont couchées presque les unes sur les autres, en petits tas sur l'herbe.

Joanne fait le tour des ruines, entre dans ce qui reste de cabane. Il n'y a plus de toit. Les murs tiennent bon mais par endroit, ils se sont totalement écroulés. La porte et les fenêtres ne sont plus que des trous béants. Le sol bétonné et bien plat sera parfait pour poser leur tente.

Ils se rejoignent tous les deux au centre de cette vieille cabane à ciel ouvert, au milieu des gravats. Ils ont le même visage empli de ravissement.

« On est bien là, non ? »

Joanne approuve. Quelques secondes passent. Ils ne se lassent pas de regarder tout autour d'eux, avec un silence émerveillé.

« Il faudrait sortir le réchaud…

— Oui. Je vais m'occuper du feu. »

Émile se sent épuisé et sale, il meurt de faim. Pourtant il n’a jamais ressenti ce sentiment de plénitude. Le silence est total. Il ramasse des brindilles, des petits galets pour le feu de camp. Plus loin, il voit Joanne s’activer au-dessus du réchaud, leur casserole toute neuve en équilibre précaire. Elle a retiré son chapeau. Ses cheveux châtains se colorent des derniers rayons de soleil. Elle paraît presque rousse d’ici. Un roux rosé.

Il empile les galets et les brindilles dans son tee-shirt qu’il relève, puis il rejoint les ruines avec des pas lents pour ne rien renverser.

Le feu est plus facile à prendre que l’autre soir, au bord du ruisseau, avec Chloé.

« Qu’est-ce que tu nous prépares ? demande-t-il à Joanne.

— Des pâtes. »

Il dispose deux grosses pierres plates à côté du feu, pour leur faire des fauteuils. Joanne s’y asseoit. Elle pose le pain sur ses genoux et se met à le découper. Il s’occupe du fromage.

Ils commencent à manger le pain et le fromage sans attendre que les pâtes soient cuites. Ils mangent lentement, le regard perdu dans le paysage. Ils ne parlent pas. Émile sursaute presque en entendant le *cling* de la casserole sur le sol.

« Les pâtes sont prêtes. »

Ils mangent dans leurs gamelles en plastique. Le soleil se couche totalement. Les étoiles s’illuminent dans le ciel. Joanne abandonne son assiette. Elle se lève, va chercher son duvet, et s’installe par terre. Elle a pris son carnet avec elle et un des stylos. Elle est assise en tailleur et lui tourne le dos. Elle préfère faire face à la montagne. Elle semble perdue dans ses pensées mais, de temps en temps, elle se penche en avant pour noter quelques mots dans son carnet.

Émile se lève à son tour pour prendre son duvet dans son gros sac à dos.

« On… on ne monte pas la tente ? »

Joanne se retourne et hausse les épaules.

« On peut dormir à la belle étoile. Le ciel est découvert.

— Oui. »

Il s'allonge sur son duvet, les bras croisés derrière la tête, le regard rivé sur les étoiles. Le feu crépite. Il se sent somnolent. Il repense à cette journée qui semble avoir débuté il y a des milliers d'années. Le magasin de sport, les carnets, la préparation des sacs, l'ascension, l'ancien refuge, les coupoles de l'observatoire.

Il repense aux souvenirs qui sont remontés aujourd'hui, aux citations de Joanne. Il repense au dernier souvenir qui est remonté. La discussion avec Renaud, dans le canapé, avec la télévision en sourdine. Il ne sait pas pourquoi ça lui est revenu. C'est une image assez banale. Le meilleur ami qui essaie de réconforter son pote largué. Les mots gentils qu'on se répète tous, dans ces moments-là. Les *ça arrive, tu sais…* Les *ce n'est pas toi, vieux. Je suis sûr que tu as été parfait.*

Il a écouté Renaud ce soir-là, mais d'une demi-oreille, sans vraiment comprendre tout ce que ses paroles recouvraient. *Elle a toujours été comme ça, Laura. Elle a toujours eu un tempérament de feu. Elle ne tient pas en place.* Il a juste pris ça pour des paroles gentilles, une tentative de Renaud de le dédouaner d'une partie de la rupture, de l'alléger d'un peu de sa souffrance. *Laëtitia est… comment dire… plus facile à contenter… dans le sens où… elle n'a pas besoin de mille trucs pour être heureuse.*

Renaud avait raison, bien sûr. Laura était impulsive. Elle s'ennuyait très vite et de tout. Elle avait toujours été un tourbillon. Pendant ses études elle sortait beaucoup, elle s'inventait des escapades. Après les études, elle s'était jetée corps et âme dans son boulot. Ça l'avait passionnée quelques mois, pas plus. Après elle s'était mise en tête qu'ils devaient s'installer ensemble. Elle s'était jetée la tête la première dans la recherche d'appartement, le choix de la décoration, l'aménagement. Alors, il y avait eu cette phase où elle avait arrêté de sortir, elle avait abandonné sa vie sociale pour se consacrer tout entière à leur vie de couple. C'était à cette période qu'il l'avait crue acquise. Elle s'inquiétait quand il rentrait tard, elle boudait quand il sortait avec ses amis, elle réclamait toujours à faire l'amour. Puis… Puis c'était un peu retombé. Ses deux copines étaient tombées enceintes et elle avait commencé à lui

parler de bébé. *Il lui faut toujours plus, toujours du changement, de la nouveauté.*

Est-ce que Renaud avait eu raison bien au-delà de ce qu'il imaginait ? Il ignorait tout pour le bébé, cette idée fixe et soudaine qui avait pris Laura corps et âme. Émile avait cru que c'était un caprice puis elle était partie et il s'était fustigé. Il s'était accusé de la mort de leur histoire… mais il n'avait pas compris que Laura était comme ça, comme Renaud le disait. *Impulsive.* Avec un besoin éternel de changement. Et s'il s'était trompé ? Et s'il avait vu juste au début ? Si le bébé n'avait réellement été qu'un caprice ? Une lubie de Laura pour amener du changement dans sa vie. *Toi ou quelqu'un d'autre… c'est une fille qui s'ennuie vite, qui ne supporte pas la stabilité…* Elle avait amené le sujet un beau jour, un soir de tapas, et il l'avait esquivé, il avait été idiot et immature, il n'avait pas été prêt tout de suite à en parler sérieusement mais elle avait eu tort, elle aussi. Il ne se contentait pas d'un rien. Il n'avait pas l'impression que c'était un rien, son existence, leur cocon, leurs moments à deux, ses amis… C'était elle qui considérait que ça n'était rien.

Il est toujours allongé sur son duvet, le visage tourné vers les étoiles et il a l'impression que quelque chose s'est débloqué en lui, que ses épaules sont moins lourdes, que son cœur bat plus vite, comme s'il venait de se décharger de quelque chose qui l'enserrait depuis un an.

Joanne avait raison tout à l'heure. *Il y a toutes ces choses qui remontent mais là, on les voit différemment, avec de nouveaux yeux.*

Il n'est pas responsable de tous les maux. Il n'a pas causé à lui seul la rupture, en repoussant de quelques mois cette envie de bébé. Il a fait ce qu'il a pu. Il a essayé de la combler. Ça a fonctionné un temps. Mais pas éternellement. Laura était insatiable. Il ne sait pas ce qu'elle cherche, si elle l'a trouvé dans les bras de quelqu'un d'autre, aujourd'hui, ou au fond d'elle-même. Il pense que c'est au fond d'elle-même qu'elle devrait chercher.

Il prend de grandes inspirations. Sa poitrine se soulève et s'abaisse à un rythme régulier. Il reprend de l'air avec empressement, comme s'il en avait été privé depuis trop longtemps. Bon Dieu que c'est bon de respirer enfin.

Il a eu de la chance finalement. Laura a pris une sage décision en

continuant à prendre la pilule, en comprenant qu'elle devait partir, le quitter, plutôt que d'attendre de lui quoi que ce soit qu'elle aurait dû attendre d'elle-même. Ils ont eu de la chance. Il a de la chance d'être là ce soir, au milieu des ruines d'une cabane en pierres. Il a de la chance de faire ce voyage. Quelque part, il a de la chance de savoir qu'il va mourir très bientôt. Sans ça il n'aurait jamais pris le temps de partir, de voyager au cœur de lui-même, de voir les choses avec de nouveaux yeux.

Il n'a jamais ressenti ça, ce sentiment de plénitude et de gratitude envers l'Univers. Oui il va mourir mais il est là ce soir, il a compris énormément de choses. Il n'en est pas vraiment sûr mais il a l'impression qu'il vient de se pardonner.

« Joanne… »

Il chuchote. Sa voix porte à peine plus fort que le crépitement du feu. Il a peur de la faire sursauter. Elle a l'air tellement concentrée au-dessus de son carnet. Elle ne l'a même pas entendue se lever et aller jusqu'à son sac à dos.

« Joanne. »

Il a parlé plus fort. Elle se retourne tout doucement.

« Oui ? »

Le feu danse sur son visage, dans ses cheveux. Ça lui donne une allure un peu folle.

« Je vais démarrer mon carnet moi aussi. »

Elle prend le temps de le regarder, assis en tailleur avec le carnet posé sur ses genoux. L'ombre d'un sourire passe sur son visage. Elle est différente sans son chapeau qui la dissimule dans l'ombre. Elle est plus lumineuse.

« Oh… Bonne nouvelle. »

Il se racle la gorge. Il a l'impression de parler comme un gamin quand il ouvre la bouche :

« Je ne me rappelle plus de ta citation… à propos du voyage… du fait de voir avec des yeux nouveaux.

— Tu veux l'inscrire au début de ton carnet ? »

Elle a un petit air incrédule qui la fait ressembler à une petite fille, elle

aussi.

« Sur la couverture. En guise de titre. »

Elle hoche la tête.

« Bonne idée. »

Elle se lève avec des mouvements lents, referme son carnet et vient s'asseoir plus près de lui.

« Laquelle tu voulais inscrire ?

— Tu peux me les redire… toutes les deux ?

— Bien sûr. »

Il ne se rappelle plus laquelle il a préférée cet après-midi, mais ce soir, au coin du feu, au pied des ruines, c'est la deuxième qui lui parle le plus. Joanne la répète lentement pour qu'il puisse la noter en entier. Il essaie de s'appliquer à tracer de belles lettres.

Le plus grand voyageur est celui qui a su faire une fois le tour de lui-même.

Il relève son stylo et Joanne s'éloigne.

« Merci. »

Elle retourne s'asseoir à l'écart. Elle n'écrit plus cette fois. Elle lève le visage vers le ciel et elle reste silencieuse. Il se demande ce qu'elle fait, pourquoi elle regarde si longtemps le ciel. Est-ce qu'elle essaie de repérer les étoiles ? Est-ce qu'elle leur parle ?

12 juillet, 22h

Sur le sentier des Muletiers (pic du Midi), au pied des ruines d'une cabane en pierre.

Nuit dégagée, ciel étoilé.

Me voici à la première page de ce carnet (une idée de Joanne…). Je ne suis pas forcément très emballé par le concept mais je vais tenter de l'écrire tout de même, même si ça me semble être une lubie de filles. Pourquoi elles ont toujours tendance à vouloir écrire des journaux intimes ?

Bon, je dois reconnaître que dans mon cas, c'est plutôt ingénieux. Un aide-mémoire qui me servira également de carnet de lettres. C'est vrai que là où on sera, on n'aura pas toujours la possibilité de poster des courriers. Alors je me lance.

Aujourd'hui cela fait cinq jours que je suis parti. À peine une semaine. Pourtant j'ai

l'impression que cela fait déjà une éternité. Les quatre jours précédents me semblent avoir été bien vides. Comme un temps de flottement en attendant le vrai début du voyage. Mais aujourd'hui on y est. On a garé le camping-car, on a pris le sac à dos et on est partis. On a démarré pour de bon.

Aujourd'hui a été une journée éprouvante. Pas seulement parce qu'on a beaucoup marché. Surtout parce j'ai beaucoup pensé. Ce soir, il m'est arrivé un truc dingue, un truc qui ne m'était jamais arrivé : je me suis accordé mon pardon. Par rapport à Laura. C'était comme une petite délivrance. Je me suis rendu compte que c'était rare qu'on se montre indulgent envers soi-même. Moi j'avais perdu l'habitude de le faire. En fait je crois que j'avais oublié que je pouvais m'aimer. Ça m'a fait penser à la liste des raisons que j'ai énumérées dans la lettre à mes proches, concernant mon départ. Il y en avait trois qui justifiaient ce voyage. Je peux aujourd'hui en rajouter une quatrième, dont je n'étais pas forcément conscient mais qui est pourtant une raison à part entière. Faire le point. Faire le point sur ma vie pour mieux me préparer à partir.

On dit parfois qu'à l'heure du grand départ, les mourants voient leur vie défiler devant leurs yeux, qu'ils revivent les moments les plus forts. Je ne sais pas si c'est vrai mais je crois qu'on a tous besoin de faire ces retours sur image avant de s'en aller, de revoir les événements avec de nouveaux yeux, plus sages, avec le recul des années, de Comprendre (avec un grand C), de pardonner, de se pardonner. Je ne suis qu'au début du chemin. La route est encore longue. J'espère que j'y arriverai, que je trouverai la conclusion de ma vie et que je partirai en paix.

Tiens, je suis sûr que Joanne adorerait cette expression « trouver la conclusion de sa vie ». Elle est très branchée citation. D'ailleurs c'est d'elle la citation sur la couverture du carnet.

Cinquième jour donc, cinquième jour seulement et déjà je me sens changé, déjà je vois les choses différemment. J'expérimente de nouvelles sensations : la plénitude, la gratitude, une certaine paix intérieure. Peut-être que la présence de Joanne me tape sur le système. Peut-être qu'elle m'aide juste à changer. Peut-être que c'est moi tout seul qui fais ce chemin. Quoi qu'il en soit je suis heureux ce soir. Le ciel est d'un beau bleu noir, les étoiles brillent, le feu crépite et je me sens parfaitement bien.

8

Émile ne s’entend pas suffoquer. L’angoisse est trop importante pour qu’il puisse entendre quoi que ce soit. Il vient d’ouvrir les yeux car la lumière du jour l’a sorti du sommeil. Il a vu de l’herbe, des pierres, un duvet sur le sol, un reste de feu de camp. Il est habillé. Il ne comprend pas ce qu’il fait là, comment il a atterri là. Il essaie de sonder sa tête pour évaluer s’il a bu hier soir, tellement bu qu’il est parti en pleine nature, il ne sait où… Mais il n’a pas de migraine. Il ne se sent pas nauséeux. Bon sang, qu’est-ce qu’il fiche ici ? Il n’a rien dans ses poches, pas de portefeuille, pas de téléphone. Il essaie de rester calme, de respirer, mais c’est terrifiant. Il est là, tout seul, au milieu de nulle part, sans téléphone pour contacter quelqu’un. Qu’est-ce qu’il a fait ? Est-ce qu’on l’a drogué ? Pourquoi il est seul ? Pourquoi Renaud n’est-il pas dans les parages ? S’il avait fait quelque chose de dingue, Renaud devrait forcément être là. Il devrait apparaître, avec ses cheveux en bataille, les yeux gonflés, un air hébété. Il devrait dire : « Vieux, qu’est-ce qu’on a fait ? Qu’est-ce que tu m’as fait prendre ? »

Il essaie de rester calme, il s’assied. Il a mal aux jambes et aux pieds. Bon Dieu, qu’est-ce qu’ils ont fichu ? À quoi ils pensaient ? La panique monte encore d’un cran quand il aperçoit la silhouette allongée près du feu, à quelques pas de lui. Une fille endormie. Il ne voit pas son visage, juste ses cheveux châtain clair emmêlés, éparpillés tout autour d’elle. Qui c’est, cette fille ? Est-ce qu’il… il vérifie ses vêtements pour être sûr. Oui, il est habillé. Mais… Est-ce qu’il aurait quand même couché avec elle ? D’où elle sort ? Pourquoi il a couché avec cette fille puis s’est laissé embarquer en pleine montagne ? La boule dans sa gorge grossit, il a l’impression d’étouffer. Et

Laura ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Où est Laura ? Est-ce qu'elle l'a vu partir avec cette fille ? Comment il va pouvoir lui expliquer ?

C'est à ce moment-là qu'il se met à suffoquer. Il n'entend pas ses halètements. Elle ne lui pardonnera jamais. Puis, il a l'impression de prendre un seau d'eau glacé sur le crâne car il a une révélation fulgurante : il n'est plus avec Laura. Laura est partie. *Plus en phase. Le bébé.* Bon Dieu, il devient complètement dingue ! Comment il a pu oublier ça ? C'est la drogue qui le fait délirer comme ça ?

La fille, à quelques pas de lui, s'est redressée sur un coude. Elle a été réveillée par ses suffocations. Elle semble inquiète. Il ne connaît pas son visage. Ou alors vaguement. Il essaie de rattraper le fil de ses souvenirs. Il l'a déjà vue.

« Émile… ça va ? »

Elle a une petite voix tendue. Il essaie de répondre, mais sa bouche ouverte ne fait que happer de l'air.

« Émile ? »

Elle se lève.

« Émile… »

Joanne. C'est Joanne ! Elle s'approche, s'accroupit à côté de lui. Il essaie de reconstituer le puzzle. Ça revient en flashes brutaux. La maladie, le verdict, la petite annonce, le départ. Tout lui revient. Il en perd le souffle. La plénitude de la veille s'est envolée. L'angoisse l'a englouti tout entier.

« Ça va ? Tu… tu fais de l'asthme ? »

Il s'aperçoit seulement maintenant qu'il respire très fort, qu'il n'arrive plus à avaler de l'air, qu'il a des palpitations dans la poitrine, les mains tremblantes. On dirait qu'il s'étouffe. Pourtant ça n'est pas de l'asthme. C'est juste une crise d'angoisse. Il secoue la tête. Il essaie de parler, de façon hachée :

« Ça va… Ce n'est… rien… »

Joanne est inquiète. Elle a posé une main sur son épaule. Elle ne le lâche pas du regard.

« Tu as… tu as mal quelque part… ? »

Il attend que sa respiration redevienne plus régulière avant de répondre, dans un souffle :

« Non… J'ai juste… Je ne savais plus où j'étais… »

Un voile d'inquiétude plus intense passe sur le visage de Joanne. Il est peiné de la voir si anxieuse.

« C'est ta mémoire ?

— Oui.

— C'est la… c'est la maladie ?

— Oui. »

Il essaie de reprendre son souffle. Son cœur bat moins vite. Les choses lui paraissent moins angoissantes. Tout s'est remis en place. Le puzzle s'est reconstitué. Il se rappelle la randonnée d'hier, la veillée, le carnet.

« Ça t'était déjà arrivé ?

— Pas comme ça. »

L'air anxieux ne la quitte pas. Elle a les sourcils froncés, les lèvres serrées.

« J'ai… J'oubliais des petites choses au quotidien mais rien de grave.

— Et là… c'était… C'était comment ?

— Un *black-out* total. »

Elle tente de prendre un air rassurant.

« Bah, c'est le réveil. Quand on dort dans des lieux différents, on a du mal à se resituer. »

Il secoue la tête avec fermeté.

« Non. C'était différent. Ce n'est pas… Ce n'était pas juste une confusion. Ce n'était pas juste l'affaire de quelques secondes.

— Ah ? »

Il reprend doucement son souffle. Il a presque retrouvé un rythme cardiaque normal.

« Non c'était… Je me croyais… Je me croyais un an, deux ans en arrière. Ce n'était pas confus. J'étais persuadé d'être un an en arrière… »

Joanne hoche la tête.

« C'est peut-être l'altitude, déclare-t-elle avec délicatesse.

— Non. »

Il a parlé avec fermeté. Joanne baisse les yeux.

« Non, tu as raison. »

Elle n'a pas l'habitude de se cacher de la vérité, elle non plus. Elle ajoute même :

« C'est ce qui risque de t'arriver. De plus en plus. Puis tous les jours. »

Il acquiesce.

« Je suis désolé. Ça risque de t'effrayer… »

Il la sonde mais elle adopte soudain un air indifférent. Envolé l'air inquiet de tout à l'heure.

« Je savais à quoi m'attendre en répondant à ton annonce.

— Parfait. »

Ces derniers mots ont rétabli une distance entre eux, un mur qu'ils étaient parvenus à effriter légèrement ces deux derniers jours. Joanne se remet debout. Elle ajoute :

« C'est juste… S'il y a quelque chose que je peux faire quand… Quand ça t'arrive… »

Il hausse les épaules. Il ne se rend pas compte qu'il affiche un air parfaitement indifférent lui aussi, maintenant.

« Je ne sais pas trop…

— Penses-y.

— Oui. D'accord.

— Ça pourrait aider.

— J'y penserai. »

Il se lève à son tour et se dirige vers le réchaud avec des pas lents. Le jour est levé. Il doit être six ou sept heures.

« Je… Je vais faire du thé. Tu en veux ?

— Oui. Je veux bien. Merci. »

Ce matin il essaie de se concentrer sur l'itinéraire, uniquement sur l'itinéraire. Il n'a pas envie de repenser à son réveil et à la crise d'angoisse qui a suivi. Ils redescendent le pic du Midi par un autre versant, par le col de Sencours puis par la Crête du Tourmalet. C'est assez calme en ce début de

matinée. Ils ne croisent presque personne. Ils s'arrêtent peu. Ils ne parlent pas. Joanne doit être perdue dans ses pensées mais lui ne pense pas. Il essaie de s'en empêcher. Il a peur que l'angoisse ne l'avale tout entier, une deuxième fois. Du pic du Midi ils doivent descendre à Barèges. Ils ont un peu plus de treize kilomètres à parcourir et 1 600 mètres de dénivelé, mais ils ne montent pas aujourd'hui. C'est plus facile. Ils s'arrêtent quelques minutes pour observer le lac d'Oncet, le temps de boire quelques gorgées, puis ils reprennent leur descente. Sur une bonne partie du début de trajet, ils longent les ruisseaux d'Oncet, ce qui leur permet de mieux supporter la chaleur. Quand le sentier s'éloigne du ruisseau, ils se retrouvent accablés par le soleil et la faim et ils décident de s'arrêter. Ils trouvent un coin d'herbe à l'ombre des arbres. Joanne sort le réchaud. Émile part à la recherche d'un large morceau de bois qu'ils utilisent en guise de banc.

Ils mangent leur riz et Émile son saucisson, en commentant le trajet passé et le trajet à venir, la faible réserve d'eau qui leur reste. Puis ils se mettent d'accord pour faire une petite sieste avant de repartir.

Plus tard, quand ils se réveillent, ils reprennent le trajet mais en recherchant activement une source d'eau. Ils n'ont pas pensé à acheter de filtre à eau ou de pastilles pour purifier celle des ruisseaux. Chloé a omis de leur en parler. Maintenant ils en sont réduits à chercher avidement un point d'eau potable. Le guide d'Émile leur indique une fontaine quelques kilomètres plus loin, au croisement de leur sentier et du ruisseau de la Mousquère. Joanne a du mal à tenir le rythme. Elle tente de suivre, tant bien que mal, une vingtaine de mètres derrière Émile.

« Tu es sûre que tu ne veux pas que je prenne ton sac à dos ?

— C'est juste la soif…

— Je peux le porter. Ça t'aiderait. »

Elle s'obstine à secouer la tête. Au croisement avec le ruisseau de la Mousquère, ils ne peuvent pas résister et ils entrent les deux pieds dans l'eau, sans se soucier de leurs chaussures de randonnée et de leurs vêtements. Ils s'y enfoncent jusqu'aux cuisses puis ils restent ainsi immobiles, les yeux fermés.

« Tu es sûr qu’on ne peut pas boire cette eau ?

— C’est risqué…

— À combien de temps se trouve le point d’eau potable ? »

Ils n’ont croisé aucun village, aucune habitation depuis qu’ils ont entamé leur descente. Ils sont en pleine nature cette fois. Et livrés à eux-mêmes. Émile vérifie sur son guide.

« Ils disent deux kilomètres. »

Il voit la lassitude sur son visage. Elle s’asseoit sur un gros rocher qui dépasse de l’eau. Elle a l’air exténuée.

« Laisse-moi quelques secondes avant qu’on reparte.

— Bien sûr. Ça va ? »

Il est inquiet car elle a posé une main sur son front.

« J’ai des étourdissements.

— C’est la chaleur ?

— La déshydratation.

— Alors reste ici. J’irai remplir les gourdes tout seul. »

Joanne s’obstine, comme à son habitude.

« Non… J’ai juste besoin de quelques secondes. »

Il refuse de plier. Il n’a pas envie qu’elle fasse un malaise.

« Reste au ruisseau et repose-toi. Tu sais quoi ? Tu garderas les sacs à dos avec toi. J’avancerai plus vite sans. »

Il sent qu’elle hésite. Est-ce qu’elle n’aime pas l’idée de se trouver trop faible pour continuer ? Est-ce qu’elle a peur qu’il subisse un nouveau *black-out* en chemin ?

« Je pose mon sac à dos sous l’arbre, d’accord ? Je serai de retour dans moins d’une heure. »

Elle finit par plier.

« D’accord. »

Il n’a pas voulu lui dire que lui aussi commençait à se sentir vraiment faible. Il a la bouche sèche, la langue rêche, et tout à l’heure, quand il a voulu se soulager derrière un arbre, son urine était étrangement brune. Il faut vraiment qu’ils trouvent de l’eau, sinon ils n’atteindront jamais Barèges.

Aujourd'hui est une journée étrange, bien différente de la précédente. La méditation et l'enchantement ont laissé place au dépassement physique et à la souffrance. L'erreur qu'il a commise en entrant dans l'eau avec ses chaussures est en train de lui coûter très cher. Les ampoules éclatent une à une et sa chair à vif lui arrache des grognements de douleur. La chaleur est intenable et il est tenté à plusieurs reprises de s'arrêter à l'ombre d'un arbre et de s'endormir quelques instants. Mais il y a Joanne qui attend, qui souffre d'étourdissements et il ne doit pas traîner.

C'est un cauchemar bien différent de celui de ce matin, qu'il est en train de vivre. Pas de *black-out,* pas d'angoisse étouffante mais un début de panique et un épuisement total. Il n'y a pas de point d'eau. Il a suivi le chemin, il est arrivé à l'endroit indiqué et il n'a rien trouvé. Il a pensé qu'il avait loupé un sentier, au niveau de la bifurcation. Il est retourné en arrière, a pris l'autre voie, l'a suivi pendant plus de deux kilomètres sans rien trouver. Il est en train de se demander s'il ne va pas mourir sur place. Il a des étourdissements maintenant et des flashes de lumière blanche. Il a atteint un tel niveau de nervosité et de stress qu'il respire par petites saccades. Il reprend le chemin inverse pour rejoindre Joanne. La première fois qu'il trébuche, il prend ça pour de la maladresse mais la deuxième et la troisième fois, il comprend qu'il est en train de faire des petits malaises. Quand le sentier croise de nouveau le ruisseau de la Mousquère, il s'y laisse tomber à quatre pattes, dans les galets et il se met à boire à grandes lampées, à la surface de l'eau. Exactement comme un animal. Il se moque d'attraper des amibes ou quoi que ce soit d'autre. Il veut juste boire. Il n'a jamais réalisé à quel point c'était bon de boire.

Il retrouve Joanne à l'endroit même où il l'a laissée, sur le même rocher. Il se plante sur la rive, accablé.

« J'ai cru que tu t'étais perdu, dit-elle. Ça fait presque deux heures. »

Il n'a même pas le courage de la regarder dans les yeux quand il doit

annoncer :

« Je n’ai pas trouvé d’eau. Il n’y avait pas le point d’eau indiqué. J’ai fait le chemin inverse, j’ai pris un autre sentier mais il n’y avait pas d’eau. Nulle part. »

Elle a un haussement d’épaules.

« J’ai bu l’eau du ruisseau, Émile. »

Elle le confesse comme une petite fille qui aurait fait une bêtise. Elle a les épaules basses et une voix désolée.

« Je n’ai pas pu m’en empêcher.

— J’ai bu l’eau du ruisseau moi aussi, dit-il.

— Oh ! »

Elle a un demi-sourire quand elle constate :

« On n’est pas très sages…

— Non. Si tu m’avais vu… À quatre pattes dans le ruisseau… Je lapais comme un chien. »

Joanne produit un petit son étrange, un hoquet qui ressemble étrangement à un rire. Un rire un peu étranglé qui a du mal à franchir ses lèvres. Elle ne doit pas rire souvent. Lui, c’est la première fois qu’il l’entend. Il songe que ce rire est certainement dû à la fatigue physique et nerveuse mais peu importe, il aime bien l’entendre rire. Il s’esclaffe même avec elle.

« On rira moins cette nuit, quand on affrontera la diarrhée.

— Ça ne me fait pas peur.

— Ça tombe bien. Moi non plus. On… on pourra quand même faire une cure de riz en prévention.

— Oui… Ça pourrait aider. »

Quelques secondes passent puis Joanne se relève avec des gestes difficiles.

« Il faut qu’on se remette en route, non ?

— Oui. On y sera vite maintenant. »

Quelques mètres plus tard, ils rejoignent la route et un semblant de civilisation. Quelques véhicules au moins. Le jour commence tout doucement à se coucher. Ils auraient dû arriver il y a trois heures de cela, mais cette histoire de point d’eau leur a fait perdre du temps.

« Ça y est, je vois des toits », indique Joanne.

Le village de Barèges est là, au loin. Ils croisent un panneau qui le leur confirme. Ils continuent d'avaler les mètres dans le silence.

« Je meurs de faim.

— Moi aussi. »

Le premier bâtiment est là, enfin. La régie intercommunale de Tourmalet. Un bâtiment austère, constitué pour moitié de pierres et pour moitié de briques, qui jouxte une station de télésièges. L'hiver, c'est une station de ski très prisée. Ce soir, c'est désert. Un immense parking accueille quelques camions et camping-cars mais il n'y a pas trace d'une présence humaine à la ronde.

« Il va falloir continuer un peu avant d'arriver dans le centre… »

Par chance, à peine quelques mètres plus loin se trouvent des chalets : l'École française de ski, un bar-restaurant et des toilettes publiques. La porte est ouverte. Ils en profitent pour remplir leurs gourdes.

« On ne devrait plus être très loin. »

Encore quelques mètres plus loin, ils passent devant un nouveau chalet, plus typique celui-ci, entièrement constitué de pierres. Une petite allée, en pierres également, y mène. Une pancarte indique « Restaurant de la Couquelle ». Des gens dînent en terrasse. Ils pressent le pas. La nuit est en train de tomber. Ils suivent la départementale. Des chalets apparaissent, au détour d'un virage, puis ils se retrouvent de nouveau coupés de la civilisation lorsque la route traverse une forêt de pins. Il semble qu'ils n'arriveront jamais.

Les étoiles s'allument dans le ciel. Un panneau leur indique qu'ils entrent dans Barèges. Les chalets sont là. De plus en plus rapprochés. De plus en plus nombreux. La ville n'a rien à voir avec Artigues. C'est une vraie ville, pas un minuscule village perdu au milieu de la montagne. On voit tout de suite qu'elle a été construite pour accueillir les touristes venus skier. Les chalets sont de grands bâtiments à plusieurs étages. Il y a de nombreux commerces, une banque, un tabac-presse. Ils commencent à croiser du monde. Des piétons, des voitures. Des voix résonnent à la terrasse d'un bar.

« On se cherche un endroit calme pour planter la tente ?

— Oui. »

Cela s'avère plus difficile que prévu. Les rues goudronnées succèdent aux rues goudronnées. Les touristes sont partout, les bars sont complets. Visiblement, la station parvient à vivre du tourisme l'été aussi. Joanne ne se plaint jamais. Ce soir elle doit vraiment être à bout de forces car elle déclare :

« Je n'en peux plus. »

Il est vingt-deux heures et ils marchent depuis ce matin. Émile aussi se sent prêt à s'effondrer.

« Tiens, par là-bas, si on remonte le talus… »

Derrière un parking, le long de la rue principale de Barèges, se trouve un talus d'herbe qui remonte vers un sentier en bordure de forêt. Ils n'ont plus le courage de jouer les difficiles. Émile prend le sac de Joanne pour qu'elle puisse monter le talus. Ils escaladent la barrière en bois qui délimite le sentier pédestre et ils le traversent pour entrer en lisière de forêt. Ici, ce sera parfait. Ils sont à l'abri du bruit, des touristes, des regards.

Joanne se laisse tomber à terre, entreprend de sortir le réchaud de son sac à dos, avec des gestes épuisés.

« Je m'occupe de la tente », déclare Émile.

Il ne sait pas d'où ils puisent leurs dernières forces, comment ils parviennent à monter la tente, à préparer un plat de pâtes à la sauce tomate. Lorsqu'ils se retrouvent assis tous les deux, leurs assiettes sur leurs genoux, ils réalisent enfin l'ampleur de leur épuisement. Ils ont le même soupir exténué. Émile regarde Joanne manger. Elle n'a jamais mangé aussi goulûment. Elle enfourne les pâtes dans sa bouche avec avidité, se lèche les doigts. Elle a été courageuse aujourd'hui. Elle a sans doute atteint le bout de ses limites physiques mais elle ne s'est pas plainte. Il songe qu'il n'aurait jamais pu emmener Laura dans cette expédition. Elle aurait râlé et elle aurait même fait du chantage. Il est capable d'entendre sa voix d'ici :

« Je te préviens Émile… La prochaine fois que tu me fais souffrir comme ça, je te quitte. »

Il l'aurait fait taire en la renversant dans l'herbe. Lui aussi, il s'aperçoit

qu’il mange goulûment. Ça a vraiment été une sacrée journée. Les voix des touristes aux terrasses des bars leur parviennent, lointaines, surpassées par le chant des criquets, dans la forêt. Un vent frais les balaie.

« Oh ! »

Il entend l’exclamation de surprise de Joanne bien avant d’entendre l’explosion.

« Qu’est-ce que… »

Il a sursauté en croyant que c’était un pétard qui éclatait mais tout à coup, il voit le ciel s’illuminer en rouge. Des belles gerbes rouges qui crépitent. Une deuxième explosion retentit quand il s’exclame à son tour :

« Un feu d’artifice ! »

Une gerbe bleue éclate dans le ciel. Un sourire ébahi a envahi le visage de Joanne quand Émile se tourne vers elle.

« On est le 13… C’est le feu du 14 juillet. »

Elle a cessé de manger. Elle a posé son assiette au sol. Elle a le visage tourné vers le ciel et elle s’extasie en silence. Elle ne l’entend même pas. Il reporte son regard vers le ciel et il recommence à manger lentement et tranquillement, tandis que le ciel explose de couleurs et d’étincelles.

13 juillet, 23h50
Barèges, en bordure de forêt, le long d’un sentier piéton

J’ai à peine la force de tenir mon stylo entre mes doigts tellement je suis épuisé. La journée a été longue. Un black-out, des kilomètres en plein soleil, une déshydratation sévère, des chairs à vif à cause des cloques et des intestins qui gargouillent (j’ai tout gagné à boire l’eau de ce ruisseau…). Ce soir, on a mangé un de nos plats traditionnels constitué de pâtes, en regardant un feu d’artifice et c’est ça que je veux retenir de cette journée : le feu d’artifice en lisière de forêt.

Pas la fatigue, ni les cloques, et encore moins cette affreuse odeur de transpiration qui me colle à la peau…

Suite des aventures demain.

9

15 juillet, 21h et des poussières (ma montre s'est arrêtée)
Barèges, un peu plus loin dans la forêt qui borde le sentier piéton

Deux jours qu'on est arrêtés à Barèges. On a repoussé notre campement quelques mètres plus loin dans la forêt, afin d'avoir plus de tranquillité. Joanne dit avoir vu un lapin.

L'eau du ruisseau n'était pas vraiment potable et nos intestins nous l'ont fait payer. Si Joanne allait mieux au matin du 14, moi, c'était encore pire. Je n'ai rien pu avaler et j'ai beaucoup vomi. Joanne a insisté pour que je voie un médecin mais je lui ai fait promettre d'attendre le lendemain, histoire de voir si ça s'arrangeait tout seul. Elle a passé son après-midi à naviguer entre le sous-bois et la tente. Elle a cueilli des tonnes de ronces qu'elle a fait infuser dans de l'eau bouillante puis elle m'a forcé à boire ça. Elle a prétendu que ça avait des vertus anti-diarrhéiques et curatives.

Je ne voulais pas la croire mais le lendemain matin, ça allait vachement mieux. J'ai recommencé à me préoccuper de notre itinéraire et Joanne est partie toute la matinée. Elle m'a dit qu'elle était allée s'asseoir à un café. Après ça, elle a ajouté que c'était pour charger son téléphone portable. Je n'ai pas fait de commentaires. Cet après-midi, on a refait des courses puis on s'est reposés car on reprend la route demain. Je n'aime pas tellement Barèges. Je ne serai pas mécontent de partir. C'est une station de ski. Rien de plus. Ça n'a pas l'authenticité ni le charme d'Artigues.

Ce soir nous profitons des supérettes de Barèges pour nous faire un repas de fête : sauté de petits légumes et de pommes de terre accompagnés de jambon cru (pour moi). Joanne est en train de faire cuire une compote de pêches pour le dessert.

Ça sera mon souvenir du jour : la compote de pêches.

Ils se sont levés à six heures trente aujourd'hui. Émile a souri en disant à Joanne qu'ils étaient en train de devenir de vrais randonneurs aguerris. C'est que camper dehors les oblige à suivre un rythme de vie plus naturel. Ils se couchent avec la tombée de la nuit vers vingt-deux heures trente et ils sont

réveillés avec le soleil et le chant des oiseaux.

Aujourd'hui ils vont suivre un sentier de randonnée pour atteindre le lac de la Glère et son refuge. C'est un lieu incontournable des Pyrénées, un authentique lac de montagne d'une surface de deux hectares et d'une profondeur de dix mètres. C'est ce qu'Émile a lu sur son guide. Avec la chaleur qui règne, ils sont tombés d'accord : ils ont besoin de passer quelque temps au frais, au bord de l'eau. Le lac est surtout connu pour la pêche. On y trouverait des truites fario, des ombles de fontaine et des vairons.

Le chemin est agréable et la vue déjà époustouflante. Ils suivent un chemin de pierres en creux de vallée. Tout autour d'eux, les pentes sont verdoyantes, lisses, clairsemées de gros rochers gris-blanc. Quand les nuages se dégagent, ils peuvent apercevoir leur chemin qui serpente au loin, qui gravit, redescend, bifurque, comme s'il jouait à cache-cache dans les vallons.

Après deux jours d'immobilisme forcé, ils sont heureux de se remettre en marche. D'ailleurs Joanne est devant, dans une de ses habituelles tenues noires, son chapeau vissé sur la tête. Elle a ramassé un bout de bois qui lui sert de canne et elle a confié ses bâtons à Émile. Il la suit avec légèreté. Il est content de reprendre la route. Il est content de retrouver des paysages plus sauvages. Il se rend compte que plus les jours passent, plus les choses deviennent faciles avec Joanne. Ils ne parlent guère plus mais elle est plus légère, moins sur la défensive. Ou alors c'est lui… Il a arrêté de se formaliser de son silence, de son manque d'expression. Il a compris qu'elle était ainsi, que ça n'était pas contre lui. D'ailleurs elle n'est plus si inexpressive. Il l'a vue sourire plusieurs fois et l'autre jour, elle a ri. Ils doivent être en train de s'habituer l'un à l'autre, tout simplement.

Un couple de touristes qui marche à leur allure décide d'entamer un brin de conversation avec eux. Ils viennent de Paris. Ils sont ici pour leurs vacances. Ils adorent les Pyrénées. Ils ont la trentaine. Ils les prennent pour un couple et ils n'ont pas le cœur de démentir. Ce serait beaucoup trop long de leur expliquer.

« Et vous ? » demandent-ils.

Émile répond vaguement qu'ils sont dans le même cas. L'homme se présente.

« Je m'appelle Anthony. Ma femme, c'est Sylvia. »

Ils sont plutôt bavards, ce qui arrange Émile car Joanne s'est débrouillée pour rester quelques pas devant, silencieuse, et il n'a pas vraiment envie d'animer la discussion seul.

« On a vraiment besoin de se couper, de se retrouver hors du système trois semaines par an. On est toujours ultra connectés. Tiens, par exemple, au travail… je suis ingénieur informatique, j'ai deux iPhone rien que pour le boulot. Et Sylvia c'est pareil, avec son job d'assistante de direction, c'est infernal. On a tous besoin d'une coupure. Nous, on est… disons plus radicaux que les autres. On part sans téléphone et on vient se perdre au milieu des Pyrénées. »

Au bout d'un certain temps, voyant que Joanne n'intervient pas, Émile finit par prétexter un besoin de faire une pause pour manger.

« Pas de problème ! On se voit tout à l'heure au refuge ! »

Émile acquiesce. Il les regarde s'éloigner avec soulagement. Joanne s'arrête, surprise.

« Ils s'en vont ?

— Oui… »

Il ajoute dans un grognement amusé :

« Merci de ton aide.

— Hein ?

— Tu m'as laissé bien seul sur ce coup.

— Tu t'en sortais bien. »

Il ne sait pas si elle se moque de lui car elle a un air sérieux.

« Tu parles d'une façon de se ressourcer… Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne ressourcent pas les autres… »

Elle conserve son air sérieux. Elle doit être plongée dans ses pensées. Ils reprennent la route plus tard, quand le couple a disparu, au loin.

Ils sont surpris d’arriver si vite au lac de la Glère et au refuge. Il est à peine midi. Une foule de touristes se masse devant le bâtiment un peu singulier. Trois étages, une façade ni totalement en pierre, ni totalement enduite, des volets rouges criard, un escalier de service en métal qui redescend en colimaçon sur le côté, un toit en escaliers. Le refuge dénote dans le paysage mais heureusement il y a le lac. D’un magnifique bleu profond, d’une surface parfaitement lisse, il inspire une sensation de sérénité profonde. Il est suffisamment grand pour qu’ils se trouvent un endroit tranquille, à l’écart des touristes. Ils n’ont pas besoin d’échanger un mot, déjà ils s’éloignent entre les rochers, à la recherche d’un coin de lac désert.

16 juillet

Renaud,

Vieux, laisse-moi te dire que tu avais tort sur toute la ligne… Tu ne devineras jamais où je suis, à quoi ressemble mon quotidien depuis quelques jours. Toi qui pensais que mon plan était foireux, que personne ne répondrait jamais à mon annonce ou un timbré (tu avais évoqué la possibilité d’un dérangé sexuel), je suis heureux de te dire que tu avais tout faux…

J’ai été un peu surpris de la personne qui avait répondu et il m’a fallu plusieurs jours pour m’habituer à sa drôle de personnalité mais elle n’est pas timbrée, j’en suis maintenant convaincu.

Tu vois, là, tout de suite, je suis au bord d’un magnifique lac de montagne à 2 153 mètres d’altitude, je me sens seul au monde. J’ai le ventre plein. Je vais sans doute faire une sieste dès que j’aurai posé mon stylo. Je n’ai pas été aussi serein depuis des années. Quand je pense à ces heures perdues dans le petit bureau à fixer mon ordinateur, à répondre à des e-mails vides de sens… Je suis finalement bien content d’être tombé malade. Sans ça, je ne serais pas là, dans le massif de Néouvielle. Je n’aurais jamais eu le courage de quitter ce job. Laura avait raison. J’avais ce côté passif. Je me contentais de ma routine. Je manquais un peu de courage. Mais maintenant je suis là, dans mon élément. Je vis au rythme de la nature et c’est totalement dingue de se dire qu’on a perdu ça…

Je ne voyage pas seul comme tu le sais. Je suis avec une fille un peu particulière. Elle a trois ans de plus que moi mais tantôt elle paraît en avoir dix de plus, tantôt elle paraît être une petite fille. Elle est petite (1,57 m), elle est végétarienne (quelle idée !). Elle est très silencieuse. Elle ne se plaint jamais. Elle est plutôt courageuse. Elle peut

porter son sac sur des kilomètres. Pourtant, elle ne paie pas de mine. Elle n'est pas spécialement jolie (je t'entends le demander d'ici). En tout cas, pas comme Laura. Disons qu'elle ne correspond pas aux standards de beauté habituels. Elle n'a pas des cheveux lisses et brillants. Les siens sont à demi ondulés, pas tout à fait crépus mais toujours emmêlés. Elle est plutôt maigrichonne. Elle a des yeux marron tout bêtes qu'elle ne maquille pas. Disons qu'elle pourrait être jolie mais elle ne cherche pas à l'être. Quelle importance ? Elle est calme et arrangeante. Elle connaît des tas d'astuces de grand-mère, des remèdes à base de plantes. Elle médite. Oui, elle se pose dans un champ, ou au bord de l'eau et elle reste immobile des heures. Ah, et elle a aussi un truc avec le ciel ou les étoiles. Elle peut rester bloquée longtemps le regard en l'air.

Dans la liste de ses trucs étranges on peut ajouter qu'elle a peur de l'orage et qu'elle est subjuguée par les feux d'artifice.

Avec elle je coule des jours paisibles. On marche, on se partage les tâches quotidiennes (cuisiner, monter la tente, remplir les gourdes au point d'eau le plus proche, laver la vaisselle…), on ne parle pas beaucoup. Je sais qu'il y a un type qui l'appelle régulièrement. Son petit ami. Je sais qu'ils sont en break car j'ai surpris une de leurs conversations. Pour le reste je ne sais pas grand-chose de plus concernant son départ.

J'espère que tout roule pour toi, que Laëtitia et le morveux vont bien, que ton cabinet ne désemplit pas. J'espère que vous avez continué vos recherches et que vous avez presque trouvé la maison de vos rêves. Je me rappelle que tu avais envie d'un coin d'herbe pour t'essayer au jardinage le dimanche matin. J'espère que la perle rare a été trouvée. Si ça n'est pas le cas, ne lâche rien, vous allez y arriver ! Je ne sais pas quand ces mots te parviendront. Peut-être dans longtemps, peut-être quand je serai déjà parti. Sache que je pense beaucoup à toi (à vous).

Je vous embrasse tous les trois.

Émile

Il revoit Renaud dans sa petite chambre d'étudiant, pâle comme un linge, se tordant les mains avec anxiété.

« Elle a toujours l'air concentrée et sévère.

— Sévère ?

— Oui… Enfin tu vois, les lèvres pincées. Je n'ose jamais l'approcher.

— Va la voir à la fin de ses séances de révisions.

— C'est impossible ! Elle quitte la bibliothèque en marchant très vite ! »

Émile se retenait de sourire. Depuis que Renaud avait repéré cette fille à la

bibliothèque, il avait droit à des descriptions sans queue ni tête, qui se passaient de toute logique. *Elle a les cheveux blonds et frisés. Elle boit des litres d'eau. Elle est toujours avec sa bouteille d'eau à la bibliothèque. Elle doit étudier le droit, elle avait un Code civil sur la table. Je pense qu'elle fait du sport. Elle avait un sac de sport avec elle aujourd'hui. Elle est gauchère. Elle mange des barres de céréales aux amandes.*

Cela faisait des semaines que ça durait et Renaud ne connaissait pas encore son prénom. Émile désespérait.

« Va la voir à sa table… Dis-lui simplement que tu la vois souvent à la bibliothèque…

— Et ?

— Et elle enchaînera. Les choses se feront naturellement. Arrête d'angoisser comme ça.

— Elle enchaînera… tu crois ?

— Oui. Ou alors elle ne vaut pas la peine que tu fasses une fixette sur elle. »

Renaud avait protesté :

« Hé ! Je ne fais pas une fixette !

— Si ! »

Il avait voulu lui lancer son oreiller en plein visage mais Laura avait débarqué sans frapper, envoyant la porte cogner contre le mur.

« Réunion au sommet ? »

Elle était venue se percher sur le bureau d'Émile, à côté de lui, en saluant Renaud au passage. Il avait passé un bras autour de sa taille et lui avait déposé un baiser dans les cheveux, au sommet de son crâne. Il avait surpris le regard envieux de Renaud. Il fallait que ça cesse. Renaud avait perdu près de quinze kilos, il s'éclatait à son école d'orthophoniste alors il n'avait plus aucune raison de rester aussi coincé avec les filles ! Émile avait sauté au bas du bureau et s'était dressé devant son ami, ratatiné dans le lit.

« De quoi tu as peur ?

— Je… Ben… Si elle avait un petit ami ?

— Tu ne le sauras pas si tu ne le lui demandes pas.

— Elle me jettera comme une chaussette si elle a un petit ami !

— Et ?

— Et ce sera la dernière fois que j'oserai aborder une fille. »

Émile avait tenté de se montrer patient.

« Bon… Tu sais ce qu'on va faire ? On va envoyer Laura. Elle ira lui parler, l'air de rien, à la bibliothèque. »

Renaud avait eu l'air totalement paniqué. Il avait protesté :

« Quoi ? Non ! Elle l'a peut-être déjà vue avec moi ! »

Mais Laura avait sauté au bas du bureau à son tour et elle avait déclaré :

« Cool ! J'adore les missions secrètes ! Émile, donne-moi sa description et j'y vais demain ! »

Renaud avait tenté de protester, avait menacé de quitter la chambre, de ne plus jamais leur adresser la parole s'ils s'avisaient de le faire, Laura n'avait pas cédé. Et Renaud avait fini par lui fournir une description complète de la fille de la bibliothèque en se tordant les mains.

« Appelle Laura.

— Elle est en cours.

— Appelle Laura, je te dis. »

Renaud était au bord de la syncope. Ils s'étaient retrouvés dans un petit café rempli d'étudiants de l'université. Renaud n'avait pas touché à son cappuccino double crème.

« Elle sera là dans dix minutes, même pas.

— Elle ne t'a pas écrit pour te dire ?

— Laura n'a jamais de batterie. Ou alors elle a de la batterie mais son téléphone est resté chez elle. »

Renaud n'avait pas souri. Émile avait poussé un large soupir et il avait préféré sortir son ordinateur de sa besace plutôt que de supporter son angoisse. Il avait fait semblant de reprendre au propre son dernier cours de macroéconomie, jusqu'à ce que Laura arrive avec insouciance et légèreté, sans se presser. Renaud lui avait presque sauté à la gorge :

« Alors tu l'as vue ? Tu as pu lui parler ? »

Laura avait levé les yeux au ciel.

« Oh du calme, Renaud ! Arrête de stresser comme ça ! »

Renaud était devenu rouge de colère :

« Oh non ! Ne joue pas à ça avec moi ! Ne me fais pas poireauter pour le plaisir !

— Tu permets que je commande un café ? »

Elle avait un petit sourire insolent qu'Émile avait fait disparaître en lui faisant les gros yeux.

« Ne l'embête pas, Laura. »

Elle avait soupiré et obtempéré de mauvaise grâce.

« Elle est chiante, voilà tout. »

Renaud s'était penché au-dessus de la table, manquant de renverser son cappuccino.

« Tu lui as parlé alors ?

— Oui. »

Il avait manqué défaillir.

« Elle est chiante ? Pourquoi elle est chiante ?

— Comparé à toi, finalement, je ne sais pas si elle est si chiante…

— Hein ?

— Oui. Tu n'es pas mal dans ta catégorie. »

Elle s'était interrompue devant le regard noir d'Émile.

« Ça va, je plaisante…

— Raconte-lui. Qu'est-ce que tu as appris ?

— Commande-moi un café.

— Laura…

— Je vais lui raconter mais commande-moi un café. »

Émile avait obtempéré. Il ne voulait pas que Renaud fasse une crise de panique à table.

« Alors… Par où commencer… Elle a ton âge… Elle s'appelle Laëtitia.

— Oh…

— Quoi oh ? C'est un prénom, quoi…

— Laura ! » avait grondé Émile.

Elle l'avait ignoré et avait poursuivi :

« Elle est en fac de droit. Elle veut devenir avocate. Elle m'a l'air de passer sa vie à réviser. Elle n'est pas super *fun*… »

Renaud avait secoué la tête, indifférent à ces remarques. Une seule chose l'intéressait :

« Elle a un petit ami ?

— Non.

— Tu es sûre ?

— Oui, je lui ai demandé cash.

— *Quoi* ?

— Je lui ai dit qu'un de mes amis était intéressé. »

Cette fois, Renaud avait presque hurlé :

« *Quoi* ?! »

Émile était intervenu avant que Laura ne le fasse totalement convulser.

« Ce n'est pas dramatique, vieux. Elle ne lui a pas dit qui tu étais, hein ? »

Laura avait confirmé au grand soulagement d'Émile.

« Non. Je n'ai rien dit de plus.

— Alors c'est parfait. Maintenant tu n'auras plus qu'à aller lui parler tranquillement la prochaine fois que…

— Mais maintenant elle saura que je suis l'ami en question !

— Et…

— Elle saura que je suis intéressé.

— Et ? Ce n'est pas la vérité ? »

Laura avait levé les yeux au ciel.

« Non là, c'est trop. Je ne peux plus… Je préfère vous laisser.

— Quoi ?

— Il finira vieux garçon.

— Laura !

— À plus les gars ! »

Elle s'était levée, avait passé sa main dans les cheveux d'Émile.

« J'ai mené ma mission. Je te laisse prendre la suite.

— Attends…

— Quoi ?

— Et ton café ? »

Elle était partie avec un large sourire. Renaud était resté blanc, au-dessus de la table. Il avait fini par demander d'une voix mal assurée :

« Tu crois que… Tu crois que je vais finir vieux garçon ? »

Émile avait secoué la tête et répondu d'un ton sans appel :

« Non, car tu iras lui parler demain. »

Le soir, Laura avait débarqué dans le petit studio d'Émile et lui avait annoncé sans autre introduction :

« J'ai menti. »

Il n'avait pas compris tout de suite.

« À propos de quoi ?

— À Renaud. J'ai dit à la fille qui il était. »

Émile avait hésité entre se montrer en colère et sourire.

« Quoi ? Mais pourquoi tu as fait ça ? »

Elle était montée sur lui, s'était assise à califourchon entre ses jambes.

« Parce qu'il ne serait jamais allé lui parler. Tu le sais aussi bien que moi.

— Et elle, si ? Elle ira lui parler ? »

Elle s'était collée encore davantage à lui, avait commencé à l'embrasser dans le cou. Puis elle avait murmuré entre deux baisers :

« *Inchallah* quoi. »

Émile n'avait jamais révélé à Renaud ce que Laura avait fait. Renaud avait toqué à sa porte deux jours après, bouleversé mais plus calme, un faible sourire aux lèvres.

« Je ne sais pas si elle a compris que c'était moi, l'ami dont lui a parlé Laura, mais elle est venue me demander de la monnaie pour prendre un café au distributeur de la bibliothèque et tu vois… elle ne boit jamais de café alors ça m'a semblé être une excuse inventée… pour venir me parler… »

Émile lui avait assuré que ça en avait tout l'air.

« Et ensuite ?

— Je l’ai accompagnée prendre son café et on a parlé de tout, de rien… Elle a proposé qu’on fasse les trajets pour la bibliothèque ensemble… Elle est sur mon campus.

— Wow !

— Ne t’emballe pas !

— Si ! Je m’emballe parce que tu lui plais ! Mais il va falloir lui proposer un rencard ! Il ne faudra pas te contenter de faire les trajets avec elle pendant cent ans !

— On n’y est pas encore… On n’a pas encore fait de trajets ensemble. Le premier sera demain.

— Bon… Je reviendrai te mettre la pression dans une semaine alors.

— Vieux !

— Allez, deux semaines… Je sais que tu es sacrément long.

— Je ne te raconterai plus rien !

— C’est ça ! Tu aurais tort de te passer de mon aide ! J’ai plein d’idées géniales de rencard ! »

« Alors ?

— Alors quoi ?

— Alors Laëtitia ? »

Renaud avait plongé dans sa chope de bière pour éviter le sujet. Ils étaient tout un groupe, assis à une table en bois de ce pub anglais où ils passaient leurs jeudi soirs. Il y avait des amis de fac de Renaud, des amis de fac d’Émile et des amis d’amis qu’ils ne connaissaient pas.

« Ça fait un mois que ça dure maintenant, les trajets pour la bibliothèque…

— Et alors ? On est bien.

— Alors si vous êtes bien, tout roule… »

Émile n’avait pas voulu embêter Renaud avec cette idée de rencard. Il l’avait vu se transformer petit à petit, gagner en confiance au fil des jours, arrêter d’être nerveux. Il avait changé d’avis. Il n’avait pas voulu lui mettre la pression.

« Elle m’a invité à manger chez elle », avait lâché Renaud à cet instant

précis.

Émile s'était étranglé dans sa bière. Ainsi donc Laëtitia prenait les choses en main. C'était surprenant mais c'était génial de constater que cette fille avait immédiatement compris comment s'y prendre avec Renaud.

« Elle est spécialiste de la moussaka. On en parlait sur le trajet l'autre jour et… Elle m'a proposé de m'en faire une, la semaine prochaine… chez elle. »

Émile avait tempéré son enthousiasme pour ne pas faire paniquer Renaud.

« C'est génial ! »

Renaud avait un sourire niais et Émile avait compris, catastrophé, qu'il en était déjà tombé amoureux.

« Un repas à quatre ? »

Laura semblait totalement dégoûtée par l'idée.

« Mais c'est naze ! »

Émile n'avait pas pu s'empêcher de rire.

« C'est l'idée de Renaud… Ça lui fait plaisir…

— Mais pourquoi ? »

Laura était affalée sur le petit lit du studio d'étudiant, en sous-vêtements. Elle jouait avec l'élastique de sa culotte en mâchant son chewing-gum.

« Ils ont enfin officialisé.

— C'est-à-dire ?

— Ça y est, ils sortent ensemble pour de bon.

— Ils couchent ensemble ?

— Oui.

— Eh ben… Il était temps ! »

Il adorait sa moue espiègle.

« Il veut nous la présenter.

— Je l'ai déjà vue !

— *Laura* !

— Quoi ?

— Sois sympa… C'est un peu grâce à toi tout ça, tu ne veux pas les voir tous les deux ensemble et heureux ? »

Elle avait poussé un soupir qui n’en finissait pas.

« Elle n’est pas marrante…

— Laëtitia ?

— Oui. On va s’ennuyer.

— Arrête. Ce n’est pas sympa pour Renaud.

— Je ne parlais pas de lui. Je parlais d’elle.

— Tu iras et tu feras ça pour moi.

— Ah oui ?

— Oui. C’est décidé. Habille-toi. »

Elle l’avait fait rager. Elle avait mis dix minutes à s’habiller puis elle avait voulu reprendre une douche. Elle s’était déshabillée, douchée, rhabillée. Elle avait décidé de se faire un maquillage complet avant de sortir. Elle avait été une vraie petite peste ce soir-là.

Ils étaient arrivés à la pizzeria avec vingt minutes de retard. Laëtitia semblait tendue. Elle affichait un air contrarié.

« Désolés du retard, avait lancé Émile en arrivant à leur table. Tout ceci est la faute de mademoiselle. »

Laura leur avait adressé un horrible sourire insolent et Laëtitia avait pincé encore davantage les lèvres.

« Salut Laëtitia, je suis Émile. Je suis super content de te rencontrer. »

Ça avait déridé Laëtitia. Émile avait songé qu’elle était mignonne. Pas son genre mais plutôt jolie.

« Salut, je suis contente de te rencontrer aussi. »

Laura avait claqué une bise à Laëtitia à son tour.

« Nous, on se connaît !

— Oui. »

Les garçons avaient senti une légère tension entre les deux filles, à peine palpable. Émile et Laura avaient pris place à table. Émile avait tenté d’animer la conversation en attendant les commandes, à base de « Alors, tu es étudiante toi aussi ? », « Tu viens d’où ? », « Tu fais partie d’une association d’étudiants ? », « Le campus te plaît ? ». Laura était restée silencieuse, le nez dans la carte des commandes. Émile lui avait donné de discrets coups de pied

sous la table sans parvenir à la faire réagir.

Les pizzas étaient arrivées et les choses étaient devenues plus légères. Ils s'étaient mis à parler cuisine et Laura était même intervenue en déclarant qu'elle ne se nourrissait que de surgelés et de conserves. Il s'avérait que Laëtitia était passionnée de cuisine et les garçons s'étaient mis à l'interroger sur ses meilleures spécialités. Laura s'était même efforcée de faire des commentaires agréables sur la capacité de Laëtitia à mener de front ses études et à jouer les petits chefs cuisiniers. Émile s'en était presque étranglé. Il avait senti que c'était un prêté pour un rendu et qu'elle réclamerait quelque chose en échange de cet instant de gentillesse hypocrite, mais il avait quand même été touché par le geste.

« Ce n'était pas si terrible, non ? avait-il demandé à Laura lorsqu'ils rejoignaient son studio.

— J'étais à mon maximum. Je t'assure… je n'ai rien à lui dire…

— Je sais mais tu as fait l'effort. Je suis content que tu l'aies fait.

— Je ne le ferai pas toutes les semaines !

— Je sais. »

Renaud lui, avait adoré. Et il avait déclaré le contraire :

« On devrait se faire ça plus souvent ! Jeudi prochain… Qu'est-ce que tu dis de jeudi prochain ? »

Il fallait ruser pour traîner Laura à ces dîners de couple. Il fallait lui promettre autre chose en échange. Se coltiner avec elle un film d'horreur que personne ne voulait aller voir, lui mettre du vernis sur les orteils, lui faire ses repas pour une semaine entière… En échange, elle acceptait d'être présente et de se montrer cordiale avec Laëtitia. Il y avait eu des loupés. Laura avait réussi à y échapper de temps en temps. Un examen à réviser (la bonne blague !). Une grippe surprise. Personne n'était vraiment dupe. Sauf peut-être Renaud. Il rayonnait de bonheur.

« Elles s'entendent bien toutes les deux, non ? Ce n'est pas super ? »

Émile, comme Laëtitia, ne voulait que le bonheur de Renaud, alors ils s'obstinaient tous les deux à lui mentir sur ce point.

« Oui. C’est génial. »

Émile ne sait pas où Joanne est passée. Elle est partie faire un tour, au bord du lac. Ça doit bien faire deux heures. Il a fait une sieste à l’ombre des arbres puis il a entendu des pas qui approchaient. Il a pensé que c’était Joanne mais non, c’est le type de ce matin. Anthony. Il avance les mains en visière, avec un large sourire.

« Hé ! Il me semblait bien que c’était toi ! »

Émile se force à lui sourire, à peine. Il n’est pas mécontent d’avoir un peu de compagnie masculine.

« Je voulais aller nager. Tu viens avec moi ?

— Oui. Pourquoi pas ? »

Anthony dépose ses lunettes de soleil à ses pieds et commence à retirer ses vêtements. C’est un gars charpenté et bien dessiné, qui doit avoir l’habitude de se dépenser.

« Ta copine n’est pas là ? »

Il parle de Joanne. Émile jette un regard circulaire autour d’eux.

« Non. Elle est partie marcher autour du lac il y a un petit moment déjà…

— Tu l’as perdue de vue ?

— Oui. J’ai fait une sieste. »

Il n’ose pas préciser que ça fait bien deux heures que Joanne a disparu. Le type se demanderait quel genre de petit ami il est, et il n’aurait pas le courage de lui expliquer qu’il n’est pas son petit ami mais un compagnon de voyage qui va bientôt mourir et qu’elle a accepté d’accompagner, suite à une petite annonce postée sur Internet.

« Et la tienne… Où elle est ?

— Sylvia ?

— Oui.

— Elle a trouvé des gens à qui parler. Ça nous fait du bien de pouvoir partir chacun de son côté, quelques heures de temps en temps. »

Anthony a enlevé tous ses vêtements. Il est en boxer. Émile termine de retirer ses chaussures et ses chaussettes puis ils entrent dans l’eau

prudemment. Elle est fraîche mais pas autant qu'il le pensait.

« Ce n'est pas évident de voyager à deux, d'être vingt-quatre heures sur vingt-quatre ensemble. On aime bien avoir ces moments seuls. J'appelle ça ma soupape de décompression. »

Ils sont maintenant dans l'eau à mi-cuisse. Émile approuve.

« Oui je comprends…

— Je ne sais pas si pour vous, c'est pareil. »

Anthony est tourné vers lui, attendant une réponse. Émile essaie de formuler une réponse au plus simple :

« Disons que c'est… Oui… C'est pareil… »

Ils continuent de progresser dans l'eau tranquillement.

« Elle a l'air assez solitaire en tout cas…

— Oui.

— Elle parle peu.

— Oui. »

Anthony s'ébouriffe les cheveux. Émile se demande s'il va enfin cesser de vouloir lui parler de Joanne.

« Bon, il va falloir se décider à entrer dans l'eau, déclare-t-il.

— Je te suis ! »

Ils se mouillent la nuque, grimacent un peu, puis Anthony plonge carrément tête la première et Émile l'imite. Ça fait un bien fou. Quand il refait surface, Anthony est en train de nager, s'éloignant de la rive.

« Allez viens, suis-moi ! »

Ils nagent tous les deux sur plusieurs dizaines de mètres, sans rien ajouter. Au loin, quelques touristes courageux sont aussi dans l'eau. D'ici ils semblent aussi gros que des fourmis.

« Tu devrais essayer de la retrouver après, lance Anthony en se tournant vers lui.

— Hein ?

— Ta copine. Le lac n'est pas connu pour être particulièrement dangereux mais il est assez profond… Il suffit qu'elle ait été surprise par un gros poisson et qu'elle ait paniqué… »

Émile se sent un peu mal à l'aise. Il n'y a même pas pensé. Mais après tout, ils ne se surveillent pas l'un l'autre en permanence… Ils n'ont pas vraiment de comptes à se rendre. Pourtant cette idée de noyade ne le rassure pas.

« C'est une bonne nageuse ? »

Il affirme avec un peu trop d'assurance :

« Bien sûr ! »

En réalité, il ne sait même pas si elle sait nager.

Ils nagent une bonne demi-heure en essayant de ne pas trop s'éloigner de la rive. Anthony lui désigne de temps en temps des poissons de taille colossale. Ils se mettent à parler sport et Anthony divague longuement sur le quotidien épuisant qu'il mène à Paris. Ils finissent par regagner la rive alors que la chaleur est retombée et que l'après-midi est bien avancé.

« Vous logez au gîte ? demande Anthony.

— Non, on est en tente. On va camper par là.

— Oh ! Vous faites toutes vos vacances en tente ?

— Non. On a un camping-car qu'on a garé à Artigues. On le rejoindra d'ici quelques jours. »

Ils retrouvent leurs vêtements en tas, le gros sac à dos d'Émile, celui de Joanne. Mais toujours pas trace de Joanne.

« Elle n'est pas là, constate Anthony.

— Non. Elle ne va pas tarder.

— Sylvia et moi, on passe la nuit au gîte. Quand ta copine sera de retour, vous pourrez nous rejoindre pour le repas. Qu'est-ce que t'en penses ? On vous invitera à notre table. Ça serait sympa.

— Oui. Bien sûr. »

Anthony ramasse ses affaires sur le sol, il se sèche rapidement dans son tee-shirt et s'ébouriffe les cheveux.

« Comment elle s'appelle déjà ? Je ne crois pas qu'elle nous l'ait dit.

— Joanne.

— OK. Je vais rentrer me doucher mais rejoins-moi avec Joanne pour le

repas. Ça marche ?

— Ça marche. »

Anthony s'éloigne et Émile regarde avec anxiété le sac de Joanne.

Il décide de faire le tour du lac. Il cache derrière les arbres leurs deux sacs à dos bien trop lourds avant de se mettre en route. Il croise quelques randonneurs. Certains se prélassent les pieds dans l'eau, d'autres font une sieste à l'ombre. À l'un d'eux, il se décide à demander :

« Vous n'auriez pas vu une jeune fille, pas très grande, avec un chapeau noir sur la tête ? »

L'homme secoue la tête.

« Non. Désolé. »

Le lac est bien trop grand pour qu'il puisse en faire le tour. Il abandonne au bout de vingt minutes et revient à son point de départ. Il a eu raison car Joanne est de retour. Il la trouve là, à l'endroit où ils ont mangé et fait la sieste. Elle est debout et elle a l'air légèrement égarée.

« Ah, dit-elle en le voyant arriver.

— Je te cherchais.

— J'étais partie dans l'autre sens.

— Ah. »

Il se dit qu'ils ont l'air bêtes tous les deux avec leurs « ah » qui ne veulent rien dire.

« Anthony est venu nager avec moi.

— Anthony ?

— Le type de ce matin. Le Parisien.

— Ah oui, je vois.

— Il nous invite à partager le dîner de ce soir avec lui et sa copine, Sylvia. »

Il essaie de sonder son regard, d'y détecter une moue désapprobatrice ou un dégoût clair mais elle garde un air inexpressif.

« D'accord. »

Ils se dirigent tous les deux vers le refuge, au coucher du soleil. Joanne a retiré son chapeau pour se rendre au dîner. Ils ont décidé d'amener des boîtes de maquereaux et un camembert afin de ne pas arriver les mains vides. Émile a encore du mal à croire que Joanne ait accepté ce dîner avec Anthony et Sylvia. Il se demande comment elle se comportera avec eux. Elle a tendance à être plutôt étrange. S'il s'est habitué à sa drôle de personnalité, il ne sait pas comment réagiront les deux autres. Le paysage autour d'eux est magnifique. Le soleil baigne les montagnes et le lac de lueurs orangées. On dirait que tout le décor est embrasé.

« J'ai encore du mal à réaliser où je me trouve », lâche Émile en désignant le paysage tout autour.

Joanne acquiesce. Elle a un drôle d'air qui ressemble à un sourire, ou pas tout à fait.

« *Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme*. »

Émile s'arrête, ses boîtes de maquereaux à la main. Il a du mal à savoir ce qui le surprend le plus. La beauté du paysage tout autour ou ces mots qui sortent de la bouche de Joanne, toujours aux moments où il s'y attend le moins.

« Ça alors », souffle-t-il, immobile au milieu du chemin.

Elle hausse les sourcils comme pour l'interroger.

« Je crois que je vais devoir m'y habituer…

— À quoi ?

— À tes citations. »

Elle s'est arrêtée sur le chemin elle aussi. Elle esquisse un sourire satisfait. Un vrai cette fois.

« Tu l'aimes bien ?

— Beaucoup. Elle est de qui, celle-ci ? »

Son visage est baigné de la lueur dorée du coucher de soleil, ce qui accentue encore l'irréalité de la situation. Émile songe : *Cette fille est un poème.*

« Stendhal. »

Pendant quelques secondes il se trouve à court de mots. Il ne voit pas que

répondre sans gâcher la beauté des mots qu'elle vient de prononcer. Finalement il opte pour :

« Tu as dû lire pas mal de livres. »

Et il pense, au moment même où il les prononce, qu'il vient effectivement de gâcher la beauté du moment. Il est tout sauf un poème. Il est une vulgaire boîte de maquereaux, comme celle qu'il tient à la main. Joanne est délicate comme le coucher de soleil et lui est pragmatique comme une boîte de maquereaux.

« C'est de mon père que je tiens la majorité de mes citations.

— Il lisait beaucoup ?

— Énormément. »

Ils sont toujours immobiles au milieu du chemin. Lui, ses maquereaux à la main, elle avec le camembert, au milieu des montagnes embrasées.

« Les gens le prenaient pour l'idiot du village.

— Oh ?

— Il était trop différent. Ils ont décidé qu'il était idiot. »

Elle n'a pas l'air attristée en le disant. Elle a l'air de faire simplement un constat.

« Alors qu'en réalité, il lisait beaucoup, non ?

— Il s'intéressait à des tas de choses. Ils auraient pu apprendre beaucoup à ses côtés. »

Émile acquiesce. Il se dit qu'il a failli se comporter avec elle comme les gens du village. Il l'a très vite catégorisée comme une folle. Elle est sacrément différente de toutes les filles qu'il a pu connaître. Il ne s'est pas douté qu'elle pouvait beaucoup lui apprendre.

« Oui. On est parfois bêtes… On s'attache aux apparences… »

Joanne ne répond rien et ils reprennent leur chemin doucement. Il est content d'avoir partagé ce moment avec elle. Ce sera son souvenir du jour, celui qu'il notera dans son carnet ce soir.

« Ah, vous voilà ! »

La salle commune du gîte résonne de discussions et de rires. Il y fait une

chaleur étouffante. Les longues tables en bois accueillent pas moins d'une centaine de touristes. L'endroit est comble. C'est la pleine saison. La table occupée par Anthony et Sylvia accueille un groupe de touristes italiens qui parlent et rient très fort.

« Installez-vous ici, on va se pousser. »

Les deux autres ont l'air contents de les voir. Ils disent quelques mots à leurs voisins de table italiens et tout le monde se décale pour leur faire une petite place, en face d'Anthony et Sylvia.

« Il ne fallait rien amener, lance Anthony.

— On n'allait pas venir les mains vides », rétorque Émile.

Il attend que Joanne se glisse entre le banc et la table, pour prendre place à côté d'elle.

« Alors tu as fini par la retrouver ? demande Anthony en poussant deux verres en plastique remplis de vin vers eux.

— Joanne ?

— Oui.

— Eh oui, comme tu le vois.

— Vous avez monté la tente ?

— Oui. On a trouvé un coin abrité au bord du lac.

— Le camping est autorisé ici ? interroge Sylvia.

— Non, je ne crois pas… Mais on n'est pas vraiment regardants. »

Elle a une moue qui la fait ressembler à une enfant.

« Je crois que je ne pourrais pas… Me passer de douche et de vraies toilettes, ce n'est pas fait pour moi… »

Elle fixe Joanne en attendant une réaction, un sourire de connivence féminine mais Joanne hausse les épaules avec son habituelle indifférence.

« On se douche dans les lacs ou les ruisseaux. »

Les réponses paraissent claires et parfaitement évidentes dans sa bouche.

« Mais ce n'est pas pareil…

— Ah ?

— Oui… Pour le gel douche par exemple ?

— On utilise du savon d'Alep. C'est multi usages. »

Sylvia n’en reste pas moins dubitative.

« En tout cas, déclare Sylvia, vous vous êtes bien trouvés. Il n’y en a pas beaucoup des filles qui seraient prêtes à voyager comme ça. »

Émile s’empresse de changer de sujet. Il ne veut pas se retrouver à devoir bafouiller des réponses sur leur prétendu couple et leurs prétendues vacances en amoureux. Alors il lance très vite :

« Ce refuge est assez surprenant… Je veux dire visuellement… il ressemble presque à une station météo… Et puis quand on entre et qu’on se rend compte du monde qu’il accueille… »

Il espère entraîner Anthony dans sa diversion. Cela fonctionne.

« Oui. À ce qu’il paraît, il est toujours complet. Ils ont une capacité de quatre-vingt-dix personnes mais il faut réserver vite. Nous, on s’est mis sur le coup en février. »

Sylvia tombe à son tour dans le piège :

« Oui, j’ai tout booké en début d’année. J’aime faire les choses en avance. C’est quelque chose qui me vient de mon travail. »

La salle résonne en conversations de toutes langues. Ici de l’italien, plus loin de l’espagnol et de l’anglais. Là-bas de l’allemand. Ils ont entamé une bouteille de vin. Joanne s’est murée dans son silence mais elle acquiesce de temps en temps et semble relativement présente. Anthony, Sylvia et Émile discutent itinéraire, matériel de randonnée, lieux à voir à tout prix, tracas du quotidien…

« Essaie l’argile sur tes ampoules. Sylvia m’en a mis et ça va beaucoup mieux.

— De l’argile ?

— Ça désinfecte, ça cicatrice, ça stoppe les saignements, c’est anti inflammatoire. Et cerise sur le gâteau, ça aide la peau à se régénérer. »

Émile est certain que Joanne sait déjà tout cela. Pourtant elle reste silencieuse.

« Sylvia nous a acheté des chaussettes spéciales, sans couture… C’est génial !

— Ah oui ? »

Ils mangent avec appétit. La chaleur est telle dans la salle qu'ils boivent plus que de raison. Anthony a sorti son appareil photo et fait défiler sur l'écran des clichés de leurs précédentes étapes : Viscos, Sassis, deux petits villages typiques des Pyrénées, le col de Riou… Après ça, ils veulent aller au pic de Néouvielle puis au lac de cap de Long.

Ils regagnent leur tente en fin de soirée, soulagés de quitter le brouhaha et la chaleur. Anthony et Sylvia sont très gentils mais ils parlent énormément. Émile comprend qu'il a de la chance, finalement, de voyager avec quelqu'un de silencieux.

Ils arrivent devant leur tente. Joanne lui tourne le dos, s'accroupit et ouvre la fermeture éclair. Elle se glisse à l'intérieur de la tente. Émile l'entend fouiller dans ses affaires.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Elle ne répond que lorsqu'elle refait surface, son duvet sous le bras.

« Je vais m'installer au bord de l'eau. »

Elle se dirige vers le lac à pas lents.

« Bonne nuit, lance-t-elle.

— Bonne nuit… »

Il essaie de s'allonger à l'intérieur de la tente, dans son duvet mais le sommeil ne vient pas. Depuis son matelas, par la porte en toile ouverte, il voit Joanne assise au bord du lac. Elle regarde encore ce fichu ciel. Bon sang, qu'est-ce qu'elle a dans la tête ? Il aimerait tellement le savoir… Il se glisse au-dehors de la tente, avec des gestes lents, et se dirige vers elle.

« Je peux ? » demande-t-il en désignant l'herbe, à côté d'elle.

Elle hoche la tête et il prend place à ses côtés. Il commence à jouer avec l'herbe, sans savoir vraiment quoi dire. Il trouve cela dommage qu'ils ne parlent pas davantage tous les deux. Il se racle la gorge.

« On ne discute pas beaucoup tous les deux », finit-il par chuchoter.

Joanne a un haussement d'épaules. Il aurait parié qu'elle hausserait les épaules.

« On discute de ce qui est utile d'être discuté. C'est tout. »

Il est surpris par la douceur de sa réponse, qui contraste avec ses mots. Il hésite à poursuivre.

« Peut-être mais… C'est juste que… Ça me rassurerait de comprendre pourquoi tu es là… »

Elle garde le visage obstinément fixé sur l'eau immobile.

« En quoi ça te rassurerait ?

— Disons que… Ça me permettrait de savoir si tu risques de te tirer du jour au lendemain… de m'y préparer en tout cas. »

Il a tenté d'avoir l'air de plaisanter. Joanne répond avec calme :

« Je ne vais pas partir.

— Je ne sais pas…

— Je te le dis. »

Il la revoit au bord du ruisseau, assise sur un gros rocher. Il entend sa voix au téléphone. *J'ai… Je ne sais pas. Je te l'ai déjà dit… Un mois, six mois, un an… J'ai besoin de ce temps…*

« Alors personne ne t'attend ? » demande-t-il.

Il n'a pas voulu avoir ce ton si suspicieux. Joanne détourne le regard brusquement. Il a peur d'avoir tout gâché.

« Je ne vais pas partir, je te le promets. »

Elle ne répond pas vraiment à sa question. Avant ce soir, il ne s'était jamais vraiment rendu compte que ça le préoccupait mais il dit vrai. Il a peur qu'elle s'en aille. Il veut en avoir le cœur net.

« Et Léon ? »

Le visage de Joanne se renferme instantanément. Comme si un voile noir venait de le recouvrir.

« *Quoi* ? »

Sa voix, cependant, trahit l'ampleur de son émotion.

« Comment tu sais… ? » bredouille-t-elle.

Il ne peut pas lui avouer pour la conversation téléphonique qu'il a entendue. Elle s'imaginerait qu'il l'a espionnée. Il perdrait d'un coup d'un seul toute sa confiance. Elle pourrait décider de partir sur le champ. Il préfère

jouer sur un autre tableau.

« L'autre jour… Dans la nuit, quand tu avais de la fièvre… Tu as prononcé son prénom… »

Il ne lit rien sur son visage. Ni soulagement, ni trouble. Elle a repris le contrôle total de ses émotions.

« Tu n'as pas à t'inquiéter pour Léon. Je resterai jusqu'au bout du voyage. »

Elle esquive encore la question. C'est frustrant.

« Est-ce que… Est-ce que c'est ton petit ami ? »

Il la voit serrer les mâchoires. Elle va perdre patience. Il sent qu'il va beaucoup trop loin.

« C'était mon petit ami.

— Tu l'as quitté ?

— Oui.

— Définitivement ? »

Elle hésite avant de répondre. Il connaît la vérité. Il se demande si elle va lui mentir.

« Non. »

Il se sent soulagé. Quoi qu'elle décide de faire par la suite : tenir sa promesse ou partir, il sait désormais qu'elle ne lui mentira pas. Elle est parfaitement honnête.

« Donc… Il t'attend… mais tu resteras ici… ? »

Nouveau silence, nouvelle hésitation. Il a l'impression désagréable de lui tirer les vers du nez.

« Oui. Il a fait quelque chose d'impardonnable. »

Il est tellement surpris par la confidence qu'il n'ose plus dire un mot. Il la laisse poursuivre :

« Je crois que c'est tout ce que tu as besoin de savoir. Je suis partie car je ne peux plus vivre auprès de lui après ce qu'il a fait. »

Émile acquiesce, muet. C'est un instant fragile. Il ne veut pas le gâcher.

« Peut-être que je rentrerai un jour. Peut-être pas. Si je rentre… je crois qu'il me faudra des années. »

Il acquiesce de nouveau. Ils n'ajoutent rien de plus, ni l'un ni l'autre. Ils restent immobiles, les yeux fixés sur la lune qui se reflète à la surface du lac. *Il a fait quelque chose d'impardonnable. Je suis partie car je ne peux plus vivre auprès de lui*. Effectivement, c'est tout ce qu'il a besoin de savoir.

Leur discussion de la veille a apporté un peu de douceur. Cette nuit ils ont dormi côte à côte dans la tente. Jusqu'à maintenant, Joanne s'installait dehors. Elle disait qu'elle préférerait dormir à la belle étoile, qu'elle n'aimait pas avoir un toit au-dessus d'elle. Elle disait sûrement vrai mais il n'y avait pas que ça. La preuve, cette nuit elle a dormi à ses côtés.

Ils prennent leur petit déjeuner en regardant le soleil illuminer tout le paysage. Les sommets blancs. Le lac qui s'étend à perte de vue. Les premiers scintillements du jour sur l'eau. Les lueurs rose orangé du matin. Les cailloux ronds et lisses. C'est une scène surréaliste. Il n'y a pas un bruit hormis le chant des oiseaux et le son de la brise dans les arbres. *Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme*. Émile songe aux confidences de Joanne la veille. *Quelque chose d'impardonnable.* Cela semble être plus grave qu'une tromperie. Cela semble être vraiment grave. Joanne est toujours mesurée dans ses propos. Joanne ne se choque pas de grand-chose. Pas même de la mort. Elle considère que beaucoup de malheurs font partie de la vie. Elle prend tout avec philosophie. Qu'est-ce qu'il a pu faire ? Est-ce que cela pourrait avoir un rapport avec son père ? Il semble avoir été vraiment important. Émile continue de réfléchir en la regardant manger. Il se demande pourquoi elle ne se met jamais en colère. Au téléphone, quand il l'a entendue parler avec Léon, elle ne criait pas. Elle restait calme. Pourtant il a fait quelque chose d'impardonnable. Quelque chose qui l'oblige à fuir pendant des années…

« On repart ce matin ? » demande Joanne en relevant le nez de son bol.

Il termine d'avaler son pain avant de lui répondre.

« Oui… Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça me va.

— On se prépare et on plie la tente ?

— Oui. »

10

« Émile… Émile, est-ce que vous m’entendez ? »

Bip. Bip. Bip. C’est un son régulier et assez agréable. Comme une respiration. Ou un battement de cœur. Sauf que c’est un bip. Il y a des mouvements à gauche. Un tissu qui se froisse. Des voix qui paraissent lointaines ou qui chuchotent.

« … combien de temps ?

— … amené ce matin… inconscient depuis une heure… jeune fille dans le couloir…

— … venir ?

— … doit trouver sa carte d’identité… »

Ça n’a aucun sens. Ce rêve est totalement incohérent. Il a du mal à émerger, à se réveiller tout à fait. Il a l’impression d’être très lourd et d’avoir mal partout mais c’est sans doute le sommeil qui lui fait cet effet.

« Émile… Émile… Vous m’entendez ?

— Il se réveille ?

— Je crois… Regardez ses paupières. »

Un aveuglement. Comme un flash violent. Il a essayé d’ouvrir les yeux. Des murs blancs. Une lumière crue. Des personnes en blouse blanche. Il sent ses yeux qui se révulsent à nouveau. Il va retomber dans le noir. Il se sent déjà partir mais son cœur se serre. Qu’est-ce que c’était ? Du blanc. Des blouses. Il sent son pouls s’accélérer. Où est-il ? Qu’est-ce qu’il fait là ? Il ne devrait pas… Il essaie de lutter contre la lourdeur qui l’envahit. Il essaie de se raccrocher aux bruits d’un chariot à roulettes, à ceux d’instruments en métal. Il faut qu’il reste éveillé. Il ne devrait pas être là. Qu’est-ce qu’on lui fait ?

Son pouls s’accélère encore. Il suffoque. Il n’a pas rêvé quand même… Il était bien en montagne. Il était bien dans les Pyrénées. Il n’a quand même pas imaginé son départ… Il n’a quand même pas rêvé ce qui a suivi… Le camping-car… Les sacs à dos… Le lac… La panique totale qui l’envahit l’aide à sortir doucement de la lourdeur, de l’obscurité. Les sons se font de plus en plus distincts. De nouveau il entend des voix.

« … genre de malaise…

— … cœur s’accélère…

— … prévenir la jeune fille… »

Deuxième flash. Deuxième aveuglement. Pour la seconde fois il a ouvert ses paupières trop vite, mais cette fois il est moins surpris, moins violemment agressé. Il sent qu’il essaie de parler mais aucun son ne sort. Il y a deux personnes dans la pièce. Un homme avec une blouse blanche. Une femme qui sort dans le couloir. Il se cramponne aux draps dans le lit. Il est dans un lit. Il porte une chose étrange, on lui a retiré ses vêtements.

« Monsieur, calmez-vous. Tout va bien. Vous êtes à l’hôpital. On s’occupe de vous. »

Le médecin semble parler au ralenti. Émile ouvre encore la bouche. Il a rarement ressenti une frayeur aussi grande. Il avait refusé. Il avait refusé de mourir branché à des machines. Qu’est-ce qui s’est passé ? Il avait pris ses dispositions pour que ça n’arrive pas. Ses mains essaient d’arracher les draps. Le médecin le maintient calmement dans le lit.

« Je sais que vous êtes déboussolé mais ne vous en faites pas. On s’occupe de vous. On va retrouver votre fichier médical. Ma collègue est partie chercher votre amie. »

La porte s’ouvre. La femme en blanc est de retour avec une autre forme plus petite. Il essaie encore de parler mais rien ne se produit. C’est comme dans les cauchemars. Quand la peur est trop grande et paralyse le corps tout entier.

« C’est votre amie qui nous a appelés. Vous vous souvenez ? Vous avez fait un malaise et vous avez chuté. »

Ses pupilles passent de droite à gauche à toute vitesse. Il a du mal à fixer

son regard sur quelque chose. La forme plus petite à côté de l'infirmière. La forme en noir. Il essaie de toutes ses forces de concentrer son regard là-dessus. Et quand il reconnaît la forme, quand il reconnaît Joanne, il est encore plus désemparé qu'il ne l'était. Il ne rêve pas. Il n'a pas rêvé son départ. Il n'est pas en train d'halluciner. Tout ce qui se passe est réel. Il est bien parti avec Joanne mais maintenant il est dans un hôpital.

« Émile ? Émile, essayez de vous calmer. Vous avez sans doute un petit trou de mémoire. Ça n'est rien. C'est parfaitement normal après un malaise. »

Joanne s'approche du lit. Elle a l'air anxieuse. Elle parle doucement, comme si elle ne voulait pas que les médecins l'entendent :

« Tu te souviens de moi ? »

Il parvient à hocher la tête et il se rend compte qu'elle est à deux doigts de défaillir de soulagement. Le médecin s'adresse à elle :

« Il nous faudrait ses papiers d'identité… »

Elle semble un peu perdue. Elle reste là, les bras ballants. L'infirmière intervient :

« On a son sac à dos. Regardez là-dedans. »

Il voit les personnes s'activer. Il ne comprend pas pourquoi. Il sent que son cœur ne parvient pas à reprendre un rythme normal. Tout ce dont il se souvient, c'est qu'ils étaient au bord du lac. Le lac de Glères, avec ce refuge si laid. Il essaie d'agripper le regard de Joanne. Avec ses lèvres, il forme une question :

« Qu'est-ce qu'il s'est passé ? »

Le docteur a récupéré une carte jaune et verte dans son portefeuille. Sa Carte Vitale. Il s'adresse à lui avec calme :

« Je vais faire rechercher votre dossier médical. »

Il quitte la pièce. L'infirmière lui dit :

« Je vais vous donner un calmant. Ça ira mieux. »

Il secoue la tête, essaie de s'asseoir dans le lit mais l'infirmière le recouche de force.

« Vous ne bougez pas sinon on va devoir vous attacher. »

Il se tourne vers Joanne, essaie de nouveau d'interroger : « Qu'est-ce que

je fais là ? » mais aucun son ne sort. Puis l'aiguille se plante dans son bras.

« Joanne… »

C'est le premier son qu'il réussit à produire. Il sent son corps se détendre, presque instantanément. Il retrouve la parole en même temps.

« Joanne…

— Oui. »

Elle se penche au-dessus du lit. Derrière elle, l'infirmière range son petit chariot rempli de matériel médical.

« On était au lac… »

Joanne fronce les sourcils.

« Quoi ?

— On était au lac.

— Quel lac ? »

Il sent son estomac se contracter. S'il n'y avait pas le calmant, il pourrait recommencer à suffoquer. Est-ce qu'il a rêvé le lac ?

« Le lac de Glères…

— Quoi ? Non… »

Le visage de Joanne perd encore un peu de ses couleurs.

« On est partis du lac depuis trois jours. »

Il est pris d'un vertige, il tente de nouveau de s'accrocher aux draps pour se relever mais son corps est amorphe. Il sent la fatigue l'envahir.

« Non…

— Si, Émile. On est partis du lac et… on a continué à marcher… »

Elle voit bien qu'il essaie de comprendre, de se raccrocher à ses mots. Elle voit qu'il lutte pour ne pas laisser son esprit s'engourdir. Elle ajoute de sa voix douce :

« Ça n'est pas grave. Ça te reviendra. On… on a marché. On s'est arrêtés à Luz-Saint-Sauveur et à Gèdre… Tu ne te souviens pas ? »

Il secoue encore la tête.

« Il y avait des moulins à Gèdre. De jolis moulins en vieilles pierres… et le torrent. »

Il secoue la tête, il la secoue sans s'arrêter. Elle ment. Ça n'est pas

possible. Ils n'ont pas pu bouger du lac. L'infirmière intervient :

« Ça suffit les questions-réponses. La mémoire lui reviendra plus tard. Maintenant il faut le laisser se reposer. »

Elle pose une main sur l'épaule de Joanne.

« Si vous alliez marcher un peu dans le couloir ? »

Joanne secoue la tête. L'infirmière a une moue dubitative.

« Si vous restez là, vous le laissez se reposer. Vous ne répondez plus à ses questions. Ça le perturbe énormément. Je ne voudrais pas qu'il refasse un épisode de tachycardie comme à son réveil.

— D'accord.

— De toute façon, je reste dans le coin. »

Il la voit quitter la pièce en laissant la porte entrouverte. Il accroche le regard de Joanne.

« Le carnet… »

Sa voix n'a été qu'un murmure mais elle a compris. Il la voit se baisser pour fouiller dans son sac à dos. Il veut en avoir le cœur net. Si elle dit vrai, il a forcément écrit des choses dans son carnet après la lettre à Renaud. Elle se relève, le carnet à la main. Il tend le bras pour l'attraper et c'est à ce moment qu'il s'aperçoit qu'on lui a mis un pansement au coude.

« Qu'est-ce que…

— Tu t'es évanoui sur le chemin… au milieu des pierres… »

Il regarde son autre bras. Joanne comprend. Elle chuchote :

« Tu as eu quelques points de suture au coude et à la tête. »

Il lève un bras pour toucher son crâne. Il ne sent plus rien avec ces calmants.

« Derrière la tête. Laisse. Ça saignait beaucoup. Ils t'ont recousu. Laisse ça tranquille. »

Elle lui dépose le carnet sur le ventre et il l'ouvre avec précipitation. Il a peur d'y lire la confirmation qu'il perd complètement la tête. Pourtant il doit savoir. Il fait défiler les premières pages. *13 juillet, 23h50 Barèges, en bordure de forêt, le long d'un sentier piéton.* Puis *15 juillet, 21h et des poussières (ma montre s'est arrêtée) Barèges, un peu plus loin dans la forêt*

qui borde le sentier piéton. La lettre à Renaud en date du 16 juillet. L'écriture continue ensuite.

17 juillet, 18 h
Luz-Saint-Sauveur, en bordure de sentier, au pied du château de Sainte-Marie

Le temps s'est couvert alors qu'on quittait le lac de Glère. Pourtant le lever du soleil avait été splendide… On s'est vite retrouvés sous de gros nuages et on a dû s'arrêter près de deux heures en forêt, sous des pins, pour se protéger de la pluie. On est arrivés à Luz-Saint-Sauveur sous une nouvelle averse il y a une demi-heure et on s'est dépêchés de monter la tente. Nos vêtements sont humides. Les sacs à dos ont mal résisté à la pluie. Heureusement le carnet est intact. J'ai eu raison de l'enrouler dans la serviette en microfibres.

La pluie est en train de redoubler d'intensité. J'espère que notre tente tiendra le choc…

Joanne a simplement fermé la moustiquaire de la toile de tente, comme ça, depuis l'intérieur, on a une vue directe sur le château de Sainte-Marie. S'il y a des éclairs, le spectacle risque d'être à couper le souffle…

Il relève la tête vers Joanne. Elle a un air désolé.

« Je ne me souviens de rien…

— Ce n'est pas grave. »

Elle cherche à prendre un ton rassurant mais il se sent étouffer. Il tourne la page. Il a de nouveau écrit le jour suivant. C'est effrayant de découvrir ces lignes écrites de sa main, dont il n'a aucun souvenir. Il a l'impression de devenir fou.

18 juillet, 21 h
Gèdre, campement improvisé au pied du ruisseau

Ce village est splendide.

Après une nuit à grelotter dans nos duvets humides, c'était génial de se remettre en route. Les douze kilomètres sous la chaleur ont été difficiles. Joanne avait l'air épuisée. Mais quand on est arrivés dans Gèdre, en fin de journée, on a oublié toute la difficulté de la journée. J'adore cet endroit. J'adore l'église de Gèdre, la fontaine sur la place du village, qui représente une femme assise caressant un loup, j'adore le ruisseau qui traverse le village et j'adore par-dessus tout ces petits moulins en vieilles pierres.

On a planté notre tente au bord du ruisseau, non loin des moulins, pour être bercés par le bruit de l'eau. Je sens que je vais dormir comme un bébé.

Demain, direction le cirque de Gavarnie et ses cascades.

Émile relève brusquement la tête, essaie de ne pas céder à la panique :

« On est où maintenant, Joanne ? »

Elle n'est pas sûre de réellement comprendre sa question.

« On est… à l'hôpital…

— Oui, je sais, mais on est allés au cirque de Gavarnie ?

— On allait s'y rendre.

— Alors je suis tombé sur le chemin du cirque ? »

Elle hoche la tête, hésite un instant, s'humecte les lèvres.

« Tu n'as vraiment aucun souvenir ? »

La boule dans sa gorge l'empêche de répondre. Au même moment, l'infirmière refait irruption dans la chambre. Elle n'a plus la même expression que tout à l'heure. Elle a un air suspicieux désormais.

« Mademoiselle, est-ce que je peux vous parler ? »

Émile sent son pouls s'accélérer. Il voit Joanne qui hésite, il voit l'infirmière qui essaie de l'entraîner à l'extérieur de la chambre. Il réussit à lancer :

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Il se rend bien compte qu'il crie. Le calmant donne à sa voix des accents pâteux. L'infirmière ne lui répond pas. Elle entraîne Joanne derrière elle et referme la porte de la chambre. Il crie encore :

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Il essaie de ne pas céder tout à fait à la panique. Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Pourquoi le médecin est parti avec sa carte vitale ? Pourquoi l'infirmière a cet air suspicieux ? Il tente de se relever, sent qu'il est retenu par des fils. On lui a branché des électrodes sur la poitrine. Il soulève la chemise de nuit qu'on lui a mise, retire les électrodes avec des mains tremblantes. Qu'est-ce qu'il se passe, bon sang ? Il se met debout, sent que sa tête tourne mais il marche doucement, prudemment, jusqu'à la porte. Il actionne la poignée, surprend

des bribes de conversations de l'autre côté. Joanne et l'infirmière.

« Vous étiez au courant de son état ? »

La voix de Joanne est hésitante :

« Oui… il m'a dit de quoi il souffrait…

— Vous pourriez être poursuivie. Le centre dans lequel il était suivi est formel. Il n'est pas apte à prendre des décisions. Pas avec sa pathologie. »

Il sent une vague glaciale l'envahir. Il se rend à peine compte qu'il ouvre la porte. Il se retrouve face à l'infirmière. Il ne sait même pas ce qu'il pourrait lui dire pour se tirer de cette impasse.

« Je… »

Elle ne lui laisse pas le temps de poursuivre. Elle le prend par le bras et s'adresse à lui avec un horrible ton doucereux.

« Hop hop hop ! Qu'est-ce qu'on a dit ? Si vous ne tenez pas en place, je vais devoir vous attacher au lit. »

Elle lui parle comme s'il était débile. Ou totalement sénile. Il essaie d'accrocher le regard de Joanne qui hoche la tête lentement, comme pour lui faire comprendre de ne pas faire de vagues pour le moment.

« Je suis parfaitement sain d'esprit, essaie-t-il de se défendre. J'ai juste quelques trous de mémoire. »

Les calmants le font parler au ralenti. On dirait qu'il est saoul. Ça n'arrange pas son cas.

« Il faut vous reposer, Émile. On parlera de tout ça tout à l'heure. »

L'infirmière le traîne jusqu'au lit. Il tente de résister.

« Je vous ai entendues parler. Vous avez tort ! Je ne sais pas ce qu'ils vous ont dit mais je suis parfaitement capable de prendre des décisions. Je suis parfaitement sain d'esprit ! »

Il crie de plus en plus fort. Derrière, il voit bien que Joanne lui fait les gros yeux. Pourtant il ne peut plus se contrôler.

« Lâchez-moi ! Foutez-moi la paix ! »

L'infirmière commence à paniquer un peu, il le sent.

« Émile, vous allez vous calmer tout de suite ! »

Elle n'aura pas la force de le retenir et elle le sait. Il hésite, il se demande

s’il ne devrait pas ramasser son sac à dos et courir, crier à Joanne de courir derrière lui. Le problème, c’est qu’il est pieds nus, en chemise de nuit et bourré de calmants. Il a des gestes beaucoup trop lents.

« Qu’est-ce qu’il se passe ? »

Le médecin est de retour dans la pièce, le téléphone vissé sur l’oreille. L’infirmière se tourne vers lui.

« C’est bon, je gère. »

Émile s’aperçoit seulement qu’elle vient de lui passer une sangle autour du poignet et qu’il est attaché à la barre métallique de son lit. Pendant qu’il réfléchissait à une possible fuite, elle l’a attaché. Les calmants l’ont complètement ankylosé, il avait raison.

« Si ça ne suffit pas à vous calmer, je vous attache l’autre main ! »

Elle le gronde comme un petit garçon. Le médecin a repris sa conversation au téléphone. Joanne est en retrait, près de la porte. Il se demande s’il n’est pas réellement devenu fou. Il aimerait se réveiller.

« Oui… Oui… Il devait suivre cet essai clinique donc… jamais présenté à la première séance ? »

Le médecin parle en lui jetant des coups d’œil en biais.

« Oui, il a été amené suite à un malaise… Non… Rien de grave mais… Vous attendez que je demande ? »

Le médecin interroge l’infirmière comme s’il n’était pas là, dans la même pièce.

« Dites, il a des souvenirs d’avant sa chute ? »

Elle secoue la tête.

« Et du jour précédent ?

— Non. Il est assez confus. »

Émile tente d’intervenir mais il voit Joanne s’approcher de son lit. L’infirmière et le médecin continuent de chuchoter. Joanne se penche au-dessus de lui.

« Arrête. Si tu continues, ils vont t’attacher et on ne pourra plus te tirer de là. »

Il ne sait même plus quoi répondre.

« J’ai l’impression de devenir fou.

— Tu n’es pas fou. Ta mémoire a buggé, c’est tout.

— Tu es sûre ? »

Il a un doute maintenant. Et s’il était vraiment fou ? Pourquoi il a crié comme ça tout à l’heure ?

« Oui. Calme-toi. Ils ont eu accès à ton dossier médical avec ta Carte Vitale. Ils ont appelé le centre où tu étais suivi pour l’essai clinique.

— Et ?

— Et ils demandent à ce que tu y sois transféré en urgence. Ils leur ont dit que tu souffrais d’un Alzheimer précoce et que par conséquent, tu étais inapte à prendre des décisions. Ce sont tes tuteurs légaux qui doivent décider pour toi.

— Quoi ? Mes… quoi ?

— Tes parents. »

Il recommence à s’agiter dans son lit. Elle lui fait les gros yeux.

« Ils les ont appelés ?

— Non je ne crois pas. Pas encore. Ils sont toujours avec le centre. »

Ils se taisent car l’infirmière et le médecin ont arrêté de parler et ils ne veulent pas attirer l’attention sur eux. L’infirmière s’approche, son air suspicieux n’a pas totalement disparu.

« Alors Émile, ça va mieux ? »

C’est Joanne qui lui répond :

« Oui, c’est bon. Il s’est calmé. »

Ils la regardent s’activer autour du lit, replacer les électrodes sur sa poitrine en grognant :

« Qu’est-ce que vous m’avez fait, Émile ? »

Ils attendent qu’elle s’éloigne un peu puis Émile chuchote de nouveau, très vite, avant qu’elle ne revienne :

« Qu’est-ce qu’on fait ? »

Elle bouge à peine les lèvres lorsqu’elle répond.

« Il faut s’enfuir. »

Il la regarde avec intensité.

« Tu es sûre ? »

Il a bien entendu l'infirmière, tout à l'heure. *Vous pouvez être poursuivie.* Il n'est pas certain qu'elle soit prête à aller jusque-là, que cette rupture avec Léon justifie de prendre ce risque.

« Je peux m'enfuir tout seul. »

Elle réplique entre ses dents serrées :

« J'ai promis que je suivrai tes instructions. »

Elle fait référence à ces mots échangés près du ruisseau.

Je ne veux pas que tu me ramènes. Quoi que je fasse… même si je supplie. D'accord ?

Ils n'ajoutent plus rien, l'infirmière est de retour auprès d'eux.

Il conserve le silence pendant que le médecin s'entretient avec le centre de l'essai clinique. Ils discutent de son transfert. Il est également question de prévenir ses parents. L'infirmière revient vérifier plusieurs fois qu'il est calmé et il fait semblant de s'endormir, pour être sûr qu'elle lui fiche la paix. Lorsqu'elle quitte la chambre, quelques minutes plus tard, il rouvre les paupières. Le médecin a disparu. Il ne reste que Joanne, nerveuse, qui danse d'un pied sur l'autre. Il passe en position assise. Il se sent déjà un peu moins ankylosé.

« Comment on fait ? chuchote-t-il en gardant le regard fixé sur la porte.

— Ils vont revenir… Le médecin est simplement parti appeler tes parents depuis son bureau.

— Et l'infirmière ?

— Je ne sais pas. »

Joanne est nerveuse.

« Tire-toi.

— Quoi ? »

Il répète entre ses dents :

« Tire-toi. On se fera moins repérer si on part chacun de notre côté. Commence à partir et je suivrai dès que je peux.

— Mais… »

Elle fixe du regard la sangle à son poignet.

« Desserre-la mais laisse-la attachée. Si jamais elle revient, elle ne verra peut-être pas… »

Joanne est sceptique. Il se voit obligé de la brusquer.

« Joanne, desserre-moi ça et tire-toi.

— Comment on se rejoindra ?

— Je ne sais pas… Il n'y a pas un café dans les rues alentour ou des toilettes publiques, n'importe quoi pour qu'on se donne rendez-vous ? »

Il a toujours le regard rivé sur la porte. Joanne murmure :

« Oui, il y a un petit parc en face de l'hôpital.

— Parfait. Je t'y retrouve dès que je peux. »

Elle est toujours hésitante. Elle desserre la sangle avec des gestes mal assurés.

« Tu devrais peut-être partir d'abord… »

Il secoue la tête avec fermeté. Il a retrouvé tous ses esprits maintenant.

« Non. Si je disparais et que tu es là, ils sont capables de te faire arrêter.

— Tu crois ?

— Si c'est toi qui pars, je n'aurai qu'à dire que tu es partie t'acheter à manger ou… ou boire un café. Je réussirai à filer ensuite. »

Des bruits de pas se font entendre dans le couloir et Joanne se redresse vigoureusement.

« D'accord. »

Les bruits de pas s'éloignent. Ils attendent quand même quelques secondes pour recommencer à chuchoter.

« Je prends ton sac, déclare Joanne.

— Quoi ? Non…

— Tu marcheras plus vite si tu n'as pas ton sac. »

Il veut protester mais il se rend compte qu'il lui fait perdre son temps en discutant.

« D'accord, mais laisse-moi une tenue. Je ne peux pas partir avec cette chemise de nuit. »

Elle acquiesce. Elle s'agenouille, commence à fouiller dans son énorme sac

à dos, en extirpe un tee-shirt noir et un short beige.

« Ça ira ?

— Oui.

— Tes chaussures sont là…

— Merci. Tiens, remets mon carnet dans le sac. »

Elle s'exécute.

« Et ton sac à toi ? »

Elle semble réfléchir quelques secondes.

« J'ai dû le laisser dans la salle d'attente, en bas. »

Il est pris d'un certain malaise.

« Tu es sûr que ça va aller ? Je peux m'occuper de mon sac. Sauve-toi et récupère le tien. C'est le plus urgent…

— Non c'est bon. »

Elle se relève, accroche le sac sur son dos.

« Je file.

— Oui. Tire-toi vite.

— Le parc, Émile… »

Elle a peut-être peur qu'il oublie.

« Le parc. »

Il la regarde disparaître de la chambre, son énorme sac sur le dos.

Le parc. Le parc. Le parc. Il est mort de trouille à l'idée d'oublier. Il se le répète en boucle, inlassablement. *Le parc. Le parc. Le parc.* Qu'est-ce qu'il va se passer s'il oublie leur lieu de rendez-vous ? S'il oublie qu'il doit se sauver ? Non, c'est impossible. Sa mémoire a buggé oui, mais maintenant il a récupéré tous ses esprits. Il est alerte. Il n'oubliera pas. Malgré tout, il se répète *Le parc. Le parc.*

Il ferme les paupières très fort quand l'infirmière entre dans la chambre. Il essaie d'adopter une respiration lente et tranquille. Il espère qu'elle ne verra pas la sangle desserrée, ni le petit tas formé par ses vêtements, sous la couverture. Elle fait le tour du lit, replace une de ses électrodes sur sa poitrine. Il entend le médecin l'appeler depuis le couloir :

« Alice ?

— Oui !

— Vous pouvez venir ? »

Elle soupire.

« J'arrive. »

La voix du médecin ajoute :

« Ses parents veulent savoir comment il va. »

Son cœur remonte dans sa poitrine. *Maintenant !* La vague de panique le submerge. Ses parents au bout du fil. L'infirmière qui va revenir. Ils voudront lui parler. Non. C'est maintenant ou jamais. *Le parc. Le parc. Le parc.* Il arrache les électrodes, attrape les vêtements sous la couverture. *Le parc.* Il n'a pas le temps de s'habiller. Il enfile le short, chausse ses baskets. Tant pis pour la chemise de nuit. Il l'enlèvera dehors. *Le parc.* Son cœur cogne contre sa poitrine. Ses mains sont moites. Il passe la tête par l'entrebâillement de la porte. Il faut qu'il parte de toute façon. Il voit une forme, au bout du couloir. Il ne sait pas s'il s'agit de l'infirmière. Il fonce. *Le parc.* Le couloir, le panneau qui indique l'ascenseur. Il marche en s'efforçant de ne pas avoir l'air de fuir. Il s'exhorte au calme et à la lenteur. Il faut qu'il ait l'air naturel. La forme au bout du couloir a disparu dans une chambre. Il accélère le pas. *Le parc.* L'ascenseur met une éternité à arriver. Il a chaud. Il se sent étourdi. *Ding.* L'ascenseur s'ouvre. Il est vide. Il appuie sur le zéro plusieurs fois. Les portes se referment. Il en profite pour enfiler son tee-shirt noir par-dessus la chemise de nuit. Avec ses mains tremblantes, il rentre les pans qui dépassent dans son short. *Ding.* Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Niveau 2. Il se trouve face à un couple. Il se retient pour ne pas avoir l'air totalement irrité :

« Vous montez ou vous descendez ?

— On descend. Au rez-de-chaussée.

— Moi aussi. »

Le couple monte. Les portes de l'ascenseur se referment. Dans le miroir il aperçoit son visage livide, le pansement blanc qui recouvre une bonne partie de son crâne. *Ding.* Rez-de-chaussée. Enfin. Le hall est bruyant. Il y a du mouvement. Il fonce à grandes enjambées vers la porte vitrée. *Le parc. Le parc. Le parc.* La chaleur extérieure lui coupe le souffle. Il est aveuglé par la

lumière du soleil. Il doit être midi. Le soleil est haut dans le ciel. Il traverse devant un taxi, essaie de regarder tout autour. Il voit la route, le feu tricolore, un restaurant en face, le parking de l'hôpital… Il ne voit pas de parc. Une voiture le klaxonne. Un homme crie :

« Vous pourriez regarder avant de traverser ! »

Il atteint le trottoir d'en face et aperçoit enfin une tache verte. Des arbres là-bas…

Il a presque atteint la grille du parc lorsqu'il entend la voix de Joanne derrière lui.

« Émile ! »

Il se retourne brusquement. Joanne arrive en courant, derrière lui, un sac sur le dos, un autre accroché sur le devant, à sa poitrine.

« J'étais derrière toi.

— Qu'est-ce que tu as fait tout ce temps ?

— J'ai dû passer aux objets perdus pour récupérer mon sac.

— Bon sang ! »

Il est à deux doigts de défaillir de soulagement en la voyant devant lui, avec leurs deux sacs. Ils ont réussi. Tous les deux. Mais ils ne doivent pas rester plantés là. Il vaut mieux qu'ils s'éloignent. Il lui reprend son sac à dos.

« Viens, on s'arrêtera discuter plus loin. »

Ils marchent au hasard dans la ville, d'un pas vif. Le but est de s'éloigner de l'hôpital. Pour le reste, ils n'ont aucune idée de leur destination.

« On est où ?

— Je ne sais pas exactement…

— Comment ça ?

— On a été rapatriés en hélicoptère.

— Tu plaisantes ?

— Non. On était en pleine montagne… »

Il essaie de ne pas perdre pied. Il a été inconscient tout ce temps. Ça a bien dû durer deux ou trois heures. Il ne s'est même pas aperçu qu'on le transportait en hélicoptère. C'est complètement dingue. Il se retourne pour essayer d'apercevoir l'hôpital, sa devanture. Il a de bons yeux, heureusement.

Il parvient à lire. Centre hospitalier de Bagnères-de-Bigorre.

« Je crois qu'on est revenus au point de départ. »

Joanne tourne la tête vers lui, interrogatrice.

« Comment ça ?

— On doit être à une vingtaine de kilomètres d'Artigues et du camping-car. »

Il n'arrive pas à sonder son visage, à savoir si elle est soulagée par la nouvelle ou au contraire déçue. Il ajoute :

« Je suis désolé. Je ne voulais pas écourter notre escapade avec sac à dos.

— Tu plaisantes, ce n'est rien.

— On repartira. »

Elle secoue la tête.

« Pas tout de suite. Il faut que tu te reposes maintenant. »

Ils passent devant ce restaurant grill qui propose des burgers américains. Il y a cette odeur de viande grillée et de friture, il y a l'air climatisé de la salle qui vient leur lécher les pieds, sur le trottoir. Émile est toujours pâle. Joanne n'est pas certaine qu'il tiendra très longtemps avec son gros sac à dos s'il ne mange pas quelque chose. Ils échangent un regard et ils comprennent qu'ils sont d'accord.

« On entre ?

— Oui. »

Ils s'asseoient dans le fond de la salle, dans un espace masqué par un paravent. Ils commandent une double ration de frites. Joanne choisit un croque aux légumes, Émile un hamburger à deux étages. En attendant leurs plats, ils ne disent rien. Ils sont aussi épuisés l'un que l'autre. Émile se demande s'ils n'ont pas trop marché ces derniers jours. Lorsque les plats arrivent, ils se jettent dessus et se mettent à parler, la bouche pleine.

« Les médecins ont dit pourquoi j'avais fait ce malaise ?

— Ils ont parlé de l'altitude, de la fatigue physique… Mais ils ne savaient pas pour ta maladie. Tu crois que ça peut être la maladie ?

— C'est possible.

— Tu en avais déjà fait ?

— Oui. »

Il en a fait plusieurs avant que sa mère ne réussisse à le traîner à l'hôpital. Mais jamais d'aussi important. Il reprenait connaissance au bout de quelques minutes.

« Je n'ai jamais été inconscient aussi longtemps.

— La fatigue a peut-être aggravé les choses.

— Peut-être.

— On va rester quelque temps au même endroit, non ? »

Il la regarde manger goulûment. Elle se lèche les doigts. On dirait qu'elle a été affamée pendant des jours. Ils n'ont peut-être pas mangé assez…

« Oui, c'est possible…

— Le temps que tu te reposes.

— Oui. Tu as raison. »

Le serveur vient retirer leurs plats. Ils ont mangé comme deux goinfres. Ils acceptent cependant de voir la carte des desserts et choisissent des glaces.

« Et pour mes points de suture ? reprend Émile en plantant sa cuillère dans sa coupe glacée.

— Oui ? »

Elle a des petites traces de glace à la fraise au coin des lèvres.

« Tu sais si j'en ai beaucoup ? Si on va devoir les faire enlever ? »

Elle s'essuie la bouche avec sa serviette.

« La blessure au coude n'est pas trop grave d'après ce qu'ils disaient. Trois ou quatre points. À la tête, c'est plus important. »

Il la regarde avec anxiété.

« Tu pourras t'occuper de ça ? »

Elle hausse les épaules puis hoche la tête.

« Je crois. »

Il prend un ton plus léger pour demander :

« Tu dois bien avoir quelques remèdes à base de plantes ? »

Et ça fonctionne, elle esquisse un sourire.

« Oui. Et puis… j'ai déjà retiré pas mal de points. »

Il n'ose pas lui demander pourquoi.

Ils reprennent la route l'estomac lourd mais l'esprit plus léger. Joanne lui fait mettre une casquette pour protéger son crâne et masquer son pansement. Il retire sa chemise de nuit aux couleurs de l'hôpital quelques mètres après le restaurant et la jette dans une poubelle. Il ressort son guide des Pyrénées.

« Tu sais où on va ? interroge Joanne.

— Oui. C'est bon. »

Ils ont vingt kilomètres à parcourir mais l'après-midi est déjà entamé et vu l'état de santé d'Émile, ils décident qu'ils s'arrêteront pour la nuit dans un petit village du nom de Beaudéan. Le guide indique qu'il compte 392 habitants et que l'altitude y est de moins de six cents mètres. Ça sera parfait pour se rétablir un peu.

Le chemin est agréable, en descente et plutôt ombragé. Ils traversent de nombreux petits villages et hameaux et parviennent à remplir leurs gourdes. Cependant, quand ils entrent dans Beaudéan à peine deux heures plus tard, Émile est épuisé.

Beaudéan est un minuscule village en cœur de vallée, entouré de verdure. La majorité des maisonnettes sont construites en pierres. Une petite église surplombe le village. C'est une église gothique, à l'allure étrange, comme ils n'en ont jamais vu. Le clocher d'ardoise est encadré de quatre clochetons et coiffé d'une flèche en éteignoir. Elle ressemble davantage à un petit château de conte de fées.

Ils doivent traverser le village et s'égarer un peu dans la verdure pour trouver un coin tranquille pour établir leur campement, à l'ombre des arbres. La tente est rapidement montée et Joanne décide de partir faire un tour, en quête de quelques plantes pour les plaies d'Émile.

Il s'adosse à un arbre et ouvre son carnet noir.

17 juillet, 18 h
Luz-Saint-Sauveur, en bordure de sentier, au pied du château de Sainte Marie

Le temps s'est couvert alors qu'on quittait le lac de Glère. Pourtant le lever du

soleil avait été splendide…

Il n’a toujours aucun souvenir de ces trois derniers jours. Il a pensé que ça reviendrait dans l’après-midi, lorsqu’il aurait repris ses esprits, lorsque la peur panique de son réveil se serait totalement dissipée, en même temps que les calmants… Mais non. Rien. C’est toujours le même trou noir. Ils étaient assis au bord du lac, ils allaient replier leurs affaires et partir. Puis plus rien.

18 juillet, 21 h
Gèdre, campement improvisé au pied du ruisseau

Ce village est splendide.
Après une nuit à grelotter dans nos duvets humides, c’était un bonheur de se remettre en route.

Pourquoi est-ce que ses souvenirs se sont bloqués ce matin-là, au bord du lac ? Que s’est-il passé après ?

J’adore l’église de Gèdre, la fontaine sur la place du village, qui représente une femme assise caressant un loup, j’adore le ruisseau qui traverse le village et j’adore par-dessus tout ces petits moulins en vieilles pierres.

Il a beau relire ces lignes qu’il a écrites lui-même, rien ne revient. Ça risque d’être le cas de plus en plus souvent. Ça risque d’empirer. Il faut à tout prix qu’il continue de tenir son carnet. Il faut à tout prix qu’il écrive toutes ces petites lettres à ses parents, à Marjo, à Renaud, avant de les oublier tout à fait.

Il ne se rend pas compte tout de suite qu’il a envie de pleurer. C’est tellement inhabituel pour lui de pleurer… C’est l’épuisement, sans doute. C’est d’être adossé contre cet arbre, avec ce foutu carnet à la main et ce trou noir qui ne s’éclaircit pas. C’est l’ironie de la situation. Parce qu’il en a adressé des prières silencieuses pendant des mois et des mois, à un Dieu, à des anges, à des forces occultes, à n’importe qui. Il en a adressé des prières qui disaient *Si je pouvais tout oublier. Si je pouvais oublier qui je suis…* Laura était partie et il avait l’impression que son existence prenait fin. Il ne

voyait qu'une façon de pouvoir continuer à vivre : l'oublier, oublier qu'il l'avait aimée. Alors il avait répété ces prières. *Si je pouvais tout oublier…* Aujourd'hui il aimerait pleurer comme un enfant, tout seul contre un arbre. Il n'a plus envie d'oublier. C'est trop tard.

11

Émile est réveillé par des petites mains qui se posent sur son front. Il pense d'abord être dans un rêve car quand il ouvre les yeux, il ne voit que du vert et une jolie lumière dorée. En fait, ce n'est que l'herbe et les feuillages. Ce n'est que le soleil qui danse dans les branches. Il a dû s'assoupir. Son carnet est posé à côté de lui. Les mains sont celles de Joanne. Elle applique quelque chose de frais et d'humide sur son front.

« Joanne ? »

Elle a dû se déplacer car maintenant il voit son visage au-dessus de lui.

« Ne bouge pas. Je t'ai fait un cataplasme. »

Elle disparaît de nouveau de son champ de vision. Il jette un regard à son coude, sans bouger la tête. Joanne a déjà dû s'occuper de cette plaie. Il n'a plus le pansement blanc de l'hôpital. À la place, il y a une espèce de bouillis verte.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Elle ne répond pas tout de suite. Elle est trop concentrée sur sa tâche. Il savoure la sensation de fraîcheur qui enveloppe son crâne, qui semble entrer en lui et se diffuser dans tout son corps.

« Des cataplasmes d'orties », finit-elle par répondre.

Il l'entend bouger, elle doit se redresser car il la voit de nouveau, au-dessus de lui.

« Je n'ai trouvé que des orties.

— Et ça n'est pas bien ?

— J'aurais préféré trouver de la menthe… Pour avoir un antiseptique…

— Ah…

— Enfin, ça empêchera au moins qu'il y ait de nouveaux saignements… »

Elle semble réfléchir un instant.

« Il nous faudrait du vinaigre pour désinfecter… »

Il ne peut s'empêcher de sourire. Il se rend compte que ça provoque un tiraillement au niveau de la peau de son crâne, là où se trouvent les points de suture.

« Qu'est-ce qui te fait sourire ? » demande Joanne.

Il est surpris qu'elle l'ait vu.

« Je me demandais quelle odeur j'aurais quand tu m'auras recouvert de menthe et de vinaigre. »

Il est heureux de constater qu'elle sourit aussi.

« Tu serais un très bon répulsif pour insectes. »

Elle a un rire très léger. C'est toujours surprenant de l'entendre s'esclaffer. Émile ferme à demi les yeux pour profiter du moment. Joanne et lui qui plaisantent, c'est si rare, l'herbe sous son corps, les rayons du soleil qui effleurent son front, la brise fraîche qui lui chatouille les jambes.

« Je te laisse te reposer encore un peu », dit-elle.

Il la sent qui se lève. Il entend ses pas s'éloigner sur l'herbe.

« Quelle heure il est ? »

Mais elle a déjà disparu.

Lorsqu'il se réveille de nouveau, la nuit est tombée. Il se redresse en grimaçant car son coude lui fait mal. Il a toujours la bouillie dessus. Il suppose qu'il l'a encore sur la tête également. Joanne est assise non loin, autour d'une petite lueur qui tremblote. Il met quelques secondes à s'accommoder à l'obscurité et à comprendre qu'elle est penchée au-dessus du réchaud. Elle se retourne quand elle l'entend bouger.

« Ah. Tu es réveillé.

— Désolé… J'ai dormi comme un bébé… Il est tard ? »

Sa montre est cassée depuis plusieurs jours. Il a encore du mal à s'habituer à l'idée de vivre sans horaires. Joanne hausse les épaules.

« Je suppose… Peut-être vingt-deux heures. »

Il passe en position assise puis se lève avec des gestes lents. Il se sent beaucoup mieux que tout à l'heure. Reposé. Apaisé. Il la rejoint à côté du réchaud.

« Tu dois mourir de faim, dit-il sur un ton d'excuse.

— Ça va.

— Qu'est-ce que tu prépares de bon ? »

Elle lui désigne une conserve de haricots rouges et une autre de maïs, qui traînent à ses pieds.

« Un semblant de *chili con carne* sans *carne*.

— Intéressant. »

Il s'asseoit à côté d'elle, étend ses jambes devant lui, en s'étirant.

« Tu as besoin d'aide ?

— Non. C'est presque prêt.

— Bon. »

Il laisse passer quelques secondes. Il la regarde remuer le contenu de la casserole avec des gestes lents.

« Et ces trucs, je peux les retirer quand ?

— Les cataplasmes ?

— Oui…

— Ça va sécher. Ça tombera tout seul.

— Bon…

— Ça te gratte ?

— Non. »

Elle hausse les épaules.

« Alors attends que ça tombe tout seul. »

Le silence retombe. On n'entend plus que le bruit des criquets et celui de la cuillère qui racle la casserole. Quelques minutes passent. Joanne coupe le feu, récupère leurs deux assiettes en plastique et les remplit de son *chili sin carne*.

« Tiens.

— Merci. »

Ils récupèrent les grosses cuillères qui leur font office de fourchette pendant leur bivouac, et ils commencent à manger. Le village est d'un calme

absolu. Tout à l'heure, quand ils l'ont traversé, ils n'ont croisé personne. Ils ont l'impression d'être seuls au monde, avec leurs assiettes en plastique.

« J'ai… »

Émile termine d'avaler sa bouchée avant de continuer :

« J'ai relu le carnet tout à l'heure… Mais rien n'est revenu.

— Toujours pas ? »

Il secoue la tête. Joanne n'a pas l'air inquiète. Ce matin elle s'est montrée vraiment anxieuse mais ce soir, elle a un air rassuré et rassurant.

« Ça reviendra peut-être.

— Ou pas.

— Ou pas.

— Il s'est passé quoi pendant ces trois jours ? »

Elle est un peu prise de court par sa question. Elle repose son assiette sur le sol, hausse les épaules.

« Rien de spécial… Comme d'habitude…

— C'est-à-dire ?

— On a marché. On a monté la tente, on a mangé et dormi… Comme tous les jours.

— Ah. »

Il est déçu. Il voulait entendre autre chose. Il aimerait qu'elle meuble le noir dans sa tête, qu'elle le remplace par des paysages, par des sons, par des odeurs… Elle a dû le comprendre à son expression désemparée… Ou peut-être à son « Ah ». En tout cas, elle se redresse légèrement et elle déclare :

« C'était un jour de fin du monde, ce jour où on est arrivés à Luz-Saint-Sauveur… Le ciel était bas et sombre. Il a tonné toute la nuit. Tu avais l'air heureux. Tu as passé des heures collé à la moustiquaire, à regarder les éclairs. »

Il lui sourit avec reconnaissance. Elle ne s'imagine pas le bien que cela lui fait.

« Et toi ? demande Émile.

— Quoi, moi ?

— Tu devais être effrayée. »

Elle hausse les épaules avec son petit visage inexpressif, qui l'est de moins en moins.

« Pas tant que ça.

— Ah bon ?

— De voir les éclairs, ça rend le son moins effrayant…

— Oh… Alors c'est une bonne nouvelle… »

Elle acquiesce et plisse légèrement les yeux, pour se concentrer.

« Le jour d'après était… un peu comme un matin d'après l'orage.

— C'est-à-dire ? »

Elle plisse encore les paupières pour choisir ses mots.

« Après le noir et le vent, tout paraît plus coloré, plus frais, plus léger. Tu comprends ?

— Oui.

— Le ciel était… comme plus bleu, les nuages plus doux… »

Il ne se rend pas compte qu'il l'écoute avec une certaine fascination, qu'il la fixe, la bouche entrouverte. Tout ce dont il est conscient, c'est qu'il songe : *Bon sang, c'est une véritable poésie dans sa tête.*

« J'ai ramassé des fleurs sur le chemin. Tu m'as demandé ce que c'était. C'étaient des tue-loup. »

Il ouvre la bouche mais elle répond à sa question avant qu'il ne la formule :

« C'étaient des fleurs avec une longue tige et des dizaines de petites clochettes bleu violet. Tu as dit que c'était joli. On est… on est arrivés à Gèdre dans l'après-midi et tu as… Tu as voulu aller voir les moulins. Tu as adoré les moulins. C'est vrai qu'ils étaient beaux, ces vieux moulins en pierres. »

Il attend une seconde, pour être sûr qu'elle ait terminé puis il dit :

« Merci. »

Elle hausse les épaules, comme si ça n'était rien. C'est beaucoup. Il lui en est reconnaissant.

La suite, il la connaît. Ils ont pris la route du cirque de Gavarnie ce matin et il a fait un malaise. On l'a rapatrié en hélicoptère à Bagnères-de-Bigorre et ce soir ils sont là, dans ce petit village qui semble abandonné.

Ils reprennent leur repas en silence. Lorsqu'ils jettent leurs assiettes dans l'herbe, quelques minutes plus tard, Joanne croise ses jambes en tailleur puis ouvre la bouche, plusieurs fois, comme si elle allait parler, mais elle se ravise. Émile demande :

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Et elle secoue la tête.

« Rien. C'est idiot. »

Il insiste un peu et elle finit par murmurer : « Je ne sais pas », perdue dans ses pensées. Il n'est pas certain qu'elle s'adressait vraiment à lui. Quand il se relève, avec des gestes lents, il la sort de ses pensées en proposant :

« Je vais faire un tour du village. J'ai besoin de marcher un peu. Tu veux venir avec moi ? »

Elle ne fait même pas mine d'hésiter. Elle se lève à son tour.

« D'accord. »

Leurs pas résonnent sur le pavé, dans le village désert. Ils marchent sans se presser, les mains dans les poches. Ils s'arrêtent un instant devant l'église et Joanne se racle la gorge.

« Tout à l'heure je pensais à quelque chose… »

Elle hésite. Il hoche la tête pour l'encourager à continuer mais elle doute.

« Je pensais à ce qui se passerait, la prochaine fois que tu auras un malaise… »

Il acquiesce.

« Tu as raison. Il faut qu'on en parle. »

Il se laisse tomber sur une marche du parvis de l'église. Elle non. Elle reste debout, dansant d'un pied sur l'autre.

« Il… Il faudra bien que je t'emmène dans un hôpital si tu refais ce genre de malaises… »

Il voit où elle veut en venir. Il n'a pas voulu y penser cet après-midi, il a voulu profiter de la sérénité retrouvée, mais il faut bien qu'ils en discutent.

« Je ne sais pas si tous les hôpitaux ont accès aux fichiers médicaux aussi facilement mais… »

Il l’interrompt :

« Je pense que c’est le cas de tous les hôpitaux. Je pense que ce genre de choses se reproduira. »

Il a un air douloureux sur le visage.

« Je ne sais pas ce que je peux te dire… Je ne sais pas s’il y a une solution à ça… Je… Je ne veux pas que tu sois poursuivie alors… si ça se reproduit, je préférerais que tu me laisses sur le bord du chemin en attendant que je me réveille…

— Arrête.

— Je ne veux pas qu’ils me ramènent chez mes parents.

— Je sais.

— Je préfère encore que tu me laisses crever sur le bord de la route.

— Je sais, Émile. Il y a une solution.

— *Quoi* ? »

Il la dévisage avec incrédulité. Elle est toujours debout devant lui. Elle le surplombe. Elle a l’air assez sûre d’elle. Elle hoche la tête.

« Oui. J’y ai réfléchi cet après-midi et puis après… pendant le repas.

— Qu’est-ce que… »

Il n’arrive pas à terminer sa question. Il est empli de doutes et d’attente fébrile.

« On ne changera rien au fait que tu as été déclaré inapte à prendre des décisions tout seul. Ça, c’est impossible. Mais…

— Mais ?

— Mais on peut faire en sorte que tes parents ne soient plus tes seuls responsables légaux. »

Il ne comprend pas. Elle a l’air tout à fait sûre d’elle. Il ouvre la bouche pour l’interroger mais elle lâche finalement la bombe qu’elle retenait :

« Il faut qu’on se marie. »

Il est pris d’une toux nerveuse. Il comprend mieux pourquoi elle hésitait, tout à l’heure, pendant le repas, pourquoi elle a déclaré : *Rien. C’est idiot.* Son idée est complètement dingue. Il ne voit même pas le rapport !

« Je sais… C’est une idée qui peut te paraître totalement déplacée mais je

vais t’expliquer. »

Maintenant qu’elle a lâché sa bombe, elle est redevenue la Joanne qu’il connaît. Une Joanne calme, contrôlant parfaitement ses émotions, presque flegmatique. C’est comme si, tout à coup, elle n’était plus réellement concernée par le sujet.

« Si on se marie, je deviendrai *légalement* responsable de toi… Je… Je pourrai m’assurer qu’on ne te ramène pas au centre ou chez tes parents… »

Elle se tait. Elle le laisse prendre la mesure de ce qu’elle vient d’annoncer. Elle reste debout, les bras croisés, sans manifester d’émotion particulière.

« Je ne te demande pas de me donner une réponse ou… ou ni même d’y réfléchir à tout prix. Je voulais juste que tu saches qu’il y avait une solution. »

La surprise passe doucement. Il essaie de prendre la mesure de tout cela. *Je pourrais m’assurer qu’on ne te ramène pas au centre ou chez tes parents…* La phrase résonne dans sa tête. Il se force à articuler, lentement :

« Tu as raison. C’est… Ça pourrait être une solution. »

Il comprend mieux pourquoi elle a fini par lâcher le morceau juste devant l’église. Il secoue la tête, pour essayer de reprendre totalement ses esprits.

« Tu as tout le temps pour y réfléchir ou non.

— Oui. Je sais. »

Elle fait un pas en arrière, lui désigne la route pavée.

« Tu veux qu’on y retourne ? Qu’on continue la balade ? On n’est pas forcés d’en reparler. Pas ce soir en tout cas. »

Il se relève avec des gestes lents. Il a l’impression de tourner au ralenti. Ils se remettent en route, dans le village toujours désert. Sur la route, les lampadaires projettent leurs ombres de façon déformée. On dirait deux grands fantômes qui errent sans but. *Si on se marie, je deviendrai légalement responsable de toi. Je pourrai m’assurer qu’on ne te ramène pas au centre ou chez tes parents.* Est-ce qu’elle est vraiment prête à le faire ?

Ils vont se coucher sans un mot. Cette discussion sur le parvis de l’église a jeté un froid entre eux, même si, ni l’un ni l’autre, ne le veut. Car maintenant, ils sont forcés d’y songer tous les deux. Ils sont forcés d’envisager l’autre comme un éventuel futur époux et une éventuelle future épouse. Sur le papier

au moins. Et ça jette un certain trouble.

« Tu veux te marier, toi ? »

Il plonge quelques années en arrière, dans son studio d'étudiant. Il revoit la tête de Laura. Une tête moqueuse, qui se tourne vers lui. Ils sont allongés dans son minuscule lit. Lorsqu'ils font l'amour là-dedans, ils savent pertinemment que les voisins se mettent à taper aux murs. Parfois ils le font juste pour rire.

« C'est quoi, cette question ? »

Il ne se laisse pas démonter par son ton insolent. Il sait qu'elle l'utilise souvent pour masquer son malaise.

« C'est une question comme une autre.

— Mmh, fait-elle en détournant le regard.

— Alors… tu veux te marier ?

— Je ne sais pas.

— Arrête. On sait tous si on en aura envie ou non.

— Moi, j'ai peur de changer d'avis quand il sera trop tard. »

Il se redresse sur un coude.

« Quoi ? Genre devant l'autel ?

— Non. Pas tout de suite. Mais une fois mariée… avec les mois puis les années.

— Ah. »

Elle laisse son regard se perdre au plafond.

« C'est pour ça que je suis sûre d'un truc.

— Ah oui… lequel ?

— Si je me marie un jour, ce sera de mon fait.

— C'est-à-dire ?

— C'est moi qui l'aurai décidé. C'est moi qui aurai fait la demande. »

Elle gonfle la poitrine pour prendre un air important.

« Car je saurai que je suis prête. Ce sera le moment où je le saurai. »

Il a une moue dubitative et embêtée.

« Alors si je m'apprêtais à te faire ma demande là, tout de suite…

— Alors je te répondrais non ! Sans hésitation ! »

Il fait mine de s'offusquer et il la pousse hors du lit. Il est un peu offusqué quand même, même s'il ne veut pas se l'avouer.

« Hé ! »

Elle remonte sur le lit et se met à le frapper du plat de la main.

« Le problème vois-tu, c'est qu'il risque d'être trop tard après…

— Quoi ?

— Quand tu te décideras à te mettre à genoux devant moi, j'aurai peut-être changé d'avis… »

Elle le gratifie d'une affreuse grimace de dédain.

« Moi, me mettre à genoux devant toi ? Jamais ! »

Il réplique, vexé :

« De toute façon je ne t'épouserai jamais. J'épouserai une blonde. »

Elle croise les bras sur sa poitrine.

« Je vois.

— Tu vois quoi ?

— Je t'ai vexé. Tu cherches à me blesser.

— Pas du tout. C'est que j'ai toujours préféré les filles blondes. Et celles avec un peu plus de distinction… »

Cette fois, il sent qu'il la blesse vraiment.

« Qu'est-ce que tu insinues ?

— Je ne sais pas…

— Oh si ! Tu insinues que je manque de distinction ?

— Un peu… Tu es une sacrée grande gueule, Laura. »

Il voit son visage se décomposer. Elle se relève d'un bond, ramasse ses vêtements, son sac à main.

« Hé ! » crie-t-il en se levant à son tour.

Elle l'ignore. Il essaie de la retenir par le bras.

« Hé ! Ça va ! Ce n'était rien ! C'était… »

Elle accroche son sac à main sur son épaule. Elle est en nuisette, elle a ses vêtements et ses chaussures à la main.

« Lau, tu ne vas pas sortir comme ça !

— *Lau* ? »

Elle devient méprisante. Elle le fait toujours quand elle est blessée. Elle pose la main sur la poignée de la porte. Il veut lui dire. *Arrête, je t'aime. Je suis con. Oui je suis vexé. Tu as raison. C'est pour ça que j'ai dit ces conneries.* Elle actionne la poignée, lance :

« Bonne soirée ! »

La porte claque avec force. Il aurait voulu lui dire la vérité… Il aurait voulu lui dire qu'il rêverait de pouvoir l'épouser un jour.

Ils se sont réconciliés, bien entendu. Mais il ne lui a jamais dit.

Joanne se retourne dans son sommeil. Elle ne doit pas très bien dormir.

Un autre souvenir déferle…

« Bonsoir.

— Bonsoir.

— Vous êtes Karen ? »

La femme se retourne avec des gestes lents, calculés pour être langoureux. Elle est grande, très grande. Sans doute le dépasse-t-elle de quelques centimètres. Elle est brune également. Très brune.

« Oui. Je suis Karen. Émile donc ? »

Il acquiesce. Il est affreusement mal à l'aise. Il n'a aucune idée de la raison pour laquelle il est ici. Il a les mains moites. Une rage dans la poitrine. Une envie de faire payer la terre entière. *On m'a volé Laura. Un type m'a pris Laura.* C'est au cours d'une insomnie qu'il a créé ce compte sur un site de rencontres pour femmes adultères. Il a fait défiler les profils puis il est tombé sur celui de Karen. On y voyait la photo d'une femme brune, plutôt élancée. Quarante ans. Mariée depuis dix ans. Besoin de piment. Elle précisait rencontrer dans les bars à cocktails uniquement. Si affinités, elle pouvait se déplacer chez sa conquête mais elle acceptait aussi de passer la nuit à l'hôtel. Elle les préférait jeunes. Moins de trente ans. Il a eu envie de gerber en lisant sa description. Mais l'envie d'elle a été plus forte, violente. Un besoin de lui faire payer pour Laura. Ils sont entrés en contact, se sont donné rendez-vous

dans ce bar à cocktails discret, où elle ne risquait pas de faire des mauvaises rencontres (monsieur est notaire et a de nombreuses relations en ville).

« Ne sois pas timide, assieds-toi. »

Elle lui désigne le haut tabouret et il y monte avec l'impression d'être un enfant apeuré face à une femme impressionnante.

« J'ai commencé sans toi. »

Une coupe de champagne trône devant elle. Elle pose une main sur son genou avec un air de propriétaire.

« Tu veux boire quoi ? »

Il est pris de court, il répond la première chose qui lui vient à l'esprit :

« Comme toi. »

Elle commande pour lui puis elle se tourne pour l'observer en détail.

« Dis-moi, tu es tout juste sorti du berceau, toi ! »

Il bégaie un : « Ah… Euh » et ça la fait rire.

« Ce que tu es mignon ! J'adore les jeunes hommes comme toi. Vous êtes encore si innocents et si purs ! »

Elle est à l'aise. Elle rit très fort. Elle doit en rencontrer des tonnes des hommes comme lui, des jeunes, des timides. Elle est habituée à mener la barque.

« Alors dis-moi… Qu'est-ce qu'un jeune homme comme toi fait tout seul sur ce site ? Tu n'as pas de petite chérie ? »

Sa coupe de champagne est arrivée et il y trempe les lèvres avant de répondre, de façon brève.

« Pas en ce moment, non. »

Elle le sonde avec des yeux qui le transpercent, qui semblent lire à travers ses pensées.

« Tu étais amoureux et elle est partie ? »

Il ne réussit pas à mentir. Son expression désarmée le trahit.

« J'en étais sûre, déclare Karen. Tu n'es pas le premier, tu sais. J'en ramasse pas mal des jeunes oiseaux blessés. »

Elle a un air placide.

« Bah, tu sais… Si je peux apporter un peu de réconfort. »

Après ça il essaie de reprendre un certain contrôle de la situation. Il l'interroge lui aussi, mais il la vouvoie. Il se trahit.

« Et votre… ton mari ? »

Elle le regarde avec un air attendri, comme s'il ne pouvait pas comprendre, comme s'il était trop innocent.

« Bah… Tu comprendras tôt ou tard. Le mariage, c'est un bien grand mot qui ne signifie plus grand-chose aujourd'hui. »

Puis elle ajoute, comme pour se justifier, avec un petit air peiné :

« Je suis avec un notaire. Ça n'aide pas… Le mariage, pour lui, c'est davantage une histoire de paperasse et de partage des biens… »

Ils boivent plusieurs coupes de champagne avant qu'elle ne pose de nouveau une main sur son genou.

« On monte ? »

Le bar à cocktail est situé en dessous d'un hôtel. Ça n'a rien d'un hasard. Karen connaît parfaitement son terrain de chasse. Ils prennent une chambre sous le nom d'Émile puis ils se jettent sur le lit à peine la porte fermée à clé. Karen porte de la belle lingerie, aguichante mais subtile. Elle doit coûter une fortune. Émile n'en a jamais vu de si belle. Pourtant Karen n'est pas si douée qu'il se l'est imaginée. Pas aussi expérimentée. Ou bien c'est lui, le problème. Peut-être s'est-il imaginé retrouver la même chose qu'avec Laura, dans les bras de cette inconnue qu'il ne parvient même pas à respecter ? Il est déçu ce soir-là. Il jouit sans plaisir. Il se jure de ne plus jamais recommencer. Elle ne l'a pas fait exprès mais elle a tout sali. *Le mariage, c'est un bien grand mot qui ne signifie plus grand-chose aujourd'hui.* Il n'est pas d'accord avec elle. S'il avait épousé Laura, ça aurait signifié beaucoup. Ça n'aurait pas été vide de sens.

Elle a vraiment tout sali.

« Tu as bien dormi ?

— Oui. Bien, et toi ? »

Ils mentent tous les deux et ils le savent. Il l'a entendue remuer toute la nuit. Elle a des cernes bleus sous les yeux. Même son chapeau noir ne

parvient à les masquer.

« On rentre à Artigues alors…

— Oui. »

Elle porte un de ses pantalons noirs trop larges et un débardeur de la même couleur. Émile garde les yeux rivés sur son guide de randonnée. Son doigt suit l'itinéraire qu'ils prendront aujourd'hui.

« Tu me laisseras vérifier tes points de suture avant de partir », ajoute-t-elle seulement.

Les cataplasmes sont tombés tout seuls dans la nuit. Il a des fragments d'orties séchées sur son coude et dans ses cheveux mais Joanne souffle dessus.

« Alors ? » demande-t-il avec anxiété.

Elle esquisse une moue qu'il ne parvient pas à interpréter.

« Ça suinte un peu.

— C'est grave ? »

Elle ne répond pas vraiment à la question. À la place, elle dit :

« On sera au camping-car ce soir. Il y aura du désinfectant là-bas. »

Ils ont oublié de prévoir du désinfectant dans leurs gros sacs à dos. C'est une véritable erreur de débutant. Heureusement ils ont pris quelques trucs utiles comme des bandes de gaze. Joanne y enroule son coude et lui fait un turban blanc sur la tête.

« Je dois avoir l'air malin comme ça. »

Il maugrée pour la forme. Il ne sait vraiment pas comment il s'en sortirait sans elle.

Ils traversent de nombreux petits hameaux sur leur chemin, s'arrêtent manger dans un champ, à côté de deux chevaux qui les observent avec curiosité. Joanne passe un temps inimaginable à les caresser, si bien qu'Émile finit par s'endormir à l'ombre des arbres. Il réalise qu'il n'a jamais autant dormi que depuis qu'il est parti dans les Pyrénées. Ça fait un bien fou.

La chaleur diminue lentement alors qu'ils entrent dans Artigues. Il était

temps. Émile commence à avoir mal au crâne. Il sent bien que ses points ont suinté sur son crâne, sous la gaze. Il espère qu'il n'est pas en train de faire une infection. Joanne marche devant. Elle semble pressée d'arriver. Retrouver le parking près du petit ruisseau lui procure un bonheur intense. Comme s'il rentrait à la maison. Comme si c'était chez lui. Il ne pensait pas que la stabilité et la familiarité d'un lieu lui manqueraient. Pourtant il est heureux de retrouver le camping-car, la légère odeur de renfermé qui y règne, le bruit si particulier du ruisseau et des graviers sous les pas des randonneurs.

« Ah », laisse-t-il échapper en entrant dans l'habitacle.

Joanne se dirige directement vers le placard mural et en sort la table et deux chaises pliantes. Ce soir ils partageront un repas autour d'une table et ce sera un vrai luxe.

« Tiens, installe-toi. Je vais désinfecter tes plaies. »

La table et les chaises sont installées. Joanne a sorti la trousse à pharmacie. Elle fouille à l'intérieur avec un air de connaisseuse. Il hume l'odeur âcre de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés. Ça lui rappelle son enfance et ses multiples chutes à vélo. Sa mère râlait à chaque fois. Elle aimait bien lui faire peur. Elle faisait les gros yeux et elle menaçait :

« Attention Émile, si tu continues à rouler si vite, tu n'auras bientôt plus de sang. »

Au début il la croyait, il paniquait. Il demandait :

« Il ne m'en reste plus beaucoup ? »

Et elle faisait une moue qui signifiait qu'il était mal barré. Ça le calmait un temps, puis il recommençait à rouler vite. C'est ce qu'il raconte à Joanne pendant qu'elle tapote son crâne avec l'alcool à quatre-vingt-dix degrés. Ça a l'air de l'amuser. Elle dit même :

« Les petits garçons sont de vrais casse-cou ! On ne devrait jamais les laisser deux secondes sans surveillance ! »

Il se demande si elle en a connu beaucoup, des petits garçons. Elle n'a jamais eu de petits frères. Puis il se rappelle qu'elle était gardienne dans une école. Elle a dû en voir des genoux écorchés, des lèvres fendues et des sourcils à vif. Elle a dû en houspiller des gamins en short, des gamins

espiègles avec de hautes chaussettes blanches.

Prendre une vraie douche est le second bonheur de la journée. Le troisième sera de retrouver un bon matelas, au moment de dormir. Ils n'ont pas vidé leurs sacs à dos. Ils se disent qu'ils le feront demain. Ils ont préparé un véritable repas à partir des boîtes de conserve qu'ils ont retrouvées dans le camping-car, sous l'évier : une salade de tomates et de cœurs de palmier, des champignons de Paris sans saveur et une préparation à base de lentilles et de carottes.

« Demain il faudra refaire quelques courses… »

Ils mettent la table, allument des bougies car il commence à faire sombre, puis ils s'asseoient l'un en face de l'autre.

« Bon… » dit Joanne.

Il a peur qu'elle n'aborde le sujet qu'il redoute mais elle ne le fait pas. Elle demande :

« Dans quel coin on part demain ?

— Bonne question. »

Ils reprennent leur mastication silencieuse, jusqu'à ce qu'Émile propose :

« Ça pourrait être à ton tour de choisir.

— Mmh.

— Je pourrais te prêter mon guide des Pyrénées ce soir. Tu étudierais la question. »

Elle acquiesce, avale une bouchée de lentilles.

« Oui. D'accord. »

Après le repas, ils prennent des thés, assis à leur petite table. L'endroit est toujours aussi reposant. Les criquets, le bruit de l'eau qui dévale entre les rochers, un hululement de hibou de temps en temps. Joanne a ouvert le guide de randonnée devant elle. Elle tourne les pages, suit les lignes du bout des doigts, fronce le nez pour réfléchir, relève la tête pour boire une gorgée de thé. Émile reste silencieux. Son stylo gratte le papier de son carnet noir. Il écrit quelques lignes sur la journée qui vient de s'écouler, sur le bonheur de

retrouver leur parking et le camping-car.

Lorsqu'il relève la tête, Joanne a refermé le guide des Pyrénées. Elle a les deux mains autour de sa tasse de thé. Elle attendait visiblement qu'il termine d'écrire pour ne pas l'interrompre.

« Alors, tu as décidé d'un lieu ?

— Oui. On va à Mosset. »

Ce nom ne lui dit rien. Il n'a pas encore parcouru la totalité de son guide.

« Pourquoi Mosset ? » demande-t-il.

Il est curieux de savoir ce qu'il l'attire dans un lieu particulier, plutôt qu'un autre.

« C'est un village de l'époque médiévale perché en haut d'une colline rocheuse.

— Ça me semble sympa.

— Il paraît que la flore est superbe tout autour.

— Raison de plus. »

Le silence retombe. Joanne étouffe un bâillement, annonce :

« Je crois que je vais aller dormir… Je prends la banquette en bas. »

Elle s'apprête à se lever alors il se jette à l'eau :

« Joanne… »

Il ne pense qu'à ça depuis hier soir. Il faut bien qu'ils en reparlent.

« Concernant cette idée de mariage… »

Elle se rasseoit doucement en face de lui. Elle pose ses deux coudes sur la table, ses mains bien à plat.

« Oui ? »

Elle le regarde avec attention. Elle attend, sans le presser. Il s'enfonce dans sa chaise, cherche ses mots.

« C'est une solution… Tu as raison… Mais…

— Mais ? »

Les flammes des bougies dansent sur son visage. Elles allument une petite lueur dans ses yeux qui lui paraissent d'ordinaire si ternes. Ils ne le sont pas tant que ça. Elle pourrait être jolie. Elle pourrait être une belle mariée. Un jour elle pourrait connaître ce bonheur mais pas comme ça, pas dans ces

conditions.

« Je ne peux pas te demander de faire ça. »

Elle reste immobile. Aucune émotion ne traverse son visage.

« Tu ne me demandes rien. C'est moi qui te l'ai proposé.

— Tu sais ce que je veux dire…

— Non… »

Il pousse un soupir, s'enfonce encore plus profondément dans sa chaise.

« Pour moi, c'est simple. Il suffirait que je signe ces papiers. Je serais certain d'être libre jusqu'à la fin, grâce à toi. Et puis je mourrais et on n'en parlera plus. Tu m'aurais rendu un fier service et je t'en serais éternellement reconnaissant, par-delà la mort en tout cas. »

Il prend quelques secondes pour déglutir et chercher ses mots.

« Pour toi, c'est différent. Ta vie va continuer. Je ne sais pas ce que tu feras mais peut-être bien que tu retourneras auprès de Léon ou que tu rencontreras un autre homme, un jour. »

Elle ne cille toujours pas.

« Et… ?

— Et alors tu ne peux pas te marier avec moi. Tu ne peux pas être veuve à vingt-neuf ans. »

Elle a toujours les coudes sur la table et le regard bien droit devant elle, fixé sur lui. Elle répète en insistant sur les mots :

« Je te l'ai proposé. Je suis prête à le faire. »

Il secoue la tête. Il a l'impression qu'elle ne comprend rien.

« Tu ne peux pas gâcher cette chose avec un inconnu.

— Quelle chose ?

— C'est quelque chose qu'on ne fait qu'une fois… Qu'une fois dans sa vie. »

Elle ne bronche pas. Est-ce qu'elle s'en fiche totalement ? Est-ce que tout ça n'a aucun sens pour elle ?

« Je suis prête à le faire, déclare-t-elle encore.

— Malgré Léon ?

— Malgré Léon. »

Le silence retombe. Il regarde son visage inexpressif. Il aimerait savoir ce qu'il cache, ce que Léon a fait.

« On en reparle ? demande-t-elle. Je suis vraiment épuisée. »

Il hoche la tête. Joanne se lève et souffle sur la moitié des bougies, pour les éteindre.

« Vieux, ne me laisse pas tout seul maintenant. Je te préviens ! Je suis mort de trouille ! »

Renaud transpirait à grosses gouttes. Il passait et repassait un mouchoir déjà humide sur son front.

« Tu n'aurais pas dû mettre ton costume si tôt », avait maugréé Émile.

Il faisait trente degrés et Renaud était tellement stressé qu'il avait voulu enfiler son attirail de marié une heure avant la cérémonie. Ils étaient tous les deux dans sa chambre d'enfance. Celle-là même où ils avaient connu leurs premières nuits blanches, leurs premières confidences, leurs premiers films. La chambre qu'ils avaient transformée en atelier de vélo ou en tatami, lorsqu'ils étaient d'humeur bagarreuse. Il y avait encore des peluches sur le lit de Renaud et des photos de classe au mur. C'était étrange de le voir si grand et élégant, sur le point de se marier, au milieu des vestiges de son enfance. Émile avait été nommé garçon d'honneur aux côtés d'un cousin de Renaud. Les demoiselles d'honneur avaient été choisies par Laëtitia. Sa sœur et une amie.

« Ouvre la fenêtre, s'il te plaît, Émile. »

Il s'était exécuté. Renaud était au bord de la syncope.

« Qu'est-ce qui te panique autant ? Tu es au courant qu'elle va dire "oui", n'est-ce pas ?

— Ferme-la. »

Renaud n'était pas d'humeur à plaisanter. Dans une heure, tous les regards seraient tournés vers lui et il épouserait Laëtitia.

« Tu as ta fleur ? avait-il demandé à Émile, en s'installant sur le rebord de la fenêtre.

— Hein ? avait-il répondu, juste pour le faire paniquer un peu.

— Ta fleur ! Ta fleur à la boutonnière ! Ne me dis pas que tu l'as oubliée ! »

Il avait sorti sa fleur rouge de la poche de sa chemise.

« Elle est là. Détends-toi. »

Laëtitia avait réglé d'une main de maître chaque détail de son mariage. Elle avait voulu créer un *dress-code* pour l'ensemble des invités, afin que les photographies soient réussies et dans le thème du mariage. Les costumes des hommes ainsi que les robes des femmes devaient être noirs (elle autorisait quelques motifs blancs mais pas trop voyants). Chacun devait agrémenter sa tenue d'un accessoire rouge. Renaud avait demandé à chacun de ses convives masculins d'accrocher une fleur rouge à leur boutonnière. Lui-même portait un nœud papillon rouge et le liseré de sa veste de costume était coquelicot. Émile était pressé de voir Laura dans sa tenue de fête. Elle avait boudé en découvrant le *dress-code* imposé mais elle avait joué le jeu. Elle avait acheté une jolie robe noire aux allures de tutu qui s'arrêtait au-dessus des genoux et elle avait dégoté une large ceinture écarlate, avec un gros nœud sur le côté. Il était certain qu'elle serait splendide.

La mère de Renaud était venue toquer à la porte de la chambre et elle avait éclaté en sanglots en le voyant dans son costume.

« Tu es si beau… »

Sur le parvis de l'église, Émile s'était retrouvé noyé au milieu d'une masse noire et rouge. Tout le monde avait joué le jeu. Il avait retrouvé leurs amis communs sur les marches de l'église, cherchant Laura du regard.

Laëtitia était apparue dans la foule, apprêtée comme une princesse. Elle portait une large robe bustier, d'un blanc éclatant, qui descendait en cascade jusqu'à ses pieds. Son chignon était agrémenté de petits papillons rouges. Émile avait ri en s'imaginant la réaction de Laura. Il la voyait déjà grimacer en songeant très fort (trop fort) : *Alerte, faute de goût !*

La vue des papillons la ferait tourner de l'œil.

« Laura n'est pas là ? » avait-il demandé à la cantonade.

Toute leur troupe se tenait là mais il manquait toujours Laura. Un des camarades de fac de Renaud lui avait répondu :

« Elle était là mais elle est repartie.

— Quoi ? Comment ça, elle est repartie ? »

L'arrivée de Renaud devant l'église, dans la voiture familiale, les avait déconcentrés. Son père et sa mère l'avaient conduit, sous les cris et les applaudissements de la foule, jusqu'en haut des marches où Laëtitia l'attendait.

« Où est partie Laura ? » avait-il demandé encore, alors que tout le monde se massait à l'intérieur de l'église.

Personne ne savait. Il l'avait appelée en vitesse.

« Oui ? »

Elle devait être en train de conduire, il entendait le *tic-tac* des clignotants à l'autre bout du fil.

« Qu'est-ce que tu fiches ? Où tu es ?

— Ne m'en parle pas ! Cette mégère m'a envoyée bouler quand je lui ai dit bonjour.

— Quoi ? De qui tu parles ?

— Laëtitia ! Elle était tellement stressée, Madame la Psychorigide ! Elle donnait des ordres à tout le monde et elle m'a envoyée bouler !

— Quoi ? Mais… quand ?

— Là, à l'instant, quand je suis arrivée devant l'église. Ça ne va pas se passer comme ça !

— Mais où tu es ? Qu'est-ce que tu fais ? Ne me dis pas que tu as décidé de ne pas assister au mariage à cause de ça ! »

Il avait défailli de soulagement en l'entendant répondre :

« Non. Non j'arrive. Je suis juste partie me changer. »

Il n'avait pas compris le sens de sa dernière phrase. Il était trop stressé pour ça. Tout le monde était déjà installé dans l'église et Renaud lui faisait de grands signes affolés. On n'attendait plus que lui.

L'hymne nuptial avait retenti dans toute l'église. Les derniers convives

s’étaient assis. Émile avait regardé Laëtitia traverser la travée centrale au bras de son père dans un silence religieux. Il avait vu les yeux de Renaud pétiller de bonheur. Il l’avait entendu répondre « Oui, je le veux » dans un souffle, tellement il était ému. Il avait cherché les yeux de Laura au moment du baiser, au moment du « Je vous déclare mari et femme », il voulait lui faire comprendre avec les yeux : *Un jour ce sera nous.* Mais elle n’était pas là.

Il l’avait retrouvée à la sortie de l’église, alors que les mariés sortaient sous les applaudissements et les pétales de roses rouges. Il l’avait retrouvée avec son air insolent et une robe bleue turquoise qui jurait à merveille dans la foule rouge et noire des convives.

« Lau… Tu n’as pas osé ? »

Elle était heureuse, son adorable petite peste. Il n’avait pu s’empêcher d’éclater de rire en l’attrapant par la taille.

« Tu es un monstre. »

Elle avait répondu, en souriant de toutes ses dents :

« Vivement les photos ! »

Elle avait effectivement gâché toutes les photos. Devant l’église, dans le petit parc, sous le chapiteau, sur les marches de la mairie. On ne voyait qu’elle. La tache turquoise au milieu de la marée noire et rouge. Elle prenait toute la lumière et on ne voyait même plus Laëtitia. Elle les gâchait si bien que les sœurs de Laëtitia et sa mère avaient fini par lui demander, explicitement, de se mettre à l’arrière de toutes les photos. Elle avait obtempéré tout sourire. Elle avait vu la colère sur le visage de Laëtitia et ça lui avait suffi. Après ça, Émile l’avait raccompagnée de force à leur appartement et il lui avait ordonné :

« Tu te changes maintenant. »

Elle l’avait fait. Elle n’avait même pas rechigné. Elle n’était pas méchante au fond. Juste une petite emmerdeuse. Une adorable petite emmerdeuse.

« Alors, ça fait quelle impression ? »

Ils s’étaient enfin retrouvés seul à seul avec Renaud, à la table des mariés.

Laëtitia était partie danser avec ses sœurs. Laura discutait avec des amis communs, à quelques tables de là.

« C'est… Je n'arrive même pas à y croire. »

Il fixait avec émerveillement son alliance, à la main gauche.

« J'ai l'impression que ça n'est pas ma main.

— Ça doit faire sentir grand, non ? »

Renaud avait gonflé la poitrine avec fierté.

« Oui. »

Il était encore ému. Il avait les joues rouges. Émile lui avait souri.

« Je n'en reviens pas.

— Moi non plus.

— Je te regardais dans l'église, bien droit, sûr de toi… Laëtitia qui s'avançait… Je me disais : *Regarde le chemin qu'on a parcouru.*

— Le petit gros que j'étais ne m'aurait jamais cru si je lui avais dit qu'un jour, il serait là.

— Tu vois. Il faut toujours y croire. »

Renaud avait essuyé un fragment de larme très discrètement, au coin de son œil.

« C'est un peu grâce à vous tout ça… Si vous ne m'aviez pas forcé la main à l'époque…

— Ne déconne pas ! On te l'a amenée sur un plateau certes… Mais c'est toi qui as fait tout le reste ! Et tu as plutôt bien géré à ce que je vois ! »

Renaud avait ri avec un sanglot de bonheur dans la gorge. Il n'était pas au bout de ses surprises. Il ne savait pas encore que trois mois plus tard, le ventre de Laëtitia s'arrondirait. Il ne savait pas qu'il s'apprêtait à devenir papa.

Karen avait tort. Le mariage a encore un sens. Et il a une certitude maintenant : il ne peut pas se marier avec Joanne ni avec personne d'autre. Il est comme ça, il est comme Renaud. S'il se mariait un jour, il voulait que ce soit fort et beau. Il renoncera au cadeau de Joanne, quel qu'en soit le prix à payer.

12

21 juillet, vers 13 h
Mosset, au bord d'un champ de lavande en contrebas du village.

Joanne devrait choisir nos destinations plus souvent. On n'est pas encore entrés dans le village, on l'aperçoit seulement depuis ici, en contrebas. On peut voir ses murailles et ses maisons, juchées sur le gros rocher.

On s'est arrêtés dans ce champ de lavande pour manger un morceau et pour profiter de la vue. Il n'y a pas seulement le village de Mosset à admirer. Il y a cette église en ruines. La chapelle Notre-Dame-de-Corbiac. Une vieille et grande église de l'époque romane. Un panneau à l'entrée indique qu'elle a été rachetée par un couple d'Anglais qui y entreprend des travaux de rénovation.

Après le repas, on entrera dans le village et on cherchera un parking où garer le camping-car avant d'aller découvrir les ruelles…

Ils n'ont pas trouvé de parking où ils étaient autorisés à stationner le camping-car. Ils ont fait deux fois le tour du village pour en être certain, puis ils ont décidé de faire quelques courses dans une supérette avant de redescendre en contrebas du village. Ils ont laissé le véhicule sur le bord d'une minuscule route de campagne et ils sont remontés à pied, avec leurs sacs à dos, pour explorer Mosset. Lorsqu'ils entrent dans le village, la chaleur est déjà en partie retombée. Ils passent l'un des trois portails qui permettent d'atteindre l'intérieur des murailles : le portal de Santa Madeleina. Mosset a conservé une allure de village montagnard et féodal. Les murailles, qui protégeaient le château des seigneurs, sont encore là, ainsi que les portal de Coume Gelada et celui de França. Au sommet du clocher de l'église, chose incroyable, se dresse un pin pluri-centenaire. Cela semble être l'attraction des touristes. Ils s'enfoncent dans les ruelles, à l'ombre du soleil. Ils s'arrêtent

devant un grenier à grains, puis devant une enseigne de menuisier sculptée dans la pierre, arborant fièrement son rabot comme blason. Un four à pain d'époque les laisse béats. Plus tard, ils font une pause auprès d'un lavoir et Émile regarde Joanne s'y tremper les pieds.

« Ça t'a plu ? »

La nuit est tombée. Ils ont regagné leur camping-car, en contrebas du village, après avoir déambulé plusieurs heures dans les ruelles.

« Oui. J'adore ce village. »

Ils se sont attablés comme à leur habitude, sur la table pliante, devant le camping-car. La route est très peu fréquentée. Ils ont bien fait de se garer ici.

« On devrait marcher un peu moins, déclare Joanne en remplissant leurs assiettes d'un ragoût à base de carottes.

— Pourquoi ça ?

— Il y a deux jours tu faisais un malaise. »

Il plante sa cuillère dans le ragoût et la porte à sa bouche.

« Oui, fait-il, la bouche pleine. Tu as raison. »

Il ne sait pas ce que c'est : de la purée ? une soupe ? un écrasé de carottes ? Ça n'est vraiment pas mauvais. Ils ont acheté ces carottes à la supérette, en haut.

« D'autant que la prochaine fois, je ne veux pas que tu me ramènes à l'hôpital. »

Elle laisse tomber sa cuillère, surprise par sa déclaration.

« Quoi ? »

Il termine d'avaler sa bouchée.

« J'ai réfléchi. Je ne veux pas qu'on se marie. »

Elle reprend sa cuillère avec des gestes lents, hausse les épaules.

« D'accord. »

Il ne parvient à déceler aucune émotion sur son visage. Ni déception ni autre chose. Bien sûr, tout cela lui est égal. Elle proposait de lui rendre un service, rien de plus. Ils continuent de manger en silence, au milieu des bruits des cuillères qui raclent leurs assiettes.

« Alors si tu tombes à nouveau, qu'est-ce que je fais ? »

Il se trouve incapable de répondre.

« Je m'occupe de toi moi-même ? »

Dit comme ça, il songe qu'il est parfaitement égoïste, qu'il lui impose une tâche énorme. Mais il est incapable de lui donner une réponse logique et pertinente. Il ne peut pas lui demander d'être son infirmière, de le rapatrier seule au camping-car, de le soigner… Il ne peut pas non plus lui demander de passer son chemin et de le laisser au bord de la route. On le trouvera. On le rapatriera à l'hôpital. Il finira au centre d'essai clinique. Il sera de nouveau à la charge de ses parents. C'est ce qu'il cherche à éviter à tout prix. Joanne attend toujours. Il tente de bafouiller :

« Il y a une autre solution… Je pourrais… Je pourrais prendre une autre identité… C'est… C'est faisable ça, non ? »

Il est heureux qu'elle reste impassible, qu'elle ne fronce pas les sourcils, qu'elle ne lève pas les yeux au ciel, qu'elle ne le regarde pas comme quelqu'un de parfaitement ridicule.

« Je vais me renseigner. Demain je vais me renseigner. Si je prends une autre identité, je pourrais me rendre à l'hôpital sans risques. »

Elle hoche la tête lentement.

« D'accord. »

Elle ne doit pas l'en croire capable une seule seconde. Comment ferait-il ? Avec quels papiers ? Il n'en a aucune idée. Ils continuent de manger en silence.

Plus tard, ils font la vaisselle tous les deux, dans le même silence tendu. Il nettoie et elle essuie. Elle n'a rien demandé mais il le lui dit quand même :

« Ça n'a rien à voir avec toi si je refuse cette idée de mariage. »

Il se retourne pour pouvoir voir son visage. Elle conserve une expression neutre.

« Je sais », dit-elle.

Il lui tourne de nouveau le dos et recommence à frotter la casserole, dans l'évier.

« C’est juste que… je ne peux pas imaginer me marier si c’est totalement vide de sens. J’ai… »

Il s’interrompt, les mains pleines de mousse, au-dessus de l’évier.

« J’ai ce côté fleur bleue. Ça peut te paraître un peu dingue… J’ai besoin que ce geste ait du sens. »

Il la sent acquiescer dans son dos. Quelques secondes passent. Quand elle parle, c’est avec une douceur extrême dans la voix :

« Tu t’es imaginé que c’était totalement vide de sens ? »

Il est obligé de s’interrompre, de fermer le robinet d’eau, de poser son éponge, pour se retourner et lui faire face.

« Qu’est-ce que tu veux dire ? »

Elle a les sourcils légèrement froncés.

« Ça n’est pas parce qu’on n’est pas amoureux que ce geste n’aura aucun sens. Je ne le ferais pas non plus, s’il n’avait aucun sens à mes yeux. »

Il continue de la fixer sans rien dire, les mains pleines de mousse.

« Ça a un sens. C’est une promesse que je te fais, ou plutôt… plutôt un engagement que je prends… pour que tu sois certain que je suivrai tes instructions jusqu’au bout, que je protégerai ta liberté coûte que coûte, que je veillerai sur toi jusqu’à la fin… Ça n’est pas un mariage d’amour, c’est vrai… Mais ça n’est pas totalement dénué de sens, non ? »

Il secoue la tête tout doucement. Non, bien sûr que non. Elle a raison.

« Non… C’est vrai… »

Se marier avec elle n’a pas la signification qu’il s’attendait à trouver mais ça n’est pas quelque chose de vide. Il s’est trompé. Il lui faut quelques secondes avant de pouvoir recommencer à parler.

« Et pour toi… quel sens ça a, tout ça ? Qu’est-ce que… Qu’est-ce que tu y gagnes ? »

Une expression douloureuse traverse son visage. Un aveu de faiblesse. C’est la première fois qu’il peut lire à travers ses traits lisses. Elle souffre. Énormément. Il ne sait pas pourquoi mais à cet instant il comprend que c’est la raison pour laquelle elle s’est renfermée en elle-même, la raison pour laquelle elle mime l’indifférence et n’exprime aucune émotion. Il y a trop de

douleur en elle. Si elle laisse échapper ne serait-ce qu'une parcelle de cette douleur, un torrent la rattrapera et il ne sait pas si elle y survivra. Elle a la voix lourde et profonde lorsqu'elle répond :

« J'ai à nouveau une raison d'avancer. »

Il l'avait compris. Avant même qu'elle n'ouvre la bouche.

Deux jours ont passé sans qu'ils ne s'en aperçoivent vraiment. À la fois très vite et très lentement. Émile s'est beaucoup reposé. Il a passé la majorité de son temps à la petite table, devant le camping-car ou sous un arbre, le long de la petite route. Il a fait des siestes, a écrit quelques lignes dans son carnet, s'est essayé à la composition d'un gaspacho avec les légumes que Joanne a ramenés du marché le deuxième jour… Joanne est partie de longues heures dans Mosset et ses alentours. Elle s'est promenée dans les ruelles pavées et dans les champs de lavande. Elle est revenue avec des bouquets de lavande séchée, qu'elle a disposés sur le plan de travail, dans le camping-car. Elle a déambulé sur le petit marché de Mosset, a rapporté des légumes de toutes les couleurs. Ils n'ont reparlé du mariage que le deuxième soir, alors qu'ils buvaient leur thé au bord de cette petite route si peu fréquentée. Émile a dit :

« On ira à la mairie demain. »

Et Joanne a compris.

Ce matin ils marchent tous les deux sous un soleil de plomb pour atteindre le village entouré de murailles. Ils sont heureux de constater que la mairie est ouverte. Ils ne savent plus quel jour ils sont. Ils craignaient d'être dimanche. Dans le hall, Joanne s'arrête longuement devant un présentoir recouvert de prospectus. L'employée derrière son bureau finit par s'impatienter, ne les voyant pas approcher et elle se racle la gorge.

« Bonjour. Je peux vous aider ? »

Joanne sursaute. Émile lui fait signe de le suivre et ils s'avancent tous les deux devant le guichet d'accueil.

« Bonjour. »

Émile a la voix légèrement plus rauque que d'habitude.

« On… On vient vous voir car on aimerait se marier. »

Il a parlé d'une voix étrange, une voix sourde qui lui paraît étrangère. L'employée de mairie s'attarde un instant sur leurs tenues de randonnée.

« Vous êtes résidents de la commune ? » demande-t-elle d'une voix sans amabilité.

C'est Joanne qui répond, ce qui surprend Émile :

« Non. On est de passage. »

La femme produit un bruit étrange en claquant sa langue contre son palais.

« Alors ça ne sera pas possible. »

Un silence plane dans le hall trop grand et froid de la mairie.

« Ah », fait Émile.

L'employée secoue la tête.

« Le mariage ne peut s'effectuer que dans la mairie de la commune de résidence d'au moins l'un des époux. »

Ils échangent un regard rapide et embêté. Ils n'ont pas imaginé que cela poserait problème. Émile ne sait que répondre. Joanne danse d'un pied sur l'autre. Elle tente d'expliquer :

« C'est qu'on voyage beaucoup… On a… On n'a pas vraiment de domicile fixe. »

L'employée s'enfonce dans son fauteuil avec un air entendu.

« Je vois. Dans ce cas… laissez-moi vérifier… »

Elle fait pivoter son siège de bureau et se lève pour aller fouiller dans une grosse armoire, contre le mur. Elle en sort un lourd dossier qu'elle pose sur le comptoir.

« Je vous demande quelques petites secondes… »

Ils hochent la tête tous les deux, avec précipitation. Ils la regardent extraire du dossier l'une des feuilles plastifiées, ils suivent ses yeux qui sautent d'une ligne à l'autre, sa bouche qui se pince puis s'étire en un sourire de satisfaction.

« Oui, finit-elle par lâcher. Ça y est. J'ai l'information. »

Ils attendent, suspendus à ses lèvres.

« La commune de célébration du mariage doit être soit celle de domicile,

soit celle de votre résidence. »

Ils échangent un regard incertain. Ils ne comprennent pas vraiment la nuance.

« Dans le cas où la commune est votre lieu de résidence et non de domicile, il faut qu'au moins l'un de deux époux y soit établi depuis plus d'un mois. »

Elle repose la feuille sur le comptoir, les regarde tous les deux. Joanne fronce le nez. Elle est en train de réfléchir. Émile se gratte le menton. C'est le geste qu'il fait toujours quand il est nerveux.

« Établi, finit-il par lâcher. C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que vous y vivez. »

Elle semble le prendre pour un idiot ou quelqu'un de très lent d'esprit.

« On est en camping-car, déclare-t-il.

— Je crains que dans ce cas, cela ne fonctionne pas. »

L'employée de mairie attend une réaction de sa part. Il bredouille une réponse vague :

« Bon… D'accord… On… On va voir comment faire… »

Elle hoche la tête.

« Si vous décidez de vous établir ici et de vous marier, pensez à en avertir la mairie. Il y a un dossier de mariage à déposer en mairie avec un certain nombre de pièces justificatives. Nous devons publier les bans et les afficher pendant dix jours devant la mairie. Vous ne pourrez vous marier qu'au onzième jour. Pensez à anticiper si vous décidez de vous marier ici. »

Émile se gratte de nouveau le menton.

« Les justificatifs, c'est-à-dire… »

L'employée vérifie sur la feuille qu'elle a sortie du dossier.

« L'original et une photocopie de la pièce d'identité, un justificatif de résidence, c'est-à-dire une facture quelconque, les informations sur les témoins ainsi que leurs pièces d'identité et une copie intégrale de vos actes de naissance. Et ce sera tout. »

Il recommence à se gratter le menton.

« Pour les témoins… »

Elle comprend immédiatement quelle est sa question.

« Vous n'en avez pas ? »

Ils secouent la tête tous les deux, dans un même mouvement. À ce stade, elle n'a même plus l'air surprise. Elle doit les prendre pour un couple de marginaux.

« Vous devez en avoir au moins deux. Les employés de mairie sont autorisés à vous servir de témoins. »

Le silence retombe dans le hall de la mairie. L'employée lit le soulagement sur leur visage. Un courant d'air chaud traverse le hall au moment où, derrière eux, la porte vitrée s'ouvre. Une vieille dame approche, courbée en deux. Ses pas résonnent sur le carrelage.

« Ça sera tout messieurs-dames ? » demande l'employée.

Ils acquiescent tous les deux.

« Oui. C'est parfait. Merci.

— Merci à vous. Au revoir.

— Au revoir. »

Ils redescendent les ruelles plus lentement qu'ils ne les ont montées. Ils sont un peu découragés par tout ce qu'ils viennent d'entendre.

« Comment on va faire ? » interroge Émile.

Le petit visage de Joanne refait surface, sous son chapeau, quand elle lève la tête vers lui.

« On va devoir s'installer quelque part pendant un mois. Prendre un studio meublé, n'importe quoi…

— Oui…

— Soit ici, soit ailleurs. »

Il est toujours un peu découragé. Tout cela lui semble bien compliqué. Joanne prend la chose beaucoup plus légèrement. Elle a un pas aérien, insouciant presque.

« Si on doit se poser si longtemps à un endroit, il faut qu'on s'y sente bien, ajoute-t-elle.

— Oui…

— Regarde ce que j’ai récupéré dans le hall… »

Elle lui tend un prospectus qui s’intitule « *Eus. L’un des plus beaux villages de France. Classé Monument historique* ». On y voit un village ancien, composé de minuscules ruelles en pierres, perché sur un flanc de montagne, entouré d’une végétation luxuriante et colorée. Ça semble magnifique. Encore davantage que Mosset.

« C’est où ? interroge-t-il.

— À quinze kilomètres.

— Tu veux qu’on s’y installe ? »

Elle hausse les épaules.

« Je ne sais pas encore… »

Elle remonte son chapeau, tombé sur son front.

« Mais je veux bien voir comment on s’y sent.

— D’accord. On peut aller voir. »

24 juillet

Renaud,

Une nouvelle étape sur notre chemin. Cet après-midi nous quitterons Mosset pour un village nommé Eus.

Ce voyage est serein. Je ne m'attendais pas à trouver autant de sérénité et de paix intérieure dans une déambulation sans but. Tu ne me reconnaîtrais pas ! D'ailleurs, regarde comme je parle ! « paix intérieure » ! Joanne doit me taper sur le système, définitivement !

Pourtant tu vois, je trouve du plaisir rien qu'en restant assis, rien qu'en regardant les étoiles ou la course des nuages, rien qu'en m'allongeant à l'ombre des arbres. J'ai même pris du plaisir à me lancer dans la confection d'une gelée de lavande pour faire plaisir à Joanne ! Le pot refroidit, la gelée a l'air plutôt réussie. Tu vois, je me transforme. En mieux je crois… Je te laisse en juger :-)

Je me surprends à trouver du plaisir dans des choses insignifiantes, dans des gestes bateau du quotidien. Mais ça n'est pas vraiment l'objet de ma lettre. Non, l'objet de ma lettre, c'est une grande nouvelle que je dois t'annoncer : je vais me marier Renaud.

Ne saute pas de joie. Ça n'est pas une blague mais ça n'est pas non plus exactement ce que tu crois. Il ne s'agit pas d'un mariage comme celui que tu as connu avec Laëtitia… C'est une idée de Joanne. Elle est prête à faire ça pour pouvoir devenir ma responsable légale en cas d'hospitalisation ou de décision importante à prendre. Elle fait ça pour m'empêcher de finir en centre. Je pense que c'est justement parce qu'elle ne m'aime pas, qu'elle saura prendre les bonnes décisions.

On va entrer dans les préparatifs du mariage mais il ne s'agira pas de choisir le traiteur, d'essayer des costumes ou de louer une superbe voiture d'époque pour arriver à l'église. Non. Il s'agira seulement d'une tâche administrative un peu pénible, qu'on sera bien soulagés d'avoir réglée.

Tu te rappelles, le jour de ton mariage, on avait du mal à croire que c'était bien toi, ce gars en costume, que c'était à toi que ça arrivait. Tu m'avais dit une phrase qui ressemblait à « le gamin que j'étais ne m'aurait jamais cru si je lui avais dit qu'un jour, il serait là ». Tu ne pensais pas te trouver un jour devant l'autel aux côtés d'une

Laëtitia. Tu n'as jamais cru qu'un jour, ta vie ressemblerait à ça.

Eh bien ça me fait un peu la même impression mais différemment. Quand j'étais gosse et que je m'imaginais en marié, c'était un joli mariage que je voyais : une église en pierre, une jolie brune en robe blanche, des convives, la fête. Jamais je n'aurais cru que ça ressemblait à ça : des photocopies de papiers officiels à réunir et la hâte d'en finir. Je ne pensais pas que la mariée aurait déjà un amoureux, qu'il l'attendrait, quelque part, près de Saint-Malo.

Mais bon… Il faut croire que la vie nous réserve des surprises. Ce voyage par exemple, et cette sérénité, c'est une bonne surprise ça…

Renaud, je vais maintenant devoir te laisser. Joanne est prête. Nous allons pouvoir reprendre la route. Je te donnerai des nouvelles dès que nous serons installés à Eus.

Je t'embrasse. Je pense bien fort à vous.

Émile

Ils arrivent à Eus dans l'après-midi, sous une chaleur de plomb. On dit d'Eus qu'il est le village le plus ensoleillé de France. La chaleur est écrasante, en tout cas. Ils stationnent le camping-car sur un parking, juste avant les murailles. Ils vont faire comme à Mosset : ils vont découvrir le village à pied. À peine descendus du véhicule, ils restent immobiles de longues secondes. Eus est là, devant eux, sur l'éperon rocheux qui leur fait face. C'est un ancien village fortifié, accroché au flanc sud de la montagne, construit en terrasse dans la garrigue entre la vallée de Conflent et le mont Canigou. Le point culminant du village est le clocher d'une cathédrale.

Émile tente de s'arracher à la contemplation.

« On prend les sacs à dos et on y va ? »

Joanne acquiesce.

Ils ont à peine franchi la muraille qu'ils sont interceptés par un vieil homme.

« Vous êtes touristes ? »

Le vieux a des cheveux blancs clairsemés. Il porte un ancien gilet de berger et un béret. De prime abord, il semble un peu fou. C'est Joanne qui répond, surprenant Émile.

« Bonjour monsieur. Oui, on est touristes. »

Ils regardent le vieux approcher, avec des petits pas qui semblent lui coûter un effort surhumain. Il sourit de sa bouche édentée.

« Bienvenue », lâche-t-il lorsqu'il se trouve enfin devant eux.

Joanne hoche la tête pour le remercier. Émile reste un peu en retrait. Le vieux leur tend une main qu'ils serrent tous les deux, avec hésitation.

« Je peux vous faire visiter. Je connais ce village par cœur. »

Joanne se tourne vers Émile, attendant son accord. Il est méfiant. Elle, pas du tout, pour une fois.

« Je… »

Il ne sait pas ce qu'il doit dire, s'il doit préciser au vieux qu'ils n'ont pas de monnaie sur eux… Mais une voix retentit à leur gauche et ils découvrent la fenêtre d'une maison, ouverte, et à l'intérieur, une dame d'une cinquantaine d'années portant un tablier jaune.

« Ne vous en faites pas, jeunes gens ! C'est Jean. Il est la mémoire de ce village. »

Elle parle avec un sourire amusé.

« Ça fait des années qu'il guide le moindre touriste qui entre ici. »

Ils lui adressent un sourire poli.

« Ah… D'accord. »

La dame ajoute :

« Vous apprendrez beaucoup plus avec lui qu'avec n'importe quel bouquin. »

Le vieux les attend, les mains croisées derrière le dos.

« Alors… vous venez ? »

Et Émile acquiesce.

« Oui. On vous suit. »

Ils ont bien fait d'accepter. Outre le fait qu'ils ont peur d'épuiser le vieux, à grimper les ruelles pavées sous ce soleil de plomb, ils sont ravis d'avoir accepté son invitation. Jean parle beaucoup, même lorsqu'ils gravissent les ruelles escarpées. Il ne s'essouffle jamais. Il leur raconte l'histoire de la cathédrale Saint-Vincent, qui domine le village et d'où partent toutes les

ruelles pavées du village. L'église a été érigée sur les ruines de l'ancien château. D'ailleurs, leur explique-t-il, derrière l'église, on peut trouver encore quelques-unes de ces ruines. L'église a été construite, raconte-t-il, par les habitants du village eux-mêmes. Les plus riches ont donné l'argent alors que les plus pauvres ont offert des journées de travail.

« Les hommes montaient les murs. Les femmes portaient les pierres. Elles pesaient environ cent cinquante kilos chacune. »

Jean explique que les pierres étaient tellement lourdes à porter et que la tâche demandait un tel effort, que de nombreux bébés n'avaient pu voir le jour.

« Les enfants et les femmes moins vigoureuses apportaient des paniers de terre pour monter un échafaudage naturel à l'intérieur des murs. »

L'église Saint-Vincent est appelée église « haute » en opposition à l'église « basse », une chapelle romane qui se trouve au bas du village.

Ils bifurquent dans les ruelles escarpées, passent sous les arcades d'époque, s'arrêtent devant les vestiges de l'ancien chemin de ronde. De nombreuses maisons ont un renfoncement arrondi assez étrange. Jean leur explique qu'il s'agit de fours à pain individuels de l'époque, parfois encore utilisés de temps à autre. Ce vieux bâtiment massif est le presbytère. Les petites boutiques ouvertes, qui attirent les touristes, sont pour la plupart des boutiques d'artistes : sculpteurs de marbre et de pierres, peintres de vitraux, joaillier, couteliers, dessinateurs… Joanne est aux anges. Émile voit ses yeux s'illuminer devant chaque enseigne. Jean poursuit inlassablement son chemin, sans cesser de parler.

Ils arrivent enfin au point culminant d'Eus : la cathédrale Saint-Vincent. Jean leur désigne la végétation en contrebas, qui entoure le village.

« Vous n'en verrez nulle part ailleurs, des mélanges de cactus et de mimosas comme ceux-ci. »

Il se tourne vers le nord, leur désigne quelque chose au loin.

« Si vous continuez dans cette direction, vous arriverez dans un ancien village dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. Il s'appelle Cômes. Là-bas il ne reste plus que des pierres… et une église. »

Jean est parti. Il leur a faussé compagnie de façon aussi surprenante qu'il les a abordés tout à l'heure. Il a disparu avec son béret et son gilet de berger en les saluant d'un geste de la main. Ils en sont restés circonspects et un type, qui fumait une cigarette devant une boutique de vieux couteaux, leur a lancé en souriant :

« C'est une légende ici. »

Ils se sont approchés de l'homme. Émile a demandé :

« Il est là depuis toujours ? »

L'homme a dodeliné de la tête.

« Presque. C'est un ancien berger. Quand il est venu s'installer au village, il est allé rencontrer les anciens et il les a interrogés pendant des heures sur l'histoire du village et la vie de l'époque. »

Émile est resté perplexe face à l'homme.

« On ne lui a rien donné en échange… »

Et le type a ri.

« Il ne veut rien. Il fait ça en toute générosité. »

Ils se sont assis au pied de la cathédrale Saint-Vincent et ils ont regardé le soleil se coucher tout doucement sur Eus. Les pierres se teintent de lueurs dorées qui glissent le long des ruelles. Les toits rougeoient. Un fin liseré rose orangé se dessine à l'horizon. Au-delà des murailles, la végétation s'assombrit. Ils n'arrivent plus à parler, ils n'arrivent plus à s'arracher à la contemplation du spectacle. Cette journée a été comme une journée hors du temps. Jean, les pavés, les pierres chargées d'histoire…

« Émile… »

Joanne a parlé dans un souffle, ses yeux n'ont pas quitté le rougeoiement du soleil sur le toit des maisons.

« Oui.

— Je crois bien qu'on va s'installer ici… »

Elle le regarde maintenant. Son visage d'ordinaire si pâle et inexpressif est chargé de lumière et d'émerveillement. C'est comme s'il reprenait vie, comme s'il se réchauffait.

« Oui », dit-il simplement.

Il ne sait pas s'il aura les mots pour décrire ce qu'il a vu aujourd'hui, dans son carnet.

Ils récupèrent la gelée de lavande à même le pot, avec leurs doigts. Ils raclent bien les rebords afin d'être sûrs de ne pas en perdre une bouchée. Ensuite ils se lèchent le doigt goulûment en fermant les yeux. Le pot est déjà à demi entamé. Émile parie qu'ils le finiront ce soir. Sa gelée de lavande est réussie. Joanne a les yeux qui pétillent. Il est heureux de la voir comme ça. Ils ont sorti la table et les chaises pliantes et ils se sont installés à côté du camping-car, sur le parking qui fait face aux murailles. Ça n'est pas le meilleur endroit où ils ont campé mais ça n'a pas d'importance. Demain ils chercheront un petit appartement où s'installer pour un mois. Ils abandonneront le camping-car sur ce parking, ils signeront un bail et ils emménageront tous les deux.

Il y a un mois, Émile apprenait qu'il était condamné, qu'il passerait ses deux dernières années enfermé dans un centre d'essai clinique. Aujourd'hui il mange une délicieuse gelée de lavande face au plus beau village qu'il ait jamais vu. Demain il s'installera avec Joanne. Dans quelques semaines ils se diront oui à la mairie. La vie n'en a jamais terminé. Il l'a bien compris. Tant qu'il décidera qu'il n'est pas mort, elle continuera de lui jouer de drôles de tours. Et il n'est pas encore mort. Au contraire. Il ne s'est jamais senti aussi vivant.

Joanne est une tornade ce matin. Elle fait des allers et retours au camping-car tandis qu'Émile essaie de dormir tant bien que mal. Il l'entend entrer et sortir, prendre une tasse sous l'évier, faire chauffer de l'eau, laver une cuillère. Elle part un long moment. Presque une heure. Il a juste le temps de se rendormir, puis elle revient et fait de nouveau couler de l'eau. Elle fouille dans le placard, fait tomber quelque chose. Émile finit par se lever. Il comprend qu'il ne pourra pas dormir davantage avec tout ce bazar.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? On est déjà en plein déménagement ? »

Il saute au bas de l’échelle en corde. Joanne est en train de replier la banquette sur laquelle elle dort, en bas.

« Salut, dit-elle se relevant. Je t’ai réveillé ?

— Un peu…

— J’ai croisé Jean à l’entrée d’Eus. Je voulais commencer à repérer les rues et les appartements à louer… »

Il se frotte les yeux, étouffe un bâillement. Il n’a aucune idée de l’heure qu’il est. Il pensait avoir peu dormi mais vu la position du soleil, il ne doit pas être loin de midi.

« Il est toujours planté à l’entrée du village ? demande-t-il pour la forme.

— Oui. Il était avec cette dame au tablier jaune… La même qui était là hier. »

Il se souvient de cette dame d’une cinquantaine d’années qui leur a parlé depuis sa fenêtre. Il acquiesce et se dirige vers le plan de travail pour se préparer un thé.

« Elle m’a saluée et m’a demandé pour combien de temps on était là. Je lui ai dit qu’on cherchait à s’installer pour quelque temps dans le village. Elle m’a dit que l’appartement au-dessus de chez sa mère était libre. »

Il s’interrompt, la bouilloire à la main, et se tourne vers Joanne.

« Quoi ?

— En fait c’est un seul et même appartement… Sur deux étages… Mais sa mère a quatre-vingt-quatre ans et beaucoup de mal à se déplacer. Ils ont réaménagé l’appartement pour qu’elle puisse vivre uniquement au rez-de-chaussée. Ils ont fait installer une baignoire et un cabinet de toilette en bas. Ça fait deux ans que l’étage du haut est inoccupé.

— Oh. »

Il se dit que c’est une sacrée coïncidence.

« Elle n’a pas pu le louer en deux ans ? »

Joanne a une moue qu’il ne parvient pas vraiment à déchiffrer. Une moue contrariée.

« En fait, elle propose un échange de bons procédés en contrepartie de la moitié du loyer… »

Il ne comprend pas mieux. Il voit que Joanne marche sur des œufs, qu'elle guette sa réaction.

« C'est-à-dire ? interroge-t-il.

— Elle cherche des personnes sérieuses, capables de veiller sur sa mère en contrepartie, la moitié du loyer est offerte. »

Il fronce les sourcils.

« Ce n'est pas une arnaque, ce truc ?

— Il suffirait de passer plusieurs fois dans la journée pour s'assurer qu'elle va bien et lui tenir compagnie. Elle a déjà une femme de ménage… Il s'agirait juste de veiller un peu sur elle. »

Joanne attend sa réaction avec une certaine anxiété.

« Qu'est-ce que tu en dis ? »

Il repose la bouilloire sur le plan de travail.

« Je ne sais pas… On vivrait chez elle ?

— Plus ou moins… Disons juste au-dessus. Mais on aurait un escalier indépendant pour monter à l'étage. »

Il ne peut s'empêcher de froncer encore les sourcils.

« Je ne sais pas… M'occuper d'une vieille… Ce n'est pas vraiment mon truc… »

Joanne tente une nouvelle carte, avec un nouveau regard anxieux :

« On aurait accès à sa cour intérieure… Elle dit que sa mère n'y va jamais… C'est une jolie cour ombragée avec un grand platane.

— Mmmh. »

Il se remet à la préparation de son thé. Il ne sait pas quelle idée cette femme a mise dans la tête de Joanne mais visiblement, ça a pris. Pendant quelques secondes, Joanne ne dit plus rien. Elle le regarde faire bouillir l'eau, la verser dans une grande tasse, y plonger un sachet de thé. Puis elle le suit à l'extérieur quand il s'installe à la table pliante.

« On aurait nos noms sur le bail ? »

Après tout, c'est la seule raison pour laquelle ils cherchent à louer un appartement dans le village.

« Oui. Elle me l'a certifié. Mais ça n'est pas tout… »

Il la regarde se pencher au-dessus de la table avec un air sérieux.

« Elle ne réclame ni garants, ni contrat de travail… »

Il se retrouve un peu pris au dépourvu.

« On n'y a pas réfléchi hier… Mais c'est un point qui risque de poser problème… »

Elle a raison. Ils se sont emballés hier. Ils n'ont pas pensé à tout. On ne conclut pas un bail comme ça. Il y a des conditions à respecter. Or ils n'ont ni garants, ni contrat de travail, ni sources de revenus régulières à justifier…

« Et merde », lâche-t-il avec une certaine mauvaise humeur.

Joanne fronce les sourcils.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as raison… On est bloqués… »

Elle dodeline de la tête. Il a cru qu'elle était emballée par l'idée d'aider une vieille dame, mais non. Elle a simplement compris qu'ils n'avaient guère le choix.

« Ça ne t'a pas semblé être une arnaque ? demande-t-il en s'enfonçant dans sa chaise.

— Pas vraiment.

— On peut visiter l'appartement ?

— Oui. Elle propose de nous le faire visiter cet après-midi.

— Bon… »

Elle attend quelques secondes et comme il n'ajoute rien, elle demande :

« Je lui dis qu'on est d'accord ? »

Il est un peu contrarié. Ce pourrait être un plan B effectivement… Si ça leur permet d'obtenir les papiers pour le mariage… Ils pourraient s'en accommoder pour un mois.

« Oui. On peut toujours le visiter.

— Puis on avisera ?

— Puis on avisera. »

La dame a retiré son tablier jaune. Elle porte une robe d'été fleurie, blanche et rose, et une petite sacoche dorée. Elle les accueille avec un large

sourire, comme la veille, au pied des murailles.

« Bonjour ! »

Elle a déjà vu Joanne ce matin alors elle salue seulement Émile d'une poignée de main.

« Heureuse de vous revoir.

— De même.

— Je m'appelle Annie.

— Moi c'est Émile. »

Elle replace la lanière de sa petite sacoche sur son épaule et ajoute :

« Votre amie m'a dit que vous comptiez vous installer dans notre joli village pour quelque temps ? »

Émile hoche la tête.

« On ne sait pas encore si on y restera à terme… »

Il essaie de se montrer prudent. Il ne sait pas ce que Joanne a raconté. Il ne sait pas si cette femme est disposée à louer cet appartement à des touristes de passage pour un mois seulement…

« Elle m'a parlé d'un mois au moins. »

Il acquiesce avec un certain soulagement.

« C'est ça. »

Au moins, les choses sont claires dès le départ. La femme leur fait signe de la suivre et ils empruntent une ruelle qui grimpe sur la gauche.

« On a du mal à louer l'appartement… Les gens sont, en général, de passage ici. Ils n'y restent pas. »

Leurs pas résonnent sur le pavé. Ils croisent un groupe de touristes étrangers qui suit un guide portant un mégaphone.

« Pour des touristes qui restent ici quelques jours, l'offre n'est pas vraiment intéressante. Tout ce qu'ils recherchent ce sont des locations de vacances, rien de plus. Maman n'aimerait pas voir un défilé d'inconnus permanents. Elle a besoin de stabilité à son âge. »

Émile et Joanne acquiescent d'un même mouvement.

« Vous verrez, l'appartement est petit mais calme. La cour intérieure est vraiment charmante. Vous pourrez en profiter en toute tranquillité. Maman

n’aime pas beaucoup sortir l’été. La chaleur est étouffante, même à l’ombre. Elle préfère rester dans son salon, avec le climatiseur. Alors vous pourrez vous y installer sans problème. »

Ils s’arrêtent quelques secondes plus tard et Annie se met à fouiller dans sa sacoche, à la recherche de clés.

« C’est cet appartement. Comme vous voyez, je n’habite pas très loin de chez maman. Je peux y passer au moins une fois par jour… Enfin lorsque je ne garde pas mes petits-enfants… Ma fille et mon gendre habitent dans la région. »

Ils se trouvent dans une ruelle pavée extrêmement étroite. Des appartements, qui ressemblent davantage à des maisonnettes en pierres, s’étendent de part et d’autre de la ruelle. Annie désigne une petite porte rouge vif au-dessus de laquelle est inscrit sur une faïence le numéro « 6 ». Le bâtiment de pierre est minuscule : une petite fenêtre en rez-de-chaussée, peinte en rouge et décorée d’un pot de géranium. Un voile en dentelle protège l’intérieur des regards curieux. Une seconde fenêtre à l’étage, fermée par d’épais volets en bois marron, indique que cette partie de la maison est inoccupée. La largeur du bâtiment doit à peine excéder quatre mètres. À côté des autres maisonnettes de la ruelle, le bâtiment paraît ressembler à une maison de poupée.

Annie grimpe sur la petite marche qui permet d’accéder à la porte rouge et fait tinter les clés en les insérant dans la serrure. La porte s’ouvre et elle les invite à la suivre à l’intérieur.

« Maman ! crie-t-elle en refermant la porte derrière eux. Maman ! C’est moi, Annie ! Je fais visiter l’appartement à des jeunes gens ! »

Ils se trouvent dans un couloir sombre qui doit déboucher sur un salon et une cuisine. Un rai de lumière filtre sous la porte. Tout de suite à leur gauche se trouve l’escalier qui permet d’accéder à l’étage. C’est un escalier en bois recouvert de moquette. Une voix de vieille dame retentit, de façon étouffée :

« D’accord. Tu viens me voir après ?

— Oui maman. Je leur fais visiter l’étage et on passe te voir.

— D’accord. »

Annie leur désigne l’escalier à leur gauche.

« Allez-y, je vous suis. »

Joanne passe devant. Émile la suit. Ils montent les marches et se retrouvent dans une pièce plongée dans l’obscurité, dont ils ne distinguent même pas les contours.

« Oh excusez-moi ! s’exclame Annie. J’aurais dû passer devant, il faut que j’ouvre les volets. »

Elle fait quelques pas qui sont étouffés par la présence de la moquette au sol. Ils entendent une fenêtre s’ouvrir, des volets grincer, puis ils sont aveuglés par la soudaine lumière du soleil venant de la rue. Ils sont assez surpris de découvrir l’endroit où ils se trouvent. Émile s’était attendu à un intérieur lugubre et surchargé de vieille dame mais la pièce dans laquelle ils se trouvent est aérée, lumineuse et plutôt moderne. Annie semble noter la surprise sur son visage car elle explique :

« Mon mari et moi avons refait l’intérieur lorsqu’on a décidé d’installer maman au rez-de-chaussée. On a cassé les cloisons pour en faire un grand studio et on a essayé de moderniser un peu la décoration. »

Hormis la moquette beige qui a été laissée intacte, l’intérieur semble en effet avoir été refait de fond en comble. Les murs ont été retravaillés pour y laisser apparaître les jolies pierres de construction. Le plafond semble avoir été repeint récemment en blanc. Des luminaires y sont incrustés. La pièce est en effet un studio, meublé d’un large canapé d’angle, blanc, d’une table basse et d’une étagère remplie de livres. Une kitchenette occupe le mur opposé. Au-dessus des plaques chauffantes et du petit frigo, se trouve une seconde ouverture, comme une lucarne, qui doit donner sur la cour intérieure.

Elle les invite à s’avancer dans la pièce, près d’un placard mural, et ils comprennent vite pourquoi. Derrière le canapé d’angle, en partie masquée par l’étagère pleine de livres, se trouve une petite porte qu’elle ouvre.

« Voici la salle de bains et les toilettes. »

Ici aussi, tout a été refait à neuf. Une belle douche italienne d’un blanc étincelant, un robinet en faux galets. Un petit velux leur permet d’aérer la pièce. C’est petit mais c’est mignon et bien pensé.

« Maman a laissé ici quelques affaires que vous pourrez utiliser. Du linge de toilette, des livres, un jeu de Scrabble. À son âge elle préfère la télévision. »

Ils sont de retour dans la pièce principale, devant les escaliers.

« Comme je l'expliquais à votre amie ce matin, je vous propose un loyer divisé par deux en échange d'une attention toute particulière portée à maman. Je ne vous demande pas de vous charger de son ménage ou de sa toilette. Maman a déjà une aide à domicile qui s'en occupe et qui passe tous les matins très tôt, vers sept heures. Vous la croiserez à peine. Non, il s'agit juste de lui tenir un peu compagnie. Prendre quelques minutes pour discuter avec elle. L'aider à descendre dans la cour si elle a envie de prendre l'air, nourrir son chat, lui souhaiter bonne nuit le soir… »

Joanne hoche la tête. Émile reste à l'arrière, un peu hésitant. Cet appartement n'est pas si mal. Il trouve qu'on s'y sent bien. Mais est-ce que le jeu en vaut la chandelle ?

« Je vous emmène rencontrer maman et voir la cour intérieure ? »

Ils suivent Annie dans les escaliers. Ils se retrouvent de nouveau au rez-de-chaussée et traversent le couloir sombre. Annie leur désigne des portes fermées :

« Ce sont la chambre de maman, ses toilettes et sa salle de bains. »

Au bout du couloir, elle ouvre la porte et ils se retrouvent enfin dans la lumière. Ce salon-là est un véritable salon de vieille dame. Une tapisserie verte aux liserés dorés, des fauteuils en velours, des tapis à larges franges, des napperons sur les meubles. Une vieille dame est assise dans l'un des fauteuils, un chat posé sur les genoux. Elle a des cheveux blancs retenus en un chignon et des yeux bleus perçants.

« Maman, voici des jeunes gens venus visiter l'appartement. »

Le chat, un gros matou aux poils roux, saute au bas du fauteuil et s'enfuit, effrayé par les invités. Ils le voient sortir par une porte-fenêtre, semblant donner sur la cour intérieure.

« Oh ! fait la vieille dame. On dirait que Canaille a eu peur. »

Émile et Joanne s'approchent pour la saluer.

« Bonjour madame. »

La vieille femme a l'air encore vive. Elle leur tend une main encore ferme mais se fait houspiller quand elle essaie de se lever.

« Reste assise, maman ! »

La vieille dame leur sourit en levant les yeux au ciel. Derrière elle, la télévision tourne en fond. Elle diffuse un feuilleton qui se déroule à la campagne, dans un chalet. Dans le fond de la pièce se trouve une kitchenette exactement identique à celle qui se trouve l'étage sauf que celle-ci est recouverte de fleurs séchées, disposées dans d'affreux vases du même vert et or que la tapisserie.

« Venez, indique Annie. Je vais vous montrer la cour intérieure. »

Émile et Joanne passent la porte-fenêtre, derrière elle, et descendent les quelques marches qui leur permettent d'accéder à la petite cour intérieure privative. L'endroit est véritablement charmant. La cour est délimitée par les hauts murs des bâtiments voisins mais aucune fenêtre n'y donne, de sorte qu'elle offre une intimité totale. Le sol y est pavé. Un large platane qui doit être centenaire a poussé en plein milieu et apporte ombre et fraîcheur au lieu. La vieille dame a disposé au sol, de part et d'autre de la porte-fenêtre, de nombreux bacs remplis de fleurs en tout genre et de toutes les couleurs. Sous l'arbre, se trouve une table ronde en bois et deux petites chaises. Le gros chat roux est couché sous la table. Il les observe avec méfiance.

« Voici la fameuse cour. Vous pourrez y accéder en passant par chez maman. Je ne pense pas qu'elle y verra d'inconvénient. Comme je vous le disais, elle préfère rester dans le salon au frais pendant l'été. J'espère que Canaille vous acceptera ici. C'est une chatte plutôt méfiante. »

Annie se baisse et tend une main en direction du chat qui ne bouge pas d'un poil.

« Elle n'est pas d'humeur aujourd'hui. Elle a dû comprendre qu'on allait lui enlever son bébé… »

C'est Joanne qui interroge :

« Son bébé ? »

Annie se relève et explique :

« Canaille a mis bas et, sur les trois chatons de la portée, seul l'un d'eux a survécu. Un petit mâle. Maman ne peut pas s'occuper de deux chats à son âge, et, de toute façon, ils finiraient par se battre une fois que le chaton sera devenu adulte. »

Joanne semble assez affectée par cette histoire. Émile la voit froncer les sourcils avec inquiétude.

« Qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Je n'ai pas trouvé à la donner.

— Vous n'allez pas le tuer ? »

La voix de Joanne a pris des accents de petite fille horrifiée. Annie a un air abattu.

« Si… Si on ne lui trouve pas de famille.

— Où il est ? »

Annie remonte les quelques marches qui mènent au salon de sa mère.

« Il est dans un coin du salon. Vous voulez le voir ? »

Joanne acquiesce avec empressement et s'engouffre à l'intérieur de la maison, à la suite d'Annie. Émile s'attarde un instant dans la cour avant de les suivre. C'est vrai qu'on s'y sent bien. Il se voit déjà assis à la petite table en bois, sous le platane. Il songe que la vieille dame n'a pas l'air si vieille et si malade. Elle semblait plutôt vive tout à l'heure. Ce pourrait être une cohabitation agréable, tout compte fait…

Dans le salon, il retrouve Joanne accroupie devant un panier, dans lequel dort un minuscule chaton roux et blanc, qui peine à garder les yeux ouverts.

« Quel âge il a ? »

C'est la vieille dame qui répond. Elle s'est levée de son fauteuil et avance vers Joanne, Annie et le chaton, avec difficulté.

« Il a deux mois. Il vient tout juste d'être sevré. »

Annie se retourne en sursautant :

« Maman ! Reste assise un peu ! Tu t'épuises inutilement ! »

Mais la vieille dame ignore superbement sa fille. Elle continue, s'adressant uniquement à Joanne :

« Annie veut qu'on le tue si je ne trouve personne pour l'adopter. »

Annie intervient :

« J'aurais voulu qu'on le tue directement mais maman n'en a fait qu'à sa tête. Elle a essayé de gagner du temps. *Attendons qu'il soit sevré… On trouvera bien une famille d'adoption pour lui.* Maintenant on a un chaton de huit semaines qu'on va devoir tuer ! »

Joanne détache enfin son regard du petit chaton roux et blanc. Elle se relève avec un air de petite fille qui se prend au sérieux.

« Je peux m'en occuper pour le moment. Il serait à l'étage, tout près de sa mère. Et puis, je vous aiderai à lui trouver une famille. J'irai coller des affiches dans le village. Je suis sûre qu'on lui trouvera un foyer… »

Le visage d'Annie change du tout au tout. Elle qui était irritée par l'entêtement de sa mère se met à sourire.

« Je dois comprendre que vous prenez l'appartement ? »

Joanne lève un regard plein d'appréhension vers Émile. Elle semble s'apercevoir qu'elle a parlé trop vite, qu'elle ne l'a pas consulté.

« Je… »

Annie se tourne vers Émile :

« Je comprends parfaitement que vous ayez besoin de réfléchir. Je peux vous laisser la journée ou même quelques jours. »

Mais Émile a déjà réfléchi. Ils n'ont pas tellement de temps à perdre en réflexion s'ils veulent régler cette histoire de mariage au plus vite.

« Pour ma part, je suis déjà décidé. »

Il voit le regard de Joanne s'allumer, hésitant entre appréhension et joie.

« Je suis décidé à le prendre. »

Annie semble aussi ravie et soulagée que Joanne. Elle fait claquer ses mains pour manifester son contentement.

« Eh bien c'est parfait ! Je suis ravie de savoir que c'est vous qui allez veiller sur maman. Je suis sûre que vous vous entendrez à merveille. Est-ce qu'on règle ces histoires de paperasse maintenant ? »

Annie, Émile et Joanne s'installent dehors, sur la petite table en bois, sous le platane. Joanne n'a pas menti : Annie est prête à leur faire signer le bail

sur-le-champ, sans garants, sans acompte, sans justificatif de revenus. Tout ce qu'elle souhaite, c'est un peu de compagnie pour sa mère. Elle est persuadée que la présence de jeunes personnes lui fera le plus grand bien. Émile apprend que son prénom est Myrtille et qu'elle a perdu son mari, le père d'Annie, il y a dix ans déjà. Annie sort les papiers du bail, et les remplit en suçotant un stylo-bille.

« Qu'est-ce qui vous amène ici ? » demande-t-elle soudain, en relevant les yeux de ses papiers, un sourire aux lèvres.

C'est Émile qui répond face au mutisme troublé de Joanne :

« On souhaite se marier ici. »

Le visage d'Annie s'illumine, sa voix monte dans les aigus :

« Oh ! Toutes mes félicitations ! C'est fantastique ! »

Ils tentent tous les deux d'avoir l'air aussi enthousiastes qu'elle mais cela ne prend pas.

« Vous allez emménager dans votre propre chez-vous j'imagine, une fois que vous serez mariés ?

— Sans doute. »

Elle fait glisser les papiers vers eux en souriant toujours :

« C'est un excellent choix. Ce village est un havre de paix… Je vous laisse remplir ? »

Les papiers sont remplis. Il manque des photocopies des pièces d'identité mais Annie a dit qu'ils pourraient les lui amener demain, quand ils emménageront. La vieille dame s'est endormie dans son fauteuil et aucun des trois ne souhaite la réveiller. Ils se séparent d'Annie sur le perron, se donnant rendez-vous à midi le lendemain, pour l'emménagement.

Alors qu'ils retournent à leur parking, à l'extérieur des murailles, les seuls mots que Joanne a pour Émile sont :

« Il va falloir lui trouver un petit nom. »

13

Émile git, épuisé, sur le canapé d'angle blanc. Ils n'avaient pas beaucoup d'affaires à porter jusqu'à l'appartement, mais gravir les ruelles escarpées sous un soleil de plomb a suffi à l'éreinter. Joanne est allée faire les photocopies ce matin, dans une des boutiques d'Eus, pendant qu'Émile empaquetait tout ce dont ils auraient besoin pour emménager au 6, Carrero Del Massador. Puis, à midi, ils ont pris la route de leur futur chez-eux, les mains pleines de cartons. Annie les a aidés à faire un trajet et Jean s'est même joint à eux pour porter les sacs les plus légers. L'emménagement n'a pas pris plus d'une heure. Annie leur a proposé une limonade fraîche dans la cour intérieure et les a interrogés sur la présence du camping-car.

« Vous faites un pré-voyage de noces ? »

C'est Émile qui a répondu car il a bien vu que Joanne fuyait la conversation.

« Oui c'est ça. On a voulu entamer un voyage tous les deux et se marier en chemin. »

Annie a semblé excitée par l'idée.

« Comme c'est romantique ! »

Sauf qu'elle s'est montrée tellement excitée par le sujet qu'elle a tenu à leur poser des milliards de questions.

« Vous aviez déjà décidé du lieu où vous alliez vous marier, au moment de partir ?

— Non. Ni du lieu ni de la date.

— Vous vouliez improviser en fonction du voyage ?

— Oui, c'est ça… On a eu un coup de cœur pour votre village.

— Et après ? Vous repartirez ?

— Peut-être. On n'a pas encore décidé.

— Vous vous installerez définitivement quelque part ?

— C'est possible. »

Il avait fallu détailler à Annie chacun des endroits où ils s'étaient arrêtés avant Eus et lui conter l'histoire de leur rencontre. Il s'était montré assez bref. Une histoire d'amis communs dans leur jeunesse. Joanne s'était enfuie avec le chaton et Émile avait dû improviser seul.

26 juillet,

Marjorie,

À ton tour de recevoir une lettre de ma part. Je me trouve actuellement dans un endroit que tu aurais adoré. Je m'installe temporairement. Une étape sur mon chemin. Le village est splendide. L'appartement dans lequel je viens d'emménager te ferait trembler de jalousie. Des murs en pierres apparentes comme tu les aimes tellement. Une douche italienne (tu ne jures que par ça). Un canapé d'angle qui irait à merveille dans ton salon. Un style moderne et épuré, très lumineux.

J'emménage avec une fille. Eh oui ! Je vois d'ici ta tête étonnée. Nous avons même adopté un petit chaton roux et blanc. Le prénom n'a pas été choisi mais je te tiendrai informée quand Joanne se sera décidée. (Oui, elle s'appelle Joanne.)

Tu vois, tout va bien pour moi. Je sais que tu t'es fait beaucoup de soucis quand Laura est partie mais tu avais tort. On se remet toujours de tout et on rebondit. Je suis parfaitement heureux. Dis-le bien à maman. Arrêtez de vous faire du souci pour moi. J'ai décidé de vivre cent vies avant de partir. Mais je ne vous oublie pas. Je pense à vous très fort. Tous les jours.

Embrasse papa, maman, Bastien et les jumeaux.

Émile

Celle-là, il la postera. Il la fera partir d'un village lointain, pour s'assurer que personne ne puisse venir le chercher à Eus. Il prendra le camping-car et il roulera toute une journée jusqu'à rencontrer une poste. Il précisera au bas du papier, après son prénom : *Je me suis arrangé pour poster cette lettre d'un endroit totalement éloigné du lieu où je vis. Ne perdez pas votre temps à venir me trouver. Vivez votre vie en gardant bien à l'esprit que je vais bien.*

Il est décidé à leur montrer qu'il est heureux. Il s'arrange quelque peu avec la vérité, certes, mais il n'a pas menti. Il est heureux.

Ils sont silencieux pendant le dîner, ce soir-là. Myrtille a déjà mangé, devant son feuilleton. Joanne a voulu lui faire réchauffer son plat et lui installer sur la table, devant son fauteuil mais la vieille dame lui a assuré qu'elle pouvait s'en charger ; que certes, cela lui prenait un temps infini avec ses satanées jambes mais qu'au moins, tant qu'elle pouvait encore se faire chauffer son repas, elle ne se sentait pas totalement diminuée.

Ils ont voulu prendre leur repas en haut, dans leur studio mais Myrtille leur a répété dix fois qu'ils pouvaient s'installer dans la cour, qu'ils auraient tort de se priver de la douceur de la fin de juillet. Ils ont donc descendu assiettes, couverts et salade composée, ce qui a provoqué un nouveau grognement de Myrtille :

« Ne faites pas tant d'histoires la prochaine fois ! Cuisinez donc chez moi ! Ma fille me fait livrer des plats tout préparés, je n'utilise même plus mes plaques de cuisson ! »

Elle s'est endormie peu de temps après, devant son feuilleton.

Émile et Joanne dînent donc en silence, sous le platane. Émile songe qu'il aurait très bien pu finir comme Myrtille, assisté par ses proches, étouffé et handicapé d'attentions. Une fois de plus il se félicite d'être parti. Il songe que c'est Annie et son comportement qui rendent Myrtille plus vieille qu'elle ne l'est. Et que ses parents et sa sœur auraient fait la même chose avec lui. Ils l'auraient rendu plus malade et fragile qu'il ne l'est. Avec Joanne il n'est pas malade et sénile. Il est encore un jeune homme qui sillonne les routes en camping-car, qui prend des décisions, qui s'installe avec une fille et la houspille car elle mange avec un bébé chat sur les genoux.

Il la regarde saucer son assiette avec un morceau de pain. Elle a laissé le petit chaton tranquille, par terre, et sa maman, Canaille, est en train de lui faire sa toilette, à côté des pots de tulipes.

« Tu lui as trouvé un prénom ? » interroge-t-il en se renversant contre le dossier de la chaise.

Joanne lève son regard enfantin vers lui. Depuis qu'elle a trouvé ce chat, elle est redevenue une petite fille. Le voyage avait déjà commencé à la transformer, mais ce chat est en train d'achever la métamorphose. Elle sourit, elle frissonne quand il lui frôle la jambe du bout de sa queue, elle l'appelle sans cesse, le guette, son visage s'anime quand il apparaît.

« J'hésite encore.

— Tu veux que je t'aide à choisir ?

— Pourquoi pas. »

Elle termine de saucer son assiette.

« J'ai choisi deux mots bretons qui sont assez courts et qu'il pourrait retenir facilement. *Pok*, qui signifie bisou, et *Spi*, l'espoir. »

Il la trouve touchante avec son petit air sérieux et préoccupé, comme si elle décidait du nom de son nouveau-né.

« Tu as une préférence ? Tu as ton mot à dire, bien sûr… »

Cela le fait sourire encore plus largement.

« Quoi ? dit-elle en le voyant sourire.

— Rien… »

Il n'ose pas lui dire qu'il la trouve touchante. À la place, il dit :

« On peut l'appeler *Pok* et considérer *Spi* comme son second prénom… Qu'est-ce que tu en dis ? »

Joanne acquiesce avec enthousiasme.

« On peut faire comme ça. »

Puis elle ajoute avec un large sourire :

« Ce sera le premier chat sur Terre à avoir un deuxième prénom ! »

Cela semble la rendre infiniment heureuse.

C'est la première fois qu'ils ont si peu de choses à faire dans la soirée. Pas de guide des Pyrénées à consulter, pas d'itinéraire à préparer, pas de campement à gérer… Ils ont un mois devant eux pour flâner et préparer sans se presser un mariage. Un mois pour réfléchir à la suite des aventures. La sédentarité a du bon. Ils se trouvent tout de même un peu démunis, sous leur platane. C'est Joanne qui propose de sortir le jeu de Scrabble et Émile

accepte, sans grand enthousiasme.

Ils installent donc le jeu de Scrabble sur la petite table et Émile allume les bougies que Joanne a également descendues du studio. Ils jouent en silence, perdus l'un et l'autre dans leurs pensées respectives. Joanne a récupéré le petit Pok sous la table et elle l'a assis sur ses genoux. Émile se demande quelle tête Laura aurait fait s'il lui avait proposé une partie de Scrabble… Sans doute se serait-elle moquée. Il se dit que c'est idiot, que ça n'est pas désagréable, une partie de Scrabble.

Plus tard, ils repassent par le salon de Myrtille et Joanne la réveille doucement.

« Je vais vous accompagner dans votre lit… »

C'est Émile qui conduit la vieille dame dans sa chambre. Il a eu peur que Joanne se brise la colonne sous le poids de Myrtille. Alors il lui dit :

« Va te coucher, je m'en occupe. »

Il accompagne Myrtille jusqu'à son lit puis il ferme ses volets. La fenêtre de sa chambre donne sur la rue, parfaitement déserte à cette heure-ci. C'est cette fenêtre qui est ornée de rideaux en dentelle et décorée de géraniums.

« Faites-moi penser que je dois les arroser demain… » dit la vieille dame.

Il hoche la tête et la regarde se brosser les cheveux, assise bien droite dans son lit. Elle a de longs cheveux blanc argenté. Elle a dû être très belle, quand elle était jeune.

« Votre fiancée est charmante », murmure la vieille dame.

Elle le regarde de ses yeux bleus perçants et il se sent mis à nu.

« Oui…

— Je suis contente de vous avoir comme hôtes. »

Il lui adresse un sourire en détournant le regard. Il ne sait pas si la vieille dame a compris pour Joanne et lui. Si elle a soupçonné qu'ils n'étaient pas réellement fiancés. Elle l'a peut-être senti à leur attitude, leurs regards, leurs gestes. Ils conservent une certaine distance. N'importe qui pourrait le voir.

« Nous aussi », se contente-t-il de répondre.

Myrtille est couchée. Joanne a vérifié les plaies d'Émile, au coude et à la tête. Elle a déclaré que les fils commençaient à tomber tout seuls, qu'il avait de la chance, qu'elle n'aurait pas besoin de les lui retirer. Elle les a désinfectés et il en a rajouté un peu en grimaçant. Puis ils ont éteint la lumière. Ils se sont allongés dans l'obscurité, dans le canapé d'angle déplié. Mais Émile ne parvient pas à dormir car il entend des bruits depuis quelques minutes. Comme des grattements sur la moquette. Quelque chose de léger.

« Joanne ? »

La forme endormie de Joanne ne bouge pas. Il répète :

« Joanne ? Joanne… Tu entends ce bruit ? »

La seconde d'après il sent un petit poids tout chaud lui sauter sur les pieds et il bondit au bas du lit.

« Non ! Non, Joanne ! C'est hors de question ! Pok reste dormir en bas, dans sa panière ! »

La petite voix de Joanne, qui ne dormait pas du tout, s'élève tout près de lui :

« Mais il a peur tout seul… »

Il ne décolère pas :

« Non mais tu plaisantes ! Il a sa maman chat en bas ! Je suis sûr qu'elle le cherche d'ailleurs !

— Elle chasse…

— C'est non ! »

Elle allume la lumière et il la regarde traverser la pièce à regret, avec le petit Pok dans les bras, dans son short noir trop grand et son débardeur assorti. Il songe que ça ressemble à une première querelle de couple. Il ne peut s'empêcher de sourire et elle le voit.

« Émile…

— Non !

— Pok va…

— Non ! »

Elle disparaît dans les escaliers avec un air dramatique. Il tente de faire disparaître son sourire mais il n'y parvient pas. Il est bien trop amusé. Ça lui

avait presque manqué les querelles de couple…

Les premiers jours à Eus passent sans qu'aucun des trois ne s'en aperçoive vraiment. Ce sont des jours calmes et doux, des jours pour prendre leurs marques tous ensemble, pour établir une petite routine.

Le premier matin, au réveil, Émile trouve le studio vide. En allant se pencher à la petite lucarne au-dessus des plaques de cuisson, il aperçoit Joanne sur la terrasse, en train de nourrir Canaille. La chatte, réputée pour être méfiante, a déjà adopté Joanne. Ça n'étonne pas Émile. Joanne est discrète, calme et silencieuse. Elle doit inspirer confiance.

Joanne ne lui en veut pas pour la veille au soir, pour avoir chassé Pok de leur studio. Laura aurait boudé pendant des heures mais Joanne non. Ce premier matin, ils prennent le petit déjeuner dans la cour intérieure, en regardant les chats faire leur toilette. Ensuite Émile s'occupe d'arroser les fleurs de Myrtille pendant que Joanne part faire quelques courses dans le village. L'après-midi ils commencent à regrouper les papiers nécessaires pour le mariage, pendant que Myrtille fait sa sieste dans son fauteuil.

« Mince… »

Joanne esquisse une moue embarrassée.

« Quoi ?

— Je n'ai pas d'acte de naissance avec moi.

— Ah… »

Émile a pris l'intégralité des papiers qui traînaient chez lui, en partant. Il y a tout. De l'acte de naissance à son brevet de sécurité routière obtenu dix ans auparavant. Il s'en félicite.

« Je ne pensais pas en avoir besoin…

— Essaie d'appeler la mairie où tu es née… Il y a peut-être une possibilité de te le faire envoyer par courrier… »

C'est ce que Joanne fait. Quand elle raccroche, ils ont la confirmation qu'une bonne étoile veille sur eux.

« Ma ville fait partie des rares communes pour lesquelles on peut faire une demande d'acte de naissance en ligne. »

Le lendemain matin, Joanne part à la recherche d'un cybercafé ou d'un quelconque commerce qui pourrait lui offrir un accès internet afin de faire sa demande d'acte de naissance. Émile propose à la vieille dame de l'installer dans la cour intérieure. C'est une journée plus fraîche. Le ciel est gris. Il menace de pleuvoir mais le platane les protégera. À sa surprise, Myrtille accepte.

« Vous voulez un thé ? propose-t-il. J'ai l'habitude de boire des thés à longueur de journée…

— Ma foi… Je veux bien. »

Ils se mettent d'accord pour installer les boîtes à thé en bas, dans le salon de la vieille dame, pour des raisons de commodité. Sous le platane, Émile installe les tasses fumantes. Il ouvre son carnet noir tandis que Myrtille étend ses jambes devant elle et que Canaille saute pour s'y installer.

« C'est quoi, votre carnet ?

— Oh… Un genre de journal de bord… »

La vieille dame le fixe de ses yeux étonnamment bleus.

« Ma fille dit que vous allez vous marier ici.

— Oui. C'est vrai.

— Quand ?

— Quand on aura réuni tous les papiers. »

Myrtille a un hochement de tête imperceptible, comme si elle comprenait quelque chose.

« Ça n'était pas vraiment prévu, hein ?

— Pardon ?

— Ce mariage… »

Il préfère être honnête avec elle, au moins en partie.

« Non, c'est vrai. »

Myrtille a un demi-sourire qu'il ne comprend pas tout de suite. C'est quand il la voit poser sa main sur son ventre qu'il comprend.

« Oh non ! Non, non ! Ça n'est pas ça ! »

Mais Myrtille lève les yeux au ciel, l'air de dire qu'elle n'est pas dupe.

« Je vous promets. Ça n’a vraiment rien à voir… »

Plus il insiste, plus le sourire de Myrtille s’élargit.

« Joanne n’attend pas de… C’est idiot ! »

Il se demande s’il ne vaut pas mieux laisser tomber. De toute façon, dans un mois ils auront disparu d’ici alors… Myrtille fait claquer sa langue contre son palais.

« On ne me la fait pas, à moi ! Il suffit de voir son comportement avec le chaton…

— Pardon ?

— Elle n’attend que ça, de pouponner ! »

Il secoue encore la tête, pour faire comprendre à la vieille dame que ça n’est vraiment pas le cas.

« Allez, je vous laisse écrire dans votre journal de bord.

— Myrtille, vous vous méprenez…

— Tsss ! Écrivez donc. Ne vous occupez plus de moi.

— Vous faites vraiment fausse route…

— Écrivez donc ! »

Il préfère abandonner devant l’entêtement de Myrtille. Joanne et lui attendant un bébé… Si Myrtille savait…

Il se met à pleuvoir tout doucement. Sous le platane, ils sont parfaitement protégés. Émile écrit par petites touches, décrivant Eus et ses ruelles, suçotant son stylo, buvant une gorgée de thé. Il n’a finalement écrit que trois lignes lorsque la porte d’entrée claque et que Joanne apparaît, en haut des petites marches, trempée des pieds à la tête.

« Alors ? demande Émile sans autre forme d’introduction. Tu as trouvé ?

— Oui. Il y a un petit café avec une connexion internet en face de l’église.

— Tu as pu faire une demande ?

— Oui. L’acte de naissance me sera envoyé par mail. Il faudra que j’aille vérifier de temps en temps. »

Myrtille claque sa langue contre son palais, comme tout à l’heure.

« On dirait bien que ça ne peut pas attendre, ce mariage ! »

Joanne ne comprend pas. Elle lance un regard interrogateur à Émile qui lui

fait signe qu'il lui expliquera plus tard.

« Où est Pok ? interroge-t-elle en ébouriffant ses cheveux mouillés.

— Pok ? demande Myrtille.

— Le chaton, explique Émile. Elle l'a nommé Pok.

— Oh ! »

Elle a de nouveau ce regard qui semble en dire long.

« Où il est ? » insiste Joanne.

Myrtille lui répond, avec son large sourire.

« Dans son panier ma belle, dans son panier. »

Ce soir-là, Myrtille leur parle de sa vie à Eus, de son mari, qui était coutelier et qui s'appelait Eugène. Ils sont nés tous les deux ici. Myrtille a élevé quatre filles. Annie est la seule de ses enfants à ne pas avoir quitté Eus et sa mère. Ses trois sœurs vivent aux quatre coins de la France. Elle a passé sa vie à gérer son foyer. Puis elle a aidé son mari à la boutique de couteaux quand ses filles ont quitté la maison, jusqu'à la mort d'Eugène.

Émile et Joanne sont attentifs, ils lui posent des questions, la relancent sur tel ou tel détail mais à peine… Myrtille n'a pas besoin d'eux. Elle semble éprouver le besoin de fouiller sa mémoire et de raconter, encore et encore. Au temps où les filles étaient enfants, Eugène et Myrtille partaient en balade autour d'Eus tous les week-ends. Ils emportaient le panier de pique-nique et se trouvaient un petit coin de verdure près d'un point d'eau. Les filles jouaient à la corde ou à la poupée. Elles barbotaient dans un ruisseau. Eugène reposait ses mains blessées par les lames qu'il maniait toute la journée. Myrtille veillait sur son petit monde avec sérénité. L'école se faisait à la maison. Myrtille a un regard apaisé sur sa vie. Elle semble l'avoir menée exactement comme elle le voulait.

« Je n'ai pas choisi Eugène pour mari. C'était une union arrangée. Nos parents étaient parmi les plus anciens du village. »

Lorsque Joanne lui demande si elle en a été malheureuse, elle secoue la tête et ses yeux bleus brillent encore plus fort.

« Non. Je n'aurais voulu avoir personne d'autre pour mari. »

Au matin du troisième jour, Émile part poster sa lettre à Marjorie. Joanne est censée se rendre au bureau de poste du village, car ils disposent d'une petite imprimante et qu'elle a promis à Annie et Myrtille d'imprimer des affiches pour trouver une famille d'adoption à Pok. Émile l'a laissée sans l'ombre d'un doute : elle ne le fera pas. Elle s'arrangera pour ne pas le faire.

Il redescend le village à pied, salue Jean, qui surveille l'arrivée des touristes du jour, traverse le passage dans les murailles et retrouve le camping-car sur le parking. Il a dit à Joanne et Myrtille qu'il serait de retour pour le dîner ce soir. Il n'a aucune idée de l'endroit où il va se rendre. Il compte prendre l'autoroute et suivre une direction au hasard.

Il roule toute la matinée. À midi, il s'arrête sur une aire de repos et se fait chauffer une conserve de petits pois qu'il mange avec un reste de compote à la banane. Il fait une sieste, sur la banquette du bas puis reprend la route. Lorsqu'il prend une sortie au hasard, vers quinze heures, il se rend compte qu'il est déjà tard et qu'il a beaucoup roulé. Il ne se souvient plus vraiment où il va, pourquoi il a pris la route. Il essaie de dissiper le doute en lisant les panneaux sur la route mais aucun nom de ville ne lui parle et il est incapable de se rappeler pourquoi il est là. Il se souvient d'être parti de chez Myrtille ce matin… avoir laissé Joanne dans le studio à l'étage… La mémoire lui revient quelques secondes plus tard. Rien de grave, il en a connu des centaines, de petits trous de mémoire de la sorte, ces derniers mois. Celui-ci était plutôt anodin et il est conscient qu'il a eu de la chance. Ça aurait pu être pire.

Il trouve la poste en suivant les panneaux qui indiquent l'église. La poste lui fait face. Le guichet est encore ouvert et il rachète un carnet entier de timbres, pour les prochaines lettres. Quand il remonte dans le camping-car, il se sent harassé et il a la désagréable impression d'avoir perdu une journée. Il a hâte de rentrer et de retrouver Joanne. Il est certain que Pok sera sur ses genoux.

Les kilomètres défilent. Il fait un effort surhumain pour rester concentré mais il se sent épuisé par toute cette route. Le soleil décline. Il s'arrête sur

une aire d’autoroute pour prendre un café et refaire le plein d’essence. Le tableau de bord indique vingt heures et il comprend qu’il ne sera jamais rentré pour le dîner. Il se demande si Myrtille et Joanne mangeront dans la cour intérieure, ensemble. Il espère qu’elles ne s’inquiéteront pas.

Il est vingt-deux heures quand il entre sur le parking, au pied des murailles d’Eus. Il a passé sa journée sur la route. Il a du mal à se souvenir comment il a occupé son esprit toutes ces heures durant.

La maison est plongée dans l’obscurité. Myrtille doit déjà être au lit. Dans le studio, il trouve Joanne assise dans le canapé d’angle, un livre de Myrtille entre les mains. Pok et Canaille sont lovés à côté d’elle. Canaille fait la toilette de son petit. Émile est heureux de retrouver Joanne. La journée a été longue et il s’aperçoit que la présence de Joanne lui a manqué. Elle lève la tête de son livre dès qu’elle entend ses pas étouffés sur la moquette.

« Salut ! Tu es rentré… »

Elle a un petit air anxieux sur le visage. Est-ce qu’elle s’est fait du souci ?

« Oui… J’ai roulé un peu trop loin… Je m’en suis aperçu trop tard. »

Elle pose le livre à côté d’elle et se redresse. Canaille vient le renifler.

« Tu as posté ta lettre ?

— Oui. »

Il vient s’asseoir sur le canapé, à côté d’elle, et retire ses chaussures.

« Et toi ? Qu’est-ce que tu as fait ?

— J’ai aidé Myrtille à réorganiser son salon.

— Ah oui ? »

Elle hoche la tête avec un sourire satisfait sur le visage.

« Oui. On lui a aménagé un coin pour la sieste plus près de la porte-fenêtre, pour qu’elle puisse profiter de la brise sans sortir.

— Je suis désolé, vous avez dû m’attendre pour dîner.

— Myrtille était fatiguée ce soir. Je l’ai emmenée se coucher avant le dîner.

— Tu m’étonnes… Tu lui as fait déménager tout son salon ! Pauvre vieille !

— Elle m’a seulement donné les instructions. »

Il manque encore quelques semaines pour que Joanne comprenne l'humour. Ça viendra…

« Et Pok ?

— Quoi Pok ?

— Tu as imprimé des affiches pour lui trouver une famille ? »

Le regard de Joanne se fait fuyant. Elle tente de répondre en prenant un air détaché mais elle ment très mal.

« Je n'ai pas vraiment eu le temps avec le réaménagement du salon… »

Il essaie de masquer le sourire qui est en train de naître sur son visage. Il ne veut pas que Joanne le voie. Il aime bien s'amuser à la voir gênée. Elle se lève, sans doute pour faire diversion et clore la conversation.

« Je ramène Canaille et Pok en bas… pour la nuit.

— D'accord. Je déplie le canapé. »

Il est allongé dans l'obscurité lorsque Joanne regagne l'étage. Elle se glisse sous la couverture, à l'autre bout du lit.

« Je pensais… murmure-t-elle dans le noir.

— Oui ?

— Demain… On pourrait visiter le village de Cômes… Tu sais, le village de ruines… Myrtille m'en a parlé aujourd'hui.

— Ah oui ?

— Oui. Eugène et elle aimaient s'y promener, quand ils n'avaient pas encore les filles. Elle dit que c'est beau et dramatique à la fois. »

Il se moque un peu, pour la forme :

« Beau et dramatique à la fois ?

— C'est ce qu'elle a dit.

— Elle dit beaucoup de bêtises.

— Émile !

— C'est vrai ! Elle croit que tu es enceinte.

— Quoi ? »

Il la sent se relever sur un coude.

« Tu plaisantes ?

— Non. Elle pense que c'est pour ça qu'on se marie précipitamment.

— Et tu ne lui as pas dit que c'était faux ?

— Si. Mais elle est têtue. Elle ne veut rien savoir. »

Le silence retombe un instant dans la pièce. Il distingue l'ombre de Joanne qui attend, toujours appuyée sur un coude.

« C'est pour ça qu'elle voulait que je t'attende pour déplacer sa grosse armoire !

— Tu as déplacé sa grosse armoire ?

— Ce n'était pas sorcier… Mais elle n'arrêtait pas de me dire que ça n'était pas prudent.

— Ça ne l'était pas.

— Je ne suis pas en sucre.

— Tu pèses à peine cinquante kilos…

— Et alors ?

— Alors tu aurais pu te faire mal.

— Et toi, tu aurais pu faire un nouveau malaise et ne jamais rentrer à Eus. »

Il se trouve pris au dépourvu. Il est parti sans même y songer. Mais elle a raison bien sûr. Ça n'était pas prudent. Ça aurait très bien pu arriver. Prendre autant de risques pour une lettre… Il a été idiot. D'autant qu'elle n'a aucun moyen de le joindre. Elle a dû se faire du souci aujourd'hui.

« Pourtant tu l'as fait quand même.

— C'est vrai. »

Elle ne souhaite pas s'appesantir davantage là-dessus et il en est soulagé. Elle demande :

« Bon… Alors on va à Cômes demain ?

— Oui… On va à Cômes demain. »

La prochaine fois qu'il poste une lettre, il l'emmènera avec lui.

« Vous êtes bien silencieux tous les deux ce soir. »

Myrtille les regarde à tour de rôle. Ils ont pris des couleurs. Le nez de Joanne est écarlate. Émile a la marque de ses lunettes de soleil.

« C’est Cômes qui vous a fait cet effet ?

— Oui… Je crois. »

Ils sont arrivés dans le village de ruines sous un soleil brûlant. Ils y étaient seuls. Seuls au milieu des éboulis de pierre. Ça ressemblait à une ville déserte, après une catastrophe, une ville brûlée par la chaleur, où plus aucune vie ne pouvait subsister. Ils ont compris ce que Myrtille voulait dire par *beau et dramatique*. L’église était là, au milieu de ce paysage de désolation. Elle était ouverte. Joanne s’est recueillie à l’intérieur un temps infini. Émile a songé qu’elle devait être plongée en pleine méditation. Lui est resté à l’extérieur, à l’ombre d’un morceau de mur écroulé. Il était subjugué par l’église. Cette belle église de pierres au milieu des ruines. Il a songé que c’est là qu’il aurait aimé se marier s’il avait mené une autre vie, s’il avait pu se marier d’amour avec une fille qui aurait pu être Laura. Il a essayé d’imaginer à quoi aurait pu ressembler la cérémonie ici. Il a imaginé une Laura plus libre que jamais, les pieds nus, les cheveux détachés, avançant dans une robe blanche style hippie. Il a imaginé une fine couronne de fleurs blanches autour de son crâne et une seule rose, blanche elle aussi, en guise de bouquet. Il a imaginé sa mère, les yeux humides, dans son tailleur rose pâle. Elle aurait certainement pleuré. Il a vu son père, dans un beau costume très sobre, aux côtés de sa mère. Marjorie aurait porté une robe d’été fleurie et Bastien une chemise blanche sur un jean. Ils auraient accroché des nœuds papillons au cou des jumeaux. Renaud se serait fait houspiller par Laëtitia à propos d’un pli sur sa chemise et Tivan en aurait profité pour se sauver, à quatre pattes, dans les gravats. C’était une scène heureuse. Il souriait tout seul, adossé à son mur à demi écroulé.

Quand Joanne est sortie de l’église, elle avait une mine triste. Il s’est demandé à quoi elle avait bien pu penser. Ils ont regagné Eus en silence, sous le soleil de plomb.

« C’est un très bel endroit. »

Ils acquiescent en silence. Myrtille n’insiste pas. Elle comprend qu’il s’est passé quelque chose là-bas et qu’ils ont besoin de rester silencieux.

Joanne obtient son acte de naissance le lendemain matin, dans sa boîte mail. Émile commence à tourner en rond dans le studio. Il demande à Myrtille en quoi il peut se rendre utile. Elle lui parle d'une étagère dont les boulons sont à resserrer dans sa chambre, d'un vieux vélo qui traîne chez sa fille Annie et qu'il pourrait s'amuser à réparer. Il pourrait se servir de ce vélo ensuite, pour se promener dans le village, ou pour se rendre au travail, s'il compte trouver un travail ici. Il s'attelle à l'étagère le jour même. Le soir, Annie passe voir sa mère et elles dînent toutes les deux, dans la cour intérieure.

Joanne vérifie et désinfecte les cicatrices d'Émile et elle semble soucieuse.

« Si tu veux réparer ce vélo demain, reste à l'ombre.

— Pourquoi ?

— Ta cicatrice sur le crâne n'a pas aimé le soleil hier, à Cômes.

— Elle suinte ?

— Non. Mais si tu continues à prendre le soleil, elle ne partira jamais. Elle restera rouge et bien visible, à vie. »

Il ne peut s'empêcher de hausser les épaules. Qu'est-ce qu'il s'en moque d'avoir une cicatrice *à vie*.

14

Le temps continue de filer à Eus. Les cicatrices guérissent tout doucement. Le soleil brûlant continue de griller la végétation. Émile s'attelle à la réparation du vélo d'Annie les trois jours suivants. Installé sur le pavé, devant chez Annie et son mari, à l'ombre de la maisonnette, il prend son temps. Il laisse son esprit vagabonder. Annie lui apporte une limonade toutes les heures. Elle ne travaille pas l'été. Le reste de l'année, elle fabrique des bijoux qu'elle vend. L'été, elle garde ses petits-enfants qui sont en grandes vacances. Les gamins s'amusent à tourner autour d'Émile, ils l'observent des heures durant, avec ses outils et ses mains pleines de graisse.

Pendant la journée, Joanne part en exploration autour d'Eus. Elle revient avec des mimosas ou d'autres fleurs multicolores, les mains égratignées.

Le soir, ils jouent au Scrabble jusque très tard. Ils n'ont pas de route à prendre le lendemain, pas d'itinéraire à définir, pas de contraintes d'horaires. Ils ne parlent pas pendant leurs parties de Scrabble. Ils mettent la musique en fond – ils ont trouvé une petite radio sur l'étagère pleine de livres – et ils bougent leurs pions.

Un soir elle lui demande :

« Tu as choisi ce qu'on fera de ton corps quand tu seras mort ? »

Il est tellement troublé par la question qu'il met plusieurs secondes à réagir.

« Quoi ? »

C'est tout ce qu'il parvient à prononcer quand il retrouve l'usage de la parole.

« Tu veux être incinéré ou enterré ?

— Je… »

Pourquoi n’a-t-il jamais réfléchi à cette question ? Il se retrouve comme un idiot devant Joanne.

« Je… Je crois que je m’en fiche. »

Ils recommencent à jouer et il la regarde poser le mot *xylophone* sans broncher.

« Et toi ? »

Elle n’a pas besoin de réfléchir pour répondre, elle.

« Je veux être incinérée. Comme ça, je pourrai m’envoler. »

Elle retourne son chevalet. Elle n’a plus de pions. Elle vient de remporter la partie.

Le vélo est réparé. Émile se retrouve de nouveau à tourner en rond dans le studio. La température du mois d’août est insoutenable. Une alerte à la canicule a été lancée. Myrtille ne sort plus dans la cour intérieure. Elle reste terrée dans le salon. Elle dort beaucoup. Le moindre effort la fatigue. Joanne a définitivement abandonné toute idée de créer des affiches à placarder dans le village, pour faire adopter Pok. Émile imagine que la séparation sera terriblement difficile, quand ils devront reprendre la route. Qu’adviendra-t-il du chaton ? Peut-être Annie consentira-t-elle à le garder ? Peut-être l’offrira-t-elle à ses petits-enfants… Elle ne pourra pas le tuer. Il sera déjà joueur et autonome…

Peu avant le 15 août, ils se rendent à la mairie pour déposer leur dossier de mariage. Il ne manque aucune pièce. L’employée les informe cependant que leur dossier sera bloqué jusqu’au 26 août, date anniversaire de leur emménagement à Eus. Il leur reste encore deux semaines à patienter. Cependant les bans seront publiés en amont. Ils repartent satisfaits, sur les petits pavés d’Eus.

« Je crois que je vais chercher un petit travail pour patienter », déclare Émile.

Joanne acquiesce.

« Annie pourra peut-être t’aider. Elle connaît du monde ici. »

Myrtille paraît satisfaite ce soir-là, d'apprendre qu'Émile va chercher un petit boulot.

« Il faudra bien le nourrir, ce petit », lance-t-elle avec son regard sévère.

C'est Joanne qui s'écrie, offusquée :

« Il n'y a pas de bébé, Myrtille ! »

Mais elle n'obtient pas davantage de crédit de la part de la vieille dame.

Un festival d'arts s'installe à Eus. C'est un événement annuel qui amène énormément de monde, leur apprend Myrtille. Des dizaines d'artistes occupent les ruelles : comédiens, peintres, dessinateurs, musiciens, mimes… Les ruelles résonnent de pas, de rires, d'acclamations. Alors que Myrtille reste bien au frais, à l'intérieur de son salon, Joanne déambule du matin au soir sur le festival.

Émile a parlé à Annie de son envie de trouver un petit boulot et elle lui a répondu :

« Je m'en occupe. »

En guise de petit travail, Annie l'envoie aux quatre coins du village, chez les uns et chez les autres. Il aide à vider un grenier, changer un pneu, rafistoler une étagère, porter des courses… Les gens lui donnent un billet et lui offrent le repas. Il s'aperçoit que ses trous de mémoire se font de plus en plus rares. Il a l'impression que la stabilité et la sérénité de sa nouvelle existence y sont pour quelque chose. Il est si bien occupé qu'il ne fait plus que croiser Joanne. Quant à Myrtille, elle dort bien souvent quand il rentre.

« J'ai vu les bans devant la mairie. Il y avait vos noms. Quand aura lieu la noce ? »

Annie l'interroge alors qu'il repasse chez elle en fin de journée, pour y déposer la caisse à outils qu'elle lui prête.

« À la fin du mois. Ils nous proposent deux dates. Le 30 ou le 31 août. On doit donner notre réponse rapidement. »

Annie est occupée à découper des carottes, un de ses petits-fils sur les genoux.

« Est-ce que certains membres de vos familles seront présents ? »

Il secoue la tête.

« Non. Ce sera un simple mariage civil. Rien de plus.

— Et les témoins ?

— On a choisi des employés de la mairie.

— Oh. »

Annie semble déçue. Elle s'était attendue à un vrai mariage.

« Pas de robe ni d'alliances, alors ?

— Non. Rien de tout cela. »

Un matin, Myrtille les met très mal à l'aise, alors qu'ils descendent les escaliers du studio. Elle les attend au bas des marches, Canaille à ses pieds, avec un large morceau de tissu en dentelle blanche. C'est Joanne qui comprend en premier. Elle pousse un « oh » de surprise, gênée. Émile a besoin de quelques secondes de plus pour saisir.

« J'imagine que tu n'as pas de robe de mariée… »

Joanne se retrouve muette. Émile ne lui est d'aucun secours. Il reste la bouche entrouverte. Myrtille prend cela pour de l'émotion.

« C'est ma robe de mariée. Elle date d'une soixantaine d'années mais j'en ai pris grand soin… Je ne crois pas qu'elle soit démodée. Au pire elle te donnera un petit côté *vintage*. »

Le malaise grandit. Ils ne voient pas comment se tirer de ce mauvais pas. Joanne danse d'un pied sur l'autre. Émile reste immobile, entre deux marches d'escalier.

« Va l'essayer ma belle. Elle devrait t'aller. Je ne pesais guère plus que toi à l'époque… »

Ils échangent un regard perdu. Ils vont devoir jouer la mascarade jusqu'au bout… Ils le craignent. Joanne hésite un instant, tend une main vacillante vers la robe, se tourne de nouveau vers Émile, espérant qu'il l'aidera d'une façon ou d'une autre mais Myrtille le chasse avec autorité :

« Ne reste pas planté là, toi ! Sauve-toi ! Tu ne sais pas que ça porte malheur de voir la mariée en robe, avant le grand jour ? »

Il se sent coupable de devoir abandonner Joanne avec la robe de dentelle de Myrtille entre les mains.

« Comment tu t'en es sortie ? demande-t-il le soir, en rentrant.

— J'ai dû l'essayer et Myrtille a même prévu de faire des retouches. »

Il est désolé pour elle.

« On devrait peut-être tout lui dire… »

Mais Joanne secoue la tête avec ferveur.

« Hors de question ! On lui briserait le cœur !

— Tu vas faire quoi ? Tu vas la porter ? »

Elle hausse les épaules.

« Tu pourras prévoir une autre tenue et te débarrasser de la robe dès qu'on sera sortis de la maison.

— Oui. »

Il ne sait pas vraiment ce qu'elle pense de tout ça, elle s'est de nouveau plongée dans son roman, Pok ronronnant sur ses genoux.

30 août,

Renaud,

Le mariage a lieu demain. Je me sens juste un peu vide.

On a fait tout ce qu'il fallait pour qu'il puisse avoir lieu, ces dernières semaines. On a effectué les démarches dans le bon ordre, on a réuni les papiers, on a même dû s'installer temporairement dans un village pour pouvoir y être considérés comme résidents et avoir le droit de s'y marier. On a tué le temps jusqu'à ce que le jour de ce foutu mariage arrive. Maintenant on y est, et je suis juste vide. Je crois que ça ira mieux une fois que ces papiers seront signés.

Pour poursuivre sur une note plus légère, je ne t'ai pas raconté mais nous avons emménagé chez une vieille dame qui s'appelle Myrtille. Elle habite au rez-de-chaussée et nous à l'étage. Sa fille nous loue l'appartement pour rien du tout, en échange, on doit veiller un peu sur elle. Moi qui étais frileux à l'idée d'emménager chez une vieille dame, je dois avouer que j'ai changé d'avis. Cette cohabitation est vraiment chouette. Il faut dire que la vieille Myrtille s'occupe tout autant de nous que nous d'elle. Je fais des petits boulots chez les uns et les autres, au village, pour me garder occupé. Et puis, cela nous fait un peu d'argent de poche. Tiens, hier, j'ai même appris à vidanger

une voiture !

Mon existence ici n'a plus rien à voir avec celle que je menais à Roanne. Si tu me voyais !

Même si j'en suis perturbé, je dois avouer que cette existence me rend serein. Un bonheur tout simple et tranquille.

Je te donne des nouvelles très bientôt, Vieux.

Prenez soin de vous trois.

Je t'embrasse.

Émile

« Cette fois, on y est. »

Joanne acquiesce. Ils dînent à l'intérieur ce soir, dans leur studio à l'étage. Myrtille a tenu à leur laisser un peu d'intimité à la veille de ce grand jour et ils lui en sont reconnaissants. Ils sont un peu fatigués de jouer leur mascarade. Ils sont soulagés de pouvoir souffler un peu, loin des yeux inquisiteurs de Myrtille. En plein milieu du repas, Joanne pose sa fourchette et se lève de table.

« J'allais oublier de t'en parler… »

Il la voit se diriger vers son sac à dos rouge et fouiller à l'intérieur.

« J'ai acheté ça, cet après-midi. »

Elle revient avec un petit coffret noir qu'elle pose sur la table, devant lui.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Elle lui fait signe d'ouvrir le coffret et il s'exécute. Il est surpris d'y trouver deux anneaux, posés sur un petit coussin rouge.

« Pourquoi ? demande-t-il en relevant la tête vers elle.

— Pour que Myrtille arrête de poser des questions. Ça ne m'a rien coûté. C'est de l'acier inoxydable. J'ai considéré que c'était le prix de notre tranquillité. »

Il referme le coffret en acquiesçant.

« Tu as bien fait. »

Ils recommencent à manger tous les deux, sans se presser. Il remarque que le chaton n'est pas là. D'ordinaire, Joanne ne le descend qu'à l'heure du coucher, sur demande d'Émile. Le reste du temps, on peut être certain qu'il se trouve à ses pieds ou sur ses genoux. Ce soir non. Elle doit être tendue…

D’ailleurs il la trouve bien silencieuse.

« Ça va ? » demande-t-il entre deux bouchées.

Elle hoche la tête.

« Tu es un peu stressée ?

— Non… Pas stressée mais… bizarre. »

Il repose sa fourchette et la fixe avec gravité.

« Si tu n’es plus sûre de vouloir le faire, on peut tout annuler.

— Ce n’est pas ça.

— On n’est pas obligés de le faire. Je vais mieux d’ailleurs… Depuis qu’on est ici, je n’ai presque plus de trous de mémoire…

— Je vais le faire, Émile. On va se marier.

— Si tu…

— Je vais me marier demain. Ça me fait juste me sentir bizarre mais je suppose que c’est pareil pour toi. »

Elle le sonde et il confirme d’un hochement de tête. Il est soulagé qu’elle n’ait pas envie d’annuler le mariage.

« Oui. Je me sens un peu vide.

— Et moi, un peu paumée et… incrédule.

— Ça ira mieux demain. Ça n’est jamais rien qu’un bout de papier.

— Je sais. »

Le silence retombe dans le studio. Pourtant ils ne recommencent pas à manger, ni l’un ni l’autre. Quelques secondes passent puis Joanne pose ses deux mains à plat sur la table et demande, sans détour :

« Tu as déjà été amoureux ? »

Il est dans un état beaucoup trop étrange et léthargique pour se montrer surpris ou gêné par la question.

« Oui.

— Beaucoup de fois ?

— Non. Une seule.

— Ça a duré ?

— Pendant quatre ans.

— C’est Laura… la fille dont tu m’as parlé un jour ? »

Il se souvient de cette conversation sur le parking d'Artigues. Tout cela lui paraît étrangement loin.

« Oui, c'est elle. »

Il fronce les sourcils, davantage étonné qu'embêté.

« Pourquoi tu me demandes ça ?

— On va se marier tous les deux, non ?

— Oui…

— On peut savoir ce genre de choses l'un sur l'autre. »

Il a un faible sourire.

« Oui. Sans doute. »

Il n'est pas vraiment enchanté de devoir raviver le souvenir de Laura à la veille de son mariage avec Joanne. Elle joue quelques instants avec sa fourchette, le temps de formuler sa prochaine question :

« Tu l'aimes toujours ? »

Il s'enfonce dans son siège, mal à l'aise. Il croit qu'il préférait de loin la Joanne silencieuse et indifférente, qui ne posait jamais de questions.

« Elle est partie. C'est fini depuis un an.

— Et alors ? Tu l'aimes toujours ?

— Je… Sans doute que non.

— Sans doute que non ? »

Elle le fixe avec un regard sceptique. Il capitule avec un soupir.

« J'imagine qu'une part de moi l'aimera toujours, quoi qu'il arrive. »

Il a eu tort de songer que sa réponse satisferait Joanne et sa soudaine curiosité.

« Tu voulais te marier avec elle ? demande-t-elle avec douceur.

— Joanne…

— C'est juste une question.

— Oui. Oui, j'aurais voulu… un jour. »

Il se redresse sur sa chaise. Il en a assez de ses questions.

« Pourquoi ?

— Je voulais juste savoir.

— Pourquoi ça ? »

Elle hausse les épaules.

« Je me demandais juste à quoi tu penserais demain, quand on sera à mairie et qu'on sera forcés de se dire oui… Maintenant je sais que tu penseras à Laura, que ça te rendra malheureux. Je suis désolée pour ça.

— Tu n'as pas à l'être… Tu me rends un service énorme.

— Peut-être mais ce sera moi devant le maire, à côté de toi, pas Laura, et rien que regarder mon visage te sera difficile.

— Ça sera pareil pour toi. Tu penseras à Léon. »

Elle secoue la tête avec une vigueur qui le surprend et le laisse pantois.

« Non. Je ne penserai pas à lui demain. Ni à la mairie ni après. »

Il se retrouve un peu bête, la bouche entrouverte. Il n'a rien d'autre à ajouter. Il songe que c'était une bien mauvaise idée de ressasser tout ça, à quelques heures du mariage.

Ils se couchent très silencieux ce soir-là.

Ce sont les cris de Myrtille qui les réveillent le lendemain matin, depuis le rez-de-chaussée.

« Joanne ! Joanne ! Tu as vu l'heure qu'il est ? Il faut vraiment que tu essaies ta robe ! »

Ils ne comprennent pas pourquoi Myrtille panique. Le rendez-vous à la mairie n'est prévu qu'à quatorze heures. Joanne se lève quand même et tâtonne dans l'obscurité. Les cris redoublent :

« Joanne ! Émile ! Ouvrez vos volets ! Il est déjà midi ! »

Émile se redresse brutalement.

« Quoi ? »

Il ajoute plus bas, s'adressant à Joanne :

« Elle nous fait marcher, non ?

— J'arrive ! » crie Joanne avant que Myrtille ne se remette à hurler à travers la maison.

Émile s'habille sans se presser. Il n'a pas grand-chose à se mettre pour de pareilles circonstances… Il déniche tout de même un pantalon bleu marine et

une vieille chemise blanche. Ça devrait faire l'affaire. Après ça, il prend une douche et se fait un thé noir. Il sait qu'il ne pourra rien avaler. Joanne réapparaît une heure plus tard, les cheveux noués en tresse, l'air désolé.

« Je n'ai pas pu échapper à la coiffure…

— Et la robe ?

— Je n'y échapperai pas non plus… »

Il ne peut s'empêcher de sourire. Ils se sont fait prendre à leur propre jeu. S'ils avaient été honnêtes depuis le début, les choses auraient pu être plus faciles.

« Prends une tenue dans ton sac… Tu te changeras en route, quand on sera loin du regard de Myrtille.

— Oui… Je vais faire ça. »

« Viens, on se cherche une ruelle tranquille pour que je me change. Tu me cacheras. »

Joanne a l'air pressée d'en finir mais Émile ne bouge pas. Il la détaille. La robe de Myrtille est une de ces robes d'époque ample, droite, tombant jusqu'aux pieds. De la dentelle recouvre le buste de Joanne, ses épaules et ses bras, jusqu'aux poignets. Myrtille a retouché le col en V pour qu'il ne soit pas trop ample et dessine un joli décolleté.

« On y va ? » s'impatiente Joanne.

Elle est gênée qu'il la dévisage avec ce drôle d'air.

« Oui. On y va. »

Ils font quelques pas dans la ruelle, un peu mal à l'aise tous les deux.

« Tu … c'est une jolie robe », déclare Émile en se grattant la gorge.

Il n'ose pas la regarder dans les yeux. Il n'ose pas lui dire qu'elle est belle là-dedans. Les choses deviendraient encore plus gênantes. Pourtant c'est vrai. Elle est vraiment belle aujourd'hui.

« Jolies chaussures ! » lance-t-il d'un ton moqueur, pour briser la glace.

Sous la robe de mariée de Myrtille, dépassent deux pieds nus dans des sandales dorées délavées par le soleil et ça, c'est le signe que rien de tout ça ne compte vraiment.

Ça n’est pas une mince affaire de trouver une ruelle déserte pour que Joanne quitte sa robe, surtout en plein festival d’arts. Le village est surpeuplé. Les touristes affluent de tous les côtés, dans toutes les rues, même dans les cours intérieures, accessibles depuis la rue. Émile et Joanne se retrouvent bien vite au centre de l’attention. Les touristes les observent, curieux, prennent des photos, s’interpellent. Ils font même l’objet d’exclamations de surprise :

« Oh ! Regardez ! Des mariés ! »

« Félicitations, les amoureux ! »

Joanne parle entre ses dents serrées :

« Je crois que je ne pourrai pas me changer !

— Je suis désolé, dit Émile. Je crois que tu devras la garder pour la cérémonie.

— Ça n’est pas grave.

— Tu l’enlèveras tout de suite après. Il doit y avoir des toilettes à la mairie…

— Ne t’inquiète pas. Je survivrai. Ce n’est rien. »

Elle est calme, comme à son habitude. Calme et légèrement indifférente. Lui se sent nerveux. Ça n’est pas lui que les passants montrent du doigt en s’extasiant, pourtant c’est lui qui en est le plus gêné. Ils se mettent à presser le pas pour atteindre la mairie au plus vite. Joanne a retroussé sa robe au-dessus des genoux pour pouvoir accélérer. Ses sandales délavées claquent sur le pavé. Ils arrivent dans le hall de la mairie à bout de souffle. L’employée derrière son comptoir les accueille avec un large sourire.

« Qu’ils sont beaux, nos mariés du jour ! »

Elle les fait asseoir dans un coin, le temps qu’elle appelle « Monsieur le Maire » et les employés leur faisant office de témoins. Elle décroche son téléphone pour prévenir tout ce beau monde. Joanne est immobile, impassible, assise le dos bien droit. Son état préoccupé de la veille a totalement disparu. Elle est de nouveau sereine. Émile, lui, a du mal à tenir en place. Il l’observe, par petits coups d’œil furtifs. Il aimerait s’imprégner de

cette image. Joanne dans cette robe de mariée d'époque, ses cheveux noués en une natte qu'elle a ramenée sur l'une de ses épaules, la dentelle qui habille ses bras et ses frêles poignets, le tissu blanc qui descend en V et dévoile son cou, la naissance de sa poitrine. Dans quinze minutes, quand les registres seront signés, elle disparaîtra dans les toilettes du hall et elle remettra une de ses robes noires difformes. Il n'aura plus jamais l'occasion de la voir comme ça. Alors il en profite. Dans son esprit, maintenant, il y aura toujours deux Joanne. La Joanne en noir, silencieuse, indifférente à son propre sort, cachée derrière des vêtements amples et un large chapeau. Et la Joanne en blanc, belle et féminine, une furtive apparition, un aperçu de ce qu'elle aurait pu être si la vie en avait été autrement, si Léon n'avait rien fait d'impardonnable. Il est certain que la Joanne d'avant Léon et le drame mystérieux portait de la couleur, nouait ses cheveux en tresse et riait davantage. Mais il ne pourra jamais en avoir le cœur net.

« Mademoiselle Joanne Marie Tronier, consentez-vous à prendre pour époux Monsieur Émile Marcel Verger ici présent ? »

Elle le regarde. L'échange visuel ne dure qu'une seconde mais il semble dire beaucoup de choses. Il semble dire qu'il n'a pas à s'inquiéter, qu'elle a fait la promesse de veiller sur sa liberté et qu'elle scelle son engagement. Elle a une voix extrêmement claire lorsqu'elle répond :

« Oui. »

Le Maire se tourne vers lui. Il entend à peine les mots qu'il prononce.

« Monsieur Émile Marcel Verger, consentez-vous à prendre pour épouse Mademoiselle Joanne Marie Tronier, ici présente ? »

Il le laisse à peine terminer sa phrase, il répond :

« Oui. »

Cela fait rire son témoin, un employé municipal au crâne chauve, qui prend ça pour de l'empressement lié à l'émotion.

« Au nom de la loi, je déclare Monsieur Émile Marcel Verger et Joanne Marie Tronier unis par le mariage. »

Le silence retombe. Ils échangent tous les deux un regard soulagé et un peu

embarrassé.

« Vous avez des alliances ? interroge le Maire. C'est maintenant qu'on procède à l'échange. »

Joanne a un petit sursaut.

« Ah oui ! »

Elle cherche dans ses poches mais réalise qu'elle n'en a pas, qu'elle porte la robe de mariée de Myrtille. Émile lui souffle :

« Dans ton sac ? »

Elle regarde autour d'elle, ses yeux tombent finalement sur une pochette noire à ficelle, que Myrtille lui a prêtée pour l'occasion, et qui trône à ses pieds. Les témoins sourient. *Ah, l'émotion…* doivent-ils songer. Joanne tâtonne à l'intérieur et sort le petit coffret noir.

« Je vous laisse procéder à l'échange. »

Elle ouvre la boîte, tend son anneau à Émile qui chuchote :

« Tu es censé me le mettre.

— Ah ? »

« Nous allons authentifier cette union en signant les registres d'état civil. Les mariés d'abord, puis les témoins. »

Émile a les mains moites mais ça va mieux maintenant. C'est terminé. Une signature et ils se tirent. Il est libre. Quoi qu'il arrive désormais, ce sera à Joanne de décider de son sort. Il sait qu'elle suivra sa volonté.

« Bien. Maintenant je peux vous remettre votre livret de famille avant que vous ne partiez. »

Il masque avec peine sa surprise. Un livret de famille… Que vont-ils bien pouvoir en faire ? Il se retrouve avec le petit carnet officiel entre les mains. Monsieur le Maire pose une main sur son épaule, lui faisant comprendre qu'il les raccompagne hors de la salle. Les employés de la mairie leur murmurent des félicitations polies sur le pas de la porte puis ils partent tous les deux, avec leur livret de famille.

« Attends-moi ici, murmure Joanne. Je passe me changer aux toilettes. »

Émile se retrouve à attendre seul, dans le hall, face à l'employé de mairie

qui lui demande, excitée :

« Alors ? Tout s'est bien passé ? »

Il acquiesce. Il est soulagé que tout cela soit terminé. Mais il a un petit goût amer dans la bouche. C'était triste et impersonnel. Bien sûr, ça n'était qu'une signature, comme il se l'était répété maintes et maintes fois. Mais ça ne change rien à la lourdeur et à la tristesse qui s'abattent sur lui. Il aurait aimé avoir droit à autre chose. Il ne peut se débarrasser de cette boule dans sa gorge.

Ils se retrouvent dans la chaleur étouffante, sans robe blanche. Tout est retombé. L'appréhension, la nervosité. Il ne reste qu'un énorme vide.

« On… On fait quoi ? » demande timidement Joanne.

Ils sont désorientés. Émile n'a qu'une envie : marcher un peu tout seul, prendre l'air, oublier qu'il vient de gâcher quelque chose en quoi il croyait fermement.

« Je ne sais pas. Je crois que je vais marcher un peu… »

Elle semble percevoir la lourdeur dans sa voix. Elle a un regard désolé. Pour elle, ça n'était rien. Mais elle sait que c'était différent pour lui.

« Je vais faire un tour sur le festival, dit-elle d'une voix douce. On se retrouvera ce soir au studio… »

Il a un instant de lucidité :

« Qu'est-ce qu'on va dire à Myrtille ? Elle trouvera ça bizarre qu'on rentre chacun de son côté. »

Joanne hausse les épaules.

« Je lui dirai que… je ne sais pas… Que tu es parti acheter du champagne pour ce soir.

— Oui… »

Il est abattu. Ils se font face, quelques instants de plus, puis Joanne déclare :

« Bon… Alors à tout à l'heure. »

Et elle s'éloigne à petits pas, avec la robe de mariée sous le bras. Elle se retourne une seconde, pour lancer :

« Tu peux m'accompagner… Je veux dire… On peut y aller ensemble si tu veux… »

Mais elle voit bien qu'il n'est pas dans son assiette.

« Laisse tomber… À plus tard. »

31 août,

Laura,
Tu seras surpris de recevoir ce courrier électronique. Je n'ai pas ton adresse. Je ne sais pas où tu vis actuellement. Je n'ai que cette adresse e-mail pour te joindre. Je ne sais même pas si tu consultes encore ta messagerie.
Je me suis assis dans un café avec une connexion internet et un ordinateur, pour t'écrire. Il fait quarante degrés. Je porte une maudite chemise qui me fait transpirer. Je sors juste de la mairie où je viens de me marier. Je viens de dire « oui » pour des raisons qui ne sont pas les bonnes. Joanne est une fille très bien, qui était très belle en robe de mariée mais qui faisait ça également pour les mauvaises raisons. On s'est dit « oui » devant le maire et devant deux témoins que nous ne connaissions pas et qui s'en fichaient pas mal d'être là. On a signé les registres et à peine sorti de la mairie, je suis parti à la recherche d'un semblant de cybercafé pour t'écrire.
Tout ce que je voulais faire à ce moment-là, c'était te dire que c'était avec toi que j'aurais voulu me marier. Alors voilà. C'est chose faite. Je ne te l'ai jamais dit, parce qu'on a toujours été trop pudiques tous les deux et trop cons, surtout. On a toujours eu peur de se dire les choses clairement. Oui. Je t'aimais. Je t'aimais comme un dingue, ça, je suppose que tu le savais. Mais je ne t'ai jamais dit que je voulais t'épouser. Je pensais qu'on aurait le temps. Le jour du mariage de Renaud et Laëtitia, j'ai cherché ton regard dans l'église, pour te le faire comprendre mais tu n'étais pas là. J'aurais dû y voir un signe. Tu étais partie monter ta revanche contre Laëtitia… J'aimais aussi le fait que tu sois une petite peste.
Je ne me le cache pas : j'ai mis pas mal de temps à me remettre de ton départ. Je ne sais pas si j'en suis totalement guéri mais je fais mon possible pour aller de l'avant et ne plus y penser. Sache que tu n'étais pas avec moi, dans la mairie, que je t'ai chassée de force de mes pensées, dès mon lever, ce matin, mais à peine les portes du hall franchies, tu as ressurgi.
Je crois qu'on n'aime vraiment qu'une fois dans sa vie. Moi c'était toi. Ça ne sera personne d'autre.
Ça n'est pas triste… Ça n'est pas donné à tout le monde d'aimer vraiment. J'ai eu cette chance. J'en suis reconnaissant.
Je vais maintenant terminer ce mail, avant de succomber à la canicule dans ce foutu cybercafé.
Je te souhaite le meilleur évidemment, d'être heureuse, épanouie, de rester toujours la même (oui ton côté peste et insolent me manquera toujours). Pour ma part je reste le

même (enfin je crois).
Je t’embrasse.
Émile

Il ne rentre pas tout de suite à l’appartement. Il fait une chaleur étouffante dehors mais il ne veut pas rentrer tout de suite. Il fuit les rues animées et bondées de touristes, il redescend le village à l’ombre des ruelles escarpées et se dirige vers le nord. Il a une vague idée de l’endroit où il va. Il sait que ça n’est pas une bonne chose, avec la chaleur qu’il fait, mais il en a besoin. Il marche sans s’arrêter pendant une heure puis il aperçoit avec soulagement les premiers éboulis de pierre, les premières ruines. C’est le seul endroit où il a envie d’être en ce moment, le seul lieu qui reflète parfaitement son état d’esprit du moment. Cômes, le village de ruines. On l’appelle le « village perdu ». Plus aucun panneau n’indique son existence. Il n’est plus qu’un paysage de désolation, au milieu duquel se dresse courageusement une petite église. L’église de Saint-Étienne de Coma, une étrange église dénudée, sans clocher, sans gravures, sans vitraux, une église toute simple, avec ses murs de pierres. Émile pousse la lourde porte en bois qui s’ouvre avec un affreux grincement. L’intérieur est d’une simplicité extrême, lui aussi. Des murs blancs, des bancs en chêne massif alignés face à l’autel, en bois massif lui aussi, recouvert d’un parement rouge et or. Il fait frais là-dedans et beaucoup plus sombre. Émile se laisse tomber sur un banc, au premier rang et il ferme les yeux. Il a juste envie de laisser les minutes défiler, comme ça, sans plus penser à rien, au milieu du village perdu.

« Oh ! »

Il est rentré au 6 Carrero del Massador sans croiser Myrtille. Il a pris directement les escaliers à gauche, après avoir passé la porte d’entrée. Il n’avait surtout pas envie de croiser la vieille dame. Il a gravi les escaliers et il vient de pousser une exclamation de surprise en découvrant la table dressée par Joanne, les bougies allumées, un joli chemin de table doré. Une délicieuse odeur s’échappe du minifour et envahit la pièce. Joanne est là, devant le plan de travail. Elle porte un tablier. Elle se retourne en l’entendant rentrer.

« Te voilà. »

Elle a gardé sa tresse qui la rend si féminine. À l'autre bout du studio, la robe de mariée de Myrtille a été suspendue sur un cintre et pend, contre le mur, retenue à un clou.

« Tu nous prépares un repas de fête ?

— Oui… J'ai voulu faire un… »

Elle semble gênée.

« Un semblant de repas de mariage… Je… Je sais que ça n'est rien… que ça n'est pas la fête de mariage dont tu rêvais mais… c'est un petit quelque chose… »

Il est touché par son attention. Ce qu'elle vient de préparer, ça n'est pas un petit quelque chose. C'est beaucoup. Il ne sait pas comment le lui dire. Il se racle la gorge.

« Merci Joanne. C'est… C'est très bien… Je t'assure… C'est une jolie attention. »

Elle fronce le nez, un peu gênée.

« J'espère que ça te plaira.

— J'en suis sûr. »

Elle s'essuie les mains sur son tablier avec une certaine nervosité.

« Je n'ai pas acheté de vin… Je ne bois jamais… Je ne sais pas choisir…

— Alors je ressors acheter du champagne, déclare-t-il.

— Du champagne ?

— Du champagne ! On vient de se marier, oui ou merde ? »

Elle semble soulagée de le voir plaisanter, de voir un peu de légèreté revenir.

« Oui, dit-elle avec un sourire timide.

— Et tu seras obligée d'en boire ! Le soir de ton mariage, c'est un minimum. Je file ! À tout de suite ! Je serai là dans dix minutes !

— À tout de suite ! »

Il ne trouve plus de magasin ouvert. Il est vingt heures. Il est forcé de se diriger chez Annie, dans l'espoir que son mari ait du champagne dans sa

cave. Elle est surprise de le voir.

« Que fait le tout jeune marié ici ? »

Il essaie de s'expliquer, embarrassé :

« On a une pénurie de champagne… Tout est fermé dans le village… Je venais voir, si à tout hasard, vous pouviez nous dépanner d'une bouteille. »

Le sourire d'Annie s'élargit encore.

« Mais bien entendu ! »

Elle l'agrippe pour lui claquer une bise chaleureuse.

« Et toutes mes félicitations ! »

Quelques secondes après, il ressort de la maisonnette avec une bouteille de champagne sous le bras, sous les cris d'Annie :

« C'est de bon cœur ! Considérez ça comme notre cadeau de mariage ! Et passez une superbe soirée ! »

Il manque de s'entraver dans quelque chose en entrant dans le studio et il rattrape de justesse la bouteille de champagne qui allait s'écraser au sol. Quand il se stabilise il aperçoit la boule de poils blancs et roux, à ses pieds, responsable de l'incident. Joanne crie :

« Pok ! Tu n'es pas sage ! »

Puis s'adressant à lui, elle s'empresse d'ajouter :

« Je vais le descendre ! J'allais le faire avant que tu n'arrives ! »

Mais Émile se baisse auprès de Pok. Il ne lui a pas prêté beaucoup d'attention jusqu'à maintenant. Pour lui, ça n'était que la peluche de Joanne, quelque chose auquel elle tenait. Mais c'est vrai qu'il a une bonne bouille, avec ses petits yeux qui réclament des caresses. Joanne s'accroupit auprès de lui et soulève Pok dans ses bras.

« Allez ouste ! Pourquoi tu te mets toujours dans nos pieds ? »

Elle est tellement mignonne, à essayer d'avoir l'air autoritaire. Elle manque cruellement de conviction. Elle n'a aucune envie de disputer Pok et ça se voit.

« Laisse-le, dit Émile.

— Quoi ?

— Il peut passer la soirée avec nous. Il ne dérange pas. »

Elle a du mal à masquer son étonnement.

« Il vient presque de te faire tomber…

— Je ferai attention maintenant. Je regarderai où je marche.

— Je sais bien que tu ne l'aimes pas beaucoup… Je peux le descendre. Ça ne me dérange pas.

— Ce n'est pas… Je n'ai jamais dit que je ne l'aimais pas… se défend-il maladroitement.

— Mais… »

Elle semble perdue.

« Tu refuses de le laisser ici…

— C'est juste pour la nuit. Je sais que les chatons sont joueurs et je n'ai pas envie qu'il me réveille toutes les deux heures en me sautant sur le ventre ou en me mordant les pieds. »

Ils se font face, Pok bien à l'abri dans les bras de Joanne.

« C'est juste pour ça ? demande-t-elle, incrédule.

— Bien sûr que c'est juste pour ça.

— J'étais persuadée que tu ne l'aimais pas. Que tu n'en voulais pas ici.

— Bien sûr que si. J'ai… Je trouve ça plutôt mignon de le voir toujours collé à toi. »

Joanne détourne le regard, gênée.

« Mais tu me demandais sans cesse si je m'étais occupée des affiches… si je lui avais trouvé une famille… Je pensais que tu avais hâte que je m'en débarrasse. »

Il se met à sourire. Joanne conserve Pok pressé contre son cœur, comme pour le protéger d'un danger.

« Ça m'amusait de te voir si gênée. Je savais que tu ne pourrais jamais le laisser partir. »

Elle hésite entre sourire à son tour et froncer les sourcils.

« Mais alors…

— Oui ?

— Tu envisages…

— Oui ?

— Tu envisages qu'on puisse *éventuellement* le garder ? »

Elle a les yeux arrondis, la bouche entrouverte.

« Oui, éventuellement.

— Dans le camping-car ? Quand on repartira ? »

Il hausse les épaules.

« Ça peut se faire, non ?

— C'est vrai ? »

Il acquiesce.

« Oui c'est vrai. »

Ça y est, c'est là, c'est le moment où ça se produit, le moment qu'il guettait. Le front qui se lisse de nouveau, les yeux qui se plissent, la bouche qui frémit. Elle peine à masquer son bonheur.

« C'est super, Émile ! C'est… Merci. »

Il veut devenir un bon compagnon pour elle. Elle le mérite.

Il la regarde manger en silence. C'est aussi quelque chose qu'il apprécie chez Joanne. Elle ne se sent pas toujours obligée de parler et de meubler le silence. Elle sait l'apprécier.

« Quelle est la suite ? demande-t-il quand il la voit se lever.

— Je ne sais pas si ça te plaira…

— Arrête de toujours dire ça.

— C'est une tarte sucrée salée.

— Eh bien j'aime le sucré salé. Qu'est-ce que c'est ? »

Elle dépose le plat à tarte devant eux. C'est encore fumant et ça sent divinement bon.

« Une tarte aux oignons caramélisés, aux cranberries et au chèvre frais. »

Elle rougit en surprenant son regard étonné et admiratif.

« Arrête de me fixer comme ça.

— J'allais dire "je vais finir par t'épouser"… mais c'est déjà fait. »

La plaisanterie ne prend pas vraiment. Joanne a un petit sourire timide, pas plus.

« Tu aimes ?

— J’adore. »

Ils continuent de manger au son de leurs fourchettes et du morceau de jazz qui emplit le studio. Les bougies procurent une lumière vacillante et tamisée. Pok s’est couché aux pieds de Joanne. Canaille le regarde de loin.

« Comment c’était le festival, cet après-midi ? demande Émile.

— Oh… Très bien… C’était le dernier jour. Les artistes ont tous exposé devant l’église Saint-Vincent.

— Cool. »

Le silence retombe et ils reprennent leur mastication.

« Tu as croisé Myrtille en rentrant ?

— Non. Et toi ?

— Moi non plus.

— Je crois qu’elle se cache. »

Il acquiesce et boit une gorgée d’eau.

« Elle veut nous laisser profiter de notre soirée de noces tranquillement. Elle a dû se cacher dans un coin de son salon…

— La pauvre… »

Émile termine de débarrasser la table pendant que Joanne amène deux coupelles à dessert, pleines d’une mousse blanche et parsemées de framboises. Il reste une troisième coupelle sur le plan de travail.

« Et celle-là, on ne la prend pas ? interroge-t-il.

— Non, celle-ci est pour Myrtille.

— Elle a drôlement de la chance de t’avoir. »

Elle secoue la tête.

« Non, c’est nous qui avons de la chance de l’avoir.

— C’est vrai. »

La robe de mariée, qui se balance sur son cintre, à l’autre bout de la pièce en témoigne. Ça n’est pas rien, ça non plus.

« Elle me manquera, ajoute Joanne.

— Oui… Je ne pensais pas, mais à moi aussi.

— On va devoir repartir maintenant que le mariage a eu lieu, non ? »

Il sent qu'elle n'en a pas vraiment envie. Pas tout de suite. Et lui non plus. Ils se sont habitués à ce quotidien à Eus, au studio aux murs de pierre apparente, à la cour intérieure, au thé sous le platane, à la présence de Myrtille, aux parties de Scrabble nocturnes, aux ruelles pavées. Ils ne sont pas prêts à repartir tout de suite.

« Tu sais, rien ne presse… On peut se laisser quelque temps. »

Il voit le soulagement sur son visage inquiet. Elle espérait ce genre de réponse. Elle acquiesce.

« Oui, pas besoin de se précipiter. »

Ils sont bien contents d'être sur la même longueur d'onde.

« Alors… Qu'est-ce que c'est ? interroge Émile en plantant sa cuillère dans la coupelle.

— Un tiramisu aux framboises et au chocolat blanc. »

Il l'avale si vite qu'elle ne prend même pas la peine de lui demander s'il aime.

Il sort des verres à vin, qu'il a dénichés dans un des placards de la kitchenette, et ouvre la bouteille de champagne.

« Ça nous a été offert par Annie et son mari, annonce-t-il.

— Ils sont drôlement gentils. »

Il remplit leurs verres de champagne pendant que Joanne installe sur la table un plateau de Monopoly qu'elle a déniché dans le salon de Myrtille, quelques jours plus tôt.

« Je propose une nouvelle règle, déclare-t-il en prenant place en face d'elle.

— Laquelle ?

— Comme c'est notre soirée de noces, on pourrait personnaliser un peu le jeu, et en profiter pour apprendre des trucs l'un sur l'autre ? »

Il la sent hésitante. Il poursuit quand même :

« Celui qui va en prison doit répondre à une question pour pouvoir en sortir. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Elle prend quelques secondes pour répondre. Elle doit évaluer les

probabilités qu'elle a, de se trouver en mauvaise posture.

« Allez, rien de méchant, insiste-t-il. C'est juste pour apprendre à se connaître davantage… Comme ces stupides jeux d'action ou vérité. »

Il se demande si elle a déjà joué à ce genre de jeux d'adolescents, au fin fond de son village… Peut-être pas.

« D'accord », finit-elle par dire.

Ils commencent à jouer tout en sirotant le champagne qui est plutôt bon.

« Tu aimes ? » demande Émile à Joanne.

— Oui. C'est frais. »

Elle s'occupe de la banque. C'est elle qui compte et redistribue les billets. C'est un jeu ancien. Les billets sont encore en francs. La voix de Ray Charles a laissé place à celle de Louis Armstrong. Joanne murmure les paroles d'*Only You*. Visiblement elle les connaît par cœur.

« Je ne savais pas que tu aimais le jazz », dit-il, surpris.

Elle répond en continuant de classer les billets :

« Mon père était un grand fan de Miles Davis, entre autres. J'ai grandi sur des accords de jazz.

— Tu es surprenante… »

Elle relève la tête, surprise, et cesse de ranger les billets.

« Quoi… ? »

Il ne sait pas s'il a dit ça à cause des bulles de champagne qui lui montent à la tête. Avec cette canicule, deux verres pourraient le rendre totalement ivre.

« Non, c'est que… Tu es un personnage surprenant.

— En quoi ?

— Je ne sais pas. Ce mystère que tu gardes autour de ta vie… Ta façon d'être… Ton silence… Ton calme… Comme si tu essayais de te faire oublier… Et puis d'un coup tu peux réciter une citation ou chanter un air de jazz vieux comme le monde… »

Il sourit devant son air étonné. C'est vrai, c'est un sacré personnage. Tout ce qu'il vient de dire est vrai. Et encore, il n'a pas parlé de son chapeau noir, de ses vêtements amples, de son détachement total parfois, de ses remèdes de grand-mère…

« Je ne suis que le reflet de mon père », dit-elle dans un haussement d'épaules.

Il sourit un peu tristement car elle l'a perdu, ce père qui devait être son modèle. C'est peut-être pour ça qu'elle ne porte plus que du noir…

« Ça devait être une chouette personne.

— Il l'était. »

Elle lui tend un tas de billets, pour chasser cet instant de lourdeur.

« Tiens, voilà ce que tu dois mettre au milieu. Ça va dans la Caisse de Communauté. »

Ils reprennent leur partie en silence. C'est Émile qui se retrouve le premier en prison. Joanne réfléchit longuement à la question à lui poser.

« Je ne sais… dit-elle, embarrassée.

— Il n'y a pas quelque chose que tu aimerais savoir mais que tu n'as jamais osé demander ? »

Elle hésite encore un instant, pianote de ses doigts sur la table puis demande, d'une voix claire :

« Tu es parti où cet après-midi, après la cérémonie ? »

Ça n'était clairement pas la question à laquelle il s'attendait. Il marque une courte indécision avant de répondre :

« Je suis allé jusqu'à Cômes et je me suis assis dans l'église. Ensuite je suis rentré. »

Elle a un hochement de tête un peu grave. Il ne lui a pas dit pour le mail à Laura. Elle n'y est pour rien dans tout ça, elle a juste voulu rendre service, elle n'a jamais prétendu prendre la place de Laura, mais il ne veut pas courir le risque de la froisser.

« D'accord… Tu peux sortir de prison. »

Il relance le dé. Quelques minutes plus tard, c'est Joanne qui se retrouve sur la case prison et il la voit s'agiter sur sa chaise, mal à l'aise. Il y a quelque chose qu'il aimerait beaucoup savoir… Pourquoi ne porte-t-elle que du noir, la couleur du deuil ? Mais il ne veut pas l'attrister, l'obliger à parler de son père, recréer de la lourdeur. Alors il opte pour une question qu'il pense être plus légère.

« Il y a un truc que j’ai remarqué…

— Oui ?

— Quand tu t’asseois dehors, le soir, pour méditer ou bien juste pour prendre l’air, il y a ce truc que tu fais toujours…

— Quelle chose ?

— Tu lèves les yeux au ciel et tu restes pendant des heures, le regard en l’air. Pourquoi tu fais ça ? »

Il se rend compte un peu trop tard qu’il vient peut-être de gaffer, que la question sur les vêtements noirs était peut-être préférable. Il voit le trouble sur son visage, l’effort qu’elle fait pour maintenir une expression neutre et détachée mais il voit les coins de sa bouche tressauter.

« Joanne, si tu ne veux pas… » ajoute-t-il précipitamment.

Mais elle est déjà en train de répondre :

« J’ai connu un petit garçon qui passait des heures à regarder le ciel… Un petit Tom. C’était un petit garçon différent des autres. Il était en permanence dans son monde. On avait du mal à l’atteindre. »

Elle a un sourire triste. Il se rend compte que ses yeux s’emplissent de larmes, pourtant elle continue :

« C’était un petit garçon tout à fait passionnant. Il passait son temps à peindre… »

Elle est obligée de s’arrêter un instant pour déglutir :

« … à peindre du bleu. Il remplissait des pages et des pages de bleu. Rien d’autre que du bleu. On ne savait pas si c’était le ciel ou la mer qu’il dessinait. Il ne le disait pas. Et… Et le pire dans tout ça… c’est qu’il froissait tous ses dessins. À peine il les terminait, qu’il les froissait, mécontent, comme s’il était déçu de n’avoir pas trouvé la bonne teinte, le bon mélange de bleus. Alors il repartait dans la cour et il recommençait à observer le ciel pendant des heures. Et le lendemain, on pouvait être sûr qu’il referait une nouvelle peinture de bleus. »

C’est troublant de la voir comme ça. Au bord des larmes mais souriant, parlant vite, parlant avec passion et émotion. Elle n’a jamais été comme ça. Il ne peut plus l’arrêter.

« Les professeurs l'avaient surnommé Tom Blue. Ils avaient interdit aux autres enfants d'utiliser la peinture bleue… Sur ma demande. Elle lui était réservée. C'était la peinture de Tom Blue. »

Elle a un petit rire nerveux, chargé d'émotion. Il ne l'a jamais vue rire avec autant de sincérité. Elle devait sacrément l'aimer, ce petit garçon. Il interroge, touché lui aussi :

« Il était dans l'école où tu travaillais ? »

Elle hoche la tête avec émotion.

« Oui. Il était dans l'école. Mais il est parti.

— Ça fait longtemps ?

— Un peu oui. »

Elle boit une longue gorgée de champagne. Elle est comme ça Joanne, elle recueille les plus faibles, les plus fragiles, ceux qui sont différents, ceux qui sont enfermés dans leur monde ou ceux qu'on risque de tuer… Le petit Tom Blue, Pok… Il avait raison tout à l'heure. Elle est surprenante.

« Alors tu observes le ciel à ton tour ? »

Elle acquiesce. Les larmes ont disparu au fond de ses yeux.

« Oui. Je me demande si je trouverai la bonne combinaison de bleus un jour. Si je pourrai la peindre pour lui, et la lui donner, le jour où je le retrouverai… »

Il boit une gorgée de champagne lui aussi, pour masquer son émotion.

« Il en sera très content, dit-il.

— Tu penses ?

— J'en suis certain. »

Ils échangent un sourire tremblotant. Ils viennent de partager un moment intime, tous les deux. Émile le sent et il est certain que Joanne le sent aussi.

« Tu sais où il est parti ? Tu sais comment tu feras pour le retrouver ? »

Elle déglutit.

« J'ai une petite idée. »

Elle récupère les dés sur le plateau et demande, se raclant la gorge :

« Je peux rejouer ?

— Bien sûr. Tu peux lancer le dé. »

Ils évitent la prison pendant tout le reste du jeu, pas vraiment volontairement, mais les dés ont décidé de les laisser tranquilles pour le reste de la soirée. Il est minuit quand ils débarrassent la table et déplient le canapé. Ils éteignent la lumière et Émile ne dit rien, quand il sent Pok et Canaille sauter sur le lit et venir s'installer à leurs pieds. Il songe que c'est jour de fête et qu'il peut bien faire une exception ce soir.

« Bonne nuit, murmure-t-il à Joanne.

— Bonne nuit.

— C'était une soirée sympa.

— Je suis d'accord. »

Le silence retombe, à peine troublé par les ronronnements de plaisir de Pok. Il doit certainement être en train de se faire gratter le ventre par Joanne, dans le noir. Il songe au petit Tom Blue qui recouvrait des feuilles de peinture bleue… Et il songe à lui-même. Lui aussi, elle l'a recueilli. Elle a décidé de l'accompagner dans sa dernière escapade et de lui offrir sa liberté en l'épousant. Il fait partie du lot. Tom Blue, Pok et lui. Elle a décidé de leur donner une seconde chance. À tous les trois. Elle est comme cette petite église, qui se dresse fièrement, intacte et forte, au milieu des ruines de Cômes. Elle est comme ça, Joanne… Un symbole d'espoir au cœur d'une terre de désolation.

15

Myrtille réapparaît le lendemain, n’y tenant plus. Le temps a dû lui sembler long, cachée dans son salon.

« Alors, comment s’est passée la noce ? »

Elle a un sourire ravi. Elle leur a préparé des pancakes et du thé noir, ce qui fait s’exclamer Joanne :

« Vous auriez dû rester tranquille ! »

Myrtille réplique d’un ton cinglant :

« Ah non ! Tu ne vas pas devenir comme ma fille ! J’ai bien assez d’Annie sur mon dos ! »

Après quoi, elle les oblige à prendre place dans la cour intérieure sous le platane. Émile l’aide à descendre les petites marches et à s’installer avec eux.

« Alors, cette noce ? Vous jouez les mystérieux !

— C’était bien.

— C’était bien ? C’est tout ? Annie m’a dit que vous lui aviez demandé du champagne. Vous vous êtes concocté un repas de fête ? »

Émile acquiesce.

« Oui. Joanne nous a cuisiné un super repas. D’ailleurs elle vous a rapporté du dessert ! »

La diversion fonctionne un temps. Myrtille pose des questions sur le repas, Joanne lui apporte son dessert, Myrtille déclare que c’est succulent. Mais le cœur du sujet revient : le mariage à la mairie, la robe.

« Vous avez pris des photos au moins ? »

Elle semble horrifiée quand ils secouent la tête.

« Il faut y remédier ! Vous ne pouvez pas vous marier sans prendre de

photos ! Qu’est-ce que vous allez montrer au petit ? »

Deux voix s’élèvent en même temps :

« Myrtille ! Il n’y a pas de bébé ! »

Elle fait claquer sa langue contre le palais.

« Je vais téléphoner à Annie. Son gendre est photographe. Il vous fera de belles photos dans les rues pavées. »

Émile se sent tellement exaspéré qu’il ne mesure pas la force de sa voix quand il réplique :

« Non Myrtille, ça suffit ! Il n’y aura pas de photo ! Pas plus qu’il n’y a de bébé ! Le mariage est passé. Maintenant oubliez-nous un peu ! »

Joanne se recroqueville sur sa chaise. Un silence un peu lourd retombe sur la cour intérieure. Myrtille repose sa tasse de thé avec des gestes raides. Le silence se prolonge. Émile tente de se rattraper en déclarant :

« Les pancakes sont très bons. »

Mais sa phrase tombe à plat. Il finit par se lever et quitter la cour.

Il a fallu mentir à propos du mariage et faire semblant pendant des semaines et des semaines. Il espérait que ce matin, tout cela serait terminé. Qu’ils pourraient reprendre une vie normale. Mais il faut toujours que Myrtille en fasse des tonnes, qu’elle s’implique dans leur vie. D’habitude il trouve cela touchant. Ce matin non. Il voulait juste respirer un peu, savourer sa nouvelle liberté. Il enfourche le vélo réparé d’Annie et il part dans le village.

Il a eu un nouveau trou noir. Ce matin il est parti de la maison de Myrtille, en colère, avec l’envie de pédaler très vite pour évacuer tout ça… Puis il ne sait pas ce qu’il a fait. Les artistes avaient quitté Eus. Le festival était terminé. Il s’est retrouvé sur une petite place, non loin de l’église d’en haut, assis sur un banc. Il a une canette de soda entre les mains et un coup de soleil sur la tête. Sa cicatrice le brûle. Il se rappelle parfaitement la journée de la veille ainsi que les précédentes, puis son réveil ce matin, le petit déjeuner sous les platanes, l’altercation avec Myrtille. Puis rien d’autre. Le clocher de

l’église indique six heures du soir. Il n’a jamais eu l’intention de partir aussi longtemps. Joanne doit sacrément s’inquiéter… Joanne qu’il a laissée seule avec Myrtille dans un terrible moment de gêne…

Bon sang, qu’est-ce qu’il a fait tout ce temps ? Où est-il allé depuis ce matin ? Où est passé le vélo ? Pourquoi a-t-il cette canette de soda entre les mains ?

Est-ce le trop-plein d’émotions de ces derniers jours, qui a fait disjoncter son cerveau ? La nervosité du mariage ? Son esprit n’a-t-il trouvé que cette solution pour faire le vide et relâcher la pression ? Ou est-ce le soulagement, la certitude d’être en sécurité désormais, avec Joanne pour responsable légale… ? L’ombre de l’essai clinique ne plane plus au-dessus de sa tête. Maintenant, quoi qu’il arrive, il sait que Joanne veillera à le maintenir loin de tout cela. La pression est retombée et la maladie a repris le dessus.

Il se force à se lever de son banc, malgré la fatigue et les coups de soleil, avec la volonté de vite regagner leur maisonnette mais lorsqu’il se retrouve debout, il est incapable de bouger. Il se sent déboussolé. Est-ce la chaleur ? Est-ce qu’il a fait une insolation ? Il ne sait plus où aller. Il ne sait plus quelle direction prendre. *Putain, ne déconne pas.* C’est un chemin qu’il prend tous les jours depuis plus d’un mois. Pourtant aujourd’hui, il se retrouve bloqué et indécis. Il ne sait plus quelle ruelle il doit emprunter. *Cette fois c’est la fin, mon vieux… Tu es foutu. Tout va dérailler.* Il essaie encore de se dire que c’est à cause du soleil, qu’il doit faire une insolation. Pourtant il sait que c’est faux. Les médecins l’ont prévenu.

« Les premiers symptômes ont été la difficulté à effectuer des tâches dans un contexte professionnel, les malaises, les trous de mémoire. »

Sa mère avait interrogé :

« Et après ? »

Les médecins avaient répondu :

« D’autres symptômes suivront, plus ou moins rapidement, en fonction de l’évolution de la maladie. La perte récurrente des objets, des sautes d’humeur ou un effacement, notamment dans des situations socialement ou mentalement éprouvantes, des oublis concernant le passé, la difficulté à

mettre un nom sur un visage, une désorientation sur le plan spatio-temporel… »

Désorientation sur le plan spatio-temporel. C'est ce qui est en train de se produire. Il ne sait pas ce qu'il a fait aujourd'hui. Il n'a aucune idée du temps qui s'est écoulé depuis qu'il a quitté la maison. Dix minutes, une heure, une journée ? Sans le clocher de l'église, il serait même incapable de se situer dans la journée. Matin ? Après-midi ? Et puis il y a ce fichu problème, le plus urgent… Il est incapable de savoir comment rentrer. L'adresse, il s'en souvient pourtant. 6 Carrero del Massador. Ça, il ne l'a pas oublié. Pas encore.

Il commence à marcher, au hasard. Peut-être que les choses lui reviendront en marchant. Les boutiques lui sont familières. Le moindre pavé également. Pourtant il se met à douter, à être incertain. Il rebrousse chemin, espérant regagner l'église d'en haut. De là il aura une vue plongeante sur le village, ce sera plus simple de se repérer. Arrivé en haut, il s'adosse à une façade, épuisé, à bout de nerfs. C'est une sensation atroce. La pire qu'il n'ait jamais connue… Après celle du départ de Laura… Il a la sensation de devenir dingue, de perdre tous ses moyens.

Il s'arrête quelques secondes pour souffler. Il songe à l'ironie de la situation. Il a cru que ça allait mieux ces derniers temps, que la maladie reculait, ou au moins qu'elle stagnait. Il a cru que la stabilité de leur vie à Eus l'aidait, lui procurait une sérénité qui permettait à sa mémoire de rester vivace. Mais il se trompait. Visiblement, c'était le mariage qui le faisait tenir, l'idée qu'il n'avait plus le choix, qu'il fallait tenir bon jusque-là, ne plus faire de malaise, ne plus faire de *black-out* tant que les papiers ne seraient pas signés, tant que Joanne ne serait pas officiellement sa seule responsable légale. L'esprit a un pouvoir énorme sur le corps, sur l'évolution de la maladie. Il en prend conscience aujourd'hui, adossé à la façade brûlante d'un bâtiment. Comme ces mourants qui sont capables de tenir des jours et des jours avant l'arrivée de leurs proches pour enfin s'éteindre dans leurs bras. C'est ce qui s'est passé pour lui. La peur de refaire un malaise, d'être renvoyé au centre, la hâte d'être enfin en sécurité ont permis à son corps de maintenir

sa mémoire à flots. Maintenant c'est terminé. Tout repart. Le processus de la maladie se remet en route. Et il est là, contre cette façade, pathétique. Il est là, comme un petit vieux qui ne se rappelle plus le chemin pour la maison. Il a envie de pleurer tellement il est pathétique. Ou de s'énerver encore. Mais il ne doit pas. Myrtille a déjà fait les frais de sa colère ce matin, et Joanne indirectement. Il faut qu'il se résigne à son état sans céder à la colère. Personne n'y est pour rien. Ni même lui.

Il finit par retrouver la ruelle, après quelques hésitations. Les volets donnant sur la rue, ceux de la chambre de Myrtille, ont déjà été fermés, sans doute pour conserver un peu de fraîcheur. En haut des escaliers, il retrouve Joanne en plein nettoyage de printemps. Elle a noué ses cheveux au sommet de son crâne et remonté son short tout en haut de ses cuisses. Elle s'agite, un plumeau à la main, essayant de décrocher des toiles d'araignées du plafond. Un balai et une serpillière trônent dans un coin de la pièce. Les chats ont dû fuir, effrayés par le remue-ménage. Ils ne sont pas là. Il n'attend pas qu'elle dise un mot, il se confond immédiatement en excuses.

« Joanne, je suis désolé. Je ne sais pas ce que j'ai fait. J'ai eu un nouveau *black-out*. Je viens de me rendre compte de l'heure qu'il était et j'ai perdu le vélo d'Annie… »

Elle a un petit air fermé au début, comme si elle lui en voulait pour l'altercation de ce matin, mais au son de sa voix, elle perçoit la détresse. Elle repose son plumeau au sol et s'approche de lui.

« Ça va ? Tu as pris un coup de soleil ? »

Mais il ne lui répond pas. Il est préoccupé par autre chose.

« Et Myrtille ? Elle doit m'en vouloir pour ce matin… »

Quelques mèches s'échappent du chignon de Joanne, au sommet de son crâne. Elle a le front luisant de transpiration à cause du grand ménage de printemps qu'elle est en train de faire.

« Elle m'a demandé si on voulait partir, si on en avait assez d'elle. »

Elle a un air embarrassé en disant cela.

« Je lui ai dit que non mais elle n'a pas eu l'air de me croire… »

Elle marque une courte pause et s'éponge le front.

« Tu devrais aller lui parler. »

Il hoche la tête.

« J'y vais tout de suite. »

Il trouve Myrtille endormie dans son fauteuil, la télévision en fond sonore. Canaille est lovée sur ses genoux et monte la garde. Elle le fixe avec des yeux mauvais. Elle a dû l'identifier comme l'ennemi de la maison, celui qui fait du mal à Myrtille et Joanne. Émile se racle la gorge, hésitant à réveiller ou non la vieille dame mais le son suffit à la sortir de son sommeil léger. Elle se redresse, faisant tomber Canaille qui pousse un miaulement de protestation.

« Je m'étais assoupie… » marmonne-t-elle en essuyant discrètement un filet de bave au coin de sa bouche.

Émile se plante devant elle, mal à l'aise. Il ne sait pas vraiment pas où commencer mais il songe que le plus simple est de lui révéler presque toute la vérité.

« Myrtille, je suis désolé pour ce matin. Je sais que vous ne pensiez qu'à nous faire plaisir mais il se trouve que… »

Il essuie ses mains moites contre son short. Myrtille ne bronche pas. Elle attendait des explications visiblement. Elle ne les repousse pas. Elle les écoute attentivement. Il déglutit.

« Il n'y a pas de bébé, Myrtille… Si on s'est mariés précipitamment, c'est juste pour que Joanne puisse s'occuper de moi car je suis malade. »

Les yeux bleu vif de la vieille dame s'arrondissent. Elle ne s'attendait pas à ce genre d'explications.

« Un Alzheimer précoce… Quelque chose d'un peu rare… Alors ce mariage, c'était plutôt une formalité… une façon de m'assurer que Joanne puisse prendre toutes les décisions concernant mon état de santé. »

Les yeux bleus de Myrtille se couvrent de tristesse. Il n'a pas voulu ça. Il voulait simplement lui faire comprendre qu'elle n'y était pour rien, qu'ils n'avaient aucune envie de partir et de la laisser. Pas tout de suite en tout cas. Elle ouvre la bouche et sa voix ressemble à celle d'une très vieille femme abîmée par l'âge.

« Je suis navrée, Émile… Je ne savais pas… »

Il secoue la tête.

« Je sais, c'est normal… »

Mais la tristesse continue d'inonder le visage de Myrtille. Elle semble plus vieille, comme ça.

« J'ai fait pas mal de gaffes ces derniers temps. Avec cette robe de mariée… C'était une idiotie…

— Non, ça ne l'était pas.

— Si.

— Non je vous assure. Joanne était très belle en robe de mariée. »

Elle a un sourire accablé.

« C'est vrai ? »

Il hoche la tête.

« Oui c'est vrai. Et cette tresse que vous lui avez faite était très belle aussi. »

Myrtille baisse les yeux avec tristesse.

« Je voulais égayer un peu son visage. Elle se cache toujours sous du noir. Maintenant je comprends pourquoi… »

Il déglutit. Il ne veut pas affliger davantage Myrtille. Il ne lui dira pas qu'il n'est pas la cause du deuil qu'elle porte en permanence. Ni même que Joanne et lui ne s'aiment pas d'amour, qu'ils se sont juste rencontrés deux mois plus tôt *via* une petite annonce. Il est des choses que les vieilles dames fatiguées n'ont pas besoin de savoir.

Elle renifle. A-t-elle versé une larme ? Il ne peut discerner son visage dans la semi-obscurité du salon. Elle a fermé tous les volets pour conserver la fraîcheur.

« Tu ne vas pas t'en sortir, c'est ça ? » demande-t-elle d'une voix étrangement lointaine.

Il sait qu'elle parle de la maladie. Il hésite à lui mentir mais y renonce.

« Non… En effet. »

Nouveau reniflement.

« Qu'est-ce qu'elle va devenir ? »

Il déglutit, espérant chasser la boule dans sa gorge. Myrtille lui file le bourdon. Pourquoi pleure-t-elle ?

« Je ne sais pas, avoue-t-il d'une voix mal assurée.

— Il faudra y penser… Tu y penseras ?

— Oui. J'y penserai. »

Myrtille regarde Canaille rejoindre le petit Pok, dans sa panière, près de la télévision, et se lover contre lui.

« C'est pour ça que vous avez entamé ce voyage ?

— Oui. »

Ils se taisent tous les deux. La télévision tourne toujours, produisant un bruit de fond.

« Vous allez finir par repartir alors ? »

Elle relève la tête vers lui et il peut voir ses yeux bleus étrangement humides.

« Oui. On va finir par repartir… Pas tout de suite mais un de ces jours. »

Elle hoche la tête. Du bout de ses doigts fripés, elle joue avec un fil qui dépasse de sa robe, tire dessus, l'entortille.

« Vous pourrez revenir pour l'hiver… Quand il fera trop froid pour continuer en camping-car ou en tente, vous pourrez revenir ici. »

C'est une perspective qui lui met un peu de baume au cœur. Il hoche la tête.

« C'est une très bonne idée.

— Tu en parleras à Joanne…

— Je suis sûr qu'elle en sera ravie.

— Moi aussi, j'en serai ravie. »

Ils échangent un petit sourire. À la télévision, l'émission du soir débute. Il est question de gagner dix mille euros en répondant à une série de dix questions. Myrtille se laisse distraire quelques secondes avant de tourner son visage vers lui.

« Vous dînez avec nous ce soir ? » demande-t-il.

Il ne lui laisse pas le temps de refuser :

« Je vais cuisiner. Et je vous invite à dîner au studio. Je viendrai vous

chercher au bas des escaliers à dix-neuf heures trente. Tenez-vous prête. »

Le sourire de Myrtille vaut toutes les larmes du monde.

Émile a fait cramer les lasagnes au bœuf mais Joanne a dit qu'elle rattraperait ça, qu'il pouvait aller à la douche. Il lui a fait un plat spécial sans viande. Un mini plat de lasagnes aux légumes et au pesto. Elle avait l'air contente.

« Va te doucher, il est déjà dix-neuf heures, a-t-elle dit. Je récupère tes lasagnes. »

« Oh… Dites, Myrtille, vous avez sorti le rouge à lèvres et le châle ! »

Elle l'attend au bas des escaliers, dans une véritable tenue de soirée. Robe noire, châle mauve, boucles d'oreilles en or. Elle a peint ses lèvres en rouge carmin. Elle est drôlement élégante. Elle ne se laisse pas démonter, elle réplique :

« Où est passée ta barbe ? »

Joanne a eu la même réaction en le voyant sortir de la salle de bains. De façon plus mesurée. Elle a lâché un :

« Oh, tu as… tu as rasé ta barbe. »

Il ne sait pas vraiment pourquoi il a fait ça. Il a commencé à la laisser pousser il y a un an. Après le départ de Laura, comme pour pouvoir se cacher, dissimuler son visage, se protéger. Mais ce soir il s'est regardé dans le miroir et a réalisé que ces derniers temps, à cause de leurs escapades, il l'avait négligée. Elle avait envahi une bonne partie de son visage et c'en était trop. Il a commencé à tailler. Dans l'idée, il voulait juste la rafraîchir mais il n'a plus réussi à s'arrêter. Il a tout enlevé et il a redécouvert son visage. Il s'est senti nu et vulnérable mais beaucoup plus jeune aussi. Moins triste. Il a l'air tout neuf comme ça, plus pétillant. Les yeux de Joanne se sont agrandis quand elle l'a vu.

Il lui a demandé :

« Tu aimes ? ».

Elle a hoché la tête et il a décelé quelque chose de flatteur dans son regard,

qui l’a fait un peu rougir.

« Oui, Myrtille, j’ai tout coupé, répond-il en descendant les dernières marches pour la rejoindre. Je suis un homme neuf.

— Un homme marié », réplique-t-elle avec un sourire.

Il arrive à son niveau, au bas des marches, et lui tend le bras :

« Vous permettez ? »

Myrtille rit comme une jeune fille.

« Vous avez de belles manières, jeune homme.

— Toujours ! »

Il la sent s’appuyer sur son bras. Elle a des difficultés à monter les marches. Quoi qu’elle en dise, quoi qu’elle laisse paraître, elle est une vieille dame épuisée par la vie. Ils s’arrêtent à mi-chemin dans les escaliers car elle est essoufflée.

« C’est moche de vieillir, dit-elle en suffoquant.

— J’imagine.

— Enfin, j’ai toute ma tête. Ç’aurait été ma plus grande frayeur, de perdre la boule. »

Elle s’interrompt, mortifiée, en réalisant ce qu’elle est en train de lui dire. Il coupe court à cet instant de gêne :

« Je suis totalement d’accord avec vous ! »

Ils reprennent leur progression dans les escaliers.

Émile a dressé la table, Joanne a mis la radio. Le jazz emplit le studio. Canaille et Pok se lancent dans une course-poursuite entre le canapé et le plan de travail, se prenant dans les pieds d’Émile. Myrtille est installée dans le canapé, son châle sur les épaules, un verre de champagne à la main (un reste de la veille). Elle semble ravie d’être ici. Elle ne fait que glousser, comme une jeune fille. Joanne est assise à côté d’elle. Elle est en noir, comme à son habitude, mais Myrtille lui a prêté un authentique peigne d’époque, doré, orné d’une améthyste violette, qu’elle a accroché dans ses cheveux emmêlés. C’est un objet vieillot mais il va merveilleusement bien à Joanne car elle est une fille sans époque, qui pourrait aussi bien venir tout droit des années 1930.

Émile songe que Myrtille l'a fait exprès pour remettre un peu de couleurs et de lumière sur le visage de Joanne. Elle a remarqué pour le noir. Elle l'a dit, tout à l'heure, en parlant de la robe de mariée et de la tresse. *Je voulais égayer un peu son visage. Elle se cache toujours sous du noir.*

C'est réussi. Joanne paraît plus jeune ce soir, comme lui sans sa barbe.

« À table ! » lance-t-il en déposant le plat brûlant de lasagnes.

Les deux femmes continuent cependant de chuchoter et de rire tout bas. Émile les observe du coin de l'œil, amusé. Voir Joanne rire reste encore aujourd'hui un émerveillement. Peut-être qu'un jour, dans quelques mois, ce sera devenu habituel, qu'il ne remarquera même plus. Ce serait bon signe mais ce serait triste en même temps, de ne plus s'en émerveiller… Il se racle la gorge et répète :

« À table ! »

Myrtille redevient une véritable jeune fille pendant le repas. Légère, bavarde, elle a le rire facile et des tonnes d'anecdotes à raconter sur le village. Ils entament le dessert, constitué d'une salade de fraises, quand elle interroge, soudain sérieuse :

« Et Pok alors ?

— Quoi Pok ?

— Joanne a dit qu'elle s'occuperait de lui trouver une famille… »

Elle a un air soucieux. Joanne hésite à répondre. Elle consulte Émile du regard, pour être certaine de pouvoir affirmer :

« On va l'adopter. »

Myrtille a du mal à y croire.

« Mais…

— Mais ?

— Vous avez dit que vous alliez repartir dans quelque temps… »

Joanne consulte de nouveau Émile du regard et il hoche la tête en souriant.

« On l'emmènera dans le camping-car », déclare-t-elle.

Les yeux de Myrtille se mettent à briller.

« C'est vrai ?

— Oui c'est vrai !

— Vous ne l’abandonnerez pas ?

— Non ! » s’offusque Joanne.

Émile rétorque :

« On a un livret de famille, maintenant, Myrtille ! »

La vieille dame secoue la tête, sans comprendre.

« On est aptes à adopter un chaton, je crois… »

Ils se mettent à rire tous les trois. C’est une très belle soirée. Le jazz, le goût acidulé des fraises dans la bouche, les traces de sauce tomate au bord des lèvres de Myrtille, le peigne ancien dans les cheveux de Joanne, et puis leurs sourires, à tous les trois. C’est vraiment une très belle soirée.

2 septembre

Maman,

Je t’écris avec une grande nouvelle. Depuis deux jours, je suis un homme marié. Ne fais pas ces grands yeux en te prenant la tête entre les mains. Non, je ne suis pas devenu dingue. Joanne est une fille très bien qui a promis de respecter ma volonté et de ne jamais me reconduire à ce centre d’essai clinique. Oui, je l’admets, c’est pour ça qu’on l’a fait, mais ça ne change rien au fait que je suis un homme marié.

Désormais, quoi qu’il arrive, Joanne sera ma seule responsable légale. Plus aucun hôpital ne vous embêtera plus avec mes malaises et mes pertes de mémoire. Je sais que ça n’était pas ce que vous souhaitiez mais c’est ce que je souhaite et je suis un grand garçon maintenant. J’ai vingt-six ans et je suis marié. En prime je vais mourir dans deux ans, je peux au moins décider de ce que sera ma vie pendant ces deux dernières années.

Marjorie a dû recevoir une lettre de ma part qu’elle t’a fait lire (en tout cas je le lui avais demandé). Je te ferai parvenir celle-ci dès que je le pourrai mais ce sera la dernière. Désormais, je continuerai de vous écrire régulièrement mais dans un petit carnet noir que je garderai précieusement avec moi. Joanne s’est engagée à vous le remettre quand je ne serai plus là. Ça n’est pas que je ne veux plus vous donner de nouvelles au fil de l’eau mais l’envoi de ces lettres est devenu un véritable périple (si je veux m’assurer de rester caché). De plus, j’ose espérer que ces deux dernières lettres vous auront rassurés et prouvé que je suis heureux et que je vis la vie qui me convient.

En attendant de recevoir mon carnet noir, et mes prochains écrits, essayez autant que vous le pouvez de me pardonner et de ne pas m’en vouloir pour ce que je vous

inflige. Ma fuite et ma requête sont égoïstes mais pas moins que votre volonté de vouloir me garder sénile et prisonnier près de vous. Je vous ai pardonné. J'espère que vous saurez faire preuve de la même indulgence envers moi. Je vous aime et c'est pour la vie. Ces deux années loin de vous n'y changeront rien. Au contraire… On dit que c'est en s'éloignant des personnes qu'on réalise l'amour qu'on leur porte. Considérons cela comme une chance.

Maman, papa, pour terminer sur une note plus douce, sachez que j'ai été un beau marié (enfin je crois). Vous auriez été fiers de moi. Je n'avais pas rasé ma barbe mais j'avais mis une chemise blanche et je ne faisais pas le fier devant le maire. Joanne était belle. Je suis déçu de savoir que vous ne la connaîtrez jamais. Elle est de ces rencontres qu'on ne fait qu'une fois dans sa vie. Elle portait une de ces vieilles robes de mariée d'époque, avec beaucoup de dentelle, ces robes qui recouvrent les bras jusqu'aux poignets. Myrtille (une vieille dame chez qui on habite en ce moment) lui avait fait une jolie tresse. Il ne lui manquait que le voile pour ressembler à une vraie mariée. Et des chaussures convenables !

Maman, papa, je vous embrasse. Vous n'êtes jamais loin. Vous êtes toujours auprès de moi, où que je sois. N'en doutez pas.

Votre fils, Émile

16

« Émile ? » appelle Myrtille, assise devant la télévision.

Il est tout près, arrosant les plantes sur les petits escaliers menant à la cour intérieure.

« Je suis là.

— Assieds-toi. »

Il est surpris mais il obtempère. Il tire une chaise encombrée de prospectus de publicités, les fait tomber par terre d'un revers de la main et s'y asseoit.

« Annie vient de partir…

— Je sais.

— Elle dit que Jean a retrouvé le vélo dans Eus, celui qu'elle t'avait laissé. Il était dans une ruelle, apparemment… depuis plusieurs jours. »

Émile est embêté. Il ne sait pas si l'air soucieux de Myrtille est provoqué par la perte du vélo et son silence à ce sujet. Il commence à bredouiller quelque chose pour lui assurer qu'il en est désolé, qu'il s'arrangera pour le réparer de nouveau, s'il le faut, mais la vieille dame l'interrompt.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as chuté ? »

Il secoue la tête.

« Non ! Non, ça n'est pas…

— Tu t'es perdu ? »

Elle caresse Canaille de façon mécanique, sans vraiment y penser. Toute son attention est centrée sur Émile.

« Oui. Je me suis perdu. C'est ce fameux jour où vous nous aviez proposé de nous faire des photos de mariés et où j'ai quitté la maison un peu vite. »

Myrtille hoche la tête. Elle a son regard profond qui sonde tout.

« Tu as disparu la journée entière, non ?

— Oui. J'ai… Je n'ai aucune idée de ce que j'ai pu faire… Quand j'ai retrouvé ma lucidité, le vélo n'était plus là et je… j'ai eu un mal fou à retrouver le chemin pour la maison. Je suis vraiment désolé pour la négligence. Je n'avais vraiment pas l'intention de perdre ce vélo…

— Je m'en fiche du vélo, mon garçon ! C'est pour ça que tu ne sors plus de la maison ?

— Je… »

Il a honte de se l'avouer mais c'est vrai. Depuis cet épisode, il invente des tas d'excuses pour ne plus avoir à s'aventurer seul dans le village. Au début, il attendait juste que Joanne sorte faire un tour pour l'accompagner et s'échapper un peu, avec elle. Mais maintenant qu'elle aide cette amie d'Annie, chez le glacier, à longueur de journée, il ne met plus un pied dehors.

« Oui… J'essaie d'éviter de sortir… Je ne me suis plus perdu puisque je ne sors plus.

— Et le reste ?

— La confusion ?

— Oui, la confusion… »

Il ne sait pas vraiment. Il ne s'est pas retrouvé dans une situation aussi confuse que ce jour-là, dans les ruelles d'Eus, avec sa canette à la main, mais il a connu de brefs épisodes perturbants. Il s'est retrouvé à ranger sa brosse à dents dans le réfrigérateur, un matin. Un autre, il a réalisé que la douche était en train de couler et qu'il avait oublié de l'éteindre une heure plus tôt. Et ce matin, il a appelé Joanne « Marjorie ». Mais ça n'était que de l'étourderie… En tout cas, c'est ce qu'il s'est dit sur le moment. Il sait bien que c'est le processus normal de la maladie mais tant que ça en reste à des étourderies et des bizarreries, il se dit que ça n'est pas trop grave. Ce sont les *black-out* qu'il redoute par-dessus tout.

« Rien de très grave mais oui… j'ai eu quelques étourderies. »

Il est pris d'inquiétude tout à coup.

« Pourquoi ? Est-ce que Joanne vous a dit quelque chose ? »

Myrtille secoue la tête.

« Non… Elle ne m’a rien dit du tout. »

— Ça a l’air de la rendre heureuse, ce travail chez le glacier, non ? » demande Émile en interrogeant Myrtille du regard.

Elle acquiesce.

« Oui, ça a l’air de lui faire du bien de sortir d’ici, un peu. »

Elle fait claquer sa langue contre son palais.

« Et tu devrais faire comme elle. »

Son regard se fait fuyant. Il fait mine de se concentrer sur la télévision mais Myrtille n’est pas dupe.

« Ça n’est pas en restant cloîtré ici que tu vas ralentir l’évolution de cette foutue maladie. Au contraire. Tu devrais t’aérer un peu. »

Il répond avec un air bougon :

« Vous n’allez pas me revoir pendant trois jours. Je risque de me perdre dans une ruelle.

— Alors demande à Joanne de t’accompagner.

— Elle travaille.

— Elle ne travaille pas, elle donne un coup de main. Elle peut prendre une matinée pour se promener avec toi.

— Je ne sais pas si elle en a envie. »

Myrtille se met à le gronder comme un petit garçon.

« Non mais tu t’écoutes un peu, Émile ! Quelle mauvaise foi ! Regarde ce temps ! Il fait beau. Il y a un petit vent frais. Tu pourrais aller lui rendre visite au glacier. Je suis sûre qu’elle serait contente. Et ne me dis pas que tu vas te perdre ! C’est à peine à quatre minutes d’ici ! Je te promets d’envoyer un hélicoptère faire un vol de reconnaissance si tu n’es pas rentré dans une heure. »

Elle soulève Canaille de ses genoux et le pose par terre.

« Allez ouste ! »

Elle leur parle à tous les deux. Elle leur fait de petits gestes de la main pour leur dire de déguerpir.

« Il fait beau ! Sortez prendre l’air pour moi ! »

Il y a deux semaines, Joanne revenait de son premier jour chez Coco Glacier ravie et depuis, elle y file dès les premières heures du matin et ne revient que le soir. Émile s'est étonné :

« Il y a autant de travail que ça ? »

Et Joanne a haussé les épaules.

« Non mais j'aime bien rester derrière le comptoir et observer les allées et venues du village. C'est apaisant. »

Il a l'impression de rajeunir de dix ans en une seule seconde lorsqu'il se retrouve sous le doux soleil de septembre, les pieds battant le pavé. Myrtille n'a pas tort. Il a eu raison de l'écouter. Ça fait un bien fou de se remettre en mouvement, de sentir les rayons du soleil. Il a l'impression que ça fait des années. Il a l'impression de retrouver la vitalité de ses vingt ans. Les ruelles d'Eus lui paraissent désertes en ce milieu de septembre, après l'agitation du mois d'août. Quelques touristes ici, un groupe scolaire là, mais c'est relativement tranquille. Il se sent tellement léger soudainement qu'il s'offre même un détour par la galerie d'Arts avant de rejoindre le glacier indiqué par Myrtille. C'est une petite boutique à la devanture rose bonbon et à l'écriture blanche qui indique *Coco Glacier, glaces artisanales et originales.* La boutique est ouverte sur l'extérieur. Quelques tables et chaises en plastique ont été installées dans la ruelle et un couple de touristes s'y prélasse. Dans le comptoir réfrigéré, une vingtaine de pots de glace, de toutes les couleurs, aguichent le passant et derrière le comptoir, sous son grand chapeau noir, se trouve Joanne. Elle semble agréablement surprise de le voir.

« Émile ! »

Il se plante devant le comptoir, un peu maladroit.

« Eh oui, je suis sorti.

— Tu as raison. Il fait doux aujourd'hui. »

Elle semble seule dans la boutique mais un bruit dans le fond de la salle indique que Corinne, la patronne, doit faire du rangement dans une réserve ou une chambre froide.

« Comment ça va, tu t'en sors ? »

Elle acquiesce.

« Oui. Je connais tous les parfums par cœur maintenant, et j'ai même quelques habitués qui reviennent tous les jours. »

Une porte claque derrière Joanne et une femme blonde d'une cinquantaine d'années fait irruption, un bandeau bleu dans les cheveux et un bac en plastique à la main. Elle a l'air avenant. Elle a un grand sourire et une voix chaleureuse quand elle le salue.

« Bonjour. Joanne s'occupe de vous ? »

Il va pour répliquer mais Joanne s'en charge.

« Non, Corinne, c'est Émile… »

La femme ne semble pas saisir et Joanne ajoute :

« Mon mari. »

Il a du mal à réprimer un tic en l'entendant prononcer *mon mari*. Il espère que la dénommée Corinne ne l'a pas remarqué. Visiblement non. Son sourire s'élargit encore.

« Oh ! Ravie de vous rencontrer, Émile ! Eh bien, passez commande, ne vous gênez pas ! C'est offert par la maison.

— Oh c'est gentil mais…

— Vous m'en direz des nouvelles. On a un nouveau parfum sur lequel j'aimerais beaucoup avoir des avis. »

Elle a un large sourire amical et bienveillant. Il comprend pourquoi Joanne aime passer des heures ici. Elle doit être d'agréable compagnie.

« Ah ?

— La glace à la fleur de sureau.

— Oh… Ça, c'est… original.

— Joanne n'est pas très fan mais j'aimerais avoir un autre avis. »

Il a un haussement d'épaules amusé.

« Bon alors… S'il le faut. »

Corinne se tourne vers Joanne :

« Je te laisse servir ton mari ? J'ai encore des bacs à laver.

— Bien sûr. »

Elle disparaît aussi vite qu'elle est apparue et Joanne se retrouve les bras

ballants derrière le comptoir. Il laisse son regard vagabonder sur les bacs, essayant de déchiffrer les parfums.

« Tu as quelque chose d'alcoolisé ? Je vais en avoir besoin pour me remettre de la répétition traumatisante du terme *mon mari* dans une seule conversation. »

Joanne se met à rougir, ce qui fait rire Émile.

« Je ne savais pas comment… je ne voyais pas comment… »

Elle a l'air vraiment embarrassée, ce qui le fait rire encore davantage.

« Ce n'est rien. C'est bien ce que je suis. Il va juste falloir que je m'y habitue. »

Elle s'empresse de piocher dans le bac de fleur de sureau pour masquer son trouble. Puis elle attrape un cornet et y dépose la boule.

« Et donc… avec… avec ça ?

— Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu avais d'alcoolisé. »

Elle reste rougissante mais imperturbable, dans son rôle de vendeuse de glaces. Elle garde la tête baissée sur ses bacs et énumère avec sérieux :

« Citron limoncello. Baba au rhum. Noisette amaretto. Irish coffee.

— Noisette amaretto.

— Noisette amaretto, d'accord. »

Elle s'applique à former une jolie boule qu'elle ajoute dans son cornet. Elle lui tend la glace en esquivant encore une fois son regard.

« Combien je vous dois, madame ? »

Il s'amuse de la voir si sérieuse et si gênée.

« Rien. Tu as entendu Corinne.

— Bon… Eh bien merci. »

Il récupère la glace qu'elle lui tend et reste planté devant le comptoir réfrigéré sans trop savoir ce qu'il doit faire, s'il doit partir ou la manger en face d'elle, de façon un peu idiote. Elle lui désigne les petites tables et chaises en plastique.

« Assieds-toi ici. On n'a pas grand-monde aujourd'hui. Tu pourras profiter de la terrasse. »

Le couple de touristes, installé ici, est justement en train de partir. Émile

s’assied à la table la plus proche du comptoir et commence à manger lentement, les jambes étendues au soleil.

« Tu ne t’ennuies pas ici toute la journée ? » interroge-t-il.

Elle secoue la tête.

« Non. J’étais en réserve avant. Je lavais les bacs et je refaisais les étiquettes. Je suis contente d’être au comptoir maintenant.

— Tu médites en attendant les clients ? »

Joanne lève les yeux au ciel.

« Tu te moques de moi ?

— Pas du tout. »

Il attaque le cône avec appétit.

« C’est toi qui m’as dit que tu aimais la méditation… Rappelle-toi, dans ton premier mail. »

Ils regardent une dame traverser la ruelle, promenant un chien en laisse.

« Moi qui pensais que pour méditer il fallait s’asseoir en tailleur et fermer les yeux… » ajoute-t-il.

Elle lui répond avec un air parfaitement sérieux :

« Pas forcément.

— Ah.

— Moi je pratique la méditation en pleine conscience… »

Il lève les yeux au ciel car ce qu’elle lui raconte lui semble être du chinois.

« Désolé, je ne maîtrise pas toutes les subtilités de la méditation. »

Elle hausse les épaules. À ce moment, Corinne traverse de nouveau la boutique, s’essuyant le front du plat de la main. Elle lance à Émile :

« Alors ?

— C’est délicieux. »

Elle a l’air ravie. Elle lève un pouce en l’air et déclare :

« Reviens demain, tu testeras d’autres parfums. »

« Tu devrais essayer de refaire quelques petits boulots à droite à gauche…

— Je ne sais pas trop… Je verrai… »

Les petits boulots ne sont plus d’actualité. Il n’ose pas le dire clairement à

Myrtille mais il se demande bien en quoi il serait utile à quiconque avec ses étourderies de vieux fou. Ce matin encore il a retrouvé sa brosse à dents dans un endroit improbable : sous son oreiller. Il s'en est amusé parce que Joanne était là et le regardait avec les sourcils froncés mais ça ne le fait pas vraiment rire. Il se demande dans quel état il va finir. Il se demande si le pronostic des médecins est le bon. Il a l'impression que les choses s'accélèrent en ce moment. Ou bien la sédentarité révèle davantage sa difficulté à s'organiser dans le quotidien. Un des premiers signes de sa démence.

Maintenant, il a de nouvelles routines. Plus question de petits boulots. Le matin il prend son temps, il traîne un peu dans le studio, il va discuter quelques minutes avec Myrtille. Ensuite il s'occupe du petit Pok. Il joue avec lui dans la ruelle ou dans la cour intérieure. Après le repas, il fait une sieste puis il prend un thé bien noir avant de mettre le nez dehors. Il fait un petit tour dans Eus, en essayant de ne pas trop s'éloigner. Il a peur de se perdre de nouveau… Puis il s'arrête chez Coco Glacier et il déguste sa glace en regardant les passants. Joanne pose ses coudes sur le comptoir, son menton entre ses mains, et ils discutent de tout et de rien, de l'orage qui s'annonce, des progrès de Pok, des parfums de glaces qu'ils préfèrent. Émile en a testé une bonne dizaine maintenant mais son classement ne fait que changer. La fleur de sureau a été détrônée par l'ananas basilic, elle-même détrônée par la glace à la cacahuète. Joanne reste plus constante, elle. Et extraordinairement simple. Son parfum préféré est la pomme du verger. Émile se moque toujours d'elle.

« C'est bien la peine de travailler ici, avec tous ces parfums, pour rester bloquée sur une glace à la pomme ! »

Joanne lève les yeux au ciel et ne répond rien.

Le soir ils se retrouvent au studio et ils dînent en écoutant la radio. Ils ressemblent à un vieux couple mais ça leur convient.

« J'ai pris du poids, non ? »

Émile est debout devant le miroir. Joanne se brosse les dents, juste devant lui, penchée au-dessus du lavabo.

« Hein ? fait-elle la bouche pleine de mousse.

— J'ai pris du poids. »

Elle a un haussement d'épaules qui n'augure rien de bon.

« Je devrais arrêter les glaces… Ou me remettre au sport. »

Il ne la voit pas, qui tente de contenir son amusement. Il réfléchit en regardant son menton qui s'est arrondi, ses joues qui ont pris du volume, les poignées d'amour qui apparaissent.

« Oui. Ça pourrait être une bonne idée de faire un peu de sport… Je pourrai faire quelques pompes et abdos ici.

— Ça ira mieux quand on reprendra la route », dit-elle.

Ils ne se disent jamais quand ils reprendront la route. Ça reste flou et lointain. Sans doute parce qu'ils n'ont pas envie de partir tout de suite. En tout cas, pas Joanne. Elle est plus légère que jamais depuis qu'elle vend des glaces.

« Je vais me remettre au sport… Mais tu aurais pu me dire que j'avais grossi… »

Cette fois, Joanne sourit pour de bon. Elle n'arrive plus à se retenir.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demande Émile.

Elle s'éclipse en dehors de la salle de bains. Il lui crie :

« Tu penses qu'on ressemble à un vieux couple de retraités, c'est ça ? »

Il la suit dans la pièce principale où elle est en train de chercher son chapeau noir.

« C'est vrai ! On est censés prendre du poids quand on se marie, non ?

— Probablement.

— Alors on a un mariage plutôt réussi. »

Elle a trouvé son chapeau. Elle le pose sur sa tête et récupère son sac bandoulière.

« Pense à sortir Pok. Il ne fait que miauler sur le rebord de la fenêtre, lance-t-elle.

— Oui chérie. »

Elle grimace, ce qui le fait sourire encore plus.

« À tout à l'heure… pour le goûter, lance-t-il en la suivant vers les

escaliers.

— Je croyais que tu arrêtais les glaces.

— J’ai dit que je me mettais au sport.

— Ah… Donc tu continues les glaces…

— Oui. Pas trop de changements d’un coup. »

Elle lève les yeux au ciel.

Les jours se suivent et se ressemblent, en apportant quelques touches de nouveauté de temps à autre. Une balade dans la garrigue avec Joanne, un dimanche. Un dîner chez Annie et son mari, en compagnie de Myrtille. Le mois de septembre est déjà bien entamé. Les jours raccourcissent. Les ruelles se vident. La chaleur se fait plus douce, plus diffuse. La lumière blafarde a été remplacée par de jolies lueurs orangées. Les arbres commencent doucement à perdre quelques feuilles. Pok est de plus en plus indépendant. Canaille et lui se mettent déjà à se battre.

« Salut ! Tu dors ? »

Émile est affalé dans le canapé, à demi endormi. Il se redresse brusquement, un peu honteux, et répond :

« Non, je… Je fermais juste les yeux. »

Joanne est de retour du travail. Elle dépose son sac sur la table basse et ébouriffe ses cheveux mouillés par la pluie. Visiblement il pleut encore…

« Comment a été ta journée ? demande-t-il.

— Ça va. Et la tienne ?

— Corinne m’a dit de ne plus revenir.

— Quoi ? »

Il n’est pas sûr d’avoir bien entendu mais Joanne confirme d’un hochement de tête.

« Il n’y a plus grand-monde à Eus. Plus beaucoup de clients. Elle s’en sortira seule.

— Ah… »

Il sent la déception dans sa voix.

« Ça va te manquer…

— De toute façon, il va être temps de repartir, non ? »

Elle a repris une expression des plus neutres et elle le sonde. Il ne veut pas l'influencer. Il meurt d'envie de reprendre la route mais il ne veut rien lui imposer. Il n'est pas seul dans son périple et c'est le prix à payer. Il esquive la question :

« Je ne sais pas… Tu veux partir, toi ?

— On est bien ici… Mais l'hiver va arriver… Après il fera trop froid pour reprendre la route. Non ?

— C'est vrai.

— Et puis, j'ai eu l'impression que tu commençais à t'ennuyer ici… »

Il est surpris qu'elle l'ait remarqué. Il a fait son maximum pour ne pas laisser transparaître son ennui et son manque d'entrain. Il ne voulait pas entacher sa bonne humeur.

« Non… C'est que… Disons…

— Tu peux le dire. Moi aussi j'ai envie de reprendre la route. »

Il lui sourit avec soulagement. Ils sont sur la même longueur d'onde. Il est rassuré. Pendant un temps ils gardent le silence, chacun perdu dans ses pensées.

« Il va falloir l'annoncer à Myrtille… »

30 septembre, 23h
6 Carrero del Massador, Eus.

Bon sang, qu'est-ce que je suis soulagé de repartir d'ici ! Je ne voulais pas trop le montrer à Joanne mais j'avais l'impression de m'enterrer vivant ! Eus s'est totalement vidé. Les ruelles sont désertes. La pluie me ronge le moral. Et je n'en peux plus d'être enfermé dans un trente mètres carrés toute la journée. Je sais que j'ai ma part de responsabilité dans tout cela, mais je sais que retourner dans l'action me fera le plus grand bien. J'imagine que pour freiner ce genre de maladie, il faut sans cesse être stimulé. C'est pour ça que les vieux finissent tous par dépérir dans les maisons de retraite. Ils n'ont plus de stimulations, plus rien qui leur donne une motivation de rester en vie. Ici ça aurait fini par arriver. Malgré Myrtille et Annie, malgré Joanne. Le quotidien m'aurait englouti.

Myrtille et Annie nous manqueront mais on ne pouvait pas rester indéfiniment.

C’était la règle, on le savait depuis le début en s’installant ici. D’ailleurs qui aurait pu penser qu’on resterait si longtemps ?

Le soleil est revenu sur Eus. Ils vident le studio de leurs affaires personnelles. Myrtille veut à tout prix les aider à empaqueter leurs affaires mais ils s’obstinent à refuser.

« On a presque fini, Myrtille. »

Ils l’ont aidée à descendre les petites marches qui mènent à la cour intérieure et elle est assise sous le platane, enroulée dans un châle. Il fait encore doux mais le vent est plus frais à cette époque. Les feuilles des arbres ont bien roussi.

Myrtille et Annie ont absolument tenu à leur organiser une petite fête de départ. Elle aura lieu ce soir, ici. Annie et son mari se sont chargés de convier quelques amis du village. Corinne, par exemple, et des personnes chez qui Émile a réalisé quelques travaux, pendant l’été. Elles ont demandé à tout le monde d’amener un petit plat et une bouteille.

« Plus qu’un voyage au camping-car et c’est terminé ! » annonce Émile en passant sa tête par la porte-fenêtre de l’appartement de Myrtille.

Ils ont déjà fait cinq allers-retours dans leur ancien véhicule. Le camping-car sent le renfermé mais Émile a été heureux de retrouver son volant, sa boîte de vitesses et le matelas de la couchette sous les toits. Ça signifie la suite de l’aventure, un petit renouveau.

« Vous prendrez le Scrabble avec vous… Et le Monopoly aussi, ajoute Myrtille. Je n’y joue jamais. Ça vous fera un petit souvenir. »

Il sourit et désigne Pok qui s’étire, sous le platane.

« On en aura un autre de petit souvenir de vous. »

Les quelques invités de la fête de départ sont entassés dans la petite cour intérieure de Myrtille. Annie a accroché des lanternes dans les branches du platane. L’automne est bien installé. Il fait frais dehors et tout le monde s’est emmitouflé dans des vestes polaires. Joanne a définitivement abandonné son chapeau mais elle a accroché dans ses cheveux le vieux peigne de Myrtille,

sans doute pour lui faire plaisir en cette soirée d'au revoir. Émile est accaparé par un des amis d'Annie, un monsieur chez qui il a fait deux trois travaux dans l'été. Il s'enquiert de leur destination et Émile est incapable de répondre.

« On va voir… On va rouler au hasard… »

Avant qu'ils ne s'installent à Eus, ils prévoyaient toujours leur destination avant de partir. Mais pas cette fois. Émile a eu beaucoup de mal à se replonger dans son guide des Pyrénées, comme si son cerveau s'était ankylosé. Joanne a décrété qu'ils pouvaient rouler au hasard et s'arrêter dès qu'un coin leur plairait et cela lui a semblé être une très bonne idée.

L'homme connaît bien la région et tient à lui recommander quelques petits villages pleins de charme. Émile en retient un qui se nomme Casteil.

Tout le monde a joué le jeu et préparé de véritables plats de fête. Il est gêné d'autant d'attentions. Il songe que deux mois en arrière, ils ne connaissaient aucun de tous ces gens. Ce soir ils leur offrent un véritable témoignage d'affection. Leur séjour ici n'a été qu'une parenthèse brève mais une douce parenthèse.

« Tu n'as pas vu Joanne ? »

Myrtille vient d'intercepter Émile alors qu'il s'apprêtait à remplir son verre, à la table sous le platane.

« Joanne ?

— Oui, Joanne… Ta femme », réplique la vieille dame en lui jetant un regard soupçonneux.

Ça lui fait toujours un effet terrible d'entendre prononcer ces mots.

« Vous êtes saoul, jeune homme, ajoute-t-elle en plissant les yeux.

— Pas du tout.

— Regardez-moi ces joues rouges ! »

Il ne peut s'empêcher de sourire. Il ne sait pas s'il est saoul mais il a extrêmement chaud maintenant. Le mari d'Annie l'a accaparé pendant une bonne heure pour parler informatique et ils ont bu sans même s'en rendre compte, sans rien avaler de consistant à côté.

« Ça fait un moment que je n'ai pas vu Joanne. Tu peux voir si tu la

trouves en haut ? »

Il acquiesce en abandonnant son verre sur la table.

« Oui bien sûr. »

Myrtille a sans doute raison. Il doit être saoul. Il titube dans les escaliers.

« Joanne ! Hé, Joanne ! »

Elle n'est pas dans le studio. Seul Pok est là, profondément endormi sur le canapé blanc, dans l'obscurité.

« Hé ho, Joanne ! »

Il jette un coup d'œil dans la chambre de Myrtille, entrouverte sur le couloir, dans la salle de bains. Personne. Il s'apprête à retourner dans la cour intérieure quand il songe qu'elle est peut-être dans la ruelle, devant la maisonnette. Elle a peut-être eu envie de calme. Il manque de trébucher en poussant la porte d'entrée et il se trouve devant une petite forme noire. Joanne est assise sur le perron. Une assiette en carton, remplie de fruits et d'une part de gâteau crémeux, est posée à côté d'elle.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

Il referme la porte et s'assied à côté d'elle, sur le perron.

« Tu médites en pleine conscience ? »

Il a pris un ton moqueur pour la taquiner un peu mais elle lui répond avec sérieux :

« Oui.

— Oh. Je… Je disais ça pour rire. »

Il a du mal à distinguer son visage dans l'obscurité. Il n'y a que son peigne qui brille sous le fin quartier de lune. Ses traits, eux, restent dans l'ombre.

« J'avais envie de m'isoler un peu pour savourer vraiment la fête… Comme c'est la dernière soirée. »

Il fait un effort pour ne pas prendre un air moqueur ou trop incrédule.

« La savourer…

— Oui.

— Toute seule… Ici ? Plutôt que là-bas ? »

Elle hoche la tête.

« Qu’est-ce qui te surprend ? On est obligés d’être au milieu de bruits et de l’agitation pour pleinement profiter ? »

Il se sent idiot et bafouille une réponse inintelligible.

« Ben… Je ne sais pas… J’imagine… »

Elle a une espèce de tic agacé.

« Écoute. »

Il s’exécute. Les voix des convives résonnent. On entend distinctement un rire, une voix d’homme, le bruit de verres qu’on pose sur la table. On reconnaît la voix de Myrtille, entre toutes les autres :

« Laissez cette branche d’arbre tranquille, Dominique ! Vous allez la casser ! »

Une protestation puis :

« Je me fiche des lanternes ! Je tiens à mon platane ! »

Ils sourient tous les deux dans l’obscurité.

« Tu vois. On les entend encore mieux que si on y était », chuchote Joanne.

Il jette un regard à l’assiette en carton posée à côté d’elle et prend de nouveau un air amusé.

« Et pour ça, c’est pareil ? Le bruit t’empêche de déguster le gâteau ? »

Elle ne se laisse pas démonter le moins du monde. Elle garde un ton parfaitement calme et assuré.

« Oui. Tu serais surpris de constater à quel point les choses sont meilleures quand on les déguste en pleine conscience. »

Il ne fait aucun commentaire car il a peur de passer encore pour un idiot dénué de spiritualité. Ce qui est peut-être le cas… Il ne s’attendait cependant pas à ce que Joanne renchérisse avec une voix proche de l’enthousiasme.

« Ici tu vois, je peux regarder le gâteau. On ne regarde jamais vraiment ce qu’on mange. Je peux passer plusieurs minutes à le regarder, à essayer de deviner son parfum, quelle sera sa texture en bouche, si la couche caramélisée sur le dessus sera croustillante ou fondante. Après je peux… je peux fermer les yeux et me concentrer sur l’odeur. Tu sais, l’expression *j’en ai l’eau à la bouche*… Ce n’est pas une blague. Ça se produit vraiment quand tu regardes et que tu sens avec attention, quand tu laisses l’envie s’installer. Moi, je laisse

mon corps réclamer ce gâteau, saliver suffisamment longtemps, jusqu'à ce qu'il soit prêt à recevoir le goût, parce qu'alors je sais que tous mes sens seront en alerte. »

Il l'écoute avec attention maintenant mais il ne peut retenir sa petite pique. Il est idiot, c'est comme ça.

« Et tu le manges, à un moment donné ? »

Elle ignore parfaitement ses sarcasmes et elle poursuit comme s'il n'avait même pas parlé.

« Après je le porte à ma bouche et je me concentre sur sa texture contre ma langue, sur la façon dont ma salive l'enrobe… Je le sens fondre lentement, contre mon palais, je découvre les premiers arômes qui se dégagent, mes papilles qui se réveillent. Ça fait comme des petites bulles de bonheur qui éclatent sur la langue. Et puis il y a cette sensation de bien-être dans tout le corps. Tu sais, le cerveau libère les hormones du bonheur en détectant le sucre. Les souvenirs d'enfance qui peuvent remonter en captant un arôme de fleur d'oranger ou de chocolat… »

Elle laisse planer une seconde de silence comme si elle était en train de déguster le gâteau et pousse un petit soupir.

« Ensuite, je croque enfin dedans. Et alors c'est comme une grande explosion… Une extase. Le bouquet final. »

Il est amusé de l'entendre parler ainsi. Ça semble être très sensuel. Il retient avec peine le sourire immature qui naît sur ses lèvres.

« Il se passe tout ça quand on mange ? »

Elle hoche la tête. Il croit deviner un sourire, aussi, sur son visage.

« Oui. Il se passe *tout ça* quand on mange. Mais aussi quand on respire, quand on marche, quand on fait l'amour… Il suffit d'y prendre garde. »

Il acquiesce et quand il essaie de déglutir, il se rend compte qu'il a une boule énorme dans la gorge. Tout à coup il se sent lourd et pataud. Il réalise qu'il n'est qu'un mec complètement gauche. Un type banal qui n'a jamais rien compris à rien. Un type qui n'a jamais tenu de carnet, qui n'a jamais été foutu de comprendre la profondeur d'une citation ou de déguster une part de gâteau en pleine conscience. Elle, elle a appris à vivre. Son père lui a

enseigné. C’est pour ça que tout est poétique dans sa tête, que tout est beau et si simple.

Il la regarde, assise tranquillement sur la petite marche du perron, les yeux rivés vers le ciel. Il se revoit à côté d’elle, quelques secondes plus tôt, avec son sourire débile de garçon immature, quand elle a parlé d’extase. Il se demande ce qu’elle fait avec un type comme lui, ce soir. Pourquoi elle prend le temps de partager ce moment avec lui. Elle aurait pu lui dire, simplement, qu’elle avait besoin de calme. Il serait reparti, légèrement ivre, dans la cour intérieure et il aurait repris une discussion un peu vide de sens avec un des convives. Pourquoi perd-elle son temps avec lui ? Léon devait être différent. Il devait lire des livres, recopier des citations, connaître des tas de fleurs par cœur, savoir réaliser des infusions avec des orties. Il peignait peut-être. Il devait fermer les yeux sur des airs de jazz et pianoter dans le vide. Peut-être même qu’il jouait du piano. Il était forcément à la hauteur.

Un vent frais balaie la ruelle et ils restent silencieux, chacun perdu dans ses pensées. Et lui, est-ce qu’il était à la hauteur des filles qu’il a rencontrées ? De Laura ? Probablement oui. Ce n’étaient que des filles banales, des filles qui feignaient de déborder de confiance en elles, qui riaient très fort pour montrer au monde entier qu’elles étaient heureuses. Des filles qui sortaient danser sans ressentir les vibrations des basses dans leurs corps. Elles se contentaient de se dandiner en surveillant les regards de désir ou d’envie qu’elles pouvaient faire naître sur la piste de danse. Elles n’étaient jamais là pour être là, dans le moment présent. Elles étaient là pour plaire, pour panser leur ego, pour oublier une mauvaise journée, pour chercher du réconfort dans le regard de quelqu’un, pour se prouver qu’elles étaient encore jeunes. Elles étaient aussi pataudes que lui mais elles avaient la beauté et le charisme suffisant pour le faire oublier.

Émile se redresse légèrement. Il ne sait pas pourquoi il se sent aussi bête et aussi triste en ce moment. Sans doute l’alcool qu’il a ingurgité. Ça et les mots de Joanne… Il s’apprête à se lever et à lui demander : « Tu veux que je te laisse seule ? » mais elle le devance. Elle parle avant lui :

« Regarde le ciel. On ne le distinguait pas dans la cour. Il était caché par le

platane. Ici on peut le voir. On a rarement une lune comme ça. »

Son doigt est tendu vers la voûte céleste, illuminée de milliers de petites étoiles. La lune n'est qu'un mince croissant phosphorescent au milieu de ce bleu profond. Émile acquiesce et se racle la gorge.

« C'est un joli bleu. »

Il sait que Joanne a compris où il voulait en venir mais il ajoute quand même :

« Tu crois qu'il le contemple en ce moment ? »

Elle hoche la tête.

« Je suis certaine que oui. Il n'aurait jamais manqué un spectacle comme ça. »

Il pose ses coudes sur ses genoux et son menton entre ses mains.

« Qu'est-ce qu'il préférait dans tout ça, à ton avis ? La profondeur du bleu ? Il semble si sombre qu'il pourrait tout aussi bien être noir. Pourtant il reste bleu. Un bleu vraiment unique. Tu crois que c'est ça qui l'intriguait autant ? »

Elle réfléchit quelques instants.

« Oui… Il y avait de ça. C'est vrai qu'on ne retrouve ce bleu nulle part ailleurs. Mais il n'y avait pas que ça. Il dessinait aussi les mouvements dans le bleu. Les contrastes. Les traînées, les creux, les rides, les miroitements… »

Il se passe quelques secondes avant qu'Émile ne parle de nouveau.

« Tu as dit qu'on ne savait jamais s'il dessinait le ciel ou la mer ?

— Oui c'est vrai. Je crois qu'il dessinait les deux à la fois. Le ciel, la mer, ça ne faisait pas grande différence pour lui. Ce qui importait, c'étaient le bleu et les mouvements qu'on devinait dans tout ce bleu. »

Ils restent silencieux de longues secondes, côte à côte sur le perron de la maisonnette, dans la ruelle déserte. Ils regardent le ciel.

« Peut-être que… »

Joanne sursaute en entendant la voix d'Émile. Il se gratte la gorge.

« Peut-être que ça n'était pas le bleu qui l'intriguait… »

Elle le regarde sans comprendre.

« Comment ça ?

— Ça n’était peut-être pas la couleur si particulière qui l’obsédait, ou les mouvements en eux-mêmes… C’était peut-être juste l’immensité et la profondeur qu’ils renvoyaient. »

Joanne reste incrédule de longues secondes. Il se demande s’il a dit quelque chose qu’il ne fallait pas. Elle finit par parler dans un hoquet :

« Tu crois qu’il essayait de reproduire l’immensité sur ses feuilles à dessin ? »

Elle semble totalement abasourdie, comme si elle n’y avait jamais songé. Émile hausse les épaules.

« C’est ce qu’ont de commun le ciel et l’eau, non ? »

Elle semble avoir des difficultés pour déglutir.

« Bon sang… Et moi qui pensais pendant toutes ces années qu’il vouait une obsession à la couleur bleue… »

Elle secoue la tête. Il sent bien que les larmes sont là, bloquées dans ses yeux.

« Il essayait de percer le mystère de l’immensité. Il essayait de la représenter, de la recréer. »

Joanne semble à deux doigts de perdre totalement ses moyens. C’est étrange de la voir ainsi. Elle qui garde toujours le contrôle de ses émotions et de ses traits.

« Il était beaucoup plus intelligent que je ne le pensais. »

Émile n’aime pas vraiment la voir aussi bouleversée. Il ajoute d’une voix hésitante :

« Tu sais, je disais juste ça comme ça… Ça n’était peut-être pas vraiment ce qu’il dessinait… »

Mais elle secoue la tête avec vigueur.

« Non. C’était… C’était le plus intelligent de tous les petits garçons que j’ai connus. »

Il n’ose plus rien répondre. Il se demande pourquoi cet enfant a tant bouleversé Joanne, si c’est parce qu’elle s’est reconnue en lui, en son silence, sa particularité, en ce petit univers solitaire et poétique qu’il s’était forgé. Il n’ose plus rien ajouter.

« Tu m’apprends à déguster un gâteau ? »

Il l’a fait pratiquement sursauter. Les minutes ont défilé. Elle a dû oublier sa présence, perdue dans la contemplation du ciel.

« Quoi ?

— J’aimerais que tu me montres comment déguster ce gâteau en pleine conscience.

— Ah oui ? »

Elle semble surprise par sa requête. L’émotion de tout à l’heure est passée. Elle a retrouvé son calme et sa sérénité. Émile acquiesce.

« Oui.

— Vraiment ?

— Oui ! Dans ton monde tout semble beau. »

Elle a un haussement d’épaules et un léger froncement de sourcils. Elle réplique :

« Tout n’est pas beau dans mon monde…

— Si. En tout cas, plus beau que dans le mien.

— Comment tu peux en être sûr ?

— Je le devine… Dans ta façon de parler. »

Elle a un nouveau haussement d’épaules peu convaincu.

« Tu sens des choses que je ne sens pas. Et tu vois des choses que je ne vois pas. J’aimerais que tu m’apprennes. Dans mon monde les choses sont plus brutes, moins colorées, il n’y a pas de nuances. »

Il ajoute avec sérieux :

« Il n’y a pas de mouvements dans mon bleu. C’est juste du bleu. Du bleu basique. Tu vois ce que je veux dire ? »

Il réussit à lui arracher un faible sourire.

« Je crois.

— Montre-moi. Pour le gâteau. »

Elle hoche la tête. Les voix des convives résonnent toujours. Quelqu’un prononce le prénom de Joanne. Ils doivent la chercher. Myrtille a dû leur dire qu’Émile était parti à sa rencontre. Dans la ruelle il n’y a pas un mouvement.

Joanne récupère l'assiette en carton et la pose sur ses genoux avec des gestes lents, puis elle récupère un morceau de gâteau, du bout de ses doigts.

« Tu fermes les yeux ? »

Il s'exécute.

« Oui. »

Il sent quelque chose lui frôler le nez, puis la seconde d'après, il sent les parfums lui chatouiller les narines. Il a du mal à les percevoir tous. Cela lui semble sucré et acidulé. Il n'est pas totalement certain. Il les respire encore. Bon sang, pourquoi est-il aussi nul ? Il est incapable de deviner les parfums. Il a vécu toutes ces années sans s'apercevoir qu'il avait un odorat aussi défaillant.

« Ouvre la bouche », intime Joanne.

Il tressaille quand le doigt de Joanne frôle sa lèvre. Puis il sent la texture crémeuse du gâteau qu'on dépose sur sa langue. Il sent la salive dans sa bouche, comme Joanne le lui avait décrit. La salive qui englobe le gâteau, qui le fait fondre doucement.

« Tu peux refermer la bouche… Prends tout ton temps. »

Il sent le gâteau se ramollir sur sa langue, contre son palais. Des mots lui viennent à l'esprit. Crémeux. Moelleux. Fondant. Sucré. Doux. Il a envie de l'avaler, de l'engloutir très vite mais il écoute les consignes de Joanne. Il laisse son palais et sa langue s'emplir des arômes. Il devine la vanille. C'est le premier arôme, le plus présent. Mais ce n'est pas le seul. La vanille est mêlée subtilement à de d'orange. Ou est-ce du citron ? Non, c'est bien de l'orange. Cela lui évoque Noël, les feux de bois, l'odeur du sapin dans le salon, la sensation des pantoufles fourrées sous ses pieds, le bruit des pétards qu'on trouve dans les papillotes. Il ne mâche toujours pas. Il perçoit alors un zeste de cannelle. Mami Alice ! Mami Alice et ses pains d'épices. Elle en préparait pour le 1er janvier. Marjo et lui l'avaient renommée Mami Pain d'épices. Il se rappelle l'odeur, dans la vieille maison au sol en terre battue. Il se laisse emporter plus loin, hors de la maison de sa grand-mère, car maintenant il perçoit le fondant du beurre. Il le laisse couler dans sa bouche. Puis il n'y tient plus. Il engloutit le gâteau. Il l'avale tout entier et il pousse

un soupir de satisfaction sans même s'en apercevoir. Maintenant, il n'a plus de gâteau dans la bouche mais les arômes sont toujours là, dans ses papilles. Il les déguste lentement. Il ressent le bien-être dont Joanne a parlé. Cette volupté. Cette quiétude. Cette presque jouissance. Bon sang, elle avait raison. C'est incomparable. Il a du mal à rouvrir les yeux. Il tète dans le vide pour attraper chaque arôme, chaque miette. Il n'avait jamais remarqué que le délice continuait en bouche, bien après que l'aliment a été englouti, que le plaisir perdurait.

« Alors ? »

Il rouvre les yeux. Joanne l'observe avec intérêt.

« C'est… C'est le meilleur gâteau que j'ai jamais mangé », déclare-t-il.

Elle a un sourire ravi.

« C'était… C'était orgasmique ! »

Elle se met à rire et il l'imite avec une agréable légèreté. L'allégresse provoquée par le gâteau s'est propagée dans tout son corps. Ils continuent à rire comme deux enfants pendant quelques secondes. Quand Émile reprend son sérieux, il n'a plus qu'une envie :

« Je peux ? » demande-t-il en désignant la part de gâteau dans l'assiette de Joanne.

Elle lève les yeux au ciel.

« J'en étais sûre. Vas-y. Il est à toi. »

Il attrape l'assiette en carton avec avidité. Il a réussi à mettre un pas dans son monde. Un tout premier pas. Et c'était beau. C'était doux et sucré, fondant et légèrement acidulé. Mais pas seulement. C'était rempli de sensations, de souvenirs, de bruits, d'odeurs.

3 octobre, 1 h 30 du matin
6 Carrero del Massador, Eus.

La fête s'est terminée. Les invités sont partis. On a aidé Myrtille et Annie à débarrasser et tout ranger. C'était une belle soirée. Je suis touché qu'elles nous aient organisé tout ça, que toutes ces personnes soient venues nous dire au revoir.

Au moment d'éteindre la petite lampe de chevet et d'aller me coucher, l'instant de

cette soirée qui me revient en tête est celui passé avec Joanne, dehors, sur le perron. J'avais l'impression d'être lourd et pataud la seconde d'avant et puis je lui ai parlé de Tom Blue et alors j'ai eu l'impression d'être moins lourd et pataud. J'ai dit des mots qui l'ont émue. C'est ce que j'aime particulièrement avec Joanne. Elle me rend plus léger, plus spirituel. Elle me transforme en quelqu'un de bien. En quelqu'un de mieux. Sans même le vouloir.

Il y a cette chanson, que j'aimais bien fredonner à l'époque. Cette chanson de Paolo Nutini, « Better man ». Et maintenant les paroles me reviennent, alors que je suis en train d'écrire.

That girl makes me wanna be a better man
She's fearless, she's free
She is a real live wire
And that girl, she's got me feeling so much better

Elle pourrait parler de Joanne cette chanson. Elle lui irait à merveille.

17

Ils sont seuls sur l’aire de service de camping-car en ce début du mois d’octobre. Les derniers vacanciers ont abandonné les routes et les paysages pour un toit et des radiateurs bien chauds. Pour Joanne et Émile, c’est justement le moment de repartir. Ils ont tourné une heure dans les villages alentour d’Eus pour trouver une aire de service. Pok est sagement installé sur la banquette en bas. Joanne est emmitouflée dans un grand manteau noir. La question du chauffage commence à se poser.

« Un chauffage d’appoint à gaz ? » avance timidement Joanne.

Ils tiennent tous les deux le réservoir d’eau qui est en train de se remplir lentement. Ils sont balayés par un vent frais.

« Oui… Comme ça, même si on n’a pas de raccordement électrique, on ne mourra pas de froid. »

Ils ont convenu qu’ils ne passeraient pas l’hiver dans ce camping-car. Seulement une partie de l’automne. Quand il fera trop froid, ils logeront chez l’habitant. Ils passeront aussi probablement quelque temps chez Myrtille. Elle a lourdement insisté là-dessus, au moment de leur dire au revoir. Elle avait le regard bleu dur, comme pour ne surtout pas révéler la tristesse qui l’étreignait.

« Je compte sur vous pour revenir me voir à Noël. »

Joanne lui a laissé son numéro de téléphone et elle a pris le sien. Ils ont quitté la maisonnette en lui faisant de grands signes de mains. Pok était dans les bras de Joanne. Canaille les a regardés partir le dos rond.

Ils s’attellent maintenant à vider le bac des toilettes chimiques. Ça n’est pas le plus plaisant.

« Et il va nous falloir une nouvelle bouteille de gaz pour le réchaud… Et faire quelques courses…

— On s'en occupe cet après-midi ? »

Ensuite ils seront prêts pour reprendre l'aventure.

Après une journée passée dans les grandes surfaces, à Prades, ils reprennent la route encore plus chargés qu'ils ne l'étaient. Le réfrigérateur est plein. Une petite caisse à litière a été achetée pour Pok ainsi qu'une dizaine de sacs de croquettes et de litière d'avance. Joanne a tenu à lui offrir une petite panière pour qu'il puisse y dormir au chaud. Ils ont fait l'acquisition d'un chauffage d'appoint au gaz, portable, et de bouteilles de gaz. Cette fois ils sont parés pour plusieurs semaines.

Ils reprennent la route alors que le tableau de bord indique déjà seize heures. Ils n'ont pas vraiment d'idée du lieu où ils se rendent. Émile a vaguement l'intention de repartir en direction des Pyrénées catalanes car en se rendant à Eus, ils ont fini par s'en éloigner. Il se tourne quand même vers Joanne, afin d'obtenir son approbation.

« On repart dans les Pyrénées catalanes ? »

Elle a déplié la grande carte sur ses genoux et elle ne lui répond pas tout de suite car elle est concentrée.

« Joanne ?

— Oui ? »

Elle relève son visage vers lui et elle ne le laisse pas parler. Elle pointe du doigt un point sur la carte.

« Regarde. On est là. »

Elle lui désigne Prades, la ville dans laquelle ils ont fait leurs courses.

« On est tout près de la mer. »

Elle fait glisser son doigt jusqu'à la côte méditerranéenne où l'on trouve des petits points qui correspondent aux villes d'Argelès-sur-Mer et de Collioure.

« Oui effectivement. On s'est pas mal déportés à l'est. »

Elle reste un instant silencieuse, refaisant le trajet Prades-Argelès-sur-Mer

du bout du doigt.

« On pourrait… »

Elle lève un regard plein d'appréhension vers lui.

« On pourrait faire un crochet par la mer ? »

Elle ajoute avec précipitation :

« Je n'ai jamais rien vu d'autre que la Manche. »

Il songe qu'il n'a rien vu venir. Une jeune fille est montée dans ce camping-car avec ce regard absent et cette indifférence quant à son sort. Quand il lui a dit « *Pour l'itinéraire… On s'est pas mis d'accord* », elle a haussé les épaules et déclaré : « *Ça n'a pas d'importance pour moi.* » Ça l'avait glacé d'effroi. Aujourd'hui cette même jeune fille se plonge avec concentration dans la lecture de la carte et elle voudrait voir la mer. C'est fantastique. Il ne sait pas si c'est lui qui a fait ça, qui a réussi à lui redonner un peu de goût à la vie ou si c'est Myrtille, les montagnes, Pok, les vieux clochers, les ruelles pavées…

« Bien sûr. »

Elle a l'air satisfaite. Elle replie la carte et la lisse sur ses genoux.

« On fonce tout droit alors ?

— Oui. »

Elle sourit en regardant la route.

Ils s'arrêtent dans une station-service au niveau de Perpignan afin de refaire le plein. Joanne s'éclipse aux toilettes. Le plein est terminé. Joanne n'est toujours pas revenue alors Émile finit par gagner l'intérieur de la station-service pour s'acheter un café. Il est déjà dix-sept heures. La journée a filé à toute allure. Il fera peut-être nuit quand ils atteindront la côte.

Il s'approche du distributeur de café en fouillant dans sa poche de jean, à la recherche de monnaie. Une fois que les pièces ont été introduites dans le distributeur et que son café coule dans le gobelet, il relève la tête car il reconnaît la voix de Joanne. Elle est à trois mètres de lui, en compagnie d'un homme. Tout d'abord il sent un poids tomber au fond de son estomac car la première chose à laquelle il pense est : *C'est Léon*. Ça s'impose à lui comme

une évidence. Ce ne peut être que Léon. Il l'a retrouvée. Comment a-t-il fait ?

« Monsieur ? »

Une dame s'adresse à lui, un peu impatiente.

« Vous avez fini avec le distributeur ? »

Il se reprend et récupère son gobelet de café en bredouillant :

« Oui… Oui, désolé. »

Il fait quelques pas avec lourdeur, essayant d'écouter ce que Joanne et l'homme se disent. Il a toujours les poumons comprimés. Il songe : *Que va-t-il se passer maintenant ? Elle va repartir avec lui ?*

« Non ça n'a vraiment rien d'authentique, dit l'homme en secouant la tête.

— Non ?

— Non. C'est vraiment touristique. Pour trouver d'authentiques villages de pêcheurs, je vous suggère de remonter plus haut. »

Émile fait presque tomber son gobelet de café en comprenant qu'il ne s'agit pas de Léon mais d'un parfait inconnu qui a engagé la conversation avec Joanne pour il ne sait quelle raison.

« Si vous remontez à proximité de Narbonne, vous trouverez un immense système lagunaire, en bordure de la Méditerranée. Tout autour de ces étangs, vous trouverez de charmants petits villages. Peyriac-de-Mer, Bages, Gruissan… Ce sont ceux que je connais le mieux. »

L'homme remonte ses lunettes sur son nez et Émile en profite pour l'observer sans être vu. C'est un type qui a la trentaine, peut-être un peu plus. Trente-quatre, trente-cinq. Un type un peu ringard, avec un look de professeur des écoles : un pantalon en velours côtelé beige, un pull en V d'un affreux vert olive duquel dépasse le col d'une chemise blanche. Les lunettes rondes. La raie bien tracée au milieu.

Joanne est en train de le remercier pour les informations.

« C'est vraiment gentil à vous.

— Je vous en prie. On n'a pas tous envie de plages bétonnées ! »

Ils s'esclaffent tous les deux et Émile se demande soudain si l'homme n'est pas en train de draguer Joanne. Il en étouffe un ricanement moqueur derrière son gobelet. Pauvre Joanne ! Un plouc pareil ! Puis il réalise qu'il est

d’une méchanceté gratuite. Mais tout de même, ce type aurait dû voir l’alliance au doigt de Joanne ! Enfin… Si elle la porte toujours… Il essaie de plisser les yeux pour apercevoir l’anneau argenté et il se rend compte qu’elle ne l’a plus. Parfois elle la porte, parfois non. C’est au gré de ses humeurs ou au gré de ses oublis, sur le rebord du lavabo. Lui, il ne l’enlève pas. Vu l’état actuel de sa mémoire, il serait capable de la perdre à tout jamais. Ce serait dommage. Ça leur fait un souvenir. Quand il la voit à son doigt, il se souvient du pacte qu’ils ont passé. C’est rassurant.

Il essaie d’avaler son café brûlant le plus vite possible car l’homme et Joanne sont en train de se quitter. Ils échangent encore quelques mots et des sourires un peu niais, puis l’homme s’éloigne, en replaçant ses lunettes rondes sur son nez. Joanne ressort du bâtiment sans le voir. Il se dépêche de lui emboîter le pas.

« Joanne ! »

Elle se retourne, surprise. Il jette son gobelet dans une poubelle du parking et la rejoint à grands pas. Il se demande si elle va lui parler de ce type, et si elle ne le fait pas, comment elle va lui suggérer l’idée d’aller plus au nord, en direction de Narbonne. Il essaie de masquer le sourire d’amusement qui naît sur son visage.

« On repart ? » lance-t-il en ouvrant la portière du camping-car.

Elle monte en silence du côté passager. Il met les clés dans le contact et elle se trémousse sur son siège. Elle va y venir…

« On m’a parlé d’un coin sympa, lâche-t-elle. Au bord de la Méditerranée… Un ensemble d’étangs bordés de villages de pêcheurs typiques. »

Elle n’a pas le regard spécialement fuyant mais il note l’utilisation du « on », pour éviter de dire qu’elle a sympathisé avec un homme. Est-elle gênée ? Parfois elle ressemble vraiment à une petite fille.

Les kilomètres défilent en direction des lagons. Le ciel s’assombrit. Joanne a mis la radio. Elle semble somnoler contre la vitre. Il ne peut s’empêcher de s’interroger. *Pourquoi elle n’a pas mentionné l’homme aux lunettes ?* Puis, plus loin sur la route, une interrogation incrédule. *Est-ce qu’il lui plaisait ?* Il

revoit son affreux pantalon en velours côtelé et son pull col V couleur olive. Tout de même…

« Joanne ? »

Elle se redresse doucement. Elle a laissé une trace de buée contre la vitre.

« On arrive ? demande-t-elle d'une petite voix.

— Oui, on arrive. Quelle ville je dois suivre ? »

Elle scrute les panneaux. Cette fois, il fait sombre dehors. Il est dix-neuf heures.

« Peyriac-de-Mer… Il m'en a parlé. Tu peux suivre cette direction. »

Elle a laissé échapper le « il ». Au fond cherchait-elle vraiment à lui cacher cette discussion banale avec l'inconnu ? N'est-ce pas lui qui en fait tout un flan ?

« Joanne ?

— Oui ? »

Elle scrute les paysages alentour. On ne voit pas grand-chose. La nuit tombe.

« Il faisait quoi comme métier, Léon ? »

Elle a la voix extrêmement tendue quand elle répond :

« Pourquoi ? »

Il ne peut pas voir son visage dans l'habitacle. Il fait trop sombre.

« Eh bien je… je me demandais si tu l'avais connu dans l'école où tu travaillais. »

Elle se racle la gorge et se renfonce dans son siège.

« Oui. C'est le cas. Il était professeur des écoles. »

Il fait un effort surhumain pour masquer le sourire amusé qui naît sur ses lèvres. Il sent un rire monter dans sa poitrine mais il tousse pour le chasser. Il essaie de se concentrer sur la route mais il ne peut s'empêcher de penser : *C'est donc ça… Elle aime les velours côtelés et les raies au milieu.*

Il va devoir être prudent. Les vacances de la Toussaint approchent… S'il n'y prend pas garde, sur une aire d'autoroute, elle risque de le larguer pour un

prof’ en vacances scolaires. Cette fois-ci, il ne peut retenir son rire. Heureusement, Joanne s’est de nouveau assoupie contre la vitre.

Il fait trop sombre, quand ils arrivent aux abords de Peyriac-de-Mer, pour réellement profiter de la vue. Ils distinguent la ville au loin, grâce à ses lumières, et les lagons d’eau salée, qui s’étendent à leur droite, le long de la route. Sur le bas-côté, Émile aperçoit un renfoncement : un petit terre-plein sur lequel ont été installées deux tables de pique-nique.

« On pourrait se garer ici pour la nuit ? » suggère-t-il.

Joanne hoche la tête.

« On partira à la découverte du village demain.

— Ça me va. »

Il stationne le véhicule sur le terre-plein et coupe le moteur. Joanne ouvre sa portière et une odeur d’eau salée envahit tout l’habitacle. Une odeur de mer. Il revoit le bungalow que ses parents louaient chaque été, non loin de Valras-Plage. Marjorie et lui dormaient dans un lit à étage. Ça fait longtemps qu’il n’a pas vu la mer. Presque deux ans. C’est peu mais ça lui semble une éternité. C’était Laura qui adorait improviser des week-ends à la mer. Ils dormaient dans la voiture, alors. Ils rabattaient les sièges et ils s’enroulaient dans des duvets.

« J’adore cette odeur », déclare Joanne en plissant le nez.

Il l’imite et sort du véhicule. Ça fait du bien de se dégourdir les jambes. Il fait beaucoup plus chaud ici qu’à Eus. Maintenant qu’il fait nuit, il fait trop frais pour dîner dehors mais il est persuadé qu’en journée, c’est tout à fait possible. Émile entend un miaulement. Il aperçoit Joanne qui ouvre la porte à Pok et le chaton qui avance avec prudence, un peu méfiant.

« Alors Pok, tu aimes l’air marin ? Tu n’y es pas habitué encore. »

Émile traverse le terre-plein puis la route. De l’autre côté s’étend un immense lagon. Il aperçoit des formes au loin. Sans doute des flamants roses. Il plisse les yeux puis appelle :

« Joanne ! Joanne, viens voir ! »

Elle le rejoint quelques secondes plus tard, Pok dans les bras.

« Qu’est-ce qu’il y a ?

— On dirait qu’il y a un ponton là-bas. »

Ils plissent les yeux tous les deux. À une centaine de mètres d’eux, un ponton en bois semble s’avancer dans le lagon et se poursuivre à l’infini.

« Il est immense, non ?

— Oui.

— On dirait qu’il n’a pas de fin… »

Ils en restent là dans leurs interrogations car le camping-car est resté ouvert et Pok pousse des miaulements de protestation.

« Je meurs de faim », déclare Joanne.

« Ce matin, mission ponton ! Je répète : mission ponton ! »

Émile essaie tant bien que mal de raccrocher l’échelle de cordes contre le mur. Il se sent d’excellente humeur ce matin. Ça fait une éternité qu’il n’a pas aussi bien dormi. Il a été réveillé par un rayon de lumière qui avait réussi à percer le toit du camping-car et par le cri des mouettes. Joanne était déjà en bas. Il l’entendait remuer dans son placard. Il s’est demandé si elle cachait son téléphone. Et puis quand il est descendu, la table était installée dehors, comme au bon vieux temps, et deux tasses y étaient posées, ainsi que le beurre, la confiture. *C’est reparti.* Une joie tout enfantine l’a envahi. La lourdeur de ces dernières semaines était bien loin. L’aventure reprenait.

« Calme-toi ! fait semblant de le gronder Joanne. Qu’est-ce qu’il t’arrive ? »

Il voit bien qu’elle est amusée, que sa bonne humeur ne fait qu’amplifier celle de Joanne.

« Je crois que c’est l’air marin. »

Elle secoue la tête.

« Bon, tu viens ou pas ? »

Elle l’attend pour prendre son petit déjeuner. Elle s’est installée sur l’une des chaises pliantes et a remonté légèrement sa longue robe noire pour que ses mollets puissent profiter du soleil. Pok s’est allongé sous la table. Il semble faire un somme.

« Qu’est-ce que ça fait du bien de reprendre la route, soupire-t-il en se laissant tomber sur la chaise.

— C’est vrai. »

C’est une belle journée qui s’annonce. La température devrait atteindre les vingt-cinq degrés. Les mouettes tournoient là-haut dans le ciel. Émile plisse les yeux. On aperçoit la ville de Peyriac-de-Mer au loin. Les toits rosés et saumon des maisons. Les lagons d’eau calme. Les hautes herbes qui ondulent sous le vent. Un ou des flamants roses pêchent négligemment, ça et là. Et il y a ce ponton, qui semble s’étendre jusqu’à l’horizon.

« On y va ? demande Émile en se levant.

— Quoi ? »

Il n’a pas touché à son petit déjeuner. Il a juste avalé son thé noir. Pourtant il a l’air déterminé à partir en promenade.

« Bon… OK. »

Joanne repose le trognon de la pomme qu’elle vient d’avaler.

« On enferme Pok là-dedans et on y va. »

Il a conscience de galoper loin devant Joanne. Il ne peut s’en empêcher. L’air de la mer le fait retomber en enfance. Il a envie de fouler le ponton, de courir vers les flamants roses, de frôler du bout de ses doigts les hautes herbes. Il ralentit cependant en arrivant à hauteur d’un pêcheur. Il ne veut pas faire fuir tous les poissons.

Comme Joanne est loin derrière – elle marche le nez en l’air, et semble humer chaque particule de sel présente dans l’air – il s’arrête quelques secondes à côté du pêcheur et scrute l’eau.

« Qu’est-ce que vous pêchez ici ? » ne peut-il s’empêcher de demander à l’homme dont le visage est dissimulé par une casquette vert kaki.

Il est surpris lorsque le pêcheur lève la tête vers lui. Il pensait se trouver face à un monsieur d’une cinquantaine d’années mais il s’agit d’un jeune homme de son âge, au visage encore marqué par l’acné. Le visage du garçon se fend d’un sourire.

« Vous n’êtes pas du coin pour poser cette question. »

Émile hausse les épaules.

« Non, pas vraiment.

— On pêche pas mal de choses ici, dans les étangs. Des loups, des daurades, des soles, des muges… Mais la star locale ici, c’est l’anguille. »

Il a une expression de surprise mêlée de dégoût. Il n’a jamais aimé les anguilles. Rien qu’à leur évocation, il sent ses poils se hérisser. Le garçon s’esclaffe.

« Faites pas cette tête. C’est délicieux en civet.

— *Un civet d’anguille* ? »

Son air rebuté fait rire le jeune homme.

« Oui. Ou en bourride.

— Je n’ai jamais entendu ce mot. »

C’est le moment que choisit Joanne pour arriver, avec son habituel air ailleurs et sa démarche lente et tranquille.

« Bonjour, lui dit le jeune homme tandis qu’elle s’arrête à côté d’Émile.

— Bonjour.

— Il pêche des anguilles, annonce Émile en guettant la réaction de Joanne.

— Ah. »

Cela ne semble lui faire ni chaud ni froid. Elle a un air vaguement intéressé, sans plus.

« Il y en a dans votre seau ? interroge Émile avec une certaine crainte en désignant le baquet posé à côté du garçon.

— Non. Je n’en ai pas eu ce matin. »

Il pose sa canne à pêche sur le trépied afin de se lever avec des mouvements raides. Il doit être assis ici, immobile, depuis plusieurs heures.

« Mon père tient un restaurant sur Peyriac. Il cuisine les anguilles à merveille. Vous devriez y faire un tour. »

Il sourit en voyant l’air hésitant d’Émile.

« Il ne cuisine pas que de l’anguille. On y trouve les meilleures dorades de la région. Le nom du restaurant c’est *Jour de Pêche*. Il est situé dans le quartier médiéval. »

Émile et Joanne échangent un regard et hochent la tête.

« Oui. Pourquoi pas.

— Vous êtes dans le coin pour quelque temps ? interroge le garçon avec un intérêt poli.

— On est en camping-car, répond Émile. On sillonne la région… au gré de nos envies. »

Le visage du garçon s'illumine avec envie.

« Oooh ! C'est chouette !

— On est arrivés hier soir sur Peyriac. Avant ça, on était à Eus.

— J'adore Eus ! J'y suis allé plusieurs fois. Vous comptez rester ici longtemps ? »

Deux haussements d'épaules lui répondent.

« On ne sait pas… On ne sait jamais vraiment… On reste jusqu'à ce qu'on décide qu'on veut aller voir ailleurs. »

Le visage du garçon reflète maintenant l'émerveillement. Il paraît beaucoup plus jeune qu'Émile, ainsi.

« J'adore cette façon de voyager ! Un jour je ferai la même chose. Je partirai en camping-car avec mon chien. »

Il semble s'apercevoir qu'il s'enflamme et ajoute :

« En tout cas, si vous voulez dîner chez mon père ce soir, je pourrais vous y retrouver ? J'ai quelques jolis endroits de la région à vous conseiller. »

L'enthousiasme du garçon est communicatif. Émile voit Joanne hocher la tête avec intérêt.

« Peyriac est resté un authentique village de pêcheurs. On est… je dirais à peine sept cents habitants à l'année… Les plages de sable fin sont restées vierges de tout aménagement. On a échappé au tourisme de masse. »

Joanne lui désigne le ponton.

« On voulait aller voir ce qu'il y a au bout », indique-t-elle.

Le garçon part dans un grand éclat de rire.

« Eh bien vous n'êtes pas près d'arriver au bout ! La mairie a fait construire ce ponton pour faire tout le tour de l'étang du Doul. La boucle prend une heure de marche.

— On peut faire tout le tour sur le ponton ?

— Oui. Et si vous aimez les flamants roses, vous allez être servis. »

À ce moment-là, la canne à pêche posée sur le trépied commence à s'agiter.

« Oh ! je crois que ça mord. »

Le jeune homme s'agenouille et s'affaire, activant le moulinet de sa canne à pêche.

« Merde. L'hameçon s'est cassé, je crois. »

Il se débat quelques secondes avec sa canne à pêche et peste contre le fil qui semble s'être rompu lui aussi.

« On va… On va peut-être te laisser, suggère Émile. On ne voudrait pas te déconcentrer. »

Le garçon acquiesce, tout affairé qu'il est à réparer son matériel.

« Oui… On se voit ce soir à *Jour de Pêche* ?

— Oui. Ça marche. »

Alors qu'ils s'éloignent doucement, le garçon lance :

« Au fait, vous vous appelez comment ? »

Le garçon s'appelle Sébastian et il a vingt-cinq ans. Un an de moins qu'Émile. Il le leur a dit avant de les laisser grimper sur le ponton. Cette rencontre a encore amélioré l'humeur d'Émile, déjà excellente.

« Je suis vraiment content qu'on soit repartis. »

Il voit Joanne acquiescer d'un signe de la tête.

Il marche en imaginant les mots qu'il pourra écrire dans son carnet ce soir, à la lueur des bougies que Joanne allumera. Il sait qu'il parlera de l'odeur salée des étangs, bien plus forte que l'odeur de la mer. Du soleil d'octobre, bien plus doux et agréable que celui de l'été. Des cercles formés par les mouettes dans le ciel, de leurs cris, des traînées blanches qu'elles laissent devant ses yeux. Du bruit de ses pas sur le ponton de bois. De l'eau presque immobile et de l'odeur de la vase. Des poissons qu'il aperçoit filer entre deux bosquets de hautes herbes. Des flamants roses au loin, en groupes. De la

course du soleil dans le ciel, tandis qu'ils marchent sans dire un mot. De cette dame d'une soixantaine d'années, qui immortalise les rayons du soleil dans l'eau, au bord de l'étang. Du vieux bateau jaune abandonné au bord d'un étang, mangé par la rouille. Émile essaie de noter chacun de ces détails, en se disant que c'est probablement ainsi que Joanne voit et sent les choses.

« Joanne… »

Il vient de briser le silence qui leur tient compagnie depuis le début de la promenade.

« Oui ?

— C'est quoi, ce que tu appelles la méditation en pleine conscience ? »

Il voit se dessiner un sourire surpris sur son visage, qu'elle fait vite disparaître. Il ajoute un peu confus :

« Je me demandais si c'était… se concentrer sur plein de petits détails qui nous entourent… ce genre de choses. »

Elle hoche la tête.

« Oui. Il y a de ça. Je dirais que… c'est une forme de méditation contemplative. »

Il grimace et prend un air menaçant.

« N'essaie pas de me perdre avec des mots compliqués, je te préviens ! »

Mais Joanne secoue la tête en souriant.

« Ça n'a rien de compliqué. En fait, il s'agit juste de faire un arrêt sur image. De se mettre soi-même sur pause et d'observer l'instant présent, ce qui se passe autour de nous mais aussi *en nous*… Noter le moindre détail, c'est vrai, mais également comment ces détails extérieurs se répercutent dans notre intérieur. Tu vois ? Ce que nous fait ressentir ce son, ce que cette image fait naître en nous…

— J'imagine que c'est ton père qui t'y a initiée ? »

Elle acquiesce.

« Oui. Pour lui, c'était même la seule façon de vivre. Apprendre à être là et nulle part ailleurs, en se détachant de nos préoccupations concernant le futur et des regrets du passé. C'est… Je t'avoue que c'est compliqué au début. On est tellement habitués à ressasser ou à essayer d'anticiper. On est rarement

vraiment présents à soi. »

Elle laisse son regard se perdre sur l'étendue de l'étang.

« Mais avec le temps, à force de pratique, ça devient plus facile et… ça devient un automatisme. On apprend à se mettre sur pause en regardant un paysage, en dégustant un plat, en écoutant une mélodie… On n'y songe plus et on le fait par réflexe.

— J'aimerais y arriver un jour. À force de vivre dans le passé comme tu dis, ou dans l'angoisse du futur, on finit par oublier qu'il y a de la beauté dans tout… ou presque tout… Quand on est enfant, on le fait naturellement, non ? On s'émerveille devant… devant un caillou qui a des reflets argentés ou… ou devant une plume. On ramasse des pissenlits et on s'extasie devant leur jaune intense. Après ça, on trouve ça laid, les pissenlits… On les considère comme des mauvaises herbes. »

Ils sourient tous les deux.

« C'est vrai. Quand on est enfant, on sait faire ces choses-là. »

Émile fronce les sourcils.

« Qu'est-ce qu'il se passe après ? On oublie ?

— Oui… J'imagine qu'après ça, on est trop préoccupés par le fait de se construire un avenir, de réussir socialement, d'amasser un peu d'argent. »

Une mouette passe au-dessus d'eux en poussant un cri suraigu.

« Tu sais, dit Joanne en suivant l'oiseau du regard, ça va revenir. Si tu te forces à regarder autour de toi en pleine conscience, chaque jour un petit moment, ça reviendra.

— Tu penses ?

— Bien sûr.

— Je crois… Je crois que j'ai déjà commencé… avec le voyage. Avant, dans ma vie à Roanne, j'étais trop centré sur mes petits problèmes. J'étais trop occupé à ruminer le fait que je m'étais fait larguer, que je m'ennuyais à mourir au travail. »

C'est comme une page qui se tourne et une toute nouvelle histoire qui s'écrit. La seule constance, c'est Joanne et lui, ainsi que leur camping-car.

Sinon tout a changé une nouvelle fois. Le paysage, le décor, l'ambiance, les odeurs, la lumière du jour. Plus de montagnes, de pâturages, de vaches ou de moutons. Plus de sentiers caillouteux et de petits lacs d'altitude. Ils sont face aux étangs, à la mer qu'ils aperçoivent au loin quand le ciel est bien dégagé, à l'odeur salée, aux mouettes et aux flamants roses. Les personnages de cette nouvelle histoire sont nouveaux. Sébastian et son chien Lucky. Ils sont venus remplacer Annie, Myrtille et Canaille.

Ce premier jour, après avoir visité Peyriac-de-Mer avec excitation et hâte, ils se retrouvent attablés à *Jour de Pêche.* C'est un restaurant typique du coin, avec ses nappes bleues et ses tableaux représentant des bateaux de pêcheurs, accrochés partout aux murs. Sébastian est assis en face d'Émile. Son chien Lucky, un labrador crème au poil long, est allongé à ses pieds. Émile a du mal à réaliser que ce garçon a son âge. Il a ce petit côté innocent qui lui donne l'air d'un gamin. Il s'émerveille de tout et parle beaucoup. Il aime son village avec passion. Et Émile le comprend. D'après ce qu'ils ont vu cet après-midi, Peyriac-de-Mer est un joli petit village occitan qui a conservé ses carriérettes médiévales et ses calades. Le gros de la vie du village se concentre sur la petite place centrale et sa fontaine. On peut s'y attabler en terrasse, sous les platanes dans lesquels les mouettes ont élu domicile. C'est bruyant. Non pas à cause des humains mais des volatiles. Tout à l'heure, un peintre était assis au pied de la fontaine et dessinait l'église fortifiée Saint-Paul, qui date du XIVe siècle. Joanne s'est arrêtée quelques secondes pour l'observer.

« J'ai toujours rêvé d'apprendre à peindre. »

Devant la carte du restaurant, ils ont du mal à se décider. Sébastian tente de les convaincre d'opter pour le civet d'anguille, qui fait la renommée du restaurant de son père. Joanne annonce timidement qu'elle ne mange pas d'animaux et se rabat sur une salade composée tandis qu'Émile se contente de choisir une dorade à la plancha.

« Alors qu'est-ce que vous avez vu aujourd'hui ? » s'enquiert Sébastian à peine la commande passée.

Il les écoute conter leur journée puis il leur parle du petit port de Peyriac, dans lequel il fait si bon de s'asseoir pour regarder les bateaux revenir de la pêche, des nombreuses îles et étangs qu'il aime sillonner à bord de sa petite barque de pêche.

« Le cadeau de mon père pour mes dix-huit ans. »

Il leur parle des vignes qui entourent le village.

« La région produit des vins d'exception. Ils sont très typés. Vous devriez en goûter. La plupart des caves sont ouvertes aux visiteurs. »

Il évoque les plages de sable fin et les dunes, mais aussi les forêts. Le village semble être composé d'une multitude de paysages. Joanne est absorbée par le récit. Les plats sont arrivés. Elle interroge avec retenue :

« Tu as toujours vécu ici ? »

Sébastian hoche la tête en découpant une petite tranche d'anguille qu'il donne à Lucky, sous la table.

« Je suis né ici. Papa est pêcheur depuis toujours. Il y a quinze ans, il a décidé d'ouvrir ce restaurant et il a arrêté la pêche. C'est moi qui ai pris le relais. J'ai arrêté l'école à seize ans pour pouvoir le remplacer. Il m'a offert une barque puis Lucky, il y a deux ans de cela. Il avait peur que je me sente seul toute la journée sur ma barque.

— Tu vis chez tes parents ?

— Ma mère n'est plus là. Elle est partie il y a longtemps. Je ne me souviens même pas d'elle. Il n'y a que mon père et moi.

— Tu es fils unique ?

— Oui. Je vis toujours chez papa mais quand je serai marié, je prendrai une maison pour moi… Et ma future femme bien sûr. J'aimerais avoir une maison sur le port.

— Tu n'as jamais voulu voir du pays ?

— Oh si ! Un jour je le ferai. Je partirai en camping-car avec Lucky. Il faudra que je le fasse avant de me marier ! »

Joanne sourit et le regarde avec tendresse, comme elle le ferait avec un petit garçon. Ils ont une histoire identique tous les deux. Une mère inconnue ou presque. Un père qui tient un rôle de modèle dans leur vie. Une absence de

frère et sœur. Un village qu'ils n'ont jamais quitté. Pour Sébastian, c'est Peyriac. Pour Joanne, c'est Saint-Suliac. Un goût prononcé pour la solitude et le calme, visiblement.

« Tu n'as pas de petite amie ? interroge Joanne avec amusement.

— Non. Il n'y a pas beaucoup de jeunes filles ici.

— Ah non ?

— Les enfants des pêcheurs ont tous quitté le village, un à un. Ils ont fait des études, pour la plupart. Ils se sont installés à Narbonne ou à Bézier. Peyriac ne les intéresse pas. C'est trop calme. Moi, ça me va, conclut-il en avalant une bouchée d'anguille. Demain… ou un de ces jours… il faudra que je vous amène en bateau. »

Alors qu'ils mangent tous les trois leur dessert – un crumble aux poires et aux noix – Sébastian les interroge avec envie sur leur voyage. Ils lui parlent de Pouzac, d'Artigues, du pic du Midi et de son chemin des Muletiers, de Barèges, du lac de la Glère, de Luz-Saint-Sauveur, Gèdre, Beaudéan, Mosset, Eus mais aussi Cômes, le village en ruines. Sébastian a la bouche entrouverte et les yeux qui pétillent d'envie. Émile laisse Joanne parler. Il se rend compte qu'il a oublié certaines de leurs étapes. Luz-Saint-Sauveur et Gèdre, évidemment, à cause du *black-out* qui ne s'est jamais éclairci. Mais pas seulement. Il a du mal à se remémorer Baudéan. Il a oublié Barèges. Quand il essaie de visualiser leurs rues, les montagnes environnantes, tout se mélange. Il les confond avec les sommets visibles depuis Artigues, avec les rues de Mosset. D'ailleurs il n'est plus sûr que ces ruelles de pavés ne soient pas celles d'Eus, plutôt que Mosset. Alors il se tait, car l'angoisse qu'il sent monter en lui est trop forte. Il reste silencieux, glacé d'effroi, et il n'écoute même plus Joanne et Sébastian parler de la montagne, des pâturages, des couchers de soleil…

« Ça va ? demande Joanne tandis qu'ils rejoignent le camping-car en dehors du village, à pied.

— Oui. Pourquoi ?

— Tu as été bien silencieux.

— J’ai sommeil, c’est tout. »

Ils arrivent tranquillement sur la nationale puis sur le terre-plein qui leur a permis de stationner le camping-car. Émile note avec amertume que c’est Joanne qui en a les clés. Désormais c’est elle qui conserve les clés et toutes les choses importantes. Il a multiplié les étourderies à Eus, surtout sur la fin de leur séjour. Elle ne lui fait plus confiance. Il sait qu’elle a raison mais cela ne l’empêche pas de se sentir encore plus démoralisé.

Il ne ferme pas l’œil de la nuit. Il garde le petit Pok serré tout contre lui jusqu’à l’aube, jusqu’à ce qu’il finisse par sombrer, toujours submergé par l’angoisse.

Il a pensé que ça serait facile. Il a pensé que quitter Roanne et ses proches, marcher sans but, changer de lieu, de décor, de paysage, l’aiderait à oublier ce qui l’attendait, ou en tout cas, à le rendre plus acceptable. C’est faux. Il n’est pas prêt à laisser aller son passé, à dire adieu à son futur. Pas encore. Il essaie de faire bonne figure devant Joanne, car elle n’a pas à subir tout ça. Elle a son lot de casseroles à traîner, elle aussi. D’ailleurs un matin, trois jours après leur arrivée, il lui demande :

« Léon n’appelle plus ? »

Elle est en train de laver la vaisselle et elle garde le dos obstinément tourné pour répondre.

« Mon téléphone est éteint depuis des semaines. »

Puis, sans qu’il n’ait demandé quoi que ce soit d’autre, elle ajoute :

« Je ne sais pas si je rentrerai un jour. »

Il manque de s’étouffer avec son thé brûlant.

« Comment ça… Je croyais… »

Il ne parvient pas à terminer sa phrase. Il s’en était douté. Quand il a vu que les appels s’espaçaient, quand ils ont signé les papiers du mariage… Elle ne l’aurait pas fait si elle avait eu la certitude de rentrer un jour. Elle se détourne du plan de travail et lui fait face. Elle a un drôle d’air qu’il ne lui a jamais vu. Comme de la mélancolie.

« Moi aussi, je pensais rentrer et puis… j'ai recommencé à sourire loin de lui, alors… »

Elle ne finit pas sa phrase. Émile essaie de deviner ce qu'elle voulait dire. *Alors je n'ai aucune raison de rentrer. Alors je veux continuer à être heureuse.*

18

7 octobre, 13h
Sur le ponton qui surplombe l'étang du Doul.
Ciel orangé. Chaude journée d'automne.

Peyriac-de-Mer m'apporte un peu de baume au cœur. L'angoisse est toujours là mais la douceur du climat et des paysages temporise un peu tout ça. Je crois n'avoir jamais vu de plus beau coucher de soleil que celui qui tombe chaque soir sur l'étang du Doul. L'eau s'illumine de rubis et les flamants roses se découpent comme des ombres noires sur tout ce rouge.

J'ai pris l'habitude d'y venir chaque soir. Je m'asseois sur le ponton. Parfois Pok est avec moi. Il a pris l'habitude d'élargir son territoire autour du camping-car. Il aime marcher sur le ponton et renifler l'eau. Il suit la course des poissons, entre les hautes herbes.

Hier nous avons découvert le petit port de Peyriac, celui dont Sébastian nous avait parlé. C'est un port minuscule avec un seul et unique ponton sur lequel sont amarrés les bateaux de pêche. Il y avait encore ce peintre, installé en tailleur sur le ponton. Il peignait les bateaux cette fois. Après ça, quand on est repartis, Joanne a décidé d'entrer dans une boutique d'arts du centre-ville et elle a acheté quelques toiles, des pinceaux et quelques tubes de peinture à l'huile. Elle les a emmenés ce matin. Elle est partie de bonne heure. Je ne sais pas vraiment où.

Demain, Sébastian nous amène en bateau pour la journée. Il veut nous faire découvrir les îles qui entourent Peyriac-de-Mer.

Ils sont installés tous les trois dans la barque verte de Sébastian sous un doux soleil d'automne. La brise est légère, juste ce qu'il faut pour créer un joli mouvement à la surface de l'eau. Lucky est avec eux, perché à l'avant de la barque. Il aboie sur les mouettes. Pok est là aussi. Pour le moment, Joanne l'a dissimulé dans son grand panier en osier, de peur de faire éclater un conflit entre le chien et le chat. Ils se reniflent avec méfiance et Pok n'hésite

pas à cracher lorsque Lucky s'approche trop. Il est donc plus sûr que Pok reste sagement dans son panier. Le bateau glisse lentement. C'est Sébastian qui pagaie avec application. Joanne a le visage dissimulé sous son grand chapeau noir. Elle est penchée par-dessus bord, comme si elle étudiait la coque de la barque. Quand elle se relève, elle demande :

« Le nom de ton bateau… C'est par rapport au roman ? »

Émile voit le visage de Sébastian se fendre d'un large sourire.

« Tu connais ?

— Bien entendu !

— C'est mon livre préféré ! »

Émile se penche à son tour pour essayer de décrypter le nom du bateau. *L'Alchimiste.* Ce nom ne lui dit rien. Il n'a jamais entendu parler du roman. Il a encore cette impression d'être pataud et lourd. Un peu bête. Il ne sait pas si c'est l'angoisse qui lui fait tout voir en noir. Sans doute.

Sébastian a décidé de leur faire faire le tour des nombreuses îles. Il leur a demandé de prévoir des pique-niques et une toile de tente.

« Une toile de tente ? a demandé Émile, surpris.

— Oui. S'il ne fait pas trop froid, on pourrait avoir envie de camper sur l'une des îles… »

L'idée l'a enthousiasmé et il a senti le nœud d'angoisse se desserrer dans son sternum.

Le silence est retombé sur le bateau et Émile interroge :

« On est où ? Cet étang est plus grand que l'étang du Doul, non ? »

Sébastian acquiesce.

« On est sur l'étang de Bages-Sigean. »

Il passe une main dans ses cheveux châtains, ce qui a pour effet de les ébouriffer encore davantage.

« Bages aussi est un village authentique. Dans le même genre que Peyriac. Il faudra le visiter avant de quitter la région. »

Joanne ressurgit de derrière son chapeau.

« C'est aussi un village de pêcheurs ? »

Sébastian acquiesce.

« Et toi, tu viens d’où ? interroge-t-il.

— Saint-Suliac. Près de Saint-Malo. C’est aussi un village de pêcheurs.

— Hé ! s’exclame Sébastian avec enthousiasme. Je ne savais pas que tu étais une fille de la mer ! »

Émile les regarde parler plus qu’il ne les écoute. Il n’a pas envie de participer. De toute façon, il a bien l’impression qu’ils ont déjà oublié sa présence. Et l’angoisse qui l’étreint depuis quelques jours n’est pas responsable de sa morosité soudaine. Mais le regard admiratif de Sébastian, posé sur Joanne, oui.

« Ça ne va pas ? »

Joanne le rattrape alors qu’ils viennent de débarquer sur l’île de Planasse, une île toute en longueur. Il est parti devant, tandis que Sébastian accrochait le bateau sur le rivage et passait une laisse au cou de Lucky.

« Si. »

Il tente de changer de sujet.

« Pok est avec toi ?

— Non. Sébastian m’a demandé de le laisser dans la barque. Il y a des tonnes d’oiseaux apparemment… Des espèces protégées… Il ne faudrait pas que Pok les attaque.

— Et Lucky ?

— Il va le tenir en laisse. »

Sébastian et Lucky sont déjà en train de les rejoindre. Émile ne sait pas lequel des deux court avec le plus de fougue.

La beauté du lieu, cependant, fait oublier sa morosité à Émile. Peu après avoir débarqué, alors qu’ils suivent Sébastian et Lucky, ils commencent à apercevoir des nids d’oiseaux un peu partout. Le sol en est jonché.

« Faites attention ! signale Sébastian.

— Qu’est-ce que c’est ? interroge Joanne.

— Des nids de goélands.

— Oh ! »

Elle s’agenouille auprès d’un des nids.

« On peut trouver des petits ?

— Non, ils font leurs petits au printemps… Mais regardez… Ils signalent notre présence à leurs congénères. »

Il désigne le ciel où une dizaine de goélands tournoient à grand renfort de cris.

« Ils ne sont pas vraiment contents de nous voir en général… »

Lucky jappe à tout va, ce qui semble encore davantage exaspérer les goélands dans le ciel.

Plus loin ils découvrent un petit lac et une maisonnette en ruine. Là encore les oiseaux y ont déposé des nids et fait leur abri. Plus loin encore, Sébastian leur désigne un puits comblé, qui sert de perchoir aux ibis, des oiseaux échassiers au long cou et au bec recourbé. Sébastian semble connaître parfaitement la faune et la flore locales. Il leur apprend qu’on reconnaît les bébés goélands toute l’année à leur couleur gris-brun, et que l’espèce est protégée. Il leur explique que des aigrettes aussi habitent l’île mais qu’elles préfèrent regrouper leurs nids dans les tamaris.

Ils s’arrêtent sur une plage de sable fin pour pique-niquer. L’air marin leur fouette le visage et Émile s’allonge quelques instants et ferme les yeux. Il a l’impression que l’angoisse s’envole tout doucement.

Quelques heures plus tard, alors qu’ils ont repris le large à bord de *L’Alchimiste*, ils découvrent l’île du Soulier. Il s’agit d’une arête rocheuse qui émerge de l’eau. Sébastian leur apprend qu’elle est uniquement fréquentée par les oiseaux et que l’accostage y est impossible en raison des roches immergées. Ils en font le tour puis mettent le cap vers l’îlot de la Nadière.

« Si on veut passer la nuit quelque part, c’est là, annonce Sébastian alors que l’île grandit à vue d’œil.

— Ah oui ?

— C’est un village fantôme. Il y a beaucoup de ruines qui nous protégeront du vent. On pourra s’y abriter pour planter les tentes. »

Lorsque le bateau approche du petit îlot et qu’ils découvrent les ruines, baignées dans le coucher du soleil, ils n’échangent qu’un regard, un seul,

pour comprendre qu'ils passeront la nuit ici, coûte que coûte.

« C'est dingue », murmure Joanne pour elle-même, le regard fixé sur l'horizon.

Elle est retournée sur la plage et s'est assise sur le bateau vert bouteille, la main en visière, pour contempler le coucher de soleil sur l'étang.

Ils ont fait le tour de l'îlot et du village constitué de ruines, sans dire un mot. Même Sébastian est resté silencieux. Des maisons, blotties les unes contre les autres, ou séparées par d'étroits passages, il ne reste que des ruines. Certaines ont conservé quelques tuiles sur le toit et d'autres, de façon étonnante, disposent encore de quelques éléments de mobilier : éviers et cheminées. Sébastian a expliqué que des familles de pêcheurs vivaient ici jusque dans les années 1930. Une passerelle leur permettait d'accéder à l'îlot depuis Port-la-Nouvelle. Il a ajouté qu'une association locale engageait la restauration d'une partie des maisons.

« Peut-être que d'ici quelques années, l'îlot sera de nouveau habité. »

Ils ont choisi de planter leurs deux toiles de tente au milieu des hautes ruines qui les protégeront du vent et du froid. Ils ont établi leur campement puis Sébastian a déclaré qu'il allait s'occuper de faire un feu. Joanne est partie s'isoler sur la plage, perchée sur *L'Alchimiste*, pour savourer le coucher de soleil. Et Émile est allé s'asseoir plus loin, dans le sable fin. Il regrette de ne pas avoir son carnet noir avec lui. Il aurait voulu écrire. Décrire la beauté du paysage. La magie du moment. Les cheveux de Joanne illuminés de reflets dorés, sous le coucher de soleil. L'ombre minuscule de Pok, à côté d'elle, fouillant dans le sable à la recherche d'on ne sait quelle proie. Le petit bateau de pêche et ses pagaies, reposant tranquillement dans le sable.

L'angoisse et la morosité se sont évaporées pour quelque temps. Il est heureux d'être là ce soir. Il est content qu'ils aient rencontré Sébastian, même s'il parle beaucoup trop, même s'il sait tout sur tout et que ça le rend dingue, même s'il regarde Joanne d'un drôle d'air et qu'il lit *L'Alchimiste*. Il essaie de s'en persuader en tout cas.

Il relève la tête quand il entend Joanne arriver vers lui, suivie de près par

Pok.

« J’ai rarement vu un coucher de soleil comme celui-ci », dit-elle en se laissant tomber dans le sable, à côté de lui.

Il acquiesce. Il songe qu’il a vu plus de couchers de soleil en trois mois d’escapade qu’en vingt-six ans. Il sent qu’elle a le regard fixé sur lui mais il refuse de la regarder dans les yeux. Il préfère continuer de fixer l’étang et les dernières lueurs rougeoyantes du soleil.

« Émile, est-ce que ça va ? »

Il pressentait cette question. C’est pour ça qu’il préfère éviter son regard.

« Oui. »

Il ne la regarde toujours pas. Il joue quelques instants avec le sable, qu’il laisse filer entre ses doigts. Pok vient renifler ses mains et repart, peu intéressé.

« Tu m’as l’air un peu ailleurs depuis quelques jours. »

Il sent la boule d’angoisse revenir. Pourquoi veut-elle parler de ça maintenant ? Pourquoi ne pouvait-elle pas attendre demain ou un autre jour, ou même ne jamais demander ? Il était bien. Il avait réussi à calmer l’angoisse, pour un temps, et voilà qu’elle arrive avec ses questions stupides.

« Ça va », répond-il, la mâchoire serrée.

La boule comprime ses poumons, sa cage thoracique, bloque sa gorge. Quelques secondes passent puis Joanne revient à la charge, à son grand désespoir :

« Je te trouve silencieux et effacé. »

Il déglutit. Bon sang, elle ne va quand même pas le pousser à bout. Il serait bien capable de pleurer. Pourquoi se sent-il tellement et stupidement émotif ce soir ?

« Eh bien on a dû inverser nos caractères, voilà tout. Avant, je devais parler pour deux et tu n’ouvrais pas la bouche. Maintenant, c’est l’inverse. »

Il n’a pas voulu prendre ce ton sec et cassant. Il s’en veut mais il est bien obligé de se défendre comme il peut. Il ne va pas se mettre à chialer devant un coucher de soleil parce qu’une fille l’emmerde avec ses questions.

« Tu trouves que… »

La voix de Joanne est douce et hésitante.

« … que je parle trop ? »

Il ne peut s'empêcher de la regarder cette fois. Il est pris d'un élan de tendresse qui le surprend.

« Non. Non Joanne, je suis content que tu ailles mieux, que tu… »

Il cherche ses mots en creusant des sillons dans le sable du bout de ses doigts.

« Que tu recommences à sourire… comme tu l'as dit. »

Elle a toujours la mine inquiète. Il a presque envie de lui prendre la main pour la rassurer mais il ne le fait pas. Elle ne porte pas l'alliance.

« Mais toi, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu étais plus heureux que ça, quand on a pris la route.

— Tu trouves ?

— Oui. »

Il ne comprend pas pourquoi elle a l'air si triste tout à coup, jusqu'à ce qu'il l'entende murmurer :

« Si tu veux continuer la route seul, je comprendrais, tu sais…

— Arrête Joanne ! Ne dis pas de bêtises !

— Tu en as peut-être assez de…

— Ça n'a rien à voir !

— Je le vois bien.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Que tu t'es éteint à mes côtés. »

Il ne trouve rien à répondre, horrifié par ses paroles. Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé. Bien au contraire. Il tente de balbutier :

« C'est l'inverse, Joanne ! Tu m'as ouvert les yeux. Tu m'as montré la beauté des choses, tu…

— Ce mariage était peut-être une erreur… Avant tu étais heureux. »

Il secoue la tête avec ferveur. Il a l'impression que rien de ce qu'il dira ne pourra pleinement convaincre Joanne.

« Non. C'est la maladie. C'est ma mémoire. C'est… »

Il pousse un profond soupir.

« Je commence à tout oublier. Les choses du quotidien mais pas seulement. Même les étapes de notre voyage commencent à s'effacer de ma mémoire. »

Il entend sa voix qui se brise. Il sent les larmes qui emplissent ses yeux. Il sait que Joanne peut les voir alors il tourne la tête vers l'étang, pour les masquer. Il s'est juré de ne pas pleurer mais tout à coup, c'est trop.

« Je ne suis pas prêt à ça… Je veux dire… je croyais que je l'étais et puis… et puis maintenant je réalise que ça n'est pas le cas. »

Joanne lui laisse le temps de respirer, de se reprendre. Lorsqu'elle parle, sa voix est si basse qu'il l'entend à peine.

« Je suis désolée. »

Le silence se prolonge dans l'obscurité qui gagne la plage. Le soleil s'est tout à fait couché maintenant. Pok s'est pelotonné contre la coque du bateau.

« Je… Je te raconterai, murmure Joanne avec douceur. Si tu oublies notre voyage… Je te raconterai. »

Il sent une larme qui coule sur sa joue mais il ne l'essuie pas, sinon Joanne saurait qu'il pleure. Il secoue la tête en se retenant de renifler.

« On a nos carnets tous les deux… Tu pourras les lire et… »

Elle se tait car elle comprend que ça n'est pas ce qu'il veut entendre. Le silence retombe. Au loin ils entendent Sébastian qui prépare le repas. Le bruit d'une casserole qu'on pose sur le sol.

« Tu ne dis rien ? » demande Joanne dans un chuchotement.

Il sent les larmes qui arrivent, en cascade, et il ne veut pas qu'elle reste là, qu'elle voit ce spectacle désolant. Il répond avec une certaine dureté.

« Tu ne devrais pas être si gentille avec moi et… t'obstiner à me remémorer toutes ces choses… Parce que de toute façon, c'est toi que j'oublierai en premier. »

Il est frappé lui-même par la dureté de ses mots. Il aimerait la regarder dans les yeux, la prendre dans ses bras, dire n'importe quoi pour rattraper cette phrase mais il ne faut pas. Elle ne doit pas voir qu'il pleure. Et puis il a raison au fond. À quoi bon ? Les médecins l'ont dit. La mémoire ancienne restera intacte mais la plus récente s'effacera rapidement. Elle sera la première personne à disparaître de ses souvenirs.

Il l’entend se relever, murmurer :

« Je vais… Je vais voir si Sébastian a besoin d’aide, d’accord ? »

Il ne répond pas. Il la voit s’éloigner, du coin de l’œil, puis sa vue se brouille totalement, alors les larmes envahissent son visage et laissent un goût salé sur le bout de ses lèvres.

Il s’est passé une demi-heure, peut-être davantage, lorsque Sébastian vient trouver Émile.

« Le repas est prêt. Viens donc près du feu. Il fait un froid de canard ici. »

Il a séché ses larmes. Il se sent un peu plus léger. Ça libère un peu, de pleurer. Sébastian n’a pas l’air de remarquer quoi que ce soit sur son visage.

« Je dois aller chercher Pok, dit Émile.

— Où il est ?

— Il est monté dans ton bateau, je crois. »

Et en effet il récupère le chaton dans le bateau, couché en boule sous le petit banc qui sert à pagayer.

« C’est le chaton de Joanne ? demande Sébastian avec son éternel air curieux.

— C’est le nôtre.

— Est-ce que vous êtes… »

Visiblement Sébastian est embarrassé. Il se tord les mains et hésite. La fin de la question finit cependant par tomber :

« … un couple ? »

Émile a un sourire amusé. Tout à l’heure il a été agacé par Sébastian, et l’intérêt qu’il semblait porter à Joanne. Maintenant il a la confirmation que Sébastian aime beaucoup Joanne. Mais après la conversation qu’il vient d’avoir avec elle sur la plage, les choses lui semblent différentes. Les larmes l’ont soulagé. Il faut qu’elle continue de sourire, coûte que coûte.

Aussi il répond à Sébastian, toute animosité disparue :

« Non. C’est une chouette fille… Mais on n’est pas un couple.

— Ah. »

Sébastian détourne la tête en rougissant. Émile lui sourit à nouveau. C’est

vrai qu’il est touchant. Sébastian, avec son innocence de grand enfant.

Finalement c’est une douce soirée. Les larmes l’ont comme nettoyé. Émile se sent nouveau et frais. Sébastian a allumé un gros feu de camp. Joanne et lui ont enveloppé des pommes de terre et du reblochon dans du papier d’aluminium qu’ils ont jetés dans les flammes. Puis ils les ont récupérés du bout de la fourchette et maintenant tout le monde se partage le butin. Émile s’est assis à côté de Lucky, un peu à l’écart des deux autres. Le chien est venu poser sa tête sur son genou, réclamant un morceau de fromage. Pok s’est blotti contre Joanne, le plus loin possible du labrador qu’il continue de fixer avec méfiance. Le feu crépite et projette leurs ombres sur le sol.

Sébastian et Joanne discutent et Émile les écoute, les yeux mi-clos, en se laissant bercer par le crépitement des flammes. Sébastian raconte ses voyages en bateau à travers les îles, comment il a découvert chacune d’elles, au fil des années. Il lui raconte les oiseaux, les œufs qui éclosent au printemps, les fleurs qui colorent les roches… Il parle et elle en redemande, les yeux brillants. Il a compris comment parler à Joanne. Ils sont pareils tous les deux.

La nuit a été fraîche. Émile a grelotté jusqu’à l’aube, malgré le duvet en plume dans lequel il était enroulé. Le feu de camp s’est éteint et malgré la protection des ruines, le vent s’est infiltré sous la toile de tente. Joanne a eu l’air de bien dormir. Elle s’est couchée en boule, lui tournant le dos et elle n’a pas bougé d’un millimètre.

Ce matin, quand il émerge, il la trouve en train de marcher sur la plage.

« Sébastian est parti promener Lucky », annonce-t-elle.

Depuis leur discussion de la veille sur la plage, il y a comme une petite barrière entre eux. Ils se parlent avec trop de politesse pour que ça soit parfaitement naturel.

« Tu as vu le lever de soleil ? demande-t-il en se mettant à marcher à ses côtés.

— Non. Je l’ai raté. »

Il met ses mains dans ses poches pour se donner une contenance. Leurs

pieds projettent du sable un peu partout. Le ciel est bas ce matin. D'un gris-blanc laiteux. Les oiseaux ont recommencé leur course dans le ciel.

« Ça donne quoi, tes peintures ? demande-t-il avec un air faussement dégagé.

— Mes peintures ?

— Tu es partie avec tes toiles l'autre matin… J'ai oublié de te demander… Tu as réussi à peindre quelque chose ? »

Elle semble comprendre qu'il fait un effort pour briser la glace et elle répond de bon cœur :

« Oh, ce n'est pas terrible… j'ai essayé de peindre un groupe de flamants roses.

— Et ?

— Et ils ressemblent à quelque chose comme des girafes croisées avec des cigognes. »

Il ne peut s'empêcher d'éclater de rire et elle sourit à son tour.

« Tu me montreras ? demande-t-il.

— Non, je ne crois pas.

— Je suis sûr que ça n'est pas si terrible…

— Si. D'ailleurs je vais me mettre aux natures mortes… Ce sera mieux pour débuter.

— Tu crois ? »

9 octobre, 7h40
Place de la Fontaine, sur un banc en pierre.
En direct du lever du soleil sur Peyriac-de-Mer

Je suis réveillé depuis 6 heures ce matin. Impossible de dormir. J'ai la tête qui bourdonne de pensées et pourtant je n'arrive à en capter aucune. J'ai laissé Joanne et Pok, endormis sur la couchette, et j'ai pris mon carnet, mon stylo pour partir me promener un peu dans les ruelles de Peyriac. En quittant le camping-car, j'ai voulu prendre mon sac à dos dans le placard mural et je suis tombé sur le tableau peint par Joanne… Celui qui est censé représenter un groupe de girafes croisées avec des cigognes. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire en silence. Elle a raison. On dirait une nouvelle espèce d'oiseaux hybrides, mi-mammifères mi-volatiles. J'ai trouvé ça si

mignon que j'ai eu envie de lui voler, son tableau, et de le cacher dans ma valise, sous la banquette, pour le garder avec moi.

« Tu fais quoi ? »

Émile vient de sortir de la minuscule salle de bains en short de sport et tee-shirt, ses baskets à la main. Joanne le regarde sans comprendre.

« On a… Sébastian devait nous montrer les dunes… bégaie-t-elle.

— Oui je sais. Mais je voulais aller courir sur le ponton. »

Il se baisse pour attacher ses lacets.

« Vous n'avez qu'à y aller sans moi. »

Joanne ne répond pas tout de suite. Elle semble hésiter.

« Tu nous rejoins après alors ? »

Il prend tout son temps avant de se redresser mais quand il le fait, il remarque qu'elle paraît déçue.

« D'accord, dit-il. Je vous rejoindrai.

— On sera à la plage du Doul. À dix minutes d'ici.

— D'accord. »

Il a besoin de courir pour se vider la tête. Il n'a pas menti. Et puis qu'il soit là ou non, Sébastian et Joanne se livreront à une de leurs conversations sur les fleurs de tamaris ou quelque chose dans ce genre… Il préfère les laisser tous les deux et en profiter pour faire de l'exercice. Il se met à apprécier la solitude et cela lui semble surprenant mais il a appris au cours de ses quatre premiers mois de voyage qu'on peut se redécouvrir sans cesse. Joanne en est l'exemple vivant. La transformation a commencé dans les Pyrénées, il ne sait plus vraiment à quel moment. Et puis il y a eu Pok, Myrtille, le mariage… Tout s'est accéléré. Maintenant elle a un visage animé. Elle parle, elle pose des questions, elle s'intéresse à des tas de choses. Et voilà qu'elle se met même à peindre ! L'autre jour elle a commencé une nouvelle toile qu'elle lui a montrée. Elle a peint *L'Alchimiste* et un garçon et un chien, à bord du bateau, le regard fixé sur l'horizon. Ça lui a fait un petit pincement au cœur mais il a souri et lui a assuré que c'était vraiment du beau travail. C'est vrai, les couleurs étaient belles, une vraie douceur s'en dégageait. Pourtant, il

préfère le tableau aux flamants roses mutants à celui de Sébastian sur son bateau. Mais ça, il ne lui a pas dit.

Il se met à courir à petites foulées sur le ponton qui fait le tour de l'étang. C'est encore une belle journée d'automne. Sébastian a parlé d'été indien. Il dit que ça fait des années qu'ils n'ont pas eu un mois d'octobre comme celui-ci. Dans le camping-car, ils n'ont pas encore eu besoin d'allumer leur petit chauffage d'appoint…

Émile salue d'un signe de tête un pêcheur assis sur le ponton, et ralentit l'allure pour que ses pas ne fassent pas fuir les poissons. Il se rappelle leur première balade sur le ponton et leur rencontre avec Sébastian, un matin comme celui-ci. Il ne se souvient plus combien de temps s'est écoulé depuis leur arrivée à Peyriac-de-Mer. Sans doute plus d'une dizaine de jours. Sébastian a un jour de repos par semaine. La dernière fois, il y a donc déjà une semaine, il en avait profité pour les emmener en bateau découvrir les îles. Aujourd'hui, ce sont les dunes. Le temps a filé à une vitesse incroyable. Parfois Émile se dit qu'il aimerait appeler Myrtille. Cela lui semble faire une éternité qu'ils l'ont quittée. Il aimait bien la présence de Myrtille, son regard bleu posé sur eux. Avec Myrtille, Joanne et lui formaient un semblant de famille. Avec Sébastian, ils sont juste deux amis, rien de plus.

Il pourrait appeler Myrtille un de ces soirs, pas avec son téléphone – qu'il craint toujours autant d'allumer – mais avec celui de Joanne. Si elle accepte…

Il a accéléré l'allure et il sent son cœur prêt à exploser dans sa poitrine. Ça lui fait un bien fou de se dépenser comme ça. Il est trempé de sueur et à bout de souffle mais il se sent bien, extrêmement apaisé. Il décide même de poursuivre son footing jusqu'à la plage de Doul, pour rejoindre Joanne et Sébastian.

À quelques mètres de la plage, il s'arrête pour reprendre son souffle, les mains posées sur ses genoux. Il devrait se remettre au footing. Il devrait recommencer tous les matins. Il tente de se convaincre qu'il le fera, qu'il

tiendra parole. Il marche lentement pour reprendre son souffle. Les dunes se dessinent au loin. Il voit la silhouette de Lucky qui dévale les montagnes de sable en aboyant à tout va. Il poursuit une mouette, une fois de plus. Quelques personnes marchent au bord de l'eau, emmitouflées dans des coupe-vent. Il contourne la dune la plus proche et finit par les apercevoir tous les deux. Joanne est assise en tailleur au pied de la dune, quelque chose posé à plat sur ses genoux. Elle lève la tête fréquemment et la baisse de nouveau vers ses genoux. Le vieux peigne de Myrtille brille dans ses cheveux. Sébastian est accroupi à côté d'elle et lui montre quelque chose du doigt, de temps à autre. Émile comprend qu'elle est en train de peindre les dunes.

« Salut Émile ! » lance Sébastian en le voyant arriver.

Lucky se rue dans ses jambes, heureux de le voir. Joanne lève la tête et lui sourit.

« Regarde ! Joanne immortalise les dunes ! »

Il arrive enfin à leur hauteur et jette un coup d'œil à la toile, posée sur les genoux de Joanne. Elle a encore progressé. Les étendues de sable semblent se mouvoir sur le papier. Comme si les grains roulaient sous l'effet du vent. Elle a représenté le ciel un peu moins bleu qu'il ne l'est, en réalité, plus proche d'un bleu-gris nacré. Il n'y a pas de traces de Sébastian ou de Lucky sur cette peinture, mais d'un goéland qui plane au ras du sable.

« Alors ? demande Joanne en le consultant du regard, un peu inquiète. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Mais il n'a pas le temps de répondre. Sébastian le fait à sa place, avec enthousiasme :

« C'est vraiment réussi, Joanne ! Je suis sûr que tu pourrais l'exposer dans le restaurant de papa !

— Oh… »

Joanne semble hésiter.

« Tu crois ?

— Je peux lui demander. Mais je suis certain qu'il adorera ton regard sur Peyriac-de-Mer. Moi, je l'adore. Il est juste et en même temps, tu ajoutes à tes tableaux quelque chose de mystique, en toutes petites touches… »

Joanne paraît flattée. Émile voit bien qu'elle est rougissante lorsqu'elle lève le regard vers lui. Il s'empresse de confirmer d'un hochement de tête.

« C'est vrai. »

Sébastian couve Joanne du regard et Émile en est presque gêné. Il détourne la tête.

« Je vais faire un tour sur la plage… Jeter un coup d'œil par là-bas. »

Il lui semble que Joanne veut ajouter quelque chose mais il s'éloigne vite, faisant mine de vouloir rejoindre Lucky.

Ce soir-là, pendant leur repas à l'intérieur du camping-car, alors que le silence s'éternise, Émile prend un air détaché pour lancer :

« Je crois que tu as tapé dans l'œil de Sébastian. »

Joanne termine d'avaler son verre d'eau avant de le fixer étrangement.

« Pourquoi tu dis ça ?

— J'ai vu comme il te regarde, c'est tout. »

Il cherche à la mettre mal à l'aise, il ne sait pas pourquoi. Il aimerait la voir rougir et bafouiller mais elle reste imperturbable.

« Il n'est qu'un enfant…

— Il a vingt-cinq ans.

— L'âge ne se compte pas en années.

— Non ? »

Il essaie de n'avoir pas l'air trop affecté par ses réponses, ni trop heureux. Il essaie d'avoir l'air détaché.

« Bien sûr que non. »

Elle recommence à picorer dans son assiette puis ajoute sur le ton de la conversation :

« Sébastian a encore beaucoup à apprendre. »

Il ne sait pas vraiment ce qu'elle veut dire par là. Lui, il trouve que Sébastian connaît énormément de choses, sur un tas de sujets. Beaucoup plus que lui. Mais il s'en fiche car il sent comme une petite flamme crépiter dans sa poitrine.

19

« Émile ! ÉMILE ! »

Joanne hurle à plein poumons dans les ruelles de Peyriac-de-Mer.

Ce matin, elle est partie rejoindre Sébastian qui pêchait près du port. Émile dormait toujours. Elle n'a pas voulu le réveiller. Elle lui a simplement laissé un petit mot sur la table, à côté de la tasse qu'elle lui avait préparée.

Sébastian m'a invitée à aller pêcher avec lui. Je serai de retour à midi, au plus tard. On sera à une centaine de mètres du port, en direction du magasin de canoës. Tu peux nous rejoindre quand tu te lèveras.

Elle a rejoint Sébastian. Elle a surveillé plusieurs fois qu'Émile n'arrivait pas en scrutant les ruelles mais elle ne l'a pas vu.

« Tu n'es pas concentré », a noté Sébastian.

Alors elle s'est appliquée. Elle a un peu oublié Émile. Puis le clocher de l'église a sonné midi et elle s'est dépêchée de rentrer au camping-car, car elle lui avait promis de rentrer pour midi. Elle a senti que quelque chose n'allait pas quand elle a vu la table et la tasse, toujours au même endroit, comme si Émile n'avait pas pris de petit déjeuner. Puis la porte du camping-car, restée grande ouverte… Elle a appelé « Émile ? Émile ? », puis également « Pok ? ». L'intérieur du camping-car était vide. Les placards avaient été ouverts, comme si quelqu'un avait fouillé à l'intérieur mais rien n'avait été volé. La preuve : les téléphones portables trônaient tous les deux sur le plan de travail, allumés. Un des albums photos d'Émile était ouvert, par terre. Son propre portefeuille avait été ouvert et les papiers d'identité s'étalaient sur le sol. Elle a encore appelé « Émile ? ÉMILE ? ».

Jamais il ne se serait éloigné en laissant le camping-car grand ouvert.

Jamais il n'aurait pu permettre que Pok se sauve ou se fasse écraser par une voiture. *Qu'est-ce qu'il s'est passé ?*

Elle a pensé à une attaque, à un cambriolage mais rien ne semblait avoir été dérobé. Elle a décidé d'aller jusqu'au ponton. Émile n'y était pas. En revanche, elle a retrouvé Pok, allongé de tout son long au soleil.

« Allez viens mon gros. On rentre. »

Elle l'a ramené au camping-car, en essayant de ne pas céder à la panique. Elle parlait au chaton pour se rassurer :

« Tu ne sais pas où il est parti, toi ? »

Elle a vérifié s'il avait pris des affaires avec lui, avant de partir. Mais il ne manquait rien. Elle a commencé à céder à la panique. Elle a refermé le camping-car et elle est remontée dans le village, le cœur battant à tout rompre. Elle s'est mise à dévisager tous les gens sur son chemin, pour voir si aucun d'entre eux n'était Émile, errant dans les ruelles, en proie à un nouveau *black-out*. Elle a commencé à l'appeler. Doucement. Puis plus fort.

« Émile ! »

La peur lui comprimait les poumons. Elle revoyait leurs deux téléphones portables, posés sur le plan de travail, allumés. Qu'avait-il fait ? Avait-il eu un nouveau *black-out* ? Avait-il pu appeler quelqu'un ?

« Émiiiile ! »

Avait-il appelé ses parents ? Leur avait-il révélé où il se trouvait ? Elle l'a déjà vu faire un *black-out*. Elle a déjà lu la confusion dans ses yeux. Elle l'a déjà entendu suffoquer. Elle a vu dans son regard qu'il ne la reconnaissait pas. Et si ça s'était reproduit ? Quelqu'un avait-il eu le temps de venir le chercher ? Sa famille ? Un hôpital ? La police ?

Elle s'est à peine aperçue que des larmes avaient coulé sur ses joues. Elle ne s'entend pas non plus crier son prénom. Si cela s'est produit, s'il a appelé quelqu'un, alors elle aura failli à sa promesse. Elle a juré de veiller sur lui, de le garder loin de ses proches, de l'hôpital… Si cela s'est produit…

Elle ne comprend pas quand elle voit Sébastian surgir devant elle.

« Joanne… Joanne, ça va ? »

Elle réalise à peine que ses pas l'ont menée devant *Jour de Pêche*, qu'elle

est venue chercher son aide.

« Joanne, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu pleures ? »

Elle s'efforce de se calmer, de prendre une voix mesurée.

« Émile a disparu.

— Quoi ?

— Émile n'est plus au camping-car. Toutes les affaires ont été fouillées. Je ne sais pas où il est parti. »

Il la force à s'asseoir sur une chaise, en terrasse.

« Attends… Tu… Quelqu'un a cambriolé le camping-car ? »

Elle secoue la tête. Elle a bien la sensation que ses explications sont confuses mais la panique l'empêche de se montrer plus claire.

« Il est parti. Je… Il a dû se perdre. »

Sébastian secoue la tête et s'efforce de ne pas sourire.

« Joanne, calme-toi. C'est un grand garçon. Il est simplement parti faire une course. Il connaît la ville. Il ne se perdrait pas.

— Ce n'est pas ça.

— Qu'est-ce qui…

— Il perd la mémoire.

— Quoi ?

— Il faut qu'on le retrouve. Il s'est perdu. »

Elle en est certaine maintenant. S'il s'est réveillé, la mémoire effacée, il a dû vouloir essayer de comprendre ce qu'il faisait là. C'est pour ça qu'il a fouillé les placards. Il a trouvé son album photos. Il a trouvé le portefeuille de Joanne et ses papiers d'identité qui indiquaient Joanne Marie Tronier. Il s'est sans doute demandé qui elle était, ce qu'il faisait là. Peut-être a-t-il trouvé le livret de naissance et leur acte de mariage, qu'elle conserve dans son portefeuille. Ensuite il a dû vouloir allumer les téléphones, pour essayer de comprendre. Il a peut-être appelé quelqu'un… Son sang se glace. S'il a appelé quelqu'un, c'est forcément ses parents. Alors il leur a peut-être révélé où il se trouvait. À moins que ça aussi, il l'ait oublié. Il a dû sortir, il a dû errer sur la nationale, dans les ruelles, en proie à une panique totale, sans comprendre ce qu'il faisait là.

Sébastian a posé ses deux mains sur ses genoux pour essayer de la calmer.

« Tu veux qu'on appelle les hôpitaux ? Le commissariat ? »

Elle hoche la tête frénétiquement.

« Oui. Oui, c'est ce qu'il faut faire. »

Elle voit un homme rejoindre Sébastian. Probablement son père. Il a les cheveux grisonnants et un air sévère. Ils échangent des mots. Elle entend Sébastian lui demander son téléphone. L'homme repart.

« On va appeler. Essaie de te calmer, Joanne. »

Elle a l'impression de partir en arrière, comme si sa tête basculait. C'est à cause des mots. *Essaie de te calmer, Joanne.* Et de la panique en elle. Elle a entendu ces mêmes mots par le passé, alors qu'elle était dans ce même état de panique. *Ils l'ont sorti de l'eau. Essaie de te calmer, Joanne*. La voix de Léon. La voix la plus haïe de tout son univers.

Elle revient à elle quand Sébastian pose une main fraîche sur sa joue.

« Joanne ? »

Elle cligne plusieurs fois des yeux. Sébastian la regarde avec inquiétude.

« Tu as fait un malaise ? »

Elle secoue la tête et tente de se relever. Elle ne sait pas combien de temps s'est écoulé. Elle a sans doute fait un malaise, c'est vrai.

« Tu as appelé ?

— Je viens de te le dire. »

Elle cligne de nouveaux des yeux.

« Quoi ?

— Il est au commissariat. »

Elle a l'impression qu'on lui déverse un seau d'eau sur la tête. Elle ne sait plus si elle est soulagée de le savoir en vie, au commissariat, ou si elle est paniquée à l'idée des conséquences à venir. Vont-ils vouloir le garder ? Le confier à un hôpital ?

« Je t'y amène », déclare Sébastian.

Elle ne cherche pas à résister.

Elle court dans le hall du commissariat, suivie de près par Sébastian qui lui

chuchote de ralentir. Émile est assis sur une chaise du hall, à côté d'un policier. Au premier regard elle s'aperçoit tout de suite qu'elle a eu raison. Il a fait un nouveau *black-out*. Ses yeux expriment une détresse totale. Il a l'air absent à lui-même et en même temps, en proie à une terreur sans nom.

« Je viens le chercher. Je suis sa responsable légale », lance Joanne au policier, sans même songer à le saluer.

Elle lui tend son portefeuille et l'ensemble de ses papiers d'identité, qu'elle a récupérés tout à l'heure sur le sol du camping-car. Émile lève la tête vers elle et ses yeux la glacent. *C'est toi que j'oublierai en premier*. Elle comprend que ça s'est produit. Ses yeux sont vides. Elle n'y retrouve plus rien de ce qu'elle a appris à connaître pendant ces quelques mois de voyage à deux. Il ne la reconnaît pas. C'est même pire encore, car il a l'air paniqué en la voyant approcher et déclarer qu'elle est sa responsable légale.

« Attendez, ma petite dame, l'interrompt le policier en se levant. C'est vous qui m'avez appelé ?

— C'est moi, intervient Sébastian en se plaçant à côté de Joanne. Elle… Il s'est perdu et… »

Joanne l'interrompt brusquement :

« Il souffre d'un Alzheimer précoce. »

Le policier les regarde alternativement tous les trois.

« Ce monsieur avait l'air confus, en effet. Il semblait croire qu'il avait été kidnappé. »

Joanne ferme brièvement les yeux pour ne pas céder à la panique nouvelle qui l'envahit. Malgré tout ce qu'elle pensait, elle n'est pas préparée à ça. Qu'est-ce qu'elle est supposée faire si la mémoire ne lui revient pas ? L'emmener de force avec elle ?

« Je… ça lui arrive… Il souffre de *black-out*, parvient-elle à bégayer, la bouche sèche. Il… Il lui arrive de se perdre…

— Bon… »

Le policier saisit les papiers, que Joanne lui tend depuis quelques secondes, à bout de bras.

« Et vous êtes… ?

— Sa femme. Nous sommes mariés. »

Elle voit les yeux de Sébastian s'agrandir de stupeur, à ces quelques mots. Ceux d'Émile n'expriment rien d'autre qu'un profond effroi, tellement grand qu'il semble en avoir perdu l'usage de la parole.

Le policier lui désigne un petit box vitré, dans le hall.

« On va aller régler ça dans mon bureau. »

À travers les murs vitrés du box, Joanne voit Émile, immobile, comme en état de choc, muet, les mains crispées sur ses genoux. Sébastian s'est assis à côté de lui. Il semble presque aussi perdu, à la différence près que ses yeux expriment maintenant davantage l'incrédulité que l'effroi.

« Donc vous me disiez qu'il était suivi dans un centre d'essai clinique.

— Oui.

— Sur Roanne.

— Sur Roanne. »

Le policier récupère le double du certificat de mariage qui sort de la photocopieuse.

« Et qu'il a décidé de mettre fin à cet essai. »

Elle hoche de nouveau la tête en essayant de déglutir.

« Suit-il encore des traitements ?

— Non. »

Le policier griffonne quelques mots sur son carnet.

« Il va falloir faire attention à lui, à l'avenir.

— Oui, je… je serai plus prudente.

— Il faudrait éventuellement penser à le placer en centre… Pour éviter ce genre de désagréments. »

Elle a la gorge sèche mais elle tient bon.

« Je veillerai sur lui. »

Le policier fait tourner la carte d'identité de Joanne entre ses mains.

« Il n'a pas d'autre responsable légal ? Des parents ? »

Elle sent la peur lui comprimer la cage thoracique. Elle parvient tout juste à parler, d'une voix sourde :

« Plus depuis que nous sommes mariés. »

Le policier acquiesce et repose la carte d'identité de Joanne sur son bureau en produisant un bruit de succion avec sa bouche.

« Bien sûr. En toute logique. »

Elle ne peut s'empêcher de poser la question qui lui brûle les lèvres :

« Vous avez appelé quelqu'un ?

— Pardon ?

— Ses parents ?

— Non. On a reçu votre coup de téléphone alors qu'il venait d'arriver au commissariat. »

Elle tente de masquer le soulagement qui l'envahit tout à coup. Elle essuie ses mains moites sur son pantalon et déglutit de nouveau.

« Je vais… je vais pouvoir le ramener ?

— Bien sûr. »

Le policier se lève et rassemble les photocopies qu'il a faites. Il tend à Joanne sa pièce d'identité et son certificat de mariage puis il la raccompagne à la porte de son box.

« Faites attention à l'avenir…

— Oui. Je… Je suis désolée pour ce… ce désagrément.

— Je vous en prie, madame. »

Le premier visage qu'elle voit en se retournant vers le hall est celui de Sébastian, qui s'est levé pour venir à sa rencontre. C'est un visage pâle et étrangement défait.

« Il a retrouvé ses esprits, je crois. »

Sébastian se décale légèrement et elle aperçoit Émile, les épaules voûtées, la tête entre ses mains. Il semble sangloter.

Elle a posé une main sur son épaule, tout doucement, pour ne pas l'effrayer, et il a levé sa tête vers elle. Il n'y avait pas de larmes sur ses joues. Juste un mélange de tristesse et d'amertume. Il a entrouvert la bouche et il a prononcé :

« Joanne ? »

Elle a acquiescé, luttant pour contrôler ses nerfs.

« Viens, on rentre à la maison. »

Il l'a suivie hors du hall, sous le regard des policiers. Sébastian attendait sur le parvis baigné de soleil, à l'extérieur.

« Je ne sais pas ce qui s'est passé, a murmuré Émile.

— Ce n'est pas grave. »

Maintenant ils marchent tous les trois, dans les ruelles baignées de soleil de Peyriac-de-Mer. Ils déambulent en silence. Sébastian est devant, les mains dans les poches, ne sachant plus vraiment s'il doit rester avec eux ou leur fausser compagnie. Émile et Joanne sont quelques pas derrière. Joanne a l'air soulagée, même si son visage est encore extrêmement pâle. Émile ne cesse de lui jeter des regards inquiets.

« Tu as pleuré, dit-il.

— Non.

— Si. Je t'ai fait peur… Et tu as pleuré. »

Cela semble le miner. Joanne choisit de changer de sujet.

« Je n'arrête pas de me dire, depuis qu'on est sortis de ce commissariat… Si on ne l'avait pas fait… Si on ne s'était pas mariés… »

Ils n'ajoutent rien, tous les deux. Ils savent pertinemment ce qui se serait passé.

Sébastian s'arrête au coin de la ruelle. Il désigne le restaurant de son père au loin.

« Je vais… Je vais vous laisser… »

Il se balance d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, les regardant tour à tour.

« Donnez-moi des nouvelles… J'espère que ça ira, Émile… »

Émile acquiesce.

« Merci d'avoir aidé Joanne à me retrouver.

— Ce n'est rien. »

Sébastian se gratte la gorge et se balance encore plus rapidement d'un pied sur l'autre, comme s'il voulait ajouter quelque chose.

« Je… »

Il hésite un instant.

« Je ne savais pas que tu étais malade… »

Puis la suite tombe, à son tour :

« Je ne savais pas que vous étiez mariés. »

Il a l'air triste et déçu. Joanne répond d'un ton un peu distant :

« Ça n'avait aucune importance, que tu le saches ou non. »

Puis elle ajoute, avec un peu plus de douceur :

« Il va rentrer se reposer. À un de ces jours.

— Oui… À un de ces jours. »

« Tu lui as brisé le cœur. »

Émile se surprend à tenter de plaisanter. Il n'a pas vraiment envie de rire. Il essaie juste de rendre les choses moins lourdes et pénibles.

« Il s'en remettra », déclare-t-elle avec un étrange détachement.

Joanne a l'air sacrément secouée. Ils sont livides tous les deux quand ils s'asseoient à la table pliante, devant le camping-car.

« Je te fais un thé ? » propose Émile.

Elle secoue la tête.

« Tu devrais te reposer.

— Je n'ai pas sommeil. »

Il se lève et va remplir la bouilloire. Il se sent coupable de lui infliger tout ça. Dans le plan initial, tout était plus simple. Ils partaient tous les deux. Il perdait la mémoire et ne s'en émouvait pas. Il était prêt à ça. Il avait fait ses adieux à tout le monde en quittant Roanne. Elle se débrouillait pour le maintenir éloigné de sa famille. Elle était d'accord sur les termes.

Oui mais voilà, il s'est écoulé plus de quatre mois, depuis. Qu'ont-ils fait pour que tout change à ce point ? Tout paraissait si simple… Elle n'était pas censée pleurer à l'idée de l'avoir perdu… Et lui n'était pas censé dépérir à l'idée de l'oublier.

Peut-être que… Il prépare le thé avec des mains légèrement tremblantes. Une petite voix s'insinue dans sa tête. Peut-être qu'ils n'auraient pas dû se marier. Peut-être qu'ils n'auraient pas dû emménager dans ce studio ensemble, adopter un chat, dormir dans le même lit et partager une part de

gâteau en pleine conscience…

Peut-être qu'ils auraient dû se contenter d'être des inconnus l'un pour l'autre. Elle avait raison l'autre jour, sur l'îlot de la Nadières. Au début il était heureux et puis il s'est éteint ces derniers temps… mais pas pour les raisons qu'elle imagine.

Il avait pris la route, en n'ayant absolument plus rien à perdre, plus personne à qui se raccrocher. Il avait accepté l'idée de quitter ses parents, sa sœur, son meilleur ami. Sa vie s'était à demi éteinte quand Laura était partie. Et puis, la faible torche qui continuait de trembloter depuis son départ s'était définitivement évanouie à l'annonce de la maladie. Il était monté dans ce camping-car serein, puisque cette fois-ci, il n'avait plus rien. Il s'était résolu à l'idée de partir définitivement. Il n'avait plus qu'à profiter de quelques bribes de bonheur que lui offrirait encore la vie, avant de disparaître. Le deal était clair. Mais au lieu de partir tout seul, il avait fallu qu'il poste cette stupide annonce… Il avait ramassé cette fille totalement égarée sur cette aire d'autoroute et alors, au lieu de s'effacer à la vie petit à petit, il s'y était accroché avec encore plus de force. À cause d'elle. Parce qu'elle lui avait montré toute la beauté du monde, toute la pureté des sentiments, toute la bonté qui pouvait émaner des êtres. Il avait appris à la voir sourire, chaque jour davantage, à la regarder écrire dans son carnet, veiller sur Pok, observer le ciel et s'asseoir en tailleur sur un ponton.

Il ravale avec difficulté la boule qui lui obstrue la gorge. Il s'éteint, c'est vrai. Il se laisse engloutir par l'angoisse et la peur, de jour en jour. Et tout ça, c'est à cause d'elle. Totalement à cause d'elle. Parce qu'elle l'a réveillé à la vie d'une façon totalement inattendue. Et aujourd'hui il se sent plus vivant que jamais… Aujourd'hui, grâce à elle, il ne veut plus quitter le monde. Cette idée le terrifie. Et l'idée de la voir disparaître de ses souvenirs lui est devenue insupportable.

Il tente de ne pas suffoquer en saisissant la bouilloire et en versant de l'eau dans les tasses.

« Ça y est, prononce-t-il d'une voix étranglée. Ça arrive. »

Ils sirotent leur thé en silence, en reprenant un semblant de couleurs. Joanne a une voix sourde quand elle demande :

« Les téléphones… ils étaient allumés… Tu as appelé quelqu'un ? »

Il répond, le nez dans sa tasse.

« Je ne connaissais plus mon code PIN… Mon téléphone est resté verrouillé… »

Elle ferme les yeux, de soulagement, et elle demande encore :

« Et le mien ? Le mien n'a pas de code PIN… »

Elle semble craindre sa réponse.

« Non, je… je n'ai reconnu aucun nom dans le répertoire. Ça m'a… Ça m'a rendu dingue… Alors je suis sorti et j'ai tout laissé comme ça. »

Elle comprend à sa voix fuyante qu'il ne veut plus en parler. Ils se remettent à boire leur thé lentement, les yeux fixés dans le vide.

« On devrait quitter Peyriac, non ? » murmure Joanne au bout d'un instant.

Il hausse les épaules. Il a un peu perdu la notion du temps. Un autre des symptômes de la maladie qui le tue à petit feu.

« Ça fait longtemps qu'on est ici ? demande-t-il.

— Deux semaines. »

Il ne sait pas si celui lui paraît long ou non. Il veut bien partir, reprendre la route, mais Joanne avait l'air si bien ici, en compagnie de Sébastian et Lucky. Pourtant elle ajoute :

« Tu ne voudrais pas voir la mer ? »

Elle le sonde. Il ne cille toujours pas.

« On n'est plus très loin maintenant… »

Il a l'impression qu'elle en a envie, elle aussi, alors il acquiesce.

« Oui. On pourrait aller voir la mer. »

Il ne sait pas s'il fait particulièrement froid, cette nuit-là, dans le camping-car, ou si c'est l'angoisse qui le fait grelotter comme ça. Il tremble de tous ses membres. Il a la mâchoire raide, ses dents claquent. Il a du mal à respirer comme si un étau l'enserrait, comme s'il allait mourir cette nuit, asphyxié par sa propre angoisse.

« Émile ? »

Il a prié pour ne pas réveiller Joanne mais c'est trop tard.

« Émile ? » répète-t-elle dans un murmure.

Au bout du lit, il voit Pok, roulé en boule, profondément endormi. C'est bien le seul d'entre eux.

« Quoi ? dit-il, feignant de ne pas savoir pourquoi elle chuchote en pleine nuit.

— Ça va ? »

Elle ajoute d'une voix précipitée :

« Tu fais un nouveau *black-out* ? »

Il se tourne vers elle pour lui faire face. Dans l'obscurité il parvient quand même à deviner les traits de son visage et ses cheveux, sur l'oreiller.

« Non. Ça va. Je me sens juste un peu oppressé. »

Il voit deux petits plis se former sur son front.

« Ce n'est rien. Rendors-toi, Joanne. »

Une heure a passé peut-être. Pok a changé de position deux ou trois fois mais Joanne est restée immobile. Émile sait qu'elle ne dort pas. Il en a l'intime conviction.

« Joanne… »

Le chuchotement n'aurait pas pu la réveiller. Pourtant ses deux yeux sont grands ouverts et le fixent.

« Oui ? »

Il a longuement hésité mais il se dit qu'après ce qu'ils viennent de vivre ensemble ce matin, cela lui semble naturel.

« Tu crois que… »

Il déglutit.

« Tu crois que tu pourrais… venir là… »

Il termine dans un souffle :

« … contre moi ? »

Il voit la silhouette fine de Joanne soulever la couverture et se rapprocher en silence. Elle pose sa tête sur son épaule et une de ses minuscules mains sur

son bras. Il n’ose pas la serrer trop fort, de peur de la briser.

« Merci », murmure-t-il dans ses cheveux.

17 octobre, 18h50
Sur le ponton. Dernier coucher de soleil sur l’étang du Doul.

Nous partons demain pour Bages, le village que nous avait recommandé Sébastian pendant la virée en bateau. Après Bages, nous irons à Gruissan, pour voir la mer.

L’automne est bel et bien installé. En plus des arbres, qui se sont colorés de lueurs orangées, le froid est arrivé. Le chauffage d’appoint commence à tourner à plein régime.

Joanne a passé l’après-midi au port, puis sur la plage aux dunes, pour immortaliser sur ses toiles les derniers instants à Peyriac-de-Mer. Je sais que Sébastian était là aussi, qu’il a voulu passer un dernier moment avec elle. Je ne sais pas ce qu’elle lui a raconté à propos du mariage. La vérité probablement.

Ce soir on l’a invité à dîner au camping-car, pour le remercier de son accueil à Peyriac et lui dire au revoir. J’ai préparé un gratin de légumes d’automne (qui aurait cru que je sois capable de cuisiner des trucs pareils un jour ?). Comme j’avais un peu de temps avant que Sébastian n’arrive, j’en ai profité pour venir m’installer sur le ponton. Je suis donc face au tout dernier coucher de soleil sur l’étang du Doul. Les flamants roses sont là, ainsi que les scintillements des rubis dans l’eau. Je regretterai ce ponton et ces couchers de soleil. J’aime me dire que les suivants seront tout aussi exceptionnels.

Ils sont tous les trois serrés autour de la table, sur la banquette du camping-car, le chauffage d’appoint posé à leurs pieds. Malgré cela, Joanne est emmitouflée dans un large gilet noir et Émile porte une écharpe autour du cou. Seul Sébastian semble s’accommoder de la température fraîche de la mi-octobre. Il a amené un panier rempli d’oranges. « Pour le dessert », a-t-il précisé. Ils ont mangé le gratin pendant qu’il s’enquérait de leurs futures destinations. Chacun essaie de faire au mieux pour ne pas évoquer l’épisode du commissariat et la maladie d’Émile. Sébastian a demandé s’ils pourraient lui envoyer des cartes postales des endroits où ils iraient, pour qu’il puisse « voyager un peu avec eux » et ils ont acquiescé de bon cœur.

Maintenant Joanne amène le panier d’oranges sur la table et Émile la bouilloire et les trois tasses. Sébastian joue avec Pok, avec un morceau de

lacet qu’il a arraché de sa chaussure.

« Ça va être bien calme ici, soupire-t-il. L’hiver à Peyriac, c’est plutôt morne. »

Il explique qu’il n’y a pas de neige, en général, et que les touristes ne sont pas nombreux. Son père et lui ferment souvent le restaurant entre janvier et mars. Puis Joanne se lève et fouille quelques instants dans le placard mural avant de revenir avec deux toiles qu’elle dépose sur la table, devant Sébastian.

« C’est pour toi. »

Il a l’air d’avoir du mal à réaliser ce qu’elle lui dit.

« Moi ? Pour moi… ?

— C’est un cadeau. »

Son visage s’illumine. Il devait être drôlement amoureux le gamin, songe Émile.

« Tu pourras le mettre dans le restaurant de ton père si tu veux… Ou dans ton futur chez-toi. »

20

Joanne est drapée dans un châle noir. La brise est fraîche et apporte l'air marin. Ils se sont arrêtés sur le bord de la route et ils regardent la ville de Bages au loin, un monticule au milieu des étangs. Ils admirent ses bicoques en pierre. Ses toits couleur brique. Les flamants roses dans les bassins d'eau immobile. Les petites barques bleues et blanches.

Le temps s'est beaucoup rafraîchi. Pok n'ose pas mettre une patte dehors.

« Ça l'air joli, non ? » dit Joanne.

Cette nuit encore, Émile a grelotté et elle est venue s'allonger contre lui pour le calmer. Ça semble fonctionner. Ils sont juste un peu gênés maintenant, tous les deux. Comme deux adolescents timides.

« On installe le camping-car ici ? demande-t-elle.

— Oui. Ça me semble bien. »

Il y a un terre-plein sur le bas-côté. D'ici, la vue sur Bages est belle. Ils ont même un petit muret de pierres où s'asseoir pour profiter du paysage. Demain ils pourront toujours changer d'endroit si le bruit de la circulation est trop présent.

« Tu sais, j'ai pensé à quelque chose… » murmure Joanne.

Il se tourne vers elle.

« Pour calmer l'angoisse… »

Il hoche la tête pour l'encourager à continuer.

« Je me disais… Enfin je crois… »

Elle semble hésiter. Elle est sur le point d'abandonner son idée mais Émile l'encourage du regard.

« Je crois que t'entraîner à la pleine conscience pourrait t'aider… »

Il ne voit pas vraiment où elle veut en venir. Il n'a pas envie de parler de ses *black-out* ou de ses angoisses. Il a envie qu'on lui laisse oublier ça, quelques secondes.

« Je crois que ça adoucirait ton quotidien et… et ça t'aiderait à t'ancrer pendant tes *black-out*.

— À m'ancrer ? »

Elle resserre son châle sur ses épaules.

« Oui, au présent. Je veux dire… »

Elle semble chercher ses mots à l'horizon, dans le ciel gris-blanc.

« Ton passé est en train de s'effacer. Tu… Tu n'y peux rien. Tu n'as aucune prise là-dessus… »

Elle parle de sa voix douce, comme à son habitude.

« Et ton futur… il…

— Mon futur n'existe pas. »

Elle déglutit en acquiesçant.

« Ton futur s'efface lui aussi. Alors… »

Elle marque une courte pause et il croit comprendre où elle veut en venir :

« Alors il ne me reste que mon présent. »

Elle tourne la tête vers lui et elle a l'air soulagée qu'il comprenne.

« Il te reste l'instant présent. Et c'est… c'est bien, dans un sens. »

Il la regarde avec une pointe d'amertume.

« Ah ?

— Oui. Mon père avait recopié une citation sur un mur du salon. Elle disait : *Le moment présent a un avantage sur tous les autres : il nous appartient.* »

Cela fait longtemps qu'elle n'a pas récité de citations. Ça lui avait presque manqué.

« Il avait raison. Et je crois que si tu apprenais à être dans l'instant présent, tu souffrirais moins. Si tu décidais de n'être que dans l'instant présent, et de laisser filer ton passé, ce serait moins douloureux.

— Ça a l'air tellement facile quand tu le dis. *Laisser filer le passé.*

— Je n'ai jamais dit que ça l'était. »

Il semble y avoir un accent de vécu dans sa voix. Émile hausse les épaules en abandonnant du regard le vol des mouettes, pour se tourner vers elle.

« D'accord. Je veux bien que tu m'inities. »

Elle a un sourire satisfait, quoique légèrement teinté de tristesse.

« C'est bien. Je crois que ça te fera du bien. »

Il ne sait pas si ça l'aidera à surmonter l'angoisse, mais passer des moments avec Joanne comme instructeur adoucira de façon certaine son quotidien.

« Joanne, tu crois que tu pourrais me redonner la citation de ton père… pour que je la note dans mon carnet ?

— Oui. Bien sûr. »

Elle a une lueur dans les yeux, comme si elle pensait soudainement à quelque chose. Elle ajoute :

« On pourrait l'écrire sur la porte du camping-car, non ? »

Il a une vision de Joanne, son peigne en améthyste dans les cheveux, l'air concentré, s'appliquant à former de jolies lettres sur le placo du camping-car et il acquiesce de bon cœur.

« Excellente idée. »

« Alors, comme ça, ton père recopiait des citations sur les murs ?

— Hein ? »

La pluie s'est mise à tomber au-dehors. Ils sont confortablement au chaud dans le camping-car. Joanne est enroulée dans son châle, un feutre noir à la main. Elle repasse plusieurs couches sur les lettres qu'elle a dessinées sur la porte d'entrée de leur camping-car. La scène est assez fidèle à la vision qu'Émile en a eue. Il ne manque que le peigne à cheveux en améthyste.

« C'est ton père qui t'a appris à écrire des citations sur les murs ? »

Elle a un sourire de petite fille amusée. Bon sang, qu'est-ce qu'elle a changé en quelques mois…

« Oui. Il y en avait un peu partout.

— C'est… »

Il ne sait quel mot employer.

« … Original. »

Le sourire de Joanne se fait plus espiègle.

« Il y en avait une dans les toilettes. Elle était de Dino Buzzati et elle disait : *Il est plus facile de supporter la misère lorsqu'on peut chier en grand seigneur*. »

Entendre ces mots dans la bouche de Joanne, d'ordinaire si pudique, a quelque chose d'extrêmement comique. C'est ce qui le fait éclater de rire.

« Tu l'aimes ? demande-t-elle en s'interrompant quelques secondes dans sa tâche.

— Oui. Je veux la même dans nos toilettes, déclare-t-il.

— Alors je te laisserai l'honneur de la recopier.

— Je suis flatté… »

Ils reprennent leur sérieux. Pok est profondément endormi sur la banquette. Il passe son temps à dormir. Joanne repasse une dernière fois sur les lettres noires. *Le moment présent a un avantage sur tous les autres : il nous appartient.* Puis elle inscrit le nom de l'auteur, en plus petit et plus fin, dessous. *Charles Caleb Colton.*

« Et voilà », dit-elle, se relevant enfin.

Elle vient rejoindre Émile sur la banquette, devant la table. Ils observent tous les deux la phrase qui s'étale sur la porte blanche. Ça donne comme un semblant de vie dans leur petit chez-eux. Une petite touche personnelle et cocasse. Comme une étincelle d'intimité.

« Je crois que j'aurais vraiment aimé avoir un père comme le tien ! » déclare Émile, les yeux toujours rivés sur la citation.

Elle a un petit air sérieux quand elle demande :

« Le tien n'aimait pas les citations ?

— Je ne crois pas… Mon père était un brave type. Mais… Je me rends compte que je le connaissais peu. »

Joanne accueille ses paroles avec un froncement de sourcils.

« Il passait beaucoup de temps au travail. Quand il était avec nous, à la maison, il était souvent épuisé. Il s'efforçait d'être présent pour nous mais… J'imagine qu'il avait toujours la tête dans ses soucis. Il était souvent plongé

dans ses pensées et rarement vraiment là. Il y avait le travail, la maison à payer, des problèmes avec son aîné… Je… Je ne sais même pas ce qu'il aimait. Je le réalise. Je ne sais pas quelle musique il aimait écouter, les rêves qu'il avait… »

Il secoue la tête.

« C'est dingue, non ? »

Il n'a jamais vraiment réalisé, avant Joanne, qu'il était passé à côté de son propre père. Ç'avait été une rencontre manquée. L'exemple d'un homme avalé par son quotidien. Un homme qui n'avait pas su être dans le présent, qui avait passé sa vie à s'inquiéter du futur. Il se demande s'il aurait terminé comme son père, avalé par un morne train-train, s'il avait eu l'occasion de vivre plus vieux. Plus jeune, il avait été fonceur. Il avait été vivant. Puis avec le départ de Laura, il était devenu aigri et apathique. Il aurait sans doute terminé comme son père, mais dans le passé, plutôt… la tête dans les regrets, oubliant de vivre au présent. Mais il y avait eu la maladie, le voyage, la rencontre avec Joanne.

« C'est dommage », murmure Joanne.

Émile penche la tête, les yeux toujours rivés sur la citation inscrite sur la porte.

« J'aime bien cette petite touche personnelle.

— Mmh, fait Joanne. Moi aussi.

— On devrait continuer à décorer le camping-car… Tu pourrais y accrocher quelques-uns de tes tableaux. »

L'idée semble lui plaire, elle a un sourire léger.

« Oui.

— On devrait accrocher celui avec les mutants.

— Les mutants ? »

Elle fronce les sourcils, essayant de comprendre de quel tableau il veut parler.

« Les girafes-cigognes hybrides. »

Ses yeux s'agrandissent quand elle s'exclame :

« Tu ne l'as pas vu ?! »

Il se met à rire, un rire incontrôlable, qui est encore accentué par son air horrifié.

« Si.

— Mais… »

Il ne peut plus s'arrêter de rire.

« Je l'avais caché !

— Pas si bien que ça, on dirait…

— Émile ! »

Elle semble hésiter entre s'insurger et bafouiller de honte.

« Ne t'en fais pas, Joanne, hoquette Émile, c'est le tableau le plus mignon que j'aie jamais vu. »

Cette fois, elle pique un des plus jolis fards qu'Émile n'ait jamais vu et elle s'empresse de se lever, de lui tourner le dos et de déclarer :

« Je fais chauffer de l'eau pour le thé. »

Il regarde sa petite silhouette noire s'échapper, et tout à coup, il n'a qu'une envie, la rattraper, l'immobiliser dans ses bras et l'embrasser dans les cheveux. Et c'est tellement improbable qu'il se sent rougir, à son tour.

« Je vais… Je vais recopier cette citation dans les toilettes, s'empresse-t-il de déclarer. Tu me la répètes ? »

« Assieds-toi.

— Quoi ? Ici ?

— Oui, ici.

— Je peux mettre ma veste sous mes fesses ? La terre a l'air dure.

— Oui. Le but, c'est que tu sois à l'aise. »

Ils sont sur un petit morceau de terre et d'herbe, face à l'étang de Bages et de Sigean, qui borde la ville de Bages. Le temps alterne entre pluie et éclaircies depuis la veille, et ils ont profité d'une accalmie pour sortir et entamer la première séance de méditation contemplative d'Émile, en extérieur. Le vent est frais et les nuages sont plutôt menaçants.

« Ça y est, je suis prêt. »

Il s'est assis en tailleur, le dos droit. Joanne s'installe à côté de lui, et pose

le panier en osier à l'intérieur duquel Pok est blotti.

« Alors, professeur, quel est l'exercice ? »

Joanne conserve un air parfaitement sérieux.

« Dans un premier temps, je veux que tu te concentres sur ta respiration, que tu en prennes conscience. Son rythme, les sensations provoquées. L'air qui entre dans ton nez, qui passe dans ta gorge, dans tes poumons, ton abdomen… Ton diaphragme qui se dilate… Le calme que ça te procure…

— On ne pouvait pas le faire à l'intérieur ?

— Non, parce qu'après ça, tu te concentreras sur le vent.

— Le vent ?

— Oui, le vent. La sensation de fraîcheur, son contact sur ta peau, son odeur marine, son goût salé, le bruit qu'il provoque…

— Vaste programme.

— Il va falloir te concentrer mieux que ça.

— Oui chef. »

Elle n'entre pas dans son jeu. Elle garde un air des plus sérieux.

« Le but sera de rester silencieux, bien sûr. Et d'essayer de ne pas laisser les pensées te déconcentrer. Dans l'idéal, fais le vide dans ta tête, mais si une pensée parasite arrive, alors contente-toi de la regarder passer. En toute neutralité. Ne cherche pas à l'interpréter. D'accord ?

— Joanne… Je crois qu'il va pleuvoir. »

Elle l'ignore superbement et ferme les yeux. Il n'a pas d'autre choix que l'imiter.

« Joanne… »

Il entrouvre une paupière. Cela doit bien faire dix minutes qu'ils sont plongés dans leur exercice de méditation et il commence à sentir quelques gouttes sur sa peau.

« Joanne », répète-t-il.

Son visage reste parfaitement neutre. Ses yeux clos.

« Je crois qu'il pleut. »

Pok est sorti de son panier et il fait des cercles autour d'eux, sans doute à la

recherche de proies. La pluie n’a pas l’air de le déranger.

« Tu m’entends ? » insiste-t-il, car elle n’a toujours pas bronché.

Elle murmure entre ses lèvres immobiles.

« C’est parfait. Concentre-toi sur la sensation de l’eau sur ta peau. »

Il se demande si elle n’est pas en train de se moquer de lui mais il s’exécute quand même, de mauvaise grâce.

« Joanne, il pleut vraiment cette fois. »

La petite averse est en train de prendre de l’ampleur. Les gouttelettes tombent avec plus d’intensité sur son visage. Il entrouvre une paupière. Joanne s’est levée.

« Hé ! Qu’est-ce que tu fais ? »

Ses cheveux châtains sont collés à son visage. Elle a récupéré le panier de Pok. Le chaton est blotti à l’intérieur.

« Je croyais qu’on était censés sentir la pluie sur notre peau !

— Ce n’est plus de la pluie. C’est un torrent qui arrive. »

En effet, de gros nuages sont en train de rouler dans le ciel, se déplaçant au-dessus du lac. Émile se lève d’un bond.

« Tu étais en train de te tirer sans rien me dire ?

— Tu avais l’air tellement concentré… »

Cette fois-ci, il est presque sûr qu’elle se moque de lui, même si elle conserve toujours son petit air sérieux.

« C’est mesquin ça, Joanne ! »

Elle accroche le panier de Pok à son coude et pose son châle sur sa tête.

« On ferait mieux de courir. »

À ce moment, la pluie se met à redoubler d’intensité, provoquant des *plok plok* assourdissants sur le lac, et ni l’un ni l’autre ne se fait prier.

« C’était vraiment une idée à la con, Joanne ! Je t’avais prévenue ! Je t’avais dit qu’il allait pleuvoir ! »

Ils courent tous les deux sans s’arrêter, s’éclaboussant l’un et l’autre en passant dans des flaques d’eau. On ne distingue plus la tête de Joanne, entièrement masquée par le châle qui lui est tombé sur le visage. Elle court

presque à l’aveuglette. Et puis, il y a ce panier en osier, accroché à son bras, d’où dépasse la tête d’un Pok totalement trempé, qui ressemble à une souris effrayée. Émile se met à rire. Un rire nerveux et incontrôlable.

« Qu’est-ce qu’il y a ? demande Joanne, essoufflée.

— Regarde-nous ! »

Il ne voit pas le visage de Joanne, sous son châle noir trempé, mais il l’imagine bien sourire.

« Tu ressembles à une momie géante qui balade son sphinx. »

Cette fois, il l’entend rire clairement, par-dessus le bruit de la pluie. Ils ne peuvent plus s’arrêter. Ils rient, en s’efforçant de continuer à courir, en sautant dans les flaques d’eau. Ils rient encore davantage quand Émile dérape sur une touffe d’herbe et manque de s’écraser au sol. Ils finissent par s’arrêter à quelques mètres du camping-car, pliés en deux sans savoir pourquoi ils rient autant. Tout ce qu’il sait, c’est que ça fait des années qu’il n’a pas ri comme ça.

« Ne te lève pas !

— Quoi ? »

Il vient de se réveiller dans la couchette. Il doit faire beau dehors car une douce lumière filtre depuis le bas du camping-car. Visiblement, Joanne est réveillée, aussi, mais elle est immobile sur le matelas, les yeux fixés au plafond.

« Ne te lève pas, répète-t-elle. Profites-en pour expérimenter l’état de pleine conscience. »

Il fait un effort pour ne pas avoir l’air trop exaspéré et se laisse retomber en arrière.

« Bon. »

Tout ce qu’il sait, c’est qu’il a très faim, qu’il a envie d’avaler ses tartines.

« Essaie de ressentir chaque partie de ton corps contre le matelas, ton corps qui se réveille lentement après une nuit de sommeil, ta respiration, la lourdeur de tes paupières… C’est un moment précieux, le réveil. On est encore à moitié enveloppés par le sommeil, on a toute la journée devant soi. Rien ne

presse. On peut prendre tout son temps… »

Il s'exécute, plus pour lui faire plaisir qu'autre chose.

« Joanne, je sens une lourdeur… »

Il la voit esquisser un sourire satisfait.

« C'est bien. C'est normal. Tu commences à apprivoiser tes sensations.

— Une grosse lourdeur au niveau de mon ventre. »

Ses paupières tressaillent.

« Ah ?

— Oui. Comme un truc qui pèserait deux kilos et qui ronronnerait. »

Elle ouvre totalement les yeux et se redresse, cette fois. Elle découvre Pok, qui est venu s'asseoir sur le ventre d'Émile, roulé en boule et qui ronronne avec délectation.

« Tu es bête…

— Ce n'est pas moi !

— Allez je me lève, tant pis pour toi.

— Mais Joanne, ce n'est pas moi, c'est Pok ! »

C'est trop tard, elle est en train de ramper au bout du matelas.

« Il est venu me déconcentrer ! »

Elle est déjà en train de descendre l'échelle.

« Tu n'étais pas concentré de toute façon.

— C'est faux ! *Joanne* ! »

Elle a disparu. Il ne peut s'empêcher de rire, en essayant de le faire le plus silencieusement possible.

« Joanne ! Tu perturbes mon réveil en pleine conscience ! Tu brouilles mon karma ! Je ne te capte plus ! Joanne ? Tes mauvaises ondes créent des interférences ! »

Il rit comme un gamin et il est persuadé qu'elle aussi, elle sourit, en bas.

« À ton tour.

— Je n'ai pas d'inspiration.

— Quelques mots suffiront. »

Ils sont assis dans un petit café du centre-ville. Joanne lui tend la carte

postale qu'ils ont achetée pour Sébastian. Elle représente une vue aérienne de Bages. Au dos, elle a rédigé quelques lignes d'une écriture soignée.

Cher Sébastian,

Nous voilà sur le départ. Nous avons vraiment apprécié de découvrir la ville de Bages, sur tes bons conseils. Les plages, ici aussi, sont authentiques et sauvages, comme tu dois déjà le savoir. Lucky aurait adoré y chasser les goélands. Je n'ai pas réussi à peindre beaucoup, ici. Le temps était souvent à la pluie. J'espère pouvoir m'y remettre lorsque nous serons à Gruissan, au bord de la mer.

Je t'embrasse.

Joanne

Émile relève la tête et fixe Joanne avec un air moqueur.

« Je t'embrasse… »

Elle lui lance un regard noir.

« Tendres baisers… C'était mieux. Tu aurais même dû écrire tendres baisers humides. »

Elle lui jette son stylo en pleine tête et il se baisse à temps pour l'éviter.

« Écris ! » ordonne-t-elle.

Il adore quand elle prend cet air autoritaire.

« Après ça, il y aura cette carte pour Myrtille. »

Il a griffonné quelques mots à Sébastian.

Notre escapade continue. Comme promis, voici la première carte d'une longue série, je l'espère. Le froid nous arrêtera probablement pour quelques mois. Prends bien soin de toi. À bientôt. Émile.

Puis il a pris un soin tout particulier à écrire à Myrtille, tout en réalisant à quel point la vieille dame lui manquait.

Chère Myrtille,

Notre route nous a menés tout près de la mer, à Bages, une ville de pêcheurs et de viticulteurs, perdue au milieu des étangs. Joanne s'est mise à la peinture sur toile. Elle se débrouille vraiment bien.

Pok s'habitue tout doucement à l'air marin. Il a fait la connaissance de flamants

roses et de goélands, et d'un gentil labrador nommé Lucky. Il est même monté à bord d'une petite barque de pêcheurs. Hier matin, Joanne lui a acheté un loup, tout juste ramené de la pêche, et vu la vitesse à laquelle il l'a englouti, je crois qu'il a adoré.

Nous pensons très souvent à vous et nous sommes pressés de vous revoir pour Noël. Embrassez Canaille pour nous, et dites-lui que nous prenons bien soin de son petit.

Toutes mes amitiés.

Émile

La carte postale pour Myrtille représente les ruelles de Bages et sa fameuse « Porte du cadran solaire ». Il s'agit d'une très vieille porte en pierres, en arcade, permettant l'accès au village, sur la place de Bages. Un cadran solaire a été gravé dans la pierre. Un écriteau au bas de la porte explique que Louis XIII a offert ce cadran au village en 1642 pour remercier les habitants d'avoir accueilli et soigné les soldats blessés au retour de la guerre d'Espagne.

21 octobre, 12h11
Assis à la petite table pliante, devant le camping-car
Ville de Gruissan sous un soleil éclatant.

Le beau temps est revenu pour notre arrivée à Gruissan. Il fait chaud ce matin, sans doute pas loin de vingt degrés. Et ça y est, nous voyons la mer !

Je suis pressé d'aller visiter le village. D'après un vieux monsieur, que nous avons croisé en stationnant le camping-car, il s'agit du seul village portuaire en circulade de tout le Languedoc-Roussillon. Village en circulade, ça signifie que tout le village est bâti en cercle autour d'une église ou d'un château fort. Pour Gruissan, c'est autour du château. C'est un village rond, quoi. Il paraît que l'invention vient d'un architecte d'origine polonaise. J'ai hâte d'aller voir ça.

Ce soir, Joanne m'initie à la méditation à la bougie. Il s'agit de se focaliser sur la flamme, de la contempler et de laisser filer toutes ses pensées pour lâcher prise. Elle n'abandonne pas, malgré le piètre élève que je fais… Ce soir, je le promets, je vais essayer d'être là et parfaitement là. Je me concentrerai.

Cet après-midi-là, ils déambulent dans les ruelles, ils découvrent le quartier historique de Gruissan, son église, Notre-Dame-de-L'Assomption, son château, ses ruelles typiques. Ils terminent leur promenade sur le port de Gruissan, rive droite. C'est la partie moderne du village. On y trouve le port de plaisance et ses mille trois cents bateaux, la capitainerie, et de nombreux

commerces : boutiques, restaurants, bars, glaciers…

Un soir, malgré la fatigue, Émile ne faiblit pas. Il est concentré sur la flamme de la bougie, qui vacille faiblement, dans l'obscurité du camping-car. Il s'efforce ne pas fermer les yeux, de ne pas cligner des paupières. Un léger voile s'est formé devant ses yeux, qui brouille légèrement l'image mais ça n'est pas grave. Il croit ressentir ce dont Joanne parle. Cet état de légère léthargie, ce vide en lui, cette unique préoccupation pour l'objet de contemplation : la flamme.

L'image s'est imposée à lui, sans qu'il le veuille. Cette flamme est la Lumière, l'Énergie. Elle est la Vie qui vacille, qui tremblote, qui s'efforce de tenir bon contre les vents qui la menacent. Et il ne voit plus qu'elle, il la ressent en lui, il respire au rythme de ses frémissements. Il se sent presque fusionner. Il est perplexe lorsque Joanne finit par souffler sur la flamme.

« Je… je crois que j'ai réussi », dit-il.

Sa propre voix lui paraît lointaine, et extrêmement blanche. Comme si elle remontait des profondeurs. Joanne hoche la tête avec gravité.

« Je crois aussi… Ça fait une heure. »

Il reste de longues minutes immobile dans l'obscurité. Joanne dort déjà lorsqu'il se remet enfin en mouvement, lorsqu'il la rejoint dans la couchette, toujours aussi perplexe.

« Émile… »

La voix faible de Joanne le tire doucement de son sommeil.

« Émile ? »

La voix est lointaine, comme si Joanne se trouvait loin d'ici… Pas sur la couchette en tout cas.

« Je crois qu'on a un problème… »

Il n'a plus dormi aussi bien depuis des années entières. C'est grâce à cet exercice de méditation à la bougie. Il a dormi comme une pierre. Il ne s'est pas retourné, ni réveillé, une seule fois dans la nuit. Il se sent reposé comme rarement, et apaisé. Cette constatation le met d'excellente humeur.

« Émile, tu m'entends ? reprend la voix de Joanne extrêmement étouffée.

— Oui. J’arrive. Qu’est-ce qu’il se passe ?

— Ça fait combien de temps qu’on n’a pas vidé le bac du camping-car ? »

Il ne comprend pas vraiment sa question. Il rampe tout au bout du matelas, jusqu’à l’échelle en corde.

« Le bac ? Mais où tu es, Joanne ?

— Tu n’as pas le droit de rire, d’accord ? Promets-moi que tu ne te moqueras pas ! »

Il pose un premier pied sur l’échelle. Il n’arrive pas à faire le lien entre les différentes phrases décousues de Joanne. Mais où elle est, à la fin ?

« Quel bac, Joanne ? »

Il est arrivé en bas. La porte de la minuscule cabine de salle de bains-toilettes est entrouverte et une drôle d’odeur flotte.

« Tu es là-dedans Joanne ? Qu’est-ce qu’il se passe ? »

Il voit son visage avant même d’entendre sa réponse. Il est barbouillé par on ne sait quel masque de beauté, comme de l’argile, et elle semble sur le point de pleurer ou de vomir. La petite voix étouffée de Joanne s’élève :

« Le bac des WC était plein, je crois. »

Il sent quelque chose qui monte, qui monte en lui, qui emporte tout sur son passage. Au début il croit que c’est le dégoût mais ses épaules commencent à être agitées de soubresauts.

« Non, Émile ! Tu as promis ! Tu as… »

Mais il sent les spasmes qui arrivent. Il tente de se contrôler et lui demande, le plus sérieusement du monde :

« Qu’est-ce qu’il s’est passé ? »

Il fixe un point, au-delà des épaules de Joanne, pour ne pas voir son visage barbouillé, son pull noir tacheté de marron, les larmes de dégoût qui perlent au coin de ses yeux.

« J’ai voulu tirer la chasse et tout est remonté. »

Alors c’en est trop. Il ne peut plus se retenir. Le rire dément franchit ses lèvres. Des spasmes incontrôlables l’emportent dans le fou rire le plus violent qu’il ait jamais connu. Il s’étouffe, il hoquette et les faibles protestations de Joanne – « tu n’as pas le droit Émile ! » – ne font qu’amplifier son hilarité.

C’est la scène la plus drôle qu’il ait jamais vue. Joanne recouverte de caca. Joanne qui semble à deux doigts d’éclater en sanglots mais qui se met à rire, elle aussi, parce que c’en est trop, parce que ses nerfs lâchent.

« Ferme les yeux, Joanne, ordonne-t-il entre deux hoquets. Ferme les yeux et vis la scène en pleine conscience. »

Il ne parvient plus à reprendre son souffle. Il est plié en deux, les abdominaux en feu.

« Concentre-toi sur l’odeur… Sur la texture… Sur la chaleur de la merde sur ta peau.

— *Va mourir* ! »

Ils rient à n’en plus pouvoir pendant deux, trois minutes, peut-être quatre, sans s’arrêter, sans réussir à reprendre leur souffle. Ils rient à en avoir la gorge brûlée, les yeux remplis de larmes. Ils rient à finir par terre, à genoux, parce qu’ils ne tiennent plus debout. *Bon sang*, songe Émile quand il parvient enfin à reprendre son souffle, *ça, c’est la meilleure thérapie du monde.*

« Regarde, Joanne ! Regarde ce que j’ai trouvé ! »

Ce matin, sur la rive gauche du port de Gruissan, nommé Mateille, a lieu un grand vide-greniers. Cela fait trois jours qu’ils voient les affiches *Grand vide-greniers de Mateille* un peu partout dans la ville, tandis qu’ils la parcourent de long en large. C’est Émile qui en a eu l’idée :

« On pourrait y faire un tour. On trouverait peut-être de quoi décorer encore le camping-car ! »

Il a été fier de lui quand il a vu la mine enthousiaste de Joanne.

« J’adore les vide-greniers », avait-elle répliqué.

Il s’en serait douté. Ce matin alors, ils se sont levés à sept heures. Cela fait déjà une heure qu’ils sont sur le bord de la plage, parcourant les stands remplis de vieilleries. Émile vient de dénicher un miroir soleil en métal doré, à peine rouillé. Il est sûr qu’après quelques minutes de nettoyage, le miroir sera comme neuf.

« Oh ! fait Joanne en le rejoignant.

— Qu’est-ce que t’en dis ? On pourrait le mettre au-dessus de la banquette.

— Oui. Il est vraiment beau. »

Il s’aperçoit qu’elle tient quelque chose entre ses mains.

« Et toi ? Qu’est-ce que tu as déniché ? »

Elle lui tend l’objet qu’elle tenait précieusement. C’est une authentique théière chinoise en porcelaine, recouverte de motifs floraux bleus et blancs.

« Comme on boit beaucoup de thé… J’ai pensé… »

Il l’interrompt avec enthousiasme :

« Génial ! On pourrait dénicher de jolies petites tasses en porcelaine, maintenant ! »

Joanne acquiesce. Il la voit repartir, avec hâte. Plus loin il y a un stand qui déborde de vieux livres. Elle s’y arrête.

Près de deux heures plus tard, ils se retrouvent sur la plage de sable fin et ils déversent le contenu de leurs sacs plastiques, pour faire l’inventaire de ce qu’ils ont trouvé. Joanne a déniché une dizaine de livres jaunis par le temps, une minuscule lampe à pétrole en laiton, plutôt jolie, et un affreux chandelier en bronze dont Émile prétend qu’il le trouve *charmant et authentique* mais qu’il espère voir rester au fond d’un placard.

« Et toi ? » demande Joanne.

Lui a déniché, en plus de son miroir soleil, quatre tasses en porcelaine pour le thé, dont aucune n’est assortie. L’une d’entre elles est en porcelaine de Chine et représente des dragons verts. Deux autres sont en porcelaine anglaise et décorées de roses rouges surmontées d’un liseré doré. La dernière est en porcelaine de Saint-Pétersbourg, comme l’a expliqué le vieux monsieur qui la vendait, et elle est ornée de motifs bleus et or.

Leurs objets, déposés sur la table, forment un bric-à-brac total, un mélange de couleurs et de matières un peu criard mais ils sont heureux, tous les deux. Ça amènera un tourbillon de vie dans leur petit chez-eux.

29 octobre, 02h07
Assis à la table du camping-car, sur la banquette.
Gruissan. À la lueur de la bougie.

Je ne crois pas avoir été aussi heureux que depuis que je suis avec Joanne, au bord de la mer. C'est un bonheur tellement simple, tellement banal, et pourtant je n'ai jamais été aussi serein. Même si je vais mourir bientôt, même si je vais m'éteindre sans souvenir. Je crois qu'elle a finalement réussi à m'apaiser. Avec sa méditation à la con, ou juste avec son calme, sa façon étrange et si douce d'aborder la vie.

Bon sang je suis heureux d'être tombé sur elle, sur cette aire d'autoroute. Ce ne pouvait être qu'elle. Ce voyage sans but, sans contours, n'aurait pu avoir de sens ni de consistance sans Joanne. Elle lui a donné des couleurs, un relief. Elle en a fait une quête, une quête au fond de moi-même, au fond de nous-mêmes.

Je vais bientôt mourir et je ne me suis jamais senti aussi en paix avec moi-même. Je porte un nouveau regard sur moi, sur le jeune homme un peu stupide que j'ai été, mais ce regard est bienveillant. Je me sens grandi grâce à ces quelques mois. Je me sens élevé. Aujourd'hui je veux m'élever encore, je veux continuer à lire ces citations dans les bouquins jaunis de Joanne, et les méditer le soir venu, à la lueur de la bougie.

Hier soir, j'étais plongé dans un des vieux livres jaunis, que Joanne avait ramenés du vide-greniers. Ils étaient pour moi, ces livres. C'étaient des bouquins de citations. Elle me les a offerts quand on revenait au camping-car. J'ai trouvé une citation si belle que j'ai été réveiller Joanne pour la lui lire. Elle était endormie, sur la couchette. La citation disait :

« Si nous pleurons parce que le soleil n'est plus là, nos larmes nous empêcheront de voir les étoiles. »

Je lui ai dit que c'était grâce à elle que j'avais compris ceci, grâce à sa façon de vouloir m'ancrer dans le présent. Je lui ai dit que maintenant, grâce à elle, je voyais les étoiles.

J'ai cru l'entendre renifler mais je n'en savais trop rien, il faisait tellement sombre. Elle est restée silencieuse de longues minutes et après ça, elle m'a demandé de la recopier au-dessus de nos têtes, sur le plafond de la couchette.

S'il existe un paradis, un lieu, tout là-haut, où reposent les morts après cette vie sur Terre, alors j'en fais la promesse solennelle, je m'arrangerai pour veiller sur elle, pour ne jamais vraiment l'abandonner.

21

Il est près de minuit et Joanne n’est pas rentrée. Elle a disparu la journée entière. Émile ne se souvient même pas l’avoir entendue se lever, ce matin. Elle a dû quitter le camping-car à l’aube. Elle n’a pris aucune affaire, pas même un sac à dos, c’est pour ça qu’il ne s’est pas inquiété tout de suite. Il a pensé qu’elle était partie marcher un peu. Sauf que les heures ont passé et que maintenant il est minuit moins dix. Elle n’a jamais fait ça. D’habitude, quand elle part, elle laisse un petit mot et elle indique quand elle rentrera. Elle n’a jamais disparu toute une journée, encore moins jusqu’à presque minuit. Dehors il pleut à seaux, le vent est violent. Le petit chauffage d’appoint semble s’épuiser à lutter contre les courants d’air glaciaux qui s’infiltrent sous la porte. Pourquoi serait-elle dehors à une heure pareille ? Sous ce déluge ? Pourquoi ne lui aurait-elle rien dit ? L’angoisse a grimpé toute la journée, se faisant de plus en plus sourde, de plus en plus pesante. Et pour ne rien arranger, il y a le téléphone de Joanne qui vibre dans le placard, en permanence, depuis ce matin. C’est un véritable harcèlement. À chaque nouvelle vibration, Émile a un sursaut violent. Ses sens sont tellement en éveil, scrutant le moindre bruit de pas au-dehors, qu’il pourrait faire un arrêt cardiaque si ce foutu téléphone se remet à sonner. Comme pour se moquer de lui, le vibreur se remet soudain en route et il fait tomber une des petites tasses en porcelaine, qu’il était en train de laver, dans l’évier.

« Et merde ! »

Elle n’est pas cassée mais une belle brèche est apparue. Ils risquent de se couper maintenant, en buvant. *Vrrrrr. Vrrrrrr.* Bon sang, mais qui peut bien la harceler comme ça ? Léon probablement. Mais pourquoi aujourd’hui ?

Cela fait des semaines qu'il n'appelle plus. À moins que… Une idée vient de s'insinuer lentement dans sa tête. Une idée qu'il aurait dû avoir, il y a déjà quelques heures. Et si c'était Joanne qui essayait de le joindre ? Et si elle avait eu un problème et tentait, depuis ce matin, de le prévenir ? Elle n'aurait pas d'autre moyen de le joindre qu'en appelant sur son propre téléphone, resté au camping-car…

Il abandonne sa vaisselle et fonce tout droit sur le placard mural. Bon sang, mais pourquoi il n'y a pas pensé avant ? Cela fait peut-être des heures qu'elle essaie de l'appeler, depuis on ne sait où, blessée, arrêtée par la police… Qui sait ? Il a des gestes fébriles et précipités. Il fait tomber une bonne partie des vêtements de Joanne en voulant attraper son téléphone. Ça y est, il l'a. L'engin infernal vibre toujours. L'écran indique *Numéro inconnu.* Il hésite un instant. Et si ça n'est pas elle ? Mais la certitude prend le dessus. C'est forcément elle. Elle a disparu depuis presque vingt-quatre heures, sans prévenir. C'est forcément elle, depuis une cabine téléphonique, un poste de police ou n'importe quel autre endroit où elle est bloquée depuis des heures. Il a le souffle court quand il décroche et son « allô » se perd dans sa gorge. La voix qui jaillit dans le combiné n'est pas celle de Joanne. C'est une voix masculine, saccadée, presque brisée par l'émotion.

« Joanne ! C'est moi ! J'essaie de te joindre depuis ce matin, sans arrêt. J'ai… J'ai eu l'idée de t'appeler en numéro inconnu… J'ai pensé que tu répondrais peut-être si mon nom n'apparaissait pas… »

La voix se brise et Émile se retrouve muet, pris de court. Il s'agit de Léon. Et tout à coup il ne sait plus du tout ce qu'il convient de faire. Il ne peut quand même pas raccrocher…

« Joanne ? » répète Léon.

Dans quel bourbier s'est-il mis en répondant à ce téléphone ? Quand Joanne l'apprendra, elle va le tuer !

« Joanne, je t'en supplie, réponds-moi ! Je n'en peux plus de ton silence ! »

L'homme a des accents douloureux dans la gorge. Émile se racle la gorge et se décide à se jeter à l'eau.

« C'est… Enfin, ça n'est pas Joanne.

— *Quoi* ? »

La voix se brise dans le combiné. Émile déglutit difficilement.

« Elle est… Elle n’est pas là actuellement… »

Il a l’impression d’entendre un sanglot étouffé.

« Alors c’est vous… lâche l’homme.

— Pardon ?

— C’est pour vous qu’elle est partie ?

— Non !

— C’est pour ça qu’elle ne donne plus de nouvelles ? Elle a… elle est avec vous maintenant ?

— Non ! répète Émile, aussi désemparé que Léon.

— Vous mentez ! »

Cette fois, Émile ne peut plus s’y tromper, l’homme pleure dans le combiné. Il l’entend sangloter, de façon étouffée.

« Elle… Je l’ai juste ramassée sur une aire d’autoroute. Elle… elle n’est pas partie pour moi. Je vous promets. »

Il fait ce qu’il peut pour calmer l’homme. Il ne sait pas s’il dit les bons mots, s’il n’empire pas la situation.

« Non, hoquette l’homme. Elle n’est pas partie pour vous, ben sûr… C’est à cause de moi. »

Il y a un temps de silence pendant lequel Émile entend l’homme pleurer, en essayant de ne pas le montrer. Mais les sanglots dans la voix ne trompent pas.

« Elle est partie à cause de moi. À cause de ce que j’ai fait à Tom. »

Émile se tend imperceptiblement, la main crispée sur le téléphone.

« Tom ? répète-t-il en sentant sa gorge se serrer. *Tom Blue* ? »

Léon émet un drôle de bruit, comme un hoquet de surprise où l’on perçoit une touche de tendresse.

« Oh ! Elle vous a parlé de lui ?

— Elle… »

Il n’y comprend plus rien. Qu’est-ce que Tom Blue vient faire là-dedans ? Quel est le rapport avec Léon ?

« Oui… Enfin… un peu… »

Léon semble suffoquer :

« Elle vous a dit comment c'est arrivé ? »

Émile secoue la tête. Il a l'impression que quelque chose lui échappe. Il sent son cœur cogner contre sa poitrine, sa gorge se serrer.

« Comment c'est arrivé ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Elle… Elle m'a juste… Elle m'a juste raconté qu'il peignait du bleu… Tout le temps… Et qu'il passait des heures à regarder le ciel. »

Le silence assourdissant, qui s'éternise au bout du fil, lui fait comprendre que la réponse n'est pas celle que Léon attendait.

« Elle vous a dit qui il était ?

— Je… Non… Enfin si, je… »

Il n'est plus sûr de rien, tout à coup.

« Il… Il s'agit d'un élève de son école… non ? »

Il a la désagréable impression que ça n'est pas du tout le cas… Et la réponse de Léon, sa voix blanche et étranglée ne vont pas le contredire.

« Ça n'était pas un élève.

— Non ?

— Non. »

Émile attend la réponse, avec une certaine appréhension. Il retient sa respiration, ses doigts se crispent sur le combiné.

« C'était son petit. »

Il déglutit difficilement, secoue la tête pour tenter de comprendre.

« Qu-quoi ?

— Tom était notre fils. »

Émile répète avec un hébétement total les mots qui viennent de jaillir de la bouche de Léon.

« Tom était… votre fils. Joanne a un… Joanne a un petit. »

Il n'est pas préparé à entendre ce qui suit.

« Il est mort il y a quinze mois. Il venait d'avoir trois ans. »

Il a l'impression qu'on vient de lui lâcher une chape de plomb au-dessus de la tête. Qu'on vient de l'assommer brutalement. Il cherche l'air autour de lui,

il a du mal à respirer.

« Son… son petit, parvient-il à suffoquer. Mort… »

Léon a recommencé à parler, de l'autre côté du combiné, mais Émile l'entend à peine.

« C'était un petit garçon tellement différent… Il était autiste. Il n'a jamais réussi à apprendre à parler. Il était toujours muet mais il peignait beaucoup. Joanne a tout laissé en plan pour s'en occuper, elle a abandonné son travail à l'école pour être avec lui, à temps plein. »

Émile s'est agrippé à la porte du placard mural. Il ne sent plus sa main tellement elle serre le téléphone. Léon poursuit, sans se préoccuper du silence, de l'absence de réaction, il continue de parler, sans se soucier des sanglots dans sa gorge.

« Elle habitait toujours dans l'école et elle faisait son possible pour le mêler aux autres enfants… Tom était tellement différent, tellement à part. Je n'arrivais pas à capter son regard. Il était hermétique à tout et à tout le monde, sauf à ce foutu bleu… Et à Joanne. Elle était la seule à pouvoir le toucher… »

Émile fait quelques pas et va s'asseoir sur la banquette où Pok est roulé en boule. Il réussit à parler, le souffle court :

« Qu'est-ce qu'il s'est passé ? »

Il ne sait pas s'il veut vraiment le savoir. Il ne sait plus rien. Il est là, figé sur la banquette, les jambes cotonneuses, le cœur prêt à exploser. La voix de Léon se transforme en un râle douloureux.

« Il était toujours obsédé par ce bleu. Par le ciel, par l'eau. Toujours ce foutu bleu… Je l'avais emmené au lac. Joanne avait dû rester à l'école, exceptionnellement, pour fermer les grilles après un banquet de fin d'année. Elle disait qu'elle nous rejoindrait tout de suite après, qu'elle prendrait sa bicyclette rouge. Elle nous avait préparé des sandwiches. C'était un lac sauvage… On ne voulait pas se baigner, juste profiter de la fraîcheur des bois… »

Émile écoute, chaque cellule de son corps tendue.

« J'ai laissé Tom avec le sac à pique-nique et la petite couverture et je suis

allé attacher les vélos à une barrière. C'était à une dizaine de mètres, en lisière du bois. J'ai… Je lui avais demandé de m'attendre sagement. J'ai… J'ai eu quelques difficultés à attacher le vélo de Tom. Le cadenas était rouillé… »

Léon doit s'arrêter, submergé par l'émotion. Émile sent l'horreur grandir en lui. Il espère que ça n'est pas ce qu'il pressent. Ce bleu. Ce foutu bleu.

« Je n'ai pas dû mettre plus de trois minutes. Peut-être quatre, le temps de revenir jusqu'au panier de pique-nique et de me rendre compte que Tom n'y était plus. »

Émile l'entend inspirer difficilement.

« J'ai tout de suite su. J'ai tout de suite compris qu'il était allé voir ce foutu lac. Mais je pensais le trouver au bord, dans sa fichue position accroupie dans laquelle il pouvait rester des heures. Je l'aurais soulevé et je l'aurais disputé. Il se serait débattu parce qu'il ne supportait pas que je le touche. Il n'y avait que Joanne qui pouvait le faire. »

La voix de Léon se brise mais il poursuit quand même :

« Je ne pensais pas… Je ne pensais pas le trouver comme ça… »

Il étouffe un nouveau sanglot et Émile lui laisse quelques secondes, pour se reprendre.

« Il n'y avait que ses cheveux blonds et son tee-shirt qui dépassaient. Il ne bougeait plus. Il flottait à la surface. J'ai cru qu'il me faisait une blague. Je lui ai hurlé dessus. Je lui ai crié : "Ça n'est pas drôle ! Sors de là tout de suite !" Je n'arrivais pas à bouger. Je n'arrivais pas y croire. J'étais là, planté au bord du lac, incapable de faire un geste. Et puis, quand j'ai réagi, quand je suis entré dans l'eau pour aller le chercher, je me suis pris dans les algues, dans la vase, dans les branches qui flottaient, il y avait des trous d'eau… C'était un lac sauvage… Il était impossible d'aller le récupérer ! Je ne pouvais pas le ramener sur le rivage ! »

Il semble se défendre contre des accusateurs invisibles et répète encore :

« Je ne pouvais pas. C'était impossible. »

Un nouveau silence glacial s'étire, quelques secondes.

« Ce sont les policiers qui l'ont sorti de là. Des plongeurs. Joanne était

arrivée à bicyclette, entre-temps. Elle est à moitié morte sur ce rivage. Je crois qu'elle est morte ce jour-là, sur le rivage, alors que je la retenais pour qu'elle ne s'effondre pas. »

Il fait un effort pour surmonter la nouvelle vague de douleur qui le submerge.

« J'aurais préféré qu'elle me tue à ce moment-là. J'aurais… J'aurais préféré que ce soit moi plutôt que Tom. »

Le silence s'est prolongé pendant plus d'une minute. Léon sanglote. Émile fait face à la stupeur. Il essaie de prendre la mesure de tout ce qu'il vient de découvrir. Tom. Tom Blue. Le fils de Joanne. Elle avait pourtant dit… Mais maintenant qu'il cherche à se souvenir, il s'aperçoit qu'elle n'a jamais rien dit de précis. Elle s'est contentée de répondre à ses questions.

« Il était dans l'école où tu travaillais ?

— Oui. Il était dans l'école. »

Elle n'a jamais dit qu'il était un élève. Elle a dit qu'il était dans l'école. C'était vrai. Il vivait dans l'école avec elle. Et avec Léon. Elle n'a pas menti. D'ailleurs elle avait ajouté :

« Mais il est parti. »

Elle n'a pas précisé où et comment il était parti, mais elle a dit qu'il était parti. Peut-être aurait-il pu deviner… Il aurait pu comprendre qu'il vivait dans le ciel. Elle avait donné quelques indices.

« Je me demande si je trouverai la bonne combinaison de bleus un jour. Si je pourrais la peindre pour lui, et la lui donner, le jour où je le retrouverai…

— Tu sais où il est parti ? Tu sais comment tu feras pour le retrouver ?

— J'ai une petite idée. »

« Tu crois qu'il contemple le ciel en ce moment ?

— Je suis certaine que oui. »

S'il n'avait pas été persuadé que Tom Blue était un élève de l'école… S'il n'avait pas été certain que ce petit garçon avait tout simplement déménagé… Il secoue la tête. Non, il n'aurait pas pu deviner. Il n'aurait jamais pu imaginer une horreur pareille. La voix de Léon, dans le combiné, le fait

sursauter :

« C’est la Toussaint aujourd’hui… Je suis sûr qu’elle a passé une journée atroce. Je suis allé sur la tombe de Tom, avec mes parents. Vous lui direz ? »

Léon n’attend pas de réponse, il poursuit très vite :

« Comment elle va ?

— Elle… »

Il n’ose pas lui avouer qu’elle a disparu depuis ce matin, très tôt, qu’il n’a aucune idée de l’endroit où elle se trouve. Il préfère mentir un peu.

« Pas très bien, c’est vrai. »

Léon pousse un gémissement douloureux.

« Vous savez, elle a dit qu’elle partait avant d’avoir retrouvé la force de me tuer. »

Émile ne trouve rien à répondre mais Léon poursuit, comme s’il ne s’adressait qu’à lui-même :

« J’ai tué son petit. Elle a dit que c’était de ma faute, que j’aurais dû le surveiller. Qu’il fallait le surveiller en permanence. Il n’avait pas conscience du danger, vous savez. Elle a dit que j’aurais dû savoir qu’il était obsédé par le bleu… Par l’eau… »

Des paroles reviennent à la mémoire d’Émile. Des paroles prononcées une nuit, alors que Joanne hallucinait à cause de la fièvre, quand elle l’avait pris pour Léon et enlacé. « *Pourquoi tu l’as laissé y aller… Tu savais comme il était…* »

Et d’autres, prononcées plus tard, au cours de leur voyage : *« On ne devrait jamais laisser les petits garçons deux secondes sans surveillance !*

Il a fait quelque chose d’impardonnable. Je suis partie car je ne peux plus vivre auprès de lui après ce qu’il a fait.

Peut-être que je rentrerai un jour. Peut-être pas. Si je rentre… je crois qu’il me faudra des années. »

La voix de Léon poursuit :

« Et puis il y a eu l’enterrement… Je ne pensais pas qu’elle m’en voudrait autant pour l’enterrement.

— Pour l’enterrement ? »

Léon sanglote de nouveau. Émile a l’impression d’être enseveli sous des mètres d’horreurs. Chaque nouvelle annonce est pire que la précédente.

« Elle était en maison de repos. Elle était sous cachets. Ils l’ont tout juste autorisée à assister à la messe.

— Et qu’est-ce qu’il s’est passé ?

— Elle disait qu’elle voulait qu’il soit incinéré. Elle répétait des choses insensées à propos de ses cendres qu’elle voulait jeter à la mer… pour qu’il puisse s’envoler… Mais elle était droguée de cachets et mes parents ne voulaient pas entendre parler d’incinération… Je viens d’une famille très catholique. C’était… C’était impensable et Joanne était, de toute façon, trop droguée pour savoir ce qu’elle disait… »

Émile ne peut s’empêcher de ressentir une pointe de dégoût. C’est involontaire. C’est plus fort que lui. Léon n’a quand même pas pu… Mais la suite tombe :

« Alors on l’a fait enterrer et… ça non plus, elle n’a pas pu me le pardonner. Elle est devenue dingue pendant la messe. On a dû la ramener de force à la maison de repos. Elle n’a… Elle n’a jamais voulu aller sur sa tombe. Elle a toujours décrété que ça n’était pas là que Tom se trouvait. Pas pour elle en tout cas. »

Émile se relève. Tout à coup il ne supporte plus de rester assis. Il ne supporte plus la voix de Léon, qui geint, qui se plaint mais qui a trahi Joanne par deux fois. Léon qui répète qu’il aurait dû mourir à la place de Tom mais qui n’a pas été fichu d’aller récupérer le petit garçon au milieu du lac. *Moi j’y serais arrivé*. Il y a cette voix qui s’insinue dans sa tête. *Si Joanne avait porté mon enfant, j’aurais veillé sur lui plus que sur n’importe qui. Je l’aurais ramené sur le rivage.*

« Elle est restée en maison de repos pendant presque un an. Elle a perdu sept ou huit kilos. Et quand elle a quitté le centre, elle n’a pas pu supporter de se retrouver à la maison avec moi. Elle a préféré partir. »

Émile n’a plus envie d’en entendre plus. La panique vient de le gagner. Une idée s’est insinuée dans son esprit. Il ne parvient presque plus à respirer

maintenant.

« Écoutez Léon, je vais devoir vous laisser… Joanne est toute seule, dehors sous la pluie… Je ferais mieux d'aller à sa recherche.

— Quoi ? »

Il enfile son manteau d'une main, cherche les clés du camping-car, sur le plan de travail.

« Pourquoi ? »

Faites que ça ne soit pas ce que je pense. Il tente de maîtriser la terreur qui l'envahit à chaque seconde.

« Elle… Elle est allée faire un tour. »

Il met la main sur les clés du camping-car et parle de plus en plus vite.

« Je vais la chercher, d'accord ? Il faut vraiment que je vous laisse. Je ne peux pas la laisser dehors sous la pluie. »

Léon perçoit la panique dans sa voix. Il tente de le retenir :

« Attendez ! Dites-lui que…

— Je dois vraiment vous laisser…

— Donnez-moi de ses nouvelles ! Je vous en supplie ! Je sais qu'elle refusera de me répondre, mais vous, donnez-moi de ses nouvelles… »

Il a l'air tellement désemparé qu'Émile ne peut qu'acquiescer.

« Vous trouverez mon numéro dans son répertoire. Mon prénom, c'est Léon.

— D'accord. C'est noté. Maintenant je dois filer. »

Il raccroche sans attendre de réponse. Le mauvais pressentiment grandit en lui et il se jette à l'extérieur, sous la pluie torrentielle.

Il court, dérape dans les flaques, crie son prénom. Il n'a aucune idée de l'endroit où il va. Tout ce qu'il sait, c'est qu'aujourd'hui c'est la Toussaint, que Léon est allé sur la tombe de Tom mais que Joanne n'a jamais considéré que son petit reposait sous une stèle de pierre. Pour elle, il aurait dû s'envoler au-dessus de la mer. Un jour, au cours d'une partie de Scrabble, elle avait déclaré : *Je veux être incinérée. Comme ça, je pourrai m'envoler.* Aujourd'hui c'est la Toussaint. A-t-elle été chercher Tom Blue dans la mer ?

A-t-elle décidé de le rejoindre ? Son cœur se serre à l'en faire venir les larmes aux yeux. Elle avait beaucoup peint ces quatre derniers jours… Et si elle avait fini par peindre le bleu parfait ? Et si elle avait finalement réussi à reproduire le bleu idéal… Si elle avait décidé que la mission était remplie, qu'elle pouvait maintenant partir et rejoindre Tom, avec son tableau sous le bras… Et si ça n'était que pour ça, qu'elle avait entamé ce voyage ? Pour observer des centaines de cieux différents et tenir la promesse qu'elle s'était faite à elle-même. Et s'il était déjà trop tard ?

Émile se met à courir plus vite qu'il n'a jamais couru. L'eau dégouline sur son visage. Sa voix se perd dans le fracas du vent et de la pluie.

« JOAAAANNNE ! »

Il fonce droit sur la plage aux chalets. Ils sont allés pique-niquer là-bas, l'autre jour. Il s'agit d'une plage tout au long de laquelle s'alignent des cabanes sur pilotis. Joanne a expliqué que les pêcheurs les avaient reconstruites – à la base elles n'étaient destinées qu'au tourisme – et les avaient transformées en cabanes de pêche sur pilotis. Elle avait lu ça sur une pancarte, au bord de mer. Et dire qu'elle ne lui avait jamais semblée aussi vivante que ces derniers jours… Aussi souriante et légère. Était-elle heureuse à l'idée de retrouver son petit Tom ? Comptait-elle les jours ?

« JOAAAANNNE ! »

La plage est en vue, au loin. La nuit est trop noire pour y distinguer une silhouette. Les rafales balaient le sable. Il fonce, à toute allure, à bout de souffle. Il repense au récit de Léon, il repense aux réactions de Joanne tout au long de ce voyage.

Il comprend l'émotion soudaine qu'elle avait lorsqu'elle parlait de Tom. Et le *« Tout n'est pas beau dans mon monde… »*. Il comprend la douleur qu'elle essayait de contenir en permanence derrière un visage impassible, son indifférence totale quand il l'a ramassée sur cette aire d'autoroute, comme si elle n'avait plus rien à perdre. Et ce noir qu'elle porte constamment. Il repense à la citation qui l'a émue l'autre jour, qu'elle a voulu inscrire au-dessus de leur tête : *Si nous pleurons parce que le soleil n'est plus là, nos larmes nous empêcheront de voir les étoiles.*

Il accélère encore l'allure. Il est trempé jusqu'aux os mais il s'en moque éperdument. *Bon sang, faites qu'elle n'ait pas voulu rejoindre le soleil. Faites que j'aie réussi à lui montrer quelques étoiles.*

« JOAAAANNNE ! »

Il trébuche sur le sable, il avale quelques grains mais il se redresse car il a cru voir une forme noire, au loin, sur la plage. Il hurle de nouveau : « JOANNE ! »

Il se rue dans sa direction. C'est elle ! Son cœur manque d'exploser dans sa poitrine. C'est elle, enroulée dans son châle noir, détrempée, tremblante et frigorifiée, les yeux rouges et gonflés, les lèvres violettes. Elle a le regard vide, fixé vers la mer.

« JOANNE ! »

Il tombe à genoux, à côté d'elle, à bout de souffle.

« Joanne, qu'est-ce que tu fais là ? »

Elle le regarde étrangement. Ses yeux semblent éteints. Elle a l'air ailleurs.

« Viens là. »

Il la prend dans ses bras, il la serre un peu trop fort. Elle est glacée, elle tremble. Lui n'a pas encore repris son souffle, son cœur bat à tout rompre, prêt à exploser. L'émotion lui donne des tremblements dans la voix.

« Joanne… J'ai cru que tu étais partie. Partie pour de bon. »

Il la serre encore plus fort. Ils sont balayés par le vent glacial et par la pluie, dans l'obscurité la plus totale mais ils s'en aperçoivent à peine. Il la frictionne, il passe sa main dans ses cheveux, il la berce d'avant en arrière. Il murmure à son oreille, très vite, dans un souffle, en essayant de ravaler sa panique :

« Ne te sauve plus, Joanne. J'ai cru mourir. J'ai cru que tu t'étais envolée. Ne fais plus jamais ça. Je veillerai sur lui. Sur ton petit Tom. Bientôt nous serons tous les deux réunis. Tu le sais, hein ? Je te promets que je veillerai sur lui. Je lui dirai qu'on a compris pour ses dessins… Pour l'immensité… »

Il sent qu'elle se met à sangloter contre lui.

« Il fait si froid ici. Viens, il faut qu'on rentre à la maison maintenant. Tu vas prendre froid. J'ai eu tellement peur. J'ai cru… »

Il s’interrompt, juste le temps de reprendre son souffle.

« Ça n’étaient peut-être que des morceaux de papier et… et de fausses alliances mais ça ne change rien, Joanne. J’ai fini par t’aimer. Tu ne peux plus décider de partir. On a passé un pacte tous les deux. Tu t’es engagée à rester près de moi. Et moi, je m’engage à prendre soin de Tom Blue, à veiller sur lui quand je le retrouverai là-haut. »

Il sent qu’elle s’est immobilisée contre lui et il poursuit, très vite, car il ne veut pas prendre conscience de ce qu’il est en train de dire, il ne veut pas perdre le fil de ses paroles :

« Je t’en fais la promesse. Tu sais, peut-être que la vie nous a mis sur le chemin l’un de l’autre juste pour ça. »

Elle ne bouge plus maintenant. Elle s’est figée. Elle murmure entre ses lèvres bleuies :

« Comment tu as su… ? »

Elle relève la tête vers lui. Elle est revenue à elle, à leur monde. La douleur inonde son visage, pourtant il ne l’a jamais trouvée si belle.

« Tu as vu le tableau ? Tu as deviné en voyant le tableau… c’est ça ? »

Il ne sait pas de quoi elle parle mais il ne veut pas lui avouer. Il esquisse un vague haussement d’épaules.

« C’est lui que j’ai dessiné devant la mer. Avec son short bleu. »

Des larmes ruissellent sur son visage, se mêlant à la pluie. Elle a un faible sourire, un sourire tremblotant qui provoque encore quelques larmes.

« Il est beau, non ? »

Il acquiesce, sentant les larmes venir aussi.

« Oui. C’est le petit garçon le plus beau que j’ai rencontré. »

Il ne ment pas. Il n’a pas vu Tom Blue mais c’est le petit de Joanne… Il est absolument certain qu’il a dit vrai.

Plus tard, ils se relèvent doucement, Émile soutient Joanne qui tremble de tous ses membres. Ils se mettent en route, sous la pluie glaciale et le vent de novembre. Ils ne sont que deux silhouettes noires, au milieu de la tempête de sable, deux ombres mouvantes qui semblent errer. Pourtant quelque chose de nouveau brûle en eux. Une petite flamme allumée par une promesse. Une

promesse qui concerne un petit garçon, là-haut, dans le ciel.

Joanne est allongée sur la couchette. Elle tremble toujours. C'est à cause de la fièvre, maintenant. Elle a dû prendre froid. Son visage est perlé de sueur. Ses dents claquent. Émile monte régulièrement lui apporter un gant humide et reprendre l'ancien. Il a déposé une tasse de thé à côté de son oreiller mais elle n'y a pas touché. En bas, Émile est assis sur la banquette, immobile. On n'entend que le ronron du chauffage à gaz, le sifflement du vent qui tente de s'infiltrer sous la porte et les claquements de dents de Joanne.

Il a l'impression d'être fiévreux lui aussi. Son cerveau tout entier bourdonne. Il ne parvient pas à assimiler tout ce qu'il a appris ce soir. Les mots tourbillonnent dans sa tête et lui donnent le vertige.

C'était son petit. Tom était notre fils.

Un petit garçon tellement différent…

Je ne pouvais pas le ramener sur le rivage !

Il était hermétique à tout et à tout le monde, sauf à ce foutu bleu… Et à Joanne.

Tu as vu le tableau ? Tu as deviné en voyant le tableau… c'est ça ?

Il est mort il y a quinze mois. Il venait d'avoir trois ans.

Ça n'étaient peut-être que des morceaux de papier et… et de fausses alliances mais ça ne change rien, Joanne. J'ai fini par t'aimer.

Il était autiste. Elle était la seule à pouvoir le toucher…

J'aurais préféré que ce soit moi plutôt que Tom.

C'est lui que j'ai dessiné devant la mer. Avec son short bleu.

Il n'y avait que ses cheveux blonds et son tee-shirt qui dépassaient. Il ne bougeait plus. Il flottait à la surface.

Elle est à moitié morte sur ce rivage.

Bientôt nous serons tous les deux réunis. Tu le sais, hein ? Je te promets que je veillerai sur lui.

J'aurais préféré qu'elle me tue à ce moment-là.

J'ai fini par t'aimer.

Émile a fini par mettre la main sur le tableau dont parlait Joanne. Il l'a

trouvé dans son placard mural. On y voit la plage aux chalets, ses cabanes sur pilotis, la mer, un goéland. Et dans le sable, un petit garçon accroupi. *Je pensais le trouver au bord, dans sa fichue position accroupie dans laquelle il pouvait rester des heures.* Le petit garçon a le visage tourné vers Émile et le fixe, comme s'il le regardait à travers le tableau. Il a des cheveux blonds et les sourcils froncés comme s'il était inquiet ou qu'il réfléchissait beaucoup. Il porte un short bleu et il est pieds nus. Il n'a jamais vu ce tableau auparavant. Elle a dû le peindre ces quatre derniers jours. Les traits sont flous, un peu incertains et cela donne une touche lointaine au tableau, comme s'il s'agissait d'un très vieux souvenir en train de s'effacer.

Il est immobile devant ce tableau, hermétique au sifflement du vent, aux claquements de dents de Joanne. Il essaie de mémoriser les traits du petit Tom. Ses yeux du même marron que Joanne, ses cheveux couleur sable, la courbure de ses sourcils… Il faudra qu'il soit capable de le reconnaître quand il le verra, quand il se retrouvera là-bas, lui aussi. Il faudra qu'ils puissent se reconnaître tous les deux.

Joanne grelotte. Elle est brûlante et pourtant elle a si froid. Le chauffage d'appoint est posé à ses pieds, pour lui faire une bouillotte mais elle sent encore cette vague glaciale dans tout son corps. Son souffle est saccadé, son cœur palpite. Ses pensées ont fui, elles s'en sont allées à Saint-Suliac, six ans en arrière, alors qu'elle n'avait que vingt-trois ans. Cela faisait trois ans qu'elle avait repris le poste de son père, au sein de l'école. Son père et elle habitaient tous les deux dans cette maisonnette, à l'intérieur de la cour d'école. Il était à la retraite et il consacrait ses journées à entretenir un petit potager. Il cuisinait fièrement des soupes avec tout ce qui daignait pousser. Le soir ils allumaient un feu de cheminée, même l'été. Leur maisonnette en pierre était toujours froide. Et puis, ils aimaient entendre le crépitement des flammes pendant qu'ils lisaient.

Elle s'en sortait très bien, à réaliser tous ces petits travaux dans l'école, même la peinture lui était d'une étrange facilité. Maryse, une enseignante qui connaissait bien son père, était toujours étonnée de la voir grimper sur un

escabeau et porter de lourds seaux.

« Comment vous faites, mademoiselle Joanne ? Vous n'êtes pas plus lourde qu'une brindille. »

Parfois elle ajoutait même :

« Tout de même, ça n'est pas un travail pour une femme. »

Joanne se gardait bien de lui dire que son père lui avait appris à peindre alors qu'elle avait tout juste huit ans. C'était elle qui avait refait tous les murs de sa propre chambre, à son goût. Il l'avait laissée faire des tourbillons de jaune, d'orange et de rouge, déborder sur le plafond, et même faire d'affreuses fleurs un peu partout. Elle avait été tellement fière d'elle et de cette jolie chambre qu'elle s'était créée… Elle se souvient encore de ce sentiment de satisfaction totale comme si c'était hier.

Léon était arrivé dans l'école un 1er septembre. Il n'avait que vingt-quatre ans à l'époque. C'était son premier poste en tant qu'instituteur, il venait de terminer ses études. Il était né à Saint-Suliac mais il était parti étudier à Nantes après son baccalauréat.

« Vous étiez aussi élève ici ? avait-il demandé à Joanne un soir, alors qu'elle refermait le lourd portail de l'école.

— Oui.

— Moi aussi. Nous devons avoir à peu près le même âge… J'ai vingt-quatre ans.

— J'en ai vingt-trois.

— Alors nous avons dû nous croiser dans la cour, à l'époque. »

C'était la première fois qu'ils se parlaient. Jusqu'à maintenant, ils s'étaient contentés de se croiser et de se saluer poliment.

« Je m'appelle Léon. Léon André. Mes parents sont les André qui tiennent le bureau de tabac. Vous les connaissez peut-être. »

Elle avait retenu avec peine l'expression de dégoût que lui inspiraient les André du bureau de tabac. Ils étaient extrêmement imbus de leur personne, à la limite de la prétention, et ils n'avaient jamais été très respectueux avec le père de Joanne. Elle les avait entendus de nombreuses fois chuchoter :

« Voilà le vieux garçon » lorsque son père et elle allaient acheter des timbres. Elle, elle était la « petite bâtarde ». Les André aimaient relater les rumeurs, ils s'en nourrissaient. Joanne était persuadée qu'ils avaient été les premiers à propager la nouvelle de sa naissance, à chuchoter avec excitation qu'elle était née d'une putain et du simplet du village.

« Et vous, vous êtes qui ? Vos parents sont du village ? »

Elle avait soutenu le regard de Léon avec une fierté teintée de provocation.

« Je suis la fille du gardien. »

Elle n'avait lu qu'un étonnement enfantin dans son regard, pas de malveillance.

« Ah, c'est vous.

— Oui, c'est moi. »

Elle se souvenait maintenant, les André parlaient toujours de leur fils si brillant, parti étudier dans une grande ville, pour devenir instituteur. Elle l'avait devant ses yeux. Il n'affichait pas l'air arrogant et suffisant de ses parents. Elle n'aurait pas pu deviner qui il était. Il avait l'air d'un jeune homme tout droit sorti de la fac. Des cheveux blonds virant sur le châtain, des mèches tombant devant ses yeux. Il s'était efforcé de se faire une raie au milieu, sans doute pour se donner l'air d'un adulte qu'il n'était pas encore vraiment. Des yeux noisette. Une chemise un peu trop grande pour lui. Des souliers bien cirés.

« Vous avez repris son poste ?

— Oui.

— Vous vivez avec lui, là-bas ? »

Il désignait la maisonnette en pierres, au fond de la cour, entourée de lilas et de pensées.

« Oui.

— Ça a l'air charmant. »

Elle avait acquiescé.

« Papa a la main verte. »

Ils s'étaient regardés quelques secondes sans savoir qu'ajouter. Joanne balançait les grosses clés du portail du bout de ses doigts et Léon jouait avec

un caillou de la pointe de son soulier ciré.

« Bon eh bien… À demain », avait fini par dire Léon.

Ils s'étaient séparés avec un sourire timide, sans trop savoir que penser l'un de l'autre.

Joanne sent une présence à côté d'elle. On lui retire le gant sur son front. On passe une main dans ses cheveux.

« Ça va ? »

Elle acquiesce. Son esprit est déjà reparti.

Elle est devant le portail, avec ses grosses clés, et Léon danse d'un pied sur l'autre.

« Alors c'est le week-end…

— Oui, dit-elle.

— Vous faites quoi dimanche ? »

Ni l'un ni l'autre ne s'est encore dit qu'ils pouvaient peut-être se tutoyer.

« Papa veut m'emmener marcher jusqu'à l'oratoire de Grainfollet.

— Ah, fait Léon comme s'il était ennuyé.

— Et vous ?

— Je me disais que je pouvais peut-être vous inviter à un pique-nique sur la plage. Mais vous êtes prise. »

Elle a un haussement d'épaules et semble réfléchir quelques instants.

« Vous voulez venir avec nous, à l'oratoire de Grainfollet ?

— Avec votre père ? »

Il semble surpris.

« Oui. Je ne crois pas que ça l'embêtera. »

Léon se balance encore d'un pied sur l'autre.

« Vous êtes sûre ? »

Elle acquiesce.

« Bon… alors… D'accord. »

Il sourit avec une sincérité qui la touche. Elle a voulu s'assurer de sa bonne foi. Mais il n'est pas comme ses parents visiblement. Il a l'air sincèrement

heureux de faire la connaissance de son père dimanche.

L’oratoire est en vue, à quelques mètres devant eux. C’est le père de Joanne qui mène la marche. Il avance de cette drôle d’allure qui donne l’impression qu’il ne sait pas où il va, qu’il se laisse porter au gré du hasard. Joanne et Léon sont derrière. Ils sont partis de la baie de Saint-Suliac puis ils ont emprunté le chemin qui passe par la plage. Il s’agit de cette plage où l’on peut observer dans la roche les vagues pétrifiées d’anciennes coulées de lave. Le père de Joanne s’est arrêté pour les leur montrer. Léon ne les avait jamais remarquées. Puis ils ont grimpé le sentier qui mène tout en haut de la falaise, celle qui surplombe Saint-Suliac. C’est là-haut qu’est niché l’oratoire.

Ils s’arrêtent devant le monument en pierre. La vue est splendide. L’oratoire en anciens blocs de granit et quartz, encadre une vierge blanche. Les herbes grimpantes s’accrochent à la vieille pierre, autour du socle. Derrière l’oratoire, la mer et l’anse de Saint-Suliac, le petit village blotti dans le vallon.

« Il faut venir ici en fin de journée », déclare le père de Joanne en posant une main sur l’oratoire.

Léon ouvre des yeux étonnés.

« Ah oui ? Pourquoi ?

— Parce que le soleil est bas et le village se teinte de couleurs chaudes. »

Léon semble s’émerveiller de tout ce que le père de Joanne raconte ou montre.

« Raconte-lui l’histoire de l’oratoire, lui dit Joanne. Je ne crois pas qu’il la connaisse. »

Elle pourrait le faire elle-même mais elle aime mieux quand c’est son père qui la raconte. Il a la faculté de fasciner, avec sa voix étonnamment grave. Alors il raconte à Léon l’histoire de l’oratoire, l’histoire de marins qui partaient chaque année pour la grande pêche pendant huit à neuf mois et qui avaient fait une promesse : s’ils revenaient tous sains et saufs, ils construiraient un sanctuaire en l’honneur de la Vierge, à l’endroit où leurs femmes attendaient l’arrivée des bateaux.

« Leur vœu fut exaucé et ils tinrent leur promesse ! Pendant plusieurs semaines, à dos d'ânes et à dos d'hommes, les blocs de pierres furent amenés ici. »

Léon a l'air triste de devoir repartir en fin de journée. Ils sont redescendus par la plage et ils ont lancé quelques galets dans la mer.

« Alors à demain, dit Léon à Joanne. À bientôt monsieur », ajoute-t-il en se tournant vers son père.

Son père l'interroge, sur le chemin du retour :

« Est-ce que tu aimes ce garçon ? »

Elle secoue la tête.

« Non. Je le connais peu. »

Mais elle ajoute quand même :

« Il m'a invitée à pique-niquer dimanche prochain. »

Son père reste silencieux quelques mètres puis il déclare :

« Tu es en train de devenir une adulte. »

Elle hausse les épaules. Elle n'en est pas vraiment certaine. Ça n'est pas parce qu'elle est invitée par un garçon qu'elle va tout à coup se transformer en adulte. Il y a bien eu un garçon, l'été dernier. Elle n'a pas l'impression que cette idylle l'ait beaucoup changée. Ils ne se sont pas connus longtemps, c'est vrai, mais tout de même…

« Un jour tu seras amoureuse.

— Je ne sais pas.

— Il vaudrait mieux que je t'offre cette citation tout de suite. »

Elle lève un regard ravi vers lui. Elle a toujours aimé sa façon de considérer que les mots étaient des cadeaux qu'il offrait.

« Quelle citation ? »

Il s'arrête dans la ruelle en pierres. Ils sont dans une des petites rues typiques de Saint-Suliac, une de celles où les fleurs poussent entre les pierres de granit des maisons. Le village a été parfaitement préservé, c'est ce que Joanne aime particulièrement ici. On y trouve encore les anciennes salines, les moulins à marée et même un ancien menhir, nommé Dent de Gargantua.

« Tu es prête à écouter ? »

Elle acquiesce. Son père a des brindilles dans la moustache et jusque dans ses sourcils. Elle ne sait jamais comment il fait pour en avoir toujours dans des endroits improbables.

« Elle parle de la maternité.

— Papa !

— Quoi ?

— Je ne suis pas prête à faire un enfant !

— Mais un jour tu le seras. »

Elle bougonne un peu. Elle a l'impression de n'être encore qu'une petite fille.

« La citation dit : *Il faut, avant de donner la vie, l'aimer et la faire aimer*. »

Il a un air tellement sérieux. Il a toujours cet air tellement sérieux, même quand il a des brindilles dans les sourcils.

« Je me suis appliqué à le faire avec toi. »

Elle hoche la tête.

« Je sais.

— Tu garderas ceci toujours en tête, d'accord ?

— D'accord.

— Et si tu aimes ce Léon un jour, tâche de lui faire aimer la vie autant que je te l'ai fait aimer. »

Ils se remettent à marcher le long de la ruelle.

« Il semble être un garçon curieux, c'est bien… Pourtant il a l'air de n'avoir encore rien appris.

— Il est instituteur !

— La vraie connaissance ne se mesure pas aux diplômes, Joanne. Ni au nombre de livres qu'on a ingurgités d'ailleurs. Montre-lui les étoiles, les plantes qui naissent et qui meurent, la beauté d'un coucher de soleil. Fais-lui sentir les lilas et écouter les relents de la mer.

— Papa ! Il connaît déjà tout ça ! »

Le visage bourru, aux traits marqués, se tourne vers elle.

« Tu en es vraiment certaine ? »

Et elle doute, tout à coup.

« Est-ce que tu crois que ses parents lui ont appris ceci ? »

Elle ne peut réprimer un frisson écœuré en se remémorant les André et elle secoue la tête.

« Non. Peut-être pas. »

Son père a un sourire un peu triste.

« Moi aussi, je les entendais chuchoter, Joanne. Mais il ne faut pas lui en vouloir d'être le fils de ses parents. Au fond ce n'est qu'un pauvre garçon. Il a grandi dans la misère. »

Elle s'offusque :

« Ses parents possèdent un bureau de tabac !

— Joanne, es-tu ma fille ? Parfois je me le demande. »

Elle ne peut s'empêcher de sourire.

« Les rumeurs prétendent que oui.

— Je te parlais d'une autre forme de misère.

— Ah.

— Toi aussi, tu as encore besoin d'apprendre.

— Et toi ? ne peut-elle s'empêcher de répliquer, piquée au vif.

— Moi aussi Joanne, moi aussi. On a toujours besoin d'apprendre. »

Le dimanche suivant, Léon et Joanne s'embrassent pour la première fois sur la plage, après avoir observé un des plus beaux couchers de soleil de Saint-Suliac.

Le camping-car s'est remis en route. Joanne est malade depuis deux jours. La fièvre ne baisse pas. Émile lui a donné des médicaments qu'il est allé chercher à la pharmacie. Il lui a préparé des bouillons, car il n'y a que ça qu'elle mange.

« On est où ? »

Ce matin, elle va mieux et elle est descendue de sa couchette avec prudence.

« On est arrivés tout près d'Aas, dans les Pyrénées-Atlantiques. »

Il est assis sur la banquette, devant une tasse de café fumante.

« Ça va mieux ? Tiens, assieds-toi. »

Il lui fait de la place et fait glisser une feuille de papier griffonné vers elle.

« Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai eu Myrtille au téléphone. »

Les yeux de Joanne s'agrandissent.

« Oh !

— Je ne savais plus quoi faire pour faire baisser ta fièvre. J'ai… Je lui ai demandé des conseils.

— Tu aurais dû me la passer. J'aurais aimé lui parler.

— Tu dormais comme un bébé. »

Joanne ravale sa déception.

« Alors, quels conseils elle t'a donnés ?

— De foncer tout droit chez elle pour qu'elle te soigne correctement. »

Il savait que ça la ferait sourire.

« J'ai dit que je me débrouillerai avec la pharmacienne.

— Et cette feuille, c'est quoi ? interroge Joanne en essayant de décrypter les gribouillis.

— Elle a dit que, puisqu'on ne voulait pas revenir chez elle avant Noël, elle devait au moins s'assurer que je te mette au chaud jusque-là. »

Joanne fronce les sourcils sans comprendre.

« Elle m'a donné un contact. Ce monsieur est berger. »

Joanne décrypte un nom et un prénom en haut de la feuille. Hippolyte Bernard.

« Il a pour projet de rénover un vieux domaine en pierres, dans la vallée d'Aas. Il reçoit des volontaires de la France entière, et parfois de toute l'Europe, tout au long de l'année. Les gens s'arrêtent deux jours, une semaine, un mois, et en échange de quelques heures de travail sur le chantier, il offre le gîte et le couvert.

— Oh ! »

Cette idée a l'air de lui plaire.

« Tu veux rappeler Myrtille ? » propose Émile en lui tendant son

téléphone.

Mais Joanne est encore très pâle. Elle hésite. Elle n'est visiblement pas encore prête à avoir une conversation avec quelqu'un.

« Je ne sais pas…

— Non, oublie. Ça ne presse pas. Je vais d'abord te préparer un encas, d'accord ? Ça fait trois jours que tu n'as rien avalé de consistant. »

Il se dirige vers le plan de travail et s'active, avec dans l'idée de lui faire une salade de fruits.

« On sera à Aas d'ici la fin de journée. Avec la neige sur la route, je préfère… »

Mais il ne termine pas sa phrase. Joanne s'est levée et elle a tiré d'un coup sec le rideau, devant la petite fenêtre au-dessus de la banquette. Ses yeux stupéfaits découvrent la neige. Elle ressemble à une enfant.

« Il neige…

— Oui, il neige.

— Depuis quand ?

— Depuis qu'on a regagné les Pyrénées. »

Il la regarde, le nez collé à la vitre. Il se demande à quoi elle pense, si son petit Tom aimait la neige, si c'est lui qu'elle voit, dans les étendues blanches, accroupi en train de faire un bonhomme.

Les champs et les monts enneigés défilent. De temps en temps, quelques arbres aux branches nues font irruption dans leur champ de vision. Émile est à l'avant, au volant. Joanne est restée agenouillée sur la banquette, le nez collé à la vitre. Elle est enroulée dans son plaid, ses cheveux sales sont collés à son front et ses lèvres sont crevassées par le froid. Elle n'a pas encore manifesté l'envie de faire sa toilette mais au moins, elle a mangé sa salade de fruits.

Un trousseau de clés teinte dans la petite cour pavée de l'école élémentaire de Saint-Suliac. Joanne et Léon sont assis à la petite table, au milieu du potager du père de Joanne. Elle leur a servi deux limonades et ils profitent

des derniers rayons du soleil du mois d'octobre. Le père de Joanne revient, avec son gros trousseau de clés. Il est allé faire quelques courses au village et comme d'habitude il a disparu pendant près de deux heures.

« Ça va, les enfants ? »

Joanne acquiesce tranquillement. Léon s'empresse de lancer :

« Bonjour monsieur. »

Le père de Joanne retire son gros chapeau de paille et le pose sur la table.

« Qu'est-ce que tu as ramené ? interroge-t-elle en lorgnant son panier.

— Des artichauts, quelques betteraves, une aubergine et des figues. »

Joanne s'est mise à fouiller dans le panier. Son père se laisse tomber sur une chaise, à côté d'eux.

« Le potager a donné la première courge de la saison, annonce-t-il.

— Ah ? fait Joanne en relevant la tête.

— Une spaghetti. »

Ils entendent tous les deux le rire de Léon et se retournent, surpris. Léon se met à bafouiller.

« J'ai cru… Ça n'était pas… »

La grosse voix bourrue du père de Joanne l'interrompt :

« Non. Aucune nouille ne pousse dans le jardin, pour le moment… Je n'ai pas encore trouvé le moyen de les faire croître… C'est malheureux. »

Joanne éclate de rire et le pauvre Léon pique un fard spectaculaire.

« C'est une courge, ajoute le bonhomme. Une variété de courge. »

Il se lève brutalement, ce qui fait sursauter Léon.

« Allez, viens, je vais te montrer ça. »

Ils se retrouvent tous les trois accroupis autour de la toute première courge de la saison.

« On dirait une pastèque jaune… ou un melon allongé », fait remarquer Léon.

Joanne acquiesce.

« Quand j'étais petite, j'appelais ça une *maman citron*. »

Son père se met à sourire, à l'évocation de ce souvenir.

« Et tu n'arrivais même pas à la porter jusqu'à la maison… Tu mesurais à

peine un mètre dix. »

Il se redresse et frotte ses mains pleines de terre sur son pantalon beige.

« Si tu restais dîner à la maison, Léon, tu pourrais apprendre à cuisiner une courge spaghetti. »

Léon a du mal à cacher sa surprise et sa joie. Il sourit un peu niaisement et demande :

« C'est vrai ? »

Le bonhomme acquiesce.

« Joanne pourra t'apprendre. Elle fait d'excellents gratins. »

Joanne confirme, d'un geste de la tête.

« Et papa pourra nous faire une compote aux figues. Il y met des noix. Tu verras, c'est délicieux. »

Léon a l'air aux anges. Il ne cesse de sourire, en répétant :

« Bon alors… Oui… Je veux bien… Je… merci de l'invitation… j'aime beaucoup les figues. »

Le père de Joanne l'interrompt de sa voix bourrue :

« Le téléphone est dans l'entrée, si tu veux prévenir tes parents. Et ensuite, en cuisine, les enfants ! »

Joanne et son père ont retrouvé chacun leur place respective : elle, à la table bancale de la cuisine, perchée à genoux sur une chaise, devant la planche à découper. Lui, debout devant l'évier, en train de rincer les figues, ses ustensiles posés bien à plat sur le plan de travail. Ils cuisinent toujours comme ça. Chacun a son espace. Léon se tient maladroitement à la droite de Joanne, l'observant avec attention.

« Voilà. Je l'ai coupée en deux. Maintenant on va l'enduire d'huile d'olive, de sel et de poivre et la passer au four.

— On va la cuire comme ça ? Avec la peau ?

— Bien sûr. Tiens, passe-moi l'huile s'il te plaît. »

Le père de Joanne ne dit rien. Il les observe du coin de l'œil, l'air amusé.

« Voilà, tu règles à cent quatre-vingts », explique Joanne alors qu'ils sont accroupis devant le four.

Elle lui confie la cuisson des oignons et de l'ail, dans une poêle brûlante d'huile d'olive puis elle y ajoute les tomates découpées en dés. Ils remuent et surveillent le feu, tout en discutant de l'école, des vacances de la Toussaint qui arrivent, du séjour prévu par Léon, avec ses parents, au mont Saint-Michel.

« Tu n'y es jamais allée ?

— Non, répond Joanne.

— Un jour il faudra que je t'y amène. »

Joanne semble réfléchir à la proposition.

« Oui. Pourquoi pas », déclare-t-elle avec une moue.

Le vieux bonhomme les regarde effriter la courge spaghetti qui sort du four, puis y intégrer la préparation à base de tomates, d'ail et d'oignon.

« Ensuite, tu remets tout ça au four. »

Léon suit Joanne docilement et il semble faire l'effort de mémoriser chacune des informations qu'elle lui donne.

« Tu ne cuisines jamais chez toi ?

— Non. Jamais des choses comme ça en tout cas.

— C'est-à-dire ?

— Ma mère dit qu'elle n'a pas le temps de cuisiner. Elle ne fait que des surgelés qu'elle réchauffe au four à micro-ondes. »

Joanne a une grimace de dégoût qui n'échappe pas à Léon, ni à son père, qui les écoute, plus loin dans la cuisine, en remuant sa compote au-dessus du feu.

Plus tard, les voilà installés tous les trois autour de la table du salon. Le père de Joanne a allumé un feu dans la cheminée. Léon regarde avec curiosité les inscriptions qui tapissent les murs du salon. Des citations, des extraits de romans, des réflexions personnelles. Une des inscriptions a dû être écrite par Joanne lorsqu'elle n'avait qu'une dizaine d'années. *Aujourd'hui il fait du soleil. On dirait que le ciel sourit.* Au-dessus de la phrase tremblotante, elle a dessiné un petit soleil bleu.

« Alors Léon, qu'est-ce que tu apprends aux enfants, toute la journée ? demande le père de Joanne en leur remplissant leurs assiettes.

— Oh, plein de choses. L'écriture, le calcul. L'histoire de France. Mais aussi le corps humain et la biologie.

— C'est bien. Du temps où j'étais gardien, j'avais proposé à la directrice de créer un grand potager pour apprendre aux gamins à cultiver leurs propres légumes.

— C'est une très bonne idée », approuve Léon.

Le père de Joanne pousse un grommellement contrarié.

« Ça m'a été refusé. Elle ne voyait pas l'intérêt.

— C'est dommage…

— Tu vois, je suis sûr que la plupart des gamins ne connaissent pas les courges spaghettis. »

Léon est à deux doigts de rougir mais le bonhomme l'interrompt :

« Tu pourrais le leur apprendre. »

Léon acquiesce. À côté, Joanne picore en silence.

« Tu sais Léon, si ça t'intéresse, tu pourrais les faire venir de temps en temps dans mon potager. Une heure par semaine. Ils pourraient arroser les plantes. Apprendre leurs variétés. »

Léon a l'air sincèrement enthousiaste.

« Vous croyez que je peux ?

— Tu as bien des heures prévues pour l'éducation civique ?

— Oui.

— Alors tu es libre de choisir ce que tu veux leur apprendre durant ces heures. Je ne crois pas que la directrice puisse dire quoi que ce soit. Réfléchis-y, d'accord ?

— Promis. »

Un morceau de Miles Davis résonne dans le petit salon. Joanne chantonne et marque la mesure de la pointe de son pied, sous la table. Son père s'est renversé dans son fauteuil, l'air repu. Encouragé par les questions du vieux bonhomme, Léon leur parle de sa classe, de la réticence de certains élèves à l'égard de la lecture, des difficultés qu'il rencontre.

« Tu devrais instaurer un temps de lecture le matin, suggère Joanne. Il faut qu'ils assimilent ça à de la détente et du loisir. Lis-leur une histoire le matin,

et laisse-les s’allonger au sol, avec leur nounours, un petit plaid. Laisse-les se réveiller doucement avec une histoire.

— Tu crois ? »

Le vieux bonhomme acquiesce.

« Je crois que c’est une excellente idée. »

Léon se lance alors, un peu timidement :

« En voyant ces mots sur vos murs… Je viens de penser… c’est peut-être un peu idiot… Ils sont encore jeunes mais… je pourrais leur laisser une grande toile blanche… une grande toile ou… ou un drap sur lequel ils pourraient noter toutes leurs inspirations du jour… Leurs humeurs ou… tout ce qui leur passerait par la tête. Ça pourrait les familiariser avec l’écriture de façon… d’une façon un peu plus libre qu’une dictée… »

En voyant les hochements de tête souriants de Joanne et son père, les épaules de Léon se redressent doucement.

Le soir, alors que Léon est reparti, après que Joanne et lui se sont embrassés devant le portail de la maisonnette, Joseph la rejoint dans la cuisine. Elle fait la vaisselle. Il prend un torchon et vient se planter à côté d’elle, récupérant les assiettes qu’elle lui fait passer.

« Tu sais Joanne, je crois que ce Léon est un bon garçon.

— Je crois aussi. »

Le silence s’éternise quelques secondes.

« Il veut me présenter à ses parents, annonce Joanne. Il m’invitera à dîner chez lui pendant les vacances de Noël. »

Le vieux bonhomme digère la nouvelle en silence, sans rien laisser paraître. Il continue d’essuyer les assiettes.

« Alors tu iras. Et tu garderas la tête haute. Tu leur montreras avec dignité qu’ils n’auraient jamais dû chuchoter sur ton passage. C’est compris, Joanne ?

— J’ai toujours fait comme ça, réplique-t-elle.

— Je sais. Mais parfois on laisse nos sentiments nous affaiblir. L’amour, le vrai, devrait toujours nous faire sentir plus grand. Jamais l’inverse.

— Je sais papa. »

Elle ne voit pas qu'il la regarde tendrement.

« Tu vois, tu deviens une adulte. Je n'ai plus grand-chose à t'apprendre. »

Ils sourient, tous les deux, sans se retourner. Juste pour eux-mêmes. Le sourire de Joanne a des allures de fierté. Celui de son père se fait un peu mélancolique.

Les André se sont montrés polis et courtois pendant tout le dîner. Un peu méprisants mais c'est leur nature profonde. Joanne est venue en traînant des pieds. Léon était ravi, comme s'il n'avait pas conscience de ramener chez ses parents « la petite bâtarde » du village, la « fille de la putain ». Il semblait surexcité et il avait dessiné une jolie raie au milieu de ses cheveux.

Joanne est presque en train de se détendre, dans son haut fauteuil, face aux André. Le père a parlé pendant une heure de leur bureau de tabac et Joanne a fait mine de s'y intéresser. Elle est presque sauvée. Il ne reste que le dessert et elle pourra filer.

« Et voici », annonce Madame André en posant la tarte aux fruits sur la table.

Joanne se demande s'il s'agit d'une tarte surgelée ou si, pour faire honneur à la petite bâtarde qu'elle est, Madame André a cuisiné. Elle en est là dans ses réflexions quand la question tombe, avec une affreuse voix mielleuse :

« Alors Joanne, Léon m'a dit que tu avais repris le poste de ton père, alors que tu n'avais que vingt ans ? »

Elle repense à son père et à ses conseils et elle s'efforce de garder la tête bien haute.

« Oui. C'est ça. »

Madame André esquisse un sourire qui manque cruellement de naturel en faisant glisser vers elle son assiette.

« Et avant cela, que faisais-tu ? Je ne crois pas que tu aies étudié, non ?

— J'ai… »

Elle se racle la gorge.

« J'ai passé mon baccalauréat et puis après ça j'ai commencé à travailler

avec mon père. Il savait qu'il partait à la retraite dans deux ans et… la directrice avait déjà pensé à moi pour le remplacer. Alors il a commencé à m'apprendre le métier. »

Autour de la table, tout le monde est servi et on n'entend que le raclement des cuillères dans l'assiette.

« Mmh, susurre Madame André. C'est fort dommage. »

Joanne essaie d'avoir l'air poli :

« Dommage ?

— Une jeune fille comme toi, qui n'a rien connu d'autre que le village… Tu aurais pu partir étudier en ville… voir un peu de pays… »

Madame André replace une mèche derrière son oreille.

« Bien sûr, en tant que gardien, ton père n'en avait peut-être pas les moyens. »

La mère de Léon et ses cheveux figés par des années de brushing la dévisage. Joanne s'efforce de garder un ton poli, et surtout les épaules droites.

« Ça n'était pas une question de moyens. J'ai… Je me sentais bien ici. Je me sentais bien dans l'école. Je n'ai jamais eu envie d'aller vivre en ville.

— Mmh », susurre-t-elle à nouveau, comme si elle était persuadée que tout ça n'était qu'un tissu de mensonges.

Léon garde le visage obstinément fixé sur son assiette, comme s'il espérait qu'on ne le prenne surtout pas à témoin.

« Mon mari et moi avons toujours pensé, à titre personnel bien sûr, qu'il était essentiel que notre fils puisse connaître autre chose que Saint-Suliac. Pour son ouverture d'esprit, vois-tu. Il y a tellement de gens intéressants à rencontrer, ailleurs. »

Cette fois, Joanne ne peut retenir son air sceptique.

« Je n'ai jamais rencontré de gens intéressants au lycée de Saint-Malo. »

Elle ponctue sa phrase d'un haussement d'épaules. Le silence se fait lourd autour de la table. Mais Madame André revient à la charge.

« Bien sûr, tu n'es peut-être pas le genre de personne à… comment dire… à vouloir se sociabiliser.

— Les contacts que j’ai à l’école me suffisent. Je m’entends très bien avec les instituteurs et la directrice. »

Madame André boit une gorgée d’eau sans pouvoir, pour autant, desserrer les lèvres.

« Oui bien sûr. Mais toute jeune fille a besoin de camarades de son âge, j’imagine. »

Joanne s’efforce de respirer lentement et de mâcher sa tarte aux fruits trop cuite. Elle devrait simplement acquiescer à chaque phrase de Madame André. Ce serait la meilleure option pour écourter cette discussion au plus vite. Mais Madame André est déjà en train de poursuivre :

« Vois-tu, Léon, lui, a adoré la vie à Nantes, ses années d’études. Il a rencontré des tas de gens intéressants, à l’université. N’est-ce pas, Léon ? »

Léon acquiesce vaguement, le nez toujours fixé dans son assiette. Madame André pousse alors un hennissement qui semble lui tenir lieu de rire, en ajoutant :

« Il avait même rencontré une jeune fille là-bas. Elle s’appelait Estelle. Je crois bien qu’ils sont restés ensemble presque deux ans…

— Maman ! »

Léon a tapé du poing sur la table et il s’est redressé. Sa mère fait mine de s’apercevoir de sa gaffe et elle plaque une main sur sa bouche.

« Bien sûr… Je ne voulais pas mettre les pieds dans le plat, c’était… C’était juste pour souligner le fait que tu te plaisais là-bas. »

Elle se tourne vers Joanne et se confond en excuses tout aussi mielleuses et fausses les unes que les autres.

« Cela n’a rien à voir avec toi. Je ne voulais pas te mettre mal à l’aise. Loin de moi cette idée. »

Léon semble furieux et il tapote nerveusement des doigts sur la table, pour indiquer à ses parents qu’il compte bien écourter le repas et raccompagner Joanne chez elle. Mais Madame André, après avoir bu une nouvelle gorgée d’eau, recommence son numéro.

« Il a vraiment aimé Nantes, c’est un fait. En troisième année, il est parti faire un stage en Angleterre. Il a également adoré Londres. Il a dans l’idée

d’y retourner un jour, d’ailleurs. Bon, il est bien entendu qu’en tant que tout jeune enseignant, juste diplômé, Léon avait tout intérêt à se faire une expérience dans un endroit où les gens étaient… Disons… moins exigeants en termes d’éducation… Moins ambitieux. C’est pourquoi il a choisi Saint-Suliac. »

Le visage de Léon est en train de s’empourprer. Ses doigts se sont figés sur la table. Madame André n’a d’yeux que pour Joanne, qu’elle fixe avec délectation.

« Bien sûr, il nous a toujours confié, à mon mari et à moi – et nous le comprenons tellement ! –, qu’il ne resterait pas s’enterrer ici, dans ce gouffre culturel… Non, il souhaite se laisser deux ans. Peut-être trois maximum. Ensuite il cherchera du travail sur Saint-Malo ou sur Nantes. Il songeait également à s’installer à Londres. Ce sont de beaux projets. Léon a toujours eu ce petit côté ambitieux. Hein chéri ? »

Joanne essaie de rester imperturbable et de ne pas ciller. Elle refuse de regarder Léon et encore davantage de l’interroger du regard. Elle ne veut pas donner cette satisfaction à l’autre sorcière. Elle préfère acquiescer.

« Oui. Ce sont de beaux projets. »

Léon essaie de rattraper Joanne dans la nuit. Elle marche d’un pas vif, dans la ruelle pavée.

« Attends ! Je te raccompagne ! Joanne ! »

Elle consent à ralentir pour qu’il puisse arriver à sa hauteur. Pourtant, elle répond calmement :

« Je peux rentrer toute seule.

— J’aime mieux te raccompagner.

— Moi, j’aime bien marcher seule. »

Il reprend doucement son souffle en essayant de rester à sa hauteur.

« Je suis désolée pour ma mère… Elle est toujours comme ça.

— Comme ça, comment ?

— Désagréable. »

Joanne hausse les épaules. Son visage reste imperturbable, ce qui trouble

Léon.

« Elle n'avait pas à parler d'Estelle.

— Je me fiche de ça. »

Il la sonde pour essayer de voir si elle dit vrai. Effectivement elle a l'air à dix mille lieues d'accorder de l'intérêt à cette histoire avec Estelle. Elle continue pourtant de marcher très vite, la tête haute, sans lui jeter un regard.

« C'est cette histoire de déménagement à Londres qui t'embête ? »

Il n'ose pas la regarder en face. Il redoute un peu sa réponse.

« Non. Ça n'est pas ce qui m'embête. Rien ne m'embête, à part l'idée de te faire perdre ton temps.

— *Quoi* ? »

Il lui attrape le bras, la forçant à s'arrêter.

« Qu'est-ce qui te fait dire des choses pareilles ? »

Elle a ce regard calme et tranquille qui lui donne l'impression d'avoir dix ans de plus.

« Je n'ai jamais considéré que je vivais dans un gouffre culturel. J'aime ce village et je ne considère pas l'école dans laquelle je travaille comme un institut pour enfants privés d'ambition.

— C'est… Je n'ai jamais…

— Je ne partirai jamais de Saint-Suliac. J'aime chaque endroit ici. Et je ne quitterai jamais mon père. »

Léon bafouille, il secoue la tête. Joanne reste parfaitement sereine et maîtresse d'elle-même.

« Je ne voudrais pas que tu perdes ton temps à t'*enterrer* ici. Ta mère a raison, tu as de beaux projets. Il ne faudrait pas les compromettre en restant avec la mauvaise personne. Être en couple, c'est fait pour s'élever, pas pour se figer. »

Elle s'arrête une demi-seconde, juste le temps de reprendre son souffle.

« Ta mère a été parfaitement désagréable, c'est vrai. Mais elle a raison. Nous ne sommes pas faits pour être l'un avec l'autre. »

Elle se remet en marche brutalement. Léon met une seconde à réagir et elle est déjà loin.

« Attends ! Joanne ! »

Il court derrière elle, tente de lui attraper de nouveau le bras, mais elle le repousse.

« Tu sais bien que c'est faux ! Tu sais bien que ce ne sont pas mes mots ! Ce sont leurs mots ! Je n'avais pas envie de revenir ici, c'est vrai. J'avais perdu contact avec tous mes amis d'enfance. J'avais peur de m'y ennuyer. Mais je n'ai jamais prétendu que Saint-Suliac était un gouffre culturel ou… ou qu'on s'y enterrait ! »

Joanne continue de marcher à grands pas, sans le regarder.

« Et puis, ça, c'était avant de te rencontrer. »

Elle avance de plus en plus vite. Léon court presque pour rester à sa hauteur.

« Ce sont les mots qu'ils avaient envie de m'entendre dire ! À vrai dire je les ai toujours déçus. Ils ont dû me traîner jusqu'à Nantes, après le lycée. Moi, j'avais la trouille de me retrouver tout seul en ville. Et ce stage en Angleterre, ils me l'ont carrément imposé ! Je ne suis pas le garçon ambitieux qu'ils voulaient avoir. Ils voulaient me voir avocat. Mais moi, c'était professeur que je voulais être. Pas avocat. C'est la première fois que je leur ai tenu tête. D'ailleurs ils m'en veulent encore. »

Il s'interrompt quelques secondes pour reprendre son souffle. Joanne semble avoir ralenti l'allure, ce qui l'encourage à poursuivre.

« Je n'aimais pas spécialement l'idée de revenir chez mes parents à Saint-Suliac, c'est vrai… Mais ça, c'était avant que je te rencontre, avant que ton père me montre l'oratoire, les coulées de lave, avant qu'il me raconte l'histoire des hommes qui partaient pour la pêche… On ne m'a jamais fait aimer Saint-Suliac. »

Joanne finit par ralentir tout à fait. Elle se tourne vers Léon et maintenant elle a un l'air légèrement triste.

« C'est vrai ? »

Léon est tout essoufflé. Il acquiesce.

« Oui c'est vrai. J'adore Saint-Suliac depuis que je te connais. J'adore dîner chez ton père et découvrir toutes ces variétés de légumes, discuter de

mon atelier potager qui se met doucement en place, des poèmes que je fais découvrir aux élèves… Personne ne s'intéresse à mon travail chez moi. Il n'est qu'une étiquette pour eux, la marque d'une ascension sociale correcte. Mais j'aime ce que je fais, l'école, les élèves et par-dessus tout votre maisonnette dans la cour. J'aime savoir que tu es là-dedans, tôt le matin, en train de te préparer pour ouvrir le portail. Te voir apparaître, à huit heures trente sonnantes, avec ce trousseau de clés qui est plus gros que tes mains. J'adore ta façon de marcher, de saluer les enfants, d'arroser les plantes. Ce que tu me fais sentir quand tu me regardes. Je me sens plus fort, plus grand. J'ai l'impression d'être quelqu'un d'important. Je n'ai jamais rencontré une fille comme toi à Nantes. Je ne veux plus partir loin de toi. S'il faut rester à Saint-Suliac, je resterai à Saint-Suliac. »

Elle semble touchée par ses paroles mais elle reste distante, comme si elle l'évaluait, comme si elle cherchait à déceler la sincérité au fond de ses yeux.

« Qu'est-ce que je pourrais faire pour que tu me croies ? finit par demander Léon avec découragement. Qu'est-ce que je pourrais t'offrir pour te le prouver ? »

Joanne a les yeux qui brillent légèrement. Elle prend quelques secondes pour réfléchir, en jouant avec un petit caillou du bout de son pied. Enfin, elle finit par parler, relevant le visage vers lui :

« Si tu aimes tellement notre petite maison, tu pourrais venir y habiter. »

Elle ne semble pas remarquer la stupéfaction qui se peint sur le visage de Léon, sa brusque pâleur.

« Papa avait pour projet d'agrandir ma chambre et d'y installer une petite véranda qui donnerait sur le potager… Pour que j'aie mon autonomie… Si tu venais vivre avec nous, on pourrait y aménager notre espace personnel. Casser des murs ne me pose pas de problème. Et puis j'ai quelques notions pour m'occuper des fondations de la véranda. »

Elle s'interrompt en prenant conscience de l'air ahuri de Léon, de sa bouche entrouverte, de ses paupières qui clignent frénétiquement.

« Quoi ? demande-t-elle. Qu'est-ce qu'il y a ? »

Léon secoue la tête. Il a l'air d'avoir reçu un coup violent sur le crâne.

« Tu… Tu ne peux pas faire ça », réussit-il tout de même à murmurer.

Joanne ne comprend pas. Elle fronce les sourcils.

« Qu'est-ce que je ne peux pas faire ?

— Je t'ai demandé ce que je pouvais t'offrir pour te prouver ma sincérité…

— Je sais…

— Et c'est toi qui m'offres quelque chose… »

Il semble avoir du mal à le réaliser, même maintenant.

« Tu m'offres de venir habiter avec toi ! Avec ton père et toi ! »

Elle hoche la tête et un sourire très léger se forme au coin de ses lèvres.

« Accepter de recevoir est un geste de générosité, tu sais… Peut-être encore davantage que le fait de donner. »

Léon la regarde, plein d'incompréhension.

« Tu connais Paulo Coelho ? »

Léon hoche légèrement la tête.

« Oui… Oui, j'ai lu quelques-uns de ses livres. J'ai lu *L'Alchimiste* et… et *Brida* aussi. »

Le sourire de Joanne se fait plus flou, plus diffus tandis que l'incompréhension de Léon grandit.

« Dans un de ses livres, il dit quelque chose à propos du fait de donner ou de recevoir. Et je suis assez d'accord avec lui.

— Ah… ?

— Il dit que recevoir est un acte de générosité. En acceptant de recevoir, tu permets à l'autre de te rendre heureux… et tu le rends heureux à son tour. »

Elle lui sourit, sereine et tranquille et il met quelques secondes à pouvoir retrouver l'usage de la parole.

« Alors… Alors ce que tu veux que je t'offre… pour te prouver ma sincérité, c'est… C'est d'accepter de recevoir ce cadeau de ta part… »

Un petit rire cristallin s'échappe de la gorge de Joanne.

« Ça n'était pas aussi tordu que ça dans ma tête. Je me disais juste que ça me rendrait heureuse si tu venais vivre à la maison. »

Léon est désarçonné par sa spontanéité et la simplicité avec laquelle elle amène les choses. Sa bouche a du mal à savoir si elle veut rester ouverte ou

fermée, si elle veut parler ou non. Il bégaie sans réussir à produire le moindre mot. Joanne semble inquiète tout à coup. Elle fronce les sourcils, s'apprête à dire quelque chose mais Léon ne lui en laisse pas le temps. Les mots jaillissent en torrent de sa bouche, des mots qui s'exclament, qui montent dans les aigus, qui crient presque :

« C'est oui ! C'est d'accord ! Je veux venir ! Je veux habiter avec toi ! »

C'est un des plus beaux baisers qu'ils s'échangent, ce soir, là, dans la ruelle de Saint-Suliac illuminée de décorations de Noël.

22

Cela fait maintenant une semaine qu'Émile et Joanne sont arrivés dans le village d'Aas et qu'ils se sont installés dans le domaine d'Hippolyte. Le domaine est une immense bâtisse en pierres, qui se rénove lentement, au rythme des allées et venues des volontaires, beaucoup moins nombreux l'hiver. Hippolyte a peu de moyens mais la lenteur du travail n'a pas l'air de le contrarier. C'est un monsieur d'une soixantaine d'années, le crâne chauve, un petit bouc blanc en forme de goutte d'eau au bout du menton. Hippolyte est un ancien berger. De son ancien troupeau il ne reste que trois moutons, très vieux, et son fidèle chien, Mystic. La petite cabane de bergers dans laquelle vivait Hippolyte est toujours intacte, à une centaine de mètres du domaine, et c'est là qu'Hippolyte passe toutes ses nuits.

Les volontaires – ils sont quatre en ce mois de novembre enneigé – dorment et logent dans une petite annexe du domaine, qui dispose de quatre chambres doubles, plutôt étroites et au confort rudimentaire, mais toutes parfaitement chaudes, grâce au feu de cheminée, et d'une cuisine commune qui résonne de voix et de rires, le soir au dîner. La salle de bains n'est composée que d'une cabine de douche et d'un lavabo, nichés au fond d'un couloir. Personne ne s'en plaint. L'ambiance est conviviale. Les plats préparés par Hippolyte sont consistants et plein de saveurs locales. Émile a lié connaissance avec un jeune Allemand, nommé Vance, venu parfaire son français ici, et avec le deuxième volontaire, Albain, un père de famille divorcé, désireux de se couper du monde quelque temps.

Joanne les a entendus discuter, dans la cuisine, plusieurs fois. C'est comme ça qu'elle a retenu leurs prénoms, et la raison de leur présence ici. Elle, elle

n’a pas quitté la chambre une seule fois, depuis qu’ils sont arrivés ici. Émile lui apporte son repas matin, midi et soir. Il vient s’enquérir de sa santé plusieurs fois dans la journée. Elle a encore beaucoup de fièvre, surtout la nuit, et elle passe ses journées à grelotter. L’autre jour, ils ont parlé d’elle, pendant le dîner. L’Allemand demandait, avec son accent prononcé :

« Ton amie ne sort jamais de son chambre ? »

Et Émile a expliqué qu’elle était malade, qu’il s’occupait de la guérir, que bientôt elle serait remise sur pied. Elle passe ses journées enroulée dans son châle, à regarder par la fenêtre les pâturages envahis par la neige. C’est beau. Si elle ne se sentait pas si faible, elle irait marcher dans la neige.

Elle surprend des éclats de voix, des claquements de portes, des indices qui lui donnent une idée de l’heure qu’il est, de la vie qui continue au-dehors…

Ce matin, elle a sorti une toile vierge et sa palette de peinture. Elle a posé un pinceau derrière son oreille et elle s’est assise sur le rebord de la fenêtre de leur minuscule chambre. Elle est concentrée sur le paysage. Elle veut dessiner les alpages recouverts de neige, les moutons, la petite clôture en bois qui court tout autour du domaine. Elle veut dessiner Pok, qu’on voit de temps en temps traverser une parcelle de pâturage, laissant de petites empreintes dans la neige.

« Oh ! Tu peins ! » s’exclame Émile quand il entre dans sa chambre, un plateau-repas à la main, à l’heure du déjeuner.

Ça a l’air de le rendre heureux. Il sourit. Il pose le déjeuner sur le lit et il la rejoint sur le rebord de la fenêtre.

« Qu’est-ce que tu peins ? »

Il détaille son tableau avec attention.

« Il n’est pas encore terminé.

— Je reviendrai le voir plus tard alors. »

Elle hoche la tête. Elle sait qu’il n’a pas beaucoup de temps pour déjeuner, qu’il doit maintenant se préparer son propre repas, l’avaler en compagnie des deux autres et rejoindre le chantier. Ils travaillent un maximum aux heures où la température n’est pas négative, puis ils s’arrêtent vers quinze-seize heures.

Ils n’ont pas vraiment d’horaires imposés mais c’est ainsi qu’ils fonctionnent.

« Je file. Prends bien ta tisane à la camomille… pour la fièvre. »

Il se relève, écarte quelques mèches de cheveux collées sur son front humide et y dépose un baiser. Il le fait naturellement, sans y penser. Elle le regarde partir, traverser la chambre et refermer la porte derrière lui.

« À tout à l’heure. »

Mais il ne peut pas l’entendre, il a déjà disparu.

Léon est debout au milieu des fondations de la véranda, dans un bleu de travail troué et maculé de ciment. Il regarde autour de lui avec une fierté immense. Joanne a bien vu comme ses yeux brillaient depuis qu’il s’était installé avec eux. Il chantonne le matin, dans la salle de bains, il sourit tout le temps et il l’embrasse sans cesse, même quand son père est là.

« On est tellement bien ici. Je suis tellement content d’être là », répète-t-il en permanence, en clignant des yeux, comme pour se persuader de la réalité de ce qu’il vit.

Le printemps arrive. Ils ont démarré les travaux pour agrandir la chambre de Joanne un peu tardivement. L’hiver a été rude, et puis le père de Joanne a fait un petit malaise cardiaque. Le médecin a dit qu’il avait besoin de repos et Joanne a préféré s’occuper de lui et veiller à ce qu’il se mette au repos, plutôt que commencer les travaux. Léon est venu emménager à la fin du mois de décembre, pour le réveillon du Nouvel An. Joanne sait que ses parents lui en veulent énormément. Ils ne se voient plus d’ailleurs. Ils n’ont pas supporté ce qu’ils ont considéré être une trahison.

Joanne a croisé Madame André un jour, dans le centre du village, alors qu’elle passait acheter quelques œufs, et cette dernière lui a lancé un regard glacial sans lui rendre son bonjour.

« Regarde ! lance Léon, toujours debout, au milieu des fondations. Regarde ce qu’on a fait ! »

Il paraît incrédule.

« Tous les deux, sans l’aide de personne ! »

Elle sourit et vient le rejoindre, au centre de la future véranda. Elle porte

une salopette en jean toute tachée, elle aussi, et ses cheveux sont retenus au sommet de son crâne par un tournevis qu'elle a trouvé dans une boîte à outils. Léon la prend dans ses bras et commence à l'embrasser derrière l'oreille. Elle se débat en riant et elle essaie de se dégager.

« Où est-ce que tu as appris à faire tout ça ? demande Léon qui l'embrasse toujours.

— Mon père. »

Il se recule brutalement et la jauge, de haut en bas.

« Quoi ? demande-t-elle mal à l'aise.

— Est-ce qu'il y a un seul truc que tu ne sais pas faire ? »

Elle fait mine de réfléchir puis esquisse une moue.

« Je ne connais rien à la plomberie et je ne te parle même pas de tout ce qui est électrique. »

Cela fait rire Léon.

« Ça va… Je crois qu'on s'en accommodera.

— Papa a quelques bases en plomberie.

— Mais Joseph a interdiction de faire le moindre effort physique. Rappelle-toi… »

Ça lui fait tout drôle d'entendre Léon appeler son père par son prénom. Pour elle, ça n'a toujours été que « papa ». Et dans l'école, tout le monde l'appelle « Monsieur Tronier ».

« Bon, fait-elle en lissant sa salopette. On range tout et on va dîner ?

— D'accord. »

Elle commence à s'agenouiller et à ramasser les truelles, la taloche. Mais elle relève la tête car Léon n'a pas bougé. Il est resté au centre de la pièce. Il a le regard perdu, un regard qui balaie les fondations, le petit potager. Il semble réfléchir.

« Tu penses à quoi ? » demande Joanne, toujours à genoux au milieu des outils.

Léon semble émerger brusquement de ses pensées. Il sursaute presque.

« C'est idiot, mais… »

Elle se relève doucement et l'encourage du regard.

« Je me disais… On pourrait transformer cette véranda plus tard. »

Les yeux de Joanne s'arrondissent.

« La transformer ?

— En faire une chambre.

— Papa a déjà sa chambre. Elle lui convient. La nôtre vient d'être agrandie. »

Léon secoue la tête.

« Non. Pas pour nous, Jo !

— Tu sais, papa et moi, on ne reçoit jamais personne. Je ne vois pas l'intérêt de faire une chambre d'amis. Sauf si tu penses recevoir tes amis de Nantes à l'occasion… »

Mais de nouveau il secoue la tête.

« Regarde cette vue sur le potager. Au printemps tout sera coloré. Ça ferait une excellente chambre de bébé. »

Elle marque un temps de surprise. Léon la sonde. Elle répète :

« De bébé ? »

Léon acquiesce. Son sourire pétillant est revenu.

« Oui. J'aimerais bien faire un bébé avec toi. Et j'aimerais bien l'élever dans cette maison. »

Elle est incapable de prononcer un mot ni même d'esquisser un geste. Elle reste la bouche entrouverte, dans sa salopette trop grande.

« On transformerait la véranda en chambre d'enfant. Elle serait lumineuse. Et puis on serait juste à côté. On pourrait toujours garder un œil sur lui. »

Elle est toujours abasourdie mais elle commence tout doucement à sourire.

« Il pourrait même regarder Joseph jardiner. »

Elle secoue la tête en souriant :

« Papa n'aura plus le droit de jardiner.

— Et tu crois qu'il écoutera les médecins ? »

Ils rient tous les deux car ils savent bien que non.

« Il jardinera et il l'emmènera dans la baie de Saint-Suliac pour lui apprendre à faire des ricochets. »

Elle fait une grimace.

« Pourquoi tu dis *il* ? Ce sera peut-être une fille. »

Léon semble réfléchir et hausse les épaules.

« Ça me rendrait tout aussi heureux. Pourquoi ? Tu veux une fille, toi ? »

Elle secoue la tête d'un mouvement catégorique.

« Non.

— Non ?

— Non, répète-t-elle, les bras croisés sur la poitrine. Ce sera un garçon.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ce que je veux. Un mini *toi*. »

Ils se regardent avec une tendresse infinie, au milieu des fondations. Léon a envie de l'embrasser mais il ne bouge pas. Il sait que ce qu'ils échangent, tous les deux, du fond de leurs yeux, est encore plus fort que n'importe quel baiser.

« Joanne ! Joanne, tu dors ? »

Elle met quelques secondes à se remémorer où elle se trouve et ce qu'elle y fait. La journée entière a passé. Émile est revenu du chantier et ils ont partagé une partie de Scrabble dans la chambre. Pok était là, lui aussi. Le dîner est passé également mais elle n'a rien mangé et elle est allée se coucher. Elle avait froid, tellement froid. Elle avait le corps entier en sueur. Le plateau du dîner est toujours posé sur le rebord de la fenêtre. Elle s'est endormie en entendant les rires dans la cuisine. Émile jouait aux cartes avec les deux autres. Ils avaient ouvert une bouteille de vin.

« Joanne », répète Émile à son oreille.

Elle n'a aucune idée de l'heure qu'il est mais l'annexe semble vide. Les deux autres doivent dormir. Il est peut-être minuit. Ou une heure. Elle se redresse difficilement. Elle est encore trempée de sueur. Elle a mouillé tous les draps. Émile dit que ça n'est pas normal, cette fièvre qui ne passe pas. Cela fait presque dix jours. Elle, elle sait qu'il ne s'agit pas d'une fièvre ordinaire, que tout ça n'a rien de physique.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Elle entend sa propre voix et elle la trouve faiblarde, comme si elle était à

bout de souffle.

« Rien de grave, chuchote Émile. Viens, viens voir. »

Il passe une main dans son dos et sous son bras pour la soutenir et il l'aide à sortir du lit.

« Où on va ? demande-t-elle en se laissant aller contre lui.

— Nulle part Joanne. On va juste à la fenêtre. »

Elle a la sensation d'être redevenue une petite fille. Il l'a soulevée dans ses bras. Elle voit ses pieds qui pendent, dans de grosses chaussettes en laine et elle sent sa tête qui ballotte contre l'épaule d'Émile. Elle se revoit, à huit ans. Un soir d'hiver. Elle était malade. Elle s'était endormie devant la cheminée et son père l'avait portée, exactement de la même façon jusqu'à sa chambre. Plus de vingt ans ont passé mais elle retrouve les mêmes sensations qu'alors. Ce sentiment de sécurité et cette douceur.

« Regarde… »

Il la dépose devant la fenêtre et elle se cramponne au rebord pour ne pas vaciller. Émile est juste derrière elle.

« Regarde, répète-t-il encore. Regarde comme c'est beau. Tu pourrais en faire un tableau. »

Elle laisse ses yeux se poser doucement sur le paysage, à l'extérieur de leur chambre, sur le blanc infini, les vallons, sur la pleine lune, ce rond parfait qui éclaire l'ensemble d'une lueur fluorescente et presque irréelle. Les étoiles, minuscules et infinies, se découpent sur le noir du ciel, se font discrètes, laissent l'éclat de la lune dominer. Joanne pose une main contre la vitre avec des gestes lents.

C'est beau, ce calme total au dehors. Cette neige qui étouffe le moindre bruit. Cette lune qui veille sur le paysage, tranquillement. Ce contact frais de la vitre contre sa paume brûlante. Elle reste de longues secondes, subjuguée par le spectacle. Elle pourrait le peindre, c'est vrai… Mais comment trouverait-elle la justesse pour donner à son tableau cette lumière si particulière ? Son souffle produit une fine buée contre la vitre et elle l'essuie, y colle son nez. Elle sent presque le parfum de la neige. Son contact si particulier.

« Le ciel s’est découvert au moment où j’allais me coucher. » La voix d’Émile la fait sursauter. Elle avait presque oublié qu’il était là, juste derrière elle.

« Tu veux sortir ? »

Elle se retourne et le fixe avec son regard totalement perdu.

« Tu veux aller dans la neige ? »

Elle est là, muette et impuissante comme une petite fille qui rêverait d’aller courir dans la neige mais qui ne sait plus tout à coup. Il ajoute avec douceur :

« Tout le monde dort. Même Hippolyte. Il n’y a que nous. Juste toi et moi. »

Alors elle acquiesce, d’un tout petit mouvement de tête, comme une enfant. Et Émile dégage une nouvelle fois une mèche de cheveux collée sur son front.

« C’est bien, dit-il. Allez viens… On va te couvrir. »

Elle a enfilé un pantalon et un pull avec des gestes lents, sans se préoccuper de la présence d’Émile. C’était la première fois qu’il la voyait en sous-vêtements. C’était la première fois qu’il voyait son corps. Son ventre. Son dos. Ses reins. Ses cuisses. La naissance de sa poitrine. Il a détaillé sa peau qui paraissait si blanche à la lueur des rayons de lune. Il a vu le tatouage. Cet arbre de vie, très fin, qui grimpe tout au long de sa colonne vertébrale et se termine dans son cou. Il ne l’avait jamais soupçonné. Il n’avait pas non plus soupçonné qu’un corps comme celui-ci se cachait sous des vêtements amples. Elle lui avait toujours semblé si frêle et si maigre. Il la croyait chétive. Mais il a découvert cette nuit un corps mince, solide et vigoureux, un corps souple mais inébranlable. Et il a trouvé ça extraordinairement émouvant. Il a songé qu’il représentait bien la personne qu’elle était. Alors il n’a pas tourné le regard et il a continué de l’observer, même quand elle a levé les yeux vers lui. Ils n’ont pas dit un mot, ils se sont contentés de se regarder. Le silence s’est prolongé puis elle a recommencé à s’habiller en silence.

Ils sont sortis dehors, tout doucement. Joanne s’est accrochée au bras

d’Émile. Elle ne tremble plus. Ses yeux parcourent le paysage avec émerveillement. Il avait raison. Ils ne sont que tous les deux dans le silence total de la montagne, tous les deux au milieu de l’immensité blanche.

Ils marchent avec une lenteur infinie. Leurs pas laissent des empreintes dans la neige fraîche. Ils avancent, avec l’impression de n’être pas plus réels que le paysage, de n’être que deux mirages.

Ils ont regagné leur chambre silencieuse et la chaleur. Depuis la fenêtre, Émile voit encore les deux anges blancs, dans la neige. Ce sont les traces qu’ils ont faites tout à l’heure, quand ils se sont laissé tomber sur le sol. Joanne est assise sur le lit et ses tremblements ont repris. Elle grelotte, enroulée dans son châle noir. Émile quitte le rebord de la fenêtre et vient s’agenouiller devant elle.

« Ça va ? »

Sa petite tête est agitée de soubresauts. Ses dents claquent.

Il prend ses mains, l’oblige à relever la tête.

« Joanne… »

Il sent son souffle chaud quand elle murmure, entre deux claquements de dents :

« J’ai froid. J’ai tellement froid. »

Elle n’a pas quitté ses vêtements d’extérieur. Elle a toujours son écharpe autour du cou, et son châle qui l’enserre. Ses lèvres sont glacées. Il ne peut pas quitter des yeux ses lèvres devenues

violettes. Il surprend son regard, qui surprend le sien. A-t-elle deviné qu’il voulait l’embrasser ?

« Ça fait tellement longtemps. »

Elle a murmuré si bas qu’il n’est pas sûr d’avoir compris.

« Quoi ? »

Elle le dévisage de son petit visage agité de tremblements.

« Ça fait une éternité qu’on ne m’a pas touchée… »

Il sent son cœur manquer un battement. Il essaie de masquer l’affolement dans sa poitrine. Elle a encore cette satanée fièvre. Elle a sans doute une

hallucination. Il passe une main doucement sur son front et murmure.

« Ça va aller Joanne. Tu as un peu de fièvre. Je vais remettre du bois dans la cheminée d'accord ? »

Ses lèvres se cognent l'une contre l'autre. Bon sang pourquoi

a-t-elle aussi froid ? La voix faible de Joanne s'élève à nouveau, parcourue de tremblements :

« Ça fait presque deux ans… »

Il serre ses mains plus fort dans les siennes et les frictionne.

Sa petite voix grelottante poursuit, dans un souffle à peine audible :

« J'ai froid… J'ai si froid…

— Je sais Joanne. »

Une larme coule sur sa joue et il est presque surpris qu'elle ne se transforme pas immédiatement en glace.

« Je ne sais même plus si je me souviens… »

Il passe une main sur son front brûlant, essuie la larme.

« De quoi Joanne ?

— Comment c'est…

— Comment c'est ?

— De faire l'amour. »

Il ne sait plus quoi dire. Il continue de frictionner ses mains.

Il aimerait l'envelopper toute entière dans ses bras mais il ne sait pas s'il est autorisé à le faire.

« Bien sûr que si, Joanne. Ça ne s'oublie pas. »

Une nouvelle larme coule sur sa joue. Il l'essuie et pose son front contre celui, brûlant, de Joanne, pour l'apaiser.

« Je suis sûre que tu faisais ça extraordinairement bien,

murmure-t-il. Et je… Je suis certain que tu n'as pas oublié. »

Les dents claquent. Le souffle chaud de Joanne se mélange avec le sien. Une de ses larmes tombe sur le poignet d'Émile

« Émile, chuchote-t-elle.

— Oui…

— Je veux que tu le fasses. »

Il n’est pas sûr de comprendre. Quelque chose s’affole dans sa poitrine. Il ne veut pas bouger. Il préfère rester comme ça, son front contre celui de Joanne. Il ne veut pas qu’ils se regardent. Pas tout de suite.

« Que je le fasse ? » répète-t-il.

Le souffle de Joanne vient mourir sur ses lèvres.

« Oui. Me faire l’amour. »

Il reste immobile quelques secondes, son front toujours contre le sien.

« J’ai… »

Il a du mal à trouver ses mots. Joanne ne bronche pas. Elle ne bouge pas. Elle attend.

« Je… »

Il revoit le corps souple et solide de tout à l’heure. Le tatouage de l’arbre de vie. La peau d’une jolie lueur blanchâtre. Le regard qu’elle lui a lancé. Elle savait qu’il la détaillait. Elle a senti ses yeux sur sa peau. Peut-être a-t-elle compris qu’il trouvait son corps beau et émouvant. Peut-être a-t-elle compris qu’elle était désirable…

Il relève la tête vers elle. Ses joues barbouillées de larmes. Les tremblements qui agitent ses lèvres. S’il le pouvait, il lui dirait encore *j’ai fini par t’aimer* mais il ne le peut pas. Tout est bloqué dans sa gorge. Tout sauf ce son guttural qui en jaillit :

« D’accord. »

Il l’allonge tout doucement sur le lit. Il lui retire son châle, qu’il dépose à côté d’eux. Il se couche tout contre elle, en essayant d’envelopper son corps, pour que cessent les tremblements. La tête de Joanne bascule lentement vers la sienne. Ses lèvres sont brûlantes quand elles viennent se poser sur les siennes. Leurs souffles sont fébriles, fiévreux. Il tremble lui aussi, à son tour. Il tremble d’impatience, d’émotion, d’urgence de vivre. Elle murmure, ses lèvres collées aux siennes :

« J’ai si froid. »

Et il l’agrippe encore plus fort, il l’enveloppe davantage. Il essuie ses larmes en l’embrassant, il essaie de contenir ses tremblements entre ses mains qu’il aimerait plus larges.

« Tu m’as regardée tout à l’heure, chuchote-t-elle entre deux baisers.

— Oui. »

Ils continuent de s’embrasser, comme s’ils voulaient se respirer l’un et l’autre. Émile songe que c’est dingue que ça ne se soit pas produit avant. Qu’ils aient attendu aussi longtemps.

« Qu’est-ce que tu t’es dit ? murmure-t-elle.

— Quoi…

— En me voyant. »

Il roule au-dessus d’elle. Il n’a pas peur de l’écraser. Plus maintenant.

« Je me suis dit que tu avais l’air inébranlable. »

De nouvelles larmes coulent des yeux de Joanne mais il ne les laisse pas mourir sur ses joues. Il les essuie.

« Viens, murmure Joanne.

— Quoi ?

— Viens en moi.

— Oui… J’arrive, Joanne.

— Non… Tout de suite. »

Son regard se fait grave.

« Tout de suite, répète-t-elle avec dureté. J’ai tellement froid. »

« Il se passe tout ça quand on mange ? »

Elle hoche la tête. Il croit deviner un sourire aussi sur son visage.

« Oui. Il se passe tout ça quand on mange. Mais aussi quand on respire, quand on marche, quand on fait l’amour… Il suffit d’y prendre garde. »

« Montre-moi, d’accord ? » a-t-il murmuré tout à l’heure, quand il était en elle.

Elle ne tremblait plus. Ses lèvres étaient redevenues roses et légèrement gonflées. Ses joues étaient rouges. Elle a demandé :

« Quoi ?

— Montre-moi comment faire l’amour vraiment. Comme pour le gâteau. Comme pour le gâteau à Eus. »

Alors elle a posé ses mains sur sa poitrine. Il était au-dessus d’elle. Et elle

lui a dit :

« Arrête-toi. »

Il s'est immobilisé, au-dessus d'elle, de son visage rose, de ses épaules fines, et elle a dit :

« Sens ce qui se passe. Sens ce qui se passe quand on est reliés comme ça. »

Elle a fermé les yeux et il l'a imitée. Il a songé qu'il n'avait jamais fait ça, une pause au milieu de l'amour. Il n'avait jamais pris le temps de prendre conscience de son corps, du corps de l'autre, de l'acte intime qu'ils partageaient. Il n'avait jamais pris le temps de ressentir la symbiose entre les corps, la circulation des énergies, la complémentarité des sexes, le langage quasi universel qu'ils se jouaient.

Ils ont recommencé à faire l'amour, sans même en prendre conscience, sans même le vouloir, comme si leurs corps avaient repris le contrôle. Comme si quelque chose de plus fort, de plus grand les animait maintenant. Ils se sont laissés embarquer dans cette danse charnelle en s'arrêtant régulièrement, pour écouter leurs souffles qui se répondaient, et sentir leurs veines qui crépitaient. Ils se sont arrêtés et c'est dans l'immobilisme le plus parfait qu'Émile a vu Joanne capituler, rendre les armes, et se laisser aller à une extase qui lui a semblé toute-puissante, qui l'a presque effrayé. Il a tenté de garder les yeux ouverts pour mémoriser chaque détail de son visage, de sa bouche qui s'entrouvrait, de ses paupières qui battaient comme deux ailes de papillon. Il a tenté de rester rivé à son visage mais l'extase l'a emporté lui aussi, comme une immense vague, comme une force supérieure. Il s'est effondré au-dessus d'elle. Il a su qu'elle l'avait fait. Qu'elle lui avait montré. Il a su qu'elle l'avait guidé, comme pour le gâteau. Comme pour tout le reste.

Il est resté de longues secondes, ainsi, allongé sur elle, incapable de parler. C'est elle qui a murmuré en premier, dans un souffle à peine perceptible.

« Je n'ai plus froid. »

Elle s'est endormie maintenant et Émile n'a pas sommeil. Assis contre les oreillers, il regarde la neige tomber, au-dehors, et le tableau de Joanne, posé

sur le rebord de la fenêtre. Il regarde l'ombre de Pok, roulé en boule sur la moquette. Il essaie de bouger le moins possible, en attrapant le petit carnet noir posé sur sa table de nuit.

La pleine lune éclaire suffisamment la pièce pour qu'il puisse griffonner quelques lignes. Il n'a aucune idée de la date du jour, ni de l'heure. Mais il s'en moque.

Une nuit de novembre, dans les montagnes, sous les flocons de neige.
Pleine lune.

« Il faut marcher dans l'obscurité pour apercevoir la lumière. » (Denis Lapointe)
Pour Joanne, endormie tout contre moi. Celle qui m'aura finalement montré la lumière.

« Où tu vas ? »

Il ouvre juste les yeux. La lumière du jour l'éblouit et il doit cligner plusieurs fois des paupières pour stabiliser l'image. Mais il n'a pas rêvé. Joanne est debout, habillée de pied en cap, une écharpe autour du cou.

« Oh, fait-elle se retournant vers lui. J'ai pensé… Je veux aller aider sur le chantier ce matin. »

Il a du mal à réaliser ce qu'il s'est passé entre eux cette nuit. Il a encore cette drôle de chaleur au creux de la poitrine.

« Tu es sûre ? »

Elle hoche la tête. Elle a son regard déterminé et son visage impassible.

« Je n'ai plus de fièvre.

— Fais voir. »

Elle hausse les yeux au ciel en approchant du lit. Il pose une main sur son front.

« Bon… d'accord. »

Il doit s'avouer vaincu. Elle n'a plus de fièvre. Elle a meilleure mine aussi. Il est soulagé de la voir comme ça.

« Tu prépares le petit déjeuner ? Je prends une douche et j'arrive.

— D'accord. »

C’est étrange de voir Joanne dans la cuisine, au milieu d’Albain et de Vance. Ils la regardent, intrigués, personne ne dit un mot.

« Je vois que vous avez rencontré Joanne », fait Émile en entrant dans leur petite cuisine en se séchant les cheveux dans une serviette.

Les deux gars acquiescent. Ils ont l’air perturbés d’avoir une fille au milieu d’eux.

« Elle vient travailler avec nous aujourd’hui. »

Elle est silencieuse, enveloppée dans son écharpe. Elle attend, devant les bols qu’elle a préparés. Émile prend place à côté d’elle. Elle lui désigne le café chaud, le pain frais et le beurre, déposés tous les matins par Hippolyte, à l’aube.

« Tu as déjà fait des petits travaux ? » lui demande Émile en croquant dans son pain.

Elle a un sourire énigmatique. Puis elle finit par acquiescer :

« Oui. »

Elle a des douleurs aux genoux à force de passer ses journées à carreler cette satanée véranda. Léon aussi paraît éreinté. L’été s’est installé à Saint-Suliac et le soleil tape lourdement contre les vitres de la véranda. Ils sont en sueur.

« Une infusion glacée ? » demande Joseph en passant la tête par la baie vitrée entrouverte.

Il est dehors au milieu de ses plants de tomates.

« Papa ! soupire Joanne en se relevant avec une grimace. Tu ne devrais pas être dehors avec une chaleur pareille.

— Je n’ai déjà pas le droit de vous aider. Je devrais rester seul, enfermé dans le noir ? »

Il a l’air irrité. Il supporte très mal cette mise au repos imposée par le médecin. Mais Joanne ne faiblit pas. Le mois dernier, il a refait un malaise cardiaque.

« Va te mettre à l’ombre quelques minutes, papa. C’est moi qui vais t’apporter une infusion glacée. »

Joseph bougonne un peu mais finit par se lever, et épousseter ses mains pleines de terre. Son second malaise cardiaque était bien plus sérieux que le premier. Il s'est écroulé au milieu du potager. C'est Joanne qui l'a retrouvé. Les médecins lui ont fait faire des examens plus poussés et le diagnostic est tombé. Insuffisance cardiaque. Les médecins lui ont prescrit trois ou quatre pilules différentes, qu'il doit prendre à chaque repas. Ils lui ont conseillé d'éviter le soleil, de marcher chaque jour mais sans aller jusqu'à l'essoufflement. Joanne veille à surélever ses oreillers, chaque soir quand il va se coucher. Les médecins ont dit que cela facilitait la respiration.

« Tu as besoin d'aide ? demande Léon tandis qu'elle regagne la cuisine.

— Non, ça va. »

Elle récupère dans le réfrigérateur le breuvage que son père a fait infuser toute la nuit. Menthe fraîche du potager avec une pointe de miel. Puis elle le rejoint, assis dans la fraîcheur du salon.

« Et voici. »

Il a encore l'air tendu quand il avale goulûment l'infusion. Ils sont surpris tous les deux par la sonnerie du téléphone dans l'entrée.

« J'y vais ! » indique Joanne.

Elle est étonnée de la voix qui résonne dans le téléphone. Une voix féminine et hautaine, légèrement cassante.

« Bonjour, ici Madame André. Pourrais-je parler à mon fils, s'il vous plaît ? »

Joanne reste quelques secondes sans voix. Cela fait sept mois que Léon a emménagé ici et qu'il n'a plus aucun contact avec ses parents.

« Allô ? fait Madame André avec impatience.

— Oui, je… Je vais vous le chercher.

— J'attends. »

Joanne a l'impression de se déplacer avec un poids très lourd dans la poitrine. Que se passe-t-il ? Elle espère que cet appel n'annonce pas de mauvaise nouvelle…

Léon est penché au-dessus du carrelage, il éponge son front en soufflant, lorsqu'elle entre dans la véranda. Elle lui désigne le combiné qu'elle tient

dans sa main et murmure :

« Ta mère. »

Il semble aussi surpris qu'elle. Elle lui laisse le combiné et file en silence.

Il rejoint Joanne et Joseph au salon, quelques instants plus tard. Ils sont tous les deux assis, devant leurs verres d'infusion glacée et ils le dévisagent avec inquiétude.

« Tout va bien ? Rien de grave ? »

Léon semble perplexe et encore un peu secoué.

« Non. Rien de grave… Je crois qu'ils veulent juste renouer le contact. »

Joanne lui sourit avec soulagement et attrape une de ses mains dans les siennes.

« C'est une bonne chose. Non ? »

Il acquiesce, sans se débarrasser de sa mine tourmentée.

« Ils m'invitent à dîner demain soir. »

Joseph demande, l'air de rien :

« Seul ? »

Ce qui provoque une certaine agitation sur le visage de Léon.

« Oui », dit-il, gêné.

— C'est bien, déclare Joanne. C'est une bonne chose. »

Il émet un faible sourire.

« Oui, dit-il enfin. Je crois. »

Le soir, dans le lit, Joanne vient se coller contre lui. Elle le sent encore perturbé. Elle murmure à son oreille :

« Tu sais, tu pourrais leur proposer de venir dîner à la maison, un soir… »

Il se tourne brutalement vers elle, stupéfait.

« Tu es sérieuse ?

— Il serait temps d'enterrer la hache de guerre, non ? »

La surprise est trop forte pour que Léon puisse parler.

« Si papa et moi ne faisons pas un pas vers eux, ils ne le feront jamais, non ? »

Elle sent les bras de Léon qui l'enserrent et sa bouche qui vient se coller

tout contre son oreille. Il murmure :

« Je t'aime, tu sais.

— Oui.

— Je leur dirai. Promis. »

Ils font l'amour ce soir-là, avec encore plus de passion que d'ordinaire. Ils ne se doutent pas que Léon rentrera déconfit, le lundi soir, annonçant d'une voix presque inaudible :

« Ils ont rejeté l'invitation. »

Ils ne se doutent pas non plus qu'il continuera d'aller dîner chez ses parents chaque semaine, malgré le refus, laissant Joanne de plus en plus amère dans la maisonnette familiale.

« On a terminé la charpente la semaine dernière, indique Albain à Joanne, alors qu'ils arrivent sur le chantier, de la neige jusqu'aux genoux. Maintenant on attaque le percement des ouvertures. Ça te parle ? »

Albain est bavard visiblement. Alors qu'Émile et Vance se mettent au travail en silence, Albain commence à raconter sa vie à Joanne.

« Je suis menuisier de métier, tu sais ? J'ai fait ça pendant quinze ans. J'ai longtemps vécu dans les Pyrénées. C'est un coin que j'aime beaucoup. Puis on a dû déménager quand ma femme a été mutée. On s'est installés à Toulouse. Revenir ici, c'est comme renouer avec le passé, tu comprends ? »

Joanne ne l'écoute pas vraiment. Elle se contente de tenir l'échafaudage sur lequel Albain est perché, et de le maintenir en place lorsqu'il perce dans le mur à l'aide d'une disqueuse. Lorsque le bruit assourdissant de la disqueuse se tait, la voix d'Albain reprend le dessus :

« Après ça, quand on aura fini de percer les ouvertures, on s'occupera des jambages. C'est ce que font Émile et Vance, là-bas… »

La pause déjeuner arrive plus vite qu'elle ne s'y attendait. L'après-midi, Émile la sauve en l'emmenant pour finaliser les jambages dont il s'est occupé ce matin. C'est Vance qui supporte les jacasseries d'Albain et Joanne n'en est pas mécontente.

« Alors cette première journée ? interroge Émile alors qu'elle sort d'une douche brûlante, en fin d'après-midi.

— Ça fait du bien de se remettre en mouvement. »

Il lui sourit.

« Je ne crois pas te l'avoir dit… C'était le dernier jour de Vance aujourd'hui. Il repart en Allemagne préparer la Saint-Nicolas dans sa famille. Ils ont une espèce de tradition ici, au domaine. Chaque fois qu'un volontaire repart, ils font un petit dîner de fête avec Hippolyte. C'est ce soir. »

Elle acquiesce.

« Si tu es trop fatiguée bien sûr…

— Non. Ça va. Je viendrai.

— Ah, et dernière chose…

— Oui ?

— Ils aiment beaucoup jouer aux cartes… et boire du vin. J'ai bien peur que ça dure un peu. »

Il a un air désolé mais elle sourit à nouveau.

« D'accord. Ça peut être agréable. »

La température avoisine les vingt-six degrés dans la petite cuisine. La cheminée a été bourrée de bois. L'alcool qui circule a considérablement réchauffé les visages. Une épaisse buée s'est déposée sur les fenêtres. Hippolyte s'est fait livrer de la charcuterie, des fromages locaux, du pain frais et de nombreuses bouteilles de vin rouge.

« Les supermarchés, j'aime pas ça, confie Hippolyte à Joanne. On a, ici, ce qu'on appelle la *Tut Tut*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une camionnette qui nous livre les produits frais de la région. Je ne me fournis qu'à la *Tut Tut*. Tiens, goûte donc celui-là. C'est un vin du Béarn. Un cabernet. »

Il ne lui laisse pas le choix. Il remplit son verre d'office. Il est difficile de ne pas se laisser aller à la légèreté et à la chaleur du moment. Les joues sont rouges, les voix de plus en fortes. Vance fait rire tout le monde en essayant de

prononcer « champagne » avec son accent allemand. Et puis Hippolyte leur raconte l'histoire d'Aas et tous sont scotchés à ses lèvres. Il leur apprend qu'Aas est nommé le « pays des siffleurs » car les habitants ont une particularité : dans le temps, avant les nouveaux moyens de communication, ils avaient l'habitude de communiquer en sifflant d'un flanc de la vallée à un autre.

« Vous comprenez, la vallée forme une espèce de guide d'onde. On pouvait donc siffler pour communiquer entre les pâturages et le village.

— Vraiment ? demande Albain, sceptique.

— Les bergers arrivaient à se faire comprendre jusqu'à une distance de 2,5 kilomètres ! Ils avaient développé tout un langage, un langage sifflé assez complexe qui se transmettait de génération en génération ! »

Tout le monde est ébahi autour de la table.

« Mais ce langage a disparu avec l'arrivée des technologies de la communication. »

Vance demande, avec son accent haché :

« Vous le parlez ?

— Bien sûr. Mon grand-père me l'a enseigné quand je n'étais qu'un marmot. »

C'est ainsi qu'ils se retrouvent, tous passablement ivres autour de la table, deux doigts placés sous la langue, à essayer de siffler. Les verres passant, ils reproduisent de moins en moins fidèlement les notes sifflées par Hippolyte, à chaque tentative mais le vieux berger ne désespère pas.

« Il faut maîtriser l'occitan pour pouvoir apprendre le langage sifflé », indique-t-il.

Il tente de leur faire répéter à voix haute « apèra lo medecin » qui signifie « appelle le médecin » puis il le siffle, entre ses doigts. La cacophonie qui suit se transforme en fou rire général et Vance déclare, entre deux hoquets :

« Et on dit que la langue allemande est complexe ! Mon ail oui ! »

23

Émile sent que sa tête est lourde et douloureuse, le lendemain matin. Sa bouche est pâteuse. Ils ont vraiment tous abusé du vin. Même Joanne. Vance les a salués cette nuit, avant d'aller dormir car il prenait un bus très tôt ce matin, en face de l'église d'Aas.

Il se retourne en grimaçant. La lumière du jour relance la douleur déjà présente dans ses tempes.

« Joanne ? »

Il se redresse légèrement. Elle n'est pas dans le lit. Il aperçoit sa silhouette, perchée sur le rebord de la fenêtre. Elle a le téléphone vissé contre l'oreille et il sent son cœur faire un bond dans sa poitrine. La première chose à laquelle il pense est : « Léon ! » Il ne lui a jamais avoué pour la conversation téléphonique… Joanne tourne la tête vers lui. Elle est pâle et un peu tremblante.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Elle se lève avec des gestes d'une lenteur inquiétante. Elle vient se poser debout devant le lit et lui tend le téléphone.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Son cœur bat très vite. Il a du mal à respirer. Il sent que quelque chose ne va pas mais il est incapable de réunir ses pensées. Il songe à Léon. Mais pourquoi Joanne lui tendrait-elle ce téléphone ?

« C'est un message vocal », déclare-t-elle d'une voix étrangement rauque.

Il ne comprend pas. Il prend le téléphone et le colle à son oreille tandis que Joanne retourne avec lenteur s'asseoir sur le rebord de la fenêtre. La voix mécanique résonne dans le combiné :

« Message reçu ce matin à huit heures et treize minutes. »

Un déclic, un bruit étouffé puis une voix de femme :

« Bonjour Joanne, bonjour Émile. C'est Annie. Je… »

Nouveau son étouffé qu'Émile ne parvient à identifier.

« Je vous appelais pour vous annoncer que maman est partie… Hier soir. Elle s'est envolée au ciel. Elle n'a pas souffert… Elle… Elle est partie dans son sommeil. »

Son cœur fait une chute vertigineuse. Il tombe dans sa poitrine, et bas, plus bas, il semble tomber au sol, transpercer le parquet. Émile relève lentement la tête, avec l'impression de peser des tonnes. Sur le rebord de la fenêtre, le visage de Joanne est baigné de larmes. Ils n'ont pas besoin de parler. Ils savent qu'ils partagent la même douleur.

Il tape, tape et tape au burin, contre la pierre. Ses mains sont crevassées par le froid. Il s'est également blessé à plusieurs endroits. Il a des entailles. Mais il ne sent plus rien.

« Émile… »

La voix de Joanne résonne derrière lui. Il ne l'a pas entendue venir, avancer dans les gravats.

« Il fait nuit noire. Tu devrais rentrer. »

Il hausse les épaules.

« Ça va. Je termine cette ouverture.

— Il fait moins huit degrés.

— J'en ai pour moins d'une heure. Va te mettre au chaud. J'arrive. »

Joanne hésite. Elle attend debout, les bras ballants. Son bonnet et son écharpe énorme camouflent presque tout son visage. C'est la troisième fois qu'elle vient le chercher. Albain et elle ont quitté le chantier il y a cinq heures déjà. Émile a déclaré : « Je termine un truc et j'arrive. » Mais il est toujours là et chaque fois que Joanne vient, il répète la même rengaine : « Je termine ça et j'arrive. » Elle a bien compris qu'il avait besoin de taper pour évacuer le chagrin, de briser les pierres une par une, de les fracasser. Ça lui apporte une certaine forme de soulagement. Mais elle a aussi compris qu'il pourrait y

passer la nuit. Elle hésite. Elle s'apprête à dire quelque chose. Elle ne sait pas quoi…

« Tiens, fais-moi de la place. »

Émile sursaute en entendant sa voix. Il a pensé qu'elle était repartie. Mais non, elle est toujours là visiblement.

« Quoi ? » demande-t-il.

Il se retourne et il la voit se baisser et ramasser un burin qui traîne dans les décombres.

« Qu'est-ce que…

— Fais-moi de la place », répète-t-elle.

Elle a le même air déterminé que cette nuit-là, quand elle a dit : « Viens en moi, tout de suite. » Il s'exécute, avec lenteur. Il se décale et il la voit se placer à côté de lui, face à l'ouverture qu'il est en train de creuser.

« Je vais t'aider », déclare-t-elle.

Ils se mettent à taper tous les deux. *Cling. Cling. Cling.* Les pierres tombent une à une. Ils tapent encore et encore. Ils n'arrêtent pas de taper. Et leurs coups se répondent, jusque très tard, dans le silence de la nuit.

« Joanne… Ça te serait moins pénible si j'étais incinéré ? »

Ils sont tous les deux dans la petite chambre de l'annexe. Il songe que c'est le bon moment pour lui poser ce genre de question. La prochaine fois que Joanne aura à affronter ce genre de nouvelle, ce sera lui qu'on s'apprêtera à mettre sous terre.

« Oui… Je crois. Mais ça n'est pas la question.

— Pourquoi ?

— C'est ta décision. Elle t'appartient.

— Je veux juste faire en sorte de te rendre les choses moins pénibles. »

Elle reporte son regard au-dehors, sur la vallée enneigée qu'on aperçoit à travers la fenêtre.

« Si tu ne parviens pas à prendre la décision pour toi, alors pense à ta famille… À ce qu'elle voudrait. Pas à moi.

— Je me ferai incinérer. »

Elle reste parfaitement impassible, le regard fixé dehors.

« Tu es sûr ?

— Je suis sûr. » Un faible tressautement, au niveau de sa gorge, trahit sa brusque émotion et Émile comprend qu'il a pris la bonne décision.

« Mademoiselle Joanne ? Mademoiselle Joanne ? »

Joanne revient à elle brutalement. Elle s'est assoupie en attendant qu'Émile revienne du chantier ce soir. Il y passe des heures depuis qu'ils ont reçu ce coup de téléphone d'Annie… Albain et Joanne s'arrêtent à quinze ou seize heures et ils viennent se mettre au chaud. Joanne en profite pour peindre ou jouer avec Pok. Mais Émile reste jusque tard. En général jusqu'à presque vingt heures. Grâce à lui le chantier a beaucoup avancé et Hippolyte n'en est pas mécontent mais Joanne ne sait pas si elle doit voir cela d'un bon œil. Il passe ses journées dans un silence total, à avancer plus vite que n'importe qui et le soir, il ne parle guère plus. La veille il a juste dit qu'il était désolé, que c'était la première fois qu'il perdait un de ses proches, qu'il fallait juste le temps que ça passe.

« Mademoiselle Joanne ? »

C'est la voix d'Hippolyte qui la tire de son sommeil. Elle se redresse et se déplace jusqu'à la porte de leur chambre. Hippolyte se trouve dans le couloir, l'air inquiet.

« Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je crois qu'Émile a fait une chute sur le chantier. Il ne veut pas que j'appelle un médecin. »

Elle met quelque temps à comprendre ce que le vieux berger lui dit. Elle est encore à demi endormie.

« Une chute ? répète-t-elle.

— Je ne sais pas ce qu'il faisait encore sur le chantier à cette heure-là… Il a dû chuter sur la tête. Il tient des propos incohérents. Il ne veut pas voir de médecin… »

Elle traverse la chambre à grands pas et récupère son châle noir sur le lit.

« J'arrive. »

Hippolyte reste en retrait tandis qu'elle s'avance vers Émile, debout au milieu des gravats. Il a l'air hagard. Elle ne pense pas qu'il ait fait une chute. Elle songe que ce doit être un nouveau *black-out*. Elle a le ventre passé au rouleau compresseur quand elle s'approche mais elle s'efforce de conserver un visage impassible.

« Émile ? »

Elle a une peur panique de lire la même chose dans ses yeux qu'à Bages, quand il ne savait plus qui elle était. Mais ça n'est pas ça, c'est différent. Émile paraît la reconnaître, il est simplement agité et extrêmement nerveux. Il regarde partout autour de lui comme s'il découvrait les lieux et ne comprenait pas ce qu'il faisait là.

« Joanne… Quand est-ce qu'on est arrivés ici ? » demande-t-il quand elle arrive devant lui.

Elle n'ose pas jeter un coup d'œil à Hippolyte, derrière. Elle essaie de parler du ton le plus bas possible.

« Ça fait trois semaines. »

Mais Émile secoue la tête avec impatience.

« Arrête. Ce n'est pas vrai. »

Elle répond dans un murmure :

« Si. On est arrivés ici il y a trois semaines. »

De nouveau il secoue la tête avec agacement.

« On était à Eus. Je me rappelle très bien. Les arbres perdaient leurs feuilles dans les ruelles. »

Elle s'efforce d'acquiescer en masquant son inquiétude.

« Oui, c'est vrai.

— C'était il y a à peine deux jours. Peut-être même qu'on y était encore ce matin. On était chez Myrtille et tu travaillais chez Coco Glacier ! »

Elle fait un effort pour soutenir son regard et prononcer clairement :

« Non.

— Quoi, non ? »

Elle est de plus en plus gênée de la présence d'Hippolyte derrière eux.

D’autant que le vieux berger se racle la gorge maintenant et intervient :

« Vous voyez, mademoiselle Joanne. Je crois qu’il a fait une sale chute. Il ne faut pas le laisser dans cet état. Je vais appeler un médecin. »

Elle s’efforce de rester parfaitement calme et de garder la maîtrise de la situation.

« Je ne crois pas qu’il ait chuté… »

Hippolyte la regarde avec méfiance. Émile reste silencieux, le visage agité de tics nerveux.

« Il… Il souffre d’un Alzheimer précoce. »

Émile ne réagit pas à ces mots et à sa voix mal assurée. Hippolyte fronce les sourcils.

« Un quoi ?

— Une maladie qui affecte sa mémoire. Ce… Ce genre de choses lui arrive de temps en temps… »

Hippolyte la scrute encore avec méfiance. Joanne insiste, en essayant d’avoir l’air assurée :

« Ce n’est rien. Tout va lui revenir. Il n’a pas besoin de médecin. Juste d’un peu de temps. »

Le regard d’Hippolyte passe de l’un à l’autre. Visiblement il ne sait pas quoi faire.

« Vous êtes sûre ?

— Oui. Tout va bien. Je le ramène à l’annexe. Il va se reposer et il ira mieux demain. »

Hippolyte hésite encore une seconde, puis il hoche la tête.

« Quand même… Surveillez-le… S’il a des vertiges ou des nausées…

— On fera venir un médecin si c’est le cas », assure Joanne.

Le vieux berger s’éloigne lentement. Au loin, son chien Mystic s’élance pour le rejoindre, dans la neige fraîche. Joanne soupire lentement. Lorsqu’elle se retourne, Émile la dévisage comme si elle était dingue, comme si elle l’effrayait.

« Pourquoi tu m’as amené ici ? »

Elle déglutit. Elle ne sait plus vraiment comment s’en sortir, ni par où

commencer.

« Émile…

— Quoi ?

— C’est toi qui nous as amenés ici… »

Son ton est presque agressif quand il réplique :

« Tu mens !

— Non…

— Tu l’as dit, on était à Eus ! Alors pourquoi on est là maintenant ? Myrtille devait organiser une fête avec des amis. »

Elle ferme les yeux lentement, en espérant de toutes ses forces que quand elle les rouvrira, il aura retrouvé la mémoire.

« Non.

— Quoi, non ? »

Le ton d’Émile est pressant.

« Ça fait deux mois qu’on a quitté la maison de Myrtille. »

Il perd patience. Elle est incapable de rassembler correctement ses idées pour le rassurer, pour trouver quelque chose d’apaisant à lui dire. Elle se contente de murmurer :

« Viens. Viens au chaud. Je vais t’expliquer. »

Mais il ne bouge pas. Il ne compte pas s’éloigner des gravats et du chantier.

« Explique-moi maintenant.

— Bon… On… On est allés à Peyriac-de-Mer… Puis à Bages… Tu ne te souviens pas ? Il y avait Sébastian, le pêcheur… Et son chien Lucky. »

Elle n’ose pas le regarder dans les yeux, affronter la détresse dans son regard.

« Après ça, on est allés voir la mer. On est allés à Gruissan. »

Elle garde les yeux fixés sur ses pieds, sur ses bottes fourrées au milieu des gravats, et elle poursuit très vite :

« Je suis tombée malade. J’avais de la fièvre. Tu m’as amenée ici pour qu’on soit au chaud. »

Elle risque un regard vers lui mais il lui tourne le dos. Il marche en

direction du mur opposé, comme si ça pouvait l'aider à encaisser tout ça.

Il s'arrête soudainement de marcher et fait volte-face. Il secoue la tête. C'est la première fois qu'il a ce genre de comportement. D'ordinaire il est complètement paniqué. Il nage en pleine détresse. Mais cette fois, non. Il a l'air persuadé qu'il a raison, que c'est elle qui ment. Il est presque agressif.

« Marjorie a toujours dit que tu étais instable ! »

Les yeux de Joanne s'agrandissent. Elle ne comprend plus rien.

« Pardon ?

— Elle te trouvait insolente et irresponsable. »

Elle est incapable de répondre quoi que ce soit. C'est la première fois qu'il la déstabilise à ce point.

« Elle avait raison. Regarde où tu m'as amené ! On est au milieu de nulle part ! C'était toujours tes plans. Tes plans à toi. Tes petits désirs qui passaient en premier ! »

Elle recule d'un pas, imperceptiblement. Elle a envie de fuir. Elle a envie de s'éloigner de lui le plus vite possible.

« Oui c'est ça ! crache-t-il avec hargne. Casse-toi ! C'est ta spécialité, hein ? »

Elle fait un nouveau pas en arrière. Il lui fait peur maintenant. Elle sent une boule qui grossit dans sa gorge, qui commence à obstruer ses voies respiratoires.

« Mais je m'en fiche que tu détales, Laura. C'est fini ! Je ne t'aime plus ! Je n'en ai plus rien à faire de ton avis ! »

Elle ne reconnaît pas ce visage, elle ne l'a jamais connu. Ce n'est pas le Émile qu'elle a rencontré il y a cinq mois.

« TIRE-TOI ! »

La voix agressive résonne entre les murs du chantier. Joanne ne se fait pas prier.

Elle a toujours cette boule, au réveil, le lendemain matin. Cette boule qui obstrue sa gorge. Elle met quelques secondes à se remémorer l'épisode de la veille et à comprendre pourquoi elle se sent si nauséeuse. Quand elle ouvre

les yeux, elle comprend qu'Émile n'a pas dormi ici. La couverture est restée parfaitement lisse de son côté. L'oreiller ne porte aucune trace de tête. Mais le plus troublant reste le manteau et l'écharpe d'Émile, qui ont disparu du petit crochet derrière la porte. Elle sent son cœur qui s'emballe. Bon sang, pourquoi n'a-t-elle pas caché les clés du camping-car ? Elle se lève avec des mouvements mal assurés. Le sol est glacial. Tout tangue autour d'elle. Elle retient avec difficulté un haut-le-cœur. Elle a du mal à réaliser que cela s'est produit, qu'elle a failli à sa mission… Lamentablement. Elle avait promis de faire en sorte qu'il ne rentre pas chez lui. Mais la veille, elle a préféré fuir et se rouler en boule dans son lit, le cœur battant, surveillant, l'oreille aux aguets, les bruits de pas dans l'annexe. Elle aurait dû insister, essayer de le raisonner. Mais elle n'a même pas essayé. Elle était trop soulagée de quitter le chantier. À vrai dire, elle a honte de se l'avouer, mais elle a souhaité qu'il parte, qu'il disparaisse. Elle n'a pas aimé le Émile qui se trouvait en face d'elle, hier soir. Il lui a fait peur. Il avait l'air terriblement en colère. Il lui a crié ses choses qui ne lui étaient pas adressées… Qui étaient sans doute adressées à une autre.

Elle se cramponne à la poignée de la porte, s'efforce de l'ouvrir en ne perdant pas l'équilibre. Elle se retrouve nez à nez avec Albain, qui s'apprêtait à frapper.

« Ah ! tu es là. »

Il a l'air de ne pas trop comprendre ce qui se passe, pourquoi elle est là, si blanche, dans son plaid, encore en pyjama.

« Hippolyte pensait que tu avais amené Émile chez le médecin.

— Quoi ? »

Albain la détaille encore, inquiet. Elle doit être sacrément pâle.

« À cause de sa chute hier… sur le chantier. »

Il scrute ses expressions. Elle secoue la tête :

« Il n'a pas chuté. »

Mais Albain l'interrompt :

« Le camping-car n'est plus là. Hippolyte pensait que tu l'avais conduit quelque part. »

Elle secoue encore la tête, incapable de répondre.

« Tu sais où il est ?

— Non. »

Il est parti. Il ne l'a pas reconnue la veille. Pas tout à fait. Il était persuadé qu'elle était une sale menteuse. Il avait du mal à se situer dans le temps. Il se souvenait d'Eus et de Myrtille mais plus de Bages ni de Gruissan. Elle aurait dû lui montrer son carnet… Le forcer à en lire des passages. Au lieu de ça, elle est allée se cacher sous sa couverture… Et lui est rentré retrouver sa famille. Il va se retrouver en centre d'essai clinique. Elle a foiré.

« Il est peut-être allé faire une course », suggère Albain qui veut se montrer prévenant, en la voyant si pâle.

Il lui désigne la petite cuisine :

« Je t'ai laissé du café. Je serai sur le chantier. Rejoins-moi quand tu seras prête. Je pense qu'il va revenir dans la matinée. Ne t'en fais pas. »

Elle ne sait plus vraiment ce qu'elle est censée faire. Elle est déboussolée et totalement perdue ici, dans ce domaine, sans Émile. La culpabilité qu'elle a ressentie ce matin, au lever, à l'idée de l'avoir laissé partir se transforme petit à petit en détresse et en colère. Comment a-t-il pu faire ça ? Comment a-t-il pu l'abandonner ici, au milieu des montagnes ? Une petite voix lui répond : *Mais tu n'es rien. Il ne te reconnaît même pas.* Et elle s'efforce d'étouffer tout cela, de songer qu'Albain a raison, qu'il est allé faire une course, qu'il va rentrer. Elle rejoint le chantier car elle ne voit pas ce qu'elle peut faire d'autre.

« On fait quoi aujourd'hui ?

— On va démarrer la pose des fenêtres. »

Albain lui parle encore de son expérience de menuisier. Sans cela, il lui serait incapable de poser les fenêtres d'Hippolyte. Mais Joanne remonte son écharpe sur son visage et elle tente de se plonger ailleurs, à une autre époque, dans une autre maison, à un moment où elle était plus légère et innocente. Elle ne veut pas penser à la fuite d'Émile. Elle préfère se retrouver à Saint-Suliac, dans la maisonnette en pierres.

Quelque part, dans les limbes des souvenirs de Joanne, Léon toque à la porte de la salle de bains avec impatience.

« Tout va bien là-dedans ? Jo ? »

Elle est debout au milieu de la baignoire et elle contemple la traînée de sang à ses pieds.

« Oui…

— Jo ?

— Oui ça va. Qu'est-ce que tu fais encore là ? Tu ne devais pas aller dîner chez tes parents ? »

Elle fait couler un mince filet d'eau dans la douche, pour faire disparaître ce sang. Elle ravale sa déception en silence. Les règles. Ça signifie que le bébé n'est pas encore en route.

« Si, j'allais partir. Je voulais juste t'embrasser avant d'y aller.

— Bon… »

Elle coupe l'eau de la douche et attrape une serviette.

« J'arrive. Je me sèche. »

Elle s'enroule dans la serviette en grelottant. Dehors il fait déjà nuit noire. Le mois de novembre est bien installé. Elle n'a pas vu filer l'été. Le mois d'août a pris fin en même temps que les travaux. La véranda est enfin terminée. Ils se sont occupés de la meubler et de la décorer. Puis la rentrée des classes est arrivée. Léon a relancé cette idée de bébé. En réalité ils y pensaient tous les deux. À cause de la véranda qui était terminée. Dans leur esprit ça n'avait jamais été une véranda. Depuis que Léon en avait soulevé l'idée, cette véranda était devenue la chambre pour le bébé.

« C'est bon ?

— J'arrive ! »

Elle s'essuie les pieds en vitesse, enfile son pyjama et se dirige vers la porte de la salle de bains qu'elle ouvre sur un Léon inquiet.

« Ça va ?

— Oui. Je te l'ai déjà dit.

— Tu as une drôle de tête.

— Pas du tout. Je meurs de froid, c'est tout. »

Léon referme la porte derrière lui et elle retourne auprès du miroir pour continuer à se sécher.

« Joseph a allumé un feu. Il fera meilleur d'ici un quart d'heure. »

Il continue de la regarder étrangement mais elle l'ignore. Elle essore ses cheveux d'un mouvement énergique. Elle ne veut pas lui dire que ses règles viennent d'arriver. Pas maintenant. La déception est encore trop présente. Elle sait que c'est idiot. Ça fait à peine plus de deux mois qu'ils essaient…

« Tu m'embrasses ? Je vais devoir partir. »

Elle abandonne la friction de ses cheveux et se tourne vers lui, pour l'embrasser.

« Je ne serai pas long. »

Elle a cette même sensation amère, à chaque fois qu'il la laisse pour aller dîner chez ses parents. Cette impression qu'il leur donne raison en la laissant à part. Elle est restée la petite bâtarde. La fille de la putain. Et pourtant, c'est bien avec elle qu'il veut faire un enfant. Elle essaie de chasser ces pensées de son esprit. Elle déteste avoir ce genre d'idées en tête. Surtout sur Léon.

« Tu dormiras peut-être quand je rentrerai…

— Peut-être.

— Alors bonne nuit. »

Il l'embrasse de nouveau mais elle a toujours cette lourdeur dans la poitrine. À cause des règles ou à cause de ce dîner. Elle ne sait pas trop.

« Jo, ça va ? »

Elle retrouve Joseph dans le salon. Il est à table. Il l'attend. Le couvert est mis et un potage bien chaud fume, devant lui.

« Oui, ça va. »

Il l'observe longuement pendant qu'elle s'assied en face de lui. Puis il se racle la gorge.

« Léon n'est pas un mauvais gars, tu sais. »

Il fait référence à son absence ce soir, comme tous les lundis soir.

« Je sais.

— Il manque cruellement de courage. C’est tout. »

Il lui prend son assiette et lui sert une grande louche de potage.

« Ce n’est pas ça, papa.

— Ce n’est pas ça qui te donne l’air si triste ?

— Non. »

Joseph repose sa propre assiette de soupe devant lui et se penche en avant, pour lui montrer qu’il écoute.

« Alors explique-moi si tu le veux.

— Léon et moi, on… »

Elle a du mal à poursuivre.

« Vous voulez avoir un enfant ? » demande doucement Joseph.

Elle reste béate devant la clairvoyance de son père.

« Oui… Oui, c’est ça. »

Joseph reste impassible, comme s’il s’attendait à cette nouvelle depuis des mois.

« Tu ne sais pas comment m’annoncer que vous allez déménager ? » demande-t-il avec la même douceur dans la voix.

Elle se récrie :

« Non ! Non, on veut rester ici. On avait prévu de transformer la véranda en chambre de bébé. »

Le visage de Joseph s’illumine soudain.

« Joanne… murmure-t-il.

— Quoi, papa ?

— Tu as grandi si vite. »

Elle sourit en baissant les yeux dans son assiette.

« Est-ce que tu portes déjà cet enfant en toi ? »

Elle relève la tête doucement vers Joseph qui la regarde avec une infinie tendresse.

« Non papa. Pas encore. Je pensais que ça arriverait vite. Plus vite que ça. C’est pour ça que je me sens un peu vide ce soir. »

Le regard de Joseph est si doux qu’il lui donne l’impression de recevoir une caresse sur ses joues.

« Tu sais ce que disait Bouddha. La patience… »

Elle termine la phrase à sa place :

« … est la plus grande des prières. Je sais. »

Ils se sourient avec complicité, chacun à un bout de la table.

« Ce ne sera plus seulement nous deux, alors… » murmure doucement Joseph.

Elle se sent émue. Elle acquiesce, en baissant de nouveau les yeux vers son assiette.

« Non. Plus seulement.

— Je suis heureux, Joanne. »

Un temps de silence passe. Un silence doux et léger meublé par le crépitement du feu dans la cheminée. Puis la voix de Joseph s'élève à nouveau :

« Tu feras une formidable mère. J'ai hâte de rencontrer ton enfant. Je tâcherai, moi aussi, d'être patient. »

Elle lui sourit faiblement.

« Je suis heureux que tu veuilles l'élever ici », ajoute Joseph.

Elle se lève doucement et elle va le rejoindre de l'autre côté de la table. Elle ne dit rien. Elle se contente de poser la tête sur son épaule, comme elle le faisait quand elle était gamine, et elle se laisse envelopper par ses bras massifs, par l'odeur musquée de ses chemises.

Les guirlandes de Noël clignotent dans les ruelles de Saint-Suliac. Joanne et Léon sont allés faire les courses pour la semaine. Joseph est très fatigué en ce moment. Il a même délaissé son potager et le poulailler qu'il a construit à la fin du mois de novembre. Les trois poules qu'il a accueillies se trouvent être de vraies fainéantes. Ils ont à peine récolté une dizaine d'œufs depuis qu'elles sont là. Joseph s'impatiente. Joanne lui assure que c'est à cause du froid.

Ils se pressent tous les deux, dans les ruelles balayées par un froid glacial.

« On peut s'arrêter à la pharmacie ? » demande Joanne alors qu'ils voient apparaître devant eux l'enseigne verte qui clignote.

Léon la regarde étrangement, un sourire naissant au coin de ses lèvres.

« Est-ce que…

— Tiens, prends mon sac. J'en ai pour une minute.

— Joanne, attends ! »

Il la retient par le bras et elle ne cherche même pas à résister. Il voit bien qu'elle essaie de masquer son sourire, elle aussi.

« Dis-moi que c'est vrai ! » chuchote-t-il d'une voix surexcitée.

Elle le fait taire en posant une main sur sa bouche.

« Je n'en sais rien du tout. Je veux faire un test justement.

— Mais…

— On verra après le test.

— Attends, Joanne, attends. »

Il la maintient, ses deux mains dans les siennes. Il a abandonné les sacs de courses par terre. Il chuchote, tout bas, avec une certaine agitation :

« Tu n'as pas eu tes règles… dernièrement ? »

Elle jette un coup d'œil aux alentours, pour s'assurer qu'ils sont seuls dans la ruelle.

« Non.

— Non ?

— J'aurai dû les avoir il y a trois semaines. »

Léon retient un cri et se met à applaudir en silence. Elle le fait taire d'un regard noir.

« Non, arrête ! Je t'interdis de te réjouir tout de suite ! On va acheter ce test avant. »

Il acquiesce, docilement mais son sourire ne disparaît pas pour autant.

« Dépêche-toi ! » dit-il en la poussant en avant.

Ils ne prennent pas la peine de porter les courses jusqu'à la cuisine, quand ils rentrent dans la maisonnette en pierres. Ils lancent tous les deux un « On est rentrés ! » à Joseph, qui lit dans le salon, et ils filent dans la salle de bains. Léon pousse Joanne à l'intérieur.

« Dépêche-toi ! »

Elle fait mine de s'offusquer mais elle voit bien qu'il trépigne

d’impatience.

« Tu ferais mieux de te calmer. Si c’est non, la déception va être grande… »

Mais il n’écoute pas. Il ferme la porte de la salle de bains et chuchote :

« Je t’attends ici. »

Lorsqu’elle rouvre la porte, quelques minutes plus tard, elle n’a pas le temps de faire un pas dans le couloir que Léon est face à elle, à moins de deux centimètres de son visage.

« Alors ? »

Il ne parvient pas à déceler quoi que ce soit sur le visage impassible de Joanne. Rien, à part un léger trouble. Et peut-être un tremblement, au coin de sa lèvre… Est-ce qu’elle va pleurer ? Il fronce les sourcils.

« Jo ? »

Mais la lèvre tressaute et il s’aperçoit qu’il s’agit d’un sourire.

« C’est oui ? » murmure-t-il, suspendu à son souffle.

Elle acquiesce et sourit tout à fait, cette fois, en posant un doigt sur ses lèvres, pour lui faire signe d’être silencieux. Joseph est dans le salon, à quelques pas de là. Ils ne peuvent pas lui annoncer, pas encore. C’est beaucoup trop tôt. Léon l’embrasse, en trépignant sur place, dans le couloir. Il la soulève, la repose, l’embrasse encore. Ils rient, derrière leurs paumes de main, pour ne surtout pas faire de bruit.

Ils ne garderont pas le secret très longtemps…

Les fêtes de Noël sont passées mais le vieux sapin est toujours là, et les guirlandes clignotent. Joanne est recroquevillée dans le canapé, une bouillotte posée sur l’estomac. Elle a des nausées depuis ce matin. Elle ne peut rien avaler sans courir aux toilettes. Joseph a deviné ce qui se tramait.

« Ça y est ? » a-t-il demandé en venant lui apporter un verre d’eau, quelques heures plus tôt.

Et elle a été forcée de lui avouer.

« Je ne devrais pas l’annoncer déjà… C’est encore trop tôt. »

Ce qu’elle veut dire, c’est qu’elle a encore un risque de le perdre.

Tout à l’heure, Léon est rentré du travail et l’a trouvée dans le canapé, toute blanche.

« C’est normal ? » a-t-il demandé tout bas à Joseph, tandis que Joanne contemplait les flammes en silence.

Joseph a acquiescé en souriant.

« Oui. C’est normal. »

Maintenant, ils s’efforcent de dîner tous les deux, tandis que Joanne est restée recroquevillée dans le canapé. Léon a l’air anxieux.

« Tu es sûre que tu ne veux pas un peu de purée ? demande-t-il en s’adressant au dos de Joanne.

— Sûre. »

Elle pose la bouillotte sur l’accoudoir du canapé et se lève.

« Où tu vas ? demande Léon, inquiet.

— Le plus loin possible de cette odeur.

— Cette odeur ? Quelle odeur ? »

Joseph sourit de l’innocence de Léon.

« Elle va être sensible aux odeurs quelque temps, indique-t-il. Certaines vont lui inspirer un véritable dégoût.

— Comme cette purée », ajoute Joanne avec une grimace.

Joseph lui sourit avec compassion.

« Va t’allonger. On t’amènera ce qui te fera envie, d’accord ? Qu’est-ce que tu aimerais ? »

Elle réfléchit quelques secondes.

« De la compote de figues. »

Les deux s’empressent d’acquiescer.

« Très bien. Tu auras ta compote de figues d’ici une demi-heure. »

Ils la regardent s’éloigner vers la chambre. Léon semble mourir d’inquiétude.

« Ça va durer longtemps ?

— C’est possible. C’est assez fréquent les trois premiers mois.

— Oh ! »

Après ça, Joanne entre dans sa chambre et elle n'entend plus ce qu'ils racontent.

Ça avait duré deux mois entiers. Au début, elle avait refusé d'être arrêtée par le médecin et elle s'était efforcée de continuer les petits travaux dans l'école jusqu'à ce que Joseph tape du poing sur la table.

« Tu te reposes maintenant ! Tu ne manges rien ! Tu vas finir par faire un malaise. »

Léon avait chaudement remercié Joseph de l'initiative.

« Moi, elle ne m'écoute jamais… »

Mais alors ça avait été long. Elle était fatiguée en permanence et dès qu'elle se sentait plus en forme, et qu'elle recommençait à manger, les nausées reprenaient. Elle passait ses journées à compter les heures. Lire lui donnait le tournis. Cuisiner lui donnait la nausée. Heureusement il y avait la musique. Joseph mettait du Miles Davis, du Beethoven, un peu de Mozart.

« C'est très bon pour le développement neurologique de l'enfant », disait-il.

Un soir, elle les avait trouvés en plein conciliabule dans la cuisine. Joseph revenait de la ville et il montrait à Léon un gros livre tout neuf.

« Ça pourrait rendre son début de grossesse plus amusant », disait-il.

Et Léon, qui commençait à feuilleter le gros bouquin, avait approuvé vigoureusement.

On lui avait parlé de ce livre le soir même. Le titre était *Rites et traditions chamanes autour de la grossesse, des 4 coins du monde*. Joseph et Léon s'étaient assis dans le même canapé, le livre ouvert entre eux deux. Joseph avait annoncé :

« On va te faire de la lecture. »

Ils s'étaient mis à lire à tour de rôle, ponctuant les extraits de commentaires et l'incitant à donner son avis.

« On retrouve deux croyances communes dans la plupart des ethnies du monde : la femme et son fœtus sont fragiles car ils peuvent être agressés par

les mauvais esprits. Afin de les en protéger, des rites de protection et d'interdiction doivent être mis en place. En Afrique, on fait prendre aux femmes enceintes des bains de kaolin. »

Léon avait froncé les sourcils.

« Je n'ai aucune idée de ce que c'est… Un peu partout dans le monde, on leur offre des objets de protection. Des talismans sont donnés par les sorciers en Afrique et au Vietnam, contre le risque d'avortement. Au Sénégal c'est une amulette avec un verset du Coran. Oh ! Et en Guyane, chez les Ndjukas, on leur offre des cordelettes qu'elles doivent porter autour du ventre. C'est un chaman qui doit leur offrir. »

Joseph et Léon se prenaient au jeu, encore davantage qu'elle.

« Le métal serait une excellente protection au Guatemala et au Togo, chez les Ewés. Il protégerait des maléfices des sorciers et il servirait de paratonnerre contre les mauvais esprits. »

Léon s'était frappé le genou du plat de la main.

« Oui mais c'est ça, Jo ! Il va falloir qu'on t'achète un bijou paratonnerre ! »

Voyant qu'elle avait un léger sourire, ils avaient continué leur lecture toute la soirée. Le lendemain, Léon lui ramenait un authentique talisman musulman, trouvé chez un antiquaire de Saint-Suliac.

Un autre soir il avait été question de deviner le sexe du bébé à l'aide d'anciennes croyances. Léon et elle étaient dans la chambre, dans l'obscurité. Ils avaient allumé quelques bougies et Léon était penché sur le livre acheté par Joseph.

« Est-ce que tu as rêvé d'un ours ou d'un dragon dernièrement ? » avait demandé Léon.

Adossée à un gros coussin, Joanne avait secoué la tête.

« Non.

— Bon, avait fait Léon, déçu. Et à une vache ? »

Elle avait réfléchi puis secoué de nouveau la tête.

« Non plus.

— Alors peut-être une fleur ? Ou un soleil ?

— Non.

— Un bijou ? »

Elle avait levé les yeux au ciel. Il avait eu une moue de déception.

« Qu'est-ce que c'est censé signifier ? avait-elle interrogé en se redressant un peu.

— En Corée, on prétend que si la future maman rêve d'un ours, d'un dragon ou d'une vache, alors elle attend un garçon. Si elle rêve d'une fleur, d'un bijou ou d'un soleil, alors ce sera une fille.

— Il n'a peut-être pas encore décidé », avait-elle conclu le plus sérieusement du monde.

« On fait une pause ? lance Albain en reposant sur le sol perceuse et chevilles.

— OK. »

Elle le suit dans la petite annexe, puis dans la cuisine. Elle ne veut pas penser au fait que le camping-car n'est pas revenu. Albain s'active devant une casserole dans laquelle il a versé une conserve de petits légumes. Il lui tend le pain et le beurre.

« Tiens, tu peux commencer. Ça sera bientôt chaud. »

Elle n'a pas faim. Elle se sent encore nauséeuse. Elle s'efforce de vite retomber dans la profondeur de ses souvenirs, dans la chaleur de sa maison d'enfance, à Saint-Suliac.

Le printemps arrive. Le potager de Joseph commence à fleurir. Le soleil est là. Le mois de mars démarre tout en douceur. Joanne a pu reprendre le travail. Les nausées sont passées. La fatigue aussi. Maintenant elle a un ventre rond. Un tout petit ventre rond. Léon et elle sont allés à leur premier rendez-vous à l'hôpital et ils ont pu voir le bébé, sur le petit écran. C'est un garçon. Joanne en est à quatre mois et demi. Le médecin a dit que tout allait bien, qu'elle ne devait pas trop forcer au travail mais qu'elle pouvait reprendre à temps plein. Elle est contente. Elle a trouvé le temps long, ces dernières semaines, même si elle a eu tout le temps de se plonger dans le livre de Joseph et Léon, celui

des traditions du monde autour de la grossesse. D'ailleurs, au milieu des rites, tous plus loufoques les uns que les autres, elle a repéré une ou deux idées qui lui ont parlé. Comme cette pratique africaine qui consiste à s'attacher un pagne autour du ventre, nuit et jour, pendant toute la grossesse, afin que le tissu s'imprègne pleinement de l'odeur de la maman. À sa naissance, et pendant ses premiers jours, le bébé est ensuite emmailloté dans le pagne, retrouvant l'odeur de sa mère. Dès qu'elle a retrouvé la forme, elle est allée acheter un joli tissu orange vif. Elle y est allée à pied, en profitant pour flâner dans les ruelles. Léon a eu l'air inquiet quand il l'a appris, démesurément inquiet, et elle lui a assuré que tout allait bien, qu'elle était encore largement autorisée à marcher.

Le temps est doux. L'air marin s'infiltre dans chacune des ruelles de Saint-Suliac. Joanne songe qu'elle a hâte de faire un pique-nique sur la plage. En août, quand le bébé sera là, ils pourront y aller tous les quatre. Le marché n'est pas très peuplé en cet après-midi pourtant printanier. Alors que Joseph part à la recherche de carottes, Joanne se laisse porter vers le stand d'un fleuriste. Les roses sont merveilleuses. D'un beau rose, d'un jaune profond et même quelques-unes d'un blanc pur. Elle les regarde avec émerveillement quand la vendeuse, derrière son étal, lui tend un bouquet de trois roses.

« Pour moi ? » demande-t-elle timidement.

La vendeuse acquiesce. C'est une dame au visage sympathique, avec de jolis yeux verts et des cheveux gris noués en chignon.

« Oui, c'est pour vous et votre bébé. »

La dame désigne son ventre en souriant.

« Oh. C'est gentil.

— Il est attendu pour quand ? demande la dame.

— Pour août. »

Elles sont soudain interrompues par un bocal de verre qui chute au sol et se brise, à quelques centimètres des pieds de Joanne. Elles sursautent toutes les deux. Joanne lève la tête vers la maladroite qui vient de laisser échapper son bocal et elle se trouve nez à nez avec Madame André, une Madame André figée, les bras tombants, le visage défiguré par une expression d'horreur sans

nom. Joanne sent son estomac se contracter, sa gorge se serrer. Elle entend à peine la vendeuse qui s'adresse à Madame André :

« Bah alors, ma p'tite dame ! Il ne faut pas vous en faire. Ça arrive. Attendez, je vais vous aider à ramasser. »

Madame André reste figée. Elle est pâle. Son regard passe du visage de Joanne à son ventre, comme si elle ne pouvait croire ce qu'elle voit. Et Joanne ne peut que constater la terrible vérité : Madame André ne savait pas. Léon n'a rien dit. Malgré ce qu'il prétend depuis deux mois, Léon n'a pas osé avouer à sa mère qu'il attendait un enfant de la petite bâtarde. Et Joanne ne sait plus alors ce qui est le pire : la situation, l'expression de dégoût sur le visage de Madame André ou la sensation de trahison.

« Ça ne peut pas être vrai », murmure Madame André en portant sa main à son front.

Elle semble sur le point de s'évanouir, et la vendeuse, qui a fait le tour de son stand, vient la soutenir.

« Tout va bien, madame ? Vous faites un malaise ? »

Madame André murmure très vite entre ses lèvres, sans lâcher Joanne du regard.

« Ce n'est pas possible. Il n'a pas pu nous faire ça. Fricoter d'accord. Mais lui faire un enfant. Il est devenu fou… Il n'a pas pu. »

Joanne est incapable de faire un geste. Elle a l'impression de se décomposer sur place. Elle voudrait disparaître, se sauver très vite, mais elle est incapable de bouger. Le mépris de Madame André la paralyse. La vendeuse se tourne vers elle :

« Vous la connaissez ? » demande-t-elle en lui désignant Madame André.

Joanne a une boule énorme dans sa gorge. Elle secoue la tête, déglutit.

« Non. »

Elle essaie de se remettre en mouvement. Elle se baisse lentement, glisse le bouquet de roses dans son panier, cherche son père du regard dans la foule. *Léon n'a rien dit.* Elle murmure à la vendeuse :

« Merci pour le bouquet. Au revoir. »

Et la phrase revient : *Léon n'a rien dit. Léon a honte.* Elle revoit sa gêne,

chaque fois qu'elle a abordé le sujet avec lui.

« Tu leur as dit ?

— Oui.

— Comment ils ont réagi ?

— Bah… Normalement.

— Tu veux dire qu'ils sont… *contents* ?

— Oui… Oui, ils sont contents. »

Il ne s'étendait pas sur le sujet, il passait vite à autre chose. Elle pensait qu'il voulait éviter de lui répéter les horreurs que ses parents avaient dites sur elle. Car ce devait être le cas. Il continuait de partir dîner seul, chaque lundi soir. Mais elle se trompait. La réalité était encore plus affreuse. Il n'avait rien dit. Son ventre s'arrondissait, ils avaient eu leur première échographie et il n'avait rien dit. Il avait continué de cacher ce bébé à ses parents.

« Jo… Ça va ? »

Joseph l'observe curieusement quand elle le rejoint. Elle a envie de pleurer. Elle a très chaud et très froid en même temps. Elle a envie de vomir aussi. Elle se sent triste comme elle s'est rarement sentie aussi triste.

« Jo, qu'est-ce qu'il se passe ? »

Elle pose ses mains sur son ventre, comme pour protéger le bébé de toute cette horreur, de toute cette méchanceté et de tout ce mépris. Elle ne veut pas que ça l'atteigne. Elle retient avec difficulté ses larmes. Joseph ne comprend pas. Il scrute autour de lui. Il scrute la petite allée de laquelle elle revient. Il aperçoit Madame André, soutenue par la vendeuse et un autre commerçant. Elle semble sur le point de s'évanouir. Le commerçant l'oblige à boire un verre d'eau. Joseph se redresse avec colère.

« Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? »

Il retrousse ses manches, répète avec colère :

« Jo, on ne va pas la laisser te traiter comme ça ! On ne laissera personne te traiter comme ça ! »

Il est prêt à y aller, il est remonté mais elle le retient par un pan de sa chemise.

« Ce n’est pas elle », dit-elle faiblement.

Joseph s’arrête brusquement et se retourne. Il ne comprend pas.

« Qu’est-ce qu’il s’est passé ?

— Elle ne savait rien. »

Ils ne disent pas un mot en remontant les allées de Saint-Suliac d’un pas énergique. Joseph a le visage dur et déterminé. Joanne est encore bouleversée. Ses mains sont toujours posées sur son ventre et elle marche vite, très vite. Joseph la laissera faire ce qu’elle veut faire, elle le sait. Il la soutiendra jusqu’au bout et ensuite, quand elle se retrouvera toute seule dans sa chambre, inondée de larmes, il viendra la consoler.

Léon est penché au-dessus de ses copies, dans le salon. Il sourit en les entendant arriver.

« Ça va ? »

Joseph s’est aussitôt éclipsé dans la cuisine. Il ne reste que Joanne, frêle et blanche, se cramponnant à la table.

« Ça va ? » répète-t-il.

Elle se met à pleurer. Tout à l’heure sur le marché, elle a réussi à retenir ses larmes, mais maintenant, face à Léon, c’est trop difficile. Elle aimerait ne pas avoir à détester ce visage qu’elle aime sincèrement. Mais il n’a rien dit. Il a préféré cacher la grossesse.

« Jo, qu’est-ce qui t’arrive ? »

Il se lève et s’approche pour la prendre dans ses bras mais elle l’en empêche. Elle recule d’un pas. Étrangement, sa voix est parfaitement claire quand elle parle :

« J’ai croisé ta mère sur le marché. »

Elle voit à son expression qu’il sait exactement ce qui s’est passé. D’ailleurs, lui revient tout à coup son inquiétude excessive, il y a quelques semaines, quand elle lui a dit avoir été en ville, acheter le pagne. Ça n’était pas sa santé qui le préoccupait, pas plus que celle du bébé. C’était sa mère qu’il avait cherché à préserver en la mettant à distance de la grossesse, de ce bébé de la honte.

« Quels étaient tes plans ? poursuit-elle, car Léon semble incapable de parler.

— Je… »

Il rougit. Il baisse la tête, comme un enfant. Elle ignore les larmes sur son visage et continue d'une voix claire :

« Tu comptais le cacher encore, quand il serait né ? »

Léon secoue la tête. Il tente de bafouiller :

« J'allais leur dire… »

Mais elle l'interrompt :

« Je ne veux pas de ça.

— Quoi ? »

Ses yeux écarquillés de petit garçon lui font de la peine, mais pas suffisamment pour qu'elle s'interrompt :

« Je ne veux pas de ça pour mon enfant. Je ne veux pas d'un père qui ait honte de lui, tellement honte qu'il préfère le cacher.

— Je ne l'aurais pas fait… tu le sais…

— Je ne veux pas d'un père qui soit incapable de le défendre contre le mépris des autres.

— Jo…

— Tu as toujours été lâche et faible mais peu importait. Ça n'était que moi. J'étais bien assez forte pour faire face.

— Jo…

— Il n'y a pas de place pour la honte ici. Papa et moi t'avons accueilli les bras ouverts. Je veux que tu t'en ailles. »

La stupeur et l'horreur se dessinent sur le visage de Léon.

« Quoi ? »

Il tente de se cramponner à la table. Il tente de parler, de dire quelque chose mais l'émotion l'en empêche. Joanne répète, parfaitement calme :

« Je veux que tu quittes la maison.

— Non… Jo ! Non ! Tu… Tu ne peux pas ! »

Il pleure maintenant et elle aussi, mais elle tient bon. Elle est calme malgré les pleurs.

« J’en prendrai soin. Tu n’as pas à t’inquiéter. J’ai assez d’amour. Je pourrai l’aimer pour deux. On s’en sortira. »

Il tente de l’agripper, de se raccrocher à elle mais elle s’éloigne. Elle rejoint la cuisine où Joseph s’est réfugié. Elle sait qu’il saura dire ce qu’il faut ou justement ne rien dire, mais il sera à ses côtés.

Depuis la cuisine, ils entendent les pleurs de Léon. Joseph n’a rien dit. Il se contente de rester près d’elle. Son visage est fermé, inexpressif, comme un gros roc imperturbable.

« Joseph ! »

C’est la voix désespérée de Léon, qui a réussi à se traîner du salon jusqu’à la porte de la cuisine. Il est sur le seuil, le visage ravagé de larmes. Il ne s’adresse plus à Joanne mais à son père. Il cherche de l’aide au fond de ses yeux.

« Joseph… Dites-lui qu’elle se trompe… Dites-lui qu’elle fait une bêtise… Elle ne peut pas me demander de partir… »

Mais le visage de Joseph est dur. Joanne ne l’a jamais vu aussi froid et en colère.

« Joanne ne reçoit d’ordre de personne. Elle est la mieux placée pour savoir ce qu’il convient de faire pour elle… et pour son enfant. Je suis désolé, Léon. »

Il semble recevoir une gifle en plein visage.

Les pleurs se poursuivent une bonne heure… Jusqu’à ce que Léon quitte la maison, encore incrédule, encore sous le choc, un gros sac sur son épaule.

Le soir, Joanne ressort ses vieux livres d’enfant du bas de son étagère. Puis elle s’installe dans la véranda, à la lueur d’une vieille lampe à pétrole et elle entame la lecture, d’une voix douce et fluette. Elle lit et elle lit encore, pour elle et pour le futur petit Tom.

« Il y avait un homme… mais peut-être était-ce une femme ou un enfant, qui traversait le désert. Oui, le désert, à pied. Et il pleurait, il pleurait, sans cesse, régulièrement, parfois doucement et parfois fort mais sans jamais s’arrêter, il pleurait au rythme de ses pas dans le sable.

Un jour, dans le grand désert, il croise un oiseau qui lui demande :

« Que fais-tu seul dans le désert ?

— Je marche et je pleure… »

Et une grosse larme tombe de son œil qu'il ramasse aussitôt.

« Pourquoi es-tu si triste ?

— Je ne suis pas triste.

— Alors pourquoi pleures-tu ?

— Regarde. Mes larmes deviennent des perles, dit-il en saisissant la larme lisse et brillante, j'en ai des milliers dans les poches. Veux-tu les voir ?

— Oui, oui ! »

L'homme plonge la main dans sa poche gonflée et en ressort une poignée scintillante.

« Comme elles sont belles !

— Choisis-en une si tu veux.

— C'est pour cela que tu ne t'arrêtes jamais de pleurer, pour avoir de plus en plus de perles ?

— Exactement. Allez, choisis !

— Je veux bien : celle-ci ! Ce n'est pas la plus grosse mais c'est la plus brillante.

— Tu as bien choisi. Adieu !

— Adieu ! »

L'oiseau saisit dans son bec la perle devenue trésor et s'éloigne, léger, rapide, tandis que celui qui pleure reprend de plus belle ses gémissements et sa marche lente. Plus loin, l'oiseau se pose et contemple la larme précieuse. Il se dit qu'il aimerait en avoir d'autres, oh, pas énormément, juste quelques-unes comme cadeaux, pour d'autres voyageurs ailés. Alors il rebrousse chemin vers celui qu'il a laissé, « l'homme qui pleure », et le voit de loin peiner, alourdi par ses deux énormes poches emplies de perles. Bientôt, il ne peut plus mettre un pied devant l'autre, il tombe à genoux, se traîne encore et pourtant, malgré tout, il continue à pleurer, à pleurer et à recueillir ces « larmes perles » qu'il met dans ses poches.

« Mais arrête de pleurer, ce sont tes larmes qui t'empêchent d'avancer !

— Je ne peux pas m'arrêter, je ne peux pas. »

Et deux grosses larmes tombent qu'il ramasse.

« Pourtant je suis épuisé mais j'ai trop pris l'habitude… Je ne peux pas m'arrêter, non… »

Soudain, l'oiseau d'un coup de bec vif et acéré, fait une petite entaille dans la poche de l'homme qui pleure, puis dans l'autre poche, « crac », une autre entaille. Il aide l'homme à se relever, à marcher à nouveau, debout. De son chant et de ses ailes, il l'encourage. Alors, des poches trouées, une perle tombe, puis une autre ; deux filets de perles sur le sable brûlant dessinent un chemin. Au fur et à mesure qu'il avance, l'homme est de plus en plus léger. Au fur et à mesure que ses poches se vident, traçant

une route lumineuse, la source de ses larmes s'apaise et se tarit. Et quand ses poches sont enfin vides, alors, ses yeux sont enfin secs, son cœur à nouveau au bonheur et son pied si léger, si léger qu'il s'envole avec l'oiseau. Parfois, dans le grand désert, on peut voir un chemin de perles qui ne mène nulle part et si on lève le regard, on peut voir, auprès d'un oiseau, planer un homme… mais peut-être est-ce une femme, ou un enfant, qui sait ? »

Elle met quelques secondes à comprendre d'où vient le remue-ménage autour d'elle. Les voix d'hommes. Il lui faut du temps pour se resituer à Aas, dans le domaine d'Hippolyte et plus précisément dans la petite cuisine de l'annexe. Elle revient à elle au moment où Émile se plante devant elle, dans son manteau noir, ses cheveux bruns parsemés de neige. Elle reste figée, incrédule. Elle ne sait plus s'il est réellement parti ou si elle a rêvé qu'il était parti.

« Tu en fais une tête », dit-il en lui souriant.

Elle n'arrive pas à produire de son. Il se laisse tomber à côté d'elle, à la petite table.

« Tu n'as pas eu mon mot ?

— Hein ?

— Le mot, sur la table de chevet… »

Elle secoue la tête. Elle n'a même pas songé à regarder sur sa table de chevet.

« Je te disais que je serai rentré à midi. Que j'étais juste parti poster une lettre. »

Elle doit encore avoir l'air déboussolée car il sourit, en passant une main sur son genou, discrètement, sous la table, comme pour lui dire : *Tout va bien, je suis rentré.*

Elle prend alors seulement conscience qu'Albain est installé à table, en face d'elle et qu'il lui a servi son assiette. Elle s'aperçoit également qu'elle respire mieux et qu'elle a faim, tout à coup. Elle lui jette encore un regard, avant de saisir sa fourchette, un dernier regard pour s'assurer qu'il est bien là, qu'elle n'a pas rêvé, qu'il est revenu. Puis elle se jette littéralement sur la bouillie de petits légumes. Bon sang, ce qu'elle a faim.

« Tu es allé où ?

— À Pau. »

Ils parlent la bouche pleine, sans se soucier d'Albain, qui est de toute façon plongé dans la lecture d'un journal.

« C'était… »

Elle hésite :

« C'était pour tes parents, cette lettre ? »

Il hoche la tête en continuant de manger.

« Oui… Quelques instructions. »

Elle songe qu'il doit s'agir de la décision qu'il a prise l'autre jour, celle de se faire incinérer. Alors, elle n'insiste pas davantage. Mais quelques minutes plus tard, alors qu'Albain quitte la table, elle demande :

« Tu te souviens de ce qui s'est passé hier soir ?

— Hein ? »

Il continue de manger, ne fixant que son assiette.

« Sur le chantier… »

Il attrape un verre d'eau et déglutit avant de boire.

« Ah, Hippolyte et Albain ont dit que j'avais dû faire une chute. Apparemment tu n'as pas voulu m'amener chez le médecin. »

Elle le scrute avec attention pour voir s'il plaisante mais il a l'air tout à fait sérieux.

« Tu… Tu ne te souviens pas ? insiste-t-elle.

— Non.

— Non ? »

Il se tourne vers elle et secoue enfin la tête.

« Non. C'est de pire en pire en ce moment. Ça s'accélère…

— Comment ça ?

— J'ai des trous. Je ne sais pas toujours ce que j'ai fait la veille ou… Ou quel jour on est. »

Ils essaient l'un et l'autre de faire comme s'ils ne s'en formalisaient pas, comme si c'était normal, comme s'ils prenaient la chose avec légèreté. Ils se remettent à manger mais Joanne intervient encore, quelques minutes plus

tard :

« Tu m’as prise pour quelqu’un d’autre. Je crois que tu m’as prise pour Laura. »

Elle voit ses sourcils se froncer même s’il s’obstine à garder les yeux rivés sur son assiette.

« Est-ce que j’ai… Je n’ai rien fait d’embêtant ou… ou de mal ? »

Elle hausse les épaules.

« Tu étais très en colère contre moi. »

Elle ne s’attend pas à le voir rire, d’un rire nerveux, au-dessus de son assiette.

« Ça ne m’étonne pas ! »

Elle le regarde sans comprendre.

« Ah ? »

Il répond, en riant toujours :

« Oui, c’était une sacrée emmerdeuse ! Elle avait un don… Un don exceptionnel pour me mettre en colère ! Tu ne l’aurais pas aimée, je crois… »

Joanne se met à sourire elle aussi, un peu timidement.

« Ah non ?

— Elle était insolente et provocante. Elle n’a jamais vraiment plu à mes parents… ni à ma sœur. »

Il est surpris d’évoquer Laura avec autant de légèreté, d’en rire, et de voir Joanne sourire en retour. Sa surprise grandit encore quand il la voit reposer sa fourchette, et déclarer, un sourire au fond des yeux :

« Léon était un fils à papa qui manquait cruellement de courage. Tu ne l’aurais pas aimé non plus. »

Il en perd ses mots et son sourire se fige un instant. Elle n’a jamais parlé de Léon. Jamais d’elle-même. Et quand elle y était forcée, elle avait le ton grave et douloureux. Mais pas aujourd’hui. Il tente de se reprendre, très vite, pour ne pas laisser s’installer de malaise :

« Tu vois… On n’est pas si mal, tous les deux. »

Elle acquiesce, avec les yeux qui brillent.

24

Albain quitte le domaine quelques jours plus tard, alors que Noël approche. Les au revoir sont plutôt brefs. Pas de soirée arrosée. Hippolyte est dans ses bagages. Il part deux semaines chez sa sœur, à Pau, pour les fêtes de fin d'année. Le domaine ferme, ainsi que le chantier. Il ne recevra pas de nouveaux volontaires avant le mois de janvier. Cependant, il a autorisé Émile et Joanne à rester à l'annexe. Il leur a conseillé de prendre des vacances pendant son absence. Il semble soulagé de savoir que quelqu'un sera là pour prendre soin de son chien Mystic, que sa sœur ne supporte pas dans son appartement. Il leur a donné les instructions pour le nourrir et pour alimenter correctement la cheminée de l'annexe. Il leur a donné les horaires de passage du marchand ambulant, la *Tut Tut*. Puis il leur a remis les clés du domaine avant de s'en éloigner, presque à regret. Visiblement Hippolyte n'aime pas quitter trop longtemps ses montagnes.

Ce matin-là, ils se retrouvent donc complètement seuls au domaine. Pok et Mystic ne sont que des ombres, qui vont et qui viennent dans les étendues glacées, laissant des traces de pas dans la neige. Joanne et Émile se retrouvent un peu déboussolés, dans cette annexe dont les trois autres chambres sont vides, dans le silence le plus total. Il n'est pas question de travailler sur le chantier. Hippolyte leur a fait jurer de ne pas s'y aventurer pendant son absence, et puis le vent glacial qui souffle à l'extérieur les en aurait de toute façon dissuadés. Ils se retrouvent devant leur sobre repas de midi dans la petite cuisine vide, à regarder les flocons virevolter dehors, emportés par les bourrasques.

« Qu’est-ce qu’on pourrait faire ? » demande Émile en jouant quelques secondes avec ses petits pois, du bout de sa fourchette.

Joanne hausse les épaules.

« On ne peut pas sortir avec ce temps. »

Émile a vérifié ce matin : Hippolyte n’a pas de livres. Il n’y a même pas de vieux journaux à feuilleter. Pas de télévision non plus, bien évidemment. Il a déjà bien noirci les pages de son carnet, ces derniers jours, écrivant à son père, à sa mère, à Marjo, à Renaud, pendant ce bref répit où sa mémoire était intacte. Joanne se gratte la gorge en reposant sa fourchette.

« Tu as une idée ? » demande Émile, plein d’espoir.

Elle hausse les épaules, hésitante.

« On pourrait faire comme tout le monde…

— C’est-à-dire ?

— Préparer Noël. »

Il est surpris et recule contre le dossier de sa chaise.

« Tu veux dire… comme les gens normaux, qui ont une famille et qui ne s’apprêtent pas à mourir ? »

Il a lancé cela avec une pointe de cynisme et une pointe d’insolence aussi, comme s’il espérait, au fond, la faire sourire.

« Oui, répond Joanne avec sérieux. Tu fêtais Noël avec ta famille, non ?

— Bien sûr. On préparait ça des semaines à l’avance. Le sapin, la crèche, les compiles des chants traditionnels… »

Joanne a un faible sourire, comme si cela lui rappelait des souvenirs familiaux, elle aussi.

« Toi aussi, tu fêtais Noël ? demande Émile.

— Oui. Avec mon père, on fabriquait tout nous-mêmes. Les cadeaux, la décoration, les guirlandes pour le sapin, les bougies parfumées. Ensuite on faisait nos propres infusions à base d’écorces d’orange, de cacao amer et de cannelle. »

Il ne peut s’empêcher de sourire. C’est comme s’il sentait l’odeur de la cannelle lui chatouiller le nez. Comme s’il entendait les cloches et les carillons, sur un fond de piano, sortant des haut-parleurs du salon. Il perçoit

presque les bruits en cuisine. Les voix de Marjo et de sa mère. Il sent le fumet du beurre persillé des escargots qui se répand au rez-de-chaussée. À Noël dernier, les jumeaux étaient arrivés avec des bonnets de Père Noël, et Bastien avait sorti un nœud-papillon rouge. Personne n'avait voulu commenter la mine fatiguée et absente d'Émile. Cela faisait déjà cinq mois que Laura était partie et ils songeaient tous qu'il aurait dû s'en remettre, déjà. Il n'avait pas été réellement présent. Maintenant il réalise qu'il a gâché son dernier Noël. Son dernier vrai Noël en tout cas. Il reste toujours celui-ci avec Joanne, dans cette annexe vide. Joanne qui est censée être sa femme… Ils sont censés être une famille après tout. Il se redresse avec plus d'entrain que tout à l'heure.

« Tu as raison. On pourrait préparer Noël. »

C'est leur premier Noël ensemble, et probablement le dernier. Il ne faudrait pas qu'ils passent à côté.

« On pourrait faire un tour au village après le déjeuner et voir s'ils ne vendent pas des sapins. »

Joanne acquiesce, la bouche pleine.

Ils rejoignent le village à pied, sous les bourrasques de neige. Un vieux, croisé au passage, leur indique qu'ils ne trouveront pas de sapin ici, qu'ils feraient mieux d'aller le couper eux-mêmes en forêt, ce qui a le don de faire briller les yeux de Joanne.

« Avec quoi veux-tu qu'on coupe un sapin ? réplique Émile tandis que le vieux s'éloigne.

— Hippolyte a sans doute des outils dans sa cabane. Je suis sûre qu'il y a des scies à métaux sur le chantier, qui feront l'affaire. »

Ils poussent leur route un peu plus loin, malgré le froid et le vent glacial, afin de voir s'il n'existe pas, dans le bourg, au moins un bureau de tabac où ils pourraient acheter quelques feutres, du ruban, du fil, pour fabriquer les guirlandes. Mais ils doivent rentrer bredouille. Le village, recouvert de neige, est un authentique petit bourg, perdu en montagne. Ils comprennent que leur seule chance de se faire livrer ce genre de choses et d'avoir un lien avec l'extérieur du village est de faire appel à la *Tut Tut.* L'autre option serait de

prendre le camping-car mais la neige continue de tomber et ce ne serait vraiment pas prudent.

Sur le chemin du retour, Joanne s'arrête à plusieurs reprises, pour ramasser des pommes de pin ainsi que des branches de sapin. Elle prétend avoir déjà mille idées de ce qu'elle pourrait en faire. Émile l'attend en soufflant dans ses mains.

Il s'occupe de refaire partir le feu, dans la cuisine de l'annexe, pendant que Joanne appelle la *Tut Tut*. D'après ce qu'il entend, elle tente de négocier pour que tout soit livré dès la tournée du lendemain car sinon, il leur faudrait attendre quatre jours de plus. Elle propose de payer un petit supplément et cela semble faire fléchir l'homme car quand elle raccroche, elle se lève pour faire du thé et, en attendant que l'eau chauffe, elle entreprend de trier ses branches de sapin, avec un air satisfait.

« Il viendra demain ?

— Oui. »

Elle continue de trier les branches, arrache quelques aiguilles par-ci par-là.

« Qu'est-ce que tu vas en faire ? demande Émile en apportant la casserole d'eau chaude et les tasses sur la table.

— J'aimerais les accrocher en cercle, avec du ruban doré.

— Pour en faire une couronne de Noël ?

— Oui. Et avec les chutes, on pourrait faire des étoiles. Il suffirait d'entrecroiser des petites branches et de les nouer avec du ruban. »

Ils boivent leur thé en silence, en regardant la neige tomber dehors. Le jour commence déjà à décliner.

« On essaie d'aller se trouver un sapin après ça ? »

Joanne acquiesce.

Ce soir-là, ils sortent du camping-car le Monopoly offert par Myrtille et ils jouent jusque très tard dans la nuit. Puis Émile se plante devant la fenêtre obscurcie par la neige et il observe la flamme vacillante des bougies, posées sur le rebord. Joanne avait raison avec sa fichue méditation. Plus sa mémoire

révèle ses failles, plus il ressent le besoin de fixer une flamme, un nuage, n'importe quoi, de faire le vide en lui et de se concentrer sur le silence. Il reste longtemps, immobile dans la petite cuisine, à fixer les bougies qui s'éteignent une à une. Puis il rejoint Joanne et Pok dans leur chambre et il s'endort d'un sommeil profond.

« Qu'est-ce qu'on fait là ? »

Joanne se retourne brutalement. Elle est en train de prendre son petit déjeuner dans la cuisine en surveillant par la petite fenêtre l'arrivée de la *Tut Tut*. Émile se trouve sur le pas de la porte et, à l'expression de son visage, elle sait immédiatement qu'il fait un nouveau *black-out*. Elle attend une seconde, puis deux. Elle espère que cela suffira à le faire revenir à lui, à Aas, à ce qu'ils font là… Mais ça n'est pas le cas. Il demande de nouveau :

« Qu'est-ce qu'on fait là ? »

Elle ne peut s'empêcher de noter que les notes dans sa voix ont changé depuis ses premières pertes de mémoire. Ses premiers *black-out* étaient synonymes d'effroi. Ils le plongeaient dans une angoisse sans nom. Elle se souvient encore de cette fois où il suffoquait au réveil, allongé sur l'herbe. Les premières fois, c'était comme s'il comprenait en partie qu'il venait de perdre la mémoire. Il y avait l'effroi et puis il luttait pour comprendre, pour reprendre pied. Mais l'autre soir, sur le chantier, c'était totalement différent. Plus de panique, plus d'angoisse. À la place, cette confusion des lieux, des personnes, du présent et du passé. Comme si désormais, il était trop touché pour prendre conscience du fait même qu'il perdait la mémoire.

Toujours sur le pas de la porte, Émile demande lentement :

« Où est maman ? »

Elle déglutit en reposant lentement sa tasse de café. Avant de pouvoir lui répondre, elle aimerait savoir pour qui il la prend désormais. Ce ne semble pas être Laura. Il est extrêmement calme avec elle.

« Je… Je ne sais pas. »

Elle songe que ce genre de réponse ne l'engage à rien et ne peut pas empirer la situation. Elle le regarde, avec soulagement, entrer dans la cuisine

et tirer une chaise pour s’y asseoir.

« Elle a dû partir faire quelques courses, déclare-t-il. Et je suppose que papa dort encore. »

Joanne reste figée, incapable de savoir quoi répondre. Elle n’ose faire un geste. Émile, lui, attrape la cafetière et se sert une tasse, de façon totalement paisible. Il n’est plus conscient un seul instant d’être en décalage avec la réalité. Il est dans sa propre réalité. Une réalité constituée de souvenirs et de suppositions. Elle ne sait pas ce qui est le plus effrayant, finalement. L’angoisse des débuts ou cet oubli total.

« On est arrivés hier ? » reprend-il en portant la tasse à sa bouche.

Elle reste immobile, faisant de son mieux pour maintenir un air impassible.

« Marjo ? »

Elle sursaute en entendant le prénom. Ainsi donc elle est Marjorie aujourd’hui. Elle s’efforce de répondre en bredouillant :

« Oui… On… Oui. »

Émile attrape les branches de sapin que Joanne a laissées sur la table, la veille et il fronce les sourcils.

« Qu’est-ce que c’est que cette horreur ? »

Il ne voit pas le visage de Joanne qui blêmit.

« Je te parie que maman veut nous faire une déco maison. »

Il se retourne brutalement vers elle.

« C’est elle qui a voulu louer ce chalet pour les fêtes ? »

Pourvu qu’il revienne à lui. Pourvu qu’il revienne très vite à lui. Joanne s’agite sur sa chaise, de plus en plus mal à l’aise. Elle déglutit, essaie de lancer d’un air détaché :

« Devine… »

Elle reconnaît à peine le sourire d’Émile, comme s’il appartenait à un Émile d’une autre époque, qu’elle n’aurait pas connu. Ce devait être le genre de sourire de connivence qu’il lançait à sa sœur, auparavant. Il avale son café d’une traite et se lève.

« Où tu vas ? demande-t-elle, inquiète.

— Bah réviser ! réplique-t-il comme s’il s’agissait de quelque chose de

parfaitement évident.

— Ah…

— J’ai le bac blanc à la rentrée ! Je sais bien que c’est les vacances mais j’ai un sacré retard ! »

Elle ferme les yeux lentement, priant pour que tout ça ne soit qu’un mauvais rêve. Quand elle les rouvre, il a disparu de la cuisine et elle n’en ressent qu’un immense soulagement.

« Émile ? Émile ? Tu es où ? »

Elle marche lentement. De tout petits pas dans le couloir. Elle a réussi à avaler son café, puis elle a attendu, assise dans la cuisine, l’oreille aux aguets. Elle s’est demandé s’il allait réapparaître et demander où maman avait rangé ses cours de terminale. Mais il ne l’a pas fait. Elle n’a rien entendu. Elle s’est alors décidée à se lever et à le chercher dans l’annexe, avec appréhension. Elle a peur de le trouver délirant, de devoir encore jouer une comédie dont elle ne connaît pas les règles. Elle appelle encore :

« Émile ! »

Et la voix lui répond :

« Je suis là ! »

La porte de la petite salle de bains s’ouvre brutalement et Émile apparaît, dans un peignoir, une serviette à la main.

« Tu es déjà levée ? » demande-t-il.

Une seconde lui suffit à se composer un masque totalement impassible, à prendre un air détaché. Elle acquiesce.

« Oui, je suis levée.

— Tu as fait du café ? »

Visiblement il est revenu à lui. Il ne s’est même pas aperçu qu’il était parti faire un petit tour dans le passé, du côté de ses dix-huit ans. Joanne est tellement soulagée de le voir de nouveau dans sa réalité qu’elle préfère ne rien dire, faire comme si rien d’étrange ne s’était passé.

« Oui. La cafetière est sur la table. »

Un bruit de moteur se fait entendre à l’extérieur et Émile fronce les

sourcils.

« Qu’est-ce que c’est ? »

Joanne sursaute et se presse de courir au bout du couloir pour enfiler un manteau. Elle avait presque oublié !

« Ce doit être le livreur.

— Chouette ! Je m’habille et j’arrive. »

Elle est tellement soulagée qu’elle sort dans la neige en chaussettes et il lui faut plusieurs mètres pour s’en apercevoir.

Tout est là, étalé sur la table devant eux. Six cagettes pleines de provisions, de boissons, de petit matériel pour s’atteler aux décorations. En quelques secondes, l’agitation regagne l’annexe. On range les provisions, on déballe les peintures, les rubans, les bombes de paillettes. Joanne nettoie la table et fait de la place pour l’atelier fabrication de guirlandes. Émile la regarde faire avec attention, piochant dans le paquet de papillotes. Oublié la confusion du matin et l’étrange malaise. Pour un temps au moins.

« Cet après-midi… tu penses qu’on aura fini les décorations pour le sapin ? » demande Émile, la bouche pleine.

Joanne est appliquée à passer du fil transparent autour des branches de sapin afin de les maintenir entre elles, en cercle. Puis elle découpe du ruban doré et elle forme des petits nœuds qu’elle accroche, de part et d’autre de la couronne. Le résultat est plutôt joli.

« Mmh, fait-elle pensive. Je ne sais pas… Pourquoi ?

— Je me disais… ça fait longtemps qu’on n’a pas fait de séance de méditation… »

Elle relève la tête, surprise.

« Vraiment ? J’avais l’impression que ça t’ennuyait. »

Émile secoue la tête mais termine d’avaler sa bouchée de chocolat avant de répondre.

« Je crois que ça m’aide… tu sais quand je ne sais plus très bien ce que je fais à tel endroit ou… ou pourquoi je suis déjà habillé alors que je suis persuadé que je viens de me lever… Eh bien je fais comme tu m’as dit. Je me

concentre sur le moment présent et je vide mon esprit. »

Elle sourit avec une pointe de tendresse.

« C'est bien… »

Elle reporte son attention sur les nœuds dorés. Elle ne veut pas repenser à la scène de ce matin, qu'il a totalement oubliée. Elle veut croire que ça n'était qu'un *black-out* isolé et pas le début de la dégénérescence.

« Alors tu es d'accord ? »

Elle relève la tête, avec cette affreuse sensation d'avoir la poitrine comprimée.

« Hein ?

— Pour la méditation.

— Ah, oui bien sûr ! »

Elle le regarde se lever, jeter un coup d'œil par la fenêtre.

« Je vais nourrir Mystic. Je reviens. »

Elle acquiesce. À travers la petite fenêtre recouverte de buée, elle le voit avancer dans la neige et elle voit Mystic accourir vers lui. Il s'accroupit, forme une boule de neige entre ses mains et la lance au loin. Mystic se met à aboyer et à chercher tout autour de lui. Émile lui parle. Elle croit attraper au vol quelques mots : « Cherche ! », « Où elle est ? ». Joanne se replonge dans la confection des petits nœuds dorés avec cette sensation, toujours présente, d'avoir la poitrine prise dans un étau.

Saint-Suliac. Elle s'efforce de revenir à Saint-Suliac…

« Papa ! »

La voix de Joanne a résonné avec force dans toute la maison de pierre et Joseph accourt dans sa chambre, anxieux.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Il la trouve assise sur son lit, un livre ouvert sur les genoux, les mains plaquées sur son ventre, de plus en plus rond chaque jour.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande Joseph avec crainte. Il y a un problème avec le bébé ? »

Joanne a les yeux écarquillés, elle est figée, comme si elle se concentrait

sur quelque chose, comme si elle cherchait à entendre quelque chose.

« Joanne ? » l'appelle Joseph avec douceur.

Elle semble retrouver doucement ses esprits car un demi-sourire se forme lentement sur son visage.

« Il bouge… »

Joseph pousse un soupir de soulagement et vient s'asseoir à côté d'elle.

« C'est la première fois ? »

Elle acquiesce. Elle semble plongée en plein ravissement, ses mains crispées sur son ventre. Son sourire ne s'adresse à personne en particulier. Joseph lui laisse quelques secondes avant de demander, avec douceur :

« Tu veux que j'appelle Léon ?

— S'il te plaît. »

Léon ne tarde pas à se présenter à la porte de la maisonnette, fébrile et impatient.

« Elle est où ? demande-t-il à un Joseph à l'air grave.

— Dans sa chambre. »

Il accourt presque. Il s'agenouille auprès du lit et saisit les mains de Joanne en murmurant :

« Jo… »

Elle le regarde sans manifester une quelconque émotion.

« Jo, je suis désolé, tellement désolé. »

Elle secoue la tête pour l'empêcher de poursuivre.

« Le bébé bouge », annonce-t-elle, placide.

Les yeux de Léon passent du ventre rond de Joanne à son visage. Il semble hésiter. Qu'est-ce qui compte le plus pour le moment ? Le bébé ? Obtenir le pardon de Joanne ? Finalement il vient coller son visage contre le ventre de Joanne, tout en continuant à murmurer :

« Je suis content que tu m'aies fait appeler. Je te promets que je ferai tout pour me faire pardonner. Jo… »

Il s'interrompt soudain, les yeux écarquillés.

« Jo, il… Jo ! »

Il se redresse, pose ses deux mains sur le ventre de Joanne. Ses yeux sont

ahuris. Il répète encore :

« Jo, il… »

Elle sourit enfin. Le premier sourire qu'elle lui adresse depuis leur dispute.

« Je sais.

— Il bouge !

— Je sais. »

Elle ne peut s'empêcher de sourire devant le ravissement de Léon. Il ne tient plus en place. Il pose ses mains sur son ventre, y colle son oreille, puis sa bouche, pour crier :

« Salut ! Eh salut là-dedans ! C'est… »

Il se redresse et ils échangent un sourire ému. La fin de la phrase tombe, dans une exclamation incrédule :

« C'est papa ! »

Joanne rit, de grosses larmes de crocodile lui coulent sur ses joues. Léon embrasse son ventre. Elle lui caresse les cheveux. Le bébé gigote. Elle ne veut plus jamais qu'il parte.

« Tu penses à quoi ? Tu souris toute seule. »

Elle sursaute en entendant la voix d'Émile. Elle est de retour dans la petite cuisine d'Aas, dont la fenêtre est obscurcie par la neige.

« Tu es déjà revenu ? »

Elle le regarde s'asseoir et déposer devant lui une dizaine d'oranges.

« Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle, surprise.

— Je vais éplucher les oranges et puis je ferai sécher les écorces sur le rebord de la cheminée… pour faire une de tes infusions. »

Elle sourit avec étonnement.

« C'est vrai ?

— Oui. C'est comme ça qu'il faut faire, non ? »

Elle se lève et cela fait grincer sa chaise sur le sol en dalles de la vieille cuisine.

« Oui. Je vais t'aider. »

La cuisine sent l'orange et le feu de bois. Les épluchures s'amoncellent sur

la table et Émile désigne le saladier dans lequel ils ont déposé les oranges nues.

« Il va falloir manger tout ça, maintenant. »

Il engloutit un quartier. Joanne se lève et va déposer les épluchures d'oranges, bien à plat, sur le rebord de la cheminée.

« Tu pensais à quoi, tout à l'heure, quand tu souriais ? » demande Émile.

Il la regarde aplanir avec ses paumes chaque peau d'orange. Elle lui tourne encore le dos. Il ne sait pas s'il a bien fait d'insister, de demander encore. Pourtant elle répond :

« Je pensais à Saint-Suliac. »

Il ne sait pas si elle a un air triste ou heureux en disant cela, il ne voit que son dos.

« Ton village te manque ?

— Parfois. »

Elle ne semble pas vouloir s'appesantir sur le sujet. Elle se retourne, frotte ses mains sur son pantalon et déclare :

« Il faudra attendre qu'elles soient sèches. Ensuite on les réduira en miettes et on les mettra dans un filtre à thé. On y ajoutera la cannelle et la badiane. Je crois que j'ai commandé tout ça, non ? »

Il se penche par-dessus les cagettes posées sur la table. Il a compris qu'elle voulait passer à autre chose. Il soulève un paquet de sucre et la bouteille d'huile, mais reste perplexe.

« Ça ressemble à quoi, la badiane ? »

Elle lève les yeux au ciel mais c'est pour la forme.

« Laisse-moi chercher. Je vais te montrer. »

Il n'en fallait pas plus pour que la lourdeur de la matinée s'envole et que l'esprit de Noël s'infiltre dans l'annexe vide. Pok est roulé en boule sur la petite chaise en bois, à côté de la cheminée. Des paillettes volent un peu partout. Joanne vérifie d'un œil expert ses petites pommes de pin qui ont pris une jolie teinte dorée. Elle en fixe une dernière au sapin. Émile se pique les doigts en essayant de finaliser la couronne de Noël. Il a découpé, dans

l’emballage carton d’une boîte de pâtes, des petites étoiles rouges qu’il a accrochées aux branches, comme il le pouvait. En suçotant son doigt douloureux, il observe son chef-d’œuvre.

« Qu’est-ce que tu en penses ? »

Les étoiles rouges portent encore les lettres de l’emballage de pâtes. Sur l’une, on peut lire la moitié d’un mot. *Itali…* Sur une autre, on décrypte le « *g* » de « *500 g* ». Joanne conserve un air impassible et tout à fait sérieux en déclarant :

« C’est très joli. »

Plus tard, ils décident de boire un thé, et en voulant chercher un petit tamis, dans un tiroir de la table en bois branlante, Joanne tombe sur un vieux puzzle cinq cents pièces. Ce puzzle, qui représente un paysage d’automne en forêt, les occupe jusqu’à très tard dans la nuit. Ils en oublient de manger autre chose que des oranges, et Joanne finit par s’endormir, la tête sur la table, au milieu des minuscules pièces.

« Il neige encore ? » bougonne Émile en s’étirant, les paupières lourdes de sommeil.

Joanne est déjà levée et elle est assise sur le rebord de la fenêtre, dans leur petite chambre. Pok est couché sur le lit, à côté d’Émile. Elle colle son visage contre la vitre.

« Oui.

— Beaucoup ?

— Oui. On va finir par être ensevelis…

— Heureusement qu’on a commandé toutes ces choses… Je ne sais pas si la *Tut Tut* passera avec cette neige. »

Elle acquiesce. Il l’a portée jusqu’à leur lit, cette nuit. Elle ne pesait pas plus lourd qu’une plume. Elle n’a pas bronché, pas même un soupir.

« Tu fais quoi ? Tu peins ? »

Il vient de s’apercevoir que Joanne avait une toile, posée sur les genoux. Il se redresse dans le lit, en ramenant la couverture sur son torse. Il fait un froid de canard, malgré la cheminée.

« Oui. J’aimerais commencer un nouveau tableau.

— Et tu peindras quoi ? »

Elle hésite et mordille le bout de son pinceau. La toile est encore blanche, visiblement.

« Peut-être toi ? »

Ils échangent un sourire.

« Moi ?

— Oui.

— Mmmh, fait-il. Pourquoi pas… Est-ce qu’il faudra que je prenne une pause particulière ? Tu ne comptes pas faire un nu, quand même ? »

Il s’amuse de la voir lever les yeux au ciel.

« Je ne suis pas contre un nu, tu sais… »

Elle se lève et dépose la toile vide sur le rebord de la fenêtre. Elle porte des énormes chaussettes en laine verte, ce matin, et son éternel châle noir.

« On verra ça plus tard.

— Tu vas où ?

— Faire du thé. »

Elle disparaît dans le couloir et Pok se lève, lui emboîtant le pas.

« Et ma méditation ? » crie-t-il.

Mais tout ce qu’il entend, à travers les cloisons, c’est la déception de Joanne quand elle constate :

« Oh non… Tu as fini le puzzle sans moi ! »

25

La neige n’en finit plus de tomber. Mystic a tellement froid dehors qu’Émile et Joanne le font entrer dans l’annexe, malgré les consignes d’Hippolyte.

« C’est un chien de berger, il doit endurer le froid », leur avait-il dit.

Le pauvre chien est bien trop heureux de se rouler en boule devant la cheminée. Le vent siffle entre les pins et s’engouffre par la porte d’entrée dès qu’Émile sort pour chercher quelques bûches de bois.

Au fil des jours qui suivent, la cuisine se remplit d’odeurs de petits sablés, de vapeurs d’infusions à l’orange et à la cannelle et de lueurs des bougies que Joanne a tenté de faire fabriquer à Émile. Ces quelques jours sont comme une parenthèse hors du temps. Une parenthèse de douceur au milieu de l’hiver et de la neige, qui n’en finit plus de les ensevelir. Le matin ils défont, inlassablement, le puzzle de cinq cents pièces et ils s’amusent à le reconstituer. Puis ils s’essaient à des séances de méditation de toute sorte : méditation devant un feu de cheminée, méditation devant les flocons de neige, exercices de respiration… Émile fait des efforts surhumains pour progresser. Il aime bien ces moments. Pas seulement à cause du calme qui le gagne chaque jour un peu plus, surtout parce que Joanne s’applique à être un bon professeur et qu’il aime bien la voir si sérieuse et concentrée.

Ils mangent à peine, à midi. Rien de très consistant. Une papillote par ci, une orange par là. L’après-midi, Joanne peint, Émile tente de s’essayer à la cuisine. Un jour il fait des sablés, un autre, du pain d’épices. Ils prennent leur goûter en buvant du thé. Ils font des soupes. Ils bricolent une nouvelle décoration de Noël. Bientôt il ne restera plus assez de place sur le rebord de

la cheminée et sur celui de la petite fenêtre pour accueillir leurs bougies maison, leurs boules de papier mâché et leurs sapins miniatures, fabriqués avec des brindilles de bois. Le sommeil les surprend souvent au milieu d'un de leurs chefs-d'œuvre ou au cours d'une partie de Monopoly.

Les pertes de mémoire d'Émile se multiplient, souvent le matin. Elles ne durent pas longtemps. Il interroge Joanne sur le lieu où ils se trouvent, sur la façon dont ils sont arrivés ici. Joanne ne sait jamais vraiment s'il la reconnaît car il a tendance à la prendre pour Marjorie. Elle aussi avait les cheveux châtains, bien que plus foncés, et des yeux marron. Mais la ressemblance s'arrête là, d'après les photographies que Joanne a pu voir. Il est plutôt gentil avec elle, dans ces moments-là. Il demande où est Bastien, si elle a laissé les jumeaux avec lui. Joanne ne sait pas qui est Bastien. Elle suppose qu'il s'agit du mari de Marjorie. Elle répond toujours très vaguement :

« Il va revenir. Il n'est pas loin. »

Parfois, il plonge plus loin dans le passé et il parle encore du bac qu'il doit réviser, de Renaud qui doit passer le chercher pour aller jouer au foot. Il doit beaucoup aimer Marjorie car il est doux, dans ces moments-là, pas comme avec Laura.

Joanne s'y habitue tout doucement. C'est moins difficile que la première fois. Elle s'efforce de ne pas le contredire, de rester vague. Il revient bien vite à lui. Et ensuite, il semble n'avoir aucun souvenir de ce qui vient de se passer. Il suffit de ne rien laisser paraître et les choses reprennent leur cours.

Un matin, pourtant, quelque chose de plus grave survient. Alors que Joanne lave la vaisselle en regardant distraitement par la petite fenêtre, elle finit par distinguer une forme brune, sur la neige. Il lui faut quelques secondes avant de réaliser qu'il s'agit de vêtements… et plus précisément d'un corps, dans des vêtements. Un corps allongé sur le sol. Les tasses tombent au fond de l'évier avec vacarme, faisant sursauter Pok, près de la cheminée. La porte d'entrée claque. La seconde d'après, Joanne est dehors, dans ses grosses chaussettes vertes.

« Émile ! »

Elle court, autant qu'elle le peut, dans l'épaisseur de la neige. Mystic vient à sa rencontre, secouant la queue.

« Émile ! »

Elle le trouve couché face contre terre, comme s'il avait chuté en avant. Elle a l'impression qu'il pèse des tonnes. Elle crie :

« Émile ! Émile ! Réveille-toi ! »

Mais il ne bronche pas. Il est inconscient. Elle saisit ses épaules, les secoue, essaie de le retourner. Elle se maudit d'avoir si peu de forces. Mystic court, tout autour d'elle, en aboyant, comme s'il cherchait à prévenir quelqu'un. Un voisin, n'importe qui.

« Émile ! »

Elle réfléchit très vite, elle essaie de ne pas céder à la panique. Elle repart vers l'annexe en courant, revient quelques secondes plus tard avec un drap. Elle s'acharne, à genoux dans la neige, à faire rouler le corps inerte d'Émile sur ce drap blanc. Lorsqu'elle y parvient, elle s'aperçoit que son visage est rouge-violacé, gonflé par endroits. Elle ignore combien de temps il est resté inconscient, le visage dans la neige. Elle n'est que trop soulagée de constater qu'un souffle tiède sort encore de son nez. Elle se remet debout, repousse Mystic qui jappe à tout va dans ses jambes, et elle s'efforce de traîner le drap dans la neige, avec le corps d'Émile au-dessus. C'est lourd mais elle s'acharne cinq bonnes minutes. Ensuite elle s'écroule dans l'entrée, contre la porte, à bout de forces.

Elle se laisse quelques secondes pour se remettre du choc, de l'effort qu'elle vient de fournir. Elle laisse la chaleur de l'annexe l'envahir doucement. Émile respire. Il est là, allongé sur son drap blanc, sur le sol de l'entrée et elle a une vision furtive, une vision glaçante, de ce même corps, allongé sur un même linceul blanc, dans peu de temps. Sauf qu'il ne respirera plus.

Elle est obligée de fermer les yeux pour chasser cette image, pour éloigner toutes celles qui pourraient surgir. Mais c'est trop tard. L'image est là. Une forêt en plein été. Un lac sauvage, d'un bleu-noir profond et inquiétant. Un lac entouré de ronces et d'herbes hautes. L'eau est immobile. La surface est

parfaitement lisse. Il y flotte des branches, des plaques de vase, et quelques feuilles. Il y flotte un corps, un tout petit corps, au milieu de ce lac. On n'en voit que la tête, blonde, et un tee-shirt blanc. Quelqu'un la retient, sur le rivage. Quelqu'un qui crie, à son oreille : « Calme-toi Joanne ! » en l'enserrant de plus en plus fort.

Elle ne s'entend pas hurler, pourtant. Elle sent juste une tempête, à l'intérieur de sa poitrine, quelque chose qui ravage tout, qui détruit son monde. Des hommes sont dans l'eau, des hommes attrapent son petit. Elle hurle, à pleins poumons :

« Laissez-le ! Laissez mon petit tranquille ! »

La voix à son oreille dit des choses, elle ne comprend pas tout.

« Ils nous le ramènent. Ils vont te le ramener. Calme-toi Joanne. »

On l'empêche de bouger. Un des hommes porte Tom dans ses bras. Tom est tout mouillé. Il a les yeux fermés comme s'il dormait. Elle s'effondre à demi sur le sol mais elle ne sent pas ses genoux se briser contre les grosses pierres. Elle sait juste qu'elle tend les bras en avant, qu'on lui dépose Tom, sur le sol, devant elle. Mais les hommes sont tout autour. Ils l'empêchent de prendre Tom dans ses bras et de repartir avec lui, loin, très loin d'ici, loin de ce fichu lac et de Léon. La peau de Tom est glacée. Son nez est tout dur. Elle griffe, elle donne des coups à tous ces hommes, autour d'elle, tous ceux qui l'empêchent de reprendre son petit, de l'emmener loin d'ici.

« Ils l'ont sorti de l'eau. Essaie de te calmer, Joanne. »

Elle meurt, tout doucement, sur la rive. Elle meurt en regardant les hommes en noir repartir, emmener son petit avec eux, l'enfermer dans ce camion. Elle meurt, face contre terre, criblée de douleur, en espérant ne plus jamais se réveiller.

Elle sent qu'on l'enserre encore, qu'on l'appelle encore, qu'on répète encore :

« Joanne, Joanne calme-toi. »

Elle n'est plus dans la forêt. Le sol est froid et dur. Elle est dans le couloir de l'annexe. C'est Émile qui la prend dans ses bras. C'est lui qui parle. Elle,

elle est recroquevillée contre la porte, les mains sur les oreilles. Les larmes ont inondé son visage. Elle se balance d'avant en arrière. Elle respire difficilement.

« Arrête Joanne. Ça va aller. »

Il essaie d'écarter ses mains de ses oreilles et elle comprend pourquoi. Elle s'est griffée les joues. Elle s'est lacéré la peau. Émile supplie :

« Joanne, arrête. Je suis là. S'il te plaît. »

Elle se laisse enserrer. Elle essaie de reprendre son souffle.

« Qu'est-ce qu'il s'est passé ? »

Elle répond par petites saccades :

« Ils ont emmené Tom. »

Ils restent assis dans l'entrée froide de l'annexe. Ni l'un ni l'autre n'a la force de se mettre debout, de marcher jusqu'à la chambre. Émile recouvre le corps de Joanne du drap blanc sur lequel il s'est réveillé, car elle tremble de tous ses membres, comme ce soir-là, quand il l'a retrouvée sur la plage.

« Parle-moi de Tom. »

Elle relève la tête vers lui, des yeux effarés. Ses joues sont barbouillées. Ses lèvres s'entrouvrent pour demander :

« Quoi ? »

Il n'a aucune idée de ce qu'il fait. Tout ce qu'il veut, c'est qu'elle arrête de trembler et de suffoquer. Alors il répète :

« Parle-moi de Tom. »

Puis il ajoute, en s'efforçant de sourire, un sourire vacillant :

« Tu as dit que c'était un petit garçon surprenant… le plus intelligent que tu aies connu. »

Il guette son visage, avec anxiété. Elle a cessé de se balancer, d'avant en arrière. Elle semble hésiter. Puis elle finit par murmurer :

« D'accord. »

C'est ainsi qu'il se retrouve transporté à Saint-Suliac, dans la maisonnette de pierre entourée d'un potager, par un beau soir de début d'été.

Joanne est allongée dans le canapé, son gros ventre rond pointant vers le

plafond, et un vent de panique souffle dans le petit salon. Léon s'active, ramasse un vêtement au sol, un trousseau de clés sur la table, fourre le tout dans un grand sac de voyage. Joseph fait irruption depuis l'extérieur, un béret vissé sur le crâne :

« Ça y est, le moteur est en route. Tu peux la faire monter. »

Joanne est pâle, son visage est couvert de sueur et son front se crispe, par moments. Les premières contractions sont là, de plus en plus régulières. C'est le moment de partir à l'hôpital.

Émile est surpris qu'elle ait choisi de lui raconter l'histoire de Tom Blue depuis leur première rencontre, dans la salle d'accouchement. Mais il la laisse parler, car elle est plus calme maintenant, elle respire mieux.

Léon a abandonné le volant car il était trop nerveux pour conduire. C'est Joseph qui a pris le relais. Il est calme, comme Joanne. Il sourit avec sérénité. Il sifflote en conduisant.

« C'est une belle journée pour accueillir le petit Tom », déclare-t-il en regardant Joanne, dans le rétroviseur.

Ils ont déjà choisi son prénom. En réalité, c'est Joanne qui l'a choisi. Tom, à cause de Tom Pouce. Un de ses contes pour enfants préférés. C'est l'histoire d'un couple âgé qui n'a pas pu avoir d'enfants et qui en vient à souhaiter avoir un enfant quelle que soit sa taille, même s'il ne doit être « pas plus grand qu'un pouce ». Tom naît miraculeusement et reçoit le nom de « Tom Pouce » car il est aussi grand que ce dernier. Malgré sa petite taille, il réalise toute sorte d'exploits, le plus spectaculaire étant de réchapper à la mort après avoir été avalé par une vache.

L'histoire fait un bond en avant. On retrouve Joanne, Léon et Tom dans la véranda qui donne sur le potager coloré. Tom est un bébé extrêmement calme, qui ne pleure presque pas. Léon est mort d'inquiétude et se demande si c'est bien normal. Joanne est sereine. Elle réplique qu'elle est certaine que Tom Pouce ne pleurait pas, lui non plus.

Ils ont installé un petit berceau dans la véranda mais Tom n'y dort jamais. Joanne tient à l'avoir auprès d'elle, les premiers jours. C'est un bébé calme, au duvet blond sur le crâne, aux yeux bleu foncé qui tirent déjà sur le marron. Il est enroulé en permanence dans le pagne orange vif que Joanne a porté pendant sa grossesse. Léon est maladroit avec lui mais Joanne est patiente. Elle lui apprend à le tenir dans ses bras, à lui changer sa couche, à le bercer. Joseph se tient en retrait. Il sait qu'ils ont besoin de prendre leurs marques tous les trois.

Ils sont toujours dans la véranda et des coups sont frappés à la porte, un peu durement. Léon blêmit. Il explique rapidement à Joanne, dans un murmure étouffé :

« Ça doit être ma mère. Elle a demandé à voir Tom trois fois déjà… J'ai fait le mort… »

Joanne ne dit rien. Pourtant elle se souvient de la réaction de Madame André quand elle a découvert sa grossesse. *Il n'a pas pu nous faire ça.* Maintenant que Tom est là, Madame André exige de recevoir son dû : un droit de visite à sa descendance.

Monsieur et Madame André arrivent dans la véranda, encadrés d'un Joseph au visage dur et réfractaire. Léon est blanc comme un linge, il danse d'un pied sur l'autre.

« Bonjour Joanne », lance Madame André avec sa froideur habituelle.

Joanne resserre ses bras autour du petit Tom, elle recule imperceptiblement.

« Nous venons voir notre petit-fils. »

Le silence est lourd dans la véranda. Joseph ne bouge pas, il est immobile sur le seuil de la pièce. Léon reste près de Joanne et du petit, comme pour faire barrage entre ses parents et eux.

« Je peux ? » demande Madame André en tendant une main vers le bébé.

Joanne acquiesce mais elle garde Tom dans ses bras, bien serrés. Monsieur et Madame André se penchent au-dessus du bébé, prennent ses mains minuscules entre leurs gros doigts, caressent sa joue. Leurs visages

d’ordinaire si durs et si mesquins s’animent d’une joie qui n’est pas feinte.

« C’est le portrait de Léon, non ?

— Parfaitement.

— J’ai l’impression que c’est lui bébé. »

Ils ignorent superbement Joanne, qui refuse de lâcher Tom.

« Il a ses yeux.

— Et son nez aussi, non ? »

Léon ne dit pas un mot, il est nerveux.

« Cet enfant est bien silencieux. Il ne pleure jamais ? »

Ils s’adressent à leur fils qui hausse les épaules.

« Pas beaucoup non… »

Joanne reste impassible.

« Quel est ce tissu sale ? interroge Madame André en fronçant le nez avec dégoût. Il va attraper des microbes. Il faudrait le passer en machine.

— C’est un pagne, répond Léon maladroitement.

— Un quoi ?

— Joanne pense que ça rassure le petit, d’avoir son odeur. »

Personne ne fait de commentaire. Joseph démontre son irritation en produisant un claquement avec sa langue. Joanne recule d’un pas, affirme :

« Il a besoin de dormir. »

Le malaise grandit encore dans la véranda. Madame André remonte son sac à main sur son épaule avec un geste agacé.

« Très bien, nous y allons. »

Joanne les regarde partir avec un soulagement indicible. Joseph reste dans la véranda. Léon les raccompagne à la porte, plus mal à l’aise que jamais. Ils ne font aucun effort pour parler tout bas quand ils déclarent sur le perron :

« C’est notre petit-fils. Elle ne nous empêchera pas de le voir. »

Léon ne trouve rien d’autre à répondre que :

« À la prochaine. »

Émile fronce les sourcils, sans comprendre.

« Qu’est-ce qu’il s’est passé avec les André pour que vos relations soient si

tendues ? »

Joanne demande, avec une voix faible, s'ils peuvent s'installer à la cuisine, s'il peut lui faire un thé. Ensuite elle lui racontera.

L'eau bout en formant de grosses bulles dans la casserole en fonte rouillée de la petite cuisine. Joanne est installée sur une chaise en bois. Émile est allé lui chercher un de ses pulls, qu'il lui a passé. Lui aussi s'est emmitouflé dans une veste. Il a froid. Quand il s'est réveillé, tout à l'heure, sur ce drap blanc, il mourait de froid. Il n'a pas demandé à Joanne ce qui s'est passé mais il a deviné. Il était parti chercher du bois dehors. Il a dû faire un malaise.

Il apporte la casserole brûlante sur la table, avec des gestes lents, puis il verse l'eau dans les tasses. Quand il prend place, en face de Joanne, elle recommence à parler. Elle évoque le bureau de tabac, les chuchotements sur leur passage que Joseph feignait d'ignorer, elle raconte le premier repas chez les André et les interrogations mesquines, puis la scène digne d'un mélodrame, sur le marché, devant le stand de la fleuriste.

« Et après ça ? interroge Émile doucement, en lui tendant sa tasse. Les André sont revenus à la charge ? »

Ils se retrouvent propulsés à Saint-Suliac, au début du mois de septembre. Joanne et Léon sont dans la véranda. Ils affichent tous les deux un air buté et légèrement irrité. Joanne est assise sur un fauteuil à bascule en osier, Tom dans les bras. Léon est debout. Il se tient de façon raide.

« Ne fais pas ta mauvaise tête… répète-t-il encore.

— Ils n'ont jamais voulu m'inviter chez eux.

— Les choses ont changé…

— Ils ont traité Tom comme une véritable catastrophe pendant toute ma grossesse.

— Les choses ont changé, répète encore Léon.

— Maintenant ils ont décidé qu'ils voulaient bien d'un petit-fils alors ils daignent m'inviter à dîner ? »

Joanne est calme. Elle parle d'une voix posée mais ferme, tout en

continuant de bercer le bébé entre ses bras.

« C’est moi qui te le demande.

— C’est non. »

Léon retient un soupir d’exaspération. Il change de position, croise puis décroise ses bras avant de déclarer enfin :

« Alors j’emmène Tom à ce dîner. »

Joanne le dévisage comme s’il venait de proférer une injure.

« Non. »

Ils s’affrontent tous les deux. Le regard de Joanne se fait de plus en plus dur.

« Ils ont le droit de le voir », insiste Léon.

Joanne se lève, le bébé toujours dans les bras.

« Ils ne le verront pas sans moi.

— Où tu vas ?

— Loin de toi.

— Joanne ! »

Il la poursuit dans la chambre, où elle dépose Tom sur le lit pour le changer. Léon la regarde faire. Elle a des gestes précis et calmes. Elle est appliquée. Elle a su faire dès le premier instant avec Tom. Tout le contraire de lui. Il faut dire que ce bébé est spécial. Il ne pleure jamais. On peut le laisser des heures dans son landau. Il ne babille pas. Il ne grogne pas. Il bouge à peine. Léon a bien essayé de capter son regard, de le faire sourire, d’éveiller un semblant d’intérêt chez l’enfant mais c’est peine perdue. Il reste toujours impassible, le regard un peu vague. Joanne est parfois comme ça. Est-ce que Tom lui ressemble déjà ? En attendant, ça le perturbe, lui, ce manque d’interaction avec son bébé.

« Il va bien falloir que tu leur laisses le droit de voir Tom… »

Joanne referme la couche du bébé et se laisse tomber sur le lit avec un soupir. Elle ferme les paupières, comme si elle devait mobiliser toutes ses forces pour faire face. Quand elle les rouvre, elle a une infinie tristesse au fond des yeux.

« Je sais », murmure-t-elle.

Un silence s’installe dans la chambre. Bébé Tom fixe le plafond en silence. Léon se décide à parler :

« Comment on va faire, alors ? »

Elle se remet en mouvement tout doucement. Elle referme le body du bébé, lui enfile de nouveau son petit pantalon gris.

« Alors je viendrai. »

Joanne reste en retrait, silencieuse, dans un coin du salon des André. Le lustre en cristal éclaire faiblement la pièce. La table n’est pas débarrassée. Les verres sont encore remplis de vin rouge. Les trois André sont penchés au-dessus du petit Tom, dans son landau. Madame André l’en extrait avec un affreux gloussement de bonheur.

« Viens là, mon petit bonhomme. Viens chez mamie. »

Elle l’installe sur ses genoux et observe son mari et son fils, avec ravissement.

« Regardez comme il est content d’être dans mes bras. »

Le mari et le fils acquiescent. Ils prennent place à côté de Madame André, ne lâchant pas le bébé du regard. Au début, ils recommencent leur manège, à propos des ressemblances entre Léon et son fils.

« C’est son nez !

— Ses yeux surtout…

— Oui, bien sûr, ses yeux… »

Puis ils l’appellent.

« Tom ?

— Tommy ?

— Fais-nous un sourire. Montre-nous ton beau sourire. »

Ils s’acharnent à appeler le bébé qui reste inexpressif, les yeux fixés vers le lustre, au plafond. Madame André s’adresse à Léon, faisant comme si Joanne n’était pas là :

« Il fait déjà des sourires ? »

Léon hausse les épaules.

« Je… Pas vraiment… »

Il se tourne, mal à l'aise, vers Joanne.

« Est-ce qu'il sourit ? »

Lui ne l'a jamais vu sourire. Joanne confirme en secouant la tête.

« Non. Pas encore. »

Madame André choisit de l'ignorer, une fois de plus, en insistant auprès de Léon :

« Il ne sourit même pas aux anges ? »

Léon a encore l'air d'un idiot.

« Aux anges… comment ça ? »

Madame André fait claquer sa langue en le couvant d'un regard attendrissant.

« Voyons chéri, c'est ce que font tous les bébés. Des sourires réflexes. Dans leur sommeil ou dans le vide. On appelle ça sourire aux anges. »

Léon rougit un peu. Il hausse les épaules.

« Non je… Je ne l'ai jamais vu faire. »

Madame André se tourne enfin vers Joanne. Visiblement, la présence de sa belle-fille se révèle utile tout à coup.

« Et vous, Joanne ? Vous l'avez déjà vu sourire aux anges ? »

Elle secoue la tête. Elle ajoute sur la défensive :

« Mais il aime fixer le ciel. Il peut se montrer très concentré dans ces moments-là. »

Madame André ne retient pas son air inquiet.

« Il a trois mois maintenant. Il devrait sourire. »

Joanne garde les yeux rivés sur ses mains. Elle meurt d'envie de reprendre son petit, de l'arracher des mains de cette sorcière qui prétend qu'il est un attardé et de le ramener à la maison. Au lieu de ça, elle reste assise, sagement murée dans un silence poli.

Lorsque le petit Tom a six mois, Joanne doit reprendre son travail de gardienne. C'est Joseph qui le garde la journée. Son état de santé s'est encore dégradé. Il est de plus en plus essoufflé lorsqu'il se promène dans son potager et il a des difficultés à rester debout devant le plan de travail, lorsqu'il veut

cuisiner. Joanne est inquiète.

« N'en fais pas trop, papa. Si c'est trop compliqué avec Tom, je peux m'arranger pour faire un mi-temps. »

Il promet qu'il va se ménager. Pourtant, lorsque Joanne rentre, Joseph est toujours au milieu du salon, entouré de cubes en bois qu'il a taillés lui-même pour le petit Tom, ou de dizaines d'oiseaux en origami qu'il a pliés pour essayer de l'émerveiller. Il les lance à travers la pièce, espérant susciter la fascination du petit Tom. Mais cela ne fonctionne pas. Tom reste assis, stoïque. En revanche, il semble prendre plaisir à écouter les histoires que Joseph lui lit, à longueur de journée.

Un soir, une nouvelle dispute éclate entre Léon et Joanne, dans l'obscurité de leur chambre à coucher.

« On devrait le ramener voir un médecin. »

Le soupir excédé de Joanne démontre bien que ça n'est pas la première fois qu'ils ont cette conversation.

« Laisse-le en paix. Il évolue à son propre rythme.

— Il n'émet aucun son. Les autres bébés de son âge produisent au moins des babillages.

— Tu devrais cesser d'écouter ta mère.

— Ça n'est pas seulement ma mère.

— Ah non ? »

Joanne est tendue, ses deux mains à plat sur sa couverture.

« J'en ai parlé à mes collègues instituteurs. Ils trouvent ça surprenant, qu'il n'émette aucun gazouillis… »

Aucune réponse ne vient. Joanne reste butée, murée dans son silence.

« Il ne me regarde pas, Joanne. Cet enfant ne me regarde jamais. Est-ce que tu trouves ça normal ? »

Léon n'a pas voulu avoir l'air aussi irrité.

« Il… Il regarde des choses.

— Il regarde des choses mais pas nous ! »

Elle refuse d'entendre les paroles de Léon. Pourtant elle sait qu'il a raison :

Tom a un regard étrange, un peu flou, un peu ailleurs. Elle non plus ne parvient pas à capter son regard, ou pas longtemps. Mais ça n'a aucune importance. Tom est son petit. Il est peut-être différent des autres bébés de son âge mais ça n'est pas une raison pour lui imposer une série de visites médicales.

« Jo, insiste Léon. Tu n'y as jamais pensé ? »

Elle frémit, dans les draps, à côté de lui.

« Pensé à quoi ?

— Et s'il était différent ? Et s'il avait un… handicap ? »

Léon a l'air horrifié. Joanne non. Joanne reste calme et obstinée.

« Il est différent. Mais je n'ai jamais considéré qu'être différent était un handicap.

— Tu sais bien ce que je veux dire… »

Joanne pousse un soupir douloureux.

« J'aurais dû m'en douter. »

Léon se raidit dans le lit.

« Tu aurais dû te douter de quoi ?

— Que mon fils ne serait jamais à la hauteur des André. »

Il proteste avec véhémence :

« C'est mesquin ça, Joanne ! »

Elle ne répond plus rien. Léon cherche sa main, à tâtons, dans le noir, et lorsqu'il la trouve, elle ne se défile pas.

« Jo… »

Le silence lui répond.

« Je ne pense qu'à son bien. Tu le sais. »

La petite voix étouffée de Joanne s'élève enfin :

« Alors laisse-le vivre. Laisse-le s'épanouir à son rythme. Laisse-le devenir le petit garçon qu'il a envie d'être. »

Léon capitule, hochant la tête dans l'obscurité.

« D'accord. »

Alors que Joseph est alité, cet été-là, sur ordre du médecin et sous la

grande surveillance de Joanne, le petit Tom apprend à marcher. Joanne avait raison, il se développe à son rythme. Il gambade, entre les plants de tomates et les melons, il se laisse tomber sur un tas de terre et il observe le ciel, ou peut-être le vol des oiseaux, personne ne sait vraiment ce que sondent ses mystérieux yeux noisette. Il arrache les fleurs, ce qui fait gronder gentiment Joseph.

« Chenapan ! » crie-t-il en se levant de son fauteuil à bascule, dans la véranda.

Joanne accourt en souriant, elle prend Tom par la main et elle l'éloigne en expliquant :

« Joseph tient beaucoup à ces fleurs, Petit Tom. Nous ne voulons pas lui faire de peine, n'est-ce pas ? »

Elle est la seule à pouvoir faire cela. Tom a développé un réflexe étrange, dès que quelqu'un s'approche trop près de lui ou tente de le toucher : il fait un mouvement brusque de son bras, pour dissuader les bras rapaces de l'atteindre. C'est comme une petite tape dans le vide. Et il fronce les sourcils très fort. Il n'aime pas qu'on le touche. Joseph s'en accommode. Il ne cherche plus à l'approcher. Il lui parle à un bon mètre de distance, en se mettant à genoux, pour être à sa hauteur. Léon, en revanche, en souffre énormément. Joanne le sait.

« Ce petit ne m'aime pas. »

Joanne dément.

« Il refuse que je le touche. Ce n'est pas normal, non ?

— Il a besoin de son espace de liberté.

— Et il a toujours ce truc avec les yeux aussi.

— Quel truc ?

— Le regard fuyant. »

Joanne lui promet que Tom l'aime énormément. À sa manière.

« C'est un petit garçon particulier, avec son caractère. »

Elle essaie d'échapper aux dîners chez les André. C'est de pire en pire. En plus d'être critiques, ils se montrent alarmistes.

« Ça n'est pas normal qu'il ne réagisse pas quand on l'appelle par son

prénom ! »

Elle est presque heureuse que le petit Tom reste sourd aux appels aigus de Madame André. C'est sa revanche à elle.

Cet après-midi de juillet, Joseph est installé dans la véranda, au frais et à l'ombre, dans le fauteuil à bascule, à côté du lit à barreaux de Tom. Joanne est dans le potager, sur les pas de son petit qui gambade allègrement. Il ignore superbement le joli ballon offert par Joseph, ainsi que le chariot pousseur flambant neuf acheté par Léon. Tout ce qui l'intéresse, c'est ce petit seau vert, qu'il traîne partout avec lui et qu'il remplit de terre, de temps en temps. Léon est dans le potager, lui aussi. Il suit Tom et Joanne du regard, la main en visière. Joanne sait qu'il pense à son atelier poésie qu'il souhaite remettre en place à la rentrée des classes, en septembre. Il s'implique énormément auprès de ses élèves.

Ils sont tous les quatre interrompus par le grincement de la grille de l'école, et des pas qui claquent sur les pavés. Joanne a laissé la grille ouverte, tout à l'heure, pour que Léon puisse décharger la voiture plus facilement. Il a acheté un gros parasol et une nouvelle table de jardin. Le cœur de Joanne se resserre quand elle découvre les André, dans leurs tenues d'été, aux abords du potager. Monsieur André porte une affreuse chemise fleurie et Madame André un large chapeau rose.

« Bonjour, lance Monsieur André.

— On passait par là », ajoute sa femme.

Joanne sait pertinemment pourquoi ils sont là : cela fait un mois qu'elle s'arrange pour échapper aux dîners du lundi soir. Les André veulent voir leur petit-fils et ils ne se gênent pas pour le faire savoir. Dans son fauteuil, Joseph se raidit et se lève à demi.

Les André poussent le petit portillon et entrent dans le potager. Ils embrassent Léon puis saluent poliment Joanne et Joseph.

« Où est Tom ? » demande Madame André en le cherchant du regard, dans le jardin.

Le petit garçon est accroupi au milieu des plants de tomates. Il prend la

terre à pleines mains, impassible, indifférent aux bruits, à l'arrivée de visiteurs.

« Tom ! » appelle Madame André.

Joanne essaie de la prévenir, quand elle la voit se précipiter, à grandes enjambées pressées, vers le petit garçon :

« Attention, il… »

Mais c'est trop tard, Madame André est déjà en train de soulever Tom de terre, de l'enserrer dans ses bras.

« Comment va mon petit T… »

Elle ne peut pas terminer sa phrase, une nuée de coups s'abattent sur son visage. Tom se débat, gigote, tape tout ce qu'il peut taper, pour échapper à ce contact physique qu'il hait tant. Madame André pousse un cri d'effroi et le lâche brutalement. Le petit Tom retombe lourdement sur les fesses. Il ne crie pas. Il ne crie jamais. Aucun son n'est jamais sorti de sa petite bouche en cœur. Joanne accourt. Madame André, prise de fureur, se met à houspiller Tom.

« Quel vilain garçon ! Qui t'a appris à taper ? C'est malpoli, Tom ! »

Elle attrape son bras pour l'obliger à se relever et à la regarder dans les yeux, ce qui ne fait qu'amplifier la folie du petit garçon, qui se débat de plus belle, distribuant les coups.

« Laissez-le ! » crie Joanne.

Elle arrive à la hauteur de Tom et de Madame André qui la fusille du regard.

« Vous devriez donner une correction à votre fils. »

Joanne s'agenouille et le petit garçon vient se nicher sous son bras.

« Il n'aime pas qu'on le touche, répond-elle calmement.

— Ah oui ? Je ne l'avais jamais remarqué auparavant. »

Les yeux de Madame André la sondent, avec méfiance.

« Depuis quand exactement ?

— Cela fait quelques semaines. Depuis qu'il marche… »

Depuis qu'il peut se sauver loin des bras envahisseurs, en réalité. Madame André pince les lèvres et se redresse de toute sa hauteur.

« Eh bien vous ne devriez pas lui laisser le choix. Il n'a qu'un an. Si vous le laissez déjà décider de tout, vous… »

Elle s'interrompt car Léon approche, comme pour se poser en bouclier, entre elles.

« Moi non plus je ne peux pas l'approcher », murmure-t-il.

Cela semble rassurer un peu Madame André. Léon ajoute :

« C'est sans doute passager. »

Mais Madame André conserve son air offusqué.

« Je compte sur toi pour éduquer cet enfant, lui apprendre qu'on ne peut pas frapper un adulte, qui plus est sa grand-mère. »

Léon acquiesce, se balançant maladroitement d'un pied sur l'autre. Tom reste bloqué sous le bras de Joanne, immobile. Madame André le sonde.

« Et pourquoi a-t-il les ongles aussi noirs ? »

Léon se fait tout petit. C'est Joanne qui répond :

« Il jouait dans la terre…

— En voilà un petit garçon… Malpoli et tout souillé. »

La grosse voix de Joseph s'élève, faisant sursauter tout le monde. Personne ne l'a vu approcher.

« Êtes-vous venus chez moi dans le seul but de juger la façon dont ma fille éduque son enfant ? »

La stupéfaction laisse Madame André sans voix.

« Si tel est le cas, je vous demanderais de bien vouloir partir. »

Le silence glacial qui s'ensuit n'est rompu que par l'arrivée de Monsieur André, décidé à apaiser les tensions.

« Non, bien sûr que non. Ça n'est pas ce que ma femme voulait dire. »

Pourtant Madame André ne fait rien pour confirmer. Elle continue de fixer le petit Tom avec réprobation.

« Chérie, ajoute Monsieur André, peut-être que nous devrions revenir plus tard… »

Sa femme acquiesce à contrecœur, non sans pincer encore davantage ses lèvres, qui ne ressemblent qu'à une mince ligne.

« Très bien, déclare-t-elle avec froideur. Mais je veux embrasser mon petit-

fils. »

Joanne a un mouvement de recul imperceptible. Tom est toujours niché au creux de son bras. Léon se racle la gorge, mal à l'aise.

« Maman, tu sais qu'il… »

Mais Madame André n'écoute personne. Elle saisit le bras du petit garçon avec brusquerie, l'obligeant à se retourner, à lui faire face.

« Tom ! Regarde-moi ! » ordonne-t-elle.

Le petit garçon ouvre la bouche, les yeux écarquillés d'effroi. C'est comme s'il voulait hurler de toutes ses forces, pourtant, aucun son ne franchit ses lèvres. Le cri d'horreur reste bloqué dans sa gorge. Il essaie de se libérer des serres de rapaces de Madame André, il tape du pied, son bras libre fouette l'air.

« Tom ! insiste Madame André encore plus fort. Tu m'écoutes ? Tu ne peux pas faire de caprices de la sorte ! »

Joanne prend sur elle, elle sent les larmes lui monter aux yeux. Elle aimerait arracher son petit des griffes de cette affreuse sorcière. Pourtant elle essaie de se raisonner, de rester calme. Elle tente timidement de protester :

« Laissez-lui du temps… Il est effrayé… »

Madame André immobilise maintenant le visage de Tom, de force, afin de l'obliger à la regarder dans les yeux. Elle fulmine.

« Tom ! As-tu compris ce que je t'ai dit ? Fais-moi un baiser. »

Elle ne voit pas le coup partir. Elle ne voit pas la petite main de Tom racler le sol, saisir une poignée de terre. Elle ne voit pas le projectile lui arriver dans les yeux. C'est tout ce que Tom a trouvé pour se défendre. Jeter de la terre dans les yeux de la sorcière.

Elle hurle. Son mari se précipite pour la soutenir. Joanne en profite pour saisir Tom et l'entraîner plus loin, à l'abri de ses bras.

« Léon ! hurle Madame André. LÉON ! »

Léon est mortifié. Il ne bouge plus. Madame André crache de la terre, s'essuie les yeux, de grosses larmes coulant le long de ses joues.

« Léon, tu as intérêt à corriger cet enfant !

— Maman… »

La fureur grandit encore, sur le visage de sa mère.

« Amène-le-moi ! hurle-t-elle. Amène-le-moi et laisse-moi le corriger ! Je vais vous montrer, moi… »

Mais la voix de Joseph fait taire toute tentative de correction.

« QUITTEZ MA MAISON ! »

Monsieur André tente de dire quelque chose mais Joseph ne lui en laisse pas le temps.

« QUITTEZ MA MAISON SUR-LE-CHAMP ! »

Les André ont l'air effrayés maintenant. Ils se mettent en mouvement précipitamment, comme si Joseph était fou à lier, comme s'il risquait de les attaquer. Joanne les voit quitter le potager sans demander leur reste. Elle serre très fort le petit Tom contre son cœur. Elle ne comprend pas tout de suite pourquoi Joseph s'effondre, au milieu des plants de tomates, pourquoi son corps s'affaisse sur lui-même, comme une poupée de chiffon. Elle ouvre la bouche, le temps semble se figer. La tête de Joseph tombe lourdement sur la terre sèche. La seconde d'après, un cri d'effroi franchit ses lèvres :

« PAPAAAAAA ! »

« Malaise cardiaque », annonce gravement le médecin.

Joanne est encore blême, tremblante. Tom est toujours dans ses bras. Il n'a pas voulu les quitter, même pour aller dans ceux de Léon. Il garde son visage enfoui sous son bras, sans doute traumatisé par la violence de l'altercation avec sa grand-mère. Mais pour l'heure, Joanne a une préoccupation encore plus grande : le nouveau malaise cardiaque de Joseph. Elle raccompagne le médecin à la porte de la maison. Léon attend dans l'entrée, raide et maladroit, l'air coupable.

« Qu'est-ce que je dois faire pour papa ? demande Joanne au vieux médecin.

— Forcez-le à se reposer. Du repos à tout prix. Lui éviter toute source de stress ou d'énervement. Vu l'état de son cœur, le prochain malaise pourrait lui être fatal. »

Joanne baisse les yeux avec gravité.

« Je peux continuer à lui faire des infusions d'aubépine et de mélisse ? »

Le vieux docteur acquiesce.

« Ça ne peut que lui faire du bien. »

Il lui tend la main et la serre avec douceur, comme pour lui témoigner une sincère compassion.

« Comment va cet enfant ? demande-t-il en désignant le petit Tom dont ne dépassent que les cheveux blonds, sous le bras de Joanne.

— Un peu perturbé…

— Cela se comprend, au vu des événements… Est-il toujours aussi silencieux ? »

Joanne acquiesce. Le vieux médecin connaît bien Tom, maintenant, mais il n'est pas alarmiste, pas comme Madame André.

« Bon… Veillez bien sur lui… Sur eux deux.

— Merci docteur. »

Émile resserre une tasse de thé à Joanne. Elle a bu la sienne par petites gorgées, sans cesser de parler. Il repousse la tasse pleine vers elle, sans un mot. Il la laisse poursuivre.

Joseph est allongé sur son lit, le teint blême. Joanne est assise au bout, à côté de ses pieds. Son état ne s'est pas amélioré. Elle sent qu'il lutte pour s'en sortir, pour surmonter la fatigue qui l'étreint.

« Papa… »

Elle prend sa main dans la sienne. Elle est glaciale.

« Bois ton infusion. »

Joseph obéit docilement. Puis il se redresse, adossé contre les oreillers. Il la regarde avec tendresse.

« Joanne, je ne veux pas devenir un poids pour toi.

— Ne dis pas de bêtises, papa.

— Tu as ta famille à gérer. Le petit Tom a besoin de toi. »

Elle baisse les yeux. Elle n'ose pas lui répéter ce que Léon lui a chuchoté, dans la chambre, la veille au soir. Un mot terrible. Un mot qu'elle n'arrive

pas à prononcer.

« Il va falloir que tu le protèges, Joanne… Je ne serai pas là éternellement. »

Elle garde les yeux baissés. Elle sait qu'il a raison.

« Tu ne dois plus les laisser faire. Tu ne dois plus les laisser maltraiter Tom. »

Elle déglutit avec difficulté :

« Je sais.

— Léon ne le fera pas.

— Je sais. »

Le silence retombe. Joanne n'ose toujours pas relever les yeux vers le visage de son père.

« À quoi tu penses ? » demande-t-il.

Elle hésite encore un instant, un très court instant.

« Est-ce que tu crois qu'il a… qu'il est… »

Elle le regarde droit dans les yeux :

« Léon a parlé d'*autisme*. »

Le mot est sorti, il lui fait l'effet d'une lame de couteau dans la gorge.

« Est-ce que tu crois que… tu penses qu'il l'est… ? »

Joseph reste impassible, droit contre ses oreillers.

« Je crois que Tom vit dans un monde qui lui est propre. Un monde parallèle au nôtre. Il a des difficultés à entrer dans notre réalité. »

Joanne déglutit et l'écoute attentivement, retenant sa respiration.

« Les adultes autour de lui attendent désespérément qu'il entre dans notre monde. Mais ça n'est pas possible pour lui. Il essaie de le faire comprendre à sa manière. En frappant, en s'enfuyant. »

Il la regarde avec plus d'intensité, ses yeux brillent d'une lueur paisible.

« Tu sais pourquoi il te laisse l'approcher, Joanne ? Pourquoi moi, il ne me frappe jamais ? »

Elle hausse les épaules. Elle pressent la réponse mais elle n'en est pas vraiment sûre.

« Nous n'essayons pas de le traîner de force dans notre réalité. Nous

faisons l'effort d'entrer dans la sienne, autant que cela nous est permis. Nous ne sommes pas parfaits mais nous essayons. Je crois que Tom l'a senti. »

Joanne acquiesce, une boule dans la gorge.

« Il va te falloir du courage Joanne, pour leur tenir tête. Je suis désolé.

— Pourquoi papa ? Pourquoi tu es désolé ?

— Parce que je ne pourrai pas rester pour t'épauler. Je suis épuisé. Je le sens.

— Mais je ne t'en veux pas, papa. Je… »

Elle chasse les larmes qui obstruent sa gorge.

« Je suis assez forte pour faire face. Je protégerai Tom. »

Joseph lui sourit avec une infinie tendresse.

« Je sais, Joanne. Tom n'aurait pu rêver une meilleure mère que toi. »

Il s'ensuit un silence plus léger que les précédents.

« Je suis désolé pour autre chose, ajoute Joseph.

— Pour quoi ?

— À propos de Léon…

— Léon ?

— Il n'est pas un compagnon de voyage idéal. J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt. Mais qu'importe… Tu l'aimes. N'est-ce pas ? »

Joanne fronce les sourcils.

« Un compagnon de *voyage* ? »

Joseph sourit faiblement et acquiesce.

« Pour ce grand voyage qu'est la vie. »

Elle reste muette. Le silence se prolonge. Ils restent immobiles, Joanne au bout du lit, aux pieds de son père, Joseph adossé contre ses oreillers.

« Si je peux faire quoi que ce soit, de là-haut… »

Son sourire s'élargit, se fait plus malicieux.

« … s'il existe un là-haut, bien sûr… »

Mais Joanne ne peut pas lui rendre son sourire. Elle sent les larmes, prêtes à déferler.

« Si je peux faire quelque chose, alors, je te le promets Joanne… Je m'arrangerai pour t'envoyer un signe. Le jour où ta vie deviendra trop lourde

à porter, je tâcherai de t'envoyer un autre compagnon de voyage.

— Papa ! »

Elle n'aime pas qu'il parle ainsi de Léon. Elle sait qu'il n'est pas parfait mais il est le père de son enfant.

« Un compagnon de voyage qui saura te protéger et te rendre heureuse. »

La discussion s'était arrêtée là, ce jour-là, dans la semi-obscurité de la chambre de Joseph, car Joanne s'était mise à pleurer. Les larmes tombaient en petites gouttes sur ses mains glaciales.

Dans la petite cuisine de l'annexe, au milieu de la montagne enneigée, Émile n'ose pas parler. Il fronce les sourcils, tend une main vers celles de Joanne et les effleure doucement. La neige a cessé de tomber au dehors. Le jour se couche lentement, dans des lueurs orangées.

« C'est pour ça ? »

Elle a le regard perdu, au fond de sa tasse de thé noir. Elle frémit. À peine.

« C'est pour ça que tu as répondu à cette annonce ? »

Elle répond dans un souffle :

« Compagnon de voyage pour ultime escapade… »

Elle relève la tête.

« C'est de moi que tu parlais, non ? »

Il sourit comme il ne lui a jamais souri jusqu'à présent. Avec un mélange de tendresse infinie et de tristesse.

« Oui. C'est de toi que je parlais. »

Papa,

Une nouvelle lettre dans mon carnet. Pour toi. La prochaine sera pour Tom. Il faut que je lui raconte la neige qui tombe, le ciel gris nacré, les flammes si belles dans la cheminée.

Papa, j'ai enfin parlé à Émile de ce que tu as fait. Je crois qu'il ignorait que c'était toi qui l'envoyais auprès de moi. Peut-être ne me croit-il pas tout à fait ? Peu importe, moi je sais qu'il s'agit de ton œuvre. Certains signes ne trompent pas. Par exemple, il a su comprendre Tom dès le début. C'est lui qui m'a soufflé, pour l'immensité, pour les peintures. C'est lui qui m'a proposé de veiller sur lui, quand il sera là-haut.

Il est comme Tom, tu sais. Il a une drôle de maladie qui le fait partir dans une autre réalité, de temps en temps. Dans un autre espace-temps. Dans le sien, il y a des personnages de son passé.

Six mois en arrière, il m'a emmenée sans poser aucune question. Il m'a juste emmenée et alors, il m'a montré des choses que je n'avais jamais vues. Des montagnes tellement hautes qu'elles semblaient crever le ciel et créer un pont entre l'au-delà et l'ici-bas. Des plaines tellement vertes, tellement vallonnées et tellement lisses qu'on voudrait s'y allonger et y rester pour l'éternité. Des lacs à l'eau si pure qu'elle vous nettoie l'âme. Des couchers de soleil sur des neiges éternelles qui font briller les yeux plus fort que n'importe quelle larme. Il m'a montré tout ça, comme un dernier cadeau qu'il souhaitait offrir au monde avant de le quitter.

Je crois qu'il s'entendra avec Tom là-haut, et avec toi aussi. Il est curieux. Il aime découvrir l'univers des autres. Moi, il m'a demandé de m'emmener dans le mien. Il dit que tout y est beau et poétique. Je crois qu'il se plaira, avec vous. Je l'ai initié à la méditation et il connaît les différentes variétés de courges, maintenant. Il commence à noter des citations partout et l'autre jour, je l'ai entendu fredonner « My baby just cares for me » (tu as toujours eu un faible pour Nina Simone). Je suis sûre que vous l'aimerez.

Papa, je dois te laisser. Ce soir c'est le réveillon de Noël. Émile et moi allons cuisiner un semblant de repas de fête. Nous serons seulement tous les deux ici, avec les animaux (Pok et Mystic auront droit à quelques boulettes de viande qu'Émile ne peut s'empêcher d'avaler encore… chacun ses petits défauts !)

Je t'embrasse. Embrasse Tom pour moi. Dis-lui que je pense à lui chaque seconde ici.

Avec tout mon amour,

Joanne

Ils ont refait l'amour cet après-midi, en ce jour du réveillon de Noël. Alors que Joanne peignait Émile sur sa toile, alors qu'elle l'observait noter sur son carnet, allongé sur le lit, alors qu'elle le scrutait avec attention, afin de reproduire le plus fidèlement possible chacun de ses traits, chacune de ses expressions, elle a fini par lâcher sa toile. Elle l'a posée sur le rebord de la fenêtre et elle l'a rejoint sur le lit. Elle a posé ses deux mains glaciales sur ses joues, avec douceur, et il a lâché son carnet noir. C'est lui qui l'a embrassée. Avec une douceur infinie. On ne l'avait jamais embrassée comme ça. Ensuite il l'a déshabillée et il s'est allongé sur elle. Ils ont fait l'amour, en plein après-midi, alors que la neige tombait en lourds flocons dehors, alors que le

feu mourait dans la cheminée. Après ça, ils sont restés allongés des heures, dans la moiteur des draps, sans rien dire.

Dans la petite cuisine embuée de l'annexe, les bougies tremblotent faiblement. Les restes du repas de fête trônent sur la table branlante. Joanne n'a pas terminé son risotto de champignons. Émile a laissé ses boulettes et Pok est en train de les avaler goulûment, debout au milieu de l'assiette. La bouteille de vin rouge est à demi vide. Émile termine son verre d'une traite. Joanne ouvre avec lenteur une papillote qu'elle enfourne dans sa bouche avec un soupir d'aise. Cela fait longtemps qu'ils n'ont pas cuisiné avec autant d'application. Ils sont repus. Ils se sont offert un vrai repas de fête. Émile se renverse dans son fauteuil avec un léger grognement. Il regarde Joanne sortir le puzzle cinq cents pièces du petit tiroir en bois de la table. Ils l'ont déjà fait et refait une dizaine de fois mais ils prennent toujours autant de plaisir à le reconstituer, à s'enfermer dans un silence doux, à laisser leur esprit s'évader. Il la laisse démarrer. Elle trie les pièces. Elle commence par former le coin droit supérieur du tableau. Un colibri dans un arbre de la forêt. Il se racle la gorge. Elle se tourne vers lui, le regard interrogateur.

« Il s'est passé quoi, après ? »

Elle ne comprend pas sa question. Elle le lui montre en fronçant son nez.

« Ton père est mort peu de temps après ? »

Il fait référence à leur dernier voyage dans les méandres du passé de Joanne. Il aimerait qu'ils y retournent, tous les deux. Joanne recommence à chercher parmi les minuscules pièces du puzzle. Il lui faut quelques secondes pour répondre.

« Il est décédé une semaine après. Dans son sommeil, tout doucement. »

Le décor se remet en place autour d'eux, faisant disparaître progressivement la petite cuisine de l'annexe, la fenêtre crasseuse, la neige dehors… Ils se retrouvent dans la maisonnette de pierres, sous le soleil d'été de Saint-Suliac.

« Joseph est parti. »

C’est Léon qui prononce ces mots, abasourdi. Joanne sait déjà. Elle est allée dans sa chambre directement en se levant, et elle l’a trouvé rigide mais paisiblement endormi. Un sourire diffus flottait encore sur son visage de cire. Elle a expliqué au petit Tom, qui attendait près d’elle, tirant sur la couverture du lit.

« Joseph a entamé son dernier long voyage. Il est parti dans un endroit où toutes les âmes trouvent le repos. »

Elle a embrassé ses cheveux blonds qui sentent le miel et la terre.

Ils pleurent dans le potager, aucun ne parvenant à se décider à appeler le vieux médecin. Ils pleurent assis au milieu des plants de tomates que Joseph a arrosés avec tant d’amour pour nourrir sa famille. Joanne a le visage dissimulé derrière son grand chapeau noir. Tom fixe le ciel. Léon a la tête entre les mains. Il est le premier des trois à se lever.

« Je vais appeler Docteur Aumond. »

Le soir, Joanne sort son plus beau feutre, celui avec la mine la plus épaisse et elle écrit sur les murs du salon, avec de jolies lettres appliquées : *Je voulais parler de la mort, mais la vie a fait irruption, comme d’habitude.*

Elle la contemple avec satisfaction, un léger sourire au coin des lèvres. Elle ne voulait pas d’une phrase triste. Elle voulait d’une phrase que Tom puisse lire, plus tard, en comprenant que la mort n’est pas un drame, qu’elle fait partie de la vie, qu’on doit l’accepter. Elle voulait recopier quelques mots qui fassent sourire, qui fassent songer que la vie est toujours là, partout, comme ce soir, dans ce salon : dans la course soudaine et effrénée de Tom à travers la pièce, dans ses mains qui battent l’air avec frénésie, dans ses pupilles qui s’émerveillent.

Ils parcourent les derniers mètres pour atteindre le haut de la petite falaise, à bout de souffle. Le soleil est lourd. Ils sont trempés de sueur. Joanne porte Tom sur son dos – Léon ne peut toujours pas le toucher sans s’attirer les foudres du petit garçon – et Léon porte l’urne argentée. Ils s’arrêtent tous les trois aux pieds de l’oratoire. La Vierge Marie est là, tranquille et inébranlable, sous le soleil de plomb, d’une blancheur éclatante. Les herbes

grimpantes, grillées par la chaleur, s'enroulent autour des vieilles pierres du socle. En contrebas, le bleu éclatant de la mer et la beauté de l'anse de Saint-Suliac.

Léon recule. Il laisse Joanne se saisir de l'urne argentée. Il la regarde s'approcher du bord de la falaise avec des pas lents. C'étaient les instructions de Joseph. S'envoler au-dessus de la mer. Léon reste en retrait, avec Tom qui fixe le ciel, immobile. Joanne reste quelques secondes figée au-dessus du vide, comme si elle adressait quelques paroles à son père. Puis elle dévisse l'urne et elle jette les cendres, dans un mouvement ample. Le nuage gris s'envole, comme une nuée de papillons, dans le ciel éclatant de Saint-Suliac.

Tom applaudit. C'est la première fois qu'il applaudit et Léon, en se retournant vers lui, découvre qu'il ne regarde plus le ciel. Tom vient de découvrir la deuxième merveille de son univers : la mer. Et ses yeux expriment un ravissement sans nom, une extase au-delà de toute limite.

Joanne a retrouvé le dessin qu'elle cherchait. Elle l'avait vu dans un conte d'enfants, quand elle n'avait que huit ans. Joseph le lui avait lu. C'est un arbre noir, au tronc solide, aux branches qui s'élancent vers le ciel comme des jolies virgules. Les racines creusent de profonds sillons dans la terre. Le conte dit que cet arbre s'appelle l'arbre de vie. Il unit les deux mondes : celui du ciel et de la terre, grâce à ses branches, qui montent en extension vers le ciel, et à ses racines qui s'enfoncent profondément dans la terre. Le conte précise que l'arbre perd ses feuilles en hiver mais les retrouve au printemps, représentant « *l'expansion de la vie et sa constante victoire sur la mort* ». Joanne n'avait pas tout compris à l'époque et Joseph avait précisé :

« Il représente le cycle de la vie et de la mort. »

Elle avait froncé le nez.

« C'est un symbole d'immortalité, Joanne. Ce dessin représente le fait que la vie l'emporte toujours sur la mort. »

Elle fourre le livre dans son sac en toile beige. Léon et Tom l'attendent dehors, dans le potager. Ils vont se rendre en ville, tous les trois. Elle veut ancrer ce symbole d'immortalité dans sa chair. Elle l'a décidé cette nuit.

C’est le symbole de Joseph. C’est le symbole de celui qui l’a aidée à se construire, à s’élever. Elle le gravera dans son dos, le long de sa colonne vertébrale. Elle n’a pas trouvé de meilleur symbolique.

Le silence retombe dans la petite cuisine à l’atmosphère confinée. Pok s’est allongé de tout son long sur la table, entre deux assiettes. Joanne a terminé le coin supérieur droit du puzzle et Émile est toujours affalé contre le dossier de sa chaise, le regard fixé sur elle. Il devine l’arbre de vie, à travers son pull noir trop grand. Tout à l’heure encore, quand ils faisaient l’amour dans la chambre, il a passé ses doigts au-dessus, en se demandant ce qu’il représentait. Maintenant il sait.

Il se redresse péniblement et se rapproche de la table. Il saisit quelques pièces de puzzle et il commence à les trier. Il commencera par le coin inférieur gauche. Ils font toujours comme cela.

Pendant quelques minutes, aucun des deux ne bronche, puis Émile demande :

« Et ensuite ? »

Joanne s’interrompt pour piocher dans le paquet de papillotes. Le papier doré crisse entre ses doigts et elle enfourne le chocolat, avec des gestes tranquilles, dans sa bouche.

« Ensuite Tom est devenu un vrai petit garçon. »

Alors elle parle de l’automne qui tombe sur Saint-Suliac, des arbres qui perdent leurs feuilles dans la cour de l’école, du tapis roux qui envahit les pavés. Elle raconte le silence des André, après cette scène dans le potager et la mort de Joseph. Ils ne donnent plus signe de vie pendant près de six mois. Se sentent-ils coupables d’avoir causé ce malaise ? Joanne ne le saura jamais. Léon n’a plus de contact avec eux pendant cette période. C’est une parenthèse heureuse.

Joanne abandonne son poste de gardienne pour s’occuper à temps plein de Tom. Joseph n’est plus, et elle refuse de le confier à une autre femme pendant qu’elle part travailler. C’est une période heureuse. Elle initie Tom à la

peinture sur toile, avec les mains. Ils passent des heures, les paumes dans la peinture fraîche, à remplir des surfaces vierges. Joanne dépose ses empreintes avec soin mais Tom crée des tourbillons, de larges traînées. Il n'utilise que la peinture bleue.

Pendant la sieste de Tom, Joanne s'allonge à côté de lui et elle observe son visage paisible gagné par le sommeil. Ses sourcils délicats. Sa bouche en forme de cœur. Ses lèvres douces et rebondies. Ses joues légèrement roses. Elle enfouit son nez dans ses cheveux qui sentent le miel et un fin parfum de terre. Elle s'endort avec lui, parfois.

Elle lui cuisine des sablés, des compotes à la cannelle et des tartes aux poires. Ils prennent le goûter dans la véranda, qui est la fois la chambre de Tom et leur jardin d'hiver. Des fauteuils à bascule y ont été installés. Ils goûtent en regardant la nature et le potager, qui se couvrent d'orange, de rouge, de jaune. Joanne boit une infusion. Tom un chocolat chaud. Joanne lit des histoires et chante des comptines. Tom est attentif. Il est toujours muet mais ça ne les dérange pas, ni l'un ni l'autre.

Le soir, Léon s'extasie devant leurs œuvres sur toile. Ils dînent dans le salon, où un feu de cheminée ronronne en permanence. C'est vide sans Joseph mais ils prennent leurs marques, tous les trois.

Le nouveau gardien d'école n'a pas eu envie de vivre dans la cour. Il a une grande maison, en bordure de Saint-Suliac, où il vit avec ses quatre enfants et sa femme. Alors la directrice a autorisé Joanne et Léon à conserver la maisonnette de pierres en échange d'un tout petit loyer.

C'est une période heureuse malgré la disparition de Joseph. Tom grandit et s'épanouit. Léon masque du mieux qu'il peut sa tristesse de ne pouvoir communiquer avec Tom et de ne pouvoir le serrer dans ses bras. Il semble s'y faire. En tout cas, il prend sur lui. Joanne est heureuse.

Tom grandit et devient un petit garçon casse-cou. C'est une chance que Joanne soit à la maison pour veiller sur lui en permanence. Tom semble n'avoir aucune conscience du danger. Il court beaucoup, de façon désordonnée et finit souvent sa course sur le sol, la tête la première. Joanne devient experte des points de suture et des fils à couper, des genoux écorchés

et des jolies bosses bombées sur le front. Tom saute du canapé à la table, de la table aux chaises, puis des chaises au canapé, de nouveau, malgré les avertissements de Joanne. Un jour, il s'ouvre le menton, manquant de peu la table. Il semble n'évaluer ni les distances, ni les hauteurs. Il n'a peur de rien. Pas même du feu dans la cheminée. Un soir, Joanne le trouve les mains plaquées contre la vitre, devant l'âtre. Les cloques éclatent, la chair est à vif mais Tom ne hurle pas. Une larme solitaire s'échappe de son œil.

« Je n'ai tourné la tête qu'une seconde », confesse Joanne au Docteur Aumond, rouge de honte.

Les André refont leur apparition au mois de février, alors qu'un vent glacial balaie Saint-Suliac. Ils se présentent à la porte d'entrée de la maisonnette en pierre, emmitouflés dans des écharpes épaisses, bonnets fourrés sur la tête, un bouquet de fleurs dans une main et une brioche dans l'autre. C'est Monsieur André qui parle :

« On a pensé qu'un petit goûter vous ferait plaisir. »

Joanne ne dit rien. Léon paraît heureux. Les André ont l'air sincèrement ravis de revoir leur petit-fils. Ils n'insistent pas quand Tom refuse de les embrasser, ils ne font aucun commentaire quand il court se réfugier derrière la cuisinière en frappant du pied. Ils ne tiquent pas lorsqu'ils constatent qu'il est toujours muet et qu'il préfère se percher sur le rebord de la fenêtre et observer le ciel plutôt que de s'intéresser aux adultes dans la pièce.

Pendant quelques mois, le petit Tom connaît un répit heureux. Plus de remarques. Plus de commentaires. Plus de jugement. Les André se contentent de le regarder marcher, courir, rester figé le regard au ciel. Puis le naturel revient. La principale cible de critique de Madame André devient la chevelure de Tom.

« Il faudra te faire couper les cheveux, mon garçon. Tu ressembles à une petite fille. »

Joanne prend sur elle pour rester impassible chaque fois que cette remarque revient. Tom a de jolies boucles dorées qui lui tombent sur les

épaules. Elle se refuse à l'emmener chez le coiffeur. Tom paniquerait. Personne d'autre qu'elle ne peut le toucher. Et puis, elle l'aime bien, elle, avec ses cheveux longs. Il ne ressemble pas à une fille. Il a l'air d'un petit garçon espiègle et plein de charme.

Elle a bien essayé de l'approcher un jour, avec des ciseaux, mais Tom a été clair : il a renversé sa chaise et s'est enfui dans sa chambre. Il ne veut pas qu'on touche à ses beaux cheveux.

« Vous savez, dans certaines cultures… en Mongolie, par exemple, on attend plusieurs années avant de couper les cheveux des enfants », indique-t-elle un jour à une Madame André insistante.

Ce qui lui vaut un gloussement moqueur.

« Si notre petit-fils était né en Mongolie, cela se saurait ! »

C'est ce jour-là que Joanne surprend une conversation entre les André et Léon, sur le seuil de la porte. Ils chuchotent avec anxiété et Joanne tend l'oreille, depuis la cuisine.

« … refuse toujours de le faire consulter… ? » demande la voix de Madame André.

Elle n'entend pas ce que Léon répond. La voix grave de Monsieur André poursuit :

« … autisme avéré… muet comme une carpe alors que son ouïe est bonne… très agité… lu dans un magazine de santé l'autre jour. »

Le silence retombe. Léon bredouille quelque chose comme :

« Et même si on nous confirme qu'il est autiste… cela nous mènera à quoi ? »

La voix pleine de mépris de Madame André éclate avec une joie malsaine :

« À rien, tu as raison. C'était avant qu'il fallait y penser…

— Pardon ?

— Tu t'attendais à quoi en donnant comme mère à ton enfant la fille d'un simplet et d'une putain ? »

La douleur est fulgurante, clouant Joanne au sol, devant l'évier de la cuisine. Mais la douleur la plus tranchante vient après… dans le silence accablant de Léon… dans ce long silence qui envahit toute la maisonnette,

comme une onde glaciale.

Émile réalise qu'il est ému, beaucoup plus qu'il ne devrait l'être. Il garde la tête penchée sur le puzzle pour dissimuler ses yeux étonnamment humides à Joanne. Elle a abandonné le coin supérieur droit du puzzle. Elle est assise bien droite sur sa chaise, les mains à plat sur la table, le regard fixé loin devant elle. C'est comme si elle n'était pas vraiment revenue ici. Il hésite quelques secondes. Il a peur de l'éveiller brutalement s'il pose une main sur la sienne. Pourtant il le fait et elle ne sursaute pas. Elle recommence à parler lentement. Elle avait besoin de cela pour pouvoir poursuivre son récit.

À partir de cet épisode, les choses changent pour Joanne. Elle commence à haïr Léon. Ça n'est pas seulement le lac, la noyade de Tom. C'est sa lâcheté. Ses années de lâcheté écœurante.

Le printemps arrive doucement à Saint-Suliac et les choses se transforment. La maisonnette de pierres est comme scindée en deux par un voile invisible. Il y a Joanne et Tom d'un côté, Léon de l'autre. Quelque chose s'est brisé. Joanne ne voit plus Léon, elle ne l'entend plus, ou seulement à travers le voile, comme s'ils appartenaient désormais à deux univers bien distincts qui cohabitaient pourtant. Elle dort toujours auprès de lui. Elle s'efforce de participer aux conversations, poliment. Elle se plie à son devoir conjugal de temps à autre, avec de plus en plus de difficultés. Elle ne montre rien. Pourtant, dans son univers, désormais, il n'y a plus que Tom. Plus rien d'autre que Tom. Elle vit pour lui. Elle veille la nuit, pour lui. Elle prépare des pique-niques pour l'emmener la journée à la plage. Ils observent la mer, tous les deux. Elle se nourrit du bonheur dans les yeux de son fils. Elle peut passer des heures à regarder le soleil déposer des filaments dorés dans ses jolis cheveux blonds.

Durant l'été, ils se baignent. Elle lui accroche une grosse bouée autour du ventre et elle ne le lâche pas d'une semelle. Sur la plage, pendant qu'ils sèchent, ils inventent un langage qu'ils sont les seuls à comprendre. Un langage des yeux et des mains. Ils se comprennent, tous les deux. Joanne a

appris à lire dans ses prunelles noisette, à interpréter les mouvements frénétiques de ses mains.

Ils se promènent sur les falaises mais ils finissent tôt ou tard par s'arrêter, le regard rivé au ciel. Ils dorment à la belle étoile, enroulés dans des duvets pour profiter de la voûte céleste.

En septembre, la directrice de l'école, qui a eu vent des difficultés de Tom, propose à Joanne de le mêler aux autres enfants de son âge.

« Pendant les récréations. »

Joanne accepte mais elle reste non loin, pour garder un œil sur lui. Tom reste muet et solitaire. Les autres enfants, tous ceux qui essaient de l'approcher, repartent dépités. Il y a pourtant un groupe que Tom daigne approcher : ceux qui réalisent de la peinture sous le préau. C'est ainsi que naît la légende de *Tom Blue*. La légende du petit garçon muet qui observait le ciel et la mer, et qui peignait l'immensité.

Elle s'interrompt à peine une seconde dans son récit. Juste le temps d'esquisser un sourire ému. Ensuite elle repart à Saint-Suliac.

C'est une froide journée d'hiver et Joanne a attrapé la grippe. Elle est alitée depuis trois jours, avec une fièvre démente. Léon s'occupe de Tom, non sans difficultés. Ils n'ont pas encore réussi à se comprendre tous les deux. Léon ne comprend pas le langage des mains et des yeux. Il s'obstine à vouloir toucher Tom. Il fait tout de travers. Mais Joanne n'a pas le choix. Elle est à bout de forces, au fond de son lit.

Elle est réveillée d'un sommeil lourd et enfiévré par du bruit et de l'agitation dans la cuisine. Elle met un certain temps à comprendre qu'il ne s'agit pas d'une hallucination. Elle se redresse péniblement en essayant de reconnaître les voix, quand un cri retentit :

« Mais tiens-lui la tête, chéri ! »

Joanne se lève d'un bond. C'est la voix de Madame André. *Qu'est-ce qu'ils font à mon petit Tom ?* Elle pressent le pire. Elle a raison. Dans le salon, dans son propre salon, trois adultes entourent Tom. Monsieur André qui le maintient en place, lui enserrant les épaules, Léon qui tient sa tête

immobile car elle ballotte dans tous les sens, essayant de s'échapper, et Madame André, une paire de ciseaux dans la main.

Joanne se cramponne au mur pour ne pas s'évanouir. La fièvre et la fatigue sont trop fortes.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

Elle aurait aimé gronder d'une voix forte mais la sienne est faible, épuisée. Monsieur et Madame André se tournent vers elle mais c'est Léon qui répond, incertain :

« On… On voulait lui couper les cheveux. »

Il sent qu'il fait une bêtise. Mais sans doute n'a-t-il pas pu contrer ses parents. Joanne, elle, n'a d'yeux que pour son petit Tom, les yeux écarquillés de terreur. Elle traverse la pièce à grandes enjambées. Elle ne se contrôle plus.

« Lâchez-le ! »

Les ciseaux de Madame André se referment avec un bruit sec. *Clic.* Si Tom avait pu, il aurait hurlé pour se défendre. Mais ses cris sont muets. Personne ne les entend. Personne sauf Joanne, et ils lui paraissent assourdissants, effroyables.

« Lâchez-le ! » répète-t-elle.

Clic. Une deuxième mèche. Joanne est devant eux. Elle tend sa main vers Tom, répète plus durement :

« Arrêtez ! »

La voix de Madame André réplique, sifflante :

« Il ressemble à un sauvage ! Une coupe ne lui fera pas de mal ! »

Elle lève ses ciseaux, s'apprête à couper une autre mèche. Des larmes ont coulé sur les joues de Tom. Ses mains accrochent son pantalon, déchirent le tissu tellement il a peur, tellement il est impuissant. Joanne essaie de repousser Monsieur André, Madame André et Léon.

« Arrêtez maintenant ! »

Elle aussi a des larmes sur les joues. Mais Monsieur André la repousse doucement.

« Soyez raisonnable, Joanne. Retournez vous coucher. Vous êtes blanche.

Laissez-nous nous occuper de Tom. Ce n'est qu'une petite coupe de cheveux. »

Si Joseph avait été là, ils n'auraient jamais osé. Si Joseph avait été là, il les aurait chassés à coups de balai. Il aurait grondé de sa grosse voix. Mais Joanne est seule. Elle tient à peine debout. *Clic.* Une nouvelle mèche.

Un cri suraigu retentit, figeant soudainement le temps dans la pièce. Le premier cri de Tom. Un cri de terreur. Les trois tortionnaires s'interrompent, interdits. Joanne sent une rage l'envahir, une rage comme elle n'en a jamais ressentie. Ils l'ont poussé à bout. Elle le sait. Seule une détresse toute-puissante aurait pu arracher un son à Tom. Elle entend à peine le hoquet stupéfait de Madame André (« Oh, il parle ! »). Elle se rue sur elle. Elle lui arrache les ciseaux des mains, puis elle hurle à pleins poumons :

« SORTEZ ! »

Elle tient les ciseaux à bout de bras, menaçante. Elle tremble. Elle est livide. Elle pourrait les tuer. Elle pourrait les planter. Tous. Un par un.

« Joanne ! » crie Monsieur André.

Tom court se réfugier derrière elle. Aucun des André n'ose bouger. Ils la regardent tous, inquiets et effrayés.

« Sortez tout de suite de ma maison ! Je ne veux plus vous voir l'approcher ! Plus jamais ! »

Léon tente d'ouvrir la bouche mais Joanne avance ses ciseaux avec un air menaçant.

« Toi aussi. Sors. Je ne veux plus te voir dans ma maison. »

Monsieur André intervient, avec une voix calme qui se veut rassurante :

« Joanne, vous avez de la fièvre. Vous ne savez plus ce que vous faites. »

Sa voix claque comme un fouet :

« Partez ! »

Nouvelle tentative, de Léon cette fois :

« Jo, ça n'était qu'une coupe de cheveux… »

Elle répète, plus calmement :

« Partez ! »

Pendant quelques secondes, plus personne ne bouge, plus personne ne

parle. Le temps s'étire douloureusement. Puis Léon se racle la gorge et murmure, la voix tremblante :

« On devrait… On devrait écouter Joanne. »

Elle ne les regarde pas quitter la maison. Elle s'agenouille auprès de Tom qu'elle serre dans ses bras, à l'en étouffer.

« Excuse-moi, mon petit Tom. Excuse-moi. Tu n'aurais pas dû naître dans un monde aussi cruel. »

Léon ne regagne le domicile conjugal qu'en mai, le visage creusé, les tempes dégarnies. Il a fait une dépression nerveuse. Il est retourné vivre chez ses parents en attendant que Joanne puisse lui pardonner.

En regagnant la maisonnette de pierres, il découvre que Joanne et Tom ne vivent pas seuls, ici. Un chaton blanc dort ici, chaque nuit, dans le lit de Tom, et passe ses journées dans les jambes de Joanne.

« Vous avez cherché à me remplacer ? » demande-t-il à Joanne en essayant de plaisanter.

Elle ne répond pas. Elle a accepté qu'il revienne mais elle n'a jamais dit qu'elle lui pardonnait. Il aurait fallu du temps pour cela. Or, ils ne l'ont pas eu. Deux mois plus tard, elle confiait le petit Tom à Léon, le temps qu'elle ferme les grilles de l'école. Elle les regardait partir à vélo, avec le panier rempli de sandwiches. Elle leur disait :

« J'arrive tout de suite ! Commencez à installer la couverture ! »

Léon lui adressait un signe de la main. Tom se mettait à pédaler à toute vitesse. C'était la dernière fois qu'elle voyait son fils vivant.

Le silence revient dans la petite cuisine. Ils pleurent tous les deux en silence. Les larmes s'écrasent sur les petites pièces du puzzle. Joanne pleure et Émile pleure aussi car il perçoit toute sa douleur. Son infinie souffrance. Elle vient de la déposer en lui pour qu'ils la partagent, pour qu'elle ne soit plus seule à souffrir. Et il accepte ce cadeau. Il l'accepte sans retenue. Alors il pleure avec elle jusqu'à l'aube, dans la petite cuisine de l'annexe, où s'éteignent une à une chacune des petites bougies tremblotantes, comme

autant d’étoiles dans le ciel.

« Souffrir, c’est donner à quelque chose une attention suprême… »
Paul Valéry, *Monsieur Teste*

26

« Émile ! »

La porte s’ouvre et la fille apparaît. Elle porte un grand chapeau noir à large bord et un ensemble noir beaucoup trop grand pour elle.

« Tu es là », fait-elle avec une pointe de soulagement.

Il ne comprend pas son inquiétude.

« Oui.

— Viens, viens manger. J’ai fini le travail sur le chantier. »

Il étire ses jambes qui sont raides à force de rester repliées sur le rebord de la fenêtre et il acquiesce.

« J’arrive. »

Il la regarde disparaître dans le petit couloir sombre et il saute au sol. Avant que la neige ne fonde, lui aussi participait au chantier, avec elle et avec les deux jeunes filles canadiennes. Il ne se souvient plus de leurs prénoms. Et puis après, elle a refusé qu’il vienne travailler.

« Pourquoi ? a-t-il demandé en s’énervant.

— À cause des malaises. »

Il ne se souvient pas avoir fait des malaises. Pourtant Hippolyte et les jeunes filles canadiennes confirment les paroles de Joanne. Il s’est évanoui deux fois. « Chutes de tension », a précisé Joanne.

« Il faut que tu te reposes. »

Il s’ennuie un peu maintenant. Alors l’autre jour, Joanne lui a dit :

« Tu n’écris plus dans ton carnet ?

— Quel carnet ?

— On tient chacun notre carnet de voyage, tu sais…

— Ah bon ? »

Il ne voyait vraiment pas de quoi elle voulait lui parler. Elle a acquiescé.

« Oui.

— Pour quoi faire ? »

Elle a hésité avant de répondre.

« Pour raconter à nos proches tout ce qu'on vit ici.

— Mmmh. »

Il était sceptique. Il n'avait jamais tenu de carnet de sa vie.

« On leur racontera après… »

Elle n'avait pas su que répondre à cela. Mais elle avait sorti son propre carnet et s'était mise à écrire, en espérant peut-être qu'en lui montrant l'exemple, il finirait par changer d'avis. Alors ce matin, il a attrapé le carnet noir posé sur sa table de chevet, un peu pour lui faire plaisir. Parce qu'elle se donne du mal à s'occuper de lui. Il a vu, avec étonnement, qu'il avait déjà rempli des pages et des pages d'écriture, dans ce carnet. Il a compris qu'elle disait vrai parfois, quand elle prétendait qu'il avait des trous de mémoire, ou quand elle expliquait qu'ils étaient ici pour qu'il se repose, pour l'air pur de la montagne, pour oxygéner son cerveau. Il n'a pas lu les autres pages qu'il avait écrites. La constatation de ses pertes de mémoire l'a beaucoup trop remué.

Il traverse la chambre et s'arrête sur le seuil, remarquant qu'une nouvelle toile a rejoint l'exposition de la fille, sur le sol de leur chambre. Elle peint beaucoup. Quand elle ne lit pas ou qu'elle n'écrit pas dans son carnet, elle peint. Ce dernier tableau le trouble et il reste quelques secondes immobile, incapable d'être certain qu'il s'agit bien de ce qu'il pressent. La voix l'appelle de nouveau, dans le couloir :

« Émile ?

— J'arrive ! »

Il s'approche de la toile pour la détailler. Il y reconnaît immédiatement leur chambre, ici à l'annexe. Le couvre-lit vert canard, le sommier en fer-blanc, les murs dont la peinture crème s'écaille, la lumière faible qui éclaire à peine la pièce. Quelqu'un est allongé sur le lit, dans une position décontractée, un

genou replié, un bras derrière la nuque, l'autre tenant un stylo. Un petit carnet noir, identique au sien, est posé sur le matelas à côté de lui. Le jeune homme est plutôt grand, brun et on devine une barbe de quelques jours à peine, sur son visage. Ce qu'on remarque tout de suite c'est qu'il a l'air serein.

Émile reste là, figé, devant la toile. Il a l'impression que… Il se demande si… Les yeux noirs en amande du jeune homme lui semblent familiers. Il a du mal à détacher son regard de la toile. Depuis la cuisine, il entend résonner les rires des jeunes filles canadiennes. Il entend le bruit d'une casserole qu'on dépose sur la gazinière rouillée. Il se force à se remettre en mouvement, lentement. Il jette un dernier coup d'œil à la toile, avant de quitter la chambre. Il en est presque sûr maintenant… C'est lui que la fille a peint sur cette toile… Quand ? Pourquoi ? À quelle occasion ? Il ne parvient pas à identifier le malaise qui grandit dans sa poitrine. Comme une impression d'incomplétude. Comme s'il manquait de nombreuses pièces à son puzzle.

Dans la cuisine, devant la gazinière rouillée, Joanne laisse son regard se perdre à travers la petite fenêtre crasseuse, sur le domaine d'Hippolyte entouré de montagnes. Les vallons sont parfaitement visibles depuis quelques jours, depuis que le printemps a décidé de s'installer et que le voile nuageux, dans le ciel, s'est levé. Pourtant elle ne voit pas le paysage. Ses pensées sont ailleurs. Elle repense à la toile, qu'elle a enfin terminée cette nuit, très tard. Alors que l'annexe était totalement endormie, elle s'est installée dans la petite cuisine, devant une tasse de thé vert et elle s'est décidée à terminer cette toile, entamée il y a de cela trois mois. Elle a laissé son regard se perdre sur le rebord de la petite fenêtre, où trônent encore les minuscules sapins en brindilles qu'ils avaient fabriqués, en attendant Noël. Ses yeux s'y sont attardés. Elle a noté avec une pointe de tristesse que cette époque lui paraissait désormais bien lointaine. L'odeur des oranges. Les papiers froissés des papillotes. Le puzzle cinq cents pièces. C'est à cette époque qu'elle avait commencé le tableau d'Émile, allongé dans ce lit, en train d'écrire. Ils avaient fait l'amour, cet après-midi-là. Elle avait abandonné son tableau à moitié peint sur le rebord de la fenêtre. Et puis elle avait été incapable de le

terminer. Le réveillon de Noël était passé et alors, tout avait déraillé. Il n'avait plus jamais été lui-même.

Joanne abandonne la fenêtre et les vallons du regard pour remarquer l'arrivée d'Émile dans la petite cuisine. Il a l'air chamboulé. Il a souvent l'air bouleversé depuis qu'il est bloqué là-bas, depuis qu'il essaie de faire coller sa réalité aux choses qui l'entourent. Elle le regarde s'asseoir, à la table en bois, et demander à Rebecca, l'une des deux jeunes filles canadiennes :

« On est quel jour ? »

Son regard se perd de nouveau, au fond de la casserole de petits pois, cette fois. Après Noël, les *black-out* passagers se sont transformés en de véritables voyages, *là-bas*, dans son autre réalité, dans son autre espace-temps, où des personnages du passé refaisaient surface. Il restait là-bas des jours et des jours, parfois des semaines. En ces rares occasions où il était revenu *ici*, il s'était montré perturbé, angoissé. Elle avait fini par lui souhaiter de ne plus revenir, même si c'était douloureux pour elle, même si son Émile, celui d'avant, celui qui était bloqué *ailleurs*, lui manquait.

La première fois qu'il était revenu, il avait paru serein et apaisé de la revoir. C'était en pleine nuit. Au milieu du mois de janvier. Il avait murmuré son prénom et elle avait cru défaillir de soulagement car cela faisait des semaines qu'il la regardait sans la reconnaître.

« Joanne… »

Elle s'était retournée pour lui faire face, dans le lit, fébrile. Par la fenêtre ouverte, un croissant de lune éclairait ses épaules, son cou, son visage souriant. Il était heureux.

« On est toujours chez Hippolyte ? » avait-il chuchoté.

Et elle avait acquiescé, sans lui préciser que cela faisait des semaines que Noël était passé et qu'il avait disparu *là-bas*. Il l'avait prise dans ses bras et elle s'était laissée envelopper par sa chaleur. Ils étaient restés immobiles, dans les bras l'un de l'autre. Joanne avait été sur le point de se rendormir, priant pour que demain matin, il soit encore là, avec elle, quand sa voix avait retenti de nouveau :

« Toutes les instructions sont écrites sur une feuille. Dans le carnet noir. Je

l’ai glissé dans l’élastique de la couverture.

— Quoi ? »

Elle avait eu du mal à émerger du sommeil et à prendre conscience de ses paroles.

« Les instructions pour ramener le carnet à mes parents. »

Elle avait songé qu’il avait peut-être senti, finalement, qu’il avait disparu depuis longtemps, et qu’il risquait de ne plus revenir. Que c’était pour cette raison qu’il lui parlait des instructions. Elle avait acquiescé :

« D’accord. Je garderai la feuille avec moi.

— Ce serait mieux. »

Il s’était tu, rassuré. Il avait joué quelques instants avec les mains de Joanne, avec ses doigts qu’il trouvait minuscules, avec son alliance qu’il faisait tourner autour de son annulaire. Il avait continué de jouer avec l’alliance en souriant, dans la semi-obscurité de la chambre. Puis il s’était endormi, l’air apaisé.

Les fois d’après, quand il était revenu, il n’avait jamais été lucide ni aussi apaisé. Il s’était montré confus, agité, nerveux. L’un de ces retours s’était soldé par une crise d’angoisse et elle en était venue à lui souhaiter de ne plus revenir. Oui, tout avait vraiment déraillé après Noël, et Joanne n’avait plus été capable de peindre cette toile représentant un Émile apaisé, une époque où ils avaient partagé une dernière parenthèse tous les deux, sans savoir que c’était la dernière. Il lui avait fallu du temps. Trois mois. Comme un temps de latence et de deuil pour achever son œuvre, et pour décider de quitter le domaine d’Hippolyte.

« Ça va ? interroge Rebecca, voyant que Joanne est bien silencieuse devant son assiette.

— Oui, ça va. »

Rebecca et Emma sont deux jeunes Canadiennes de vingt et vingt et un ans, venues faire un tour d’Europe avant de reprendre leurs études en université de langues, à Toronto.

« On veut vous préparer une spécialité canadienne pour ce soir », déclare

Emma avec son fort accent.

Joanne se force à sourire et acquiescer.

« Oh… Qu'est-ce que c'est ?

— Des pains de viande. »

Émile mange en silence, à côté d'elles. Il a du mal à participer aux conversations depuis quelque temps. Il est souvent agité, dissipé. Il se concentre rarement sur une tâche plus de quelques secondes. D'autres signes de la maladie, sans doute.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un genre de rôti avec de la viande hachée, de la mie de pain trempée dans du lait, des oignons et…

— Et des œufs, termine Rebecca. Avec une bonne dose d'épices. »

Joanne s'efforce d'avoir l'air enthousiaste.

« Ça a l'air bon. »

Personne ne semble jamais se rappeler qu'elle ne mange pas de viande. Autrefois, Émile s'en souvenait. Il faisait énormément d'efforts pour lui cuisiner des plats végétariens. Le nouvel Émile est bien souvent plongé dans des rêveries, sans doute de vieux souvenirs qui déferlent. Il parle peu. Il n'écoute plus vraiment les conversations. Les trois filles relèvent la tête en le voyant se lever brutalement.

« Où tu vas ? » interroge Joanne.

Elle déteste devoir le surveiller comme ça, mais elle n'a plus le choix depuis qu'il a disparu, la semaine dernière. Elle est rentrée du chantier et il n'était plus là. Ils l'ont cherché tous les quatre pendant une bonne heure avant de le retrouver dans le petit bourg d'Aas, complètement ahuri.

« Je voulais rejoindre Renaud à la cafétéria », a-t-il déclaré.

Dans la cuisine, Émile se dirige vers la petite fenêtre crasseuse.

« Le chat est revenu », dit-il.

Elles ne comprennent pas tout de suite ce qu'il veut dire mais l'instant d'après, il ouvre la petite fenêtre et Pok bondit au milieu de la cuisine.

« C'est Pok, lui indique Rebecca avec douceur.

— Je ne connais pas les noms de tous les chats errants des Pyrénées ! »

Les deux filles lancent un regard désemparé à Joanne. Elles ne sont pas encore totalement habituées aux oublis d'Émile. Il a bien fallu les mettre dans la confidence. Émile passait son temps à demander à tout le monde : « Où on est ? », « Vous savez qui m'a amené ici ? », « Pourquoi on ne me ramène pas à Roanne ? », « Vous êtes des amies de Marjo ? ».

Elles sont toujours gentilles avec Émile. Elles répondent à ses questions, même les plus insistantes et les plus répétitives.

« Ce n'est pas un chat errant, explique Emma. C'est Pok. C'est ton chat. »

Joanne fait signe, discrètement, aux deux filles de laisser tomber.

« Je le saurais si j'avais un chat », répond Émile en revenant s'asseoir à table.

Personne n'insiste. Il reprend son repas et quelques minutes plus tard, quand il a terminé, Joanne récupère son assiette et lui intime doucement :

« Va te reposer un peu. Je te réveillerai en rentrant. »

Dans la petite cuisine de l'annexe, les trois filles font la vaisselle en silence.

« Alors vous partez… je veux dire… pour de vrai ? » interroge subitement Emma.

Joanne fronce les sourcils sans comprendre.

« Oui. Pour de vrai. »

Elle ajoute, sur la défensive :

« Pourquoi ? »

Emma a un mouvement d'épaules impuissant.

« On pensait que vous resteriez avec nous jusqu'au mois de mai.

— Oui, confirme Rebecca. On s'était habituées à vous. »

Joanne ne peut s'empêcher de sourire devant leurs deux mines déconfites.

« Et puis Hippolyte avait l'air inquiet… avec les malaises d'Émile… » ajoute Emma.

Joanne se souvient des longues discussions entre deux portes de l'annexe, avec Hippolyte, lorsqu'elle lui a annoncé qu'ils comptaient repartir. « Vous n'êtes pas plus fine qu'une brindille. Qu'est-ce que vous ferez s'il tombe ? »

Pourtant, il le faut bien. Émile est épuisé, les malaises se multiplient et il ne peut plus participer à l'avancement du chantier. Il passe ses journées enfermé dans sa chambre, à tourner en rond, et elle craint chaque minute de la journée qu'il ne s'échappe et ne se perde encore. Elle ne peut pas l'avoir à l'œil en permanence. Elle doit travailler. Sa présence ici, cette petite chambre pour deux et cette nourriture qu'Hippolyte leur offre, ne trouvent de sens que parce qu'elle s'efforce de travailler pour deux sur le chantier. Or, elle s'affaiblit, elle aussi.

C'est Hippolyte qui lui a donné l'adresse de cet « éco-hameau », à Lescun, dans les Pyrénées. Un de ses amis bergers est à l'origine du projet : rénover d'anciennes cabanes de bergers pour en faire des habitations répondant à des critères écologiques. Ce petit hameau d'une cinquantaine d'habitants essaie maintenant de développer un grand potager en permaculture afin de rendre l'éco-hameau auto-suffisant en fruits et légumes. Hippolyte prétend que la communauté est toujours en recherche de volontaires pour prêter main-forte.

« Vous pourriez donner des cours de peinture aux enfants, a-t-il déclaré. Tenez, je suis sûr que ça leur plairait drôlement ! »

Joanne s'est laissé séduire tout doucement par cette idée. Hippolyte l'a aidée à construire un itinéraire pour se rendre là-bas. Il a posté un courrier à son ami berger. Il semble rassuré de les savoir là-bas, au milieu d'une communauté, et pas seuls, livrés aux malaises d'Émile. Il y aura toujours quelqu'un pour garder un œil sur Émile, a songé Joanne.

Dans la cuisine, Rebecca et Emma semblent déçues et un peu tristes, de les voir partir si tôt.

« On sera dans cet éco-hameau… C'est Hippolyte lui-même qui nous a donné l'adresse. Il est persuadé qu'on sera bien là-bas. »

Les deux jeunes filles sont sceptiques.

« Vous repartirez avec Pok ? » demande Emma.

Joanne acquiesce et la moue d'Emma s'accentue encore.

« Lui aussi va nous manquer. »

Joanne sourit aux deux filles qui lui paraissent tout à coup beaucoup plus jeunes qu'elles ne le sont.

« *Les vrais départs, les plus tragiques, sont ceux qui n'auront jamais lieu*[1] », déclare-t-elle avec un petit air énigmatique.

Elle les voit froncer les sourcils, échanger des regards. Son sourire s'élargit encore et elle quitte la cuisine sur ces mots.

Les gravillons crissent sous les pas de Joanne, alors qu'elle se dirige avec lourdeur vers le camping-car. Cela fait déjà plusieurs jours qu'elle se prépare, non sans appréhension. C'est un rituel. Après le travail sur le chantier, elle quitte le domaine et grimpe dans le camping-car. Elle s'oblige à rouler quelques minutes, sur les lacets de montagnes. Elle n'a plus le choix. La portière s'ouvre avec un léger grincement et Joanne se hisse à l'intérieur, derrière le volant. Elle a toujours cette fichue impression d'être minuscule et incapable de diriger l'engin.

Dans le jour qui décline derrière les vallons, la portière claque et les phares s'allument tandis que Joanne met le contact. Avant de quitter le petit chemin gravillonné, elle jette un coup d'œil vers l'annexe, dont la petite fenêtre de la cuisine est allumée. Rebecca et Emma sont en pleine préparation de leur repas d'au revoir. Émile n'est pas là. Il est resté dans sa chambre. Elle a lancé aux filles, en sortant :

« Jetez un coup d'œil sur lui… J'en ai pour vingt minutes, pas plus. »

Le camping-car quitte le chemin lentement. Elle a toujours du mal à passer la deuxième. Elle n'a jamais vraiment conduit. À Saint-Suliac, elle se déplaçait toujours à pied ou à vélo. Joseph avait insisté pour qu'elle passe son permis car à l'époque, ils ne savaient pas encore qu'elle reprendrait le poste de gardien, à l'école. Il pensait qu'elle aurait besoin d'une voiture pour chercher du travail. Elle l'avait obtenu mais elle n'avait jamais conduit. Ils n'avaient pas de voiture là-bas. Aujourd'hui pourtant, elle est bien forcée de s'y remettre. Les réflexes d'Émile sont de plus en plus lents, et puis il y a ses malaises qui peuvent survenir au volant. Elle s'élance avec prudence sur la petite route de montagne. Elle est crispée derrière le volant mais elle sent qu'elle progresse, qu'elle est déjà moins tendue. Sa conduite est devenue plus souple. Elle se répète quelques mots, que son père lui disait quand elle était

gamine. *Puisqu'on ne peut changer la direction du vent, il faut apprendre à orienter les voiles.* C'est une phrase de James Dean. Elle aime se la rappeler quand elle a besoin de croire en elle, quand les choses lui paraissent difficiles. Ça sonne comme un encouragement. S'adapter, c'est s'en sortir. Il faut savoir réorienter ses voiles. Toujours.

« C'est pour qui, cette carte ? »

Ça y est, ils ont quitté le domaine, Hippolyte, Emma et Rebecca. Avant de prendre la route en direction de Lescun, ils se sont arrêtés dans le petit centre-ville d'Aas. Centre-ville est un bien grand mot car en réalité, Aas ne compte pour tout commerce qu'un tabac-presse. Joanne a pris soin de choisir une carte postale représentant une jolie cabane de bergers dans une vallée recouverte de neige. Elle s'efforce de la rédiger, sur le comptoir du commerçant, afin de pouvoir la poster d'ici, avant de reprendre la route. Le commerçant les observe étrangement. Sans doute à cause d'Émile qui jette des coups d'œil partout et semble un peu déboussolé.

« C'est pour Sébastian, répond Joanne sans lever le nez de sa carte postale.

— C'est qui Sébastian ? »

Il est en train de passer la main au milieu des magazines et Joanne lui fait les gros yeux car le commerçant les observe d'un œil mauvais.

« Un ami.

— Pourquoi tu lui écris ? »

Elle tente de reprendre son écriture, tout en lui répondant.

« Je lui ai fait la promesse que je lui écrirais depuis chaque endroit où l'on irait. »

Émile se penche par-dessus son épaule pour essayer de décrypter ses mots.

« Tiens, dit-elle en lui tendant la carte. Tu ne voudrais pas signer en bas ? »

Il la regarde étrangement.

« Pourquoi je signerais ? Je ne le connais pas…

— Ça n'est pas grave. Il sait que je voyage avec toi.

— C'est pour ça que tu lui parles de moi, dans la lettre ?

— Oui, c'est pour ça. »

Elle lui met le stylo entre les mains.

« Tiens, signe en bas. Ça serait gentil de ta part. »

Il s'exécute de bonne grâce. Cet Émile-ci est doux, comme l'autre.

Le carillon tinte lorsqu'ils poussent la porte du petit tabac-presse.

« Au revoir monsieur, lance Joanne.

— Au revoir. Bonne journée. »

Ils se retrouvent sur le trottoir, le camping-car est stationné juste devant.

« Joanne… demande Émile.

— Oui ? »

Elle déverrouille les portières et se tourne vers lui, les clés à la main.

« Je crois que j'ai des trous de mémoire. »

Elle tente de prendre un air désinvolte et léger. Toujours rester légère. C'est la règle. C'est ainsi qu'Émile traverse sa maladie sans trop d'angoisses.

« Ah oui ?

— Oui.

— Et pourquoi tu penses cela ?

— Ce Sébastian… »

Il la regarde avec des yeux pleins d'interrogations.

« Je suis censé le connaître, non ? »

Elle hausse les épaules.

« Tu crois ?

— Oui, je crois. Et toi aussi, non ? Je suis censé te connaître ? »

Il a un regard de petit garçon, un regard plein d'attentes et de questions, et elle lui ébouriffe les cheveux avec affection.

« Peut-être bien mais tu sais, ça n'a aucune importance. »

Elle l'encourage à monter dans le camping-car mais il reste figé.

« C'est sûr ? » demande-t-il.

Elle acquiesce, toujours avec douceur. Elle aime ce nouvel Émile, ce petit garçon qu'il est en train de redevenir. Elle l'aime tout autant que l'autre, celui qui est coincé *là-bas*. Au fond, sont-ils vraiment deux Émile différents ?

« C'est sûr. Je te promets. Allez, monte. On a de la route à faire. »

Il obtempère de bonne grâce. Il a l'air rassuré.

« On va où, Joanne ? »

Ils ont repris la route. La carte routière des Pyrénées-Atlantiques est étendue sur le tableau de bord, et Joanne y jette des coups d'œil réguliers.

« On va à Lescun. Tu sais, c'est ce petit hameau dont Hippolyte a parlé… »

Il hausse les épaules, il ne se souvient pas.

« Tu vas voir. On sera bien là-bas.

— On va y faire quoi ?

— On va habiter avec d'autres gens et on les aidera à faire vivre la communauté. On pourra participer à la mise en place de la permaculture ou à d'autres tâches. »

Il tourne un regard anxieux vers elle.

« Et après, on rentrera à Roanne ? »

Elle hoche la tête.

« Oui. Après on rentrera à Roanne.

— Quand ? »

Elle déglutit et reporte son regard sur la route. C'est plus facile pour réfléchir à une réponse à lui donner.

« Quand tu te porteras mieux.

— On est là pour l'air pur de la montagne ? Pour mon cerveau ? »

Il lui repose régulièrement ces mêmes questions, comme pour s'assurer qu'il a bien compris, qu'il n'a pas oublié. Tout doit être tellement confus dans sa tête. Il a besoin de s'entendre répéter les choses.

« C'est exactement ça, Émile. »

Elle a réussi à le rassurer. Il se renfonce dans son siège et laisse ballotter sa tête contre la vitre.

« Hippolyte m'a parlé d'un endroit où l'on pourrait s'arrêter, avant d'arriver à Lescun. Disons pour deux ou trois jours. Un endroit tout près d'ici.

— Ah oui ?

— Dans la vallée d'Osseau, qu'on est en train de traverser, il y a une

réserve naturelle et il s'agit d'un des plus grands repaires de vautours. Il paraît que si on monte tout en haut de la pène de Béon, on peut voir tournoyer dans le ciel des vautours fauves et des percnoptères d'Égypte. »

Elle a réussi à obtenir son intérêt. Il la regarde, avec un regard incrédule.

« Ah bon ? »

Elle confirme d'un hochement de tête.

« Alors, ça te tente ?

— Oui. Ça ma tente.

— Super. On y va. »

Pendant quelques secondes, le silence emplit l'habitacle et puis la tête d'Émile se tourne de nouveau vers elle.

« C'est quoi, un truc'optère d'Égypte ? »

« Un percnoptère d'Égypte.

— Comment ?

— Percnoptère. P.E.R.C.N.O…

— Et ptère.

— Voilà ! »

Ils sont en train d'installer leur petite table pliante et leurs deux chaises devant le camping-car. Ils n'ont pas mis plus d'un quart d'heure pour atteindre le village d'Aste-Béon, véritable repaire des vautours. Ensuite ils ont trouvé un petit chemin de terre et de cailloux, qui s'enfonçait dans un pré laissé à l'abandon. C'est là qu'ils ont décidé de stationner leur camping-car.

« Je fais un thé ? propose Émile.

— Volontiers. »

Joanne en profite pour sortir les draps encore humides, qu'elle a mis à laver avant leur départ, dans la machine à laver de l'annexe, chez Hippolyte. Elle les tend entre deux chaises, en équilibre précaire. Elle espère qu'un souffle de vent ne les fera pas voler. Ils sentent encore le savon de Marseille et une petite touche plus fruitée. En attendant, Pok fait le tour du camping-car en reniflant.

« Tu t'en sors ? » demande-t-elle en passant la tête par la porte du camping-car.

Les dernières fois qu'Émile a voulu faire de la cuisine, chez Hippolyte, ou simplement chauffer de l'eau, il a fini par oublier le feu et Joanne est arrivée à temps pour éviter la catastrophe. Mais cette fois-ci, Émile est concentré devant la bouilloire. Ses yeux suivent le mouvement des bulles à travers le plastique blanc. Joanne se hisse sur la pointe des pieds pour récupérer la jolie théière, ainsi que deux authentiques tasses en porcelaine, qu'ils ont achetées un matin de novembre, en bord de mer, à Gruissan. Puis elle récupère la petite boîte en fer dans laquelle elle a stocké le thé vert aux amandes, acheté également à Gruissan. Elle s'active devant le plan de travail, quand la question d'Émile tombe, un peu brutale :

« Tu as été mariée ? »

Elle ne comprend pas tout de suite d'où lui vient cette question, puis elle surprend son regard étonné, posé sur son annulaire.

« Tu as été mariée deux fois ? demande-t-il de nouveau, avant qu'elle n'ait pu répondre.

— Pardon ?

— Tu as deux alliances… »

Elle a leurs deux alliances à son annulaire, effectivement. Un matin de janvier, à l'annexe, elle a trouvé celle d'Émile sur le sol. Il avait dû la retirer en se demandant ce que ce semblant d'alliance en acier faisait à son doigt. Il avait dû la poser sur sa table de chevet d'où elle avait dû chuter. Elle l'avait récupérée sur le sol et elle l'avait mise à son doigt, au-dessus de la sienne.

« Ah… non… répond-elle en ne pouvant s'empêcher de sourire de la question. Non… Je n'ai pas été mariée deux fois.

— Pourquoi tu as deux alliances ?

— Parce que… »

Elle verse l'eau dans la théière en cherchant une réponse qui conviendrait.

« Parce que mon mari la perd tout le temps… Alors je suis obligée de la porter à sa place. »

Elle le voit, du coin de l'œil, qui acquiesce.

« Pourquoi il la perd ? demande-t-il.

— Oh, il est un peu tête en l'air.

— Ah. »

Elle repose le petit couvercle en porcelaine sur la théière et la dépose sur un plateau. Elle s'apprête à lui suggérer de prendre les tasses et de la suivre au dehors, quand la voix d'Émile retentit de nouveau :

« Il a des trous de mémoire lui aussi ? »

Elle repose le plateau sur le plan de travail et lui sourit.

« Oui. Lui aussi.

— Il n'a pas oublié que vous êtes mariés quand même ? »

Il a des petits yeux ébahis et horrifiés.

« Il faut espérer que non, répond-elle avec un haussement d'épaules désinvolte. Bon… On le prend, ce thé ? »

Le village d'Aste-Béon est surplombé par la pène de Béon. Cette falaise abrite une colonie de vautours, déclarée espèce protégée. C'est dans les creux et renfoncements de la roche que ces derniers trouvent refuge et c'est là qu'ils se rendent, cet après-midi, avec leurs sacs à dos et deux gourdes. Joanne freine régulièrement l'allure galopante d'Émile :

« Ne t'épuise pas. Va moins vite, on a le temps. »

Elle a peur de le voir s'effondrer sur le chemin, d'une nouvelle chute de tension brutale. Ils grimpent sous une douce chaleur, s'arrêtant de temps à autre pour observer les vallées, en contrebas, les troupeaux de moutons ou de vaches qui paissent, les lacets caillouteux qui serpentent dans la verdure. Une fois là-haut, ils attendent près d'une heure avant de pouvoir assister à l'envol du premier vautour. Assis patiemment sur l'herbe, les jambes croisées, Émile s'impatiente et arrache des brins. Joanne lui apprend à faire un bracelet de pâquerettes mais elle voit bien qu'elle l'ennuie. Et puis enfin, ils entendent ce claquement sec dans l'air, ce bruit d'ailes gigantesques qui se déploient. Ils assistent, ébahis, à l'envol majestueux d'un immense rapace, à quelques mètres d'eux. Il leur faut plusieurs minutes pour arracher leur regard du ciel où, du rapace, il ne reste qu'un minuscule point noir. Joanne parle en premier.

« On reviendra demain ? J'emporterai mes toiles. »

Émile acquiesce et demande, fébrile :

« C’était un percnoptère d’Égypte ? »

3 mars,
Aste-Béon, soleil tout doux de printemps.
Au camping-car, assis à la banquette.

Je n’ai jamais vu des rapaces d’aussi près. Quand il s’est envolé, juste à côté de moi, tout à l’heure, c’était plus impressionnant que tout ce que j’ai jamais vu ! Ces oiseaux sont immenses, ils pourraient presque nous briser la nuque d’un seul coup de bec. La fille dit que non, mais je ne pense pas qu’elle soit spécialiste des vautours…

J’adore ce village et surtout la falaise aux vautours ! La fille dit qu’il y a un musée sur les vautours, dans le bourg et qu’on pourrait y aller demain. Elle dit qu’après ça, je serai sans doute capable de reconnaître un percnoptère d’Égypte (elle m’a dicté le nom, je ne me souvenais plus comment l’écrire).

En tout cas, j’ai hâte d’être demain !

Ils ont repris le chemin de la pène de Béon, après le repas. Ils y sont depuis près de deux heures, maintenant. Joanne a déjà peint le ciel, les vallées en contrebas. Elle fait une pause avant de se lancer dans la tâche la plus compliquée : peindre un vautour fauve. Elle repose son pinceau et lève le visage de sa toile. Émile est juste à côté d’elle, un gros volume en joli papier glacé sur les genoux. Ce matin, ils sont allés, comme elle le lui avait promis, à l’Espace muséographique « La Falaise aux Vautours ». Émile, qui a des difficultés à se concentrer depuis Noël, est resté parfaitement calme pendant deux heures trente, les yeux rivés sur les immenses photographies exposées. Dans la boutique de souvenirs, elle lui a acheté un beau volume aux pages de papier glacé, regroupant les principales espèces de vautours. Depuis, il ne le lâche plus. Elle ne peut s’empêcher de songer qu’il lui fait penser à son petit Tom, quand il est absorbé dans ses images de rapaces, comme maintenant. Il lui fait penser à son petit Tom quand il peignait son bleu.

Ce soir-là, Joanne décide de ressortir le vieux Monopoly de Myrtille. Émile a l’air surpris en voyant la boîte abîmée et cornée et le sigle en Francs.

« Comment tu as eu ça ?

— Une amie me l’a donné.

— Une vieille amie alors… »

Elle acquiesce. Émile la regarde sortir le plateau de jeu et l'étaler sur la table, devant la banquette.

« Marjo détestait ce jeu. Elle n'aurait jamais joué à ça avec toi. »

Joanne hausse les épaules en continuant d'installer les billets, qu'elle trie par couleur.

« Mais toi, tu aimes jouer. »

Il fronce les sourcils.

« Comment tu le sais ?

— Je le sais.

— Tu es un genre de devin ?

— Peut-être bien. »

Il consent enfin à prendre place sur la banquette, à côté d'elle, pendant qu'elle pose deux pions, un jaune et un vert, sur la case départ.

« Marjo ne veut jouer qu'aux Dominos, indique-t-il en se saisissant du dé.

— Ah bon ?

— Tu le sais, puisque tu es son amie. Non ? »

Il la sonde. Elle acquiesce.

« Oui, bien sûr.

— Vous êtes dans la même école ?

— Pardon ?

— Marjo est en CM2. Et toi ? »

Elle lui désigne la case pour qu'il avance son pion. Il a fait trois.

« Ah… Eh bien, moi aussi, je suis en CM2. »

Quelques jours en arrière, il prétendait avoir rendez-vous à la cafétéria de la fac' avec Renaud. Ce soir, le voilà qui retombe à l'école primaire.

« Émile… murmure-t-elle quelques secondes plus tard.

— Oui ?

— Il va falloir qu'on parte demain… Pour rejoindre le petit hameau dont Hippolyte nous a parlé. »

Elle s'attendait exactement à cette déception sur son visage, c'est pourquoi elle a préféré le prévenir dès ce soir.

« Il y aura des vautours là-bas ?
— Je ne crois pas…
— Je n’ai pas vraiment envie d’y aller.
— Alors on peut faire un deal.
— Quel deal ?
— On retourne à la falaise aux vautours demain, et ensuite on part. »
Elle le voit acquiescer et relancer le dé.
« D’accord. Et après on rentre à Roanne. »
Elle préfère ne rien répondre.

Notes

1. Jean Ethier-Blais.

27

L’extraordinaire se trouve sur le chemin des gens ordinaires. Ce sont ces quelques mots de Paulo Coelho qui reviennent en tête à Joanne, quand ils entrent dans Lescun ce jour-là. Le paysage baigné de la lueur du crépuscule lui inspire des poèmes, des tableaux, des airs de piano. Elle n’a jamais rien vu de si beau. Le paysage s’impose comme une évidence et elle comprend que ce sera ici, que c’est ici que ce périple devait les mener, depuis ce premier jour, sur l’aire d’autoroute de Roanne.

« Ça va ? » demande Émile.

Elle ne cherche pas à masquer les larmes qui perlent au coin de ses yeux.

« Oui, ça va. »

Il n’a pas encore deviné que ce sera ici. Qu’il a atteint sa dernière demeure. Elle se gare sur le bas-côté, lentement, et elle coupe le moteur. Elle veut se laisser le temps de découvrir cette beauté pure.

Figée d’émerveillement derrière le volant du camping-car, Joanne fait face à l’un des plus beaux cirques naturels des Pyrénées. Un cirque naturel façonné par les glaciers et délimité par des cimes calcaires aux noms légendaires : la table des Rois, les aiguilles d’Ansabère, les orgues de Camplong. Elle ignore qu’on appelle Lescun « Dolomites des Pyrénées », que ce village, perché à mille mètres d’altitude, est la plus haute commune du massif, qu’il fait face aux plus majestueux pics des Pyrénées béarnaises – le pic d’Anie, Le Billare, Le Déc de Lhurs…, culminant tous à deux mille mètres.

Ses yeux balaient ce cirque naturel, ces falaises calcaires d’une blancheur surréaliste, qui se découpent contre le ciel comme des dents acérées. Le

village est niché au creux de ce cirque presque clos. Pour le moment, elle ignore encore que Lescun est une bourgade des plus authentiques, qu'elle a conservé ses toits d'ardoise, ses rues étroites bordées de maisons aux murs épais, des maisons de pierre aux portes en bois et aux petites ouvertures si typiques. Elle ignore encore qu'en prenant la ruelle étroite, menant à l'église, elle découvrira avec émerveillement des lavoirs et des abreuvoirs d'époque… Qu'en bordure du village, les sommets et les forêts côtoient des prairies de fauche, des haies, des granges, et d'authentiques murets. Au fil des jours, elle découvrira les beaux jardins fleuris, qui illuminent au printemps les ruelles étroites. Elle découvrira les fleurs violettes, qui couvrent naturellement les talus des petites routes menant aux granges ; des œillets, des pulmonaires, des orchidées, rejointes par leurs comparses jaunes ; des pavots, des primevères…

Elle écoutera, dans les cafés du village, les éternelles histoires de la bataille de Lescun, illustrant la bravoure des Lescunois face à l'armée espagnole. Tout cela, elle l'ignore encore, mais ses larmes, face à la beauté du paysage, sont un joli présage de tout ce qui l'attend.

« Joanne ? »

La femme leur tend une main énergique. Elle a un visage bruni par le soleil, des cheveux et des yeux d'un noir profond et un nez franc et droit.

« Enchantée, je m'appelle Isadora. Mon père est Pierre-Alain, l'ami d'Hippolyte. Il a bien reçu sa lettre. On vous attendait. »

Tout dans son corps respire le dynamisme : son sourire, son ton énergique, le rythme de sa voix, son regard vif, ses grandes mains carrées. Elle doit avoir trente-cinq ans, pas plus.

« Et vous, vous devez être Émile ? »

Émile semble sorti tout droit d'un livre illustré pour enfant. Deux grands yeux ronds, un air interrogateur et légèrement apeuré qui ferait rire n'importe qui. Il serre pourtant la main tendue, en gardant le silence.

« Vous avez une caravane ?

— Un camping-car. »

La jeune femme se retourne et jette un coup d'œil à leur petit hameau, constitué de maisonnettes de bergers. Il se trouve à l'écart du village, au beau milieu d'une plaine.

« Il vous faudrait un petit terrain. »

Elle se retourne vers eux en faisant volte-face.

« Vous comptez rester ici pour combien de temps ? »

Joanne danse d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

« Est-ce que quelqu'un pourrait faire visiter le hameau à Émile ? On en profiterait pour discuter de ça… »

Elle ne veut pas évoquer la maladie d'Émile et sa mort imminente devant lui. Isadora acquiesce, d'un mouvement de tête énergique, et porte deux doigts à sa bouche. Un véritable sifflement en jaillit et trois têtes d'hommes se retournent.

« Marico ! Viens ici, s'il te plaît ! »

C'est un homme de grande taille qui arrive. Très brun, des yeux d'un noir profond, eux aussi. Ses cheveux longs tombent sur ses épaules et il porte un anneau à l'arcade.

« Je vous présente mon compagnon », annonce Isadora.

L'homme les salue avec chaleur. Isadora ajoute :

« Marico vient du Pérou. Je l'ai rencontré au cours d'un de mes voyages en Amérique latine. »

Elle ne leur laisse pas le temps de répondre, déjà elle se tourne vers son compagnon.

« Il faudrait faire visiter le hameau à Émile. Tu t'en charges ?

— Pas de problème », répond-il avec son fort accent espagnol.

Joanne a un peu de peine en voyant Émile s'éloigner avec docilité, ses yeux arrondis d'interrogations silencieuses.

Isadora l'entraîne à part, dans la ruelle qui borde les maisonnettes de bergers en pierres.

« Il a l'air ailleurs », constate-t-elle.

Joanne acquiesce.

« C’est la drogue ? »

Elle est surprise par la question d’Isadora.

« Non. Un Alzheimer précoce. »

Isadora a une grimace en déclarant :

« C’est moche. »

Elle lui désigne un petit muret de pierres pour l’encourager à s’asseoir. Elles s’y juchent toutes les deux, tandis que le soleil décline totalement sur le petit hameau.

« Alors, explique-moi tout. Vous êtes là pour un temps ?

— Oui. On est là en attendant… »

Isadora plisse les yeux.

« En attendant ?

— Il n’en a plus pour longtemps.

— Oh ! »

Isadora cherche à lui exprimer sa compassion par un regard appuyé mais Joanne garde les yeux rivés sur les falaises de calcaire.

« Il a des soins ?

— Non. Il a refusé d’être suivi.

— D’accord. Il… Tu sais combien de temps il a… ? »

Joanne abandonne les falaises blanches pour se tourner enfin vers Isadora.

« Les médecins lui ont donné deux ans, en juin dernier. Mais les choses s’accélèrent. »

Elle enchaîne vite, pour ne pas laisser le temps à Isadora de poser d’autres questions :

« Il pourra aider à faire deux trois travaux. Il était assez doué à l’époque. Maintenant c’est juste qu’il… Il est un peu tête en l’air. Il faudra le surveiller. Moi, je… Je crois que je pourrais aider à la permaculture. J’ai de bonnes notions de jardinage. »

Isadora hoche la tête. Fini le regard de compassion, elle a repris son rôle d’intendante du hameau.

« Tu n’aurais pas de compétences particulières en matière de yoga ou de taï chi ? On cherche des professeurs. »

Joanne lève un sourcil étonné.

« Ah oui ?

— On est sur le développement humain aussi, pas seulement l'écologie. On monte pas mal d'activités. Marico, par exemple, initie les jeunes à la capoeira. Il dit que ça leur fait un bien fou, autant au corps qu'à l'esprit. »

Joanne dodeline de la tête.

« Je ne fais pas de yoga, ni de taï chi. En revanche je… »

Elle hésite. Elle n'est pas certaine que son initiation auprès d'Émile ait été si concluante.

« Disons que je peux initier ceux qui le souhaitent à la méditation. »

Les yeux d'Isadora s'illuminent comme deux petites hématites.

« Ça, c'est génial ! Tu sais quoi ? Je suis certaine que vous n'êtes pas arrivés ici par hasard ! Marico le répète souvent : *Sois attentif aux signes. »*

Joanne hausse deux petits sourcils étonnés.

« Ça n'est pas de Marico ça… » avance-t-elle timidement.

Les yeux d'Isadora se mettent à rire franchement, cette fois. Elle secoue la tête.

« Non, tu as raison. C'est de Paulo Coelho… N'est-ce pas ? »

Joanne murmure en acquiesçant :

« *L'Alchimiste*. »

Elles échangent un regard de connivence. Un regard de reconnaissance mutuelle. Ça, c'est un signe. Elles l'ont reconnu toutes les deux.

La petite cabane est composée d'une pièce principale faisant office de cuisine et de salle à manger. Le sol ainsi que les murs sont encore en pierre brute. Une longue table en bois d'époque accueille les cinq convives. Les chaises sont en hêtre massif avec une assise en paille abîmée. Un poêle à bois ancien, dans un coin de la pièce, ronronne en diffusant une douce chaleur. Contre le mur du fond, dénué de fenêtre, est apposée une gazinière blanche, un évier en fonte fêlé, un réfrigérateur d'aspect vieillot et une grande armoire en bois devant faire office de garde-manger. Marico est justement en train de préciser :

« On a voulu conserver un intérieur d'époque, volontairement vieillot. Notre cabane fait exception sur le hameau. La plupart des autres sont plutôt modernes. »

Il désigne la gazinière et le réfrigérateur :

« Tout notre électroménager a été récupéré dans des dépôts sauvages. On les a remaniés pour respecter les normes écologiques actuelles. »

Isadora explique, en se tournant vers Joanne :

« Marico était dépanneur en électroménager, au Pérou. Ça aide. »

Autour de la table, sous la lumière blafarde d'une ampoule à nu, cinq personnes partagent un repas de bienvenue. Émile et Joanne ont été invités dans la cabane de Marico et Isadora, en compagnie de Pierre-Alain, père d'Isadora et ami d'Hippolyte. Auparavant, Isadora leur a fait une visite complète du petit éco-hameau et leur a présenté les habitants croisés au détour d'une habitation ou d'un minuscule jardin. Dans ce hameau de cinquante habitants, la plupart des résidents sont retraités, comme l'a expliqué Isadora. Ils travaillaient dans le domaine de l'écologie, du paysagisme, et de l'agroalimentaire, pour la majorité. Le reste des habitants forme un ensemble éclectique : des actifs qui partagent leur temps entre leur travail et le hameau, des familles avec enfants, des personnes en incapacité de travailler à cause d'une blessure ou d'un handicap, qui ont décidé d'investir leur temps dans un projet qui fait sens. Les actifs participent à la vie du village les week-ends essentiellement. C'est le cas d'Isadora et de Marico. Marico est toujours réparateur en électroménager. Il intervient dans les communes environnantes à bord de son vieux Renault Trafic. Isadora est serveuse à mi-temps dans un des cafés du village. Le Café Dolomite. Ils n'ont pas d'enfant pour le moment et ne savent pas s'ils choisiront d'en avoir un jour. Pierre-Alain, lui, est retraité. Il a passé sa vie en tant que berger et a toujours milité pour la protection du patrimoine pastoral de Lescun et des Pyrénées en général. C'est lui qui leur parle des cabanes de cet éco-hameau :

« Cette plaine où est installé le hameau était un quartier d'estive. Les troupeaux y étaient menés pendant les beaux jours jusqu'au début de l'automne. Dans les quartiers d'estive, comme celui-ci, on trouvait toujours

toutes sortes de constructions, chacune ayant son usage. Les *orris*, par exemple, sont des cabanes qui servaient à entreposer le lait, le fromage et les céréales. Ce sont des cabanes de petite taille, orientées au nord pour la fraîcheur. Celle où vous vous trouvez ce soir est une *orris.* Les *Cortales* servaient soit de bergerie, soit de stockage pour le matériel et le fumier. Elles disposent d'un pilier central et généralement sont couvertes de chaume. Il y en a une dans l'éco-hameau. Je vous le montrerai. Elle est habitée par un couple de retraités. »

Lorsque Isadora l'a menée à travers le hameau, tout à l'heure, Joanne a découvert, émerveillée, des cabanes d'époque en pierres sèches, dont les portes restent en permanence ouvertes. Isadora a précisé que les relations étaient basées sur une confiance absolue. De minuscules jardins adossés aux cabanes donnent des poireaux et quelques laitues. Un poulailler abrite une dizaine de poules rousses aux cous dodus. À l'écart des habitations, délimité par une petite clôture en bois, le terrain destiné à accueillir la permaculture. Un bac à compost est déjà installé, dans un coin du terrain, et une nuée de mouches semble y monter la garde. Isadora lui a montré les buttes de terre enrichies en compost, favorisant la constitution d'un humus riche et stable et le développement des cultures. Elle lui a parlé des spirales à aromates, offrant à chaque plante les meilleures conditions à son développement.

« La menthe et la ciboulette, par exemple, apprécient le sol frais et humide. Elles sont plantées en bas de la spirale. Les plantes qui préfèrent la mi-ombre, comme le persil, la bourrache, la coriandre, vont être placées sur les pentes. Et au sommet on trouvera les plantes qui ont besoin d'un ensoleillement maximal.

— Comme le thym, le romarin… ou la lavande ? » a demandé Joanne.

Isadora lui a adressé un sourire de connivence.

« Exactement. Je vois que tu as tout compris. »

Elles sont reparties vers le hameau ensemble, d'un même pas tranquille, tandis qu'Isadora continuait de s'animer, les yeux brillants :

« La permaculture va à l'encontre de la culture classique. On ne plante plus en lignes bien droites. On laisse les plantes se développer à leur propre

rythme et se mélanger. Dans la nature, la monoculture n'existe pas, vois-tu. Et ces mélanges des plantes entre elles sont d'ailleurs ce qui les protège les unes les autres des maladies et des ravageurs. »

Elles sont arrivées au hameau. Émile et Marico les attendaient devant la petite cabane du couple. Isadora a ajouté précipitamment :

« Nous aurons l'occasion d'en reparler dans les jours qui viennent mais pour conclure sur cette notion de permaculture, il y a trois principes à retenir. Prendre soin de la Terre et de toutes ses formes de vie. Prendre soin des personnes et bâtir la communauté. Redistribuer les surplus. C'est là-dessus qu'est basée toute notre communauté. »

Autour de la table, Émile reste silencieux. La présence d'inconnus l'intimide. Il n'a pas ouvert la bouche depuis qu'ils sont arrivés au hameau.

Avant le repas, Isadora leur a désigné un petit terrain, au bout du hameau, à une centaine de mètres du terrain de permaculture, où établir leur campement. Le camping-car y est stationné. Demain, Joanne sortira table et chaises, et peut-être ira-t-elle ramasser des pierres pour former une petite allée menant jusqu'à la porte de leur maisonnette.

« Quelqu'un veut encore du ragoût ? » demande Isadora en se levant de table.

Tout le monde secoue la tête. Marico s'est laissé aller contre le dossier de son fauteuil, et il a sorti des feuilles à rouler qu'il lisse sur le rebord de la table. Pierre-Alain a posé ses mains nouées sur son ventre. C'est un homme encore vif, très mince, très sec. Des cheveux grisonnants, des sourcils broussailleux qui partent en pointe vers le sommet de son crâne, un nez légèrement crochu. Il respire le dynamisme et une énergie sans fin, comme sa fille.

Pendant qu'Isadora se dirige vers la gazinière, pour reposer la grande casserole de ragoût, Joanne laisse son regard se promener sur l'intérieur de la cabane. Hormis la pièce principale, dans laquelle ils se trouvent, et qui s'apparente à une salle à manger, il ne semble exister qu'une unique autre pièce. Une porte en bois y permet l'accès, à la droite du garde-manger. Joanne songe que ce doit être la salle de bains et les toilettes. Isadora a

expliqué que toutes les habitations du village étaient équipées de toilettes sèches, et que le compost ainsi amassé constituait une aubaine pour la permaculture. Quant à l'eau de la douche, un système de tuyauterie souterraine permet de la récupérer et d'arroser les jardins, ainsi que la permaculture. Pour cela, l'utilisation de produits chimiques était totalement prohibée dans le hameau. « Savon d'Alep 100 % naturel et rien d'autre », a expliqué Isadora.

Le regard de Joanne continue de se promener dans la pièce. Contre le mur à sa gauche, elle repère une échelle en bois, peinte en rouge qui permet de grimper dans un comble minuscule. Un matelas aux draps bleus y est visible, ainsi qu'une petite lampe de chevet en céramique, posée à même le sol. Ce doit être à la chambre à coucher.

Elle sursaute quand Isadora s'adresse à elle :

« Ce n'est pas très haut, hein ? Heureusement, nous ne sommes pas claustrophobes ! »

Elle dépose un saladier sur la table. À l'intérieur de grosses pommes juteuses et quelques noix qui ont survécu à l'hiver. Pierre-Alain sort de son court somme et se redresse sur sa chaise.

« Alors, dit-il en se tournant vers Joanne. Dans quels projets avez-vous envie de vous impliquer ? »

Ils repartent en direction de leur camping-car dans la nuit étoilée. Isadora leur a prêté une lampe torche. Tout le hameau semble être endormi. Au loin, Joanne croit apercevoir l'ombre de Pok, qui se glisse entre les cabanes. Elle espère qu'il ne fera pas de mal aux poules rousses. Elle se sent épuisée. La soirée a été riche en rencontres et en informations. Pierre-Alain a été enthousiasmé par la proposition de Joanne de constituer un groupe d'initiation à la méditation. Il a déclaré que le premier rendez-vous pourrait être proposé samedi, dans quatre jours. En parallèle, il les a inscrits dans son équipe d'apprentis sorciers, pour la mise en place de la permaculture.

« On est un petit groupe de dix. Chacun s'implique en fonction du temps qu'il souhaite offrir. Vous verrez, c'est passionnant. Gilbert est botaniste.

C’est lui qui dirige le groupe. Sa femme, Lucia, est une véritable mine d’informations, elle aussi. Elle était herboriste. »

Joanne se sent à la fois épuisée et excitée par les perspectives que leur offre ce hameau. Elle a bien compris qu’ici, chacun veillait sur les autres. Elle n’aura plus de crainte à laisser Émile quelques heures sans surveillance. Ici, ils pourront toujours compter sur quelqu’un.

Il est toujours silencieux quand elle ouvre la porte du camping-car et qu’ils retrouvent sa fameuse odeur de renfermé et de thé.

« Émile ? demande-t-elle doucement. Ça va ? »

Son visage est extrêmement pâle. Ses traits sont marqués par l’incompréhension. Il n’a toujours pas décroché un mot. Il ne sait pas ce qu’ils font là. Il ne comprend plus rien. Ça ne va pas. Elle ne l’a jamais vu aussi déboussolé.

« Ça va aller, tu sais… Je sais que c’est nouveau et que ça te fait peur, mais on sera bien ici… Tous ces gens que tu as vus ce soir vont s’occuper de nous. On va apprendre à mettre en place une permaculture. »

Elle lui sourit en essayant d’avoir l’air rassurant mais cela n’a pas l’effet escompté. Émile reste figé, pâle.

« Émile ? » insiste-t-elle, essayant d’obtenir une réaction de sa part.

Elle le regarde avec attention, elle voit sa pomme d’Adam se lever et s’abaisser tandis qu’il déglutit, se préparant à parler.

« Je veux rentrer. »

Dans un premier temps, elle n’a d’autre réaction qu’un sourire rassurant.

« Ça va aller Émile. »

Elle a l’habitude de ses interrogations incessantes à propos de leur retour à Roanne. Jusqu’à maintenant, elle a toujours réussi à faire diversion. Mais il insiste, d’une voix plus dure :

« Je veux rentrer à Roanne. »

Elle sent bien que c’est différent cette fois, qu’il y a quelque chose d’impétueux dans sa voix et une petite flamme dans son regard.

« On rentrera quand tu iras m… »

Il l’interrompt, brutalement :

« Non-je-veux-rentrer-maintenant ! »

Il a à peine détaché ces mots. Il est en colère. Perdu, un peu affolé. Ses yeux lancent des éclairs. Sa peau est encore plus blanche que tout à l'heure.

« Ramène-moi chez mes parents. »

Elle reste immobile, interdite. Il répète :

« Ramène-moi. Je ne veux plus être ici avec toi. Je veux rentrer chez moi. »

Elle le voit esquisser un geste pour quitter le camping-car et elle le retient, doucement.

« Attends, Émile… Attends… Tu ne vas pas partir en pleine nuit, hein ? »

Elle craint qu'il ne décèle la panique dans sa voix.

« On repartira demain matin, d'accord ? On va attendre le jour… »

Il la regarde d'un air soupçonneux maintenant.

« Je ne t'ai jamais vue.

— Si Émile… On se connaît tous les deux. »

Il tape du poing sur le plan de travail, brutalement. Il se met à crier, très fort :

« Je ne te connais pas ! Tu as volé mon téléphone portable et tu m'empêches de rentrer chez moi ! »

Elle songe brièvement aux voisins qui dorment. Elle essaie de se montrer encore plus douce, pour l'encourager à baisser d'un ton.

« Émile, voyons. Tu sais que c'est faux. Je ne t'ai jamais volé ton téléphone. »

Pourtant, il crie encore plus fort, quand il répond :

« Alors où il est ?

— Je…

— Donne-le-moi ! » exige-t-il.

Son poing s'abat de nouveau sur le plan de travail. Ses yeux expriment une rage animale. Elle croit voir un lion en cage. Elle recule instinctivement. Ses yeux courent très vite, dans tous les coins du camping-car, à la recherche d'une solution.

« Je… Je ne peux pas… »

Elle bredouille. Elle se sent piégée, incapable de trouver une issue. Elle a peur maintenant. Peur qu'il s'énerve, qu'il ne veuille la frapper. Peur qu'il s'enfuie aussi. Elle se met à parler très vite, d'une toute petite voix, à bout de souffle :

« Demain, Émile. On rentrera demain. Il faut que tu me croies. Là c'est trop tard… Il fait nuit. »

La porte du camping-car s'ouvre à la volée, provoquant un vacarme dans la nuit. La seconde d'après, il est dehors.

« Émile ! »

Son ombre disparaît très vite, dans l'obscurité. Elle s'élance derrière lui, sautant du marchepied.

« ÉMILE ! »

Une lumière s'allume, dans une cabane toute proche. Émile court vite. Elle a du mal à le suivre. Elle l'appelle en essayant de ne pas crier, de ne pas alerter le voisinage.

« Émile ! Émile, reviens ! Je t'en supplie, je vais t'expliquer ! »

Une seconde cabane s'allume dans la nuit. Elle est obligée de s'arrêter un instant, à bout de souffle. Elle se sent faible. Ça fait quelques semaines qu'elle se sent affaiblie. Elle a peur de faire un malaise.

« Tu vas te perdre ! Si tu pars tout seul dans la nuit, tu vas te perdre ! »

Elle a parlé plus fort qu'elle ne l'aurait voulu car il est déjà loin. Il l'a facilement distancée. Une porte s'ouvre, à la droite de Joanne. Un homme est sur le seuil.

« Tout va bien ? demande-t-il en braquant une lampe torche sur elle. »

Une troisième cabane s'allume.

« C'est… C'est mon ami, bredouille Joanne. Il… Il a des pertes de mémoire. Il essaie de s'enfuir. »

Elle entend les gravillons qui crissent sous les pieds de l'homme. Il est en train de la rejoindre.

« Où est-ce qu'il compte aller ? »

Joanne secoue la tête, impuissante.

« Je ne sais pas. »

L’homme dépose sa lampe torche entre les mains de Joanne.

« Tenez ça. Restez là. Je vais essayer de le retenir. »

Elle le voit partir en courant. Bientôt elle ne distingue plus qu’une silhouette noire. Elle est obligée de fermer les yeux pour que le paysage cesse de valser tout autour d’elle. Elle entend la voix de l’homme qui s’élève dans la nuit, suivie de celle d’Émile, qui hurle à pleins poumons :

« JE VEUX JUSTE QU’ON ME RAMÈNE CHEZ MOI ! LAISSEZ-MOI PARTIR ! VOUS N’AVEZ AUCUN DROIT DE ME RETENIR CONTRE MON GRÉ ! »

Joanne arrive, en petites foulées, la lampe torche braquée devant elle. Ça va mieux, l’étourdissement est passé. Elle n’aurait pas dû travailler si dur tout l’hiver. Elle aurait dû économiser ses forces pour se préparer à de telles éventualités. La colère, les disputes, les tentatives de fugues.

Quand elle arrive devant Émile et l’homme, elle s’aperçoit que d’autres personnes sont là. Des hommes. De nombreuses cabanes sont éclairées, des portes ouvertes. Les femmes se trouvent sur les paliers, inquiètes, les hommes ont retroussé leurs manches, croyant avoir affaire à une bagarre. Joanne se fraie un chemin au milieu des hommes qui encerclent Émile. Elle joue des coudes.

« Laissez-le ! Ne lui faites pas de mal ! Il est juste malade… Il perd la mémoire. »

Les hommes s’écartent. Deux d’entre eux tiennent Émile, chacun par un bras.

« Il a essayé de nous frapper, indique l’homme à la lampe torche.

— Je suis désolée… Je suis vraiment désolée… Il ne sait pas ce qu’il fait, il ne… »

Mais le cri de fureur d’Émile l’interrompt, déchirant la nuit :

« LÂCHEZ-MOI, BANDE D’ASSASSINS ! «

Il donne un coup de pied dans le vide. L’espace d’un instant, sa jambe se fige en l’air, son visage se contracte, puis tout s’efface, comme une image de mauvaise qualité à l’écran. Tout s’assombrit, tout se floute. Émile s’effondre

sur le sol, comme une poupée de chiffon, comme Joseph au milieu de ses plants de tomates, trois ans plus tôt.

Les lumières rouges et bleues des gyrophares dansent dans les yeux apeurés de Joanne. La foule est compacte devant Émile et l'ambulance. Joanne ne voit rien. Hormis les gyrophares. Tout à l'heure, quand Émile s'est effondré, elle est restée pétrifiée d'horreur, incapable de bouger. C'est l'homme à la lampe torche qui a appelé les secours. Elle est restée figée, alors que les cabanes s'allumaient toutes une à une, que les habitants déferlaient, alertés par les voix paniquées qui criaient : « L'ambulance arrive ! », « Faites de la place ! », « Demandez à Marico de déplacer sa camionnette ! »

On l'a agrippée par le bras, déplacée sur le côté, fait asseoir sur le sol. On lui a amené une veste. Une voix, celle d'Isadora sans doute, lui a demandé de ne pas s'inquiéter, lui a chuchoté qu'ils s'occupaient de lui, que les secours arrivaient. Et elle est restée silencieuse et docile, incapable de bouger.

La foule se disperse maintenant et Joanne parvient à voir la civière que deux hommes montent dans l'ambulance. Ils vont l'emmener. Elle est incapable de réagir. C'est à cause de l'image de Joseph qui s'effondre dans son jardin. Puis celle des hommes qui emmènent son petit Tom dans un même véhicule. Isadora se trouve soudain devant elle et s'agenouille pour se trouver à sa hauteur.

« Joanne, ils vont partir avec lui… Tu veux sans doute l'accompagner… »

Elle hoche la tête, se lève lentement et suit Isadora jusqu'au véhicule, tous gyrophares dehors. Isadora échange quelques mots avec l'un des ambulanciers. La seconde d'après, il aide Joanne à grimper à l'arrière et les portes se referment dans un claquement. La dernière image qu'elle saisit est celle d'Isadora qui lui fait des grands signes de main.

Le véhicule se met en route. Elle regarde le corps inconscient d'Émile. Quelqu'un lui a mis un masque à oxygène sur le visage. Un homme lui colle des électrodes sur la poitrine. On lui a enlevé son tee-shirt.

« Madame, asseyez-vous. »

Elle obtempère. La route est caillouteuse. La perche à perfusion se balance

dangereusement.

Un homme est soudain devant elle, ses lèvres bougent. Il lui parle. Elle fait un effort pour se concentrer.

« …cardiaques ?

— Pardon ? »

Il répète plus lentement :

« A-t-il eu des antécédents cardiaques ? »

Elle secoue la tête. Elle s'entend murmurer quelque chose à propos de malaises causés par des chutes de tension. La réponse de l'ambulancier lui parvient à travers la sirène de l'alarme :

« Son cœur bat de façon irrégulière. Le malaise a dû être causé par une bradycardie. Il a probablement ressenti des étourdissements avant de tomber… Ou un essoufflement. En a-t-il parlé ? »

Elle secoue la tête, hagarde.

« Il… il était paniqué. Il souffre de trous de mémoire importants. Il voulait partir en pleine nuit… On a voulu le retenir… »

L'ambulancier lui adresse un sourire rassurant.

« Ne vous en faites pas, madame. On va s'occuper de lui. »

Tout va très vite. Les ambulanciers descendent du véhicule en sautant. La civière est déposée sur un lit roulant. Elle disparaît dans le vacarme des roues qui tressautent sur le pavé. Les hommes courent devant elle. Elle sent une main sur son épaule, une légère pression qui la guide. Des murs blancs. Des blouses blanches. Des néons blafards et agressifs. Des visages. Quelques sourires. L'haleine de l'homme qui la guide, de légers relents de café. Une chaise en plastique gris qu'on lui désigne.

« Asseyez-vous ici. On viendra vous chercher. »

Elle regarde ses mains, posées sur ses cuisses, comme si ça n'étaient pas vraiment les siennes. Les ongles trop longs et un peu sales. Les crevasses et les boursouflures. Le résultat de longs mois sur le chantier d'Hippolyte. Elle regarde ses mains qui lui paraissent tout à coup étrangères, trop petites et froides. Les deux alliances, posées l'une sur l'autre à son annulaire. Des

alliances qui n’en sont pas vraiment mais qui justifient qu’elle soit là, ce soir, qu’elle tente le tout pour le tout, pour empêcher Émile de retourner à Roanne. Contre sa volonté. *Lâchez-moi, bande d’assassins !*

Elle a dû s’endormir car elle ne comprend pas tout de suite où elle est, qui est cet homme devant son visage, que fait sa main sur son épaule. Il porte un stéthoscope autour du cou et des lunettes à la monture dorée. Elle sent sa nuque et ses épaules, raides.

« Madame, suivez-moi. »

Elle reprend ses esprits en suivant l’homme. Ses chaussures paraissent en plastique et claquent étrangement sur le sol. Il la fait entrer dans un bureau. La porte se referme derrière elle. Il lui désigne une chaise en affreuse mousse bleue.

« Installez-vous. »

Elle obéit. Elle fixe la boîte à crayons posée sur le bureau en noyer du médecin. Une boîte de conserve peinte en jaune, sur laquelle ont été collées des gommettes vertes. Sans doute un cadeau de fête des pères. Il doit avoir un enfant.

« Bien. Votre ami va bien. »

Le médecin marque une pause et Joanne en profite pour changer de position. Elle se laisse aller contre le dossier, sentant la raideur quitter ses épaules.

« Nous lui avons fait passer un échocardiogramme. Il semblerait qu’il souffre d’arythmie cardiaque, c’est-à-dire que son cœur bat de façon irrégulière, et cela sans raison. »

Il lui laisse le temps de digérer l’information. Elle acquiesce.

« Pour être plus précis, il souffre de bradycardie. Son rythme cardiaque est non seulement irrégulier, mais également trop lent. En dessous de soixante battements par minute. Le cœur est incapable d’apporter suffisamment de sang et d’oxygène à l’organisme, spécialement pendant un effort physique. »

Il se penche en avant et fixe ses petits yeux verts dans ceux de Joanne.

« Dans quelles conditions est intervenu le malaise ?

— Il courait.

— Il courait ?

— Il courait et il… il se débattait. »

Les yeux verts semblent rétrécir encore.

« Il souffre de pertes de connaissance, précise Joanne. Un Alzheimer précoce. Il était dans une de ces crises où il ne sait plus où il est. Il voulait quitter le hameau… en pleine nuit. On a essayé de le retenir. »

Elle voit les mains carrées du médecin se nouer sur son bureau en noyer.

« Alors, prenons chaque problème séparément. Tout d'abord la bradycardie… »

Il se redresse dans son fauteuil.

« Le cœur bat trop lentement et cela confirme ce que je vous disais… l'insuffisance se fait sentir pendant l'effort physique, comme ce soir. »

Il la sonde pour obtenir sa validation, ce qu'elle fait, en ajoutant timidement :

« Le médecin qui l'a ausculté à plusieurs reprises a parlé de chutes de tension…

— Ça n'étaient pas des chutes de tension. Il s'agit de bradycardie. »

Il se penche à nouveau en avant, et noue ses mains sur le bureau.

« Et ces pertes de connaissance, dites-vous… »

Elle se trémousse sur la chaise en mousse bleue, mal à l'aise. Aurait-elle vraiment dû en parler ? Elle se souvient de la réaction des médecins à l'hôpital de Bagnères-de-Bigorre, cet été. Ils ne leur avaient laissé aucun choix. Ils avaient immédiatement appelé le centre d'essai clinique et les parents d'Émile. Oui mais les choses sont différentes maintenant. C'est ce dont Joanne essaie de se persuader en faisant glisser les alliances, nerveusement, autour de son doigt.

« Il souffre d'une maladie orpheline… Une maladie qui s'apparente à un Alzheimer précoce et qui… qui cause pas mal de dégâts dans son cerveau. »

Elle a l'impression de rétrécir sous le regard soudain inquiet du médecin.

« Une maladie orpheline, vous dites ? »

Elle acquiesce.

« De quoi s’agit-il ?

— Je… »

Elle baisse les yeux sur le bout de ses chaussures.

« Je ne connais pas le nom… »

Elle songe qu’elle aurait dû le demander à Émile, quand il était encore lucide. Maintenant c’est trop tard. Le docteur se renverse sur son siège et tente de se faire plus doucereux.

« Allez, ne vous en faites pas. Nous trouverons cela dans son dossier médical. J’imagine que sa bradycardie n’est pas sans rapport avec cette pathologie… »

Il enlève ses lunettes rondes à la monture dorée et les essuie distraitement, tout en paraissant réfléchir.

« Il n’est pas suivi dans le cadre de sa maladie ? »

Joanne change de nouveau de position sur sa chaise. Elle se sent de plus en plus mal à l’aise. Elle essaie de se répéter : *Tout va bien maintenant, nous sommes mariés.*

« Non. Un… un essai clinique lui a été proposé mais il l’a refusé. La maladie est incurable… Il refuse de se faire hospitaliser. »

Elle a l’impression que le médecin l’observe avec de plus en plus de méfiance mais c’est probablement le fruit de son imagination. Il repose les lunettes sur son nez avec lenteur.

« Nous allons devoir consulter son dossier médical. »

Elle acquiesce, puis demande timidement :

« Ensuite, vous le laisserez sortir ? »

Les sourcils du médecin se froncent avec un air autoritaire.

« Tout dépend.

— Tout dépend de quoi ? »

Elle essaie de n’avoir pas l’air trop impolie et pressante mais c’est difficile. Elle sent la panique monter.

« On va commencer par le garder en observation quelques jours, pour sa bradycardie. »

Il pianote un instant avec ses doigts fins sur le bureau en noyer.

« Il nous faudra faire le lien avec son dossier médical. Sa maladie orpheline pourrait bien être à l'origine de ses troubles cardiaques et d'autres troubles à venir. Nous ne pouvons pas le laisser partir pour le moment. »

Elle sent son cœur qui se serre. Tout ce qu'elle craignait semble être sur le point de se réaliser. Émile hospitalisé, relié à des machines, à peine une heure après leur arrivée dans ce petit cirque magnifique. Elle sent la panique qui l'oppresse, qui obstrue sa gorge. Elle tente, d'une voix étranglée :

« Il m'a explicitement demandé de l'éloigner des hôpitaux. Je… Nous sommes mariés. Je suis sa responsable légale… Je suis prête à signer n'importe quelle décharge pour le laisser partir. »

Le médecin l'interrompt d'un geste de la main.

« Il se fait tard, madame. Vous êtes éprouvée par les événements de la soirée. Vous devriez rentrer vous reposer. Nous en reparlerons au calme demain, d'accord ? »

Il lui adresse un sourire qui se veut bienveillant mais qui n'est pourtant pas dénué d'une certaine autorité. Joanne acquiesce. Elle n'a pas la force de résister ce soir. Le médecin se lève de son fauteuil de cuir. Il fait un pas vers la sortie et se retourne vers elle :

« Je vous raccompagne ? Vous feriez bien d'appeler un taxi… »

Mais elle ne bouge pas. Il faut qu'elle le dise… Elle ne peut pas partir sans être sûre…

« Docteur…

— Oui ?

— Je suis sa responsable légale… S'il y a quoi que ce soit… Un… Une décision à prendre ou… contactez-moi… D'accord ? »

Il lui adresse un sourire bienveillant.

« Nous ne prendrons aucune décision cette nuit. Soyez tranquille. Votre mari est stable. Il va profiter de la nuit pour se reposer et récupérer. Nous reparlerons de tout ceci demain matin, à tête reposée. D'accord ? »

Elle obtempère et se lève avec des mouvements lents. Le médecin ouvre la porte et lui tend la main.

« Nous nous voyons demain. Passez une bonne nuit. »

Il la regarde disparaître en silence dans le couloir blanc de l'hôpital, de cette drôle de démarche, à la fois lourde et légère. *Lourde car elle semble porter un lourd fardeau. Légère parce qu'elle semble flotter au-dessus du sol.*

C'est Isadora qui court rejoindre Joanne, tandis que le taxi la dépose devant le hameau endormi. Les lumières se sont éteintes dans les petites cabanes de bergers. Les gens sont retournés dormir. Isadora non. Elle devait attendre avec inquiétude qu'ils reviennent.

« Ça va, Joanne ? »

Elle est devant elle, la mine fatiguée et préoccupée.

« Ils le gardent ? »

Joanne acquiesce.

« Pour quelques jours. »

Isadora l'entraîne vers sa cabane, son bras autour de ses épaules.

« Viens, je t'ai fait une infusion. Ça t'aidera à dormir. »

La porte du cabanon s'ouvre et Joanne découvre Marico éveillé, assis à la table en bois devant un livre. L'ampoule à nue éclaire d'une lueur faiblarde l'intérieur rustique.

« Ça va ? » demande Marico en lui tirant une chaise.

Il l'invite à s'asseoir. Elle s'exécute au ralenti, tandis qu'Isadora va récupérer une vieille théière posée sur la gazinière. Joanne s'efforce de rassembler ses esprits et de parler :

« C'est un problème cardiaque… »

Elle voit les yeux des deux autres qui s'arrondissent.

« Son cœur bat trop lentement. Il ne peut plus fournir l'oxygène et le sang au cœur, surtout en cas d'effort physique. »

Isadora pose devant eux la vieille théière en fonte noire et trois tasses minuscules. Puis elle s'asseoit à côté de Joanne et interroge avec douceur :

« Est-ce que c'est lié à son autre maladie… Son Alzheimer ? »

Joanne acquiesce.

« Oui c'est lié. Il… C'est à cause de… »

Elle ne se souvient pas qu'il lui ait donné davantage d'explications. Il était

bien question de tronc cérébral et de destruction. Elle n'en sait pas plus.

« Une partie de son cerveau qui se détruit. »

Un silence pesant retombe dans la petite cabane. Il se passe une minute avant qu'Isadora ne se décide à remplir les petites tasses. Le bruit de l'eau qui s'écoule dans les tasses semble réveiller Joanne. Elle se redresse brutalement et s'agite.

« On a fait un pacte tous les deux. Quand il était encore lucide. Il m'a fait promettre de ne jamais le ramener chez lui. Il voulait mourir loin des regards, loin de ses proches. C'est pour ça qu'il est parti. »

Elle s'interrompt juste le temps de reprendre son souffle.

« C'est pour ça qu'on s'est mariés… pour que je puisse devenir sa responsable légale et décider de sa fin de vie. Il ne voulait pas mourir dans un hôpital. Il voulait mourir dans la nature… en montagne… »

Elle relève un visage décidé vers eux, un visage déterminé qui n'a peur de personne. Elle s'apprête à poursuivre, à déclarer qu'elle ne faillira pas à sa promesse mais Marico l'interrompt avec gravité :

« J'ai regardé ma mère mourir lentement dans un de ces mouroirs qu'on appelle service en soins palliatifs. Je ne le souhaite à personne d'autre. Si je n'avais pas eu un grand frère lâche et peureux, qui faisait pression sur toute la famille, je l'aurais enlevée et je l'aurais amenée ici, au milieu des montagnes, pour lui offrir une mort digne de ce nom. Je m'en veux encore. »

Il déglutit avec lourdeur.

« Je soutiens ton geste et cette promesse que tu lui as faite. Considère que tu as notre accord pour tout ce qui se passera sur le hameau… Un accord solennel. »

Isadora acquiesce. Joanne se laisse aller avec un soulagement immense contre le dossier de sa chaise. Elle regarde ses mains, posées sur ses genoux. Elle prend seulement conscience, à ce moment-là, qu'elles étaient parcourues de tremblements. Petites, froides et tremblotantes.

28

Joanne est silencieuse dans le Renault Trafic blanc de Marico. Elle garde les mâchoires serrées et le regard fixé au loin, sur la route. Elle a eu beaucoup de mal à s'endormir. Pok était parti chasser, ce qui ne l'a pas aidée à s'apaiser. Quand elle a finalement sombré, au petit matin, elle n'a connu qu'un sommeil agité et peu réparateur.

Le véhicule de Marico s'arrête dans un bruit de ferraille peu rassurant devant l'entrée principale de l'hôpital. Marico se tourne vers elle. Il ne se départit jamais de son sourire chaleureux. Pas même dans ces circonstances.

« Je termine ma tournée matinale à midi, indique-t-il avec son fort accent espagnol. Je reviens te chercher à midi et quart ? »

Elle acquiesce et le remercie, avant de sauter au bas du véhicule. La portière claque. Elle se dirige d'un pas lent en direction des portes vitrées.

Elle n'a pas le temps d'atteindre la porte de la chambre d'Émile, celle que la réceptionniste lui a indiquée à l'accueil. Elle est interceptée par le médecin rencontré dans la nuit. Il devait guetter son arrivée. Il est là, dans la même blouse blanche que la veille, avec ses lunettes à la monture dorée et ses petits yeux verts.

« Vous me suivez ? »

Elle le suit et prend place dans le même bureau, sur la même chaise en mousse bleue. Le pot à crayons jaune et vert est toujours là, sur le bureau en noyer. Le médecin lui sourit et laisse passer quelques secondes avant de parler.

« Bien, tout d'abord, soyez rassurée. Émile se porte bien ce matin. Son

cœur a repris un rythme normal. »

Il lui laisse le temps d'assimiler l'information et en profite pour basculer en arrière dans son fauteuil en cuir.

« Nous lui avons donné une dose d'Atropine et le cœur a bien réagi. »

Ses yeux verts se fixent sur Joanne dont le visage est extrêmement pâle ce matin. Le ton du docteur se fait plus grave :

« J'ai eu le temps de consulter son dossier médical ce matin. C'est bien ce que je craignais. La bradycardie est directement liée à sa maladie orpheline neurodégénérative. »

Il laisse à Joanne quelques secondes pour acquiescer ou dire quelque chose mais elle reste immobile et droite dans son fauteuil bleu.

« Ma première intention, quand votre mari est arrivé aux urgences hier soir, a été d'envisager la pose d'un Pacemaker. C'est une opération lourde mais c'est aussi la solution la plus efficace et la plus radicale en cas de bradycardie. Il s'agit d'un dispositif médical que l'on implante dans l'organisme du malade et qui fournit des impulsions électriques destinées à stimuler le cœur lorsqu'il ralentit trop. »

Il reprend son souffle et en profite pour se curer discrètement le nez.

« Cependant, après consultation du dossier médical, je me rends compte que les choses sont plus compliquées. La bradycardie est directement causée par les dommages de la maladie sur son cerveau et plus précisément sur son tronc cérébral, qui gère l'ensemble des fonctions vitales de l'organisme. Nous pourrions traiter la bradycardie mais j'ai bien peur que cela ne revienne à souffler dans une outre percée, si vous me permettez l'expression. »

Joanne reste immobile. Elle s'efforce de fixer le pot à crayons jaune et vert.

« Les autres fonctions vitales seront bientôt touchées elles aussi, à leur tour. Pression artérielle, fonction respiratoire, régulation de la température du corps… Le trouble du rythme cardiaque n'est qu'une des nombreuses manifestations de cette dégénérescence. Aussi… »

Il se redresse et le fauteuil en cuir bascule en avant.

« Aussi, je m'interroge sur l'utilité de faire subir une opération aussi

importante que la pose d'un Pacemaker à votre mari, étant donné les… »

Il hésite un court instant. Ses ailes de nez frémissent.

« Étant donné l'issue fatale de cette maladie, quoi que nous fassions. »

Il est surpris d'entendre la petite voix de Joanne s'élever, une voix douce mais parfaitement claire.

« Je suis d'avis de le laisser tranquille. Je signerai toutes les décharges. »

Elle s'attend à voir le médecin tiquer mais ça n'est pas le cas. L'homme acquiesce avec lenteur.

« Je comprends votre point de vue. Et vu la situation, je dois dire que… Malgré mon serment d'Hippocrate, je vous rejoins sur cette position. »

Il ne cille pas. Ses petits yeux verts la fixent avec intensité.

« Je dois juste m'assurer, avant de vous faire signer les décharges, que vous soyez parfaitement consciente des risques encourus par votre mari. »

Elle acquiesce. Ses mains sont posées bien à plat sur ses genoux, comme ce jour-là, quand ils étaient devant le maire. Elle écoute attentivement, sans faillir.

« Le refus de la pose du Pacemaker sur votre mari l'engage à de graves complications cardiaques. Insuffisance cardiaque, évanouissements fréquents et arrêt du cœur. »

Il guette une réaction sur son visage mais il est surpris de constater qu'elle reste totalement maîtresse d'elle-même et de la situation. Cela le trouble quelque peu et il a des difficultés à reprendre le fil de ses pensées.

« Vous… Donc, si vous prenez note de ces risques et… »

Il se met à fouiller dans un tas de paperasses sur son bureau.

« Et vous maintenez votre position, alors… Alors… Oui… »

Il se perd dans ses papiers et dans ses pensées, relève la tête vers elle.

« Oui, c'est ça. La décharge. Je vais vous faire signer un certificat de refus de soin. Vous devrez stipuler que je vous ai informé des conséquences sur la santé de votre mari, et que vous maintenez votre décision. »

Joanne acquiesce. Le médecin recommence à fouiller dans les papiers et en extirpe un formulaire blanc.

« La voilà. Je… Je vais le remplir. La loi m'oblige à vous laisser trois jours

de réflexion avant de signer ce certificat. Je le laisserai donc ici, dans mon bureau, et vous reviendrez le signer en fin de semaine, quand votre mari pourra sortir. »

Joanne retrouve la parole et interroge :

« Vous le gardez jusqu'à la fin de semaine ? »

Après les mots sensés et compréhensifs du médecin, elle s'était attendue à pouvoir le ramener avec elle, ce matin.

« Trois-quatre jours d'Atropine ne lui feront pas de mal. Vous le récupérerez en meilleure forme. »

Il s'interrompt brutalement et tourne vers elle un regard grave :

« En revanche, oubliez les longues promenades, les cours de danse, les relations sexuelles ou n'importe quelle autre activité physique. Votre mari aura une faiblesse cardiaque de plus en plus marquée. Évitez l'exposition à la chaleur également, et de façon générale, les contrariétés. Il va lui falloir beaucoup de repos et de calme s'il veut profiter encore quelque temps des plaisirs de la vie. »

Sa voix se teinte de compassion et de tristesse quand il ajoute :

« C'est compris ? »

« Joanne ? »

Elle manque de défaillir de bonheur quand elle constate qu'il la reconnaît. Ça n'est toujours pas son Émile, l'adulte. C'est sa version enfantine et bloquée dans le passé mais l'essentiel est qu'il la reconnaisse en tant que « la fille qui l'accompagne à la montagne pour soigner son cerveau ». Elle redoutait plus que tout une nouvelle crise. Mais il est parfaitement calme, dans son lit d'hôpital. Elle est soulagée. Elle vient se planter à côté du lit en souriant.

« Hey, ça va ? »

Émile lui sourit. Il désigne les électrodes, sous sa robe de chambre blanche.

« Ils ont dit que j'avais fait un malaise cardiaque. »

Elle confirme d'un hochement de tête et se perche au bout du lit, au niveau de ses pieds. Visiblement il n'a aucun souvenir de la scène de la veille, sur le

hameau et elle en est ravie.

« C'est grave ? » demande-t-il, les sourcils soudain froncés.

Elle prend un air dégagé quand elle secoue la tête.

« Non ça n'est pas grave. Tu seras sorti en fin de semaine. On rentrera au camping-car, dans le hameau, et on fera ce que tu veux. On pourra faire un peu de jardinage ou jouer au Monopoly… ou juste faire la sieste. »

Ses sourcils se lèvent encore plus haut.

« Au hameau ?

— Oui. »

Un temps de silence passe.

« Tu ne t'en souviens pas ? » demande-t-elle timidement.

Il secoue la tête.

« Bah, ça n'est rien. Tu verras, c'est un endroit vraiment joli, entouré de montagnes de calcaire blanches. »

Elle voit une étincelle briller au fond de ses yeux.

« Est-ce qu'on pourra partir avec le sac à dos et la tente ? Quand on était chez Hippolyte, tu avais dit qu'on partirait avec les sacs à dos… »

Elle se souvient des mots du médecin, quelques minutes plus tôt. *Oubliez les longues promenades.*

« On verra.

— Pourquoi, on verra ?

— Le médecin a dit que tu devais te reposer.

— Il ne le saura pas. »

Il a un petit air espiègle de petit garçon. Elle ne peut s'empêcher de lui sourire.

« Oui… Tu as raison… On pourrait faire ça en cachette. »

Elle le voit se redresser soudain, et jeter des regards insistants par la porte entrouverte de sa chambre. Il se trémousse comme s'il était impatient.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demande-t-elle.

Il continue de gigoter dans son lit, pour tenter d'apercevoir quelque chose par l'entrebâillement de la porte.

« Ce n'est rien. J'attends juste qu'elle revienne, dit-il sans la regarder,

toute son attention centrée sur le couloir.

— L'infirmière devait repasser ?

— Non.

— Non ? »

Il gigote tellement qu'une de ses électrodes est en train de se décoller.

« Émile, reste tranquille. L'infirmière reviendra en temps voulu. »

Mais il secoue la tête et la regarde avec un sourire de petit garçon.

« Ce n'est pas l'infirmière Joanne. C'est ma mère. »

Elle sent son cœur se serrer et ses poumons se glacer.

« Qu-quoi ? »

Le sourire d'Émile s'élargit.

« Maman était là tout à l'heure. Avec Marjo. »

Elle ouvre la bouche mais aucun son n'en sort. Elle sent la panique l'envahir, son cœur s'accélérer. Elle est à deux doigts de suffoquer quand la suite tombe :

« On a été faire un tour sur la plage. Elle est partie m'acheter une glace. Tu voudras que je lui demande une glace pour toi aussi ? »

Le regard de Joanne est posé tranquillement sur le terrain de permaculture. Elle aperçoit, sans vraiment les voir, les buttes et les spirales à aromates. La nuit tombe et c'est le moment qu'elle préfère. Le hameau se vide. Chacun rentre chez soi. Les lumières s'allument dans les cabanes de bergers. Elle peut s'asseoir seule, dans le silence, et s'imaginer être un arbre. Elle respire calmement. Ses yeux ne captent plus rien. Sa vision est floue. Elle visualise des racines, qui sortent de ses pieds, de son bassin, de ses cuisses. Des racines qui grandissent et s'épaississent. Des racines qui s'enfoncent dans le sol, profondément, toujours plus profondément. Elle ressent le contact avec la terre, l'énergie qui remonte jusqu'à elle, qui la traverse. Elle reste immobile. La nuit tombe totalement. L'herbe se couvre de rosée. Elle se sent plus sereine, plus forte. C'est Joseph qui lui a appris cet exercice. *Quand tu as l'impression que la vie t'éparpille en mille morceaux, quand tous tes repères s'envolent, alors transforme-toi en arbre.* Cela fait trop longtemps qu'elle n'a

pas pris le temps de s'asseoir et de ressentir. Il y a eu les malaises, le chantier, l'arrivée du nouvel Émile, cet Émile qui a l'air d'un enfant, chaque jour un peu plus… Elle est heureuse de se retrouver avec elle-même, ce soir.

Elle reste immobile encore une heure. Une paix intérieure l'a gagnée. Elle se sent presque prête à affronter la suite. Elle puise encore quelques vibrations dans ce contact avec la terre, puis elle prend une large inspiration. Pok s'approche à petits pas de sa maîtresse et vient se frotter contre son dos. Il a toujours beaucoup aimé les arbres. Ils sont grands, forts, majestueux. Ils sont calmes et secrets, invisibles pour la plupart des êtres, et pourtant, ils résistent à toutes les tempêtes.

« Émile rentre demain ? »

Joanne acquiesce. Isadora se tient devant le petit terrain qui leur a été alloué, la main en visière devant les yeux.

« Il va être content de voir ce que tu as fait. »

Joanne est accroupie, en train de replacer un des petits galets qui composent l'allée principale de son œuvre. Elle a eu quatre jours pour transformer leur petit terrain vide en véritable petite cour de maisonnette. Elle a tracé une jolie allée de galets menant jusqu'à leur porte et un petit carré de galets, également, faisant office de terrasse. La table et les chaises pliantes y ont été installées ainsi qu'un parasol blanchi par le soleil et un vieux bain de soleil rouillé, dont Marico voulait se débarrasser. À l'arrière du camping-car, sous un large chêne-liège, Joanne a installé quatre planches de bois autour d'un minuscule lopin de terre. Elle a décidé de faire pousser quelques herbes aromatiques. Pour l'instant, cela ne ressemble qu'à un carré de terre battue, mais très vite, elle espère y voir grimper de la menthe, du basilic et du romarin.

Elle a nettoyé le camping-car de fond en comble et installé de nouveaux rideaux aux fenêtres, dont le voisin – le monsieur à la lampe torche – ne voulait plus. Ils sont jaunes et orange et amènent une touche de vitalité à l'intérieur.

Il semble à Joanne que l'intégralité du hameau est au courant du retour

imminent d’Émile, car chaque fois qu’elle croise quelqu’un, la question revient :

« Votre ami rentre bientôt ? Demain ? »

Ils sont nombreux à avoir pris de ses nouvelles et à avoir proposé leurs services à Joanne, pour la mener à l’hôpital et la récupérer. Elle ne sait comment se comporter face à toutes ces attentions. Son initiation à la méditation, prévue pour le samedi, sera son remerciement collectif. Peut-être qu’Émile voudra aussi venir ?

« Tu devrais te reposer maintenant, déclare Isadora.

— J’ai presque fini.

— Fais une pause. Tu auras besoin d’énergie quand il sera là… Je t’appellerai pour le dîner. »

Le médecin a la mine sombre ce matin. Pourtant c’est une matinée de printemps particulièrement chaude et ensoleillée. L’été n’est pas loin. Dans le hameau, Marico a allumé un barbecue pour fêter le retour d’Émile.

« Bien, je vous laisse relire ce document avant de le signer en deux exemplaires. Il me faudra également votre carte d’identité et votre acte de mariage. »

Joanne acquiesce. Elle a déjà préparé les papiers. Elle les fait glisser sur le bureau avant de se saisir des formulaires que lui tend le médecin. Elle parcourt les lignes rapidement. Quelques phrases s’impriment plus que d’autres.

> *Je soussignée Madame Joanne Marie Tronier, épouse Verger, responsable légale du patient Émile Marcel Verger, hospitalisé au Centre Hospitalier Pasteur dans le cadre d’un malaise cardiaque, reconnais avoir été informée de manière claire, et avoir compris les risques encourus en refusant les soins proposés, qui comprennent de façon non limitative : essoufflement, évanouissements, insuffisance cardiaque, arrêt cardiaque et décès du patient.*
>
> *Je déclare vouloir néanmoins faire quitter le service à Émile Marcel Verger et refuser les soins et/ou l’intervention que lui propose le Docteur Margueron et dégage ainsi le Docteur Margueron et le Centre Hospitalier Pasteur de toutes responsabilités, et de toutes conséquences, y compris vitale, qui peuvent résulter de ma décision.*

Je comprends que, même si je signe ce document, cela ne m'empêchera pas de changer d'avis et n'empêchera pas le patient de revenir à l'hôpital en cas de problème, ou simplement s'il le désire, et s'il a des questions.

Suivent un champ « *signature du patient ou de son responsable légal* » et un champ « *signature du médecin* » ainsi que l'habituel « *lu et approuvé* ».

Joanne griffonne rapidement et signe les deux exemplaires. Le médecin a toujours la mine sombre. Il se sent obligé d'ajouter :

« S'il y a quoi que ce soit, si vous êtes prise d'un doute concernant votre décision… »

Mais elle l'interrompt :

« Merci docteur. »

Elle récupère acte de mariage et carte d'identité et attend patiemment que le médecin appose sa signature sur les décharges. Le feuillet lui revient enfin. Le docteur se lève pour la raccompagner à la porte de son bureau.

« Prenez soin de lui, Madame Verger. »

Elle accroche une dernière fois ses yeux verts perçants derrière ses lunettes à la monture dorée. Elle est consciente de l'humanité dont il a fait preuve et de la difficulté que cela représente pour lui. C'est ce qu'elle essaie de lui transmettre à travers ce dernier long regard. Toute sa reconnaissance.

« Merci pour tout… »

Il la regarde partir en silence, de sa drôle de démarche, petite forme noire dans les couloirs blancs de l'hôpital.

« C'est ici qu'on habite ?

— Oui… C'est ici. Tu aimes ? »

Il a déjà fait le tour du camping-car. Elle s'empêche de le reprendre encore, en lui disant : « Ne cours pas, le médecin t'a interdit de courir ». Elle l'entend s'exclamer :

« On a un jardin ? »

Elle le rejoint de l'autre côté du camping-car, à l'ombre du grand chêne. Il est accroupi devant le minuscule potager aromatique et s'extasie devant le premier brin de menthe qui vient de sortir de terre.

« Ça n’est pas grand-chose tu sais… Juste quelques plantes aromatiques.

— C’est de la menthe ?

— Oui. Dès qu’elle aura poussé, on pourra se faire des infusions glacées. »

Son petit Tom en raffolait. Il empilait une dizaine de glaçons dans son verre, de sorte qu’il ne restait presque plus de menthe dans son verre, juste de la glace fondue.

Marico les attend, de l’autre côté du camping-car. C’est lui qui est allé les chercher à l’hôpital, dans sa camionnette blanche. Elle le rejoint devant la petite allée en galets et appelle Émile :

« On est attendus pour manger. Marico a préparé un barbecue. »

Marico lui fait signe qu’ils ont le temps. Il disparaît dans son sarouel marron. Ils le rejoindront quand ils seront prêts. Émile réapparaît. Il a l’air heureux.

« J’aime bien cet endroit.

— Je te l’avais dit.

— Est-ce qu’on est obligés d’aller manger avec ces gens ?

— Oh… »

Elle hausse les épaules.

« Non… Si vraiment tu ne veux pas y aller, on restera ici. Mais ils ont préparé tout ça pour toi… »

Il fronce les sourcils. Elle remarque que sa barbe a recommencé à pousser. Elle se demande si elle pourra la lui raser, s’il se laissera faire. Elle pourrait en profiter pour couper ses cheveux qui retombent en broussaille. Ça lui redonnerait un air plus jeune. Plus neuf.

« Je ne les connais pas…

— Je sais… mais on va vivre avec eux quelque temps alors il faut bien se montrer polis.

— Combien de temps ?

— Le temps que tu te reposes. »

Il a une moue contrariée mais il acquiesce.

« Bon d’accord. »

Il s’apprête à rentrer dans le camping-car mais elle le retient.

« Attends, Émile. Qu’est-ce que tu dirais si je te refaisais une petite coupe de cheveux, avant d’y aller ? »

Elle a installé une bassine devant la chaise pliante, sur la petite table, et elle a passé une serviette autour du cou d’Émile, pour éviter qu’il ne se retrouve avec le cou qui gratte. Un peigne, une paire de ciseaux, une tondeuse électrique et une panoplie de lames de rasage sont disposés sur la table. Elle n’est pas sûre de savoir se servir de tous ces instruments mais elle va faire au mieux.

« Après c’est à mon tour de faire quelque chose à tes cheveux », déclare Émile tandis qu’elle s’apprête à démêler sa tignasse.

Elle s’arrête dans son geste, surprise.

« Ah bon ?

— Oui.

— Et qu’est-ce que tu voudrais en faire ?

— Je ne sais pas… »

Elle voit passer un air espiègle et légèrement moqueur sur son visage, le fantôme de l’ancien Émile.

« Les peigner, par exemple. »

Elle l’oblige à garder la tête inclinée en arrière, tout en souriant.

« Ha ha, très drôle ! »

Il essaie de se dégager pour la regarder.

« Non mais je pourrais les laver, les démêler et te faire une coiffure peut-être. »

Il guette une réaction sur son visage. Elle bascule à nouveau sa tête en arrière.

« Arrête de bouger, je vais te couper une oreille.

— Ça serait une bonne idée ?

— Quoi ? Te couper une oreille ?

— Non, te faire une coiffure.

— Mmh… Je ne sais pas. Tu sais faire des coiffures ? »

Il acquiesce avec sérieux.

« Je pourrais faire une tresse peut-être. »

Elle ne peut s'empêcher de sourire avec une pointe de mélancolie. Il lui avait bien semblé qu'il l'avait aimée, la tresse réalisée par Myrtille, pour leur semblant de mariage.

« Alors ? demande-t-il avec impatience.

— Oui… D'accord. »

L'air sent bon le shampoing à l'eucalyptus, le feu de bois du barbecue et les fleurs qui éclosent. C'est une belle journée de printemps. Un merle chante dans un arbre, tout près. De temps en temps, un habitant passe devant leur petit terrain et les salue. Émile a les cheveux mouillés et il est d'humeur taquine. Il rit beaucoup. À propos d'un cheveu dans son cou, qui le chatouille. À propos d'un juron échappé de la bouche de Joanne alors qu'elle vient d'avoir la main leste sur un coup de ciseaux. Elle veut savourer ce moment de répit et se dire qu'elle a pris la bonne décision en le ramenant ici, avec son cœur malade.

Ils se regardent tous les deux dans le miroir soleil acheté par Émile sur cette brocante de Gruissan, il y a plusieurs mois. Émile a les cheveux coupés de près et le visage dégagé de toute barbe. Comme ça, il a davantage l'air du gamin qu'il est en train de redevenir. Joanne est affublée d'une tresse plutôt réussie. Elle est la première surprise, en le constatant.

« Où est-ce que tu as appris à faire ça ?

— Marjorie me réclame ça de temps en temps.

— Des tresses ?

— Oui. Avant de partir à l'école.

— Ah. »

Elle ne sait pas si Marjorie est censée se trouver sur ce hameau. Tout à l'heure il a affirmé qu'elle serait là pour le barbecue… Elle se plie toujours à ses règles, à sa réalité. Alors peut-être rencontrera-t-elle Marjorie tout à l'heure.

Émile n'est pas timide ni silencieux ce jour-là, pendant le barbecue du

hameau. Il sourit beaucoup et parle à Marico, à Pierre-Alain, et d'autres habitants entraperçus par Joanne au cours de ses premiers jours ici. Ce n'est pas le même Émile que celui qui a débarqué au hameau, une semaine plus tôt, qui était pâle, muet et désorienté. Joanne refuse de se dire que cet Émile-là, souriant et heureux, l'est justement parce qu'il s'est enfoncé encore plus profondément dans les méandres de son passé, parce que désormais le passé et le présent se côtoient et se mêlent sans aucune logique. Désormais Pierre-Alain semble tantôt être le père d'Émile, tantôt un de ses professeurs d'école, et l'un des enfants du hameau a été renommé « Tivan ». Elle ignore de qui il s'agit mais elle pense que ce doit être un des enfants de Marjorie.

Son état s'est aggravé mais la seule chose que Joanne veut retenir, c'est qu'il semble heureux et détendu.

Marico a emmené Émile avec lui pour récupérer des planches de bois au village et fabriquer des toilettes sèches pour le camping-car. Joanne a l'impression qu'Émile apprécie la présence de Marico. Cela lui fait sans doute du bien d'être avec un homme, pas seulement avec elle en permanence. Il n'osera pas le dire car il est trop poli mais elle le sent. Ce matin, elle a cette séance de méditation prévue. Isadora s'est chargée de faire passer le mot et quand elles arrivent toutes les deux, dans cette vallée en plein centre du cirque de Lescun, entourée des monts de calcaire, une quinzaine de personnes est là. Joanne a du mal à masquer sa surprise. Elle s'attendait à y voir trois personnes, pas plus. Mais un véritable groupe s'est constitué pour assister à la séance de méditation.

« Le cadre est splendide », déclare Isadora.

Les hommes et les femmes confirment, à la cantonade.

« C'était vraiment une riche idée. »

Joanne tente de ne pas se laisser impressionner par le monde. Elle n'a jamais fait ça, des initiations à la méditation, à part avec Émile. C'était totalement différent.

« Comment doit-on s'installer ? »

Elle constate que la femme qui pose la question est venue avec son fils, un

petit garçon de quatre ou cinq ans. L'âge que devrait avoir Tom. Elle s'efforce de ne pas y penser. Heureusement le gamin a les cheveux roux flamboyants et le visage couvert de taches de son. La comparaison s'arrête donc là.

« Installez-vous où vous voulez, comme vous voulez. Prenez la position la plus confortable pour vous. »

C'est étrange de voir une quinzaine de personnes obéir sans broncher. Elle prend place tranquillement dans l'herbe, en essayant d'avoir en ligne de mire les aiguilles d'Ansabère. Au milieu de toutes ces falaises de calcaire plus hautes les unes que les autres, ce sont ces aiguilles qu'elle préfère. Ce sont les plus pointues. Elles se dressent comme des lames acérées, hautes et altières. Les gens du hameau disent que ce sont les sommets les plus verticaux et les plus inaccessibles des Pyrénées. Ils sont longtemps restés invaincus. Ils étaient les deux derniers sommets invaincus de toutes les Pyrénées… jusqu'à ce qu'une expédition de deux hommes en réussisse l'ascension, au prix de leur vie… Bien que vaincues, les aiguilles d'Ansabère sont longtemps restées maudites et craintes.

L'exercice que Joanne a choisi pour sa séance est une méditation à la montagne. Un exercice de pleine conscience utilisé pour s'apaiser et prendre conscience de ses forces intérieures, leur explique-t-elle. Elle les enjoint à se concentrer sur leur respiration quelques secondes afin de les amener dans un état de calme, puis elle leur demande de choisir une montagne parmi celles qui les entourent. Une montagne qu'ils aiment particulièrement, qui leur fait ressentir une certaine sérénité ou au contraire, une certaine force. Elle choisit pour sa part de concentrer son regard sur les aiguilles maudites, les aiguilles longtemps invaincues. Elle les invite à détailler cette montagne dans tous ses aspects. Ses formes, ses contours, sa couleur, ses contrastes, sa rugosité, ses sapins, ses sillons… Elle leur laisse un temps de silence pour s'imprégner pleinement de cette contemplation. Tout s'est effacé autour de Joanne. Seuls restent le ciel et les aiguilles d'Ansabère.

« Votre corps est cette montagne… »

C'est ce qu'elle murmure d'une voix claire.

« Solidement ancré dans le sol… stable… centré. Vous êtes cette roche. Vous ne craignez rien. Ni les tempêtes, ni les vents qui vous balaient. Ni la pluie, ni les avalanches. Vous restez là, inébranlable, solidement rattaché au sol. Prenez conscience de vos capacités à faire face… de votre force… Les tempêtes ne vous déracinent pas. Vous attendez patiemment qu'elles s'éloignent, que le ciel bleu revienne. Sentez… Sentez ce calme en vous… cette assurance totale… Vous êtes cette montagne. Vous êtes invincible. »

Joanne oublie les aiguilles d'Ansabère momentanément. Elle se perd quelques secondes dans ses souvenirs. À une époque où elle n'était pas une montagne. Une époque où elle était un brin d'herbe éparpillé par le vent, balancé au gré des courants. Elle ne savait plus à quoi se raccrocher pour continuer à vivre. Elle était enfermée entre quatre murs jaune poussin, dans une maison de repos. On avait mis des barreaux aux fenêtres et enlevé tous les miroirs des chambres. Une précaution pour éviter les suicides des pensionnaires. Elle trouvait ça dommage que les barreaux découpent le ciel en lamelles grises et étriquées.

Léon venait chaque jour et elle ne le reconnaissait pas toujours. Elle voyait des choses qui n'existaient pas et elle ne voyait pas les choses réelles qui l'entouraient. Elle restait obstinément muette. Elle avait définitivement cessé de parler à partir de l'enterrement de Tom. Léon l'avait mis sous terre. Les André l'avaient mis sous terre alors qu'il aurait dû s'envoler et rejoindre la mer, le ciel. Ses deux merveilles.

Personne ne parvenait à la faire parler. Un jour, une infirmière qui venait d'intégrer le service et qui l'observait régulièrement avec affection, lui avait offert un petit carnet. Un petit carnet identique à celui dans lequel elle écrit aujourd'hui, sauf qu'il était rouge, et plus petit. L'infirmière avait dit : « Joyeux Noël Joanne. » Elle avait une voix douce et sincère et de grands yeux bleus. Elle n'avait pas compris quand Joanne s'était mise à pleurer.

« Ne vous mettez pas dans cet état. C'est juste un cadeau. »

Elle avait replacé dans le vase, sur la table de chevet, les quelques brins de lilas que Léon lui avait apportés la veille et elle avait murmuré, comme si elle lui confiait un secret :

« Comme vous ne voulez plus parler, j'ai pensé que vous aimeriez peut-être écrire. »

L'infirmière s'appelait Opale. C'était un drôle de prénom que Joanne avait tout de suite aimé. Il lui avait fait penser à une légende que racontait son père, à propos de cette pierre précieuse. Il lui avait enseigné qu'elle avait la propriété d'iridescence, autrement dit qu'elle pouvait briller d'un jeu de lumières multicolores. La légende racontée par Joseph provenait de la mythologie d'aborigènes d'Australie. Le Dieu créateur serait un jour descendu sur Terre en glissant sur un arc-en-ciel et, à peine avait-il posé le pied au sol, que toutes les pierres se seraient mises à scintiller des mêmes couleurs de l'arc-en-ciel. Les opales. Joseph avait ajouté que pour Pline l'Ancien, qui était un écrivain très ancien, l'opale était merveilleuse car elle combinait les couleurs et les propriétés de toutes les autres pierres précieuses.

Joanne avait repensé à ça, en écrivant sa première ligne dans le carnet offert par Opale. La couverture avait la texture du daim. Un petit élastique permettait de le fermer. Léon allait arriver d'une minute à l'autre, sans doute accompagné des André, en ce jour de Noël. Ils consentaient, une fois tous les trois mois, à rendre visite à leur belle-fille rendue folle et muette par le chagrin. Ils risquaient d'arriver d'une minute à l'autre, pourtant, elle avait pris le temps d'écrire les premières lignes dans son carnet. Une lettre pour Joseph. Elle se souvient très bien des mots qu'elle avait couchés sur le papier ce jour-là, les premiers mots qui avaient jailli de son stylo. Des mots de haine. Des mots libérateurs. *Papa, cette famille est maudite. Ils vous auront tués tous les deux. Et ils m'ont tuée à travers vous.* Elle avait refermé le carnet quand les André étaient arrivés et elle l'avait caché sous son oreiller. Le lendemain matin, elle avait écrit une lettre à Tom. Une lettre d'amour. Le printemps était arrivé peu de temps après. Elle avait recommencé à parler, mais seulement avec Opale. Elle avait pris la décision, peu de temps après, qu'elle partirait, qu'elle achèterait une voiture et qu'elle quitterait la Bretagne. Plus rien ne la retenait à Saint-Suliac, ce village où elle avait perdu chacun des membres de sa minuscule famille. Léon n'en faisait plus partie. Elle ne voulait plus jamais y remettre les pieds.

Joseph lui avait envoyé le signe tant attendu au mois de juin, à sa sortie de la maison de repos. Elle avait tapé « petites annonces » sur Internet. Elle voulait juste acheter une voiture pour partir. L’annonce d’Émile était là. Le père de Joanne avait tenu sa promesse.

29

Le mois de mai s’est installé sur l’éco-hameau de Lescun. Un avant-goût d’été flotte déjà dans l’air. Les températures sont élevées. Le soleil est là, chaque jour, au rendez-vous. Le terrain destiné à la permaculture voit éclore ses premières salades, un lot de radis, quelques concombres, une dizaine d’aubergines et une rangée entière de framboises. La spirale à aromates est resplendissante de feuillages. Joanne prête un coup de main à l’équipe de permaculture trois à quatre heures par semaine. Le reste du temps, elle se repose, elle prend du temps pour elle et pour Émile. Leur petit potager à aromates, à l’arrière du camping-car, fait des envieux. Émile aime s’en occuper. Elle lui apprend à cueillir les feuilles de menthe et à faire des infusions glacées tout seul. Il en raffole, comme Tom. Les jours où il est en forme, quand il ressemble encore à un semblant d’adulte, Marico l’emmène avec lui faire quelques travaux d’électroménager. Joanne ne parvient pas à l’en empêcher. Elle est bien trop heureuse de le voir retrouver une vie d’adulte pour lui rappeler que son cœur a besoin de repos total. Les jours où il se retrouve trop profondément ancré dans le passé, elle ne peut pas le laisser sans surveillance. Il ne sait plus rien faire seul, pas même préparer un thé sans faire déborder l’eau de la bouilloire tellement il est distrait et incapable de se concentrer sur une tâche. Même les parties de Monopoly sont impossibles. Il ne tient pas en place. Il oublie les consignes et ne fait que répéter en boucle les mêmes questions : « Pourquoi on est là ? », « Tu es qui ? », « On rentre quand à Roanne ? ». C’est épuisant mais elle tient bon. Les bons jours, ils passent des moments agréables ensemble. Ils cuisinent des desserts, jouent au Scrabble, se promènent dans le village aux heures les plus

fraîches, d'un pas tranquille et en veillant à rester à l'ombre. Émile écrit quelques mots dans son carnet, des lettres à ses parents, la plupart du temps, où il raconte ses journées et promet d'être de retour pour la rentrée des classes. Il semble heureux. La seule chose que Joanne ne peut pas lui offrir est cette escapade à pied, dans la montagne, avec sac à dos et tente. Il ne cesse d'en parler et elle fait la sourde oreille, reportant la question au lendemain. Elle a de la chance qu'il soit patient et arrangeant. Il n'a pas refait de malaise mais Joanne a noté des pertes d'équilibre, de plus en plus nombreuses. Sans doute un autre symptôme.

Les séances de méditation en plein air se sont répétées à la demande générale, suite au succès de la première séance. Isadora, qui gère les activités du hameau d'une main de fer, a fait passer à tout le monde un programme. Les séances ont lieu un samedi matin sur deux. Émile a assisté à la deuxième et il a déclaré que c'était agréable. Joanne croit qu'il n'a pas trop aimé mais n'a pas osé le dire. Il a du mal à rester centré sur une activité trop longtemps alors méditer en silence…

Pok a bien grandi. Il ne dort plus avec eux. Il passe de plus en plus de temps dehors, à chasser. Joanne l'a aperçu à plusieurs reprises avec une chatte tigrée. Sans doute un chat de gouttière. Elle est persuadée qu'il s'agit de sa compagne. Il a grandi bien vite, décidément. Elle se console à l'idée qu'il lui ramènera peut-être bientôt un régiment de chatons tigrés roux. Elle ne sait pas vraiment ce qu'elle en ferait mais ce serait vraiment mignon d'avoir tous ces petits chatons en quête de tendresse.

Cet après-midi est particulièrement chaud. Joanne est attablée en terrasse, au Café Dolomite. Elle écrit une carte postale à Sébastian. Une jolie carte représentant le cirque et ses falaises majestueuses.

Cher Sébastian,

Nous voilà arrivés dans un véritable paradis sur Terre. Lescun et son cirque. Je crois que tu aimerais vivre dans ce village même s'il n'a pas la mer et ses bateaux de pêcheurs. Le paysage est grandiose – des falaises imposantes de calcaire se dressent tout autour – et pourtant intimiste car nous nous trouvons au cœur de ce cirque, dans

la vallée, comme entourés et protégés par ces falaises. Un véritable cocon. Je ne t'en dis pas plus. Je ne veux pas te gâcher la surprise au cas où tu viendrais un jour, avec ton camping-car et Lucky…

Je suppose que l'été s'installe doucement à Peyriac-de-Mer et que les touristes reviennent. Ici la chaleur est intense même si les nuits sont extrêmement fraîches. Nous prenons part à l'activité d'un éco-hameau, dans lequel nous nous sommes installés. Le groupe s'essaie à la permaculture, c'est vraiment intéressant. Je suis sûre que tu aimerais beaucoup. D'autant que le travail porte ses fruits.

Pok vit sa première histoire d'amour avec une chatte tigrée un peu sauvage. Il ne me l'a pas encore présentée… Comment va Lucky ?

Je dois maintenant te laisser, me voilà à la fin de la carte. Je ne pense pas que tu en recevras de nouvelles. Nous risquons de ne plus voyager. L'état d'Émile s'aggrave. Le quotidien devient de plus en plus difficile pour lui. Il a presque tout oublié de sa vie, hormis ses premières années. Il ne sait plus qui je suis et son cœur s'épuise. Nous resterons à Lescun.

Je t'embrasse et te souhaite un bel été (nous y serons très vite).

PS 1 : tu trouveras au dos de l'enveloppe l'adresse du éco-hameau, au cas où tu voudrais nous faire parvenir une lettre.

PS 2 : Caresse Lucky pour moi.

Joanne

La chaleur lui fait voir quelques étoiles quand elle se lève pour quitter le café. Elle longe l'ombre, au ras des murs, jusqu'à trouver la boîte aux lettres jaune qui annonce une relevée du courrier le lendemain matin avant dix heures. Elle y glisse l'enveloppe et reprend le chemin du hameau sans se presser. Elle a le temps. Émile est sous bonne surveillance, avec Lucia, l'herboriste à la retraite, qui participe activement à la permaculture. Elle devait nourrir les poules et elle a proposé à Émile de l'accompagner.

« Ensuite on ira arroser les plants de tomates », a-t-elle ajouté en faisant signe à Joanne de déguerpir.

Ils sont nombreux à faire ça, à s'occuper d'Émile pour que Joanne puisse avoir du temps libre ou se consacrer à la permaculture. Il y a toujours quelqu'un pour garder un œil sur lui. Elle n'aurait pu rêver mieux.

En arrivant sur le hameau, sous son grand chapeau noir, elle perçoit immédiatement une agitation. Un groupe de six personnes s'est regroupé et parle avec animation. Deux autres semblent chercher quelqu'un, en

parcourant l’allée principale du hameau et en criant quelque chose. Son mauvais pressentiment se transforme en véritable terreur quand elle voit Isadora courir vers elle et toutes les têtes se tourner dans sa direction. Elle s’efforce de rester aussi calme que possible. Isadora arrive devant elle et reprend son souffle.

« On te cherchait ! »

Joanne va droit au but.

« Qu’est-ce qu’il s’est passé ? »

Car elle est persuadée qu’il s’agit d’Émile, que quelque chose lui est arrivé. Le visage blême d’Isadora lui donne raison.

« On a dû appeler une ambulance… Il est parti pour l’hôpital.

— Qu’est-ce qu’il s’est passé ? répète-t-elle d’un ton qu’elle n’a pas voulu aussi dur.

— Il est tombé par terre. Il était inconscient. Elle dit que… »

Elle hésite, jette un regard au groupe d’habitants qui les observent à quelques mètres. Parmi eux se trouve Lucia.

« Lucia dit qu’il ne respirait plus. »

Joanne voit de nouveau quelques étoiles danser devant ses yeux mais elle s’oblige à fixer ceux d’un noir profond d’Isadora pour ne pas valser.

« Marico peut m’amener à l’hôpital ? demande-t-elle, le souffle court.

— Il est en tournée… »

Joanne s’apprête à parler de nouveau, à déclarer qu’elle appellera un taxi, quand Isadora l’interrompt :

« Mon père va te conduire. »

Pierre-Alain a la délicatesse de ne pas chercher à tout prix à parler sur le trajet de l’hôpital. Il respecte son mutisme et coupe la radio afin de ne pas la troubler. Les minuscules routes de montagnes défilent et Joanne n’a qu’une idée en tête. Une question obsédante. *Est-ce un autre malaise ou est-ce la fin ?* Elle espère de tout son cœur que ça n’est pas la fin. Pas encore. Ça n’est pas comme ça que ça devait se terminer…

Émile est dans une bulle de coton blanc. Ça n'est pas vraiment la réalité mais c'est l'impression qu'il en a. Il est dans un endroit blanc, entouré de taches blanches. Il fait chaud mais pas trop. Les voix sont douces, féminines. C'est Marjorie et sa mère. Il est probablement dans son petit lit à barreaux. Marjorie et lui dorment dans la même chambre. Le lit de Marjorie est plus grand et à étage. Le sien est encore à barreaux mais ses parents ont promis qu'ils lui enlèveront et lui donneront un vrai lit. Il a quatre ans maintenant. Il reconnaît la voix de Marjorie et de sa mère. Il est certain qu'elles parlent de lui. La veille, Marjorie a voulu l'amener faire un tour de vélo. Il faisait beau. L'été était arrivé et l'école était terminée depuis une semaine. Elle a demandé l'autorisation à leur mère.

« J'ai huit ans maintenant maman, a-t-elle déclaré fièrement, debout au milieu de la cuisine, dans sa robe à carreaux bleus et blancs. Je peux le surveiller. On n'ira pas loin. »

Leur mère s'est retournée avec un drôle de sourire, comme si elle était amusée ou juste contente. Lui, il restait en arrière, dans le dos de Marjorie. C'est elle qui lui avait ordonné. « C'est moi qui parle. Toi, tu es trop petit. »

Il n'a pas bronché. Elle est grande, Marjorie, elle sait toujours comment faire. Leur mère a dit « oui » mais elle a donné des conditions. Il fallait rester dans le lotissement et dans le petit chemin de terre à l'arrière de la maison. Hors de question de passer sur la nationale. Marjorie a acquiescé puis elle a déclaré :

« Viens ! »

Elle l'a emmené dans leur chambre. Elle lui a vissé une casquette sur la tête et lui a déversé le tube de crème solaire sur le visage. Il a voulu reculer, échapper à ses mains barbouilleuses, mais Marjorie l'a houspillé gentiment.

« Mimi, il ne faut pas que tu attrapes des coups de soleil sinon maman ne nous laissera plus sortir tous les deux. »

Elle l'appelait toujours Mimi. Et elle prenait son rôle de petite maman très à cœur. Elle avait ensuite préparé un sac à dos avec une bouteille d'eau et quelques pains au lait.

« On prendra le goûter dans l'herbe. Tu es d'accord, Mimi ? »

Il avait acquiescé. Il acquiesce toujours car il sait que Marjo est comme une maman, elle n'oublie rien, elle pense à tout. Après ça ils sont partis tous les deux. Lui sur son tricycle, elle sur son grand vélo jaune. Elle pédale drôlement vite, Marjo…

Ils ont roulé dans le petit chemin car Marjo a dit que c'était plus marrant. Elle lui a demandé : « Tu en penses quoi, Mimi, tu veux aller dans le lotissement ou dans le chemin de terre ? »

Il a dit :

« Comme toi.

— Ça ne veut rien dire "comme toi". Moi je trouve que le chemin de terre, c'est plus marrant. Il y a des bosses et des trous. On peut jouer aux obstacles. Toi, tu penses quoi ?

— Oui.

— Quoi ? Oui ? »

Elle l'a regardé avec des yeux qui riaient et lui a ébouriffé les cheveux.

« Fais pas le timide, Mimi. Dis-moi ce que tu préfères. »

Il a essayé d'avoir l'air d'un grand et a bombé le torse.

« Le chemin de terre, c'est plus marrant… Je trouve aussi. »

Elle lui a souri et a encore ébouriffé ses cheveux.

« Super. On y va. »

Au bout d'un moment, alors qu'ils roulaient toujours, Marjo a trouvé un arbre très joli. C'est vrai qu'il était joli, il avait de belles fleurs blanches partout. Elle a dit que c'était un cerisier, sûrement. Elle a demandé s'il voulait goûter ici, au pied du cerisier. Il a acquiescé et ils se sont assis. Marjo a sorti les pains au lait et la bouteille d'eau. Elle lui a tenu la bouteille pendant qu'il buvait, comme s'il était un bébé mais il n'a rien osé dire. Et puis une abeille est arrivée et s'est posée sur le pain au lait de Marjo, ce qui lui a fait très peur. Elle s'est mise à crier, à courir partout. Son pain au lait était dans la terre. Et lui, il ne comprenait pas pourquoi elle hurlait comme ça. Il a pris l'abeille entre ses doigts, tout doucement, en la tenant par une aile.

« Lâche ça, Mimi ! Elle va te piquer ! » a crié Marjorie.

Il l'a lâchée et elle s'est envolée plus loin, au milieu d'un champ. Marjo est

revenue auprès de son pain au lait qu'elle a épousseté avant de le reporter à sa bouche. Elle l'a mangé très vite, comme si elle craignait que l'abeille ne revienne et ne lui pique de nouveau. Puis elle a soulevé Émile dans ses bras et elle a déclaré :

« Tu lui as fait peur, Mimi ! Elle a déguerpi ! »

Elle riait et elle s'est amusée à le faire tourner. Il avait ses longues boucles brunes dans les yeux et dans la bouche mais il riait trop, lui aussi, pour s'en formaliser. Puis elle l'a reposé au sol.

« Il ne faudra pas le refaire. Promets-le-moi, Mimi. C'est trop dangereux. »

Il a acquiescé. Elle a dit :

« C'est bien. »

Sur le retour, ils ont roulé à toute vitesse dans les bosses et les trous, et ils criaient, chacun à tour de rôle :

« Mimi le dresseur d'abeilles ! Mimi à la rescousse ! »

Il ne savait pas ce que ça voulait dire « à la rescousse » mais c'était vraiment marrant.

Émile distingue un peu mieux les taches blanches autour de lui. Ce sont les rayons du soleil qui filtrent à travers les fenêtres. Il a encore un sourire léger sur le visage. Le souvenir de cette balade à vélo. C'était vachement chouette. Il faudra qu'il demande à Marjorie s'ils peuvent y retourner demain. L'école ne reprend pas tout de suite. Ils ont le temps.

« Émile ? Émile… Émile ? «

Elles sont là, tout près. Marjorie et sa mère. Il fait un effort pour sortir de sa rêverie. Il cligne les yeux. Ses paupières se soulèvent. Elles sont debout à côté du lit. Une forme noire et une forme blanche. La forme blanche se penche au-dessus de lui. C'est elle qui l'appelle depuis tout à l'heure. Elle demande avec douceur :

« Vous êtes réveillé, Émile ? »

C'est Marjorie. Elle a des taches de rousseur. Il acquiesce. Elle pose quelque chose au-dessus de sa tête. Il est certain qu'elle lui ébouriffe les cheveux, encore. Il se tourne vers l'autre forme. Il décide qu'il est assez

grand pour demander tout seul. Après tout, il a bien chassé une abeille tout seul, hier !

« Maman… »

La femme en noir tressaille. Il prend cela pour un hochement de tête.

« On pourra retourner faire du vélo demain ? »

De l'autre côté du lit, Joanne reste muette, interdite. L'infirmière se tourne vers elle et lui chuchote avec douceur :

« J'ai été en gériatrie pendant longtemps. J'ai vu beaucoup d'Alzheimer… N'ayez pas peur d'entrer dans son jeu. »

Émile attend, immobile dans son lit. Un léger sourire flotte encore sur ses lèvres. Joanne déglutit difficilement. Elle n'a jamais craint d'entrer dans la réalité d'Émile et prétendre être celle qu'il croyait qu'elle était. Ça n'est pas ça qui la fige au sol, qui glace ses entrailles, qui fait brûler sa poitrine. C'est le *maman.* Elle s'agrippe aux barreaux gris du lit. Elle se dit que si elle attend suffisamment longtemps, il le dira encore. *Maman.*… L'infirmière lui donne un léger coup de coude pour l'inciter à répondre alors elle parle d'une voix rauque :

« On verra… »

Elle ne sait que dire. Émile demande :

« On verra quoi ?

— On… On verra le temps et… Peut-être que… Peut-être qu'on partira avec les sacs à dos et la tente. Ça pourrait être amusant, non ? »

Sa voix monte dans les aigus et sonne faux. Émile ne semble pas s'en apercevoir.

« Avec Marjo ?

— Oui… Si… Si elle veut… »

Elle sent un mouvement au fond de la pièce. Le médecin, le même que la dernière fois, est là, un sourire triste aux lèvres. Il fait un discret signe de tête à Joanne pour lui proposer de sortir discuter. Elle s'adresse à Émile dans un chuchotement :

« Je reviens. J'en ai pour quelques minutes, d'accord ? »

Elle attend avec fébrilité sa réponse mais elle ne reçoit qu'un hochement de

tête. Pas d'autre *maman*. Tom avait inventé un langage des yeux et des mains. Ils communiquaient ainsi. Elle n'a jamais entendu ce mot de sa vie. Elle ne l'a jamais prononcé. *Maman.*

Le médecin referme la porte derrière eux. Elle reprend place sur le fauteuil en mousse bleue. Il se laisse tomber avec lourdeur dans son fauteuil en cuir.

« Bien. Nous revoilà au point de départ. »

Elle acquiesce. Elle retrouve le pot à crayons jaune aux gommettes vertes, un autre signe familier. Le médecin attend qu'elle lève son visage vers lui pour commencer à parler :

« Votre mari a été victime d'une crise cardiaque. Quelque chose de plus sérieux que sa précédente hospitalisation. La circulation sanguine vers une partie du muscle cardiaque s'est brutalement interrompue. À force d'épuisement sans doute. Sans le massage cardiaque pratiqué par cette dame sur le hameau, il aurait eu peu de chances de s'en remettre. »

Joanne écarquille les yeux. Le médecin précise :

« Mes urgentistes ont noté dans leur rapport qu'une dame pratiquait un massage cardiaque sur votre mari. Son cerveau a pu rester oxygéné pendant toute la durée qu'ont mis les secours à arriver. »

Elle a à peine conscience de pousser un soupir de soulagement. Elle ne sait pas qui a fait ça. Lucia. Peut-être Isadora. Qui que ce soit, elle lui en est totalement reconnaissante.

« Il va se remettre ? demande-t-elle anxieusement.

— Il s'en remettra mais son état se sera encore dégradé. Je vous recommande encore plus que jamais de lui éviter toute activité physique. »

Elle laisse passer quelques secondes, hésitant à poser la question qui lui brûle les lèvres.

« D'après son état actuel, est-ce que vous pouvez disons… me donner un pronostic ? »

Le médecin écarte les mains pour démontrer toute son impuissance.

« Cette crise cardiaque aurait pu être mortelle. Ça aurait pu être la dernière. Je ne peux pas vous donner un pronostic du temps qu'il lui reste à vivre…

L’échocardiogramme démontre un cœur irrégulier et essoufflé. Il risque de s’interrompre de nouveau. Sa tension artérielle est également en dents-de-scie. Il peut s’écouler quelques semaines avant qu’il ne refasse une crise cardiaque. Ou quelques jours s’il ne se ménage pas… »

Elle accuse le coup sans broncher. Il lui faut quelques secondes pour retrouver l’usage de la parole.

« Il lui reste tout au plus quelques semaines ? »

Le médecin a l’air profondément navré. Elle voit toute la compassion dont il fait preuve au fond de ses prunelles vertes.

« Tout au plus, Madame Verger. »

Elle n’ajoute rien. Elle vient de prendre sa décision. Elle entend le médecin parler mais c’est comme si un voile les séparait. Elle n’est déjà plus là.

« Je vais le garder ici cinq jours, pour être sûr que le cœur reparte. Ensuite je vous ferai signer le petit papier de sortie. »

Elle se force à acquiescer.

« Avez-vous d’autres questions ? »

Elle secoue la tête et se relève. Elle n’a plus rien à faire ici. Elle veut quitter ce bureau au plus vite.

« Aucune. »

Le médecin se propose de la raccompagner, de lui offrir un verre d’eau car elle est pâle, mais elle refuse poliment.

« Bien… Dans ce cas, nous nous reverrons dans cinq jours, Madame Verger.

— Au revoir. »

Elle a déjà disparu.

Le hameau résonne d’éclats de rire et de cris d’enfants. Le petit garçon roux, aperçu par Joanne pendant sa séance de méditation, fête aujourd’hui ses cinq ans. Cinq autres garçons sont là cet après-midi, pour un goûter d’anniversaire digne de ce nom. D’après le cri des gamins, il semblerait que le goûter se soit transformé en bataille d’eau.

À l’intérieur du camping-car, Joanne a fermé les rideaux jaunes et oranges

pour se protéger de la chaleur. Avec une application toute particulière et un air étrangement grave, elle empile soigneusement des affaires dans son grand sac à dos rouge. Deux carnets noirs. Son téléphone portable. Son portefeuille ainsi que celui d'Émile avec leurs papiers d'identité. Sa toute dernière toile vierge, qui prend la moitié du sac. Une palette, un pinceau et quatre tubes de couleurs. Un livre jauni aux pages cornées. Un nécessaire à pharmacie. Une serviette, un bloc de savon. Une tenue de rechange pour elle. Une pour Émile. Une dizaine de sachets de nourriture déshydratée. Des graines et des fruits secs. Une gourde. Les pastilles pour purifier l'eau.

Elle se relève et essuie une goutte de sueur qui perle sur son front. La chaleur est intense. Le mois de juin s'est installé tandis qu'Émile regagnait le hameau. Les cinq jours d'hospitalisation se sont transformés en deux semaines suite à une hypertension aiguë, puis à une hypotension tout aussi brutale. Le tronc cérébral, a indiqué le docteur Margueron.

Pendant l'absence d'Émile, elle a passé de nombreuses heures dans le potager en permaculture. Les premiers melons sont sortis de terre. Elle a été la première à les déguster, en compagnie de Lucia, la sauveuse d'Émile. Elle a finalement eu le fin mot de l'histoire. C'est Lucia qui a pratiqué le massage cardiaque et sauvé la vie d'Émile pour quelques semaines de plus.

Pendant son absence, un nouveau couple est arrivé sur le hameau. Ils ont vingt-cinq ans et ils ont pris un an de congé sabbatique. Ils dorment dans une tente en attendant que leur *orris* soit rénovée. Ils s'y attellent toute la journée sous un soleil de plomb.

Pendant son absence, enfin, Joanne s'est replongée dans le guide des Pyrénées. Elle a acheté une nouvelle carte plus précise, qui se concentre sur les Pyrénées-Atlantiques.

Pok a regagné le camping-car une nuit, en compagnie de la chatte tigrée et Joanne a souri au petit matin, en constatant que la compagne de Pok avait les tétons gonflés et roses.

Émile est rentré il y a quatre jours et depuis, il passe la majeure partie de ses après-midi à dormir. Elle lui prépare des infusions de menthe glacée et lui propose des parties de Monopoly quand il est suffisamment en forme. Le

médecin a dit qu'il aurait besoin de quelques jours pour se remettre pleinement. Elle fixe le sac rouge, plein à ras bord, sur la banquette du camping-car. Il est prêt. Ils vont pouvoir partir bientôt.

Elle se dirige vers le plan de travail et se sert un grand verre d'eau. À côté de l'évier, se tient une enveloppe blanche portant l'adresse *Léon André, chez M. et Mme André, 12 rue du Bourg, 35430 Saint-Suliac.* À l'intérieur se trouve une grosse clé marron recouverte de rouille. La clé d'une maisonnette en pierres, entourée d'un potager laissé à l'abandon. Les plants de tomates sont morts depuis longtemps. La petite allée menant à la porte d'entrée doit être envahie de mauvaises herbes. Cela fait presque un an que Joanne l'a abandonnée. Léon n'y a jamais remis les pieds après la disparition de Tom. Joanne était dans ce centre de repos et lui est retourné vivre chez ses parents. Cette maison était sans doute remplie de souvenirs trop douloureux pour lui. Elle sentait l'humidité et le renfermé lorsque Joanne y a fait un bref passage, à la sortie du centre de repos, avant de repartir pour Roanne où l'attendait un certain Emile26. Elle a soigneusement fermé tous ses volets en partant, et elle a glissé la grosse clé marron dans son sac à dos rouge. Aujourd'hui la clé est dans cette enveloppe blanche, à destination de Léon. Dans l'enveloppe, elle a glissé autre chose. Une phrase couchée sur un joli papier cartonné.

Quand on ne peut revenir en arrière, on ne doit se préoccuper que de la meilleure façon d'aller de l'avant.
À Léon.
En guise d'adieux.

Joanne.

Au dos du carton, une seconde citation. Paulo Coelho, toujours. *L'Alchimiste*. Un des premiers livres que Joseph lui a lus. Quelques mots qui sonnent comme un encouragement pour cet homme qu'elle a aimé puis qu'elle a haï du plus profond de son être. Malgré tout.

« Il y a toujours dans le monde une personne qui en attend une autre. »
Paulo Coelho, *L'Alchimiste*

30

« Tu peux garder un œil sur Pok et sa petite amie ? Je t’ai laissé le sac de croquettes et la gamelle d’eau devant le camping-car. Normalement il revient manger au petit matin. Il te suffit de remplir la gamelle avant d’aller te coucher. »

Isadora hoche la tête. Elle est accoudée contre un grand râteau, au beau milieu du potager.

« C’est noté.

— La chatte risque de mettre bas bientôt. Je ne sais pas vraiment quand. Si jamais les petits pointent le bout de leur nez…

— Tu ne vas pas t’absenter si longtemps, non ? réplique Isadora, amusée.

— Je ne crois pas mais…

— Ne t’en fais pas. J’en prendrai soin.

— Bien. »

Isadora regarde Joanne, chargée comme une mule avec son sac à dos rouge plein à craquer, ses chaussures de randonnée aux pieds. À l’arrière-plan, Émile agenouillé auprès de Pok, attend patiemment le départ.

« Les clés du camping-car sont là. Je te les laisse. »

Elle dépose les petites clés entre les mains d’Isadora, rugueuses et salies par la terre.

« Tu as un téléphone portable ? interroge Isadora. Au cas où… »

Elle évoque l’état de santé d’Émile et les risques encourus à partir en montagne avec lui.

« Oui. J’ai mon téléphone. La batterie est pleine. Je le laisserai éteint en permanence pour ne pas l’utiliser. »

Isadora acquiesce. Elle essaie de chasser le début d'inquiétude de son visage. Elle se demande si elle reverra Émile vivant. Mais elle ne peut laisser cette pensée s'imprimer dans son esprit. Elle leur adresse un large sourire.

« Prenez soin de vous. Amusez-vous bien ! »

Ils s'adressent de grands signes de mains. Elle les regarde s'éloigner dans la chaleur encore diffuse de cette matinée de juin. Pok les suit sur quelques mètres avant de s'asseoir et de les regarder disparaître.

Aujourd'hui, Émile et sa mère partent en vacances tous les deux à la montagne. Émile n'a pas vraiment compris les circonstances de ce voyage improvisé. Ce qu'il sait, c'est que son père reste sur le hameau et que Marjorie n'est pas là, mais que sa mère et lui s'en vont à l'aventure. Il ne se souvient plus très bien mais il a le souvenir d'une conversation où Marjorie lui expliquait comme une vraie adulte :

« Je vais jouer chez ma copine Maria. Sa maman a dit que je pouvais rester dormir. Je serai là demain, d'accord ? »

Il avait acquiescé. Elle avait ajouté :

« Il faudra que tu sois sage cette nuit, Mimi, même si je ne suis pas avec toi. Tu n'auras pas peur de dormir tout seul, hein ? Tu es un grand garçon. »

Bien sûr qu'il n'a pas peur. Il songe que Marjorie doit être chez sa copine Maria aujourd'hui et sa mère l'emmène dans la montagne. Il paraît qu'ils vont dormir sous la tente. Elle a même promis qu'il y aurait des aigles.

Le sentier débute par un petit pont qui enjambe un ruisseau, puis ils entrent dans un sous-bois qui sent bon la terre fraîche et le lichen. Il regarde le sac à dos rouge qui ballotte devant lui, au rythme des pas de sa mère. Il songe que ça doit être lourd pour elle. Lui il ne porte rien. Elle n'a pas voulu. C'est qu'elle est forte, sa mère. Il se souvient l'autre jour, son père s'était cassé le pied et il marchait avec des béquilles. Marjo et lui avaient eu le droit de faire des dessins sur le plâtre. Marjo avait dessiné un soleil rose et lui une voiture. Sa mère avait dû réaménager tout le bas de la maison car son père ne pouvait plus monter les escaliers. Marjorie et lui s'étaient perchés sur les rambardes d'escaliers et ils l'avaient regardée descendre matelas, sommier, poste de

télévision, toute seule. Son père disait :

« Chérie arrête, c'est une folie, tu vas te faire un tour de reins. Je vais appeler un collègue ou deux. Ils feront ça en deux minutes. »

Sa mère répondait :

« J'ai presque fini. »

Ensuite elle avait déplacé tous les meubles du salon pour installer leur chambre à coucher en bas, le temps de la convalescence de son mari. Marjorie et Émile avaient voulu l'aider à déplacer les canapés, leur père aussi, mais elle leur avait répliqué :

« Allez jouer dehors, ouste ! »

Ils font une pause en plein milieu d'un pâturage. Il y a de grandes montagnes pointues et blanches devant eux, et des vaches qui font la sieste à l'ombre, un peu partout. Sa mère sort deux sandwiches du sac à dos rouge. Elle dit :

« Il n'y en a qu'un chacun. Si tu as faim dans l'après-midi, on mangera des snacks.

— Des snacks ?

— Des fruits secs, des choses comme ça. »

Hier il l'a regardée faire une tartelette aux fraises. Ils étaient dans la cuisine et la fenêtre était ouverte. Son père tondait la pelouse dans le jardin. Marjorie aidait sa mère. Elle rinçait les fraises dans l'évier. Sa mère avait étalé la pâte à tarte à l'aide d'un rouleau à pâtisserie.

« Je peux faire ? » avait demandé Émile.

Elle battait quelque chose très rapidement dans une casserole sur le feu. Il regardait, ébahi, ses mains qui allaient si vite qu'elles paraissaient disparaître. Elle avait réfléchi sans arrêter de remuer.

« Tu peux enlever les feuilles des fraises », avait-elle dit.

Marjorie avait posé le petit saladier avec les fraises rincées devant lui. Elle lui avait montré les feuilles.

« Ce sont les bouts verts, Mimi. »

Elle avait avancé sa chaise car il était trop loin de la table.

« Tu devrais faire une sieste, Émile. »

Il se retourne, l'injustice se lisant sur ses traits.

« Quoi… mais non… »

Sa mère, dans la clairière, n'a plus de casserole ni de fouet dans les mains. Elle est assise sur un gros rocher.

« On a marché presque une heure. Tu devrais te reposer un moment. Moi aussi je vais me reposer. »

Il cherche des yeux la table, le saladier de fraises, la chaise, Marjo. Il bredouille :

« Mais… Et les fraises ? »

Elle pose son chapeau noir sur le sol et s'allonge dans l'herbe.

« On s'en occupera après la sieste. »

Il obtempère, un peu troublé. Il ne comprend plus vraiment où ils sont. Ils faisaient une tartelette aux fraises dans la cuisine.

« Où est Marjo ? »

Il voit bien qu'elle fait semblant de dormir pour ne pas répondre. Il regarde autour de lui et s'amuse de voir une vache faire pipi, à quelques pas de là. Il se met à rire tout seul.

Joanne l'observe entre ses paupières à demi fermées. Elle est soulagée de constater que les vaches lui ont servi de diversion pour un temps.

Le soleil descend lentement sur les pâturages clairsemés de rochers blancs. Les roches de calcaire s'illuminent de reflets dorés. Émile a dormi tout l'après-midi. Ils ont à peine parcouru deux kilomètres depuis ce matin mais peu importe. Ils ont tout leur temps pour cette ultime escapade. Chacun de ces instants est précieux, même ceux où ils ne font rien. Émile dort toujours et Joanne en a profité pour partir en éclaireur, dans les sous-bois, afin de repérer d'éventuelles fraises des bois ou mûres sauvages. La récolte est maigre mais cela fera l'affaire pour accompagner leur repas du soir. Elle n'a pas voulu amener le réchaud à gaz. Son sac était déjà plein à craquer. Elle a donc sélectionné, parmi les sachets lyophilisés qui restaient de leur escapade de l'été dernier, des sachets de nourriture se réhydratant à l'eau froide.

Le bruit du petit récipient en fer, utilisé par Joanne, réveille Émile. Il semble surpris de se trouver au milieu d'un pâturage de montagne. Elle voit dans son regard qu'il s'apprête à poser des tonnes de questions mais elle le prend de court :

« Tu as déjà cuisiné quelque chose comme ça, toi ? »

Il est perplexe mais sa curiosité le pousse à jeter un regard au fond du récipient, où flotte au milieu de l'eau, une bouillie indéfinissable.

« C'est quoi ?

— Notre repas du soir. »

Son visage s'illumine.

« On va faire un feu de camp ? »

Elle craint de lui saper son excitation mais heureusement, elle a une autre arme dans son sac.

« Non mais on a mieux… Une tente pour passer la nuit. Tu veux commencer à la monter ? »

Il se met debout d'un seul bond.

« Je peux ?

— Bien sûr. Tu m'appelles si tu as besoin d'aide ? »

Il est déjà en train de fouiller dans le sac rouge.

Il lui faut une heure pour démonter le tas informe de piquets et de toile construit fièrement par Émile. Il s'amuse de la voir crier lorsqu'un piquet s'écroule au sol et que la toile se referme sur elle, l'emprisonnant totalement.

« Attends maman, je vais t'aider. »

Elle reste figée, ensevelie par la toile de tente, incapable de faire le moindre geste pour s'en sortir.

Ils mangent enfin, alors que le ciel se recouvre d'un voile sombre et que les premières étoiles s'illuminent. Le ragoût à base de riz et de curry est plutôt bon, ce qui surprend Joanne. Et, tandis qu'ils avalent les quelques fraises des bois, pas tout à fait mûres, Émile déclare :

« Marjorie m'a raconté une histoire qui fait peur.

— Ah oui ?

— Il faut la raconter que si on est dans le noir.

— Eh bien, je crois que c'est le moment, non ?

— Non, attends… Dans la tente.

— Il faut être dans la tente ?

— Oui. Ça fera moins peur. »

Plus tard, enroulée dans un sac de couchage, elle l'écoute déblatérer, les yeux brillants d'excitation et de peur, sur la légende du loup-garou qui errerait dans les sous-bois en quête d'enfants à grignoter. Elle se termine sur ses mots :

« Et le loup-garou prendrait la forme du dernier enfant qu'il a grignoté… Qui sait, il se cache peut-être parmi nous ? »

Elle fait semblant de trembler quand il se tourne vers elle, satisfait.

Elle est scotchée de constater qu'il connaît cette histoire par cœur. Que cette partie-là de sa mémoire est restée intacte, à l'abri de sa terrible maladie.

Le jour suivant est doux. Une brise d'air frais fait danser les feuilles dans le sous-bois. Ils grignotent des noisettes et des raisins secs avant de se remettre en route, sous un soleil timide. La pluie les surprend une demi-heure plus tard, aussi brutale qu'inattendue, puisque le ciel est bleu. Ils se mettent à l'abri des arbres et Émile repère alors un petit hérisson tombé dans un trou, entre deux grosses racines. Elle le regarde récupérer deux bouts de bois pour extraire le malheureux de son trou. Il déclare :

« Hier, j'ai sauvé Marjorie d'une abeille.

— Ah bon ?

— Oui. Elle allait lui manger son goûter. »

Il s'applique avec des gestes lents et précis à ramener le hérisson au milieu de l'herbe.

« Les hérissons peuvent se faire attaquer ? demande-t-il en se tournant vers Joanne.

— Oui. Ils ont des prédateurs.

— Qui ça ?

— La chouette hulotte, le sanglier… »

Il semble réfléchir à quelque chose, le nez en l'air, dans les feuillages.

« On pourrait lui construire un abri ? »

Ils sont bloqués par la pluie de toute façon, ils ont tout le temps pour construire un abri au petit hérisson. Émile ramasse des brindilles tout autour d'eux. Joanne les empile en se servant des plus grandes branches pour former les structures de leur cabane.

Quelques randonneurs qui passent par là s'arrêtent, amusés, pour contempler leur minuscule chantier. Le hérisson a été déposé soigneusement dans le récipient en fer qui leur sert à cuisiner, en attendant de pouvoir rejoindre son abri.

La pluie s'est arrêtée depuis quelque temps déjà, quand ils reprennent la route, satisfaits de laisser le petit animal dans son nouveau chez-lui.

À l'école primaire il y a un garçon timide et toujours dans son coin. Il est un peu gros et il fait de drôles de crises dès qu'il se met à courir derrière un ballon. Les autres garçons et Émile se demandent pourquoi il passe ses récréations sur un banc, au lieu de jouer au « loup glacé ». Même les filles jouent. Et puis un jour, Émile voit le garçon accroupi dans la terre, tout seul comme à son habitude. Il rassemble des brindilles et des feuilles, avec application. Émile abandonne le « loup glacé » pour s'approcher tout doucement. Le garçon rond a formé une sorte de route, délimitée par des brindilles. Émile ne comprend pas pourquoi. Dans un coin, il a disposé des feuilles de platane, en creux, qui semblent servir de minuscule abreuvoir à on ne sait quel animal. Quelques gouttes d'eau se trouvent dans le creux ainsi qu'un trèfle.

« Tu fais quoi ? » demande Émile.

Le garçon rond relève la tête et le jauge avec méfiance.

« Tu vas les écraser ! réplique-t-il durement. Pars ! »

Émile ne comprend pas de quoi il parle. Il ne voit rien. Il reste sur place.

« Tu as entendu ce que j'ai dit ? » insiste l'autre.

Émile s'accroupit pour regarder de plus près cette petite piste creusée dans

la terre.

« C’est un village pour animaux ? »

Sa question pleine de curiosité semble adoucir les traits du petit garçon rondouillard.

« Ce sont des fourmis. Tu ne les vois pas ? Tu vas les écraser ! »

Émile constate alors qu’une centaine de petits points noirs acheminent des brindilles, des miettes, au milieu de la terre. Ses yeux s’écarquillent d’excitation.

« Tu leur fais un village ? »

Le petit garçon rond secoue la tête.

« J’ai construit des installations pour les aider à travailler. Mon père dit que les fourmis sont les êtres vivants les plus travailleurs. Elles ne font que ça toute la journée. Toute leur vie même.

— Ça doit être sacrément lourd à porter ces trucs-là, constate Émile en voyant les brindilles qui font dix fois la taille des fourmis.

— Oui. C’est pour ça… Je les aide en traçant des routes. »

Il désigne les feuilles de platane remplies d’eau et le trèfle.

« Ici elles peuvent faire une pause pour boire et manger. »

Émile se laisse tomber au sol et s’assied en tailleur.

« Et elles n’ont rien pour dormir ? »

Le petit garçon semble être pris de court. Quelques secondes lui suffisent à retrouver sa répartie.

« Je ne crois pas qu’elles dorment.

— Non ?

— Non. »

Émile réfléchit intensément à son tour. Ses yeux parcourent la terre autour d’eux, les petits cailloux qui y sont enfouis, ce vieil élastique décoloré, ce papier de chewing-gum laissé là par un des enfants, cette coquille d’escargot.

« Alors on pourrait leur faire une aire de jeux ! » déclare-t-il, enthousiaste.

Le petit rondouillard hésite. Il est tenté de répliquer que les fourmis n’ont pas le temps pour jouer, elles ont trop de travail mais c’est la première fois qu’il a un copain de jeu alors il ne veut pas rater cette occasion.

« Mmh, fait-il. D’accord. »

Ils se mettent à gratter la terre avec application, la mine enjouée et concentrée. Au bout d’un moment, Émile relève la tête vers le garçon et lui demande :

« Comment tu t’appelles, au fait ? »

Ils ne sont pas dans la même classe. Les CE1 sont trop nombreux. Une partie d’entre eux – dont Émile – est intégrée à la classe des CE2. Le rondouillard est dans l’autre moitié.

« Renaud. Et toi ?

— Émile. »

« Émile ! Émile ? »

Elle le cherche. La nuit est en train de tomber. Il s’est installé derrière la tente pour scruter la terre.

« J’ai cru que tu t’étais perdu. Pourras-tu répondre, la prochaine fois que je t’appelle ? »

Il acquiesce. Elle s’agenouille auprès de lui.

« Tu fais quoi ? »

Il lève un regard tout enfantin vers elle et déclare fièrement :

« Renaud et moi, on fabrique une route pour les fourmis. »

L’ascension du lendemain se déroule en majeure partie dans les sous-bois. Le sentier monte en pente douce mais en contrepartie, ils bénéficient de la fraîcheur des lieux. À plusieurs reprises, ils rencontrent des petits ruisseaux et vers midi, ils en profitent pour faire un brin de toilette. Joanne commence quelque peu à perdre la notion du temps. Elle a l’impression qu’ils sont partis depuis deux semaines déjà. Ils croisent peu de randonneurs.

La sieste dans la mousse fraîche et verte des bois s’éternise. Émile a la respiration sifflante et Joanne préfère ne pas s’éloigner. Elle reste assise à côté de lui, guettant les mouvements entre les arbres. Elle aperçoit un geai vert très brièvement et elle doit résister très fort à la tentation de réveiller Émile pour le lui montrer.

Après leur repas réhydraté du soir, un étrange risotto à la tomate et au basilic qui a un arrière-goût de champignons, Joanne est contrainte de constater qu'ils n'auront pas l'espace suffisant, dans ce sous-bois fourni, pour monter leur tente. Elle soumet à Émile l'idée de dormir à la belle étoile et elle est soulagée de voir qu'il en est ravi. Ils s'installent dans un étroit espace dégagé, d'où ils peuvent apercevoir une portion de ciel.

« Tu connais les étoiles ? demande Émile à Joanne.

— Oui. Quelques-unes.

— Fais-moi deviner, d'accord ?

— D'accord. »

Il ne parvient à trouver que l'étoile du berger et il déclare que la casserole a plutôt une forme de poêle à frire, ce qui les fait rire tous les deux. Ils s'endorment, bercés par le son du vent dans le feuillage. C'est une douce nuit. L'étoile du berger brille particulièrement fort.

« C'est ma dernière toile, d'accord ? »

Émile acquiesce. Sa mère a installé dans l'herbe, sur un gros rocher plat, une toile blanche, une palette de peintures contenant quatre couleurs – blanc, bleu, vert et rouge – et un pinceau fin.

« Je te propose qu'on la peigne à deux. Tu es d'accord ? »

Il acquiesce. Ils sont dans une jolie clairière. Elle a dit qu'ils étaient bientôt arrivés aux cabanes d'Ansabère. Ils y seront dans deux ou trois jours.

« Mais on va devoir s'appliquer.

— Je m'applique toujours. »

Elle lui sourit.

« C'est parfait alors. Qu'est-ce que tu aimerais représenter sur cette toile ? »

Il hausse les épaules. Elle lui désigne la clairière, les montagnes blanches, le ciel d'un beau bleu.

« Regarde autour de toi. Il y a bien quelque chose que tu aimerais peindre, non ? »

Il tend un doigt droit vers elle, vers sa poitrine.

« Moi ? » demande-t-elle, surprise.

Il acquiesce avec un sourire rieur.

« Alors tu t'occupes de me peindre et moi j'ajouterai le paysage ensuite ?

— D'accord. »

Il lui désigne un gros rocher. C'est là qu'elle doit poser. Elle le regarde se saisir du pinceau et réfléchir intensément à la façon de procéder. Enfin il trempe le pinceau dans une première couleur. De là où elle se trouve, elle ne voit pas de laquelle il s'agit. En revanche elle entend sa respiration saccadée, difficile. C'est de plus en plus marqué chaque jour.

« C'est bon ? »

Cela doit bien faire une heure qu'il est penché sur son tableau et Joanne sent ses épaules chauffer. Elle est en train d'attraper un coup de soleil.

« Presque », dit-il.

Il donne un dernier coup de pinceau par-ci, un autre par-là et l'invite à le rejoindre. Elle sourit discrètement en découvrant les traits grossiers et irréguliers du dessin, mais très vite, son amusement est balayé par autre chose. Par la surprise. Car la femme du tableau, assise sur le rocher, bien qu'un peu biscornue, semble être quelqu'un d'autre. Elle a les cheveux bruns, beaucoup plus foncés que les siens, et coupés court, au ras des épaules. Mais ça n'est pas tout. Elle porte une robe d'été blanche à pois rouges et un chapeau blanc.

Émile attend sa réaction, un sourire aux lèvres. Joanne fronce les sourcils.

« C'est moi ? demande-t-elle le plus naturellement possible.

— Ben oui ! »

Il ne semble pas percevoir le problème. Elle constate :

« J'ai une jolie robe… »

Mais il se contente de se relever et de lui dire :

« À ton tour. Tu dois ajouter le paysage. »

Dans l'herbe, assis en tailleur, adossé contre un arbre, Émile a dix ans. Il assiste au mariage de sa tante. C'est l'été et il se trouve à Aix-en-Provence.

Le clocher de l’église sonne. Les talons de la mariée résonnent sur les pavés de la ruelle. Les invités suivent le couple de jeunes mariés jusqu’à la voiture. Marjorie est en retrait. Elle vient d’avoir quatorze ans. Ils ne se parlent plus beaucoup tous les deux. Il en avait assez qu’elle le colle. Et puis elle est devenue bizarre. Elle a des boutons sur le visage et un appareil dentaire. Elle colle des posters ridicules dans sa chambre et ses copines gloussent comme des poules au lieu de rire normalement. Aujourd’hui, elle a déclaré qu’elle n’assisterait pas au mariage car sa robe la boudinait. Les parents ont insisté et elle a fini par les suivre en grognant. Elle reste en retrait des invités, les bras croisés. Émile la rejoint, alors que les mariés montent en voiture sous les applaudissements. Ils ne disent pas un mot. Ils regardent la foule qui s’éparpille, qui discute par petits groupes. Au bout d’un moment, il entend Marjorie renifler et il se tourne vers elle.

« Qu’est-ce qu’il y a ?

— Rien.

— Dis-moi…

— Rien, je te dis ! »

Il hausse les épaules, mimant l’indifférence. C’est ce qu’il suffisait pour que Marjorie lâche enfin ce qui la tracasse.

« Je n’serai jamais aussi belle qu’elle », déclare-t-elle avec lourdeur.

Émile a un air stupéfait.

« Elle n’est pas si belle pour une mariée. Elle a déjà quarante ans et elle a un nez crochu. »

Marjorie se met à rire entre ses larmes.

« Non, je ne parlais pas d’elle.

— Tu ne parlais pas de Tati Hélène ? »

Marjorie secoue la tête.

« Non… Je parlais de maman. »

Émile suit son regard. Elle observe leur mère, en pleine discussion avec d’autres convives, quelques mètres plus loin. Il n’y a jamais vraiment fait attention. Est-ce que sa mère est belle ? Elles le sont toutes forcément quand on est petit. Il ne s’est jamais interrogé là-dessus. Mais aujourd’hui, au milieu

du groupe qui discute sur le parvis de l'église, c'est vrai qu'elle resplendit. On ne remarque qu'elle, au milieu de tous ces invités. C'est peut-être à cause de son large chapeau blanc… Mais pas seulement. Elle a une façon douce et calme de se tenir debout. Et puis elle porte une jolie robe d'été. Émile s'en aperçoit seulement. Une robe blanche à pois rouges. Elle a l'air d'une petite fille comme ça, ou bien d'une princesse de dessin animé. Elle est distinguée et coquette.

Il la regarde longuement, debout au milieu des convives, dans sa robe blanche à pois rouges. Il veut graver cette image de sa mère dans sa mémoire.

À côté de lui, Marjorie marmonne en reniflant : « Tu peux le dire que je suis moche à côté d'elle ! » mais il ne l'entend pas.

Joanne attend que la peinture sèche pour remettre la toile dans son sac à dos. Elle attend le lendemain matin. Elle l'enroule soigneusement dans un vêtement avant de la glisser dans son sac. Elle ne voudrait pas qu'elle s'abîme… Derrière la dame au chapeau blanc et à la robe blanche à pois rouges, elle a peint la clairière dans laquelle ils se trouvent. L'herbe verte. Les rochers. Le chemin caillouteux au loin. Les mélèzes. Les dents d'Ansabère qui se découpent sur le ciel bleu chargé de petits nuages ronds. Cela donne une peinture étrange et un peu décalée. On se demande ce que fait la dame dans cette tenue de ballerine, perdue au milieu de la montagne.

Ils mettent trois jours de plus pour atteindre les cabanes d'Ansabère. La fatigue d'Émile et sa respiration de plus en plus difficile les obligent à s'arrêter une journée entière. Elle le laisse dormir dans la tente et en profite pour nettoyer leurs vêtements dans un petit ruisseau et les faire sécher au soleil.

Lorsqu'ils arrivent enfin, Émile semble ébloui par la vue. Il a du mal à reprendre son souffle et à tout embrasser du regard en même temps. Ils se trouvent sur un plateau verdoyant, entouré et gardé par les plus beaux sommets des Pyrénées : les altières aiguilles d'Ansabère, le pic de Pétragème, le pic d'Ansabère… Au milieu de ce vallon paisible, se trouvent trois

authentiques cabanes de bergers en vieilles pierres, dont le toit en tôles semble avoir été rafistolé maintes fois au cours du temps. Différentes couches se superposent sur la charpente. Chacune des cabanes est protégée par de gros blocs de rochers. Le calme qui règne ici est total. Même les vols des vautours, dans le ciel, se font silencieux, comme pour respecter l'intimité du lieu. Joanne fait quelques pas et dépose son sac au pied d'un gros rocher.

« Un berger vit encore dans la plus petite des cabanes. Les deux autres sont destinées aux randonneurs mais elles ne sont pas gardées. D'après ce que j'ai lu, c'est plutôt sommaire. Il y a juste des murs, un sol et le toit. »

Émile l'a à peine écoutée. Il tourne sur lui-même pour embrasser le panorama qui s'offre à eux. Un vallon désert, verdoyant et lisse, au milieu des montagnes, un écrin de calme gardé par les géantes de calcaire.

« C'est beau… » s'extasie Émile en se laissant tomber à côté d'elle.

Il refuse la gourde qu'elle lui tend. Il répète encore :

« C'est vraiment beau. C'est comme le paradis sur Terre. »

Joanne sourit.

« Si le paradis était là, ça m'irait, moi. Pas toi ? »

Il acquiesce. Joanne fouille dans son sac et en extirpe un livre jauni.

« Tu fais quoi ? demande Émile.

— J'essaie de retrouver une citation.

— Une citation ?

— Oui. Sur la beauté. Sur ce que tu as dit… par rapport au paysage. »

Il la regarde, sans vraiment comprendre, tourner les pages de son livre jauni et s'arrêter de temps en temps pour lire une ligne avant de reprendre sa recherche. Enfin elle dépose le livre au sol et déclare :

« Je l'ai. »

Elle lève le regard droit devant elle, face au paysage pour réciter :

« *La beauté n'est pas dans l'objet regardé, mais dans nos yeux*[1]. »

Émile laisse passer quelques secondes pour demander :

« Ça veut dire quoi ?

— Selon toi ? »

Elle lui pose une colle. Il réfléchit, les yeux en l'air, se mordillant la lèvre.

« Je ne sais pas, finit-il par avouer, vaincu.

— Il n'existe pas de réponse exacte, tu sais. Chacun comprend les choses à sa manière. C'est pour ça qu'une citation peut parler à quelqu'un et pas à un autre.

— Ah…

— Je crois qu'elle dit que tout le monde n'est pas capable de voir la beauté autour de soi. Il faut… Il faut avoir une âme suffisamment belle pour la percevoir. »

Émile reste la bouche entrouverte. Elle lui suggérera de recopier la citation dans son carnet ce soir… S'il en a envie.

La porte de la plus petite cabane s'ouvre, les faisant sursauter tous les deux. L'homme qui en sort est jeune, ce qui les surprend. Ils ont eu l'habitude d'avoir pour modèle de bergers des hommes bien plus âgés. Hippolyte. Pierre-Alain. Mais l'homme qui leur fait face a la quarantaine, des cheveux bruns en épis. Il porte un pantalon beige et une chemise blanche salie par leur temps et ses conditions de vie plutôt rustres.

« Vous êtes les derniers à repartir », lance-t-il en venant à leur rencontre.

Joanne se relève, Émile l'imite.

« Pardon ? demande-t-elle.

— Les autres randonneurs sont tous repartis en début de matinée. Je ne savais pas que vous étiez encore là. »

Joanne comprend la méprise.

« Oh non, nous… Nous venons juste d'arriver. »

Le berger la regarde avec incrédulité.

« Vous voulez passer la nuit ici ? »

Elle acquiesce sans comprendre la raison de sa surprise. Il leur désigne le ciel bleu où des nuages tout ronds et cotonneux semblent faire la course.

« Le plus gros orage de chaleur de la saison est annoncé pour ce soir. Vous n'écoutez jamais les informations ? »

Il comprend à la mine déconfite de Joanne et celle perdue d'Émile, que non.

« La plupart des randonneurs le font. C'est pourquoi ils sont tous

redescendus en début de matinée. Vous n'aurez plus le temps de le faire maintenant…

— On peut quand même dormir ici, non ? » interroge Joanne.

Le berger semble réfléchir et se tourne vers les cabanes.

« Celle-ci a le toit totalement poreux. Vous serez trempés en à peine une heure. »

Il dirige son regard vers l'autre cabane, plus loin.

« Vous pouvez vous installer dans l'autre. Elle devrait vous abriter de la pluie. Mais ça risque de tonner. Et s'il y a trop de vent, je ne donne pas cher de la porte d'entrée. Le loquet tient mal. »

Joanne hausse les épaules. De toute façon ils n'ont pas le choix.

« L'intérieur est en terre battue… J'espère au moins que vous avez des tapis de sol confortables… »

À leur mine déconfite, il comprend que non. Il lève au ciel des yeux désespérés.

« Je vais vous prêter des bougies et quelques allumettes. Je parie que vous n'avez pas de lampe torche non plus. »

Ils n'ont même pas besoin de répondre, le jeune berger fait déjà demi-tour pour aller leur récupérer tout cela dans sa cabane.

La cabane est rustique. Le sol en terre battue est sale, irrégulier. Les fenêtres sont encrassées. Cependant, ils ont la surprise d'y trouver une table en bois, un long banc et une cheminée a priori condamnée. Joanne y abandonne son sac, les bougies et les allumettes avant de rejoindre Émile dehors. Même maintenant qu'ils savent qu'un orage va arriver, ils sont bien en peine de croire aux prévisions du berger. Les nuages courent vite, dans le ciel, mais celui-ci reste parfaitement bleu et paisible. Ils s'allongent au cœur du vallon pour profiter des derniers rayons du soleil avant la tempête.

La tempête se prépare. Le ciel s'obscurcit. Les nuages qui déferlent sont de plus en plus noirs. Un vent froid s'est levé. Joanne a bloqué leur porte d'entrée branlante avec la table en bois. Ils mangent tous les deux, assis sur le

banc, la gamelle de fer sur les genoux. Enfin, Joanne mange. Émile non. Il n'a pas touché au semblant de spaghettis bolognaise réhydratés.

« Je n'ai pas faim.

— Fais un effort. On a marché toute la journée.

— J'ai envie de vomir. Je suis fatigué. »

Elle se redresse, inquiète :

« Tu as envie de vomir ?

— Oui… Et je vois trouble. »

Elle s'interrompt, la fourchette à quelques centimètres de la bouche.

« Tu vois trouble ?

— Je veux juste dormir maman. »

Elle abandonne le récipient de fer et la fourchette et elle se lève.

« D'accord. Je vais t'installer ton duvet dans ce coin-là… La terre est plus meuble. »

Elle le regarde tituber en avançant. Elle a un étrange pressentiment. *La tempête se prépare.* Un premier coup de tonnerre déchire le ciel et une bourrasque s'infiltre par l'interstice d'une des fenêtres. La bougie s'éteint et la pièce se retrouve plongée dans une semi-obscurité.

« La bougie », murmure Émile.

Elle l'aide à parcourir les derniers mètres jusqu'à son duvet.

« Ce n'est rien. Je vais la rallumer. »

Il s'allonge. Elle lui apporte l'emballage plastique de leur repas du soir, n'ayant rien de mieux sous la main.

« Tiens, si tu as envie de vomir… »

Elle s'installe à côté de lui et attend qu'il ferme les yeux. Sa respiration est saccadée ce soir encore. Elle essaie d'ignorer ce second coup de tonnerre qui déchire le silence du vallon. Elle essaie de taire la peur qui naît en elle à l'idée de cet orage à venir.

Crac. L'allumette fait naître une flamme. Elle rallume la grosse bougie sur le rebord d'une des fenêtres et en dispose d'autres, cette fois, au cas où celle-ci viendrait à mourir de nouveau. Elle en dispose tout autour de la pièce. Puis elle prend place sur le banc et s'efforce de finir son repas. Le ciel gronde

lourdement. Un autre coup de tonnerre se prépare. Elle fixe la bougie sur la fenêtre. Elle y concentre toute son attention pour ne pas trembler.

Elle le sent frémir dans son duvet, dans le coin sombre de la pièce. Elle essaie de lire depuis quelques minutes à la lueur de la bougie. Le ciel s'est calmé. Pour un temps seulement, présage-t-elle.

« Ça va ? » demande-t-elle en se tournant vers lui.

La voix qui lui répond est faible et étouffée.

« J'ai mal à la tête. »

Elle se lève et se déplace avec sa bougie auprès de lui. Elle s'assied sur la terre battue.

« Tu as toujours envie de vomir ? »

Il secoue la tête.

« Et ta vision ? Comment tu vois, Émile ?

— C'est tout noir des fois.

— Comment ça ? »

Sa voix est étranglée.

« Des fois je ne vois plus rien. C'est tout noir.

— Et après ? Et après ça revient ?

— Oui. Des fois. »

Elle puise au plus profond d'elle-même pour s'efforcer d'avoir l'air sereine.

« Ce n'est rien, trésor. Quand tu auras dormi un peu, ça ira mieux. »

Son instinct de mère refait surface. Face à la tempête, c'est tout ce qu'elle a trouvé pour rester à flots. Elle passe une main sur son front, comme si elle s'attendait à y trouver de la fièvre. Mais il n'en a pas. Évidemment. Il n'a pas attrapé de virus. C'est le tronc cérébral. Tout déraille de l'intérieur.

« Tu veux que je te raconte une histoire pour t'aider à t'endormir ? »

Elle le voit acquiescer.

« D'accord. Alors… Tu connais l'histoire de Tom Pouce ?

— Non.

— Je vais te la raconter. Mais ferme les yeux. Tu pourras te laisser

bercer. »

Il obtempère.

Il s'est endormi. La tempête a repris, au dehors. Le vent souffle. La porte d'entrée frémit dans ses gonds. Les vitres des fenêtres tremblent. De temps en temps, un coup de vent particulièrement violent réussit à s'infiltrer dans la pièce, soufflant la moitié des bougies. Les éclairs zèbrent le ciel, illuminant la pièce d'une lueur inquiétante. Puis la foudre s'abat dans la montagne. Ça fait un vacarme assourdissant. Pourtant Émile dort. Joanne va s'en assurer régulièrement, avec de plus en plus de fébrilité. La pluie tombe dru sur le toit en tôle. Elle a froid. Elle finit par se rouler dans son duvet elle aussi, aux côtés d'Émile.

Pourtant elle ne peut pas dormir.

« Maman. »

La pluie, le vent et le tonnerre font un vacarme tel qu'elle met plusieurs secondes à entendre la voix d'Émile, pourtant à côté d'elle.

« Maman…

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai… Je… Je n'arrive plus à respirer. »

Il parle de façon saccadée. Avec tout ce vacarme au dehors, elle n'a pas entendu son souffle qui devenait difficile. Elle puise encore dans ses ressources pour rester calme.

« Il faut que tu te détendes Émile. Ça ira mieux quand tu seras calme.

— Je n'arrive plus… à respirer… »

Elle sent la main d'Émile qui agrippe la sienne, qui la broie. Il commence à paniquer. Elle hausse le ton pour essayer d'étouffer son angoisse.

« Émile, écoute-moi. Il faut que tu te calmes. Concentre-toi sur… »

Elle cherche quelque chose dans l'obscurité de la pièce au moment où un éclair zèbre le ciel.

« Regarde les éclairs dans le ciel. Regarde cet orage sur la montagne. C'est un superbe spectacle. »

La foudre tombe quelque part, au milieu des falaises de calcaire. Nouvel éclair.

« Regarde, Émile, c'est un spectacle qui fait peur mais qui est beau aussi. »

L'éclair illumine la pièce. Elle voit son visage défiguré par la panique et ses yeux marron qui essaient de s'accrocher à la fenêtre, au ciel, aux éclairs.

« C'est bien, trésor. Continue de regarder ce spectacle. »

La main d'Émile broie la sienne. Sa bouche s'ouvre frénétiquement pour essayer de happer l'air. Un râle rauque en sort. L'air ne passe pas. Ou difficilement. Le pressentiment était bon. La tempête se préparait. Dehors et à l'intérieur. C'était pour cette nuit.

Joanne sent les larmes qui coulent sur ses joues. Pourtant elle ne quitte pas son ton calme et rassurant. Elle lui parle encore et encore.

« Tu peux compter les secondes entre l'éclair et le tonnerre pour estimer à combien de kilomètres est tombée la foudre. Je jouais à faire ça quand j'étais petite. Quand j'avais peur du tonnerre. »

La bouche s'ouvre et se referme avec des mouvements brusques. La nuque est raide, elle est soulevée par des sursauts brusques pour essayer de faciliter le passage de l'air dans la trachée.

« Mon père disait… Mon père disait qu'une seconde équivalait à un kilomètre. Tu veux compter avec moi ? »

C'est la fin cette fois. Les yeux d'Émile se révulsent. Elle prie pour que le calvaire prenne fin, pour qu'il n'endure pas plus longtemps cette terreur. Cette lente asphyxie.

Ce sont ses derniers souffles. Avec le peu d'air qu'il lui reste, Émile appelle sa mère. Il agrippe sa main. Il a besoin d'elle, plus que jamais. Pourtant c'est Joanne qui est là. Pas sa mère.

Un souvenir remonte brutalement à sa mémoire avec la force d'une bourrasque.

Une forêt en plein été. Un lac sauvage, d'un bleu-noir profond et inquiétant. Un lac entouré de ronces et d'herbes hautes. Une étendue d'eau immobile. Des branches, des plaques de vase, et quelques feuilles qui flottent

en surface. Et un petit corps. Une tête blonde. Un tee-shirt blanc. Une tempête, à l'intérieur de sa poitrine, quelque chose qui ravage tout, qui détruit son monde. Des hommes dans l'eau, des hommes qui attrapent son petit. Ses mains qui griffent, qui battent l'air pour prendre son petit, pour le serrer contre elle une dernière fois, pour le ramener à la maison. Des hommes en noir qui la retiennent, qui emportent Tom loin d'ici.

Elle a fait une terrible erreur. Elle n'aurait pas dû. Elle n'est pas seulement un compagnon de voyage pour une ultime escapade. Elle n'est pas seulement la femme d'Émile.

Elle est une mère. Ce soir, plus que jamais, elle est une mère et elle comprend qu'elle s'est fourvoyée. Elle a empêché une mère de serrer son petit dans ses bras. Une dernière fois.

Notes

1. Jean-René Huguenin.

31

Assise sur un gros rocher, Joanne regarde l'aube se lever. L'orage est passé. Le calme est revenu sur le vallon, au cœur des montagnes. Les premières lueurs du jour se reflètent sur la cime des monts. De jolis dégradés d'orange, de rose et de rouge. Le ciel se teinte de lueurs bleues nacrées.

Avec des gestes lents, Joanne ouvre le carnet noir posé sur ses genoux. Dans l'élastique de la couverture, un feuillet de papier a été glissé. Elle le déplie soigneusement et se met à lire.

Mes instructions post-mortem :

Joanne, si tout s'est déroulé comme je l'aurais souhaité, je suis normalement mort loin des hôpitaux, dans un endroit calme et paisible, dans les montagnes. Ne t'embarrasse pas de toutes les formalités qui vont suivre. Contente-toi d'appeler le premier médecin que tu trouveras sur Internet ou sur un annuaire et demande-lui de venir constater mon décès. Je t'épargne le reste. Il me conduira dans la chambre funéraire la plus proche et se chargera d'appeler mes proches. Ils feront rapatrier mon corps et enclencheront tout le reste des formalités. Tu en as bien assez fait comme ça.

Je souhaite que tu envoies mon carnet à mes parents, comme nous l'avions évoqué. Voici l'adresse de leur maison :

M. et Mme Verger

112 impasse des Lis

43200 Roanne

Envoie-le en recommandé s'il te plaît, je ne voudrais pas qu'il se perde.

J'ai transmis les instructions à mes parents concernant l'incinération. Je sais qu'ils respecteront ma parole et je pense qu'ils organiseront une cérémonie religieuse. Tu trouveras l'adresse et le lieu en consultant la rubrique nécrologique du quotidien de Roanne. Il s'appelle « Le Roanne Info » et il est disponible en ligne.

Pour le reste, nous nous reverrons là-haut… Je prendrai soin de Tom. Nous t'enverrons de temps en temps les plus beaux cieux d'été, juste pour que tu puisses le

contempler d'ici-bas, assise au milieu d'un champ.

Merci pour ta promesse. Merci pour tout.

Ton mari.

Émile

PS : Je ne te l'ai jamais dit. Tu étais éblouissante ce 31 août, dans les ruelles pavées d'Eus.

Elle laisse les larmes rouler sur ses joues. Le soleil se lève totalement maintenant, illuminant les falaises d'une lumière éblouissante. Rien ne laisse imaginer la tempête qui s'est déroulée cette nuit.

Joanne sort le téléphone portable de sa poche et se met à pianoter sur le moteur de recherche. Une liste de résultats s'affiche et elle essuie ses joues distraitement, en appuyant sur le bouton d'appel du premier résultat.

Une voix féminine lui répond. La voix d'une femme qui vient à peine de se réveiller ou qu'elle tire peut-être même du sommeil. Joanne prend une profonde inspiration pour se donner un élan de courage.

« Allô bonjour. Je… Je m'appelle Joanne. »

À l'autre bout du téléphone, un sanglot étranglé lui répond. Elle entend une voix, à l'arrière, une voix masculine qui demande :

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

La voix de la femme, tremblante, à bout de souffle, murmure à l'homme :

« C'est elle. »

Elle perçoit un bruit sourd dans le combiné, comme si quelqu'un avait fait tomber un objet. La femme réussit à demander, au milieu des larmes :

« Ça y est… Il est… C'est fini ? »

Joanne a besoin de deux secondes pour pleinement réaliser ce qu'elle est en train de faire. Elle veut le faire en pleine conscience.

« Non. »

Deux exclamations étranglées lui répondent, au bout du fil. Un bégaiement incertain. Un espoir incrédule auquel on n'ose pas croire.

« Pardon ? Il… Il n'est pas… Il est encore vivant ? »

Joanne ne lâche pas les aiguilles d'Ansabère du regard. Pas une seconde. Elle puise ses dernières forces dans leur contemplation.

« Il a passé la nuit. Je… Je crois qu'il n'en a plus pour longtemps. Un jour ou deux, tout au plus. Je… »

Elle essuie de nouvelles larmes qui ruissellent encore le long de ses joues.

« Vous avez de quoi noter ? Je vais vous donner sa localisation. On… On se trouve dans un cabanon en montagne… Tout près de Lescun, dans les Pyrénées.

— Attendez, attendez, mon mari va chercher une feuille et un crayon. »

Elle entend de l'agitation, des chuchotements fébriles. Enfin la voix de l'homme annonce :

« C'est bon, j'ai de quoi noter.

— Les coordonnées GPS sont pour la latitude 42.898568, pour la longitude –0.716594.

— Attendez… Attendez, vous pouvez répéter… pour être sûrs.

— Bien sûr. 42.898568 latitude, –0.716594 longitude. »

L'émotion est palpable, de l'autre côté du fil. Joanne les entend chuchoter avec précipitation. Elle ajoute pourtant :

« Il aurait voulu mourir dans un endroit comme ça. C'était son souhait le plus cher. J'ai rompu le pacte que nous avions fait en vous appelant… S'il vous plaît, promettez-moi que vous ne l'emmènerez pas à l'hôpital. »

La mère d'Émile se met à sangloter dans le combiné. Joanne imagine son visage ravagé par les larmes et l'émotion. Pourtant, la voix lui répond :

« C'est promis. »

Joanne laisse passer le flot d'émotions de l'autre côté du fil. Elle attend que les sanglots s'atténuent, que le silence revienne.

« Dernière chose, murmure-t-elle, le regard fixé sur les aiguilles maudites.

— Oui…

— Je veux que vous sachiez, Madame Verger, que vous étiez avec lui pendant cette dernière escapade. Vous… »

Elle est obligée de s'interrompre pour bloquer le flux de larmes qui menacent de se déverser.

« Vous étiez auprès de lui à chaque seconde de cette dernière escapade. Il… Il y a un tableau dans la cabane où se trouve Émile… Vous le verrez…

Je vous le laisserai en évidence. Et vous comprendrez. Vous étiez auprès de lui à chacun de ses pas. »

Elle ne peut plus continuer. L'émotion est trop forte. Elle est forcée de raccrocher, sans un mot de plus.

Émile est réveillé dans la petite cabane qui sent l'humidité. Il est toujours allongé car il est épuisé mais elle a réussi à lui faire manger quelques fruits secs ce matin. Elle lui a laissé son duvet. Elle n'en aura plus besoin. Lui oui. Il faut qu'il reste au chaud jusqu'à l'arrivée de ses parents. Elle lui a expliqué plusieurs fois déjà :

« Papa va arriver. Il faut que tu te reposes avant l'arrivée de papa, d'accord ? »

Il acquiesce. Il ne parle plus beaucoup. Chaque mot le laisse à bout de souffle. Il est pâle. Il n'en a plus pour très longtemps. L'après-midi est entamé. Joanne est certaine que les Verger seront là avant la nuit. Elle a tout réglé avec le berger qui n'a pas semblé comprendre grand-chose à son récit.

« Des gens vont arriver ?

— Oui. Les parents d'Émile vont le rejoindre. Il faudra juste les guider à sa cabane quand ils seront là. D'accord ? »

Il n'a pas tout compris.

« Vous ne serez pas là, vous ?

— Non.

— Comment ça, non ?

— Je dois partir. »

Il n'avait pas l'air enchanté. Il était grincheux.

« Si vous pouvez aller voir de temps en temps qu'il va bien… »

Cette fois, le berger s'était montré clairement irrité.

« J'ai du travail, moi ! »

Elle n'avait pas insisté. Elle n'a pas pu se résoudre, de toute façon, à filer, à le laisser seul. Elle est restée auprès de lui, lui faisant boire de l'eau à petites gorgées, lui remontant le duvet sous le menton. Il semble avoir froid. Le tableau qu'ils ont peint tous les deux est posé sur la table en bois, en

évidence. Le carnet noir d'Émile repose juste à côté. Joanne jette un coup d'œil par la fenêtre. Le ciel est bleu. Le soleil entame lentement sa descente. Elle songe qu'elle aurait aimé porter Émile jusqu'à l'herbe verte et l'y allonger, pour qu'il admire le coucher du soleil une dernière fois mais elle sait qu'elle n'en aura pas la force. Elle se contente de lui suggérer de regarder le ciel bleu, ce joli ciel bleu, par la fenêtre.

Elle entend un bruit de moteur au loin. Un véhicule approche. Le berger lui a révélé, tout à l'heure, qu'une route escarpée permettait d'arriver à quelques centaines de mètres du vallon et des cabanes, en cas d'urgence. Elle sait que c'est eux. Personne n'emprunte jamais cette route, a déclaré le berger. À moins d'avoir un quatre-quatre ou une autorisation spéciale. Joanne s'est chargée d'obtenir l'autorisation du berger. Il possède les clés du lourd portail qui en barre l'accès. Ce chemin, c'est le sien. C'est par là que cheminent ses victuailles, une fois par mois, et ses médicaments pour sa tension. Il a eu l'air irrité mais il a accepté d'ouvrir le chemin. Les Verger approchent. Dans une poignée de minutes, ils descendront de leur véhicule, une centaine de mètres plus bas, et ils entameront l'ascension à pied, probablement en courant. C'est l'heure pour Joanne de filer, de se faufiler entre les rochers et de disparaître dans les sous-bois.

« Bon, murmure-t-elle, nerveuse. Je dois te laisser. Papa arrive. Je vais le chercher, d'accord ? »

Elle voit son visage pâle acquiescer.

« On se voit tout de suite, trésor. On se voit très vite. »

Elle embrasse son front, ses cheveux humides. Elle traverse la pièce comme au ralenti. Elle lui jette un dernier regard, sur le pas de la porte branlante. Et puis rien d'autre. Elle disparaît avec son gros sac à dos rouge.

« Aucune parole ne précède les vrais départs. »
Edmond Jabès, *Le Livre des ressemblances*

Épilogue

C’est une journée d’été orageuse et grise. Le ciel est bas. L’air et lourd. La pluie menace de tomber. La foule est dense sur le parvis de l’église Notre-Dame-des-Victoires. Une foule compacte qui continue de grossir. Joseph disait toujours à Joanne : « Pour connaître l’âge du mort, compte le nombre de personnes présentes à son enterrement. Plus il y a de monde, plus il est jeune. » Joanne avait demandé ce qui expliquait cette absurde théorie et Joseph avait répondu en haussant les épaules :

« Un enterrement de vieux, ça n’émeut pas grand-monde. On ne s’y déplace pas. »

Joanne, du haut de ses neuf ans, avait répliqué :

« C’est faux ça ! »

Joseph avait haussé de nouveau les épaules.

« Alors je te donne une autre raison. Les amis des vieux sont déjà vieux… ou morts. »

En cette matinée du 20 juin, la foule ne ment pas. C’est un jeune homme qui est décédé. Il y a des familles avec des nouveau-nés sur le parvis mais aussi beaucoup de jeunes gens qui semblent à peine sortis de l’université. Des amis.

Joanne est arrivée sur Roanne par le train, en début de matinée. Elle a dû se lever à l’aube. À quatre heures du matin. Elle n’a pas réussi à dormir sur le trajet et une fois à la gare, elle a dû affronter les cartes incompréhensibles du réseau de bus de Roanne, avant de se tromper deux fois de ligne. Elle songe qu’elle n’a jamais été habituée à la ville, mais que ces douze mois en marge de la civilisation, au cœur des Pyrénées, ont terminé de la rendre totalement

inadaptée à la vie citadine.

Les cloches sonnent, annonçant le début imminent de la cérémonie. La foule se presse à l'intérieur. Joanne reste en retrait, sur le trottoir d'en face, à une bonne centaine de mètres de l'église. Elle entrera quand tous les gens auront pris place à l'intérieur. Elle se sent étrangère en ces lieux. Plus de cent personnes sont venues dire adieu à Émile. Plus de cent personnes qui l'ont connu, côtoyé, aimé. Pourtant, c'est avec elle, inconnue entre tous, qu'il a choisi de mourir.

La foule est entrée dans l'église et elle se glisse par l'entrebâillement de la lourde porte en bois juste avant qu'elle ne se referme. Il reste une place au dernier rang. Elle s'y assied tandis qu'au premier rang, un mouvement se fait sentir. Un homme et une femme, accompagnés d'un garçonnet viennent de se lever pour saluer une jeune femme retardataire. La mère du petit a les cheveux blonds et frisés et un air sérieux. Le père a les yeux rouges et les épaules basses. Il semble éploré. Ce devait être un très bon ami d'Émile. Peut-être Renaud. Ils échangent quelques mots avec la jeune femme brune qui vient d'arriver. Elle a de longs cheveux bruns et parfaitement lisses qui descendent jusqu'au milieu de son dos, des lèvres rondes, et deux petites perles accrochées aux oreilles. Elle est belle mais d'une beauté assumée, presque insolente. Pourtant, ce matin elle a le visage un peu vide et les yeux égarés.

Un raclement de gorge profond annonce l'arrivée du prêtre qui dirige la cérémonie. Les trois adultes s'empressent de s'asseoir. Le silence devient encore plus total dans l'église.

Joanne n'écoute pas vraiment les mots qui sont prononcés. Elle regarde l'urne argentée, posée sur l'autel. Elle regarde les personnes qui se lèvent, l'une après l'autre, pour lire un passage de la Bible ou conter les louanges d'Émile. Parmi eux il y a l'ami éploré, que Joanne avait soupçonné être Renaud. Elle ne s'y est pas trompée. Elle laisse son regard vagabonder sur la

foule, encore. Elle devine Marjorie, derrière le visage pâle et les ondulations brunes. Elle devine le père et la mère, à leurs dos courbés et lourds, au premier rang. Les bébés dans les poussettes sont silencieux.

Un murmure parcourt la foule lorsque la mère s'avance devant l'autel, avec un carnet noir à la reliure en cuir. Joanne se redresse. Elle attrape quelques mots du prêtre, à propos du voyage en montagne entrepris par Émile avant son grand départ, un voyage qui l'aurait rapproché de Dieu. Joanne fronce les sourcils. La voix éraillée de la mère d'Émile s'élève. Le passage lu est court. Il laisse la foule pleine d'interrogations sur ce voyage dont personne ne sait rien. Joanne se terre d'instinct sur son banc.

> *Je vais bientôt mourir et je ne me suis jamais senti aussi en paix avec moi-même. Je porte un nouveau regard sur moi, sur le jeune homme un peu stupide que j'ai été, mais ce regard est bienveillant. Je me sens grandi grâce à ces quelques mois. Je me sens élevé.*

La voix meurt dans l'église au milieu des reniflements et des bruissements de mouchoirs. Quand le prêtre reprend la parole, la femme blonde aux cheveux frisés, la compagne de Renaud, sort de l'église pour faire taire le garçonnet qui s'est mis à pleurer. Joanne se glisse derrière elle, par la lourde porte de bois, et se retrouve sur le parvis de l'église. L'air s'est encore alourdi. Elle traverse la route et s'assied plus loin, sur le trottoir d'en face, sur une petite marche menant à un appartement. De là, elle a une vue sur la sortie de l'église et elle pourra suivre la procession de loin, jusqu'au cimetière. Elle ne sait pas ce que les parents d'Émile ont prévu de faire de ses cendres mais elle suppose qu'ils les entreposeront sur une sépulture, au cimetière.

Elle lève les yeux vers le ciel. Il est opaque et gris. On ne distingue ni nuages, ni traînées, ni rides. Aucun mouvement. Elle songe que Tom et Émile n'ont pas fait leur travail aujourd'hui. Ils ont été bien fainéants. Ils sont probablement trop occupés à faire connaissance. Ils n'ont que faire de cette cérémonie impersonnelle. Peut-être Émile y jette-t-il un coup d'œil, distraitement, tout en terminant une partie de Scrabble. Il avait une revanche à prendre, il y a six mois…

Elle laisse son regard se perdre dans ce ciel bas et cotonneux. Elle songe qu'elle aurait aimé une autre cérémonie. Quelques mots prononcés dans un sous-bois, au pied des montagnes. Annie, Hippolyte, Sébastian, les deux jeunes filles canadiennes, Isadora, Marico, Lucia, Pok… Des bouquets de fleurs qu'ils auraient cueillis. Un livre jauni de citations qu'ils auraient lu à voix haute. Un abri en brindilles, qu'ils auraient construit et dissimulé sous la mousse épaisse des bois, pour accueillir l'urne argentée.

Elle laisse un sourire tremblotant naître sur son visage. Elle laisse les images de ce sous-bois, et de cette cérémonie, s'imprégner lentement dans son esprit.

Ils ne sont plus qu'une vingtaine à suivre la procession qui conduit les cendres d'Émile dans sa dernière demeure. Simplement la famille proche et quelques amis. Renaud est là. Sa femme est restée en retrait, avec le bébé qui pleure toujours. Joanne est loin derrière. Elle ne se sent pas appartenir à ce cortège mais elle se doit d'accompagner Émile jusqu'au bout.

L'urne argentée est déposée dans un minuscule caveau, recouvert d'une plaque blanche. Joanne voit Mme Verger porter un mouchoir à sa bouche pour étouffer un sanglot. Son mari passe un bras autour de ses épaules.

Joanne serre au creux de sa main l'anneau d'Émile, cette fausse alliance qu'elle lui avait achetée. Elle a eu le temps de la faire graver. À l'intérieur de l'anneau en acier, se trouve une courte citation que Joseph aimait à lui répéter. Un proverbe corse : *Change de ciel, tu changeras d'étoile.* Ils forment un mince sillon, à l'intérieur de l'anneau.

Tout à l'heure, quand la foule se sera dispersée, Joanne viendra déposer l'anneau sur la petite plaque blanche. Ou peut-être l'enterrera-t-elle, à côté, pour éviter qu'un chat errant ne vienne l'emporter. Elle attendra d'ici, cachée par les arbres, que tout le monde ait disparu.

Il a fallu presque une heure pour que la foule se disperse. C'est la pluie qui a mis fin aux embrassades et aux échanges de condoléances, devant la petite plaque. Les parents d'Émile, sa sœur, et son mari, ont quitté le cimetière en

dernier, sous un large parapluie noir.

Joanne apparaît enfin, semblant sortie du feuillage. Elle traverse l'allée centrale sous la pluie. Elle a prévu son châle noir pour l'occasion et elle le passe au-dessus de sa tête pour se protéger. L'anneau est dans sa main moite. Arrivée devant la plaque blanche, déjà recouverte de fleurs et de plaques commémoratives, elle s'agenouille sur l'herbe fraîche et elle reprend doucement son souffle. La fatigue n'a jamais vraiment cessé. Elle voit toujours des étoiles blanches danser devant ses yeux, de temps à autre. Elle prend quelques secondes pour récupérer et elle se met à creuser, à mains nues, la terre qui entoure la plaque blanche. La terre colore ses doigts et s'infiltre sous ses ongles, de plus en plus noirs. La pluie ruisselle sur ses bras. Elle porte brièvement l'anneau à ses lèvres, avant de le déposer dans la terre et de l'ensevelir.

Quand elle se retourne, son cœur rate un battement et elle étouffe un hoquet de surprise. Marjorie se trouve là, à quelques mètres d'elle, sous un parapluie noir. Son visage est inondé de larmes mal séchées mais ses yeux sont doux, quand elle demande :

« Vous êtes Joanne ? »

Elles gardent le silence en attendant que le serveur revienne avec leurs commandes. Marjorie a pris un café et Joanne une infusion. Tout à l'heure, dans le cimetière, alors qu'elles se faisaient face et que Marjorie demandait : « Vous êtes Joanne ? », l'averse a redoublé d'intensité. Joanne a juste eu le temps d'acquiescer avant que Marjorie l'abrite sous son parapluie et déclare :

« Suivez-moi. Ne restez pas sous la pluie. Il y a un café en face. »

Joanne l'a suivie sans un mot, comme une automate, prise par surprise. Marjorie a poussé la porte du petit café et Joanne s'y est engouffrée. Elles se sont glissées entre les tables et ont pris place à l'une d'elles qui était libre, contre la vitre. La pluie a formé de jolies gouttelettes sur le verre. Le serveur leur a sauté dessus, aussitôt assises, pour prendre leurs commandes et elles n'ont pas eu le temps d'enlever leurs manteaux. Marjorie est en train de le faire, tandis que Joanne essaie d'essuyer discrètement ses mains pleines de

terre sur sa robe noire. De temps en temps, elles se lancent des regards intrigués, mais jamais en même temps, et elles semblent penser que quelques secondes de silence leur sont nécessaires pour rassembler leurs esprits. Le serveur ne revient pas. La veste de Marjorie a été déposée soigneusement sur le dossier de sa chaise, lissée du revers de la main. Le silence semble avoir duré assez longtemps pour elle. Elle se lance :

« Je suis Marjorie. La sœur d'Émile. »

Joanne acquiesce, cachant ses mains noires sous la table.

« Mon frère m'avait prévenue que vous risqueriez de vous faire discrète… Peut-être même de vous sauver avant tout le monde. »

Joanne a du mal à masquer sa surprise. Elle sent ses sourcils qui se haussent et elle essaie de retrouver son impassibilité.

« Il nous a fait parvenir une lettre au mois de décembre avec de nombreuses instructions… et cette information. »

Joanne se souvient de cette lettre. Il avait disparu un matin pour la poster, et elle avait cru qu'il était parti définitivement, qu'il l'avait abandonnée à Aas.

« C'est dans cette lettre qu'il nous a donné quelques indications pour vous repérer aujourd'hui. Il était question d'un chapeau noir mais je vois que vous ne l'avez pas aujourd'hui… »

Joanne acquiesce, l'air toujours dépassé. Marjorie lui adresse un sourire pour tenter de la mettre à l'aise. C'est ce moment que choisit le serveur pour revenir avec leurs commandes. Il dépose un expresso devant Marjorie et un grand mug fumant devant Joanne. Marjorie attrape un sachet de sucre au centre de la table et le déverse dans son café avec application, avant de le touiller. Puis elle relève son visage vers Joanne.

« J'ai lu son carnet en une nuit. Je l'ai ouvert et j'ai été incapable de le reposer avant l'aube. Vous savez que… »

Elle s'interrompt pour avaler une gorgée d'expresso et replante son regard dans celui de Joanne.

« Vous savez qu'il n'y a pas un seul passage, un seul jour de son journal de bord, où il ne parle pas de vous ? »

Joanne se trémousse, mal à l'aise. Elle est incapable de savoir que répondre. Pourtant Marjorie poursuit, comme si elle n'attendait aucune réponse.

« Le passage que nous avons sélectionné pour l'église faisait volontairement exception. Nous ne voulions pas vous mettre mal à l'aise. Nous savions que ce serait un moment difficile pour vous… Pourtant, nous tenions à vous remercier pour ce geste que vous avez eu… l'appel à mes parents… le tableau… Ma mère ne vous remerciera jamais assez. Vous lui avez fait beaucoup de bien avec vos mots. Je voulais que vous le sachiez. »

Quelques larmes roulent sur le visage de Marjorie et elle attrape une serviette en papier au centre de la table, pour les éponger. Joanne ouvre la bouche pour la première fois. Elle demande, d'une voix étranglée :

« Vous avez pu le voir… une dernière fois ? »

Marjorie renifle et range la serviette froissée dans sa poche.

« Moi non, mais mes parents ont pu passer une dernière nuit avec lui, dans ce cabanon. »

Joanne repousse la boule qui obstrue sa gorge, pour pouvoir demander :

« Il est parti le lendemain matin ? »

Marjorie hoche la tête.

« Il est parti à l'aube, dans la paix. Il paraît qu'il souriait. »

Les mots sortent de la bouche de Joanne, comme dans un souffle :

« Il disait que cet endroit était le paradis. »

Il leur faut quelques secondes pour ravaler leur émotion et essuyer les larmes qui perlent au coin de leurs yeux. Pour s'y aider, Marjorie avale la fin de son expresso d'une traite.

« Vous l'avez vraiment rendu heureux », déclare-t-elle.

Joanne laisse quelques secondes filer, dans le café bruyant. La pluie tape toujours aux carreaux. Son infusion est en train de refroidir alors elle la porte à ses lèvres. Marjorie se tamponne les joues du bout de son pull noir. Quand enfin, elle relève la tête, une drôle de lueur brille dans son regard.

« Vous savez, j'ai une pièce chez moi, une pièce assez spacieuse… »

Joanne ne répond rien. Elle ne sait ce qu'elle est censée répondre. Elle

laisse Marjorie poursuivre.

« Je l'ai récemment aménagée selon des consignes très précises qu'on m'a données. Une étagère que j'ai dû remplir de bouquins d'occasion, achetés sur une brocante, une petite table basse avec des poufs en osier, sur laquelle j'ai placé une jolie théière d'époque avec une collection impressionnante de thés d'Orient, d'Inde, de Chine… »

L'incompréhension gagne le visage de Joanne, mais Marjorie poursuit.

« Une litière pour chat ainsi qu'un garde-manger complet pour félin… Près de la fenêtre, on m'a demandé de placer un chevalet. Dans l'armoire tout près, j'ai entreposé une série de toiles vierges, qu'on m'a fait acheter, ainsi qu'un lot de quinze tubes de peinture et le nécessaire à pinceaux. »

Elle voit la bouche de Joanne qui s'arrondit. Elle continue son énumération :

« Un vieux poste de radio *vintage* se trouve sur la table de chevet, près du lit. On m'a demandé d'y déposer, au-dessus, la compilation complète de Miles Davis, de Louis Armstrong, d'Ella Fitzgerald et de tous les grands jazzmen que je pourrais trouver chez le disquaire. J'en ai trouvé une bonne dizaine. Après ça, j'ai été acheté une petite jardinière pour fenêtre, un sac de terreau et… et le bougre m'a fait parcourir le rayon jardinerie pour dénicher des graines de fuchsias, de bégonias, de basilic et de romarin. »

Joanne a compris. Sa bouche est ouverte, bien ronde. Les larmes ont recommencé à couler sur son visage.

« C'est lui ? » murmure-t-elle.

Marjorie acquiesce avec un sourire plein de tendresse.

« Oui c'est lui. Cela faisait aussi l'objet de sa dernière lettre. Trois pages d'instructions. »

Elles sourient toutes les deux, entre le voile de leurs larmes. Quand leur sourire s'évanouit, tout doucement, Marjorie prend un air plus grave.

« Il ne voulait pas que vous vous retrouviez toute seule. Il savait que j'avais cette pièce vide et inutilisée… Il savait que je vous accueillerais volontiers. »

Joanne veut dire quelque chose mais Marjorie l'en empêche en continuant

très vite :

« Il m'a prévenue que vous risqueriez de refuser. Il m'a dit de vous dire que vous n'êtes pas obligée de vous y installer définitivement, que vous pouvez juste y passer quelques jours… Ou vous en servir comme résidence de vacances. »

Joanne ne parvient pas à sourire. Elle bredouille, mal à l'aise :

« Je suis vraiment navrée que vous ayez dû vous donner tant de mal… »

Marjorie sourit et ses yeux noisette pétillent.

« Pour tout vous dire, ça m'a beaucoup amusée. »

Pourtant, Joanne reste embarrassée.

« Je… J'ai ce petit terrain à Lescun, dans cet éco-hameau… Je suis engagée dans le projet de permaculture… Et puis Pok va devenir papa… Je veux dire… Mon chat va avoir des petits prochainement. Je… Je crois que je ne peux pas accepter votre proposition… Je… Je ne suis pas une citadine, vous savez. »

Marjorie ne semble pas vexée le moins du monde. Elle paraissait s'attendre exactement à ce genre de réaction.

« Je comprends, Joanne. Mais soyez rassurée, il vous reste l'option résidence de vacances. Mes parents et moi serions ravis de vous rencontrer plus officiellement, un de ces jours… »

La bouche de Marjorie continue de bouger mais plus aucun son ne franchit ses lèvres. De l'autre côté de la table, Joanne vient enfin d'enlever le châle qui enroulait son cou, ses épaules et son buste tout entier. Elle le dépose lentement sur la table, à côté de sa tasse fumante. Les yeux de Marjorie ne peuvent plus quitter ce qu'elle voit. Elle porte une main à sa bouche, se renverse contre le dossier de sa chaise. Le visage de Joanne, en face, reste serein.

« C'est… »

Marjorie ne parvient pas à parler. Elle tente de nouveau de formuler une phrase.

« Émile… ? »

Joanne acquiesce. Elle voit de nouvelles larmes inonder le visage de

Marjorie, recouvrir sa main, toujours plaquée sur sa bouche.

« Il… Il le savait ? »

Les yeux de Joanne se teintent d'une ombre de tristesse.

« Non. Il était déjà ailleurs depuis un certain temps. »

De l'autre côté de la table, Marjorie pleure à chaudes larmes. Des larmes de bonheur cette fois. Des larmes d'incrédulité.

« Ça alors… Vous… Vous allez faire pleurer toute la famille ! »

Les mains de Joanne se posent en douceur sur la bosse qui grossit, sous sa robe noire. Sur ce petit être qu'elle sent enfin bouger, qui s'est implanté en elle un beau jour de neige, dans la vallée d'Aas, à la veille du réveillon de Noël. Cette petite chose qui l'a rendue si faible ces derniers mois et qui la rend si forte maintenant.

Marjorie pleure. Joanne pleure à son tour, dans le café bruyant. Elle songe que c'en est fini, que la malédiction est rompue maintenant. Elle en a bien assez des garçons qui disparaissent.

« Vous savez ce que c'est ? » demande Marjorie en attrapant une nouvelle serviette en papier pour se tamponner les yeux.

Joanne acquiesce.

« Une petite fille. »

Marjorie sourit au milieu des larmes. Elle répète, émue :

« Une petite fille ?

— Une petite Opale. La plus précieuse de toutes les pierres. »

La pluie s'arrête tout doucement de tomber, au-dehors. Une buée a envahi la vitre. Dans la rue, un enfant s'amuse à y dessiner un soleil. Ni Joanne, ni Marjorie ne voient l'éclaircie qui se dessine au-dehors. Cette jolie teinte bleu-ambrée que prend le ciel. Plus tard, elles le verront. Plus tard, quand elles sortiront du café. Marjorie poussera un soupir d'aise en fermant à demi les yeux. Joanne sourira. Elle murmurera quelques mots. *Je commençais à m'impatienter…*

Mais pour l'instant, elles sont toujours dans ce café et Marjorie déclare, en rangeant le mouchoir dans sa poche :

« Je crois que… Je crois que je vais avoir besoin de passer un coup de

plumeau dans votre résidence de vacances… Et que je ferais bien d'aérer. »

Joanne reste impassible, de l'autre côté de la table, les mains posées sur son ventre.

« Vous restez avec nous ce soir ? »

Elle réfléchit quelques secondes. Isadora veille sur Pok et la chatte tigrée, à Lescun. Elle a prédit que la naissance n'aurait pas lieu avant un mois. Rien ne la presse à rentrer aujourd'hui.

« D'accord, acquiesce Joanne. Mais je dois vous prévenir… »

Marjorie fronce les sourcils, inquiète.

« … Oui ?

— Pour le dîner… »

Marjorie attend, penchée en avant. Joanne esquisse un sourire gêné.

« Je ne mange pas de viande. »

« Chaque jour porte en lui l'Éternité. »
Paulo Coelho, *L'Alchimiste*